

GUILLAUME KOSMICKI

FREE PARTY
UNE HISTOIRE, DES HISTOIRES



LE MOT ET LE RESTE

Licence eden-338-550214-7J3UF9x10x01 accordée le 14 avril 2019
à customer550214 Deiana

GUILLAUME KOSMICKI

FREE PARTY

UNE HISTOIRE, DES HISTOIRES

LE MOT ET LE RESTE
2018



INTRODUCTION

L'histoire de la free party est tissée de parcours individuels et singuliers, autant de trajectoires particulières qui s'entrecroisent depuis une vingtaine d'années. La free party n'a pas de lieu. Elle se nourrit des voyages des tekno travellers au travers de l'Europe, puis du monde. Au gré des destins personnels, au gré des collectifs qui se font et se dissolvent et au gré des milliers de fêtes qui jalonnent cette période, seule une trame nébuleuse se dessine. Cette trame ne saurait constituer une histoire linéaire. Elle se forge au contraire à partir d'un riche ensemble de petites histoires dont il serait illusoire de croire que l'on peut en maîtriser l'intégralité. Toute personne qui a croisé la free party dans sa vie a participé activement à l'écriture de son histoire. Mieux, elle en a gravé dans sa mémoire son propre récit, unique. Le projet de cet ouvrage est donc quasiment infini.

Une histoire?

En effet, en s'intéressant à la free party, il ne s'agit pas de raconter simplement l'histoire d'un artiste ou d'un groupe, ni même de raconter l'histoire d'un réel mouvement. Peu de valeurs communes animent ses acteurs. L'esprit libertaire de la free party veut que de nombreuses voies possibles et de multiples idées y cohabitent. Aucun groupe ne sort du lot. Aucun groupe ne *devrait* en sortir. La free party n'a pas de star, pas de gourou, pas de chef de file. Elle ne *devrait* pas en avoir. Chaque personne qui a intégré dans le cours de sa vie une participation à ce mouvement y a mêlé son histoire personnelle pour un temps. Elle y a instauré ses propres repères, ses propres aspirations, ses propres mythes. Si le sound-system anglais Spiral Tribe a été un modèle pour beaucoup, voire une révélation pour certains, eux-mêmes ont trouvé leur voie à partir d'inspirations antérieures. D'année en année, de nouveaux modèles sont apparus. Chacune des fêtes, chacun des sound-systems, chacun des acteurs qui ont pris part à l'aventure sont un maillon essentiel de ce chaînage, mais aussi une simple goutte d'eau dans une aventure globale faite d'anonymes.

Pour aider à se repérer dans cette fusion constante de nombreuses temporalités, une chronologie figure en fin d'ouvrage, évoquant un certain nombre de fêtes et de sound-systems importants, ainsi que les voyages remarquables, à partir de l'Angleterre des années soixante-dix et jusqu'à 2010, en passant par l'Europe entière et même au-delà. Les témoignages recueillis amènent en effet jusqu'en Inde, en Mongolie, en Afrique de l'ouest, aux États-Unis et dans différents pays d'Amérique du Sud. Cette chronologie se fonde sur trois sources: les différents entretiens qui sont à la base de cet ouvrage; les documents récoltés dans les magazines, les fanzines et les quelques livres écrits sur le sujet ainsi que sur internet; et enfin le parcours personnel de l'auteur.

Des histoires!

Mais se contenter d'une énumération de faits historiques serait perdre tout le sel d'une autre temporalité: celle des destins individuels des acteurs de la free party, souvent anonymes. La plupart des gens qui ont rejoint le mouvement l'ont fait à un âge crucial: celui du passage à l'âge adulte, entre l'adolescence et la trentaine. Cela n'est pas le cas de tous, certains ayant découvert ce monde et s'y étant investis bien plus tard dans leur chemin de vie. Par ailleurs, certains ont adhéré au mode de vie alternatif de ce mouvement pour un laps de temps très court, là où d'autres y ont consacré une part importante de leur existence. Toutefois, la plupart ont profondément changé leur parcours en fonction de cette découverte. L'histoire de la free party s'inscrit donc au sein de chronologies personnelles très diverses qu'il est passionnant d'écouter, d'observer et de comparer.

Trois étapes-clés sont négociées tour à tour par les acteurs au sein du mouvement. Quelle que soit l'époque, tout commence par une rencontre avec la techno et avec la fête libre. Ce choc émotionnel puissant entraîne ensuite l'envie de s'y consacrer (création d'un sound-system, activisme, voyages, musique etc.). Si elle s'achève, cette phase, plus ou moins longue et intense, amène souvent la personne au choix d'une nouvelle orientation profondément inspirée de ce parcours, même si elle provient d'une désillusion. Les voies empruntées sont multiples.

Les témoignages recueillis sont répartis dans ces trois étapes de vie, sur la base de parcours individuels. « La découverte » permet de juxtaposer des émotions ressenties par des individus à la fin des années quatre-vingt avec des récits des années deux mille. On y retrouve souvent, étonnamment, le même type de sentiment à la rencontre émerveillée d'une nouvelle culture, malgré une décennie d'écart. S'étalant sur vingt ans, le mouvement free party a déjà

connu deux générations de teufeurs, de voyageurs, de musiciens, de sound-systems et d'artistes en tout genre. Si les membres des premiers sound-systems anglais avaient vingt ans en 1990, on trouve aujourd'hui des jeunes du même âge qui poursuivent l'aventure. Ces parcours sont rassemblés dans « Franchir le pas ». Pour certains des témoins interrogés, l'étape « Et après... » n'est donc pas encore amorcée : pour les plus jeunes, bien entendu, mais aussi pour quelques-uns des plus anciens pour qui elle ne le sera peut-être jamais. Pour d'autres, la page est tournée depuis longtemps, mais il est tout aussi intéressant de voir comment elle a été négociée. La diversité de ces parcours constitue un livre ouvert sur la variété du mouvement, les aspirations de ses acteurs et les valeurs de cette contre-culture.

La richesse des témoignages et leur abondance sur certains points particuliers invitent à les isoler pour comparer les propos s'y référant. Par exemple, certaines fêtes importantes ont été évoquées par plusieurs témoins, comme le teknival de Millau en 94 ou celui de Tarnos en 1995. Mettre côte à côte ces récits au sujet d'une fête précise est très enrichissant, même si ces fêtes sont décrites par des acteurs se trouvant à des stades divers de leur itinéraire, de l'initiation à l'organisation, sortant du cadre strict de la chronologie personnelle. Différents autres thèmes offrent de nouvelles occasions à ces regards croisés, comme la musique, les valeurs du mouvement, l'expérience psychédélique, la phase de déception etc. : autant de focus qui parsèment l'ouvrage.

Témoins

On ne saurait prétendre maîtriser l'intégralité des données et recueillir un idéal utopique des témoignages historiques les plus importants. Bien au contraire, chaque acteur de cette période possède son propre récit, tout aussi fondamental qu'un autre. Il a donc été difficile d'arrêter les rencontres à un moment, tant chaque nouveau locuteur renvoyait à d'autres rencontres, à d'autres aventures et à de nouvelles pistes à explorer. Il manquera toujours des dizaines, des centaines, voire des milliers de témoignages à un tel projet. La lecture de ces récits suscitera immanquablement de nouvelles histoires ressurgies de la mémoire des lecteurs.

Toutefois, ici sont rassemblées pour la première fois des paroles d'acteurs non anonymes, qui s'exposent à visage découvert. Il est temps aujourd'hui de raconter cette belle aventure, de partager cette culture, librement et sans masque. Il est essentiel de diffuser ce que furent les espoirs, les joies, les valeurs, les réussites, les doutes, les difficultés et les échecs de toutes ces années, mais également de montrer ce qu'il en reste, ce qui en est retiré. Par ailleurs il est tout aussi important que d'autres acteurs, qui continuent l'aventure, expliquent ce qu'ils vivent aujourd'hui et comment ils s'y prennent. Une des tâches principales a été d'opérer un choix pertinent en suscitant la participation d'acteurs anciens aux côtés de sound-systems aujourd'hui encore en pleine activité. La sélection mêle des figures « historiques » aux côtés d'anonymes, des musiciens, des artistes divers, des organisateurs de teuf ou de chill-out, des cuisiniers, des gérants de labels, des squatteurs, des voyageurs, des activistes, des webmasters, des touche-à-tout. Elle n'instaure aucune hiérarchie, à l'image de la free party, qui a voulu supprimer les barrières entre les gens, et qui a souhaité voir tout le monde acteur de la fête, acteur du mouvement et acteur de sa propre vie, même si cela n'est parfois resté qu'un vœu pieux. Sans masque, tous se livrent et

nous entraînent dans un monde de voyages, de rêves, d'utopies, de passion et de galères.

En premier lieu sont interrogés un grand nombre de membres de sound-systems dont l'existence se répartit sur les vingt années de la free party. Leurs trajectoires personnelles dépassent de loin cette unique focale de l'appartenance à un son, à laquelle ils ne sauraient être résumés. En voici la liste, présentée selon l'ordre chronologique de la naissance de leur sound-system: Jeff23, Seb aka 69db et Debbie (pour les Spiral Tribe, ainsi que pour Sound Conspiracy dans le cas de Debbie); Mark (pour Nomades, Impakt et Teknokrates); Josy et Vincent (pour Full Vibes); Raff (pour le label Kanyar et les sound-systems OQP puis Sound Conspiracy); Ccil Électrique (pour Facom Unit); Tone Yo! (pour les Alliés-Nés, Tomahawk et Drop in Caravan); Ber et Zool (pour Metek); Mrik (pour Tellurik, Tomahawk, et I.O.T. Records); Ben (pour Heretik); Renan aka 3psyko et Nelly (pour leur parcours libre rejoignant parfois des sound-systems tels que UFO, Alternative, Izif etc.); Dyna et Djules (pour Dfaze); Jerem et Lucka (pour Pirate Family); Nils et Pierrot (pour les Galettes Bretonnes); PY (pour Mandragore sound-system); une partie des Epsylonn/Otoktone (et tout particulièrement Loïc, Aurélie, Mathieu aka Rael, Étienne aka JahGood, Damien aka Drone – et Rabin).

Pour compléter ce panel, différents acteurs sont rajoutés, tout aussi impliqués dans l'aventure, mais dans d'autres domaines qu'au sein de la collectivité du sound-system: Marko (initiateur de la radio l'Eko des Garrigues, du label et du site Kanyar et activiste de longue date du mouvement); Minh-Thu (activiste de la première heure à Marseille, fondatrice de Kanyar avec Marko et Raff); Gino (un indépendant, aujourd'hui artiste au sein du Cirkus Road System et un temps proche des UFO); Ziggy (activiste des premières free parties et aujourd'hui bookeuse pour de nombreux artistes electro); Gab et Redge (qui possèdent chacun un système son et organisent des événements à leur rythme, à leur échelle et

selon leurs propres principes tout en appartenant à cette culture); Ivan (électron libre mais toujours impliqué dans ce monde de la free party pendant de nombreuses années, qui y a déployé sa passion pour le spectacle et la vie nomade); Benji (sculpteur sur métal, décorateur, traveller, qui a longtemps organisé des chill-out sur les événements); Foo (musicien live et anciennement traveller); Defflo et Gonzo (qui ont ouvert un des sites internet les plus importants sur le mouvement free durant les années quatre-vingt-dix: Defcore); Olive (longtemps membre de l'association Stéréotypes, musicien et organisateur).

Enfin, William et Stéphane sont les deux vendeurs du magasin de disques Pinguins Records (à Montpellier), un des plus anciens tekshop de France, peut-être le plus ancien (1992). Ils ont par ailleurs participé à la fondation de la Tribu des Pingouins qui a organisé les raves Boréalis dans le sud de la France. S'ils n'ont jamais organisé de free parties, leur parcours a croisé celui des Spiral Tribe et de différents acteurs de ce mouvement. Autour de leurs événements (des grosses raves payantes), des free parties se sont montées, puis des teknivals « Fuck Boréalis ». Un fossé a commencé à se creuser entre deux univers réunis dans un premier temps, c'est pourquoi leur histoire amène un contrepoint utile aux autres témoignages.





LA DÉCOUVERTE



SPIRAL TRIBE

Spiral Tribe est le nom du sound-system présent dans la plupart des discours des acteurs du mouvement free party, des plus anciens aux plus jeunes, avec un statut quasiment mythique. Pour beaucoup, c'est en effet par cette tribu anglaise que tout est arrivé. À son contact, le reste de l'Europe a appris une nouvelle manière de faire la fête et de jouer de la musique. Bien que partiellement exagérée, cette affirmation contient une grande part de vérité. La majorité des personnes qui découvrent les free parties entre 1990 et 1996 a croisé le chemin des « Spi ». C'est surtout en France que la sauce a pris. Au travers des récits croisés de trois membres de la Spiral Tribe, Debbie (Pheen X), Seb (69db) et Jeff23 (DJ Tal), voici leur histoire.



■ Seb, né en 1971

Je viens d'une petite ville en Écosse, loin de tout. Mon accès à la musique n'était pas large, c'était une petite ville dans la campagne : là-bas, c'était vraiment *mainstream*.

J'avais fait du violon parce que mon père me l'avait proposé, mais je n'y comprenais rien, c'était une catastrophe ! Le premier jour où j'ai eu mon instrument, je suis allé le montrer à un pote et je l'ai fait tomber, j'avais cassé le coffre ! J'étais dans l'orchestre local, j'étais nul, je faisais n'importe quoi. Un jour, je n'avais pas vu que le chef avait arrêté l'orchestre, donc j'ai continué : « ouin-ouin ! », comme ça, et ça a été la honte de ma vie ! « Oh merde, tout le monde voit que je ne sais pas jouer ! » Mais dans l'orchestre, j'ai vu les timbales, j'ai vu les percussions, et j'ai kiffé. Les six premières années durant lesquelles j'ai joué de la musique, j'ai fait de la batterie. Tout ce qui était percu me fascinait, j'ai pris des cours à partir de huit ans. Mon professeur de batterie m'a introduit à beaucoup de musiques, des choses que quelqu'un de mon âge ne croisait normalement jamais : du jazz, du Frank Zappa, du rock planant etc.

Jusqu'à ce que je connaisse la rave, je n'ai pas eu de direction dans la vie, parce que j'étais nul à la batterie. J'étais hyper fainéant parce que je ne trouvais pas de motivation pour m'investir, je me foutais de beaucoup de choses, en fait. Je jouais de la batterie, je kiffais, mais je ne travaillais pas. Je n'étais pas sérieux. Je jouais dans un groupe de rock mais je n'étais pas très fort. Mon père était au travail mais ma mère s'est tapé dix ans de ça ! Ouah, putain ! J'ai une dette envers elle pour l'éternité parce qu'elle a subi un

max de haut volume. J'avais des groupes qui venaient chez nous, avec des amplis, des basses, des guitares. On jouait le samedi, toute l'après-midi, très fort, du rock psychédélique improvisé. On était fan de Hawkwind, de David Bowie, de Gong, de Syd Barrett, du premier album de Pink Floyd. J'ai toujours été très ouvert à toutes les musiques.

À l'âge de dix-sept ans, en 88, j'ai quitté l'école pour aller à Londres avec le groupe de rock local dans lequel j'étais. J'ai vraiment des parents très cool, ils me laissaient faire mes erreurs, tenter mes expériences. J'avais eu l'équivalent du bac en Angleterre. On est arrivés dans un squat au nord-ouest de Londres, on jouait de la guitare dans le métro.

Début 88, je n'ai pas connu l'acid house. Mais pendant l'été, je suis allé boire une bière dans un pub, et un mec est venu nous voir. Il m'a dit: « Tu veux aller en soirée? » Pour moi, c'était juste comme ce que j'avais connu jusque-là en Écosse: aller chez quelqu'un pour boire un coup. En fait, il nous a ramenés de l'autre côté de Londres, dans l'est, vers Old Street. Il y avait plein de voitures, des keufs de partout. Apparemment, la soirée était *busted*, les keufs l'avaient niquée. Mais une voiture est arrivée à côté de moi et on m'a dit de monter. Je suis entré et j'ai débarqué en face d'un entrepôt, quelque part dans l'est de Londres, et ça a été ma première expérience avec l'acid house. Quand je suis arrivé à la porte, la sécurité n'a pas voulu que je rentre parce que j'étais un gosse de dix-sept ans dans des vêtements normaux. Je ne captais rien à l'acid house, je n'avais aucune idée de ce que c'était. J'ai supplié, et enfin ils ont dit: « Ok, vas-y! » Alors j'ai payé mes 10 livres, je suis rentré et j'ai vu un entrepôt rempli. Sur le mur, j'ai vu des énormes *backdrops*. Quand j'ai regardé autour de moi, j'ai vu deux mille personnes pour la première fois en train de rencontrer l'acid house music. C'était un truc de ouf! Ça a été une nuit très marquante. À l'époque, tu achetais l'ecsta à 25 livres, c'était vraiment très cher! Moi, je ne pouvais pas,

c'était trop cher, alors j'ai pris du LSD et j'ai fait la fête. Cette nouvelle musique, je ne l'avais jamais entendue de ma vie. L'acid house était vraiment bouleversante pour moi, parce que pour la première fois, je ne regardais pas en arrière, c'était bizarre. Toute ma vie, j'avais regardé vers les années soixante, et cette nuit-là, j'ai rencontré cette nouvelle musique. Pour la première fois, je me suis senti faire partie de ma génération, de mon époque : c'était la magie de cette soirée. J'ai fini chez des gens, on a bien kiffé.

Je suis rentré et je suis retourné dans mon groupe de rock. Je n'ai pas pu suivre la scène pendant un moment, parce que beaucoup de soirées étaient à l'extérieur de Londres, et moi j'étais dans le squat en train de bosser dans le métro. Je n'avais pas beaucoup d'argent et je n'avais pas de voiture non plus, je ne pouvais pas y accéder, mais cette nuit a changé ma destinée. Je savais que quelque chose de vraiment bien se passait.

En Écosse, j'avais testé les champignons, et après ça, le monde était différent. Quand tu fais une vraie expérience avec les champignons, tu peux avoir plein de niveaux différents. C'était la première claque qui m'avait montré que la vie est peut-être plus multidimensionnelle qu'on ne le croit : il est très probable qu'on habite dans un univers de fréquences et que la conscience est plaquée dans ces différentes bandes de fréquences. Ce sont des expériences très fortes. J'avais seize ans, c'est un âge où tu prends le truc en pleine figure, et tu l'acceptes. Pour moi, c'était le plus magnifique et le plus incroyable moment de ma vie, parce que j'ai toujours kiffé Lewis Carroll et *Alice au pays des merveilles*, tous ces trucs de fées. C'était ce premier contact qui m'avait montré qu'il est peut-être possible que l'imagination soit quelque chose de beaucoup plus incroyable qu'on ne puisse le concevoir. C'est bizarre de dire ça, mais l'imagination est tout. Quand tu prends des champignons, je pense que tu entres dans son domaine. J'utilise ce mot très vaguement parce que c'est impossible d'en trouver un meilleur.

J'ai eu de la chance parce qu'un voisin avait une fille très branchée, on est devenus potes et elle m'a ouvert les portes des soirées. Elle m'a amené parce qu'elle savait où elles étaient. Grâce à elle, j'ai commencé à entrer dans tout ça. Ce n'était pas dur, en fait, à cette époque-là : quand tu touchais le truc, que tu tombais dedans, tout le monde était totalement ouvert et accueillant ! On était tous potes, c'était vraiment génial ! On était tous bouleversés. Quand quelque chose est frais et nouveau, personne n'a eu vraiment le temps de calculer, alors on est tous très aimables, très ouverts. C'est quand les gens commencent à voir des opportunités que la merde commence. Mais quand c'est frais, c'est un truc de ouf. Je n'ai rien vu des histoires de gangs ou autres, parce qu'à ce moment, j'étais incroyablement naïf. J'ai toujours été dans ma bulle, je fais ma petite vie, alors je rate beaucoup de choses : ça a toujours été comme ça pour moi. Mais ce que j'ai vu, c'était juste un monde de gens cool, dans la bonne *vibe*. Tu pouvais parler à n'importe quelle personne, elle avait un truc vraiment spécial. Au moment où j'ai entendu l'acid house music, j'ai su que ma carrière de batteur était terminée.

Le problème, c'est que la musique électronique d'avant essayait d'imiter des groupes de rock. Les groupes comme Soft Cell ou Gary Numan, ce sont des musiciens qui créent des chansons, et je préférerais les chansons avec des vrais batteurs et des vrais guitaristes. Ce que j'ai kiffé dans l'acid house, c'est que c'était une musique électronique qu'il était impossible de faire avec un autre instrument. Si tu veux faire de l'acid house, il te faut la TB-303, il te faut la TR-808, ça sort de la machine. C'était une vraie musique de machine, et en même temps une musique répétitive, qui restait en boucle pendant très longtemps. Et le changement de fréquences des sons acid, ça a donné une perspective différente à la musique, que je n'avais jamais captée avant, c'était radical. Un truc qui était bien dans la 303 aussi, c'était que les filtres étaient agréables, c'était une révélation pour moi, c'était waouh ! En plus, ça mettait la batterie en première place. Le *groove* est la chose la plus

importante dans la musique. Il y avait des liens avec toutes les musiques de transe mondiales : une base rythmique avec des petites mélodies. Comme une batterie, c'est basé sur des boucles, de la répétition et du rythme. Le langage est différent, c'est un autre message qui sort, parce que c'est le message du rythme, qui t'amène à la transe, juste comme ça, naturellement.



■ Jeff, né en 1970

Quand j'ai eu dix-sept ans, j'étais à l'équivalent du lycée, et j'en ai eu marre. J'ai décidé de partir en voyage, en Espagne, dans les îles Canaries. Quand je suis arrivé là-bas, le but était d'être un de ces vendeurs qui font partager des apparts : *timeshare*, ça s'appelle. Tu achètes deux

semaines par an un appartement dans les îles, et c'est partagé avec vingt-cinq autres familles, c'est un système pour ne pas payer l'hôtel. Tu paies 15 000 euros et c'est à toi pour deux semaines par an, pour toute ta vie. Je suis arrivé là-bas, et ce n'était pas vraiment ma tasse de thé on va dire.

J'ai fini par rencontrer des gens en train de danser comme des malades, ils étaient tous à donf de taz. C'était avant l'acid house : c'était de la house music mélangée à du hip-hop (comme Eric B. & Rakim). « Pump up the Volume » de M/A/R/R/S, « Doctorin' the House » de Coldcut etc. Je commençais à fumer des pétards, et après un mois, un mois et demi, je me retrouvais au milieu du public en faisant pareil qu'eux, mais sans les taz. J'étais surpris de voir ça, surtout le DJ, parce qu'il avait une technique que je n'avais jamais vue avant : mixer deux disques ensemble. Ça m'a fasciné. Quand je ne dansais pas, je passais mon temps à surveiller ce qu'il faisait. J'ai tendance à penser que si je n'étais pas parti là-bas, cette année-là, peut-être que je n'aurais pas croisé ceux que j'ai croisés, et peut-être que je ne serais pas dans la musique,

que je serais avocat ou autre chose. J'étais très étonné: à la fin, la musique a complètement infecté ma tête, je n'ai plus jamais regardé ailleurs, c'est ma première grosse émotion musicale.

Après quelques mois, je suis revenu en Angleterre, et puis au bout de six mois, l'acid house a commencé à sortir. C'est vers fin 1987 que j'ai commencé à aller dans une discothèque qui s'appelle le Palace, à Londres, à Camden. À cette époque, j'ai acheté pas mal de K7 et de vinyles, des compils surtout. En 88, je continuais à aller au Palace le samedi soir. C'était carrément l'explosion. Je suis aussi allé écouter deux ou trois soirées dans des usines. Quand j'avais quatorze ans, on allait déjà voir du ragga et du hip-hop dans les *warehouses* des banlieues de Londres, mais là, c'était de l'acid house. J'étais un des premiers mecs qui partaient en soirées dans mon village, qui se situait à quinze minutes de train de Londres.

Quelqu'un m'a dit un jour: « Le samedi soir, c'est de la merde! Il faut que tu viennes le vendredi, et tu vas voir! » Et je l'ai écouté, la semaine suivante, je suis venu le vendredi, et c'était pareil qu'aux Canaries: le même bordel, tout le monde à donf, la musique house toute la nuit. C'est en sortant ces soirs-là que j'ai gobé mon premier taz, ça a été ma deuxième grosse émotion musicale. J'ai rencontré plein de monde, ils flyaient pour les usines: c'était le vendredi, dans les boîtes, qu'on savait pour le week-end où il fallait aller dans les *warehouses* pour faire les soirées du samedi. À ce moment-là, j'étais raver surtout, mais je jouais quand même des disques, je commençais à apprendre à mixer.

■ Debbie, née en 1961

Pour moi, les années quatre-vingt étaient vraiment nulles, je n'étais pas très heureuse,



un peu perdue, presque endormie. À l'époque de Thatcher, les jeunes n'avaient pas beaucoup d'argent, Londres était très dure dans ces années. La musique était naze et les gens trop snob, pas sympa. J'étais toujours en attente de quelque chose. Tous mes amis étaient *straight*, ils ne sortaient pas, ils n'aimaient pas faire la fête, je suis souvent allée en boîte toute seule pour danser. J'adore danser. Enfin, 1989 est arrivée et m'a sauvé la vie !

On est allés avec quelques amis dans une rave et tout a changé. La *rave culture* a commencé, et Londres s'est transformée. Ça avait commencé en 1988 avec l'acid house, mais je n'avais pas connu, c'était plus underground à cette époque.

Avant, tu ne parlais à personne dans la rue. Après ça, quand tu voyais quelqu'un habillé un peu raver, tu lui parlais direct ! « À quelle fête tu étais ? » etc. C'était trop bon, parce que c'était vraiment le début, comme un grand secret qui commençait à se diffuser. Pour la première fois de ma vie, dans ma première rave, je me suis sentie chez moi. Des milliers de gens dansaient avec un sourire amical, tous bien colorés, je ressentais le début d'une grande aventure. Ça m'a bouleversée ! C'était comme si j'avais attendu ça toute ma vie, c'était hallucinant ! J'adorais cette musique. C'était de la pure vraie house de 1989.

On est allés faire des fêtes tous les week-ends. J'étais plâtrière avec une autre femme, j'apprenais à faire ça, mais j'ai tout arrêté pour les raves. Les fêtes se tenaient dans les hangars énormes que l'on trouve tout autour de Londres, à l'extérieur du périphérique. Les organisateurs étaient souvent des gens des gangs, du East End de Londres. Avant, ils étaient dans le football, mais ils ont vu qu'ils pouvaient gagner beaucoup d'argent avec ça ! L'entrée était entre 15 et 20 livres, c'était énorme pour l'époque ! Mais on était heureux de payer ça. Les gangs, c'était un moyen de sortir un peu de la pauvreté, à l'époque de Thatcher, surtout dans le East End. Les raves et l'ecstasy ont bien changé plein de gens ! Pas seulement

nous, mais aussi les organisateurs : ils étaient à donf dedans, comme nous ! Et les DJ aussi. Bien sûr, ils ont gagné beaucoup de thune.

■ Jeff

En 1989, j'ai commencé à me dire qu'il y avait moyen d'organiser des trucs. J'ai organisé trois-quatre soirées dans des usines sous le nom « Destination Unknown ». J'avais envie de faire du fric, c'était le but de tout le monde. Mais bon, à Londres, tout seul, à l'âge de dix-huit/dix-neuf ans, entouré de gangsters, ce n'était pas évident de s'en sortir, surtout quand tes potes s'en foutent. La scène londonienne surtout, ceux qui la contrôlaient, c'étaient les hooligans d'Arsenal, ou les hooligans de Weston, ou alors ceux de Chelsea. Ce sont eux qui organisaient les teufs, qui avaient les radios pirates, qui vendaient les drogues, même dans les boîtes. Sinon, c'était l'entreprise de sécurité qui prenait le contrôle de tout ça, des gars experts en karaté, une équipe de Blacks ou de Chinois. Moi, j'ai essayé de faire ça dans mon coin, deux ou trois fois. Tu es quand même obligé d'avoir une sécurité, parce que les hooligans pouvaient rappliquer avec le gang pour te prendre l'argent. Du coup, le fait de payer cette entreprise de sécurité faisait que j'étais avec eux. C'était une histoire de gangsters aussi, quelque part.

Ma première soirée, c'était avec des gangsters de Chelsea. Colin Dale a joué, c'est depuis ce temps-là que je le connais. Il y a eu DJ Ellis Tee, Red Pack, et un mec qui s'appelait Robert Elliott, qui est mort maintenant, paix à son âme, mais c'était un mauvais DJ. Après ça, j'en ai organisé une deuxième avec un gang de Grecs, dans une usine de tapisserie. Entre eux et la sécurité qui m'arnaquaient, j'ai rempli les places et j'ai eu le même groupe de DJ. La troisième, c'était avec la même entreprise de sécurité que la première, mais c'était dans une autre usine qu'on a squattée avec un pote, on a eu mille personnes, ça a grandi. On a fait des rendez-vous un peu partout à Londres, les flics sont venus, ils ont vu que c'était bien organisé, et ils n'ont rien dit.

Après, j'ai été chargé du marketing pour le Palace, où j'allais toutes les semaines. C'était sûrement la troisième plus grande boîte de Londres. Elle a lancé plein de monde, cette boîte. Le lundi soir, j'organisais, j'ai rempli la boîte de trois cents personnes à deux mille en quelques semaines. Attention, le lundi ! Je ne louais pas la boîte, j'étais chargé de la promotion et de choisir les DJ, donc je n'étais pas beaucoup payé.

Ensuite, je suis allé au festival de Glastonbury. J'ai commencé à brasser un peu, on va dire. Ça dépassait les limites, j'ai été choppé avec des produits à Glastonbury et avec de l'argent, j'ai dû tout lâcher et oublier un peu la scène pendant quelques mois, le temps que je passe au tribunal. J'ai été obligé de me cacher et puis j'ai commencé à ressortir.

■ Debbie

Après quelques mois, ça a changé. Les flics ont arrêté les raves, ça devenait impossible. 90 a été une année bien pourrie : pas de fêtes, c'était trop triste, et la musique était moins bonne qu'en 1989. J'étais bien triste parce que les fêtes n'étaient pas comme avant. Mais on avait beaucoup d'amis et on faisait souvent des fêtes entre nous, dans des squats ou dans la maison de campagne où vivait une amie. On consommait beaucoup de taz, bien sûr, mais il manquait l'esprit d'aventure et la magie de l'année précédente.

En 90, on est tous allés au Glastonbury Festival. Il y avait un chapiteau avec un sound-system : Tonka. On a dansé toute la nuit, ça a dû nous donner des idées, mais on ne s'en est pas rendu compte à ce moment-là. C'était la première fois qu'il y avait une tente *dance*, une rave dans un festival, avec de la house, de la *rave music*. C'est bizarre, parce qu'on était tous là sans se connaître : Mark, Simone etc. On s'était rencontrés fin 89 avec Mark et on se voyait de temps en temps, mais je ne l'ai pas croisé là-bas.

■ Jeff

À cette époque-là, en 90-91, j'ai décidé de vraiment travailler le mix. J'ai aussi bossé pour une autre boîte, Arena, avec un mec, un hooligan de Tottenham, j'ai organisé des choses. C'était marrant parce que toute la clique des Spiral faisait la fête là-bas aussi, et je ne les ai même pas rencontrés à ce moment. Après quelques mois, j'ai appris à mixer, j'avais deux cents disques, j'étais parti à Corfou en Grèce, où j'ai fait une saison comme DJ dans un bar en 91. J'avais un contact là-bas, mais quand je suis arrivé, c'était la merde, j'ai vite quitté la boîte parce que j'ai vu que le patron était un gros enulé. Je suis parti et je suis allé dans un autre village où j'ai trouvé une petite famille qui avait un bar. J'ai fait le seul petit bar techno du village, à Moraïtika. Là, je mixais sur des platines de merde six heures tous les soirs, sept jours par semaine, pendant quatre-cinq mois, on va dire de mars à juillet : j'ai bien appris mon métier. Je suis revenu et pendant quelques mois je n'ai rien branlé. Je suis quand même sorti un peu en soirées.

■ Debbie

Mark habitait au Skoolhouse, un grand squat pas loin de chez moi, où ils ont décidé d'organiser une fête fin 90. Mark avait inventé le nom « Spiral Eye » l'été 90, et ils ont changé ça en « Spiral Tribe » à ce moment-là. J'y suis allée pour décorer. Cette fête a été un grand succès, on a rencontré Simone. D'un coup, le Noël qui est arrivé, on s'est vus de plus en plus tous les trois et on a déménagé dans le même squat. Après, on est allés à Amsterdam pour décorer une grande fête organisée par Mark.

On voulait faire la fête, rien de plus. Et aussi créer un *creative space*, bien sûr, mais ce concept est venu après. Je débutais dans la déco, Mark faisait 90 % des dessins pour Spiral, je les utilisais et je les transformais en *backdrops*. Mon style personnel est venu après. Au début, nous avons fait de la déco très simple, Mark avait

un style unique, très graphique. Au fur et à mesure, les logos sont venus et ça a donné notre « label ».

■ Seb

Spiral, c'est arrivé à la fin de l'été 90. Juste avant que j'entre dans une école de musique à Leeds (au nord de l'Angleterre), je suis allé à leur première teuf. J'avais connu ces gens parce qu'ils squattaient dans le même coin que moi, dans la même partie de Londres.

En 89, il y avait eu la première législation en Angleterre contre les fêtes. Ils ont interdit les soirées illégales parce que ce n'était pas déclaré, on risquait 20 000 livres d'amende et deux ans de prison, alors ça a beaucoup ralenti toutes les fêtes clandestines à Londres. J'avais un petit circuit dans la scène club, c'était sympa, mais ce n'était pas comme les premières acid parties que j'avais connues. J'ai commencé à rencontrer Mark, son frère Zander et les différents membres des Spiral dans ces soirées. Ils fréquentaient les mêmes soirées que moi, je me suis branché avec eux. Et on était vraiment bien connectés, dans la même *vibe*, à chaque fois que je rencontrais ces gens, c'était toujours magique.

À cette époque-là, ils ne faisaient pas de fêtes, ils étaient des ravers, comme moi. Je les ai connus à la fin de l'année 1989. Pendant à peu près neuf mois, on s'est rencontrés dans les teufs, on avait la même vision des choses, on a vraiment bien rigolé ensemble. J'étais attaché à eux parce que c'étaient les premières personnes que je rencontrais qui étaient ouvertes et aimables avec quelqu'un comme moi, qui n'avais pas grand-chose. Alors, ils ont fait ces premières teufs au Skoolhouse, à Londres, en septembre 90, deux soirées: « Expelled » et « Detention ». Elles se sont appelées comme ça parce qu'elles étaient organisées dans une vieille école victorienne squattée. *Expelled*, c'est le mot utilisé en Angleterre quand tu es viré de l'école, et *detention*, c'est le mot employé quand tu es collé et que tu dois écrire des conneries.

C'était vraiment *loose* comme truc, parce que c'était la première soirée Spiral: ils ont juste mis un sound-system dans un squat, mais ils l'ont transformé, c'est ça qui m'a impressionné. Tu avais une salle qui était faite uniquement de petits carrés noirs et blancs, avec une lumière ultra-violet pour que tout le blanc fasse un effet avec un stroboscope et avec des designs psychédélics.

Le clavier des Shamen est venu jouer. C'était vraiment la première fois que je voyais un live-set, c'était un live *keyboard acid*, magnifique! Vraiment incroyable! Ils avaient des DJ aussi, je pense qu'il y avait Charlie Hall, et peut-être plusieurs autres personnes des Spiral. J'ai oublié un peu parce que la musique était plus importante que tout, et quand tu étais raver, tu n'étais pas très intéressé par ce qui se passait derrière, tu étais plutôt dans ton délire.

Chaque week-end, ensuite, je partais de mon école à Leeds pour descendre sur Londres et faire la fête avec les Spiral. Pendant la semaine, j'étais à l'école de musique, puis le vendredi, je jouais huit heures du Talking Heads sur la ligne Piccadilly. Je gagnais peut-être 100 livres, et avec cet argent, je pouvais payer mon billet aller-retour à Leeds, je pouvais aller en teuf le samedi, acheter un taz et faire la fête avec les Spiral, alors c'était le délire! Et puis, plein d'inspiration, je retournais à l'école. J'ai fait ça pendant deux années.

■ Debbie

Le son a été acheté en mars 91: 4kW plus un camion, pour 2 000 livres. On voulait juste faire des fêtes, on était en descente des années précédentes, la mission est apparue après. En juin 91, après avoir amené le son dans un festival près de Stonehenge, je pense qu'on a eu l'idée de le faire voyager. La musique était si puissante et si émouvante qu'on voulait que tout le monde l'écoute! Au début, ce n'était qu'un rêve! Mais on a décidé de faire tous les festivals d'Angleterre, cet été-là. À ce moment, il n'y avait pas

de problème de tout avec les flics. Le dialogue était possible, ils étaient plus ou moins cool.

On n'était pas du tout organisés à Stonehenge, on avait un camion pourri et mon petit van, mais on n'est pas revenus à Londres jusqu'à l'automne! J'avais un petit appart, une *housing association* (c'est comme un squat légal). On avait aussi deux squats à l'ouest de la ville dont l'un d'entre eux avait été fermé avant l'été. Je pense que quelque part j'avais trouvé un chemin sans savoir exactement ce que c'était.

On est allés dans des festivals qui existaient depuis vingt ans, où avant se produisaient des groupes comme Hawkwind. Depuis la fin des *eighties*, c'étaient des événements un peu en ruines. Quand on est arrivés, on a eu pas mal de problèmes avec les travellers qui n'aimaient pas les gens de la ville: ils résistaient au changement, mais ils ont changé d'avis pour la plupart! À la fin de l'été 91, il y avait plusieurs milliers de personnes qui sont venues pour danser! C'est notre chance: *Right time, right place! Cosmic conspiracy!* Je ne peux pas l'expliquer, tout le monde les attendait, ces moments. Aujourd'hui, je vois quelque chose de politique dans ce qu'on a fait, mais en 91, pas du tout. C'était magique, vraiment, tout le monde sentait un truc dans l'air, dans la musique, dans les drogues, plutôt des bons trips. On parlait de « fin du monde », pas comme une catastrophe mais comme une élévation de la conscience, on était comme invincibles. En 92, c'est devenu plus politique parce que c'étaient nos droits à l'espace libre qui étaient menacés.

Dans les festivals, il y avait d'autres sons qui faisaient comme nous: DIY et Free Party People, mais c'étaient plutôt des travellers devenus ravers. Nous étions des ravers devenus travellers, tekno travellers, bien sûr! Exodus a démarré l'année d'après. C'étaient des gens qui habitaient dans une vraie ville de merde et qui voulaient la changer: Luton. Ils ont bien réussi en y créant par exemple une ferme pour les jeunes etc.

On écoutait « Doors Are Where the Windows Should Be », Earth Leakage Trip (le groupe de Simon, Crystal Distortion, avant qu'on ne le connaisse), « Cut the Midrange Drop the Bass » et plein d'autres trucs comme ça. C'était très *groove* et un peu *dark*. À ce moment, quatre d'entre nous jouaient dans les fêtes, en plus de nos amis.

■ Seb

Dans Spiral Tribe, j'ai vite fait du live et de la prod. Les choses ont commencé parce que Simon était dans un groupe qui s'appelait Earth Leakage Trip. Tout le monde dans Spiral était fou de ce disque: « Waouh, c'est quoi ce disque, il est génial? » Et par hasard Debbie a rencontré Simon sur un pont à Camden, et il a commencé à intégrer notre équipe. Il a eu la possibilité de faire un concert dans une boîte qui s'appelle Knowledge, à Londres, mais son partenaire ne pouvait pas faire le concert, alors Simon m'a proposé de venir. On avait ramené des éléments du studio Spiral et on a fait un set. Après cette première, ils nous ont proposé encore deux dates dans la même boîte, c'est comme ça qu'on a commencé à faire le live set. J'ai aussi été influencé par d'autres lives de l'époque, comme Persons Unknown, qui était un groupe anglais mythique pour moi, et qui n'a malheureusement pas duré à ma connaissance. Le coup de grâce, c'est qu'en une nuit, ils pouvaient faire dix morceaux. Pour nous, un morceau, c'était une journée et une nuit de travail: vingt-quatre heures! Et puis il y avait le groupe Orbital. Ces deux groupes ont été les grands déclencheurs de mon inspiration, c'est pour ça que l'on a commencé à improviser les morceaux, ce qui a donné Network 23 et le son Spiral. Après ça, j'ai apprécié le plaisir de jouer devant les gens.

■ Debbie

Quand on est rentrés sur Londres à la fin de l'été 91, c'étaient des fêtes chaque week-end, dans différents endroits, partout

dans Londres et ailleurs. On a organisé une fête avec Circus Normal, un son « héros » des travailleurs. Avec eux, on a squatté le Roundhouse pour quelques fêtes dont une énorme pour le Nouvel An, avec dix mille personnes. On n'avait pas d'électricité, et du coup pas de musique pendant des heures ! Ça a été le plus gros stress de ma vie, je crois, même les flics nous ont demandé de faire vite quelque chose, à cause du nombre de gens qui attendaient dehors dans la rue ! C'était le plus bel endroit qu'on n'a jamais occupé, je pense. On a servi mille repas gratuits pour les SDF du coin, pour Noël.

■ Jeff

Je voulais être DJ. À cette époque, c'était techno, en 91, c'étaient les premiers disques de Beltram. Un jour, un ami, Neil, vient me voir, et il me dit : « Putain, j'ai rencontré un mec, il fait des sacrés bons morceaux ! » En fait, c'était Simon, Crystal, il m'a permis de le rencontrer. Ce mec, Neil, faisait les flyers pour mes soirées en 89 et pour les boîtes où je bossais en 90. Quelques mois plus tard, j'avais fait des rencontres, j'avais traîné dans mon coin. Je ne mixais que chez des privés, un peu à droite à gauche, dans des petites soirées dans des maisons, enfin, là où je pouvais trouver des platines pour mixer en face d'un public. Simon m'a dit : « Il y a une bande de gars, des squatteurs. » Je lui ai répondu : « Des squatteurs, c'est quoi ça ? » « Ils font une soirée de l'autre côté de la rivière à Greenwich, là où il y a le méridien, Greenwich Time. » En fait, c'était une soirée Spiral, ça faisait peut-être un an et quelque qu'ils existaient. C'était en 91, la semaine d'avant Noël, dans une usine, j'ai été là jusqu'à la fin. J'ai rencontré Mickey, qui était à Camden Palace en 89, quand j'y étais. J'ai retrouvé des gens qui me connaissaient déjà et je suis allé à une autre de leurs soirées la semaine d'après. C'était Noël, c'était dans un autre squat : le Roundhouse, à Camden. Pendant les quatre soirées qu'ils ont faites là-bas, ils ont nourri les sans-abri avec l'argent qu'ils ont gagné avec les entrées : Noël, samedi, Nouvel An, samedi, quatre

soirées de suite, les unes après les autres, j'ai donc passé deux semaines là-bas. À la fin, je connaissais un peu tout le monde et j'ai été présenté à Mark, le graphiste qui avait eu l'idée, qui avait découvert le 23¹, les choses cosmiques, les messages. J'ai traîné avec lui. J'avais une voiture, on a « accrochés », il m'aimait bien et il avait aussi besoin de quelqu'un avec une petite caisse, donc je l'amenais un peu partout pour organiser des soirées. J'ai pu jouer pour la première fois l'après-midi, quelques semaines après ça, en 92, c'était en janvier. La première fois que j'ai joué, c'était dans une soirée dans une usine à Goods Way King's Cross. J'ai joué l'après-midi, tous ceux qui étaient restés ont vachement apprécié, j'ai donc continué à jouer.

■ Seb

On était le sound-system du côté rebelle de la scène techno, parce qu'à cette époque, à Londres, après 89, la tendance dans les scènes breakbeat, house, acid house, Detroit techno, c'était d'aller en boîte ou dans les grosses raves, d'oublier les trucs clandestins. On avait entendu que des gens bifurquaient, comme Paul Oakenfold ou Andy Weatherall. Quand ça a commencé à devenir chaud, ils sont tous allés direct du côté commercial, parce que c'étaient les premiers. Comme Prodigy, ils ont démarré dans les raves illégales mais ils se sont vite tournés vers le commercial, ils n'étaient pas là pour faire le truc dans un champ, ils étaient là pour faire une carrière. C'est normal parce qu'il faut vivre, je n'ai aucun souci avec ça. Mais nous, on fait partie des gens qui ont affirmé qu'il fallait garder l'aspect clandestin et aller à fond là-dedans. On était des ravers de la première ligne, on était là en 88 quand ces gens ont ramené la musique. Moi, j'avais dix-sept ans, j'étais dans les teufs et j'avais rencontré ce délire fantastique que j'ai kiffé. Forcément, on n'a pas voulu perdre ça quand le gouvernement a changé la loi. Quand les gens de la première vague ont décidé de faire des raves commerciales, on a testé, puis on s'est dit que c'était nul, que

1. Le chiffre 23 fait partie de l'imagerie façonnée par Spiral Tribe.

ce n'était pas comme on voulait. On a consciemment cherché un sound-system pour faire les teufs à notre manière.

■ Debbie

Après le Roundhouse, avec les sous gagnés, on a acheté un camion, une remorque, et on a gardé suffisamment d'argent pour presser notre premier disque. Mon appart à Londres a servi de bureau, où Mark est resté pour se concentrer sur le label avec Seb, Simone et quelques-uns d'entre nous. Le frère de Mark, moi et d'autres, avons pris la route avec le camion et un bus. On a trouvé des endroits pour organiser des fêtes ensemble tous les week-ends.

■ Seb

À l'école de musique, il y avait une petite pièce, en bas, où tu pouvais faire de la musique électronique. Et c'est à partir de là que j'ai commencé à arrêter la batterie: je ratais tous mes cours pour aller dans cette petite pièce. C'était très basique: ils avaient un échantillonneur Akai S950, avec Cubeat sur Atari (la vieille école, même pas Cubase mais Cubeat), avec un petit expander de Roland et un petit 4-pistes Tascam, un truc à la con. Juste avec ça, j'ai commencé à bricoler un peu de musique. Après un an passé à faire ça, en 91, je suis allé voir Mark et les gens des Spiral et j'ai demandé si ça leur disait de faire un label. J'avais trouvé ma place, parce que les Spiral étaient ouverts, tout le monde pouvait en faire partie à l'époque. Je sentais qu'il fallait apporter un truc. Ce que je pouvais apporter, c'était un label, c'était faire de la musique. J'ai pensé que si on pouvait produire les disques nous-mêmes, ça pouvait être cool pour nous. Ils ont tous été d'accord, ils ont financé le premier disque que j'ai fait avec l'argent qu'on a récupéré à la donation d'une soirée. On distribuait nous-mêmes.

Quand on a décidé de faire ça, on avait fait des soirées dans un endroit mythique en Angleterre qui s'appelle le Roundhouse, à

Camden. Depuis les années soixante, des groupes comme Pink Floyd, Jimi Hendrix, les Doors et toute la scène alternative de Londres avaient fait des choses là-bas. Je ne sais pas si c'est possible aujourd'hui, mais en tout cas on était bien dans la tradition. C'est une gare de triage abandonnée et squattée depuis des années, je pense qu'aujourd'hui ils ont rentabilisé l'endroit et qu'ils ont fait un *business*. Mais à l'époque, des années soixante jusqu'au début des années quatre-vingt-dix, ça avait toujours été laissé squattable. On a fait des soirées là-bas, et on a réussi à avoir assez d'argent pour presser un disque. C'était un disque fait par nous, j'avais bricolé trois morceaux dans le petit studio de mon école. D'autres potes, comme Charlie Hall, qui était DJ à Londres, ont vraiment été très impliqués. Quand je suis arrivé à Londres au début, c'était un des DJ de mon petit cercle, bien respecté. Il a joué dans beaucoup de teufs, c'était vraiment un bon DJ. Avec son pote Lol Hammond, ils ont fait « You make me feel so good ». Ils ont mis ce morceau et j'ai fait les trois autres. C'était très *roots* comme disque, mais on l'avait pressé et essayé de le distribuer. Beaucoup de disques ont été perdus, on n'a pas reçu trop d'argent, c'était très bordélique. C'est pour ça qu'après, on a décidé qu'il fallait chercher une bonne distribution. L'idée était de produire le disque nous-mêmes mais se faire distribuer. Pile au même moment, il y a eu Castlemorton, en 92.

■ Debbie

L'année 92 a commencé plutôt *dark*, et elle a continué comme ça. L'ambiance a changé, la magie était perdue, il y a eu des drogues plus *dark* dans les soirées. Et puis tout le monde était en descente après 91, on était très fatigués tout le temps. Les gens nous demandaient sans arrêt où était la fête, on n'avait pas un moment tranquille.

On a commencé à avoir de plus en plus de problèmes avec les flics, à partir de mars 92. On avait tellement plus de gens avec nous que

c'était difficile pour nous de parler directement avec eux, c'était souvent quelqu'un d'autre, et il ne parlait pas toujours forcément poliment, on peut supposer. Le plus gros problème, ça a été Acton Lane, en avril 92¹. On avait une énorme nouvelle équipe de flics, comme les CRS mais en version cyber, Robocop style. Ils sont entrés dans le hangar un dimanche soir, et ils ont commencé à frapper sur les sept cents personnes présentes, plusieurs sont allées à l'hôpital. La télévision est venue, j'avais essayé de les faire entrer, mais ils ont eu peur et ils sont partis. La presse a semble-t-il reçu des consignes pour ne pas montrer ce qu'il s'était passé.

■ Seb

En Angleterre, tu as un circuit de festivals suivi par les voyageurs depuis les années soixante-dix. Dans ce circuit, il y a un festival qui s'appelle *Avon free festival*. Tout le monde savait que ça serait là, et on a tous suivi les voyageurs. Quand on est arrivés là-bas, la police interdisait la soirée, ils nous ont envoyés à Castlemorton. À la fin, Spiral était le dernier sound-system à quitter le lieu, et c'est eux que les keufs ont pris. On n'avait pas choisi le lieu, c'étaient les keufs, du coup, je pense que ça a été à notre avantage dans le procès. Après ça, ils nous ont tout pris. Tout ce qu'il restait, c'était un disque.

■ Debbie

On a tous été arrêtés en sortant du festival. Ils avaient bien mené leur enquête parce qu'ils avaient fouillé mon appart et trouvé toutes les infos sur nous. Ils étaient sûrs qu'on était les organisateurs ! C'était n'importe quoi, bien sûr, mais quatre de Spiral plus deux autres d'autres sons étaient accusés. Il y a eu un gros procès, ça a coûté quatre millions de livres au gouvernement, l'enquête a duré de 92 à 94 et le procès quatre mois. Il y avait des tas d'autres

1. Ancienne centrale électrique désaffectée dans l'ouest de Londres, abandonnée depuis fin 1983.

SHAPE-MAKER 23

IT IS IMPORTANT THAT WE CREATE CHANGE. DEVELOP DIVERSITY. EVOLVE. THE MAGICIAN DWELLS IN A MAKING PLACE. SHAMEN LEAVE THEIR BODIES RETURNING TO ACT ON NEW INFORMATION. MANIFESTATION IS THE KEY. WE ARE HERE FOR A TIME TO CONNECT "A" TO "B", IT'S OUR CONNECTION TO MAKE. OUR CHANCE TO MAKE A CHANGE. OUR CHANCE TO MAKE CHANCES. DIE IN ACTION OR DIE IN APATHY

DEPT OF UNDERGROUND AND SPIRAL TRIBE (IN THE NETHERLANDS 033 2303 81)

ABSOLUTE ZERO AMSTERDAM

SAT. FEB. 21, 1991. 22.00-03.00.

LONDON'S HARDEST DANCE SOUNDS

MESSING WITH YOUR MINDS
 DJ: DJ-KOOL, SPYRALLY SHAMEN
 LOU LOU IS SO SEXY BY THE WAY
 LOU LOU IN F. CHANGE HERE
 LOU LOU: MASHED UP BY REXX
 NY THE ALMO. TESSON. MARY
 HAVK. LEONOR. LEE. WATTS. TAY.
 HANS STEPHAN. THE GIG.

GET MOBILIZED

U.K. TICKETS: 80ND, NEWBORN ST W1, SIGN OF THE TIMES, KINGSTON MARKET
 8000 DUMP RECORDS, CANNARY ST W1 AND COVENT GARDEN



King's Cross, janvier 1992.

sons à Castlemorton. Pour moi, c'est le truc auquel on a participé que j'aime le moins de tous : c'était trop gros, notre son était plus ou moins cassé, il y avait trop de gens autour de nous, la musique était horrible etc. Mais tout le monde a adoré ce festival, donc qu'est-ce que je peux dire ? Chacun son truc ! Juste avant ça, on était tous allés dans les montagnes, en Pays de Galles, et on avait parlé de tout revendre et d'acheter des chevaux, tous noirs, bien sûr, et de partir en secret, avec un petit son !

■ Jeff

La police a voulu quelqu'un, on dit *scapegoat* en anglais : un bouc-émissaire, pour tout lui mettre dessus, ils nous ont choisis. Steve Bedlam était là aussi à ce même festival, il était plus haut avec un gros chapiteau. De ce que je me rappelle, j'ai fait autant de soirées à lui à cette époque que des nôtres, mais on essayait de ne pas les faire les mêmes semaines. C'est un cousin, comme on dit, c'est un bon ami, les deux groupes ne faisaient qu'un. Il y en a beaucoup de chez eux qui sont venus chez nous en Angleterre, et vice-versa. Il était aux mêmes festivals que tout le monde, il a vu tout ce que les Spiral ont vu, et il a fait son sound-system à lui à la même époque. Ce n'est pas grâce à nous, il était là aussi, comme beaucoup d'autres sound-systems : on ne peut pas dire qu'on était le premier sound-system en Angleterre.

■ Debbie

Après Castlemorton, tous nos véhicules, notre son, nos platines, nos vêtements, tout était saisi par les flics, on n'avait plus rien ! Il fallait tout recommencer à zéro ! Quelques gens dans le *crew* (qui était devenu assez grand) ont acheté un autre bus et plus de son. Entre-temps, on était devenus célèbres parce qu'on était dans tous les journaux pendant au moins une semaine. Grâce à ça, on a obtenu un contrat d'enregistrement avec Big Life. On avait deux équipes, une *road crew* et un *record label*.

■ Jeff

Ce n'était plus possible de faire des soirées en Angleterre, parce qu'ils suivaient tous les camions partout, donc tout le monde en avait un peu marre. À cette époque-là, les musiciens et Mark ont décroché un contrat avec Big Life, qui était le label de Coldcut à l'origine, et qui faisait aussi partie de Polydor. Ils voulaient un peu faire des Spiral les nouveaux Sex Pistols. Les musiciens, Simon et Seb, et certaines personnes qui avaient plus l'habitude de rester à Londres, chez eux, et qui étaient plus branchées dans la musique, sont donc restés là-bas. L'autre moitié est partie en Europe.

■ Seb

Charlie Hall et Lol Hammond avaient de bons contacts dans la scène. Charlie nous a branchés avec Youth, de Killing Joke. Forcément, quand on a une référence comme Killing Joke, on est intéressés ! C'est une de ces choses qui arrivent par la chance, c'est le destin. La réalité est que c'est arrivé au bon moment. On a eu un contrat de 40 000 livres pour faire notre disque. On avait juste réalisé un EP seuls, et on avait préparé le deuxième EP qu'on était prêts à presser nous-mêmes et à faire distribuer. Ça s'est vraiment passé au moment de la naissance du mouvement trance, on était dans le studio où Dragonfly a été créé, mais on n'était pas du tout dans cette *vibe*. J'ai même vu Youth derrière sa table de mixage en train de mixer ses nouveaux morceaux trance : on était vraiment au bon endroit !

On a eu un contrat pour trois EP et un album, chez Big Life/Butterfly/PolyGram. Grâce à l'obligation de remplir le contrat, on a tous fait de la musique, et c'était cool ! Je pense qu'on aurait quand même fait de la musique sans ça, mais ça nous a donné un but. Comme des bons surfers, quand la piste est ouverte, on y va ! En plus, le truc qui était bien dans tout ça, c'est qu'en fait tous les gens concernés avaient compris qu'ils n'allaient pas gagner de l'argent. Même dans ce label très commercial, avec

la publicité et les choses que la plupart des groupes rêvent d'avoir, on gardait l'esprit *tribe*, on s'en foutait quasiment parce qu'on savait que c'était juste pour arriver à avoir un studio pour faire de la musique sur la route. Tout le monde dans l'équipe pourrait avoir accès à la musique, on allait améliorer notre sound-system, acheter du matériel: c'est pour ça qu'on a fait ça. Tout ça, c'était vraiment une manière pour nous de rebondir après que les keufs nous aient tout pris. En même temps, on a eu le plaisir de faire ça dans un gros studio de Londres: le studio de Youth, c'est le meilleur studio où je suis allé dans ma vie, c'était rempli de matos.

La *bassline* et les *keyboards* étaient faits à partir de notes, mais c'est vrai que c'était la grande époque des samples. C'est ce qui nous inspirait le plus, Simon et moi, parce que tout le monde était dans la TB-303 et dans la TR-909, la 808 et les instruments analogues. Depuis le début, on disait: « Ok, si tout le monde fait ça, nous, on va faire du sample, et on va essayer d'utiliser les filtres et les effets pour faire la même chose que ce que tu peux faire avec une TB-303. » C'était le but de R-zak, c'est pour ça que le son Spiral vient de samples, parce qu'on avait décidé de ne pas faire comme les autres.

Sur le premier EP qu'on a fait avec Big Life, « Breach the peace », c'est Simone qui a fait les lyrics et le rap, Charlie Hall et Lol Hammond ont fait la musique. Un autre morceau, « Seven », a été fait par un pote, qui était à l'école de musique avec moi. Il n'a jamais été dans une soirée Spiral, je crois, il a fait ça comme ça. « 23 Minute Warning », c'est moi. « Do Et », c'était l'autre MC dans notre équipe, MC Skallywag. Il a fait ça avec un groupe qui s'appelle les Zenaphobia. Quatre morceaux, quatre artistes différents. Sur l'EP d'après, « World Traveller Adventures » est de Simon et Josh. « Forward the Revolution », c'est moi qui ai fait la musique et c'est Simone et MC Skallywag qui ont fait les voix. « Ragga Boom » est de Simon, c'est là que Simon est arrivé. « Track 13 (Criminal Drug) », c'est moi. Et sur l'EP suivant, on a

« Sirius 23 » qui est de Simon et moi. « Earthworm », je pensais que c'était Simon, Jeff et moi, mais Jeff dit que c'est juste lui et moi. « Predator », c'était Simon et moi encore, et « Going All the Way », c'est Josh et Simon.

Puis l'album a démarré avec Mark, Simon et moi, qui avons fait « Unknown Source » et « Pyramid ». Après, Mark et moi avons fait « Oracle ». « Darkside », c'est Karl K avec Simon, et les deux morceaux d'après, « Digital Swamp » et « Connector », sont de moi seul. Il y a un autre morceau, « Mi5 », qui est de Karl K avec moi.

■ Jeff

On a quand même réussi à décrocher quelques soirées, en cachette, grâce au label, parce qu'on pouvait faire des photocopies gratuites. On avait noté les adresses de toutes les personnes qui étaient venues dans nos fêtes, donc on arrivait quand même à faire des gros événements, deux/trois mille personnes parfois, bien organisés, en Angleterre.

■ Seb

On s'est rééquipés et on a essayé d'organiser quelques soirées à Londres, mais on était tellement ciblés par les keufs que ce n'était pas possible. Soit on changeait de nom totalement, soit on était obligés de quitter le Royaume-Uni. En fin de compte, c'était peut-être le bon choix, parce que si on n'avait pas quitté l'Angleterre, on n'aurait jamais rencontré les Français, les Italiens, les Tchèques, les Hollandais, les Allemands, les Autrichiens etc. ! Finalement, je pense que l'on n'aurait pas la scène teknival que l'on a aujourd'hui si on n'avait pas fait ce choix. J'imagine que c'était notre destin de faire tout ça...

■ Debbie

J'ai un peu pensé qu'on perdait le « contrôle », mais ça n'est pas le bon terme parce que nous étions une « désorganisation », donc c'était difficile à concevoir ! Mais Mark et Simone sentaient la même chose que moi, on ne pouvait plus rien faire, c'était inarrêtable ! Donc il fallait faire avec, c'est la bonne leçon qu'on a apprise !

■ Seb

Il y avait donc deux groupes. Le premier était prêt à quitter l'Angleterre, parce qu'ils avaient déjà subi déjà plein de merdes, qu'ils étaient fatigués d'être harcelés par les keufs. En plus, on n'avait plus notre sound-system : quand on s'est occupés du matos, les gens qui en avaient marre d'être dans cette situation sont partis faire un petit tour sur le continent. Moi, je faisais partie de l'autre équipe, parce que Londres était le lieu où l'acid house m'avait parlé, j'avais toujours cette bonne connexion. Londres a une *vibe*, même encore aujourd'hui, il y a des radios pirates partout, des teufs jamaïcaines, des teufs locales : c'est vraiment une ville qui bouge. Je n'ai jamais vraiment voulu quitter l'Angleterre, et on était un paquet, quand même, à penser comme ça. J'étais un des derniers à partir. En plus, il y avait le contrat à honorer avec Big Life. Au dernier moment, en 93, même Simon s'est barré, il en avait marre de rester. C'est pour ça que j'avais fini les deux morceaux « Digital Swamp » et « Connector », seul. Je suis juste allé dans le studio pour les faire, puis pour balancer le label.

Ils devaient nous détester parce qu'on était un gouffre financier pour eux. Ça ne marchait pas du tout, alors qu'ils avaient cru qu'on serait les nouveaux Sex Pistols en Angleterre. On avait eu une masse de gens derrière nous après tout ce qu'on avait fait, mais on n'était pas des musiciens, à part Simon et moi, on était vraiment une équipe pour la fête, pour les soirées illégales, basta ! C'est comme ça que Spiral a bâti son nom, pas du tout sur le



Autriche,
1995.

vinyle, c'est venu plus tard avec Network 23, Simon, Ixi, Kaos, Ben, Josh, Mickey, Darren et moi. C'est à ce moment-là qu'on a eu des artistes. Le public s'en foutait un peu de la musique en fait, et ils avaient raison parce que c'étaient nos premières expériences, c'était vraiment bricolé. Ce qui sauve cette musique, c'est qu'elle était faite avec des bonnes intentions, sans aucune envie d'argent. On voulait faire de la musique psychédélique, alors ce sont des bons morceaux psychédéliques faits par des amateurs, on va dire, et c'est vrai que certains tournent mieux que d'autres. Mais c'étaient vraiment les premières expériences qu'on a faites avec la musique. Ce n'est pas drôle pour eux, mais vu de l'extérieur, c'est assez marrant de voir ce label envoyer de l'argent à une équipe qui n'avait aucune envie de faire de l'argent en retour !

Les vraies raisons pour lesquelles j'ai lâché l'affaire avec Londres, c'est parce qu'en 93, je suis allé dans une teuf underground, et le matin, ils ont tapé un raver. Les gens à la porte demandaient 5 livres pour sortir, et j'étais dans une soirée où tout le monde consommait de la kétamine : elle commençait à arriver. Et puis l'alcool revenait, on ne l'avait pas vu depuis longtemps, et soudainement il était de retour. D'un seul coup aussi, le crack et la cocaïne apparaissaient, toutes ces choses qui tuent la *vibe*. J'ai vu Londres aller soudain dans un truc noir, et je me suis dit qu'il fallait que je rejoigne les Spiral. J'ai eu raison de sauter du bateau à ce moment-là, à mon avis. Quand on est venus en Europe, la première chose que j'ai remarquée : « Oh, c'est *fresh* encore ! » Notamment les premières soirées que j'ai vues en 93 à Paris.

■ Debbie

La *road crew* est partie pour l'Europe en septembre 92. Je les ai rejoints en octobre, je crois, en Hollande. Après, on est partis pour Paris, on voulait partager la musique avec le monde ! Quand les autres étaient à Berlin, avant la Hollande, ils ont écouté de la vraie techno, faite notamment par R&S de Belgique. Après ça, c'était

la mission : trouver cette musique et faire danser les gens dessus, parce que la musique de 92 en Angleterre, c'était la misère ! On était environ une quinzaine. La France a été le meilleur pays croisé, surtout Paris : des endroits de rêve ! Des hangars partout, trop bon ! Tous les week-ends, des milliers de gens, excellent ! Pas de problèmes avec les flics... On y est restés jusqu'en février 93, après c'était l'Espagne, Barcelone et Valence (c'était un peu la misère après Paris, avec des gens pas intéressés du tout). Ensuite, ça a été le sud de la France, puis une grande fête à Paris pour le solstice, et ensuite le teknival à Beauvais en mai. Après ça, la Hollande et puis Berlin, de fin 93 jusqu'à mi-94.

■ Seb

On a mis le studio acheté avec l'argent de Big Life dans une remorque, pour en faire un studio ambulante. On a ramené ça de Londres jusqu'à Marseille. Dans le Var, il y a eu une petite teuf Spiral, on était descendus pour ramener le studio au sound-system. C'est la première fois que j'ai rencontré l'équipe sur la route, hors de l'Angleterre, c'était cool. On a fait un truc à Ris-Orangis, puis le teknival de Beauvais (le premier teknival) en 93. Et après ça, on est allés aux Pays-Bas, pendant l'été 93, notamment à Rotterdam. Puis en Allemagne, à Berlin, fin 93. On avait un rendez-vous avec des gens à Berlin, j'imagine, c'était vers novembre. Le premier Blast-Off 94 à Berlin, avec les Mutoid, c'était le Nouvel An 94. Après, celui de 95, c'était l'Autriche. Entre-temps, en 94, on avait fait le premier teknival en République tchèque, toujours avec les Mutoid.

■ Debbie

Je me suis cassé la jambe en septembre 94 et je suis retournée en Angleterre pour un an et demi. J'ai fait plusieurs allers-retours. Beaucoup des gens de Spiral Tribe sont allés aux États-Unis, Spiral Tribe existait encore en 96, mais sous différentes formes.

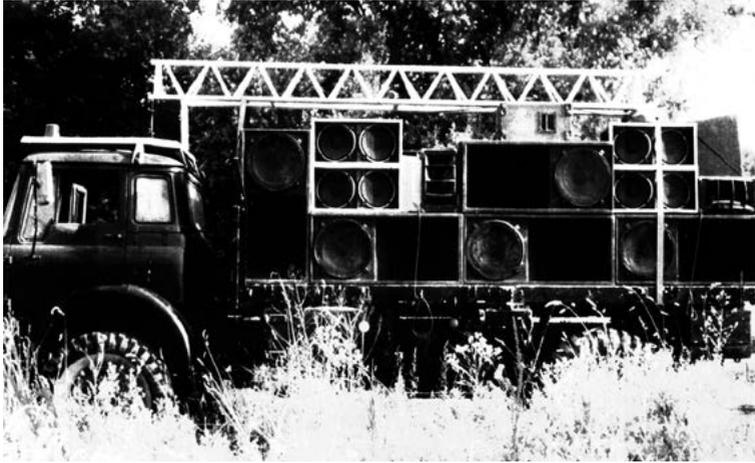
■ Seb

Je n'avais pas mon permis de conduire et je n'avais pas d'argent. Tous les disques que je faisais, c'était gratuitement, pour l'équipe. J'étais là, je dormais à l'arrière du studio, et c'était pareil pour tout le monde, à part certaines personnes qui étaient plus bricoleuses que nous. Les techniciens ont toujours géré le truc, mais les artistes comme nous, on était fous.

Josy¹, Rachel et d'autres nous ont aidés à survivre en France au début, ils ont ouvert leurs apparts pour les gens dans l'équipe qui en avaient besoin, ils étaient derrière nous tout le temps pour nous aider à nous développer en France. Je pense que c'était en 94, quand on était en Autriche, qu'on a commencé à rencontrer des gens comme OQP, Psychiatrik etc. Après 95 en Autriche, je suis revenu en France pour l'été, pour le teknival de Fontainebleau, et quand j'ai vu que les Français étaient aussi impliqués: « Waouh ! », plus de dix sound-systems français, plus de dix mille personnes, un gros truc! Je me suis souvenu des soirées qu'on faisait en Angleterre avec Spiral, et c'était la première fois que je revoyais quelque chose d'aussi grand: des gens motivés et engagés pour faire du gratuit. Il y avait une sacrée différence entre le premier teknival à Beauvais de 93, où il n'y avait pas beaucoup de monde, et celui-là deux ans plus tard. C'est pour ça que je suis resté en France, je me suis dit qu'ici il y avait un truc.

En Autriche, on avait déjà perdu cinq ou six des plus importants instigateurs du son. Pour moi, Spiral était bâti par des gens comme Mark, Simone, Debbie, Hamish et le frère de Mark, Zander. J'étais sur la même longueur d'onde qu'eux, ce sont vraiment les cinq qui avaient bâti la *tribe*, qui avaient eu la vision cosmique. Quand j'ai vu la fin de Berlin, ils n'étaient plus sur la route, ils n'étaient même pas en train de revenir. À ce moment-là, j'ai commencé à me dire: « Ok, bon, je suis dans une équipe qui fait toujours des choses cool, mais on a perdu ce côté cosmique. »

1. Voir « Premiers pas ».



DEMAG
HARDCORE UNDERGROUND



STORMCORE . PRAXIS . HARD SOUND PROJECT
AUDIO ILLUSION . SP.23 . ZERO TOLERANCE
AMBUSH . MONONOM . UNEARTHLY . ANTI CORE
SODOM . RADIO BOMB . DEAD END . RUMBLE
PLUS LONDON JUNGLE SELECTION
VIA-SUB-NET

Camion de son.

Mark Stormcore.

Fanzine Demag,
1997.

Fin 95, je me suis rendu compte que la *tribe* faisait de belles teufs, des trucs illégaux, avec une bonne attitude, mais pour moi, le côté cosmique avait vraiment disparu. Lorsque les gens autour de toi prennent de la cocaïne au lieu du LSD, je ne peux pas donner ma vie à ça. Quand tu vis dedans vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, que tu n'as pas de maison, pas de voiture, que tu n'as même pas d'argent dans la poche, pas de copine, que tu sacrifies six ou sept années de ta vie pour faire ça, tu le fais parce que tu y crois. La raison pour laquelle j'étais là, c'était parce que j'avais cru à la démarche Spiral comme à une religion. Tu ne prends pas d'argent, tu fais tout pour le truc, et puis tu te rends compte que les gens qui étaient ton inspiration ne sont plus là. Qu'est-ce que je fais avec ma vie exactement ? On va où, parce que je n'ai plus l'espoir qu'on aille vers une révolution cosmique ? Je crois vraiment que ces expériences psychédéliques que j'ai faites ont ouvert la porte vers une source d'inspiration magique, sur laquelle je surfe depuis.

Ce qui était plus important que Spiral, pour moi, c'était le mouvement de la jeunesse. Avant Spiral, j'étais un raver à Londres en 88, c'était le moment le plus marquant de ma vie. Le pays était en train d'aller vers un truc, pas uniquement un sound-system mais toute la jeunesse d'un pays qui allait quelque part. Et quand je suis venu en France, je me suis rendu compte que ça démarrait ici, pareil qu'en Angleterre cinq ans avant. Je n'ai pas voulu rater ça, parce que je sais aussi que c'est fragile, que ça ne dure pas longtemps. Les Spiral avaient vraiment un bon esprit, mais ce n'était pas le mien, pas assez pour sacrifier ma vie. Il y avait Jeff ici, je suis resté avec lui sur Paris plutôt que de continuer sur la route.

■ Jeff

J'ai juste fait une soirée à Paris, en 92, un aller-retour, et après pour le Nouvel An 93, je suis allé rendre visite à tout le monde parce que j'ai senti un gros besoin de partir, de découvrir ce que c'était vraiment d'être traveller, pendant au moins quelques mois.

L'argent des disques de Big Life, qui étaient payés à l'avance, ces 40 000 livres, c'était comme un sound-system qui aurait gagné au loto. Ils ont décroché la scène en Hollande et dans les squats à Berlin. J'ai aidé à mettre Beauvais en place avec deux-trois autres en juillet 93. J'ai eu mon fils en 94, alors j'ai emménagé en France. C'était le premier Czechtek, juste après, fin juillet 94. On a essayé d'acheter un bus, ça ne marchait pas, il tombait en panne, et c'est aussi à cause de l'argent qu'on est restés. C'était notre destin de rester à domicile, sédentaires. Seb est rentré de République tchèque, il est arrivé à Paris, et on a lancé le label Network 23. En 95, il a emménagé avec moi chez Josy, qui nous a hébergés pendant un an. Après, on a trouvé un appart dans le 18^e, et on a décidé de monter une association. De cette maison-là, on a sorti tous les disques de la *tribe* et tous les disques des autres artistes individuels.

■ Seb

Jeff et moi, on était ok : si on n'est plus sur la route, on va faire les disques pour Spiral à partir d'un endroit fixe. C'était la musique des gens qui étaient dans le studio sur la route, comme celle de Simon, et la musique que j'ai faite ici. Mais Network 23 a démarré sur la route parce que les quinze premiers disques ont été faits dans le camion Spiral en 94. Fin 95, on arrivait au quinzième Network 23, et du quinzième au trente-cinquième, ça a été fait avec Jeff ici, à Paris. Le nom Network 23 existait, on l'a récupéré, la seule différence, c'est qu'on ne l'a plus fait dans le camion Spiral, on l'a fait dans un appart.



La première fois que « Network 23 » a été utilisé, je pense que c'était pour la chanson « Network 23 » que SP23 a fait sur

Rabbit City Records. C'est Simon qui avait trouvé ça. On avait SP23, on avait Network 23, on avait tous ces noms qui étaient en train de trouver leur place, et pour les vinyles c'était logique de les appeler « Network 23 » pour continuer. Mais comme pour Spiral, Network 23, c'est beaucoup plus large que juste Simon, Ixi et moi, pas mal de monde était autour de tout ça, c'était vraiment un esprit collectif, dès la première année. En fait, le premier disque avec un seul artiste, c'était à partir du Network 23 #13 (le premier Crystal Distorsion). On en a eu trente-cinq, mais après ça, c'est devenu un peu flou.

■ Jeff

La *tribe* était toujours sur la route. Pendant deux-trois ans, le label a donné de l'argent à l'équipe pour pouvoir continuer, et il a aussi donné la possibilité à Ixi, Simon, Seb, moi-même et à d'autres artistes d'acheter notre propre matériel de musique et de commencer à faire les disques nous-mêmes. Par contre, c'était le bordel! Seb avait quand même embarqué un peu de matériel à lui. On avait pas mal de boulot comme DJ grâce à ce qu'il s'était passé en France les années précédentes, on arrivait à payer le loyer de l'appartement et on commençait à acheter des machines, ou on se les faisait prêter par des amis. On gagnait à peu près 1 000 euros par disque ou plus si on les repressait. À chaque fois qu'on a fait un disque, c'était un nouveau matos: le sampler, la boîte à rythmes etc., et tout ça permettait à ceux qui étaient sur la route de continuer, en Tchéquie, en Autriche, en France parfois, en Allemagne, en Italie. Ils sont venus, on a ouvert un compte bancaire, ils ont signé, ils ont pris l'argent. On faisait le label et la distribution en même temps, tous les bénéfices des disques étaient partagés, c'était un vrai truc hippie, à donf. Tout le monde aurait dit: « Mais vous êtes fous de faire comme ça! » Nous, on gardait peut-être l'équivalent de 10 francs par disque, je ne sais plus exactement, mais ce n'était pas beaucoup. On le vendait 23 francs, ça nous coûtait 10 francs pour le fabriquer et on donnait tout le

bénéfice à l'artiste. Si c'était un disque Spiral, c'étaient Kaos, Ixi, Simon ou Seb.

Kaos, on l'avait rencontré à Montpellier/Aix-en-Provence. Il était DJ dans une boîte de housse là-bas. Il a fui direct ce monde où il jouait, comme j'avais fait aussi. C'est l'effet du psychédélique, de l'acid techno et de l'extérieur, de la façon de vivre, et puis tout le contenu utopique que tu sens quand tu vis cette vie-là : le fait de vivre libres, de ne pas avoir besoin d'argent, de faire de la musique tout le temps, d'être nourris, logés, et de donner nos vies à un cercle. C'était l'idéologie avant que les choses partent en sucette, parce que dans toutes les équipes, il y a des bons éléments, et quand même des mauvais, et puis, au milieu, ceux qui sont un peu bons et un peu mauvais. Je pense à un peu tout le monde, c'est toujours la bataille entre le bien et le mal, tu vois les tentations. Grâce à Network 23, ou tu peux dire à cause de, ça dépend de comment tu vois les choses, les artistes sont devenus indépendants.

Comme d'autres membres de l'équipe, j'ai rencontré une fille, on a fait un enfant et on a commencé à être de plus en plus sédentaires. Tout ça a commencé à *splitter* en 96. Seb était parti aux États-Unis avec un mec qui s'appelle Jack Acid. Il a fait des contacts avec Drop Bass Network et SPAZ¹, pour le sound-system.

■ Seb

J'ai été invité par SPAZ pour faire une tournée avec eux aux États-Unis. Ils ont fait une tournée de soirées gratuites l'été 96, c'était vraiment rude : petit camion, petit sound-system. Dans certaines soirées, il y avait du monde, et dans d'autres non, juste nous et un petit chien. C'était un bon voyage et une bonne équipe. Beaucoup de gens m'ont demandé pourquoi je ne suis pas allé avec Adam-X et les gens de Groove Records à New York, parce qu'on avait la

1. Sound-system free de la côte ouest des États-Unis (SPAZ signifie *Semi-Permanent Autonomous Zone*), voir « Road Trips 2000s ».

possibilité de distribuer chez eux. On l'a donnée à des inconnus uniquement parce que c'étaient des gens qui faisaient des soirées gratuites, mais au niveau *business*, c'était un mauvais choix parce qu'ils n'étaient pas capables de faire la distribution, on leur a donné parce que c'étaient des gens de notre milieu. Si on était des gens dans le *business*, on aurait sûrement donné à Adam-X ! On aurait eu beaucoup plus de succès, je pense.

C'est là-bas que j'ai choisi mon nom de live : 69db. J'ai choisi ce nom quand je suis tombé dessus en 96 à San Francisco. J'étais là pour un concert, je travaillais avec un mec qui s'appelle Jack Acid, et on avait monté un projet. On cherchait un nom. J'étais sorti pour acheter une K7 vierge pour l'enregistrer, j'ai regardé la K7 en revenant, j'ai vu 69db et j'ai dit : « Waouh, 69db, c'est un bon nom, c'est équilibré, c'est presque le yin-yang, c'est cool ! » Alors j'ai dit au mec qu'on allait utiliser ça pour le projet, mais que moi j'avais vraiment envie de prendre ce nom pour moi, parce que je ne pensais pas trouver un autre nom qui explique ma position mieux que ça. Avant ça, je m'appelais L.S.Dub ou Live Set Dub, et avant SP23, ou R-zac23 avec Simon, ou même Spiral Tribe Live Set. Beaucoup de gens utilisaient des noms proches de LSD. Je me suis dit qu'au lieu d'avoir un nom trop ressemblant aux autres, j'allais chercher quelque chose qui serait vraiment moi. Et en plus, en 98-99, j'ai pratiquement arrêté le LSD, ce n'était plus une bonne idée pour moi d'utiliser ce nom-là. 69db, c'était un nom sans ambiguïté, sans référence à la drogue, qui pouvait être juste vu pour ce qu'il était.

6 et 9, d et b, c'est l'équilibre des opposés, c'est une vision. Ce sont les deux côtés du miroir. C'est pour ça que j'ai choisi de rester avec parce que je peux me battre pour ça, c'est comme le yin et le yang, même si je ne suis pas moi-même un sage, j'aime cette aspiration d'aller vers ça, ça a toujours été mon truc. Si on prend le risque d'aller danser avec les psychédéliques, d'aller dans la nature faire un événement gratuit, et même d'aller dans le mur

dans notre vie pour faire ça, je veux que ça soit pour des bonnes raisons, pas pour *no future*, mais pour cette petite possibilité de voir de l'autre côté du miroir, voyager ensemble. Dans le mouvement, depuis ces vingt dernières années, on a tous eu des soirées cosmiques, peut-être juste une en vingt ans, mais cette soirée-là, on ne l'a pas oubliée. J'étais là pour cette communication, un petit moment où, dans la liberté et l'anarchie de la situation, on a une petite porte qui s'ouvre pour nous. Si on est malin, on s'accroche, si on est con, on se perd dans les drogues dures et l'égoïsme.

Pour 69db, une autre manière encore de l'expliquer est qu'en règle générale, la dynamique dont on parle pour l'être humain est entre 0 db et 140 db. 120, déjà c'est mal barré, 140, c'est ridicule, mais certains micros peuvent aller jusque-là parce que ça existe, et que tu as des chocs qui peuvent atteindre cette intensité. 69, c'est à peu près le milieu, et c'est encore l'équilibre. Je ne suis pas extrémiste, je crois dans la voie du milieu, c'est mon but. C'est cool quand tu es jeune d'aller tester les choses, mais j'ai fait mes années de folie, on va dire. Heureusement que j'ai été assez malin pour comprendre que certaines substances n'étaient pas du tout le chemin, en tout cas pas pour moi, et que je n'ai jamais laissé les gens me forcer à aller quelque part. J'étais conscient que je jouais avec ma santé, avec ma vie, que je jouais avec mon équilibre cosmique. Les choses que j'ai prises, c'était toujours pour aller vers un extrême, pour voir une certaine réalité, pour chercher une inspiration et mettre ça dans ma vie, pour mieux savoir où je suis dans l'univers. Ça, c'est ma version de la rave, et c'est pour ça que les gens dansent depuis des siècles partout, pour aller vers l'unité du sentiment.

■ Jeff

Après que Seb soit parti aux États-Unis, une partie de la *tribe* avait décidé de partir à son tour, en 96-97, après avoir fait l'Italie, l'Allemagne, la Tchéquie et la Hollande. Seb n'est pas reparti

avec, ensuite. Moi non plus, Simon non plus. Mark n'y est pas allé non plus, il est resté en Angleterre pour commencer un fanzine. Mickey et Ixi sont partis avec eux pendant quelques mois, mais ils ne sont pas restés. Beaucoup, dont moi, pensaient que des choses avaient changé, ils ont décidé de ne pas y aller. Ça a amené une équipe aux États-Unis qui était un peu diluée, mais quand même avec quelques personnes qui étaient vachement opérationnelles au début: ce n'étaient pas que des nouveaux, des personnes qui étaient venues vers nous en 93-94, il y avait d'autres DJ, bien amis avec tout le monde. Ça n'a pas fait une grosse explosion comme en Europe, mais ils ont quand même motivé du monde, surtout à San Fransisco, en Californie. Ensuite, ça a basculé dans le sud de l'Amérique où ça pète actuellement, en Colombie par exemple¹.

Ceux qui sont restés en Europe pendant ce temps-là sont allés en Tchéquie au troisième teknival, en 96. Après, on est allés en Bosnie, j'y suis allé aussi. J'ai suivi la caravane après le teknival, deux années de suite, c'est ma petite période « traveller de l'été ».

La plupart de ceux qui sont partis aux États-Unis sont revenus en Europe démotivés ou fatigués, et ceux qui étaient les plus motivés ont créé Noise Control Audio (Tim, Sandrine, Ben), Tim fabrique maintenant parmi les meilleurs sound-systems du monde.

Network 23 n'existait plus vraiment. Après deux ans, Seb en a eu marre de faire le travail de vendeur de disques, de distributeur, qui était vachement nécessaire pendant un temps. Ce n'était pas contre ma volonté, mais j'étais un peu entre les deux. Il préférait être musicien et concentrer son effort là-dessus. On a pensé qu'on avait vraiment fait notre travail et que ce n'était plus nécessaire de continuer, tout simplement parce que tout le monde avait les moyens d'être autonomes, on commençait à jouer un peu partout. On a rencontré le fameux Hokus Pokus et on leur a passé le catalogue et les nouveaux disques, on a décidé de faire appel à eux

1. Voir « Road Trips 2000s ».

pour les repressages et pour continuer à payer les artistes. C'était encore possible d'échanger les disques un par un avec les distributeurs qu'on avait mis en place. Hokus Pokus était déjà en marche, et ce qu'on a fait a motivé beaucoup d'autres artistes à aller chez eux. Ça causait aussi un peu des problèmes virtuels, on va dire, entre nous: le fait d'avoir passé les droits de distribution des disques à un *businessman* n'a pas plu à tout le monde. Mais bon, c'était comme ça, et Seb avait quand même consacré trois ans de sa vie à ça, il avait donné aussi pas mal de musique à lui, à perdre de l'argent avec l'association qu'on avait faite, parce qu'il a quand même arrangé beaucoup de monde !

■ Seb

Il y a trente-cinq Network 23, mais je pense qu'au total on peut en compter jusqu'à cinquante. En 96-97, on a sorti beaucoup de disques mais on avait arrêté de mettre le nom dessus. C'était pourtant toujours la même équipe qui faisait la même chose. C'est après 97-98 que tout a ralenti, et que chacun est allé dans son coin.

Je jouais dans les teufs. Je suis comme un surfer, je n'ai jamais eu la *hype* derrière moi, je n'ai jamais eu de management. Tout ce que j'ai eu depuis le début, c'étaient les gens qui m'appelaient, et au moment où Network 23 s'est terminé, Spiral n'était plus là, l'équipe sur la route s'était dispersée. Ils ont fait le truc aux États-Unis en 97, et à partir de 98, c'était fini. Il y a eu Facom en 96, Sound Conspiracy en 98, mais ce n'était plus Spiral¹. Moi, j'avais une copine en France, j'étais installé. Il y avait surtout une très belle atmosphère ici à cette époque-là, surtout à Paris, ce n'était pas comme aujourd'hui. Si, quand je suis arrivé en France, Paris avait été comme aujourd'hui, je n'aurais sûrement pas voulu rester. De 95 à 2000, j'avais noué de bonnes relations avec les sound-systems et les personnes en général, et je me sentais attaché à ces gens parce qu'on avait grandi ensemble: on avait fait des

1. Voir « Facom Unit » et « Sound Conspiracy ».

expériences, on était tous allés devant les keufs, on était soudés, pas juste par l'amitié mais aussi par notre vie. Alors je n'avais pas envie de quitter la France. Même aujourd'hui, je n'ai vraiment pas ça en tête, à part qu'il est vrai que Paris est dure à vivre: ce n'est plus vraiment une ville festive.

■ Jeff

Après, en 98, on a loué une maison à côté de Marseille, et là, Simon, Mickey et Ixi sont venus squatter pendant quelques mois, on a toujours traîné ensemble. On a organisé le premier Bordel 23, ensemble, en France. C'était aux Baux-de-Provence, en octobre 98. Et le deuxième, c'était vers Alès, un an après.

■ Seb

La U238, en Ardèche, en août 2000, à l'Aven d'Orgnac, près de Barjac, sur le son des Kamikaze, c'était un peu comme le 23^e Bordel: ces soirées-là sont restées comme les grandes finales avant la descente. On était tous là.

■ Jeff

Il y a une chose que je peux dire vraiment: grâce à ces années-là, on s'est fait les amis qu'on va garder toute notre vie. On est toujours vachement en contact, mais à cause de la société, on est tous devenus de plus en plus sédentaires. Maintenant que mon fils va avoir seize ans, je vois la lumière: l'année prochaine, peut-être que je vais me casser et faire mon hippie. À mon avis, mes années de voyage arrivent!

■ Debbie

Avec Spiral Tribe, on a eu une sorte de réunion en 2007, où on a discuté de faire un site web Spiral pour essayer de présenter

la vérité après toutes les années de mythe. En même temps, on se disait que les gens voulaient des T-shirts Spiral, des vrais, pas les copies que d'autres ont faites pendant les dix-huit dernières années. Mais le problème était : qu'est-ce qu'on fait avec l'argent de ces T-shirts ? Mark assure un travail bénévole sur un projet de permaculture et de reforestation en Angleterre, alors on a pensé au nom « Wild Spiral » pour ce projet, on a décidé de donner un pourcentage des ventes pour ça, et ça marche ! Il a planté beaucoup d'arbres. On va bientôt mettre plus de photos en ligne. Pour le reste de l'argent, ça reste dans une caisse pour un jour prochain, si un bon projet arrive ou si quelqu'un est vraiment dans la merde. Pour les repressages des disques Spiral, c'est pareil (mais pas pour Network 23, ça c'est différent).

■ Seb

On était une équipe de jeunes, l'esprit du label à cette époque-là, c'était sans nom et sans visage : on faisait des morceaux pour le bien-être du groupe, personne n'a pris d'argent personnellement. Aujourd'hui encore, quand un ancien truc ressort, c'est le même principe : on ne met toujours pas de nom, c'est Spiral Tribe. Tout l'argent retiré va dans la caisse Spiral, pour aider les gens dans l'équipe, pour planter les arbres ou pour faire des teufs, c'est collectif.

Par exemple, on a vendu vingt-cinq mille copies de *World Traveller Adventures*, ça nous a donné un peu d'argent. Le retraitage des disques Spiral dans un coffret, plus de dix mille copies, c'est pareil. On a une petite association qui gère tout ça, c'est Simone en général qui s'en occupe, mais c'est très collectif, très ouvert. Ça nous donne un peu d'argent pour organiser des rendez-vous. Avant, on ne pouvait pas parce que la plupart d'entre nous n'avait pas assez d'argent pour faire le voyage.



PREMIERS PAS

Quelle que soit l'année de la découverte, depuis les premières raves anglaises de 1988 jusqu'aux événements des années deux mille, les premières teufs laissent généralement un souvenir impérissable. Elles agissent comme un déclencheur. Cette rencontre est susceptible de totalement changer la vie des individus.



Ziggy a monté une association de développement artistique et fait aujourd'hui du booking et du managing d'artistes électroniques¹.

■ Ziggy

Je suis née en 1969, dans le sud de la France, à Salon-de-Provence. Je suis fille de militaire, j'ai donc bougé toute mon

enfance. Jusqu'à l'âge de quinze ans, je ne suis jamais restée plus de quatre ans dans une ville, j'ai été en Afrique aussi, jusqu'au jour où je suis partie vivre à Berlin (Kreuzberg etc.) et à Londres. La musique que j'écoutais, c'était David Bowie, évidemment, depuis l'âge de douze ans, et puis j'ai très vite tapé dans des trucs assez pointus. Le collège et le lycée, c'était une catastrophe, j'étais en dents de scie. J'aimais faire la fête, j'ai eu toute une période de fuite, de fugue, de rock'n'roll. J'ai traîné avec des groupes, comme les Bérus, à Paris, j'étais un peu partout. J'ai aussi écouté du gothique (au Boucanier à Paris). À moitié punk, moitié gothique, j'ai toujours été attirée par ces milieux. Je traînais avec des redskins, à Montreuil. J'ai vachement bougé, souvent à Londres, pour la musique, pour l'état d'esprit: ça n'avait rien à voir avec la France. Je vivais en squat.

C'était la guerre avec mes parents, mais je n'ai jamais été une marginale, à mon sens. C'est toujours pour la musique que je l'ai fait, j'ai toujours été consciente que la révolution n'était pas la solution. Bien sûr, j'emmerdais le système, j'ai fait des manif contre la CJA (Criminal Justice Act) etc., mais c'était toujours pour la musique.

1. Voir « Nouvelles voies ».

Quand la techno est arrivée, j'étais en Angleterre. J'ai vécu presque deux ans là-bas entre 1985 et 1987, quand j'étais gothique. J'allais dans tous les festivals, j'ai vu Prodigy, il y avait une fusion punk/techno, il y avait des teufs dans les campings des festivals.

Avec le *housing benefit*, à partir de seize ans, tu pouvais toucher ton chômage en Angleterre quand tu étais Français, je touchais aussi le chômage en Irlande: on avait des petites magouilles pour détourner un peu le système. J'ai eu des périodes où je retournais à l'école en France, mais je revenais souvent à Londres, pour des week-ends ou des séjours plus longs. J'ai participé à plein de fêtes, j'ai vu jouer Aphex Twin dans des fêtes gratuites sous Trafalgar Square: les soirées Reflex. Plus tard, je vivais à Camberwell, à côté de Bristol, vers 91-92. Il y avait beaucoup de potes de Paris qui vivaient à Londres. Il s'avère que le squat d'à côté, c'était Bedlam, c'est comme ça que j'ai commencé à faire des fêtes alternatives. J'avais découvert la house et la techno à Londres, j'avais fait plein de soirées différentes, à la fin des années quatre-vingt, mais ce qui m'a vraiment marquée, c'est ensuite Bedlam, Exodus, et LS Diezel. Ça me touchait parce que j'étais punk et que je me retrouvais dans des soirées underground avec des concerts de punk mais aussi des mecs qui passaient de la techno et de l'acid, des trucs bien bizarres qui ne me déplaisaient pas du tout. En Angleterre, les gens ne sont absolument pas formatés, tu ne critiques pas gratuitement, il y en a pour tous les goûts. Il y avait de la ragga/jungle et de la jungle sur les radios pirates de Bristol, on écoutait ça aussi, ça ne nous dérangeait pas du tout.

Les soirées Bedlam se passaient dans des hangars, il y avait pas mal de déco, le mélange des genres était excellent. Tu rentrais dans une pièce, tu avais un concert de reggae, dans une autre, un concert punk, ailleurs, tu avais des mecs dans une voiture retournée qui passaient des disques. Et puis j'ai connu l'ecstasy, ça a renforcé les émotions. Je m'étais retrouvée avant ça dans les soirées acid trance du début, dans les cinémas à Camden Town aussi. Ayant connu

l'acide à quinze ans, avant la techno, par des hippies, j'avais vécu ça avec un rapport à la nature, à l'échange, un truc initiatique, mais pas vraiment avec la musique, pas dans le même délire. J'avais aussi goûté à plein d'autres produits durant ma période punk : poppers, amphétamine etc. Je ne suis jamais tombée dedans parce que j'ai un mental de l'expérience et de l'aventure mais pas de l'extrême.

J'adorais danser, à l'époque. Je crois que le fait que ça se danse, ça m'a beaucoup marquée. Mais l'esprit, les attitudes, je les avais déjà connus avec le punk, la façon d'organiser une soirée aussi. C'étaient juste des cyber-punks pour moi.

Ccil a été une des fondatrices du sound-system Facom Unit, puis elle a accompagné un court moment l'aventure Sound Conspiracy¹. Elle a ensuite suivi individuellement sa voie de DJ. Elle travaille actuellement au sein du Cirque Électrique.

■ Ccil

Je suis née en Normandie en 1973. J'ai arrêté l'école très jeune. J'ai redoublé ma cinquième, puis j'ai arrêté. À partir de quatorze ans, j'allais beaucoup sur Paris, pour des concerts, des soirées. À l'âge de seize ans, j'ai commencé à bosser à la Loco. J'ai bossé aussi à la Java, au Gibus, je faisais plus vieille que mon âge, et puis avec un peu de maquillage... Je connaissais super bien le Boys aussi, j'y allais tout le temps.

J'avais déjà une passion pour les DJ, je connaissais tous ceux de la Loco. En 1989, j'organisais avec Tiago des soirées rencards, tous les jeudis soirs. On avait Laurent Garnier, il était déjà DJ résident. Les soirées rencards, c'étaient des soirées rock'n'roll, *seventies*, mais les mecs de l'Haçienda, de Manchester, nous ont demandés un jeudi par mois pour organiser une soirée : ils descendaient avec

1. Voir « Teknival de Millau, 1994 », « Facom Unit » et « Sound Conspiracy ».

deux bus remplis d'Anglais, c'était un peu le début des raves. J'étais collée dans la cabine du DJ, j'ai toujours aimé ça. À la Loco, on faisait des soirées à trois mille personnes, c'était blindé. Je pense que les premières soirées house avaient déjà commencé avant sur Paris, peut-être vers 1986. Il y avait tout le milieu gay, des travestis etc. En 1988-89, la rave est vraiment arrivée.

Je suis restée sur Paris jusqu'en 90, puis je me suis cassée après sur Toulouse pendant deux ans parce que j'étais jeune, et qu'il fallait que j'arrête un peu mes conneries. Là-bas, j'ai plus traîné dans le milieu du skate-board. À ce moment-là, j'aimais bien la techno pour la fête, mais j'étais plus dans le côté hardcore, punk à roulettes. Je continuais dans la lignée de ce que j'avais fait : j'organisais des concerts, je bossais dans des studios d'enregistrement, mais je fréquentais encore les raves, au Bikini, dans les parcs expo.

Ça a duré jusqu'à ma révélation. Je n'ai pas connu Beauvais, mais je n'arrêtais pas d'en entendre parler, et je suis partie à Berlin, en voiture, avec des potes, pour le Nouvel An 94 : c'était ma première Spiral Tribe, avec les Mutoid, avec le Mig. Ça a été mon déclin pour l'underground, c'est là où j'ai touché les platines pour la première fois, parce qu'il n'y avait plus de DJ, à la fin. On m'a mise devant, on m'a dit : « Démerde-toi ! », c'était un peu l'esprit anglais, que j'adorais. Après, avec les platines, j'ai vu que j'avais quelque chose : en très peu de temps, j'arrivais à caler deux disques, et puis petit à petit, les choses sont venues, comme ça. J'ai beaucoup bossé aussi, ce n'est pas un don du ciel non plus !

Ce que j'ai aimé, c'est surtout l'esprit, le côté libertaire. Je me rendais compte là que la liberté n'est pas individuelle mais commune : c'est un travail de groupe. Ils l'avaient, ils avaient cette vraie démarche. C'est presque une question politique, c'est presque même du communisme. Tout est politique de toute façon, même ce que tu manges. Il faut y faire gaffe, c'est bien de le revendiquer, je trouve. Tout le monde était au même niveau, dans le même bateau, et se

battait pour quelque chose. L'esprit, c'était cette manière de vivre, de penser, de partager, c'est hyper généreux. Ils auraient pu en brasser, de l'argent, un maximum de pognon, mais ce n'était pas le but, à l'époque, c'était au contraire de montrer qu'il y a autre chose, une autre voie, une autre vie. C'est cet esprit que j'ai aimé, pendant toutes ces années, et qui s'est relativement vite détérioré, c'est ce côté libertaire qu'il y avait et qui était vraiment présent, c'était vraiment l'anarchie ! Malheureusement, cette espèce d'euphorie, ça ne tient pas longtemps sans qu'il y ait de guide.

Josy est une DJ reconnue, elle joue dans de nombreux pays d'Europe. Elle a participé à la fondation du sound-system Full Vibes avec Vincent¹, son compagnon, puis du site creationforge.com et de la webradio Full Vibes.



■ Josy

Je suis née en 1961 à Paris, à Denfert-Rochereau. En 1976, j'étais pote avec Sidney² et avec sa sœur, Louise, que j'aimais beaucoup. On était tous des Antillais d'origine, nés en France, et on aimait danser, dans la veine funk, James Brown etc. On habitait le 18^e, on louait la salle du curé, au presbytère, tous les dimanches. On mettait du papier aux fenêtres, Sidney se mettait aux platines tout l'après-midi pour des concours de danse funk. J'ai toujours dansé.

J'ai bossé jusqu'à ce que je rencontre les Spiral, j'ai été secrétaire de direction et j'ai fait du télex, toujours en intérim: j'ai eu

1. Voir « Franchir le pas ».

2. Sidney a ensuite animé les émissions *H.I.P. H.O.P.* sur TF1, en 1984.

des enfants, je ne concevais pas que l'on puisse gagner de l'argent autrement qu'en travaillant, mon père bossait à l'usine, tout le monde bossait, chez moi.

J'avais un pote qui était féru de tout ce qui sortait, et il m'a fait découvrir la house en 1989. Il m'a dit: « Il y a deux mille Blancs qui dansent dans un entrepôt! » J'ai répondu: « Quoi? Deux mille Blancs qui dansent, attends, je vais voir, ce n'est pas possible ça! » J'organisais des fêtes, durant les années quatre-vingt. Il fallait aller les chercher et les prendre par la main pour qu'ils viennent en teuf, les Blancs! J'organisais des soirées où je faisais DJ avec mon double-cassette, je passais les Rolling Stones, du funk, de tout, un peu toute la bonne musique, je n'ai jamais été sectaire. On faisait payer 100 francs, et je faisais à manger, des cocktails etc. Pour 100 balles, tu bouffais et tu faisais la teuf. On louait des endroits, on était carrément précurseurs, personne ne faisait ça! Par exemple sur toutes les péniches sur lesquelles les tekno ont fait des trucs ensuite.

Quand la techno est arrivée, on a glissé doucement, et j'ai eu le bol d'être embauchée comme secrétaire de direction par un mec qui était le premier importateur de musique techno de France, en 1989. Ça a débuté plutôt dans le milieu homosexuel parisien. C'était une libération, je ne sais pas comment l'expliquer: les occidentaux avaient besoin d'enlever ce balai qu'ils avaient dans le cul! L'emprise judéo-chrétienne, ce n'est pas un vain mot, j'en sais quelque chose, j'ai été élevée chez les sœurs!

Et puis il y avait ces ecsta qui explosaient la gueule des gens! Il y a un mec, ça m'a marquée, qui m'a dit: « Tu te rends compte, Josy, même au supermarché, je danse, j'entends la musique et je danse! » J'étais là: « Ouah! Putain, c'est trop bien! » L'ecstasy, il y a plein de gens que ça a débloqués. Plein de potes de ma génération étaient sous héroïne, dans les années quatre-vingt, c'était vraiment l'hécatombe, il y en a beaucoup qui ont décroché grâce

à l'ecsta. Putain, énorme! C'en était flippant! Ça a été spectaculaire! Les produits n'étaient pas comme aujourd'hui, coupés à je ne sais quoi: tu en prenais un, quinze jours plus tard, tu étais encore en train de voler, c'était fort! Il y avait le LSD, pour ceux qui n'avaient pas de thunes: ça coûtait 250 francs une dose d'ecstasy, à l'époque, c'était de quoi remplir un frigo pour deux semaines! J'avais des champignons, ça me coûtait zéro, j'ai mis super longtemps avant d'acheter quoi que ce soit, pour moi, c'était hors de question!

Pendant les afters, les gars se lâchaient avec les produits! Il y avait plein de gens tolérants, c'était mélangé: j'ai rencontré des mecs qui bossaient à la Bourse, des architectes, c'était le seul endroit où toutes les couches de la société se mélangeaient. Il n'y avait pas d'étiquette écrite sur ton front, tu arrivais, tu dansais, tu prenais ton truc et hop, tu rencontrais des gens! Tout le monde se lâchait et on arrivait à avoir des contacts entre les classes sociales, grave. Aujourd'hui, c'est vachement plus dur, même les cafés sont morts, tu ne fumes plus, tu ne fais plus rien, c'est « Gestapo Land »!

J'en ai fait tellement ensuite! Je suis allée voir Jeff Mills à la Villette, Carl Cox qui commençait déjà. La France a toujours été en retard musicalement de toute façon: en 1976, pour trouver des imports qui venaient des États-Unis, tu n'avais qu'un seul magasin, c'était Champ Disques. Quand tu vois la culture musicale des Anglais, par rapport à celle des Français, laisse tomber!

Après, on a viré dans le hardcore! C'était bien, Liza N' Eliaz, tous ces gens, ça m'a scotchée! J'écoutais de la musique qui venait plus du nord, la première techno, Mokum, PCP etc. Bernard des Invaders était un grand ami de Liza. L'Iguane, Manu le Malin, c'est sur mes oreilles qu'ils se sont tous fait la main! J'ai aussi entendu Lenny Dee, la première fois qu'il est venu dans une Fantom¹, la « Nostromo » (février 93), c'était une putain de teuf!

1. Collectif d'organisation de raves.

Libé, ils étaient à fond ! Le père de mes grands enfants y travaillait, c'est lui qui avait créé « 3615 rave ». Avec Bernard, on passait toutes nos annonces des soirées Invaders là, parce qu'on n'avait pas de téléphone portable, on n'avait que dalle, on avait juste le minitel.

J'ai commencé à organiser des trucs à partir de 90, dans des cham-pignonnières, puis au CAES, partout ! C'était clandesté, c'était facile, des soirées house, ou même goa. L'entrée, c'était 100 balles. On se connaissait tous, c'était tout petit, on était juste une poignée de cacahuètes. J'étais souvent avec Bernard dès 90. On pensait explorer des voies que personne n'avait explorées encore. De là à changer le monde, même dans les free, j'avais déjà trente-deux ans, et des mômes : à vingt ans, peut-être...

Pour les raves Invaders, une femme nous louait sa sono. Elle avait la foi aussi, on a été soutenus, au début, par des gens qui ont cru au mouvement, qui aimaient la musique, et qui mettaient leur son en danger, quand même, qui n'hésitaient pas ! Dès le début, il y a eu des flics, ils ne savaient pas comment réagir, c'est tout. On a même fait une teuf à côté de l'hôpital Saint-Louis, à Paris, République, en 91 ou 92. On avait réussi à passer, à mettre deux-trois enceintes, et le son était à 2, tu étais obligé de vraiment te coller. On s'est aperçus que les gens chantaient en même temps qu'ils dansaient. D'habitude, tu ne les entends pas, mais là, comme c'était tout bas... Un mec a fait « Pipi-li-pipi ! » toute la nuit ! Ah, il nous a pris la tête ! On a failli le ligoter, le bâillonner et l'accrocher à un arbre comme le barde dans Astérix. C'était bien, on se marrait, on s'en foutait, tout ce qu'on voulait, c'était être ensemble !

Les tekshops commençaient à s'ouvrir, BPM Records, Rough Trade, le milieu se créait grave, et ça s'est vite fait, en plus ! Les gens en avaient ras-le-bol d'entendre de la musique de merde, surtout en France ! Il commençait à y avoir des bons DJ, comme

Laurent Garnier. Franchement, il déchire, ce gars-là! Et puis il n'a jamais craché sur personne, c'est un mec droit. Il y avait DJ Sonic, Armand etc.

La techno t'amène la base où tu peux rajouter les ingrédients, c'est-à-dire tes origines, ce que tu veux. C'est en ça que c'était avant-gardiste et que ça m'a plu! C'est la technologie, *man!* La technologie! C'est pour ça que ça s'appelle la techno. Tu vois bien qu'aujourd'hui, on est à fond dans les ordinateurs. La techno, c'est vraiment prendre ton tournevis, construire des caissons, apprendre à savoir comment marche le son, se donner du mal, aller voir à l'intérieur, étudier, ça a déclenché tout un tas de choses!

Je pense qu'aucun d'entre nous ne s'est rendu compte que ça prenait une telle ampleur! C'était fun, il fallait le faire. Moi je suis pour faire, il fallait faire les choses, il faut y aller, quoi! Si tu as l'impulsion, vas-y, n'hésite pas! La preuve, c'est qu'on avait raison, vu l'ampleur que ça a pris, on n'aurait jamais cru!

J'ai rencontré les Spiral en 92, ils ont fait une teuf au CAES. J'étais déjà dedans jusqu'au cou, tout ce qui se passait, on le savait, c'était un milieu quand même vachement confidentiel, on savait le moindre truc. J'ai vu une différence grave entre les Spi et les raves : un groupe de gens, une tribu, avec des Noirs, des Blancs, des sales, des tatoués, un peu de tout, un groupe soudé! Des looks, une attitude, ces fêtes à l'anglaise, des choses bien organisées, ce qui n'est pas le cas du tout des Français! Eux, c'est la mission : bourré, défoncé, à l'envers, tu as une mission, si tu ne la fais pas, au revoir. Des gens efficaces!

C'est aussi par eux que je me suis mise à mixer : enfin il y avait du groove, alors que chez les Allemands, le groove, houlala! J'en avais marre! Quand j'ai entendu pour la première fois de l'acid house, ah! Là, c'était entre le hardcore et l'acid, avec quand même du groove! Ils ont une façon de faire la musique, je ne sais pas, c'est

plus coulé, il y a des références que les Français, les Allemands, les Belges et les Hollandais n'ont pas, des références américaines. Liza N' Eliaz, par exemple, c'était plutôt des influences dans la musique classique, rajoutées avec du « bam-bam-bam », tous ceux-là allaient chercher chez eux, chez Mozart etc., alors que les Anglais allaient vers les Américains, ce qui est normal : ils avaient les imports, ils comprenaient la langue.

En plus, ils n'étaient pas machos, ils nous ont dit : « Tenez les filles, voilà nos disques, allez mixer ! » J'ai trouvé mon instrument. Debbie, c'est elle que j'ai rencontrée en premier, évidemment, on a à peu près le même âge. Je les ai revus après, puis Jeff est venu habiter chez moi, à Pantin, en 95. Je n'ai jamais intégré les Spiral, j'ai toujours été sympathisante. Je suis assez électron libre. J'avais des enfants, ils allaient à l'école, je ne pouvais pas partir sur la route, un petit peu, mais pas trop souvent, j'étais entre les deux. Si j'avais pu, honnêtement, je serais partie avec eux !

Quand on a vu mille personnes dans notre première teuf avec les Spiral, je ne te dis pas la gueule qu'on a faite ! C'était déjà le cas, au premier Fontainebleau, en 94. On ne vivait qu'au rythme des teknivals, pratiquement, on bougeait quand il fallait bouger. J'avais une voiture, une Ford Taunus, blanche à toit noir, avec les chromes. J'aimais voyager, j'ai été en Tchéquie, en Autriche, en Italie. Je suis allée pour le jour de l'An en Autriche, en 95. J'allais à la rencontre des gens, j'avais les voisins que je voulais. J'adore vivre en camion, tu vis avec peu de choses, juste l'essentiel.

J'ai eu un camion en 95, quand Léa est née, on a acheté un J7 de 1968, notre premier. On en a chié ! C'était un cauchemar, il était tellement vieux que pour refaire les freins, il fallait défoncer les vis ! Ah oui, je me rappelle bien ! Après on est allés vers Iveco, j'ai toujours ça. La mécanique, tout ça, c'est ce que j'aimais, j'aime tout faire, je suis assez polyvalente. Avec Vincent, sur le parking, là, on a changé trois fois de moteur.

J'ai quitté Pantin pour venir habiter ici avec Vincent en 95. Je l'ai rencontré à une teuf où il y avait toute la bande de Praxis Records, invitée par No-Tek. No-Tek, ce sont des potes à Vincent, ils habitaient à trois à Antony, c'était un groupe hardcore.



■ Vincent, né en 1968

Je faisais des trucs avec Explore-toi, donc j'étais plutôt hardcore. Leur studio était à Antony, les Spiral étaient venus y faire un album. Pas mal de disques de cette époque-là ont été faits au studio Explore-toi.

■ Josy

Explore-toi, c'était dans la maison de No-Tek.

J'ai arrêté de bosser en 95, quand les salaires sont devenus pourris, sous Chirac, c'était la dégringolade. Au fur et à mesure, la vie est devenue un enfer. Depuis ce temps, je suis au RMI. Je n'ai pas de gros besoins, c'est surtout pour les enfants, au niveau des études. Pour ça, c'est plus dur, quand même, et il faut justifier pourquoi tu ne veux plus réintégrer la société, tes enfants te demandent des comptes. Ce n'est pas facile, tu as intérêt à avoir un bon argumentaire! Maintenant qu'ils sont plus grands, ils comprennent mieux la voie que j'ai décidé de prendre. Mon fils m'avait dit un jour : « Tu ne te fais jamais payer, tu joues gratuitement, même DJ Rien est plus connu que toi! »

Gino a participé à UFO pendant plusieurs années puis il a monté le Cirkus Road System (CRS), un collectif de performances artistiques qui est intervenu dans de nombreuses soirées durant les années deux mille¹.

1. Voir « Franchir le pas », « Teknokrates », « Heretik », « Sound Conspiracy » et « Nouvelles voies ».

■ Gino

Je suis de 69, j'ai donc commencé à traîner au début des années quatre-vingt. Je suis né à Paris, j'ai grandi à Noisy-le-Sec. Un peu plus tard, entre 82 et 83, j'ai fréquenté les puces de Clignancourt, et Châtelet – Les Halles. C'est là que je suis parti dans le rock'n'roll.



J'ai fait un CAP comptabilité. On était sept mecs dans une école avec uniquement des gonzesses : je n'en avais rien à foutre de faire du secrétariat, dactylo, compta, jamais de la vie je ne voulais faire ça ! Ils avaient beau essayer de me dire de rentrer dans le moule, il n'y avait pas moyen. Du coup, j'étais un peu dans les drogues, la colle, le LSD etc. : je me faisais tellement chier ! Je suis rentré assez vite dans la vie active, à prendre un boulot, ça me plaisait mais les patrons sont des cons. Tu es rebelle quand tu es jeune, tu envoies tout promener ! J'étais en carrosserie automobile, et je n'ai jamais vraiment lâché le truc puisque vingt-cinq ans après, je suis toujours dans le métal !

J'avais tous mes potes qui étaient *no future*. Moi, je leur disais qu'ils oubliaient que c'est une chanson des Sex Pistols qui dit à la fin : « *No future for you* », ça parle à l'État, au système, et même si je ne pigeais pas un mot d'anglais à l'époque, j'avais quand même compris le truc. Je ne savais pas ce qui arriverait plus tard, je n'avais pas prévu de vivre des milliers d'années, mais j'avais prévu de faire des choses.

Et puis ça s'est engrainé, j'ai pris trop dans tous les sens, j'ai été toxico assez tôt, j'ai consommé plein de trucs. Tu es gosse, donc tu n'es pas conscient de ce qu'il se passe, tu le fais tout simplement. Je suis parti à Châtelet, j'avais une dégaine déjà, j'avais une crête au début, le temps de trouver mes marques, on était

en 1986. Je me suis dit que cracher du feu avec un pote pour gagner 3 francs, ce n'était pas possible: ce que je voulais faire, c'était du spectacle. Regarde la gueule des gens dans le métro, ils sont gâchés! Tu arrives, tu dis bonjour, les gens te regardent, ils se sentent agressés! Cracher des flammes, bien sûr que ça impressionne, il y a toujours des gens autour de toi, mais ça ne suffit pas. J'ai donc monté un spectacle de fakir. Je m'entraînais dans des endroits pas possibles, dans des jardins publics, derrière des buissons. J'ai construit ma première planche à clous avec le coup de main d'un vieux. Je marchais sur le verre, je pouvais avaler des sabres, je faisais un petit spectacle, et c'est comme ça que je me suis dit que c'était mon truc.

Je suis parti sur la route, toujours en 1986, ça a été mille et une histoires. J'ai commencé à barouder, à aller à des festivals dans toute la France, en stop, en train, et souvent à pied. Je repassais parfois sur Paris. Tout ça, c'était un choix. J'ai bien aimé dormir dans la rue, dans les cages d'escalier plutôt que dans mon lit, avec ma mère qui me réveille le matin à 9 heures pour passer son aspirateur. Je préférais dormir dehors. Je me réveillais le matin à 6 heures quand le gardien ouvrait son truc. À dix-huit ans, j'ai un peu bourlingué dans le 9-3 avec des loulous.

1988-93, c'est la zone. Je repartais, je revenais, les potes, les squats de Marseille, la prison (beaucoup), des histoires, des bagarres: j'étais bagarreux, je suis un titi parisien, j'étais balaise, et avant, il y avait des bandes. Petit à petit, ça s'est terminé, on ne l'a pas vu venir. Il y a eu beaucoup de morts, beaucoup de problèmes, et puis beaucoup de drogues, des choix différents, des gens qui partaient. J'ai toujours été sur la mouvance rockab au niveau de la musique, psychobilly. Il y en avait qui étaient un peu plus skinheads, mais trojan¹ j'entends:

1. Les trojan skinheads perpétuent la tradition des premiers skinheads de la fin des sixties, apolitiques et fans de ska-punk (trojan records, fondé en 1967, est une maison d'édition anglaise spécialisée dans le reggae, le rocksteady, le dub et le ska).

on n'a pas fréquenté le JNR¹, les fafs et tout ça, ce n'était pas trop notre truc ! Mais avec l'ultra-violence qu'on amenait, on était quand même des fafs, par notre attitude. C'est une époque !

Tes potes se défoncent, tu te défonces, ce n'est pas terrible. Au bout d'un moment, je voyais un truc qui tournait en rond, c'étaient juste des rencarts entre potes pour se mettre chiffon. Il faut savoir prendre ton sac à dos et partir. Je me suis retrouvé sur la côte, entre Béziers, le Cap d'Agde et Sète. J'y suis arrivé au culot, j'avais besoin de taf. Je demandais s'ils avaient besoin d'un cuisinier, d'un plongeur, je suis autodidacte : « Je passe deux jours là, tu ne me payes pas si tu veux, j'apprends, mais après je fais ce que tu veux ! » J'ai trouvé des plans, et ça ne m'empêchait pas de faire des spectacles le soir, en quittant le boulot.

Il y a eu une histoire : on était en squat à Marseille avec Dom (c'est comme un frangin), Fraggie et Nono, on prenait des amphétamines. On était assez violents, on n'était pas du genre à agresser les gens, mais on était plutôt sur la défensive. Un jour, on est sortis du squat. Ça faisait un bon bout de temps qu'on était restés là-dedans à se shooter des trucs. Au lieu de faire deux bandes de deux, c'était un dimanche, on est restés à quatre, à promener les chiens. Moi, je voulais monter à Saint-Charles, à la pharmacie, parce que je prenais des trucs, en plus, et là, on s'est fait brancher par des mecs. Ils sont arrivés, ils nous ont sorti des tessons de bouteilles et des couteaux. Je m'étais déjà pris un coup de surin, j'avais le bras collé au corps, en écharpe, carrément attaché. Le mec s'en est pris à moi, et c'est parti en sucette. Ils avaient beau être dix-douze, on était trois et demi, on les a lynchés, on en a fait de la chair à pâté : tout le monde en prison ! Moi, j'ai évité la taule parce que j'avais une adresse fixe, j'avais pris un appart à Paris à cette époque, ça m'a permis d'être juste en contrôle judiciaire à Bobigny, avec une ancienne greffière assez sympa. Les autres ont mangé huit mois, et il y en

1. Jeunesses Nationalistes Révolutionnaires.

a un qui ne s'est pas fait attraper et qui a réussi à sauver tous les chiens, c'était sacré.

Voilà, je suis remonté à Paname, et puis j'ai changé de vie, j'ai rencontré la techno. C'est comme par hasard, je l'ai rencontrée *via* des amis, mes premières fêtes: « Ouah super! » Ça paraissait comme un grand concert, je ne me suis pas dit: « J'y retourne demain! » Ce qui a vraiment changé le tout et qui a fait que je me suis mis dedans, c'est qu'on avait un squat, à Bobigny, et qu'au bout, on a eu deux soirées. C'était à la Déchetterie, le squat n'était pas techno du tout à la base, c'était une baraque avec juste quelques mecs qui dormaient là. Moi, j'avais un appart. On avait loué l'endroit et la sécu à un mec qui organisait une fête pour ses filles. C'est là que j'ai connu les Psychiatrik et que j'ai revu Manu le Malin, qui jouait à cette soirée. On se connaît depuis le rock'n'roll, on est tous les deux des anciens des bandes de Châtelet, lui dans sa bande, moi dans la mienne.

Et dans ce même squat, un jour, je suis arrivé et c'était en branle: des camions avec des travellers: Spiral Tribe, Bedlam, Vox Populi. Ils avaient vu que mes potes du squat étaient punks, un peu trash, du genre à ne pas laisser rentrer les flics. Par contre, dans les hangars derrière, il y a eu plus tard la plus grosse descente qu'il n'y a jamais eu dans la tekno¹. La fête a eu lieu, j'y étais sans y être, parce que je n'étais pas encore fan de techno, je m'habituais à la musique. J'avais le rock'n'roll et il fallait que ça passe doucement, et c'est passé.

C'est plus le mouvement que j'ai intégré d'abord, puis au niveau musical, ça a été la techno hardcore, celle de Manu le Malin ou de Liza N' Eliaz. Elle est passée direct, ça a fait un chamboulement! J'ai dit: « C'est ça, ce n'est pas la musique de demain, c'est la musique de tout de suite, mon pote, réveille-toi, sors de ton truc! » Ça m'a sauvé la vie! C'est une image, ça faisait des années

1. Voir l'intervention de Ccil dans « Franchir le pas ».



Liza N' Eliaz.

que je tournais mal, je n'étais pas sur les bonnes pentes, je fréquentais les bandes de Paris.

J'ai connu aussi les raves : les soirées Happy Raver, les Invaders, les Gaïa bien sûr, avec Rackham. Les gens se fréquentaient. Celles qui ont vraiment changé la face des choses pour moi, c'est con, ce sont les teufs à Nadir, celles qu'on appelait vulgairement « les teufs à 10 keusses » (c'était 100 francs l'entrée). Il y avait deux DJ à chaque fois. Un jour, le pire, je crois, ça a été Liza N' Eliaz et le Jocker. Il y a eu aussi Liza N' Eliaz – Manu le Malin, Manu le Malin – Laurent Hô... Ils te pulvérisaient le cerveau, tu n'avais pas besoin de prendre de drogue, tu en prenais un petit peu pour être dans le bain, mais c'était tout !

Je faisais les deux, mais j'étais plus dans l'esprit free. La musique était bien là dans les raves, mais c'étaient des gens qui organisaient des teufs et qui récupéraient du pognon, même si ce n'étaient pas des grosses teufs commerciales. De l'autre côté, c'était une vie : c'était vivre à la cool, peinar, en camion. Quand ça finissait le matin, ça te laissait dans tous tes émois ! J'accrochais au hardcore, mais la musique tribale, je l'ai aimée ensuite, c'est rentré progressivement, j'ai senti qu'il y avait quelque chose. Je ne veux pas utiliser le mot « utopie », parce que quand tu es dedans, tu y crois. C'est avec le recul que tu dis que c'était une utopie. Je croyais pouvoir vivre peinar, dans des Zones d'Autonomie Temporaires, bien que je ne connaissais pas encore Hakim Bey. Je croyais qu'on pouvait partir et diffuser la bonne parole dans le monde, en Europe d'abord, mais aussi en France, parce qu'on n'avait pas fini d'en faire le tour.

La tekno m'a soigné de tout, de la drogue, de la bagarre. C'est clair, ça m'a sauvé, je le dis tout le temps. Je n'aurais pas croisé la tekno, je serais mort, soit d'une overdose, soit quelqu'un m'aurait buté, ou alors je serais en taule. Et la tekno, ça a fait de moi quelqu'un d'autre.

Defflo et Gonzo ont monté le site critique Defcore en 1999 avec Olga, sur le thème de la free party, un webzine devenu fameux¹.

■ Defflo, née en 1974

J'ai un père militaire, j'ai beaucoup voyagé, notamment dans les Dom-Tom. La musique a toujours été présente depuis mon plus jeune âge : à l'adolescence, je lisais *Best*, *Rock & Folk* et *Rage*, j'étais bien branchée. Je suis arrivée en 88 à Paris.



J'ai découvert des groupes rock, du rock australien, notamment (Midnight Oil, INXS, ou The Saints), puis des choses plus pointues comme Sonic Youth. Je me suis rendu compte qu'en m'enfonçant dans le côté underground de la musique, vers ce que tout le monde n'écoute pas, ça me plaisait d'autant plus. Dès qu'il y avait un rayon musique quelque part, j'étais collée devant durant plusieurs heures.

J'ai aussi découvert la discothèque de vinyles de mon père, des trucs psychédélics, du rock *seventies*, plein de trucs : Pink Floyd, The Temptations, Cerrone, c'était très mélangé. Dès mon plus jeune âge, j'étais fascinée par tous les mouvements sociaux autour de la musique. Après Sonic Youth, j'ai écouté du Nine Inch Nails, Ministry (Psalm 69, j'avais adoré ce disque), et ça m'a amenée à des groupes comme Front 242, Meat Beat Manifesto ou The Young Gods. Mes copains n'étaient pas dans ce genre-là. Il y avait beaucoup de zulus, j'étais la seule en perfecto au collègue. J'aimais bien Public Enemy, mais pas le reste, notamment pas le rap français.

1. <http://defcore.fr>, voir « Déception ».

Puis je suis allée vers la vague pop de Manchester, de 88 à 92 : Stone Roses, Happy Mondays (j'étais présente à leur séance d'autographes au Virgin en 92). J'avais entendu parler du mouvement rave dans *Actuel*. Ils parlaient de la vague des raves à « Madchester ». Moi, j'étais réfractaire, parce que c'était comme une énorme boîte de nuit. Pour moi, le rock, c'était pur et dur, ce n'était pas un truc où l'on danse. J'allais dans plein de concerts : à Paris, tu as l'embarras du choix.

L'année avant ma première teuf, en 92, j'avais testé le LSD en Espagne, avec deux copines. On avait rencontré un groupe de Français très sympa, qui nous ont initiées, dont un garçon qui était déjà dans la techno. Il était assez pointu sur la question. Il aimait DJ Sonic, il m'avait fait écouter ça au matin, dans la voiture, ça ne m'avait pas plu.

J'avais aussi des amis qui étaient dans la rave bien avant moi, depuis 90-91, ils me racontaient. On était une bande de potes, à Antony, dans le 92, on traînait pas mal. Ils étaient cultivés en musique, on partageait nos références, jusqu'au jour où ils m'ont parlé d'une super soirée où ils voulaient absolument que je vienne, ce n'était pas un truc fluo flash fun : « T'inquiète, tu vas kiffer ! » En l'occurrence, c'était une soirée Spiral Tribe, début 93.

J'ai fait l'effort d'y aller parce qu'ils m'avaient promis du bon. C'était à Bobigny, pas très loin de la porte, dans un hangar désaffecté. Il y avait deux sound-systems : ils avaient posé un son à l'intérieur et deux petites enceintes à l'extérieur. Les enceintes à l'intérieur diffusaient du hardcore, le son était un peu saturé. À l'extérieur, c'était de la transcore. C'était assez intéressant de passer d'une salle à l'autre, avec deux ambiances différentes. Là, oui, effectivement, j'ai eu le flash. Tu arrives dans un endroit complètement dépouillé, comment dire ? Avant ça, dans mon époque rock, j'étais aussi cataphile : je traînais pas mal dans les soirées sous Paris, particulièrement dans les cata du 15^e. Tous les

week-ends, on descendait là-dedans, on écoutait du rock à fond, on se défonçait la tête et on ressortait au petit matin. Cette expérience du passé me prédisposait à la rave, à des lieux insolites. J'ai tout de suite accroché au hardcore. J'avais déjà écouté des compilations Thunderdome, ça m'avait parlé tout de suite.

J'ai senti que ça saturait quand je suis arrivée, mais plus tard, je pense que je n'ai plus capté parce que le LSD avait effacé tout ça. Le son était un peu cra-cra, mais au bout de quelques heures, il s'est transformé. À partir du moment où le produit est monté, tout s'est radouci, tout est devenu hyper-hypnotisant, je me suis fait happer par le son. On était une centaine, il y avait cette sensation de communauté qui a tout de suite explosé. À cette époque-là, il y avait pas mal de groupes différents: il y avait les rastas, les gothiques, les punks, les skins... Là, je débarquais dans une soirée où tous ces gens étaient mélangés, ça m'avait frappée parce que c'étaient des codes que je connaissais depuis tellement longtemps, je me suis dit: « Merde, les barrières sont tombées en une soirée! » Je me rappellerai toujours l'image de cette espèce de néo-nazi torse-nu devant l'enceinte, à balle, en train de danser comme un malade. D'habitude, les skins ne faisaient que pogoter, mais là, il était en train de danser, de se donner à l'enceinte comme jamais, avec ses bretelles et son petit tatouage croix gammée, un pur skinhead.

Les Anglais étaient plus entre eux, ils ne se mélangeaient pas spécialement. Ils avaient leur camion dehors et leur petite vie de travelers, ils étaient en cyber-punks, pépères, ils avaient un côté Mad Max. Je les trouvais super beaux ces gens-là, j'ai flashé total sur leur style. Ce mélange de genre qu'il y avait: mes potes pop-rock, moi en baba cool, des skinheads, des blacks, des beurs, des gens dont tu te demandes ce qu'ils foutent là. Ça te pète à la gueule! C'est ce qui m'a le plus émerveillé. Au lever du jour, on était tous dehors. Pour moi, la techno, la rave party, ça allait crever aussi vite que c'était arrivé. Je ne pensais pas que ça serait une nouvelle culture, c'était quelque chose de brut, ça ne pourrait pas se renouveler complètement.

■ Gonzo, né en 1974

Je me suis dit ça aussi, mais après trois ou quatre ans, je me suis demandé ce que je pourrais écouter après.

■ Defflo

Je venais du rock, et on ne se mélangeait pas, normalement. Je me suis dit que c'était un truc de dingue ce qu'on venait de vivre. On est partis vers 9-10 heures, parce qu'on avait des milliers de choses à se raconter, c'était une expérience nouvelle. Quand on est partis, ça tournait toujours. On a des potes qui étaient venus en métro, ils sont rentrés avec les Spi à la fin, à l'arrière d'une espèce de pick-up : les mecs venaient te chercher, il y avait des navettes, c'était tellement pas connu qu'ils allaient chercher des gens ! Les entrepôts n'étaient pas forcément accessibles à pied. Pour se rencarder, il y avait les flyers, les magasins et radio FG. Sur FG, il y avait Patrick Rognan. Il était à cette teuf, et j'ai discuté avec lui sans savoir qui c'était. Il était très posé, très expérimenté, il respirait la sagesse, le calme : il avait une attitude très psychédélique. Ça m'a rassurée parce que mes potes n'étaient pas très rassurants. Il était là à ma « naissance » de la tekno, il est devenu mon père spirituel de la tekno. À cette époque-là, sur FG, il te donnait le plan d'accès à la radio, dans ta voiture, tu avais toutes les indications.

■ Gonzo

On n'avait rien à l'époque, pas de GPS, pas de téléphone.

■ Defflo

On s'est fait l'after à se raconter ce truc extraordinaire qu'on avait vécu, à attendre que le prod se calme. On a refait la teuf en intégralité, on avait tellement halluciné toute la nuit, découvert des choses si puissantes, qu'on avait besoin de s'en parler, le plus vite possible, de discuter pendant des heures de cette soirée.

Moi, j'avais presque envie de partir avec eux ! J'avais dix-huit ans, j'étais en échec scolaire, je me sentais de faire un truc de dingue.

C'est la première fois de ma vie que je m'intéressais à une musique sans savoir quoi, qui, où, et comment elle était faite. Je savais qu'ils mixaient, que c'étaient des DJ, mais même ça, je n'ai pas creusé. Et puis ce qui m'a marquée aussi, c'est l'abolition du star-system : on arrive dans un milieu culturel accessible, ouvert, qui fait péter tous les codes connus, il n'y a pas de scène, tu vas et tu viens derrière ou devant le son, tu peux discuter avec n'importe qui, il n'y a pas de service de sécurité. C'est une petite anarchie ! Je me suis imaginé cette soirée comme si les skins étaient là aussi pour leur première teuf, et qu'ils avaient eu la même révélation que moi. J'ai trouvé ça très puissant. Peut-être qu'ils se sont retrouvés à leurs soirées où à taper du rebeu le week-end, je n'en sais rien, mais je ne pense pas. Je pense qu'ils ont vécu quelque chose d'intense aussi : on sentait l'intensité sur les visages, on sentait que les gens étaient vraiment happés, on sentait une osmose. C'était beau !

J'avais un groupe à l'époque, No Way, je faisais de la guitare et de la batterie. Quand je les ai revus, j'avais à la limite honte de leur dire que j'avais été dans une rave. « Quoi, tu as écouté de la musique électronique ? » Et finalement, ils sont venus aussi ensuite, et ils ont été à leur tour pris par le mouvement.

Djules a participé très tôt à la fondation d'un sound-system, Short Greys, en 1994, après le teknival de Fontainebleau (un an après les premiers sons français). Plus tard, il a été à l'origine des Dfaze (Lille), avec Dyna et un groupe d'amis¹.



1. Voir « Dfaze ».

■ Djules, né en 1975

J'habitais dans l'Essonne. J'ai fait du piano durant cinq ans, et j'ai arrêté parce que je n'en pouvais plus du classique. J'ai baigné dans un univers où les gens écoutaient grave de musique, j'avais une tante punk qui était à fond dedans. À sept ans, elle me filait des K7 de Nina Hagen, des trucs des Clash etc. Elle avait peut-être vingt ans de moins que mon père. J'avais déjà une sensibilité, j'écoutais la radio, j'étais fan de Téléphone, j'ai fait mon premier concert pour les voir, avec ma mère, je devais avoir huit/neuf ans. Je n'ai jamais été freiné là-dedans, même quand j'étais ado, je tannais ma mère pour aller voir tous les trucs.

À la fin des années quatre-vingt, avant que je parte à Fontainebleau, le cousin d'un pote qui habitait à Lille nous a fait écouter une K7 avec les premiers trucs de new beat et d'acid, je la kiffais. Quand je suis parti à Fontainebleau, j'ai eu une grosse période hip-hop américain, puis j'ai découvert le metal et je suis parti à fond là-dedans, on a monté un groupe.

Je rêvais de faire de la musique, je pensais que c'était un peu inaccessible parce que je ne connaissais pas tous les métiers en rapport avec ça, mais je ne savais carrément pas ce que je voulais faire. J'étais en éco au lycée parce que c'était la section du milieu, ça m'allait bien. J'allais doucement vers le bac, que j'ai eu en cinq ans, j'étais quand même super bien au lycée.

On avait des potes plus âgés de deux ans qui commençaient un peu à sortir en raves, au Bourget, en 92. On se disait que ça devait être mortel quand ils nous racontaient le truc, mais quand on écoutait la zik, c'était tout pourri. Ils nous disaient que c'était un truc de malade, le son, les lumières: « Putain, faut que vous veniez! » Je me disais que s'ils affirmaient ça, c'est que ça devait être quand même marrant.

J'ai toujours écouté plein de trucs, mais à ce moment-là, je n'avais pas de place pour une nouvelle musique, avec des nouveaux instru-

ments, alors que ça faisait déjà six ans que je me faisais chier à faire de la batterie, à être carré. Putain, qu'est-ce qu'ils nous font ? On ne va pas recommencer ! Au début même, pour nous, ce n'était pas de la musique, c'était une espèce de nappe sonore. On n'était pas encore trop convaincus. Mon pote Cédric m'a passé « House Party », une compil façon Thunderdome, qui venait de Hollande, il m'a dit qu'il fallait que je l'écoute : « C'est trop mortel, avec un sample de Pantera, un morceau qui déboîte, un truc de ouf ! » Forcément, les mecs commençaient à sampler du metal, la musique que l'on connaissait, mélangé avec des nouveaux sons, c'était parti. Ça a fait comme quand un musicien entre dans une nouvelle musique : « Putain, c'est quoi, comment il fait ça ? » C'étaient les morceaux qu'on écoutait habituellement avec une nouvelle énergie, maintenant, on dit des remixes, mais on ne connaissait pas le terme. Et en tant que batteur, le côté des percus prédominantes, ça m'a plu. On s'est mis à écouter du gabber, du hardcore de l'époque. On appelait ça « hardcore » tout simplement, et on prenait aussi les premiers trucs français qui arrivaient : Atomic Compressor, XMF (The Haker), Lunatic Asylum, et beaucoup d'autres choses, des trucs allemands etc. On trouvait ça à Paris, chez Techno Import, chez KGB aux Halles, à Bastille, chez BPM Records, Rough Trade.

Ma première teuf, je pense que c'était début 93, parce que ça caillait. Mes potes étaient à fond dans le délire, l'un d'entre nous avait découvert entre-temps ce qu'était le mouvement free party, les Spiral Tribe, et il nous expliquait. Certains potes y allaient avant nous, et on suivait après, ils nous ont alors parlé d'une soirée : il se trouve que c'était la première Teknokrates, dans un casino désaffecté, en périphérie de Paris. Je crois qu'ils ne s'appelaient même pas Teknokrates, ou alors c'était marqué en tout petit, enfin, c'était vraiment le fly de base. Il me semble que c'était payant, ou sur donation. Avec ces flyers, il y avait un côté un peu mystérieux.

Ça a été chan-mé ! On était cinquante, Lulu était complètement halluciné et il faisait le tour des poteaux avec un serpent. J'avais

trop l'impression de pénétrer dans un truc secret, c'était ça qui nous faisait bien kiffer aussi : on appelle, on ne sait pas où c'est. À cette teuf, j'ai découvert quelque chose de nouveau. Le son venait en ambiance là-dessus, je l'avais adopté. « Putain, c'est abandonné ! Ah, c'est chan-mé, putain ! Ils sont dans un casino, ah les malades ! Ah, écoute, on entend le son ! Putain, mais c'est des barjots ! » Si tu voulais, tu pouvais organiser ta soirée : tu avais des gars qui le faisaient. On n'en prenait pas encore vraiment conscience, mais c'est allé très vite, Short Greys, ça s'est monté six mois après.

Il n'y avait pas beaucoup de sound-systems à l'époque, il y avait cinq sons à Paris. On jonglait entre les quelques free et les grosses soirées organisées au Bourget, avec un plateau hardcore (avec Manu le Malin), un plateau house/techno, et un plateau trance. C'est là qu'on a capté qu'il y avait le Do It Yourself à la free party, et l'orga sur la rave. Les teufs au Bourget, c'était un truc de malade ! En fait, la Teknokrates m'a fait rentrer dans l'ambiance free, et j'étais tellement émerveillé par ça que je ne suis même pas allé voir d'où le son venait, je n'ai vu que des enceintes mais pas le DJ. Ces grosses fêtes, ce n'était pas pareil.

Franchement, j'aimais les deux, parce que dans la grosse rave tu en prenais plein la gueule ! Il y avait des lasers où tu baissais la tête parce que tu avais l'impression que le plafond tombait, et ces premières impressions lorsque tu arrives dans la salle et que tu sens la basse dans le sol qui rentre dans tes jambes, et là tu fais : « Oooh ! » Et puis c'étaient les mêmes gens : tu enlevais juste les plus lookés quand tu partais dans les free. On partait habituellement avec notre pote Nico, qui avait la caisse, et on était derrière. On était arrachés la plupart du temps, on fumait des spliffs, et on ne captait rien à la route, dur de se rappeler où c'était, après. Je sais qu'à chaque fois, c'était en région parisienne.

En 94, on a connu à Fontainebleau le premier vrai teknival, parce qu'à Beauvais en 93, il n'y a eu personne. En avril 94, on a fait :

« Oh putain, c'est quoi ce fly : teknival à Troyes en mai. C'est trop bon, putain, imagine, si c'est à Fontainebleau, ça sera un truc de malade, non mais c'est bon, faut pas rêver ! » Le teknival, ça a été le déclic pour tout le monde, ça a chamboulé Fontainebleau ! Short Greys a dû se former en juin 94.

■ Dyna, née en 1978

À Fontainebleau, tu entendais la basse du teknival dans le centre de la ville, donc tous les jeunes sont devenus teufeurs en un week-end.

■ Djules

Il faut s'imaginer : on commence à être à fond dans le truc, on a le flyer du teknival, on est des gamins à qui tu as donné un bateau Playmobil qui fait quatre mètres de haut. Putain, imagine, c'est à Fontainebleau ! Dès l'instant où l'on a capté le délire free par notre pote Cédric, on était au courant. On savait que c'étaient des sound-systems, les Anglais, qui arrivaient en France, qu'ils avaient inventé un nouveau style de fêtes, et qu'ils regroupaient tous les sound-systems pour faire un teknival. C'était trop énorme : on va le jeudi soir à la gare de Fontainebleau, je ne sais plus pourquoi, et on voit deux gars. On se dit : « C'est quoi ces punks, ils sont chelou ? Viens, on va les voir. » Et là, c'étaient des sudistes, des potes des OQP : « Oh putain les gars, c'est le teknival ici, ce week-end ? » On se regarde, et on fait : « Hein, quoi, qu'est-ce que tu as dit là ? » Et on capte que le punk a un gros SP23 derrière. « Wah, c'est pas des punks, c'est des tekno ! » Ça arrivait chez nous, le teknival, c'était chez nous ! On a fait : « Putain, c'est pas possible ! » C'était parti : premier soir au teknival, deuxième soir au teknival...

■ Dyna

Dans la cour du lycée, ils entendaient les basses, ils ont tous séché.

■ Djules

Ça a commencé un vendredi, mais le jeudi d'après, il y avait encore du son, c'est resté trop longtemps. C'était: « Bon, on prend un taz, et on va en philo, comme ça on fait la montée! » Je n'avais même pas encore l'envie de travailler cette musique, c'était trop nouveau, je découvrais trop de trucs pour aborder déjà cette face. Je ne m'attardais même pas, je voyais les DJ mais je ne voulais pas capter encore. Et il y avait aussi la découverte des prod. On était de Fontainebleau, donc on rentrait chez nous, tous chépers, un truc de malade! J'y allais avec le bus scolaire, il nous déposait au teknival!

Il y a la plus grosse entrée de Fontainebleau, cette grande route qui vient de Nemours, avec une espèce de deux voies qui arrive sur la place, un gros rond-point, et après c'est le château et le centre-ville. C'était en face du centre équestre, à 500 mètres du rond-point principal, tout le monde passait devant!

■ Dyna

Je crois qu'à l'époque, ils ne se posaient pas la question. Si ça avait l'air bien, ils s'y mettaient.

■ Djules

Ils s'en battaient les couilles! Il n'y avait pas beaucoup de Français: Teknokrates, Psychiatrik, OQP. Pour moi, c'était scotchage Spiral Tribe: « C'est quoi ces mecs? » C'était la claque, c'est-à-dire que c'était vraiment une révélation: il y avait les teufs, mais il y avait encore un niveau au-dessus: le teknival! On séchait les cours l'après-midi en fait (le matin, on était au lycée), on y allait, on prenait le bus, on rentrait, c'était ouf! Et puis après: « Bon, maman je sors, je vais rentrer, je ne sais pas, vers minuit. » Ma mère ne savait carrément pas: j'habitais un peu plus loin que Fontainebleau.

■ Dyna

Ce n'était pas médiatisé du tout.

■ Djules

On voyait les gendarmes qui venaient, ils faisaient le tour, ils se mettaient devant, à 100 mètres. Ils étaient bien au fond, presque à la lisière de la forêt. Ils nous regardaient, mais ils ne venaient pas, ils laissaient faire. C'était marrant parce qu'il n'y avait pas beaucoup de monde, l'après-midi, tu avais cent cinquante personnes. Franchement, on hallucinait, on faisait: « Wah, c'est énorme! » On a tous fini ce tekos à l'envers. On s'est fait: « Vas-y, faut qu'on fasse un truc! » On est partis dedans, on a fondé Short Greys.

Zool et Ber sont tous les deux des membres fondateurs du sound-system Metek¹, créé dans la région aixoise dans la lignée des OQP à Marseille.

■ Zool, née en 1977

J'avais rencontré des ravers house, en Corse, en vacances. La première fois que j'ai entendu cette musique, c'était sur une plage. Les gars avaient une dégaine, des piercings. À l'époque, personne n'avait de piercings! Honnêtement, ça m'avait fait rire, je m'étais un peu moquée d'eux, c'était très huppé, ce n'était pas du tout underground. Moi, j'écoutais du rock, du Led Zep, et puis j'ai eu ma période keupon. Forcément, des gars comme ça, habillés en blanc, avec des combinaisons et des piercings, je trouvais ça *hype*, ils avaient un côté un peu fashion victims dans la dégaine. Je me suis arrêtée vraiment au premier contact.

1. Voir « Metek ».



La musique techno, au premier abord, je ne l'ai pas aimée. C'était la musique des clubs, ou celle des soirées Pyramide, les vieilles soirées d'avant la free. Je me rappelle qu'au lycée, on faisait des blagues: « techno-pecnot ». J'avais un ami de Fuveau qui a fait partie des Metek au début avec nous, et on se moquait des gars en combinaison fluo qui écoutaient de la house.

Ça a changé avec la découverte des free parties. Ce qui m'a attirée dans la techno, au départ, c'était plus l'organisation du mouvement. J'étais au lycée, et ça a été une révélation. Mon premier contact avec ce milieu a eu lieu dans un coin paumé de la forêt de Fuveau, vers chez mes parents, dans le campement OQP. Le lendemain, on allait dans leur free dans un hangar de Rousset. Ça a été une fascination directe sur le mode de vie et sur le type de musique, parce que la techno était complètement différente: « Qui sont ces gens? Qu'est-ce qu'ils font? Qu'est-ce que c'est que cette musique au milieu de la forêt? Comment ils vivent? »

Ça s'est donc fait par un réseau de connaissances: le grand-frère d'un ami avait des potes chez OQP. À l'époque, je ne les connaissais pas encore parce qu'ils avaient quelques années de plus que nous, ils n'étaient plus au lycée. Le flyer est venu jusqu'au grand-frère de mon pote, qui nous l'a passé, et on a débarqué: « Youh! » On y est allés à pied, dans la forêt, j'habitais à côté. Avec ma meilleure amie, Fanny, on a cherché comme des dingues pour savoir où c'était. Une autre fois, plus tard, on s'est dirigées au son dans la forêt de Belcodène, et on a fini par trouver: « Waouh, on est arrivées! » Le choc est dû au contraste: une soirée dans un endroit complètement atypique, c'est la première chose flagrante qui saute aux yeux, c'est complètement hors du commun.

J'écoutais pas mal de punk et de rock, je faisais pas mal de concerts sur Marseille, j'étais habituée, à la Machine à Coudre, aux Docks, à la Maison Hantée, des petites salles, des trucs pas commerciaux, mais organisés dans un cadre qui est fait pour recevoir ce genre

d'événements. Et là, on se retrouvait dans des forêts où j'allais faire du vélo quand j'étais petite, ce n'est pas l'endroit où tu te dis : « Je vais prendre une claque à écouter de la musique. » Première surprise, premier choc. Ensuite, le deuxième choc, c'est le contact avec la tribu, les gens qui savent faire. Au départ, il n'était que visuel, c'était sans se rencontrer, sans sympathiser.

Puis après, c'étaient des fêtes OQP, des fêtes Psychiatrik, vers Trets, vers Brignoles. Dès qu'on avait une info, on y allait. On était parties, toujours avec Fanny, en stop, on faisait beaucoup de stop. La techno, je l'ai découverte par Franky, c'est lui qui nous a fait écouter au départ la bonne musique. J'étais lycéenne, je passais le bac, c'était durant mes années de première-terminale. Il y avait eu aussi la fête Kanyar, au début de mon année de terminale, à la Pointe Rouge, un événement marquant. Il y avait bien sûr la drogue. Je suis loin de vouloir faire l'apologie de la drogue, j'ai laissé trop de gens sur le carreau, trop de gens qui ont fait de l'hôpital psychiatrique, qui en portent les séquelles ou qui ont fini par se suicider. Je sais que la drogue a des effets fortement négatifs, mais il ne faut pas nier aussi qu'elle se mariait très bien avec ce genre de soirées, avec ce genre de musique. Et ça a permis de vivre des expériences complètement délirantes. Moi, en soirée, le mélange free-musique-drogue, ça m'a fait vivre des choses totalement différentes. Ça m'a littéralement changée, ça m'a construit une personnalité. Si je n'avais pas vécu ça, j'aurais été complètement différente. À cet âge-là (j'avais dix-sept ans), j'avais l'impression de découvrir réellement qui j'étais. Je pense que pour chaque adolescent vivre ça, c'est une phase normale d'un processus de maturité. Je ne sais pas comment dire : il y avait un côté très proche de la nature, très proche de l'univers, une connexion, quelque chose d'assez mystique.

On ressentait ça entre amis proches, on faisait des trucs ensemble, et d'un coup c'était : « Waouh, toi aussi, tu as pris la même claque, toi aussi, tu as senti le même truc ? » « Oui, moi aussi. » « Tu as senti

les énergies, tu les as vues? » « Oui, je les ai vues, je les ai touchées! » Jusqu'à devenir nous-mêmes un sound-system, je n'avais aucun contact direct avec les gens qui organisaient à part avec Starsk OQP, que je connaissais personnellement parce que c'était l'ami d'un ami, j'étais plus la fille qui vient en teuf pour profiter.

Mes parents n'étaient pas ravis. Ils savaient que j'y allais parce qu'une fois j'ai demandé à mon père de nous amener à une soirée OQP à Gardanne, au hangar « Vache qui rit ». J'étais très bonne élève en primaire et au collège, à partir de la quatrième beaucoup moins, et à partir de la seconde, plus du tout. J'en avais marre de l'école, j'étais dans un délire rock, punk, déjà, même dans un délire un peu trash. Ce que je voulais, c'était arrêter l'école, partir de chez mes parents, mais je ne savais pas pour quoi faire. J'avais déjà un peu le goût du squat, le goût de traîner dehors, un certain goût de liberté. Je n'avais pas d'idée de ce que je voulais faire dans la vie. C'est plutôt bien tombé de rencontrer ce mouvement qui, d'un seul coup, a donné une orientation à ce désœuvrement. J'ai eu mon bac, personne ne sait comment, mais je l'ai eu.



■ Ber, né en 1975

La découverte de la musique, c'était bien plus tôt. J'étais féru d'Amiga, des jeux de cette époque-là, les démos de hacker et compagnie, et il y avait déjà des beats un peu techno. J'étais attiré par ce truc. J'étais vraiment passionné, on faisait même des petites démos, des

petits jeux. Ma sœur, qui est prof de musique maintenant, faisait de la musique classique au conservatoire. Je lui avais fait écouter un extrait de démo, je devais avoir treize/quatorze ans, vers 1988: « Mais comment ils font? » Elle ne savait pas, elle n'avait

jamais entendu ça non plus. Elle m'a dit: « Moi, si tu veux, je peux te l'écrire, en notes. » C'est bien longtemps après que j'ai fait l'association.

Mon père avait deux platines avec des vinyles de soul, de variété, d'ACDC etc. J'étais pas mal attiré par tout ce qui était technique, électronique et compagnie. Je me calais dans ma chambre pour écouter des vinyles, c'était rigolo.

J'avais entendu parler des raves à la radio, puis par une copine qui y était allée, elle m'avait fait écouter un peu des trucs, j'avais des K7 de mixes un peu trance, transcore, qui tournaient à l'époque, c'était pas mal, il y avait quand même des bons trucs dans le lot. Elle nous avait raconté qu'elle était allée deux-trois fois à des grosses soirées. On avait dix-sept ans, on a vécu nos premières raves dans des châteaux, les soirées Pyramide, vers 93-94. Tu découvres un courant musical émergent, d'un coup, ça te plaît. J'ai acheté mes premières platines BST avec un lot de vinyles. Je faisais parfois pseudo-DJ mes couilles, parce que mon père organisait des trucs. J'étais parti disco-mobile, je connaissais un petit peu le matos, mais la claque musicale, je me la suis vraiment prise à la soirée OQP, à Rousset. On avait eu l'information par les Fuvélains, et on y était allés. C'est vrai que quand je suis arrivé à cette première free party, dans le hangar, c'était la claque, et une claque multiple. Il y avait tout qui me plaisait, c'était un condensé: de la technologie, des animations sur Amiga (assurées par Starsk), tout un pan que j'avais laissé tomber depuis gras longtemps, et il y avait de la musique jamais entendue, un truc de fou, le futur! Et puis le fait que ce soit comme ça, sans autorisation, dans un truc désaffecté. Ce qui est intéressant à cette époque, c'est que les gens ne connaissent pas du tout. Tout le monde découvrait tout en même temps. Instantanément, j'ai dit: « Je veux faire ça! » Direct!

J'avais écouté de la techno, mais je n'étais pas vraiment fan. J'allais dans les soirées, mais c'était plus pour prendre des cachetons,

fumer, passer une bonne soirée avec les potes, morts de rire. La musique, c'était bien, mais il y avait un manque. Là, c'était du hardcore, donc Moukoum, Overdrive, Force Inc., tous les vieux trucs passés en 45 tours, rapides, pitchés à mort ! En plus, il y avait des bons DJ, honnêtement, c'était bien ce qu'ils faisaient, c'était énorme ! J'étais vachement impressionné. À ce moment, les sound-systems, tu ne les abordais pas comme ça. Ils avaient leur truc, c'était leur monde, il y avait le public, et eux.

■ Zool

Je ne crois pas que c'était vraiment volontaire, c'était aussi leur caractère, leur personnalité, et c'était aussi beaucoup de stress pour eux, je pense, d'organiser ça, au début. Tu n'as pas forcément le temps ni la tête à t'ouvrir vers les autres. Il y avait l'effet de la drogue aussi : je les voyais vraiment comme des gars à fond dans le travail. Et puis ils étaient tous habillés en noir, ils habitaient dans la forêt, dans des camions.

■ Ber

Comme une armée. Pour moi, c'était Mad Max, ça faisait partie du truc, c'était stylé.

■ Zool

C'étaient vraiment des stakhanovistes de la fête ! Ils étaient impressionnants, quand même, à seize/dix-sept ans, j'étais impressionnée. Tu les vois comme ça, des visages marqués. Toi, tu sors de chez tes parents ! Mais je pense qu'après, nous aussi, sans nous en rendre compte, on a pu donner cette image à des petits jeunes. Tu ne t'en rends pas compte parce que tu es dans ton truc, tu es à fond, tu gères, tu ne vas pas t'occuper d'un gars qui te demande un truc, des fois, tu ne l'entends même pas.

■ Ber

À cette soirée, il y avait un mélange de dingue. Il y avait des punks de trente-cinq ans, habillés avec des perfecto, à côté, des petites nénettes trop bien habillées de dix-sept ans, et des gens en treillis : un mélange incroyable, et pas beaucoup de gens ! Quand je suis reparti de là, pour moi, c'était le pied, je me suis vraiment dit que je voulais faire ça.

■ Zool

Moi aussi, mais pour moi, il n'y avait pas du tout cet aspect technique, je n'avais aucun intérêt pour ça. C'était le mode de vie et l'énergie qui m'attiraient. J'ai vu d'abord des gens extrêmement soudés. Dans la forêt, la veille de la soirée de Rousset, avec Fanny, on avait rencontré Jah, notamment par Franky, et on avait sympathisé avec lui. Il a vu deux petites nénettes de seize ans débarquer : « Venez au campement les filles, ce n'est pas un souci, on boira des bières, on fumera des joints. » Donc nous : « Ouais, super ! » On y est allées en pleine journée.

On se posait plein de questions : comment ils vivent, etc. On avait rencontré un gars : « Vous n'avez pas vu des gens qui habitent dans la forêt ? » Il y avait un côté un peu ahurissant, un peu décalé. À l'époque, j'écoutais OTH, un groupe de punk, et il y avait une chanson qui faisait « Hommes des cavernes, moderne, plus de chef, plus de flic, plus de curé, plus d'armée ». J'étais fan de cette chanson, et quand je les ai vus, ça a incarné cette vision que j'avais d'un idéal de vie : tu n'as pas de chef, tu vis sans hiérarchie, sans contrainte. En fait, il y en a, mais le premier aspect que tu vois, c'est une liberté totale. Il y avait vraiment ce mode de vie qui te donnait l'impression d'incarner totalement la liberté dont tu as besoin. Ils avaient l'âge d'un grand-frère.

Ça ne paraissait pas irréalisable. Au départ, on a parlé sans vraiment poser de questions. Après, ça a été : « Comment vous avez

découvert cet endroit, pourquoi vous êtes calés là, et qu'est-ce que vous faites? » « Ben on fait une soirée, demain, venez! » Ça a été vraiment une conversation entre des gens qui devenaient potes. Comme dit Ber, du coup, tu te dis: « Moi aussi, je peux très bien suivre ce chemin-là, moi aussi, demain, je peux très bien vivre comme ça. »

■ Ber

Ça s'est enchaîné!

■ Zool

On a été assez réactifs sur l'action!

Ivan est un artiste touche-à-tout (musicien, jongleur...). Ses choix de vie et son parcours sont intimement liés à la free party¹.

■ Ivan, né en 1973

J'écoutais la radio, j'enregistrais plein de K7, de tout. Mon père était banquier, on déménageait beaucoup. J'ai fait les villes et la campagne, dans l'est de la France: Alsace, Franche-Comté, Haute-Saône. À dix-huit ans, j'avais une guitare, mais je n'y comprenais rien du tout. J'ai passé mon bac à Vesoul en 94. Après, j'avais décidé de faire animateur. C'était un bac technique pour travailler chez Peugeot (à Vesoul), et moi, je ne voulais surtout pas ça! J'ai fait autre chose pour ne pas y aller, de l'investissement dans des quartiers, de l'associatif. J'ai passé le BAFA (Brevet d'Aptitude aux Fonctions d'Animateur) à seize/dix-sept ans, j'ai passé le moniteurat kayak, j'ai fait aussi moniteur de ski, et j'ai passé le BEATEP (Brevet d'État d'Animateur Technicien de l'Éducation Populaire), d'abord pour bosser pendant les vacances, puis après pour en faire

1. Voir « Rave vs free party », « Tomahawk », « Road Trips 2000s » et « Nouvelles voies ».

un métier. Je voulais partir de chez moi, être autonome. J'ai fait psycho/histoire de l'art à Besançon en 93/94. La fac, ça a fini plus en orgie qu'en travail, je suis parti dans les soirées techno.

J'avais fréquenté ça dès dix-huit ans, aux Eurockéennes de Belfort, où on passait une semaine pour voir des concerts, mais on s'est rendu compte qu'il y avait autre chose que les concerts dans le camping, en 93. Total Resistance était venu s'installer avec un gros chapiteau, tous les camions et les bus étaient placés comme une arène, il y avait des bars géants, des genres musicaux très différents, des Noirs, des Blancs des Rouges. Sans bouger aux concerts, on est restés une semaine au camping. On s'apercevait que ça durait tout le temps, qu'il y avait tous les styles. Ce n'était pas du tout un sound-system tekno, il y avait aussi l'état d'esprit, la liberté et la gratuité (même si on avait les places gratuites pour les concerts grâce à mon père banquier). Malgré le forfait pour les concerts, on n'y allait plus, et on a découvert le LSD et l'ecstasy qui se vendaient au bar. On n'avait pas l'habitude, on ne savait pas qu'un petit bout de carton ou qu'une petite dragée pouvaient faire autant. On est donc partis dans des belles rigolades de plusieurs heures avec une bonne équipe. Le produit a fait partie du tout. On ne connaissait pas ça dans nos campagnes, même si je fumais des pétards. Au bout d'une semaine, on a commencé à repérer le nom « Total Resistance » sur les camions, au bar. On passait des moments avec eux, dans leur enceinte, dans leur vie, il y avait des canapés partout, c'était aménagé, ils prenaient une responsabilité en accueillant des gens complètement novices dans cette histoire. C'est vrai que des fois on pouvait déborder le sujet, il n'y a pas de doute : le LSD, quand tu ne maîtrises pas, peut t'entraîner dans des rigolades qui te rendent insupportable. Des gens t'expliquaient comment gérer, car certains supportaient moins bien, et ils étaient pris un peu en charge. Moi, j'étais bloqué sur la danse, je n'ai jamais eu de souci du coup. Les premières années, c'était 100 % danse, potes, discussions. Personne ne connaissait, ils sont arrivés à cinquante camions : il y avait du spectacle, tout le monde

déguisé, au point que tu voyais des hirsutes arriver de partout, ce n'était pas discret, la vraie fête !

Après mon bac, j'y suis retourné l'année suivante, en 94. Je suis parti au teknival de Millau, entre autres. À Aurillac, c'était un mini-teknival aussi, sur le camping. J'allais aussi à des soirées trance en Suisse, les Gaïa. Je ne retrouvais pas la même ambiance : des très belles décors, mais musicalement, c'était très ciblé trance, donc tu ne pouvais pas écouter plusieurs styles. Et les entrées, c'était 100 balles, à peu près, avec des vigiles qui parfois cassaient un peu les couilles, c'était tendu. L'espace de liberté n'était pas le même du tout. Mais je sentais qu'il y avait une dynamique, des milliers de personnes qui se réunissaient pour danser, ça me plaisait. On n'abusait pas trop des produits, mais l'année de faculté, c'est allé plus loin. C'était tout le temps, dans des appartements d'étudiants, dans toute sorte de soirées, des petites free parties, des soirées en bar, en club. On était preneurs de tout.

Après, je suis retourné à la campagne...

Rabin est un des fondateurs du sound-system breton Epsylonn, l'un des plus actifs, actuellement encore, en France et en Europe ¹.

■ Rabin, né en 1983

Ma rencontre avec la techno s'est faite alors que je devais avoir quinze ans. C'était une année un peu noire : j'ai changé de bahut, j'étais viré de chez mes parents, et je me suis retrouvé à habiter chez une copine qui avait cinq ans de plus que moi, en 98. J'étais avec des clubbers à 200 %, des clubbers de Brest. J'ai toujours paru plus que mon âge, j'étais avec des gens de vingt/vingt-deux ans. J'allais en boîte de nuit, au Calao, à Quimper, écouter Rackham, c'était le mode club. C'étaient aussi mes premières rencontres avec la drogue. Ils m'ont expliqué les précautions à prendre, les mélanges

1. Voir « Epsylonn ».

à ne pas faire (avec l'alcool). C'étaient toutes les tendances de musiques électroniques, on y allait tous les week-ends.

Il y avait toujours une after après, on finissait vers midi. Il y avait même les Boucles Étranges parfois. On était habillés club, on rencontrait des tas de gens. Ce qui m'a le plus excité, c'est que le premier week-end, j'ai rencontré plus de gens que je n'en avais rencontrés avant dans ma vie, ça m'a paru un truc extra. Derrière, quand on se retrouvait à l'after, toutes les têtes que tu avais plus ou moins croisées toute la soirée sans leur parler, tu les revoyais d'un coup, tu leur parlais, tu parlais aux DJ que tu avais vus, il y a un truc qui se passait, tout le monde était au même rang tout de suite. Ça se passait dans des petites salles louées, dans des petites fermes, c'était souvent le lien entre des clubbers et d'autres, qui n'étaient pas forcément venus en club mais qui se joignaient à la fête, au matin.

J'ai lâché tous mes potes d'avant. Plus tard, j'étais en appartement dans une petite chambre de bonne à Brest, je bossais en même temps que le lycée pour finir ma terminale. Ça ne m'a pas posé trop de souci, au contraire: je n'avais qu'une seule envie, c'était de réussir. Arrivé en terminale (j'ai fait un bac économique et social), j'avais passé une autre étape, je préférais l'after au club, à chaque fois. Dans les clubs, j'avais découvert la fête, la musique électronique, la transe que tu peux connaître dans ces situations, mais au bout d'un moment, je me sentais beaucoup plus libre dans les afters. Il y avait bien plus de rencontres, tous les tabous étaient tombés. À 8 heures du matin, il n'y avait plus de gêne entre les DJ et les autres, entre les groupes de potes, l'endroit était beaucoup plus éclairé, tout le monde était au même niveau. Moi, ça me convenait parfaitement, j'avais toujours envie de poser plein de questions, de rencontrer les gens. C'est là que ça pouvait se faire.

J'entendais parler d'autres fêtes qui se passaient: des free parties. Mais il fallait avoir un réseau pour connaître, pour avoir la bonne info. L'information n'était pas aussi divulguée que maintenant.

Les amis avec qui j'allais en club ne voulaient pas de ça, je me suis mis avec d'autres gens pour faire les 400 km dans la soirée pour y aller. J'arrivais, j'halluciniais, il y avait deux mille/trois mille personnes. Je ne pensais pas qu'autant de gens pouvaient être au courant, je n'en avais tellement jamais entendu parler que je tombais des nues. C'était un monde parallèle. Toute l'année de ma terminale, j'ai commencé à les fréquenter quasiment tous les week-ends. La veille de mon bac, j'étais à une teuf des Oxyde, à Plélo. Je conduisais une bagnole sans permis pour y aller, c'était un peu n'importe quoi.

En 99, je me suis dit que ça ne pouvait pas durer, qu'il fallait que j'apprenne à faire ça. J'ai acheté des platines et des enceintes pourries avec le peu de thunes que j'avais, des BST, mais j'étais super fier. Je n'avais aucune idée de comment ça marchait, mais je n'en avais rien à faire, j'avais envie d'y arriver, c'était clair. Quand j'ai acheté ça, j'halluciniais de la manière dont on pouvait voyager dans la musique, et je me disais qu'on pouvait avoir ce pouvoir de faire ça. Je n'avais jamais été patient, j'avais commencé à jouer de la guitare, mais j'avais arrêté, et là, j'avais envie plus que tout de donner ce que je ressentais. C'est arrivé comme si c'était le truc que je devais faire. À Brest, il y avait un magasin de disques, j'habitais à 800 m : premiers pas dans le magasin, un peu perdu. J'achetais de la tribe, c'était le plus facile à jouer.

La gratuité, ça n'a jamais été une raison pour y aller, même si je n'avais pas trop de sous. C'était la liberté, la liberté de ne pas être cloisonné entre quatre murs, la liberté de pouvoir danser pendant vingt-quatre heures non-stop, la liberté de tout oublier. Il y avait de la musique, du spectacle, toujours un truc qui se passait. Tu t'assois à côté de quelqu'un, tu le regardes, tu lui souris, il te sourit, il y a un truc qui se passe. Et ce n'est pas le sourire de la boîte de nuit parce que quand tu souris à quelqu'un en boîte de nuit, il y a toujours la séduction qui est en jeu : c'est le partage, le partage et la liberté.

Quand tu t'es retrouvé seul, tu as besoin de te chercher des repères, et ces repères, le monde de la teuf les donne à pas mal de gens, finalement. Il y a souvent une recherche de ça : l'envie de se recréer une famille, comme si l'on n'avait pas eu l'amour que l'on souhaitait avoir; comme si, à travers cette musique et la création d'un sound-system, on arrivait à recréer une famille. Je le réalise de plus en plus, je vois comme on s'entraide dans Epsylonn/Otoktone, comme on se parle, comme on se fait la morale: c'est papamaman, c'est frère et sœur, c'est un truc de fou! On est juste des amis à la base.

Cette musique et ce type de fête sont arrivés en parallèle de l'évolution de la société dans les années quatre-vingt/quatre-vingt-dix, où le niveau de vie a commencé à baisser pour tout le monde, et où il commençait à y avoir de moins en moins d'espaces de liberté. Ces fêtes-là sont devenues l'endroit où l'on pouvait encore respirer et vivre. Je le ressens comme ça.

Jerem a suivi les Kamikaze avec un petit sound-system et monté de nombreuses fêtes avec eux, mais aussi avec d'autres sons, au cours de voyages à travers l'Europe, puis il a participé à la fondation de Pirate Family¹. Son parcours commence en Bretagne.

■ Jerem, né en 1981

Ma vraie rencontre avec la teuf, c'est le Canal Saint-Martin, à Rennes, en 99. C'est un cousin qui m'a parlé d'une fête: les « Transmusicales Off ». On s'est retrouvés là-bas, j'avais dix-sept balais, ou à peine dix-huit ans. On a débarqué là-dedans: grosse fête hardcore brutal, Heretik, Furious. J'étais à l'école maritime à ce moment, j'écoutais déjà de la musique électronique parce que mes parents travaillaient sur les fêtes foraines, c'est une musique que l'on entend beaucoup là-dedans: la house. J'aimais bien la house, le hip-hop, le punk, je fréquentais pas mal le squat Le

1. Voir « Rencontre ».

Wagon, à Saint-Brieuc. J'ai commencé à traîner dans les délires punks avec des travellers, et puis je connaissais déjà le milieu camion car ma famille est constituée de Gitans. Le milieu forain ne me plaisait plus, la mentalité est spéciale. Du coup, j'ai un peu reproduit cette vie-là, mais d'une manière plus ouverte que j'avais sur le monde.

Je me disais que j'allais faire officier de marine, j'ai fait un CAP marin-pêcheur, et je suis parti en BEP lieutenant de pêche, bien motivé. Première année (mes seize ans), premier de la classe. Idem la deuxième année. Après la connaissance des free parties: dernier de la classe! J'ai complètement lâché, je voulais partir sur la route faire du son.

Je voyais quelques fêtes depuis deux ans à peu près. Avant, je trouvais ça trop violent, la musique, trop hardcore, ça me gonflait un peu. Mais on a bougé dans d'autres fêtes, on a rencontré d'autres gens, comme les Foxtanz, qui faisaient de la musique plus cool. Du coup, ça m'a vraiment branché. Au Canal Saint-Martin, ce qui m'a vraiment plu, c'est l'euphorie du dance floor, j'ai plus fusionné avec les gens. J'ai parlé avec des personnes qui m'ont vraiment dit les bonnes choses pour me faire kiffer, je n'ai pas vu que le décor que tu vois au premier abord, que des fonce-dé sur un dance floor qui font nawak le matin. J'ai vraiment rencontré des familles, des Anglais avec des enfants, bien carrés. Je n'avais pas connu ça avant. Je suis resté parler avec un mec toute la matinée, il m'a vraiment branché, il m'a fait kiffer ça. Et puis à voir ces enfants, à l'âge qu'ils avaient, qui avaient déjà fait le tour de l'Europe, qui parlaient trois langues, je me suis dit que c'était vraiment un truc qui m'intéressait.

Après cette fête, j'ai été remarqué un mois, j'ai fait des sous, je suis revenu, j'ai acheté un petit van Iveco et on est partis tout l'été faire la tournée des tekos dans le sud, Carcassonne etc. C'était pas mal, mais on restait teufeurs. Je ne trouvais pas ce qui me

plaisait dans le délire, ça restait vachement dans le même coin, le sud de la France, c'était toujours la même bande de trasheux à faire la même chose, DpraV etc. C'était brutal, les gens n'étaient pas vraiment cool, il y avait beaucoup de drogues, trop de tout. Mon pote s'y plaisait, il aimait bien, moi, moins. Du coup, on est partis sur Hossegor.

On est rentrés, je me suis dit: « Je ne vais pas trimer toute ma vie sur un bateau à regarder les vagues, plutôt que de pouvoir connaître le monde. » Parce que sur les bateaux de pêche, tu ne fais que ça. Ce n'est pas comme un marin de commerce qui va à terre, tu ne vois rien, c'est bateau-usine. Mon but, c'était de voyager, de créer un sound-system, carrément. J'étais attiré par le son aussi.

J'avais déjà commencé à acheter des vinyles dès les premières fêtes, j'étais déjà parti dans le délire hardtekno. Et en me mettant à mixer, petit à petit, je trouvais aussi ce qui était bien dans le hardcore, ça a mis du temps. On s'entraînait entre potes, entre nous, chépers, petite casquette de travers. On kiffait, mais on ne savait pas encore pourquoi. On idolâtrait les plus anciens, le délire Spiral Tribe. On avait entendu parler de tout ça sur les fêtes, on voyait Ixi, ou Jeff. Ça s'est passé en même temps que le Canal Saint-Martin. Il y avait des fêtes tous les week-ends, sur toute la Bretagne.

Par rapport à mon milieu d'origine, je retrouvais carrément la même façon de vivre, tout simplement. La même façon de se fournir du gasoil, par exemple, etc. À douze ans, j'y allais avec mon père. Vu que j'avais des connaissances en mécanique, je trouvais tout le temps du taf pour bricoler les camions. Je me faisais brancher, ça m'arrivait souvent de me retrouver en plein teknival en train de changer une boîte sur un camion, pendant que les autres dansaient. J'adorais ça, j'adorais être dans la teuf et travailler. En fait, si je ne travaillais pas, je me faisais chier, dès le début. Un mec

de Foxtanz était en galère avec un bus, ils m'ont branché, et de là, ça a continué. Je faisais de la thune comme ça pour continuer à aller dans les fêtes.

Nils et Pierrot ont participé à l'histoire du sound system Les Galettes Bretonnes. Le premier vit aujourd'hui en yourte et travaille dans différents domaines qui touchent à l'agriculture biologique ou à la nature, le second est disquaire à Rennes¹.

■ Nils, né en 1982

J'ai rencontré la techno par la free party. J'étais apprenti. J'avais seize ans la première fois, en 98, mais ça ne m'a pas spécialement donné envie d'y retourner. C'était une teuf des Narkotix, dans des hangars, à Saint-Jacques-de-la-Lande. Il n'y avait pas beaucoup de déco, c'était assez glauque, c'était enfermé. Je ne connaissais pas la techno, donc je n'accrochais pas. On n'est pas restés très longtemps. J'écoutais du rock psyché, pas mal de reggae aussi, du rap, des trucs de djeuns, je commençais un peu à apprécier Prodigy et Asian Dub Foundation.

Il y a véritablement eu une découverte et une envie d'aller plus loin lors d'une autre teuf, en 99/2000. C'était en pleine nature, en forêt, c'était beaucoup plus gai au niveau de l'ambiance, et j'étais avec pas mal d'amis. Forcément, on a commencé à rigoler, et j'ai consommé de la drogue, aussi, du LSD. La drogue associée avec la musique techno m'a fait rentrer dans un autre monde et m'a procuré des sensations fortes et très agréables, le son m'a beaucoup plu. Le lendemain, j'ai eu la certitude d'avoir vécu un truc réellement hors du commun, un peu magique. Je n'y étais pas allé pour me droguer non plus, j'avais déjà testé avant par ailleurs, je n'ai pas découvert ça en free party. Il y avait la déco, l'ambiance, des gens qui jonglaient, la gratuité de la fête. Je n'ai pas véritablement fait de rencontres les premières fois.

1. Voir « Génération 2000 ».

J'ai beaucoup de souvenirs de cette première teuf, parce que c'était quand même un vrai voyage. Drogue plus musique techno, ça a été un drôle de mélange qui a fait que j'ai eu très envie d'y retourner, je n'ai pas trop compris ce qu'il s'était passé. C'était assez personnel, je suis resté devant le mur de son toute la nuit. C'était la première fois que je voyais des gens jongler avec des bolas. On était en comité hyper restreint, il n'y avait pas plus de cent personnes, c'était une toute petite teuf. C'était dans une grange, une espèce de bâtiment en bois, dans une forêt, censé copier un peu le modèle des ranchs américains, c'était rigolo. C'est d'ailleurs un site sur lequel on est retournés plusieurs fois organiser des soirées, plus tard. C'est dans les Côtes d'Armor, il y a des grosses pierres devant, maintenant, on ne peut plus rentrer.

J'allais un peu dans les soirées privées, dans les champs, déjà, mais pas techno. Dans le coin de Dinan, il y avait pas mal de fêtes entre amis, voire pour un cercle un peu plus grand, on y allait avec Trash. Il n'y avait pas forcément de concerts, mais du djembé et d'autres instruments acoustiques, du feu et une grosse bouffe collective. C'était la découverte de la fête, de l'alcool, du fait d'être entre amis. Les bars et les boîtes, ça ne m'a jamais intéressé plus que ça, il fallait donc trouver une autre manière de faire la fête, et c'est ce qui nous tombait dessus.

J'étais apprenti dans l'imprimerie, je me destinais à une vie classique, je vivais dans un milieu classique: une famille relativement soudée, dans une petite maison en bordure de grande ville, en campagne. Je crois qu'à cet âge-là, tu as du mal à te projeter dans le futur lointain, tu ne sais pas trop comment ça va se passer, mais tu visualises un peu. Ben voilà: un métier, une femme, un enfant, une maison, une voiture, ce modèle social qu'on a depuis l'enfance. Il y a eu un basculement progressif, pas ultra rapide, ça s'est fait de façon très fluide, sans cassure nette.

En premier lieu, faire la fête, c'est vite devenu aller en teuf. Ça me rappelle une soirée: on était plusieurs teufeurs, Trash et d'autres.

Des amis organisaient un méchoui sous un grand barnum, dans un champ. On se faisait chier, jusqu'au moment où l'un de nous a sorti une K7 de techno, alors qu'avant ça, je n'étais pas techno, mais alors pas du tout ! Cette musique, ça a été une découverte, une espèce de claque. Le jeu, d'abord, c'était de chercher des teufs tous les week-ends. On trouvait par le bouche à oreille, surtout, et avec les flyers. J'avais un groupe d'amis plus ou moins introduits dans le milieu, un tout particulièrement, qui avait souvent pas mal d'infos, parce qu'il connaissait les Narkotix et d'autres. Il y avait un côté secret, il fallait chercher, on n'en trouvait pas toujours. Dès qu'on entendait parler d'un truc, on essayait d'y aller.

J'aimais bien danser, c'était rare que je m'enferme dans une bagnole. C'est rigolo, je ne dansais jamais avant. En même temps, c'est un bien grand mot : c'est spécial comme danse. Il y a bien des gens qui font des choses hyper esthétiques, mais sinon, c'est très basique. En général, quand je me mettais devant un mur de son, je mettais les mains dans mes poches et je fermais les yeux, et puis je bougeais un peu les jambes, basta ! On ne peut pas appeler ça vraiment danser, on bouge un peu sur le rythme de la musique. Ce n'était jamais très expressif, pour moi. Il y avait un côté sympa aussi quand il y a pas mal de monde, que les gens crient, il y a une émulation. Je n'aimais pas spécialement les gros murs, mais j'aimais bien quand le son était propre et très fort, surtout au niveau des basses.

En 2000, je suis rentré en bac pro d'imprimerie à Nantes et une grosse partie de la classe, je dirais 50 %, était constituée de teufeurs. Il est arrivé que l'on se retrouve à une bonne dizaine sur vingt-cinq à des teknivals.

Ça a duré jusqu'en 2001, c'est là que j'ai acheté des platines. J'ai le souvenir d'un teknival des Trans où j'ai passé pas mal de temps derrière le son à observer le mec qui jouait. J'avais un pote qui mixait de la house et qui m'avait déjà montré comment ça

marchait, mais je n'avais pas approfondi plus que ça. À cette teuf-là, pas longtemps après, je me suis dit que j'allais essayer.

Je me souviens être allé dans des magasins de vinyles au hasard pour chercher de la techno, et il n'y en avait pas spécialement, en tout cas pas le son qui se faisait en teuf à l'époque, c'est-à-dire principalement hardtek/hardcore. J'ai fini par trouver ces magasins un peu spécialisés pour les DJ de teuf, comme Tekshop, à Rennes, les gars m'ont orienté vers là. Je savais déjà que ça s'appelait de la hardtekno, mais je crois que c'était assez vague, quand même. Quand je compare à maintenant, mes goûts en matière de techno sont aujourd'hui beaucoup plus précis. J'écoutais un petit peu le vinyle avant de l'acheter, quand même. Au tout début, je me souviens avoir acheté pas mal de hardcore, alors qu'au final, ce n'était pas mon truc, ça m'a très vite passé.

J'avais racheté les platines d'un mec qui était DJ aussi, mais DJ en soirée, pas techno. Il m'a refourgué ses platines, sa table de mixage, des trucs de base : des BST. On a très vite acheté des enceintes, avec Charlie.

■ Pierrot, né en 1981

Avant mes onze-douze ans, je n'ai pas de souvenir de baigner dans un univers musical. Vers 91-93, ça a été la première prise conscience de l'existence des vinyles de mon père. Je les avais regardés avant, mais je n'avais pas conscience que ça pouvait être intéressant. J'ai acheté mes premières K7, et à partir de là, j'ai kiffé la musique non-stop. J'ai toujours écouté la musique des autres, je m'intéressais, j'ai découvert le metal, le punk, le rock indé, Shellac, le hip-hop français etc.

J'ai eu une scolarité un peu chaotique : j'ai fait six ans de collège. Les profs ne comprenaient pas forcément comment je fonctionnais. Il y avait des sujets qui m'intéressaient, d'autres beaucoup

moins. J'aurais beaucoup à dire sur l'Éducation nationale. Avec des potes, on planait en écoutant de la techno, c'était un voyage, on fumait du shit. J'ai eu aussi une courte période de consommation d'eau écarlate, on avait l'impression de tomber du lit en écoutant de la trance. C'était aussi l'âge des premières clopes.

On est arrivés à Trébeurden avec mes parents, j'arrivais d'un collège de banlieue rennais : j'ai été un peu le boss là-bas. À quinze ans, j'ai eu mon premier lecteur CD. J'achetais des K7 vierges et j'enregistrais la radio, l'émission Cyber Trance sur Fun Radio. J'écoutais aussi les disques de mes parents, je découvrais Pink Floyd et d'autres trucs. J'écoutais des CD de techno, du Carl Cox, des compilations comme Techno Travel, etc.

J'ai eu droit à un magazine par mois : *Rock Sound* (le premier en 96), avec une compil sampler, que j'ai acheté jusqu'au n° 40. J'ai aussi pris *Trax* à partir de 97. Je volais des CD dans le supermarché dont mes parents étaient gérants. Quand j'avais une bonne note, j'avais droit à un CD. J'écoutais de la techno et du rock. J'avais compris qu'il y avait une notion d'underground : quand je parlais à des potes, que je leur faisais des K7 de compil, ils ne connaissaient rien. J'aimais la musique à fond.

En 96, 97 et 98, je me suis rendu en train aux soirées « Planète » des Transmusicales, de quinze ans à dix-sept ans : des soirées rave, dans les hangars du parc d'exposition. J'ai vu Fatboy Slim, les Chemical Brothers, Carl Cox. On ne prenait pas de drogue, à l'époque, à part du shit, je ne buvais même pas vraiment. Le plus gros des hangars était coupé en deux, tu arrivais dans la salle techno, et de l'autre côté, c'était un grand chill-out¹ avec du sable. Je suis resté dans la salle trance à danser pendant cinq heures. Quand mes potes m'ont récupéré, à 7 heures du mat, je saignais du nez de fatigue avec un grand sourire. J'ai adoré ça, autant la musique que la danse.

1. Voir « Chill-out ».

J'ai toujours aimé Jeff Mills, j'ai écouté Art of Trance aussi. Mes potes étaient plus barrés hip-hop, ils n'étaient pas intéressés par la trance. J'ai continué à lire *Trax*, jusqu'à écouter du Aphex Twin et du Amon Tobin. Un jour, on m'a passé un CD de DSP et un autre de Mem Pamal, en 99. J'ai pensé tout de suite que c'était la prolongation de ce que j'écoutais. En lisant *Trax*, tu avais l'impression de connaître un milliard de choses, alors que ce n'était qu'une infime partie. Ce jour-là, j'ai réalisé qu'il y avait une culture plus radicale, qu'il y avait toute une tribu qui était en marge. La basse était là tout le temps, elle t'en mettait plein la gueule, et dessus, il y avait un truc psychédélique qui te rappelait la trance, et puis des trucs minimalistes très pointus avec des tout petits sons. Je prenais conscience que ça existait, qu'il y avait un mouvement. Le mot « free party » prenait une consistance. Tu comprends quand même qu'il y a les gros crassous habillés en kaki, et les autres qui vont en rave ou en club. J'ai réalisé qu'il y avait des gens qui avaient un mode de vie entièrement tourné vers ça, vers cette culture.

En 99, j'ai fait ma première petite teuf. C'était un truc entre potes, sans nom, à Plougrescant (dans les Côtes d'Armor), organisé par un mec un peu plus vieux qui avait filé des champis à tout le monde et qui passait de la musique. C'était un endroit absolument magnifique, sur la côte de granit rose. On avait amené des enceintes sur la presqu'île, à bout de bras. Je connaissais la musique et la drogue, mais il me manquait la communion des deux : c'est le jour où j'ai découvert ça, avec une musique qui te booste, qui te fait sentir des choses. Et puis c'était en extérieur, c'était trop bien, on n'était pas dans un bar ou dans une boîte. Tout le monde souriait, il y avait des *freaks* un peu partout, chacun faisait ce qu'il avait envie de faire, on était une trentaine. Ça a été une révélation, il me manquait ça. Avant, on le vivait dans nos chambres. En extérieur, tu peux naviguer en faisant autre chose, tout en écoutant la musique : à côté d'un arbre, n'importe où, tu es immergé. Le lieu était magnifique, sur une sorte de pelouse moussue, avec

une mini-grotte dans le granit rose, une tenture très jolie derrière les platines, des petites enceintes, une clairière, et la mer.

En mai 99, à Derval, j'ai connu ma première vraie teuf, j'ai vu les mecs en camion, des vieux, avec des piercings partout. C'étaient les 3faze qui organisaient un teknival. Il y avait sept ou huit sons, c'était dans une carrière, avec un Boudha, des tentures. Il y avait un sound-system anglais présent. Il y avait plein de bagnoles garées partout, plein de camions dans une espèce de désert. On a cherché, on a tourné un peu, mais on a trouvé rapidement grâce aux lumières.

Une fois que tu touches ce milieu-là, le réseau se tisse très rapidement. D'un coup, tu te sens à part, dans un univers underground, presque rejeté. Tu le sens bien : c'est interdit, c'est secret, il faut chercher, il y a une infoline. J'ai eu la chance de rencontrer des personnes qui m'ont dit les bonnes choses. Elles m'ont expliqué que si elles étaient sur la route à vivre comme ça, ce n'était pas comme un bar ambulante ou comme une boîte de nuit ambulante : il y avait tout un ensemble de valeurs d'écologie et une contre-culture. Le nomadisme a ses galères, mais aussi ses avantages. J'ai trouvé ça superbe, ces cyber-hippies, on est restés assez longtemps.

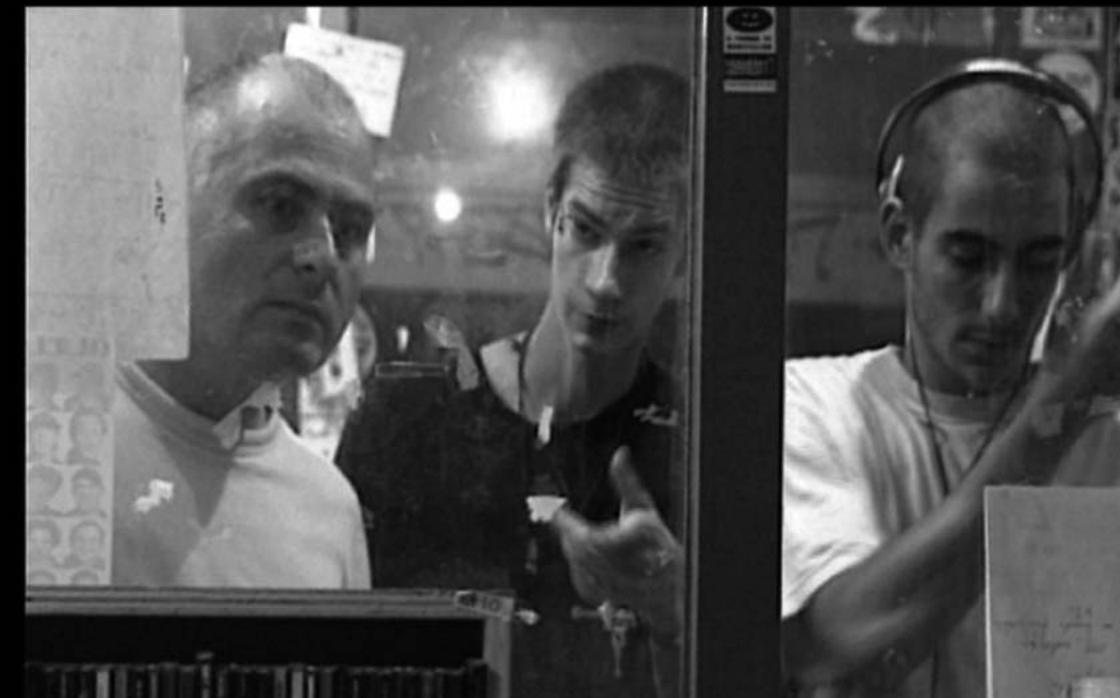
C'était un choc : ma mère est née à sept bornes de Derval, et je me retrouvais là, où j'ai été toute ma jeunesse, dans une carrière avec des gros camions aménagés. Ça sentait la crasse, les dreads, les piercings. J'ai touché le concret, au-delà de mes attentes. Je voyais des mecs de trente-cinq ans avec des gueules pas possibles, je savais qu'ils ne travaillaient pas. Ils faisaient de la musique, et ils avaient le sourire. Putain !

J'en ai fait une fois par mois, au début. C'est venu progressivement, mais je n'ai jamais arrêté. Dès qu'un style musical m'intéresse, j'essaye d'en faire le tour. Je me suis rendu compte qu'il y avait des milliards de K7 qui circulaient, et plein de sound-systems. Je

n'ai jamais été dans la surenchère, vers le hardcore exclusif, style « je joue plus fort, j'ai une plus grosse bite! » Beaucoup pensaient comme ça, je l'ai ressenti assez vite, mais j'aimais bien la diversité. J'étais plutôt hardtekno, mais je n'aimais pas entendre plusieurs fois les mêmes disques sur la même soirée.

J'étais déjà dans les dernières générations. À partir de 2000-2001, c'était déjà fini, en fait, et je l'ai vite réalisé. J'avais vécu des petites soirées, quelques rares grosses, 3faze, Oxyde, je n'avais pas été au premier teknival de Marigny et j'avais regretté. Quand la loi¹ est passée, on a réalisé que quelque chose changeait. C'est fou parce que c'est à ce moment qu'on entrait dans la culture. À la teuf des Oxyde, en avril 2002, j'étais parti le dimanche, et j'ai appris que le son s'était fait saisir le lundi. Je voyais qu'il y avait encore un autre monde : qui sont ces gens qui restent quand toi, tu es parti ? À un moment, tu en prends conscience, tu veux passer de l'autre côté.

1. Voir « La loi ».



KANYAR

La free party, plus encore que la rave en général, est l'univers de la débrouille, du Do It Yourself. Des centaines d'individus prennent leur destin en main. Ils créent des structures, ils développent des activités artistiques, ils montent des stands... Ils se trouvent parfois des moyens de subsistance au sein du mouvement auquel ils appartiennent, mais le plus souvent, il s'agit d'un investissement gratuit, d'un don de sa personne et de son temps, totalement désintéressé. La musique tient toujours une bonne place dans cet univers. Comme dans la scène alternative rock des décennies précédentes, de nombreux labels indépendants vont naître, à la grande différence que les possibilités technologiques



nouvelles et que la facture même de ces musiques entraînent une grande facilité pour faire. Les studios d'enregistrements des temps anciens sont oubliés, les chaînes de productions se réduisent considérablement, ainsi que les coûts, et la musique est réalisée dans des home studios par des musiciens solitaires.

Le label Kanyar, créé en 1993 par des personnes qui venaient de la radio en majeure partie, alors que la scène marseillaise est en pleine effervescence, est un bon exemple de ce processus. Les origines des créateurs du label sont très diverses et renseignent bien sur le large creuset qu'a pu être la tekno libre à ses débuts. On y trouve Marko, militant de longue date des radios libres et activiste des premiers temps de la musique techno, comme il le sera lors des derniers feux de la fête libre en France; Minh-Thu, très impliquée dans l'émergence de la scène free marseillaise; et puis Raff, un des premiers livers français de la free party, futur membre des OQP puis des Sound Conspiracy.

Marko a commencé à faire de la radio pirate en 1973. Il a participé notamment à quelques actions politiques importantes durant la décennie.

■ Marko, né en 1954

J'ai toujours considéré que mon boulot servait à financer mes passe-temps favoris, mes activités « militantes » et de loisirs. Je n'ai jamais trop adoré les métiers que je faisais. Par exemple, je m'occupais de la production de cartes micro-informatiques de 80 à 87, ce n'est pas forcément bandant. C'est toujours le cas pour mon boulot actuel, qui me laisse beaucoup de temps libre.

J'ai monté une radio pirate à Montpellier en 1977: l'Eko des Garrigues. Sous Giscard, en 1978, au moment de la répression la plus forte sur les radios libres, on a fondé le GRRRRR (Groupe Résolu à Réémettre en Rafale les Radios Radiées). On prenait

les émissions sur K7, et puis pendant trois/quatre heures, on se mettait avec des super antennes et des amplis à lampes très puissants dans un endroit qui portait bien, souvent sur une montagne (par exemple vers Vaison-la-Romaine ou vers Alès), et on émettait pratiquement de Marseille à Perpignan, parce qu'il n'y avait pas de brouillage, à l'époque. En 81, quinze jours après que Mitterrand ait été élu, on a commencé à émettre en continu, et depuis, l'Eko des Garrigues ne s'est jamais arrêtée. J'en ai été le président jusqu'en 92. Je m'occupais, avec d'autres, de la programmation. On n'avait pas de salariés, on faisait tous un peu tout, sauf la trésorerie pour moi (je ne sais pas gérer les chiffres). On passait beaucoup de musique alternative, du rock indépendant surtout. On passait déjà pas mal de groupes electro-rock, dès mi-80, c'était trash punk électronique, et ça nous plaisait beaucoup.

On était très demandeurs et on allait beaucoup en Espagne au début des années quatre-vingt pour s'approvisionner en musiques de la Movida. C'était très pop, mais il y avait aussi du rock, du rap, et beaucoup de créations très espagnoles et régionalistes. Et en même temps que la Movida, il y avait la musique des Baléares : une house d'assez mauvaise qualité, on n'aimait pas. Elle a un peu évolué avec la techno européenne par la suite, et puis ils ont branché rapidement sur la house américaine. Mais tu l'entendais dans les bars, dans les fêtes populaires espagnoles des années quatre-vingt, à Saragosse, à Valence etc., c'était très populaire. Ça ne s'appelait pas la makina à l'époque, c'était une espèce de musique de danse électronique, qui chantait beaucoup. Il y avait même des énormes clubs espagnols qui passaient ce genre de musique, et les gens étaient ravis : ils venaient en bus, c'était vraiment exactement comme le phénomène techno qu'on a connu après, ils faisaient 400 km pour aller dans un gros club où Tartempion jouait ! Cette musique de danse allait très bien pour les clubs, voilà, parfait. C'était assez impressionnant malgré la qualité moyenne de la musique, il y avait d'excellentes sonos, ça faisait boum-boum, tout le monde était ravi ! À l'Eko des Garrigues, on avait une démarche

beaucoup plus alternative et indépendante, on détestait la variété-toche évidemment, donc c'est vrai que la house et la makina, ce n'était pas ce que l'on recherchait, je n'ai jamais aimé les clubs de toute manière. En France, j'y suis allé rarement par la suite, pour quelques soirées techno, mais ce n'était pas mon truc.

Puis, au fur et à mesure est arrivée la house, qui me plaisait moyennement, mais surtout l'acid house. La découverte du son acid, pour moi, ça s'est passé sur France Culture, vers 88. Un jour, j'écoutais une émission où j'ai entendu cette musique, au milieu de la nuit. Cette tranche horaire était toujours sublime, expérimentale. Je me suis dit que ce son était trop terrible, c'était génial ! Je l'ai découvert un peu plus par la suite.

À la fin de la décennie, on arrivait au bout d'un cycle, la créativité descendait effroyablement dans le rock alternatif français, et même européen. C'était insupportable, c'était l'époque où il y avait cette mode du rock musette : les Garçons Bouchers, la fin des Béru, le début de la Mano Negra et des Nègresses Vertes. On était un peu désespérés, ça tournait en rond. C'était un peu la guerre interne à la radio entre les rockeurs, qui ne pouvaient pas blairer l'électronique, et nous. Quand le mouvement rock alternatif a commencé à décliner, en 87-88, ça a été terrible ! La radio a failli y laisser ses plumes, c'était le début d'une période trouble.

Quand on a vu arriver le mouvement techno en 92 dans la région, on s'est engouffrés dedans. C'était le début des Pingouins à Montpellier, qui ont commencé à organiser des raves dans des clubs à Pézenas et aux alentours¹. Ils ne faisaient pas que de la house, il y avait du hardcore, il y avait Liza N' Eliaz, ils l'invitaient souvent. C'étaient les premières parties du sud de la France, on trouvait ça génial ! Ça a été vraiment le début d'une explosion très forte. En 92, je ne bossais plus, Montpellier bouillonnait, mais à son échelle, car c'est relativement une petite ville. Tu n'as pas

1. Voir « Rave vs free party ».

la foule que tu peux avoir à Marseille quand tu fais un truc: on avait toujours du monde, mais plutôt autour de cinquante/cent personnes en soirées. Tu avais des soirées dans des lieux vraiment terribles, la garrigue, des chapelles abandonnées, des trucs où il y avait des mélanges que l'on n'a plus retrouvés après, le hardcore, la techno etc. Tout le monde s'essayait! Ça a été une période très dense dont il est difficile de se rappeler tous les détails. C'était incroyable, tous les soirs, dans la ville, tu avais soit une rave en plein air, soit une soirée dans un lieu fermé, par exemple dans un bar-concert, mis à part le lundi. Nous, tous les mardis soirs, on organisait des soirées, puis tous les jeudis après, en dehors des vendredis et des samedis qui étaient réservés aux grosses soirées.

Pour moi, la musique est très importante. Je n'ai jamais pris aucun produit, donc c'est la musique qui me touche, il m'en faut très peu! Je suis assez bloqué dans la vie courante, par contre, dès que ça délire dans la tête, je peux partir assez vite, avec un peu d'alcool aussi, quand même. Il n'y avait qu'à ouvrir les yeux: tu voyais bien une potentialité incroyable dans tous les sens. Au départ, c'était ouvert à tout et à tous, chacun venait contribuer par ce qu'il savait faire, par la technique, la sono, la musique, la déco etc. Ça impliquait tout le monde: les filles, les garçons, c'était un truc assez fantastique. J'avais vraiment besoin de m'échapper à l'air pur, et ça se passait souvent dans la nature, c'était terrible! Avec la radio, on était à fond dans cet univers. C'est arrivé à moment idéal dans ma vie et ça a été un grand soulagement pour moi.

Les festivals rock coûtaient très cher, et commençaient à 21 heures pour se terminer au mieux à 2 heures du matin. Tu ne pouvais pas trop délirer. J'aimais bien certains groupes, mais il fallait dépasser cette notion à tout prix: on en avait tellement marre du schéma concert, du groupe qui joue devant des gens et qui ne sait pas forcément captiver le public! On en avait ras-le-bol! Mais putain, les concerts, ce n'est plus possible, il faut arrêter ce genre de trucs! Dans la techno, il n'y a pas de scène, ça se passe dans des lieux

insolites. Et puis il y avait des intervenants, des gens du théâtre même. Les Nuits Blanches, par exemple, qui étaient déjà présents en 92 à la rave des Transmusicales à Rennes, étaient géniaux ! Moi aussi, en 93-94, j'ai fait des trucs dans les bois. J'ai connu des moments malheureux où les flics ont tout annulé. Tout le monde a eu des problèmes à ce moment-là ! Le mouvement a été très vite réprimé par les flics qui venaient arrêter les fêtes.

Je suis parti de Montpellier en 93, j'ai laissé la présidence de la radio. J'avais trouvé un boulot dans l'électronique à Aubagne, purement alimentaire. Je me suis installé à Marseille parce que Montpellier me sortait par les yeux. J'en avais fait le tour, on y voyait toujours les mêmes gens : c'est vraiment une petite ville, quand même.



■ Minh-Thu, née en 1973

Je suis née à Marseille. Mes premiers émois musicaux viennent de ma grand-mère, qui était fan de rhythm'n'blues. Mes grands-parents étaient restaurateurs. Tous les dimanches, le restaurant était fermé : c'était réunion de famille, fête à tout va avec musique et danse. J'ai connu un univers festif dès la naissance.

Les musiques alternatives, ça a été vers l'âge de douze/treize ans avec un grand frère qui était fan de punk français. J'ai découvert Ludwig, Béru etc. Et puis j'ai écouté du grunge comme Alice in Chains et du rock new-yorkais comme Sonic Youth, mais je n'ai jamais été complètement attachée à un mouvement. J'ai fait une fac d'anglais. Je ne tire aucune fierté de mes études. Je ne crois pas que l'Éducation nationale nous amène grand-chose. Je l'ai fait parce que quand on commence quelque chose, on le finit, j'aime aller au bout des choses. Et la vie d'étu-

diant, c'est chouette! Ça permet de voir plein de choses. C'est là où j'ai rencontré des gens qui sont encore mes amis aujourd'hui, mais c'est plus en traînant que je les ai rencontrés. Mes grands-parents habitaient à cinq minutes à pied du Cours Julien, c'était le cœur de l'activité alternative à Marseille dans ces années-là. Tu avais la Maison Hantée, rue Vian, les punks, les grunges, les redskins, tout le monde traînait là. La personne qui m'a le plus ouverte, c'est Raff. On avait un pote en commun, un redskin. On s'est rencontrés au Il Caffè, au Cours Ju. Il était hyper curieux.

■ Raff, né en 1968

Je suis né dans les quartiers nord de Marseille. J'étais dans une cité où je n'aurais jamais dû vivre ce que j'ai vécu, quand j'y retourne, les anciens potes sont toujours là, ou alors à Vitrolles ou à Marignane. J'étais insomniaque, alors je passais des nuits à écouter la radio. Ça m'a



rapidement gavé d'écouter des radios commerciales, alors j'ai découvert les radios libres: radio Galère, Utopie, Gazelle. Et j'ai commencé à me tourner vers France Culture. La nuit, il y avait des expérimentations sonores de taré. J'avais commencé à écouter du hip-hop avec Sidney, au début des années quatre-vingt, c'était à la mode, mais quand c'est retombé, plus personne n'en parlait. Sur les grandes ondes, en cherchant, je tombais sur des radios américaines ou anglaises, et en 1988, quand il y a eu l'acid house en Angleterre et les premières raves en Belgique et à Lille, je suis tombé sur des mixes. Je ne savais pas que c'était de l'acid house, j'ai écouté ça pendant des heures. À l'époque, sur Marseille, il y avait uniquement deux ou trois émissions qui passaient du hip-hop ou du ragga: B Boys Stance (les futurs IAM) et le Massilia Sound System avec Jo Corbeau. Il y avait aussi deux émissions punks sur Radio Utopie, il fallait jongler.

Je n'en parlais pas dans la cité. Déjà, quand je parlais de hip-hop, ça me rigolait au nez. En 1985, dans les quartiers nord, tu avais accès à TF1, A2, FR3, et quelques radios, tu n'avais rien d'autre. Le matin, ça ne servait à rien que je leur en parle, c'était comme si je leur disais : « J'ai lu Victor Hugo. » Ils auraient rigolé : « Allez viens on va jouer au foot. » Il n'y avait pas du tout d'underground dans les quartiers nord : ils écoutaient du funk, c'était « le Mia », et il y avait le reggae pour les plus alternatifs. Les seuls qui détonnaient un peu, c'était Quartiers Nord, un groupe de hard rock de la Belle de Mai. Ça a bougé progressivement grâce à Jo Corbeau, Massilia et IAM.

Vers dix-neuf/vingt ans, j'alternais Contrat Emploi Solidarité et chômage, ma vie tournait surtout autour de l'OM, comme beaucoup de jeunes marseillais, j'étais un « ultra », c'était mon « underground » à moi...

Un peu plus tard, en traînant en ville, je me suis retrouvé par hasard au quartier de la Plaine et au Cours Julien. Je ne savais même pas que ça existait ! Pour moi, Marseille, c'étaient les quartiers nord, la Canebière, la rue Saint-Fé, le stade Vélodrome et la plage. Je me suis demandé : « Mais qu'est-ce que c'est que ça ? » Je ne savais pas qu'un quartier « alternatif » existait. Je suis tombé sur un fanzine littéraire libre, *Gorge Profonde*, dans une des librairies du Cours Ju. Je l'ai pris, je leur ai téléphoné. Vite fait, j'ai bidouillé quelques textes pour leur dire que j'étais poète. C'était en 88, j'avais vingt ans. Par chance, ce n'étaient pas des gens qui se la jouaient, ils étaient cool. Et puis dès que j'ai pu, je me suis vite rapproché du Cours Ju.

J'ai rencontré Minh-Thu et on a pris un studio à deux pas. On jouait les « artistes galériens », ça créait à tout va autour de nous ! Avec Gorge Profonde, on faisait une émission littéraire de poésies et de montages sonores sur Radio Galère, bien bordélique tout de même. Moi, j'assurais la technique et l'animation. Parfois, je

faisais les bidouillages sonores en direct, quasiment ce qu'on pourrait appeler mes premiers lives! J'amenais un petit sampler que j'avais acheté, un truc à la con, tu appuyais sur un petit clavier pour envoyer les sons. J'enregistrais les gens en direct, et je repassais ce qu'ils disaient avec d'autres sons.

■ Minh-Thu

En 90-91, on était tous prêts pour la tekno sans le savoir. On s'intéressait tous à des sujets proches, par le biais de la philosophie, de la thérapie par la transe, par exemple. L'humanité avait une base commune: la musique, et un rythme. Je m'intéressais aux chamanes, à Antonin Artaud. On savait qu'une musique binaire et répétitive peut ouvrir les portes de la perception. On avait ce fanzine, Gorge Profonde, littérature et musique, et nos émissions de radio. On écrivait des poèmes, des nouvelles, on faisait de la musique. À Marseille, tous les groupes se mêlent, on suivait aussi le parcours de Massilia Sound System, par exemple. Tout le monde se connaissait, Lux B avait son émission juste après nous sur Radio Galère. Tous les mouvements, à partir du moment où il y avait une forme de contestation, se regroupaient: les occitanistes avec les redskins et avec les punks. À la limite, c'étaient les gothiques qui étaient les plus à l'écart, on se mélangeait tous. C'est comme si tu fondais une famille, un groupe ethnique, on avait le même but: aller contre la société, la politique de l'époque, qui était finalement moins pire que la politique d'aujourd'hui. On était tous des gauchistes affirmés.

C'était le début des fanzines, de l'idée de la gratuité, du partage des idées; il y avait les radios libres. On était tous étudiants à part Raff, les membres d'Öko System aussi, pour la plupart. Tous les grands mouvements contestataires sont partis des mouvements étudiants: on est moins lobotomisés que les ouvriers qui travaillent à la chaîne pendant huit heures par jour. Et nos parents pensaient encore que le travail les sauverait: « *Arbeit macht frei* ».

Les études, ça t'apprend quand même à penser autrement, à voir d'autres façons de penser, avec la philosophie par exemple. Ça m'a permis de comprendre que la société dans laquelle je vivais ne me correspondait pas, que je ne voulais pas entrer dans le moule qu'on me préparait. Je me suis dirigée vers tout ça pour aller contre mon éducation bourgeoise catholique. Je me demandais comment mes parents avaient oublié d'où ils venaient.

Et puis le monde se modernisait, avec l'électronique. Ça a été une révolution pour nous, ça ne l'est plus aujourd'hui, parce que les gamins ont internet dès la maternelle. On avait les premiers jeux vidéo, c'était une vraie découverte, c'était le début de l'ère de la machine. La tekno, ça a été début 92. Elle est arrivée au bon moment pour appuyer la contestation, pour moi. La tekno est venue se greffer sur le punk, sur d'autres bases musicales. Les six premières années de la tekno, c'est vague dans mon esprit, parce que c'était un truc nouveau tous les jours, c'était énormément de choses à gérer, sans cesse nouvelles.

■ Raff

Marko était déjà dans la techno. Au niveau de la scène et de la musique techno, c'était lui le précurseur. Il fréquentait tout un tas de gens qui n'avaient rien à voir avec ça, comme nous. On se foutait de la techno. Il faisait l'Eko, je pense qu'on s'est rencontrés *via* un gars qui animait une émission de rock hardcore à la radio (Gazelle ou Grenouille). Marko avait un transmetteur télé et on devait faire une télé pirate ensemble, je pense que c'est ce qui est à la base de notre première rencontre. On avait monté une petite équipe de bras cassés (à part Marko lui-même) : moi, Lux B, qui faisait aussi une émission à Radio Galère, décédé récemment, qui a rejoint après le Massilia Sound System, et quelques autres, ça n'avait rien à voir avec la techno. Moi j'étais surtout hip-hop, alternatif, punk, Massilia, Béruriers Noirs, Ludwig etc. Je traînais avec les redskins, les grunges etc.

Pour moi, la techno, c'était la musique des clubs, des riches. Sauf que quand Marko m'en parlait, je me disais qu'il devait bien y avoir un intérêt là-dessous, mais je ne voyais pas du tout ce qu'il y avait d'alternatif dedans. J'étais plus barré dans le fanzine et l'émission Gorge Profonde. On faisait des happenings, des trucs gratuits, dans ma tête, ce que je voulais, c'était le libre, et Marko était comme ça aussi. Mais il allait à Barcelone, dans des clubs, ou ailleurs, on en parlait super rarement. C'était en 90-91, il faisait les navettes Montpellier-Marseille. C'était vraiment quelque chose à part, c'est comme s'il m'avait dit : « J'ai un potager. » On faisait ces conneries de télé, on se moquait de la techno, mais à l'intérieur de moi je savais qu'il devait y avoir un intérêt.

■ Marko

En 1988, on a fait notre première télévision hertzienne pirate à Montpellier. On commençait le soir à 19/20 heures. Cette émission était réalisée dans le souci de foutre la merde et d'être les premiers à faire un truc. J'avais acheté un Amiga qui me permettait de faire une mire, une image fixe, pendant qu'on ne diffusait pas d'émissions. On a émis pendant un an, tous les jours, et puis on a arrêté quand les RG ont commencé à nous tourner trop autour. C'était sous Mitterrand, donc ça se passait assez cool : ils te convoquaient, on allait boire un pot, et ils te demandaient quels étaient exactement tes objectifs. Ils voulaient juste renseigner leurs fiches. La télé, c'est pire que la radio, c'est très épuisant parce qu'il faut produire de l'image. Donc au-delà des films d'art et d'essai qu'on passait beaucoup, on avait épuisé le potentiel.

■ Raff

Je suis tombé sur Blackee, un jeune étudiant des Beaux-Arts à Aix (Olivier, qui allait plus tard devenir VJ et graphiste de OQP sous le nom de Starsk, puis créateur du label Okupé). Il était un peu plus punk que Gorge Profonde. Je l'ai « recruté », on va dire :

je collais une affiche de Gorge Profonde et il m'a branché, je lui ai proposé de venir faire des trucs avec nous. Je disais toujours : « Viens ! » aux gens. Do It Yourself ! Un jour, il est tombé sur les Spi qui distribuaient des flyers pour leur première teuf dans le coin. Il est arrivé : « Vous ne croirez pas ce que j'ai vu : des gars qui viennent d'une autre planète. Ils sont habillés comme des punks, complètement délirants ! Et ils font de la techno ! » En fait, c'étaient Debbie, Ixi et Paula, principalement, qui étaient sur Marseille à distribuer des flyers. On s'est moqués de lui. Il nous a dit : « Mais c'est tekno free, c'est libre, c'est nature ! Raff, tu ne peux pas rater ça ! » Évidemment, je n'y suis pas allé. C'était en 92. Ça devait être vers Aix. Là, ils ont rencontré les gens qui allaient faire OQP ensuite. Les flyers présentaient l'association de la technologie et de la nature.

Au bout d'un moment, on s'est dit qu'on allait les inviter à l'émission (ils squattaient dans leurs camions dans la campagne aixoise). Et donc Debbie, Ixi et Paula ont débarqué, avec les chiens. On a commencé à parler. Moi, j'ai essayé de les tacler : sur leurs premiers flyers, tu voyais écrit « PolyGram », je les chargeais là-dessus. Pour moi, ça ne pouvait pas passer, je cherchais la petite bête. Mais de voir des meufs qui arrivaient, déjà, alors que la culture était principalement masculine chez les Français, c'était étonnant. À un moment, Ixi m'a filé une K7 en me disant : « Si tu veux passer un truc, passe ça, c'est un mix de ma musique. » À l'époque, je mettais beaucoup de musique en fond sonore, je faisais des montages sonores expérimentaux avec ou sans messages, avec des bidouillages. J'ai continué à animer, et d'un seul coup j'ai entendu cette musique, c'était de l'acid. Un joint tournait, je n'avais pas l'habitude de fumer (je n'ai jamais vraiment pris de drogue dans ma vie). J'avais tiré une taffe, mais je pense que c'est vraiment la musique qui m'a retourné. Ça m'a rappelé sans doute l'acid house des radios de 88, mais en plus délirant. J'étais en train de parler, et en même temps, je sentais que je rentrais dans une dimension dans laquelle je n'étais jamais rentré, et j'essayais de la combattre : « Ce n'est pas possible ! Redescends sur terre ! » À la fin

de l'émission, elles nous ont dit de venir à la prochaine teuf, c'était à Tarascon. On a dit: « Allez, ok, pourquoi pas? »

■ Minh-Thu

Le souvenir le plus précis de ma rencontre avec la tekno, c'est venu de la politique, de la contestation contre Madame Thatcher. On avait entendu parler d'un mouvement de gens qui proposaient une alternative à ce monde. Ça s'appelait les Spiral Tribe. Ils faisaient de la musique électronique. Tu fais la fête toute la nuit et c'est gratuit, et tu es libre. Rien que « libre », c'est un mot qui nous a interpellés, on a cherché à en savoir plus. On les a interviewés, ils sont venus à l'émission Gorge Profonde. On découvrait des néo-punks. Blackee, c'était un punk, il avait quitté les Beaux-Arts parce qu'il avait un art trop politique. Ils sont venus, ils ont expliqué leur point de vue, et on est rentrés à la maison avec Raff, et puis ça a été le sujet d'une très longue conversation et d'un long cheminement: il y a donc une alternative au monde! C'était une grosse claque. Je me souviens d'avoir été à cette première teuf: tu avais cette musique, fort, cette rythmique qui te bouffait le bide, toutes tes entrailles vibraient sur la musique. Des gens de tous les horizons arrivaient. Tu laissais la musique te pénétrer, tu la rendais avec ton corps, mais tu dansais comme tu voulais, tu pouvais te laisser porter par la musique, ou aussi refuser de le faire.

■ Raff

On a débarqué à la teuf. Je ne pense même pas que l'on ait fait toute la nuit. On n'était pas des gens qui prennent de la coke, de l'ecstasy, du LSD ou autre, au pire, on buvait des bières et on fumait deux-trois joints dans la nuit, mais quand on est partis, j'avais une envie folle de continuer! Ce qui m'a marqué, ce n'est même pas la musique. Ça faisait des années qu'on se farcissait des concerts dits « alternatifs » dans des MJC, à la Maison Hantée, etc. Il y avait un truc qui clochait là-dedans, de dire « *Fuck off*

system! » et « *No future!* » dans des bars. À Marseille, il n'y avait pas trop la culture squat, c'est arrivé plus tard. Là, le truc était libre de chez libre : pas d'entrée, pas de sortie, c'est même plus que la gratuité. Je me rappelle combien ça m'avait impressionné. Les platines en plein milieu, on n'avait jamais vu ça, le son, tout ça. Mais je suis vraiment entré en free party par activisme, ça allait plus loin que tout ce que j'avais déjà fait. Et moi qui prônais le gratuit, le libre, je m'y retrouvais totalement ! D'un seul coup, j'ai eu l'illumination de l'utopie réalisée, en voyant la première teuf des Spi. J'ai dû rester cinq heures, de 23 heures à 4 heures, un truc comme ça. Tout le long du retour, je me suis dit que ce que je venais de vivre là, je ne l'avais jamais vécu. Vu que je ne consomme pas de drogue, comme la bande de potes avec qui j'y suis allé, je n'ai pas du tout capté cette dimension, ni le marché de la drogue, ni quoi que ce soit. J'ai peut-être vu des gens qui me branchaient pour m'en proposer, deux ou trois. Mais j'ai vu uniquement la dimension politique, qui était immense !

Quand tu parles de politique aux historiques, Debbie, Paula, elles se cassent, et ça, c'est important ! Il y avait une dimension révolte rencontrée avec le monde alternatif traveller, mais ils ne se rendaient pas compte que c'était de la politique. De l'alternatif, oui. Chez OQP, plus tard, c'était pareil. Olivier et moi, on était les seuls à interpréter ça sous un angle politique. J'ai commencé à m'investir avec Marko après cette fête Spi, parce qu'il m'a dit : « Tu vois, la tekno, c'est ça ! »

■ Minh-Thu

J'ai franchi un cap. J'avais enfin rencontré des gens qui allaient plus loin que nous. Nous, on restait sur Marseille, on se cantonnait à notre petite vie tranquille, et là on découvrait des gens qui venaient d'une société beaucoup plus contraignante que la nôtre et qui avaient eu une réaction à la mesure de la contrainte qu'ils vivaient à l'époque, parce que le gouvernement Thatcher était bien

pire que le nôtre. Il y a eu des gens qui ont eu les couilles de le faire, Do It Yourself! Si eux pouvaient le faire, on pouvait le faire aussi, une bonne teuf dans le sud, au soleil.

Le deuxième plus gros souvenir que j'ai, c'est une teuf des Psychiatrik. Avec Raff, on file en stop jusqu'à Paris, on trouve le fly. Là, on découvre Liza N' Eliaz. La claque : le hardcore ! Un long chemin pour arriver, c'était du côté de Rouen, l'ambiance, le son, l'usine désaffectée... Je me suis dit qu'on pouvait prendre possession des lieux abandonnés, des gens abandonnés, de sa vie. J'avais l'impression qu'il y avait une réunion de la jeunesse perdue, qui ne savait plus dans quelle direction aller. On n'est pas obligé d'être qui on t'a demandé d'être, on peut amener les gens à une conscience *via* un mouvement musical parce qu'il est porteur d'une philosophie : la fête libre, la fête gratuite. Pas de videur à l'entrée, pas de sélection, portes ouvertes. On vous prend tel que vous êtes, en tant qu'être humain. On est redescendus sur Marseille : ébullition totale, on faisait des grandes réunions avec Gorge Profonde. Tout le monde n'a pas adhéré. Olivier, Raff et moi, on a été les trois qui avons pris le mouvement le plus à cœur.

■ Marko

On a créé Kanyar en 93, alors que j'étais à mi-chemin entre Montpellier et Marseille. On a trouvé le nom avec un copain qui mixait à la radio, Alcid, en mangeant une bouillabaisse à la Pointe Rouge. L'idée était de promouvoir une espèce de techno méditerranéenne, une sorte de punk electro du sud. On savait bien que ce n'était pas trop possible. Quand j'ai rencontré Raff (qui n'était pas encore chez OQP) et Franky (Fky), on était bien d'accord sur le concept. Quand je suis arrivé à Marseille, on a monté ça tous les quatre, avec Minh-Thu, qui a joué un rôle très important : c'était un peu la « mère » de tous ces petits tekno marseillais. Elle les hébergeait, elle a suivi tout le mouvement depuis le début. Elle ne faisait pas du tout de musique, elle était plutôt graphiste.

■ Minh-Thu

J'avais un appart de 120 m² au Cours Ju. Je suis d'origine vietnamienne, chez nous, c'est une terre d'accueil, on a le plus grand respect pour le voyageur : il a plus de connaissance que toi, c'est ma grand-mère qui me l'a appris. Elle avait toujours une jarre d'eau à l'entrée de son jardin. Donc j'ai accueilli : les OQP, les Lego, les Psychiatrik etc.

■ Marko

Raff et Fky étaient des petits jeunes, ils commençaient à faire de la musique sur des Amiga, avec des trackers. Amiga a été le cristalliseur, un peu. Ils faisaient des petits morceaux sur les trackers, ce sont les premiers disques qu'on a sortis sous Kanyar. C'était un peu hardcore, il faut dire. Dans Kanyar, il y avait aussi Alcid, Seik, un petit jeune qui mixait à 250, No Limit et Tieum, le musicien des Psychiatrik, qui s'était installé à Montpellier.

■ Minh-Thu

Kanyar, c'était Marko, Raff et moi. Le pilier de Kanyar, c'était Marko, c'est grâce à lui que ça vivait. Pour lui, tous ceux qui faisaient une K7 faisaient partie de Kanyar ! Quand tu fais de la zik, tu as envie de partager avec les gens, il manquait de supports. On faisait des K7 de mixes. On avait pressé des disques en Pologne. Dans le salon, avec Raff, on avait un espace uniquement pour faire du son.

■ Marko

No Limit (Éric), je l'ai amené dans des fêtes Ubik-Metek. Il attendait le matin pour jouer, le pauvre, comme il jouait vraiment très rapidement. Pfff, c'était l'horreur, ça leur faisait peur. Alors, à chaque fois, il passait à 6 heures, quand il n'y avait plus personne, ça l'avait vraiment gavé : personne ne voulait de speedcore ! Même pas les Marseillais ! Incroyable !

■ Minh-Thu

On n'a pas abordé le mouvement sous les mêmes angles de vue, il y avait des différences d'opinions. Marko, c'était le GO, il avait le plus d'expérience sur les choses. Quand tu montes un label, tu ne peux pas être entouré de quinze personnes, on était plein d'idées généreuses et plein d'utopies, mais tu n'es quand même entouré que d'êtres humains qui, techno ou pas techno, vivent des choses pour eux. Beaucoup étaient plus jeunes, ils avaient envie de faire la fête. Et puis Marko et moi, on n'était pas du tout dans l'expérience des psychotropes, ni Raff, on était très différents. Je voulais rencontrer d'autres sound-systems, d'autres personnes, j'avais un point de vue plus sociologique que musical, c'était ma façon de le vivre.

■ Raff

Marko n'était pas dans un délire nomade. Je ne sais pas ce qui le bloquait là-dedans, il avait peut-être vu quelque chose que je n'avais pas vu. Il ne voulait pas monter de sound-system, il voulait organiser des fêtes, il voulait niquer le système par le biais de cette musique sans avoir besoin des paroles. Il venait plutôt du monde des clubs, à Barcelone, à Montpellier, et avec les Pingouins, donc on a fait l'alliance des deux : il savait très bien ce qu'était l'alternative dans le milieu rock, il connaissait le milieu club aussi. De notre côté avec Minh-Thu, DJ No Limit (un redskin) et Blackee (qui collaborait pour le graphisme), on venait de l'alternatif plutôt punk. Marko a fait la jonction des deux, ça a été la naissance de Kanyar, en 93. Kanyar a été créé dans l'optique de faire un label. Je me suis mis à faire cette musique dans ce but. Pour moi, c'était un outil. Philosophiquement, j'ai toujours voulu combattre la domination humaine, et les mots sont des formes de cette domination. Je suis passé par le surréalisme, les bidouillages sonores etc., et je suis allé encore plus loin avec la techno. Les gens viennent pour se mettre la tête : il y a encore plus de chances qu'en repartant, ils arrêtent le travail ou perdent la notion des mots.

C'était le début, pour moi, c'était extraordinaire! Je rentrais dans le monde tekno. Pour Marko, je pense aussi que c'était le cas, parce qu'il faisait enfin un truc concret avec la tekno. C'était cool! Il y avait une émulation. On s'est réunis dans un bar, on s'est dit qu'il fallait organiser des teufs, un label, faire quelque chose! Je suis comme Marko, on aime faire, il faut faire quelque chose, ce sont des trucs simples. La différence avec la génération actuelle, c'est que l'on découvrait tout: le sampler, l'Amiga, ou tout simplement ce qu'était une *loop*! Tout restait à découvrir. Avec notre petite bande, on avait envie de tout faire péter. Je montais mes premiers lives, Franky avait commencé avec moi aussi, on a monté notre premier studio ensemble. Au début, c'est Olivier qui s'était testé à faire du son par ordi. On se retrouvait souvent pour faire des bidouillages sonores ou pour jouer des percus en écoutant des vieux vinyles psychédélics, avec Franky et Olivier. Il avait un Amiga avec lequel il débutait dans les animations vidéo, et il nous avait montré qu'on pouvait faire de la musique avec ça. C'était du 8 bit, un son dinausoresque maintenant! J'ai enchaîné rapidement et j'ai acheté un petit Amiga 600 pour faire les morceaux avec Kanyar. Sur le premier skeud, il y avait « Travail, famille, peutri ». Franky s'y est mis peu de temps après.

■ Marko

Dans Kanyar, à part le but de diffuser de la techno un peu extrême et expérimentale, il n'y avait pas tellement de grands objectifs, on ne souhaitait pas atteindre des diffusions incroyables. J'assurais personnellement la diffusion des disques, je faisais tout: je m'occupais de la programmation, de la production, de la diffusion, je faisais le tour des magasins en France comme ont toujours fait les groupes de rock indépendants, j'allais voir si ça se passait bien quand je pouvais. J'avais un réseau de magasins qui distribuaient, c'étaient même les Fnac pendant un moment, quand elles prenaient des groupes locaux, ça n'a pas duré longtemps!

À chaque fois, on éditait en petite quantité: mille cinq cents exemplaires. Il y avait à peu près quatre cents disques qui étaient envoyés à la presse, j'axais beaucoup là-dessus, un budget énorme était passé en envois et en coups de fil à tous les médias possibles. On a fait trois disques entre 93 et 95, et puis on a édité beaucoup de K7, du mix surtout, ça partait beaucoup, notamment sur Montpellier. Tout le monde était ravi: les gens faisaient des mixes, et ils vendaient leurs K7 à des magasins, il y avait tout un petit réseau. C'était quand même très artisanal tout ça. On se foutait bien de la SACEM, on déclarait ça en PAI (Propriétaire Artistique Inconnu) à la SDRM. On pressait à Paris. J'allais aussi en Espagne. Certains partaient en Italie, ce n'était pas cher non plus, mais on était plus près de l'Espagne que de l'Italie. J'en ai fait des allers-retours! J'avais un copain à Barcelone qui faisait des stockages de disques Kanyar, il avait des piles de disques chez lui. C'était difficile de passer la frontière, je n'avais pas de voiture, j'y allais en train, et je prenais tout ça au fur et à mesure par petits paquets de cinquante. Ce n'était pas encore ouvert, il fallait faire gaffe à la douane! Tout ça m'a vite saoulé parce que j'ai vu que certaines des personnes qui jouaient avaient des visions autres, qu'elles étaient plutôt intéressées par la diffusion massive. Enfin, il y a eu plein de contradictions à cette époque. Il y a eu plusieurs trucs qui m'ont vraiment gavé, et comme ce n'est pas du tout mon truc et que c'était un boulot énorme d'assurer la diffusion et la promotion, j'ai lâché l'affaire. Le label a dû durer, avec les K7, jusqu'en 98.

■ Minh-Thu

On a acheté du son avec Marko à un moment, pour Kanyar, je l'avais dans mon appart. On écoutait la zik comme ça chez moi! On a organisé des teufs, dans des tunnels à train désaffectés de la région de Montpellier etc.

■ Marko

En 93, au début de Kanyar, un peu avant que je m'installe à Marseille, Minh-Thu et Raff avaient organisé une petite free party presque dans Marseille. C'était à la Pointe Rouge, un peu à l'écart, dans les calanques, dans un endroit tranquille où l'on avait passé la nuit ensemble. Ils avaient amené tout leur matos dans le bus, c'était trop bien ! Ils faisaient déjà des soirées à Marseille avant que j'arrive, notamment là-bas, sur la côte, vers la Pointe Rouge. Il y a un resto désaffecté qui a accueilli beaucoup de teufs, à côté d'un blockhaus.

■ Minh-Thu

Les gens venaient en bus. On voyait les gendarmes nous chercher, mais ils étaient trois criques plus loin, on était rentrés dans les collines, derrière un mur naturel. C'était magnifique ! Là, on a rencontré les mecs qui ont fondé les TKO par la suite. Il y a eu une super idée de Marko : diffuser depuis la radio du son pour que les gens fassent la fête sans se faire saisir.

■ Marko

Pour emmerder les flics, on a fait les EkoMobiles, en 94, qui étaient des espèces de free parties dans la nature autour de récepteurs de radio et d'autoradios¹. Le modèle était tiré des écoutes collectives qu'il y a eues pendant la guerre, et même après : on se réunit toujours dans les bars, autour d'un téléviseur, pour voir le match, le tiercé, ou n'importe quoi. Pendant la guerre, c'était pour écouter la bonne parole. Nous, on faisait de l'écoute festive : on proposait un lieu, les gens faisaient un feu. On a même fait un moment des multi-lieux : les gens se réunissaient un peu où ils voulaient et nous, on diffusait la musique. Le problème des DJ qui

1. <http://3boom.net/tuningteknival/histo.htm> : le principe a été repris au moment de la loi contre les free parties, en 2002, en signe de protestation : les « tuning teknivals » (<http://3boom.net/tuningteknival>).

assuraient les mixes, c'est qu'ils ne voyaient évidemment pas les gens danser, ils étaient à la radio, c'était un peu gênant. Parmi eux, il y avait les Pingouins, les Sales Gosses, mais aussi toute une scène qui commençait à se réveiller, des gens de Montpellier et d'ailleurs, des Hollandais etc. Tout le monde est passé à l'Eko au début.

Le site internet Kanyar, c'est autre chose. C'était pour faire parler un peu les gens. J'avais un pote un peu scientifique qui utilisait internet dans le cadre de son boulot à la fac, et il me disait qu'il fallait que j'y passe, que c'était vraiment très bien. À l'époque, c'était le début des navigateurs, c'était assez galère.

Quand je suis parti de mon boulot, j'étais dégoûté de l'informatique, j'avais vraiment arrêté. Microsoft Dos était une merde scintillante, c'était le seul programme que tu pouvais mettre à l'époque, en 82, pour faire tourner un micro-ordinateur. En 92-93, j'ai commencé à reprendre l'Amiga que j'avais laissé à la cave, après l'épisode de la télévision libre. Linux n'existait pas encore, mais c'était quand même un système alternatif. Je suis devenu accro à l'informatique avec cette technologie, j'ai trouvé ça vraiment trop bien, et pendant dix ans, on a tout fait avec ça, pratiquement, les fanzines, les images, la musique. Franky, par exemple, était à fond de démos Amiga : il avait des valises entières de disquettes. Ils étaient copains avec Raff, qui était aussi équipé. Les gens de Montpellier, comme Diskdür (Jérôme), marchaient aussi là-dessus.

Quand je me suis mis effectivement à internet, c'était assez génial. Avec l'Amiga, c'était quelque chose d'incroyablement difficile, c'était très complexe, mais je suis arrivé à me connecter. J'ai fait Kanyar, c'était mon premier truc, en 95. Le but était d'annoncer les soirées. C'était un site complet, un peu général, sur la techno méditerranéenne, ça s'appelait d'ailleurs « Da Med Techno Page », ça s'est appelé Kanyar après. J'ai greffé tous les gens qui faisaient des choses avec des photos sur le projet. J'ai greffé le label Kanyar sur le site, mais je voulais faire un truc plus ouvert.

Je présentais des descriptions de studios, on distribuait gratuitement un programme pour composer sous Mac qu'un étudiant grenoblois m'avait envoyé. On avait un agenda qui était mis à jour assez régulièrement, où on annonçait les fêtes techno.

Raff quitte le sud et part pour les routes avec les OQP en 1995¹, et Fky s'investit de plus en plus dans de nombreuses fêtes organisées par les sound-systems du sud (OQP, Ubik, Metek etc.). Minh-Thu part aussi vivre en camion en 1996².

■ Marko

Le label s'est arrêté en 98. Pour moi, c'était la fin, j'en avais vraiment marre, c'était un boulot dingue! Il faut bien se mettre dans l'idée que Raff et Frank ont été les moteurs de toute la scène tekno underground à Marseille. Tous les gens les ont suivis, ils les ont tous copiés, ils ont montré aux autres comment faire du live, ils ont éduqué tous les gens de Marseille au niveau musical. À tel point qu'à Marseille, tout le monde achetait les mêmes machines de peur d'être à côté, de ne pas savoir s'en servir. Quand Frank achetait ses machines, tu avais toute une série qui s'achetait derrière, c'était trop drôle.

Ils ont quitté progressivement le projet Kanyar, attirés par d'autres horizons. Je suis un peu jusqu'au-boutiste, j'ai plein d'idées, je ne me casse pas la tête mais j'avoue que j'ai été déçu, parce que c'étaient vraiment les gens qui constituaient Kanyar. Ils ont suivi d'autres aspirations. J'aurais souhaité que l'on arrive à créer une espèce de techno aux accents méditerranéens. Après, ils ont fait comme tout le monde avec les machines...

J'ai poursuivi le site Kanyar. À un moment, l'agenda généraliste des teufs en ligne s'appelait « Agenda des soirées méditerranéennes »,

1. Voir « Franchir le pas ».

2. Voir « Électrons libres ».

il recouvrait un peu les free parties et les teknivals. Très rapidement, j'ai compris que les flics étaient à fond sur le site, et comme les soirées dites « commerciales » avaient déjà des problèmes, je me suis dit que ça allait être pire pour les free parties. C'est à ce moment-là que j'ai créé une mailing-list, la K-LiZt, qui ne comprenait que les free parties, elle a connu un gros succès¹.

Après cela, progressivement, on se reconnaissait de moins en moins dans le mouvement. Il y avait plein de problèmes dans les teknivals, avec les flics, avec TF1 et compagnie. De toute façon, les flics ont été là dès le départ, ce n'est pas la télé qui les a amenés. Le système ne produisait plus rien du tout, de la mauvaise musique et plus rien au niveau artistique, il n'y avait plus que les problèmes qui ressortaient: la répression, la course aux lieux etc. Kanyar s'est donc orienté vers une sorte de militance désespérée à partir de 2000, avant de fermer en 2001.

En janvier 2000, Kanyar co-organise avec Cercle Rouge un Meeting Intersoundz invitant un grand nombre des sound-systems français et anglais à discuter de l'avenir des teufs et des moyens de l'améliorer.

■ Marko

Je les voyais tellement dans la mouise, les sons, qu'il fallait vraiment faire quelque chose! Personne ne faisait rien, je me suis dit qu'il fallait essayer. Ce qui me faisait chier, c'est que pour les Anglais (et quelques sound-systems français),



1. La K-LiZt est publiée à partir de 1996 régulièrement, chaque semaine. Elle devient une institution dans le monde de la free party. Il faut se présenter et montrer patte blanche pour s'y voir inscrit. Un nombre considérable d'événements y est annoncé. Au moment de la fermeture du site en 2001, elle avoisine les cinq mille inscrits.

le trip, c'était: « Dès qu'il y a un problème, on se casse! » J'ai toujours détesté ça. Et merde! Je me suis dit que pour les sons, on devait essayer de faire un truc, et on a commencé à faire cette espèce de meeting à Lyon pour essayer de voir ce qu'on pouvait faire devant l'afflux de gogos dans les teknivals.

Un an plus tard, Kanyar publie le texte « Free party, c'est fini! »¹. Les réactions sont très nombreuses (des milliers de mails²). Face à la discussion d'une loi à l'Assemblée Nationale régissant la tenue des free parties amorcée en mai 2001, le site s'investit en publiant une pétition qui recueille plus de quinze mille signatures³, puis en représentant les sound-systems lors de différentes rencontres avec les politiques et surtout en organisant de grandes manifestations marseillaises. Entre-temps, le 6 juillet 2001, le site est fermé, avec ce texte conclusif:

Kanyar vous dit Adios!
Kanyar says to you Adios!
Kanyar te dice Adios!

Kanyar, créé en 93 sur les bords de la Méditerranée, fut d'abord un label. Le petit groupe s'est progressivement recentré sur la publication du webzine du même nom en 95, car rejetant vigoureusement l'obligatoire transformation du label en société. Nous n'étions pas là pour faire tourner la machine mais pour aider les créateurs. Je remercie ici tous ceux sans exception qui se sont à un moment ou à un autre joints à l'aventure. J'espère qu'ils l'auront compris, nos choix auront toujours été de les aider jusqu'à l'instant où, leurs projets personnels évoluant, ils se seront orientés vers des stratégies disons moins expérimentales. Dans tous les cas nous ne regrettons rien. Et ces années de découvertes n'auront été que pur plaisir.

1. <http://okosystem.3boom.net/manifeste.html>

2. Repris en partie ici: <http://3boom.net/3bigbang.htm>

3. <http://3boom.net/petition/main.html>

Aujourd'hui, en France, et depuis pas mal de temps les fondateurs de Kanyar ne se reconnaissent plus dans le mouvement tekno dit underground que nous avions investi dès son début. Les plus attentifs l'avaient certainement compris.

En bons naïfs et enthousiastes que nous sommes, nous avons en janvier 2000 réuni les activistes pour initier le renouveau. Le message est certes passé au sein des trop rares sound systèmes présents puis au sein d'une majorité d'acteurs. Devant la tâche colossale pourtant, beaucoup se sont découragés.

Les récentes attaques du député Mariani (télécommandées par l'Intérieur?) ont fait que ces mêmes acteurs se sont retrouvés pour réagir, avec succès. La lutte n'est pas terminée pour autant : le ministre Vaillant et ses préfets ne veulent pas lâcher le morceau. En France, et c'est comme ça, la police n'est pas au service du peuple, c'est elle qui gouverne et qui fait passer SES lois en douce, pas celles des représentants élus. Et qu'on s'estime bien contents! nous souffle-t-on de l'Intérieur, « Ça pourrait être pire! ». Nous n'en doutons pas une seconde.

Le mouvement n'est en aucun cas fautif : l'acharnement répressif et la diabolisation depuis dix ans dans ce pays par les pouvoirs en place ont fait que la volonté d'éducation, d'initiation et de transmission des valeurs qui sont les nôtres vers les teufeurs ainsi que la volonté de construction de ces nouveaux espaces de création et de bien-être par les sound-systems et par certains organisateurs ont été brisées. Comble de la persécution, les pouvoirs en place viennent cette année 2001, dix ans après, nous accuser de tous les maux et s'appêtent à mettre en place des textes législatifs répressifs, eux qui nous ont toujours repoussés, centimètre par centimètre, vers l'ingérable et la médiocrité. Eux qui ont attisé la curiosité des jeunes les plus faibles en suggérant fortement aux médias de masse les reportages à sensations des lendemains de teknivals et de free parties. Le but évident étant aussi de persuader l'opinion (qu'ils manipulent) d'une nouvelle insécurité et de la préparer au tout policier dont ils rêvent.

Nos « supermarchés de la drogue » ne pouvaient dès lors qu'attirer un nouveau public présélectionné, celui des consommateurs et des dealers en tous genres. Pour les espaces artistiques, musicaux et festifs créés bénévolement par les passionnés que nous sommes, c'en était trop. Les dizaines de milliers de touristes consommateurs du samedi soir, harnachés de leurs panoplies kaki/carrouf eurent tôt fait de transformer nos rêves en cauchemars. Le plan de l'Intérieur était diabolique, nous dûmes alors pour rétablir les vérités sortir de l'ombre qui nous est chère: nous n'avions jamais rien demandé à personne, simplement qu'on nous laisse tranquilles. Nous étions des créateurs, des amateurs au sens noble, pas des gestionnaires de concerts ni des trafiquants. Les préfets eurent donc raison de notre passion. Que surtout ils ne viennent pas maintenant qu'ils ont tout cassé exiger quoique ce soit dans les chartes que nous avons réussi à imposer et qu'ils refusent farouchement.

Question subsidiaire: quelles vont être les conséquences de la dernière vague de médiatisation du mouvement de ce début d'été 2001, basée cette fois sur notre vision et nos discours? Va-t-elle faire revenir les brebis égarées? À voir le succès mitigé de nos dernières manifestations protestataires, nous pouvons affirmer que les trois quarts du public actuel n'ont plus rien à faire dans des fêtes tekno libres dignes de ce nom. Il faudra sans doute l'éjecter puis le renouveler ce public, mais par qui? Les plus curieux sont partis il y a bien longtemps.

Et bien il est grand temps aussi pour Kanyar de s'arrêter et pour ses initiateurs de se tourner vers de nouveaux rêves. Plus question pour nous de continuer à maintenir un mouvement sous perfusion. De plus l'underground de masse avec ses kalifes, ses stands coca-cola et ses mafias c'est pas notre truc.

Nous les construirons, nos nouveaux rêves, avec ceux et celles qui voudront bien nous accompagner. Nos débats ainsi que nos initiatives trouveront place sur le net d'abord (3boom.net et ses futurs satellites). Oui sur le net encore, c'est un formidable moyen pour mettre

en symbiose les énergies distantes, et ce n'est pas le net, n'en déplaise à certains philosophes du samedi soir et certains paranoïaques blocatti, qui a tué l'underground tekno! Le net n'est qu'un outil, il n'est que ce que l'on en fait. Nous n'avons aucun regret concernant l'utilisation que Kanyar en a fait depuis 95. Aucun.

RESET! REMISE À ZÉRO!

Repensons la fête, repensons ces fameuses ZAT, repensons les circuits de distribution des créations, donnons des pistes pour leur mise en place et expérimentons. Les curieux retrouveront alors le goût de s'investir, d'apprécier... Ces espaces délirants dont beaucoup rêvent mais qui n'ont jamais véritablement existé, proposons les.

Kanyar n'existe plus!
À nous la liberté!

6 juillet 2001
Marc Gouttebroze

■ Marko

J'aime toujours les sons électroniques, je suis toujours attentif à ce son, où qu'il soit et dans quelque musique que ce soit. Maintenant, heureusement, il y en a un peu partout. C'est pas mal, il y a des trucs bien. Et puis on a essayé d'en retirer des choses, cette idée de fête libre, spontanée, c'est quand même terrible! Il y a aussi le dégoût des spectacles en salle qui était déjà largement amorcé, c'est clair, et quand même l'avènement d'un nouveau truc qui n'existait nulle part, ce mélange du début, de plein de choses, c'était formidable!

Ce qui m'a toujours étonné, c'est ce manque: la France est un pays pourri à cause de la perte de ses traditions et de ses fêtes populaires. J'ai toujours été impressionné par l'atmosphère et par

l'ambiance des fêtes populaires espagnoles, par exemple, où tout le monde est mélangé, où des concerts immenses sont proposés gratuitement aux gens, dans les rues. Mon idéal, c'est la fête populaire bien sentie, avec une grosse dose de goût, la manière et l'art, voilà, c'est un peu ça¹.

1. Voir « Nouvelles voies ».



TEKNIVAL DE MILLAU, 1994

Le Larzac va être un lieu très propice à l'organisation de teknivals. Le premier qui se tient là-bas arrive tôt dans l'histoire du mouvement, en juillet 1994. C'est le troisième teknival en France, après Beauvais en mai 93 et Fontainebleau en mai 94.



■ Ccil

Après le Nouvel An 94 et la première teuf Spiral Tribe/Mutoïd que j'ai vécue à Berlin, je me souviens d'être rentrée en France et d'avoir eu envie de faire partie d'un son, de monter des projets. Petite Française, je me suis rasé la tête comme tout le monde, et de squat en squat, en rencontrant des gens, en allant dans les soirées des Psychiatriks aussi (je les aimais vraiment parce qu'ils avaient un super esprit), en me faisant jeter aussi de sound-system en sound-system parce que c'était très difficile pour une nana, on a décidé d'organiser un teknival avec une amie : Coco. Ça a été le premier teknival de Millau, en juillet 94.

Pour faire la promo de notre teknival, on est allées à la première Criminal Justice Bill à Londres, où on s'est balladé avec nos petits flyers. On s'est retrouvées dans des squats, avec Vox Populi, Bedlam et d'autres. J'ai rencontré surtout Steve Bedlam, qui est toujours un très grand ami maintenant, il m'a fait découvrir tout le côté traveller anglais.

On avait trouvé un fermier dans le Larzac, ça lui a rappelé ses vingt ans, et ça l'a fait kiffer : il nous a mis deux hectares à disposition, on devait juste nettoyer avant de partir. Ça s'est passé comme ça, c'est Coco qui était partie là-bas et qui a trouvé le mec. On a fait cette promo, et tous les Anglais à qui on a filé un flyer sont venus : on s'est quand même retrouvés avec mille cinq cents Anglais qui ont débarqué à ce teknival !

On s'est fait un peu bouffer par l'équipe SP23, qui a voulu s'accaparer le projet, en disant que c'étaient eux qui avaient organisé le truc, mais comme on était parties en Angleterre et qu'on connais-

sait tout le monde... Ils venaient un peu sur le nom des Spi, tu avais toute l'équipe de DJ qui était restée à Berlin, mais il y avait une espèce de mythe qui s'était construit autour d'eux, ils avaient tout pouvoir en fait, c'était bizarre. Le fait qu'il y ait ces autres Anglais qui descendaient directement d'Angleterre, Bedlam, Vox Pop etc. remettait un peu la balance aux Français, cela montrait qu'il n'y avait pas que les Spiral, ça les faisait redescendre. En fait, c'est aussi parce qu'on était deux petites nanas à faire le truc : c'est hyper macho comme milieu, surtout les Français, ils n'avaient rien compris. Les Anglais, rien à voir !

Je me souviens d'un soir, à Millau, c'était magnifique : tu avais tout un champ qui était dans une montée, où tu avais le dance floor OQP, Spiral avec Bedlam qui étaient tout en haut d'une colline. Là, tu avais huit cents personnes qui dansaient avec des éclairs d'énergie au-dessus, un ciel étoilé et la lune. Quand tu vois des trucs comme ça, c'est magique ! Et ce n'était pas la drogue, on l'a tous vu, ce truc : à un moment, il y avait une énergie commune qui était tellement forte !

Avec Bedlam, on est restés deux ans ensemble. Ils n'avaient aucun DJ, alors je me suis retrouvée DJ de leur son. Je ne savais pas mixer, ils me donnaient un bac de skeuds et je me débrouillais. Après ça, ça s'est enchaîné : je suis partie avec la tribe.

■ Raff

J'ai été au premier Millau en juillet 94 et au Plateau de Millevaches en août. On avait déjà sorti le premier Kanyar en 93. On vendait des nems pour une bouchée de pain avec Minh-Thu, et du jus d'orange/guarana. Il y avait peu de monde, mais une ambiance surnaturelle, comme si on venait de découvrir Mars, et effectivement il y avait un peu de ça, ce que je n'ai jamais vraiment retrouvé par la suite : on avait l'impression de faire un avec les sons, les gens et la nature.

■ Minh-Thu

Le Larzac, c'est là où j'ai découvert la guarana : on pouvait se pulser le cœur et le corps sans drogue, sans psychotrope interdit et sans effets secondaires psychiques. C'est aussi le moment de la première confrontation importante avec la gendarmerie. Je n'avais pas l'impression qu'on faisait quelque chose de mal, je ne comprenais pas. Je savais que c'était déjà arrivé en Angleterre, et là, c'étaient les premières grosses confrontations en France : on nous disait qu'on allait nous saisir notre son, qu'on allait nous mettre en prison. Autant de gendarmes et des hélicos, pour ça ! Il y avait eu un appel au micro pour demander à tout le monde de se réunir, on s'est tous assis autour d'un seul son, ça devait être Bedlam ou Spiral Tribe, et il y avait un morceau, je ne me souviens plus, « You might stop the party but you can't stop the future », ou un autre morceau qui faisait « Fuck da police ! », et la vue était magnifique ! Il y avait le son en haut, tout le monde assis là, les gendarmes qui arrivaient et tu voyais cette plaine avec les arbres et les autres sound-systems, et les gens de partout qui commençaient à encercler les gendarmes. Ils se sont dit : « Oups ! Ils sont quand même nombreux. » On faisait un mur devant le son, et on disait que tout le monde était organisateur.

Avec les OQP, on avait déjà eu des contacts avec les flics. On avait trouvé un lieu, on avait installé le bar et tout, et avant même que l'on puisse commencer la teuf, les gendarmes et les douanes étaient arrivés. Je me souviens d'une fouille au corps par une douanière qui m'a dit : « Est-ce que vos parents savent ce que vous faites ? » Je l'ai regardée et je lui ai dit : « Est-ce que vos parents savent ce que vous faites ? » Et je me suis pris une gifle. Douanier, c'est quand même pas glorieux, il ne faut pas déconner ! Je me souviens du chien de Blackee, un berger allemand, qui flairait le cul de tous les gendarmes, qui en avaient marre...



POURQUOI?

La free party a explosé en France, où le besoin semblait plus urgent que partout ailleurs en Europe. L'Italie et la Tchéquie sont les autres pays où le mouvement perdure, aujourd'hui encore. L'Espagne a été l'un des pays les moins réceptifs à cette scène alternative.

■ Raff

Pourquoi la free party a tant marché en France ? En fait, pour moi, la France était orpheline des Bérus et de la scène alternative. En voyageant en Espagne, en Italie et en Angleterre, tu te rends compte de la culture squat de ces pays-là : on n'a pas vraiment eu ça en France, avant. Quand la free est arrivée, la jeunesse française y a trouvé son compte, c'est comme si elle attendait son underground, qui était si bien parti avec les Bérus, mais qui s'était arrêté aux portes des MJC, alors qu'en Suisse, ils allaient jouer dans des squats. C'est la formule que les Français attendaient : biz/camion/free party, RMI/camion/free party, ou RMI/free party.

■ Vincent

Si les teknivals ont cartonné à ce point dès le début, c'est qu'il y avait un underground vachement fort en France. En Angleterre, il y avait une sorte de *middle/overground* très fort, beaucoup de boîtes de nuit qui marchaient super bien, des clubs, des pubs, alors qu'en France il y avait quelque chose que les Anglais cherchaient sur la route et qu'ils ont trouvé ici : cet underground hyper fort qui a donné cette explosion.

Ça se passait dans les catacombes, avec des bagnoles dans les bois etc. La France avait le terreau. J'habitais dans la région parisienne depuis la cinquième, à peu près : putain, on avait trop d'endroits, des châteaux abandonnés etc. ! On y allait avec des bières, et ces lieux étaient remplis tous les week-ends, il y avait plein de monde ! Les catacombes aussi, ça drainait grave ! Et puis on connaissait aussi les concerts alternatifs, dans des salles comme le Gibus, qui ont toujours surfé sur ce genre de vague.

En revanche, il n'y avait pas d'endroits fédérateurs comme le teknival, où tout le monde pouvait se montrer au grand jour, où les petits *possees* qui étaient dans leur coin à faire leurs trucs pouvaient se montrer pour la première fois. C'était ça, le teknival, et c'est ce qui a donné cette explosion.

■ Josy

Il y avait des punks qui arrivaient avec une enceinte toute pourrie et ils balançaient à fond pendant cinq jours sur une voiture, à donf ! Allez, vas-y, personne ne te fait chier !

■ Raff

On a fait des teufs dans presque toute l'Europe, on a souvent vécu et tourné avec d'autres sons, et puis on en a formés pas mal aussi, comme des grands frères, comme les Spi avaient fait avec nous au début, ce qui fait qu'on a pu percevoir les différences d'impact du mouvement selon les pays.

En Italie, la free marche sans marcher, je veux dire qu'il n'y a pas de teknival à cent mille personnes, et c'est tant mieux ! Mais la scène est tout de même énorme, et surtout les teufeurs ont une énergie incroyable ! J'ai dû passer plus de deux ans là-bas, avec ou sans sound-system, et je considérais Bologne comme un « chez moi ». Ce ne sont pas les Anglais qui les ont tant marqués, je pense. C'est vrai qu'ils ont kiffé les Spi, les précurseurs, mais ils ont surtout bien bloqué sur nous, les OQP, parce qu'on était beaucoup plus hardcore, peut-être plus latins, et donc plus proches d'eux. Ils avaient une mouvance punk-trash bien présente, les *punk-a-bestia*, avec qui on a tellement bien connecté que certains d'entre eux ont intégré OQP/Sound Conspiracy. Les Italiens ont surtout aimé le son du label Okupé, qui est devenu une référence là-bas. Ils sont aussi beaucoup plus politisés, la free a attiré beaucoup d'ex-étudiants activistes qui ont appris avec nous à monter leur son. Les squats italiens sont historiquement des squats politiques, qu'ils appellent centre social : CSAO (« Centro Social Auto Organisation »).

Les Espagnols, ça leur est passé au-dessus, les Allemands, pareil. Les Hollandais, ça a bien marché, mais sans plus. Pour les ravers hollandais, « gratuit », ça voulait dire de mauvaise qualité. Ils ont des super clubs, il faut dire.

En Allemagne, ils ont déjà une grosse scène rave et une vieille culture alternative, surtout à Berlin: tu ne leur apprenais rien en terme d'événement alternatif. En revanche, il y a eu une bonne génération de sound-systems voyageurs qui, dès le départ, étaient multi-nationaux grâce au cosmopolitisme berlinois.

L'Autriche, c'est différent, c'est l'Allemagne version latine: on a le même humour et ça gueule beaucoup! En tout cas, ils sont nettement plus bordéliques que les Allemands, peut-être que ça explique pourquoi la free a pris rapidement là-bas, en dehors du fait que c'est un petit pays où la jeunesse s'ennuie. Et puis leur scène est très liée au passage des Spi à Vienne, très tôt, qui a entraîné la naissance quasi-instantanée de Lego. C'est le seul sound-system, à ma connaissance, qui était divisé en deux: il y avait un Lego sur la route, et un Lego à domicile. C'était comme une institution qui perdurait avec d'autres personnes sous le même nom. Quand on est allés les voir au retour de l'Inde, on n'a reconnu personne! Je trouvais ça marrant.

La Tchéquie, c'est le premier pays qui était quasiment ouvert au moment de l'éclatement du bloc de l'est, avec déjà une culture underground, ils ont emboîté le pas. La première fois que je suis allé en Tchéquie, on jouait déjà dans des bars alternatifs, alors que la scène techno n'existait pas. Après, ça s'est transformé en Club Med du teufeur parisien: c'était le camp de vacances des Français. Et puis les Tchèques sont bien imprégnés de culture française.

Il est difficile pour les acteurs du mouvement de verbaliser quelles ont été pour eux les valeurs de la free party, de comprendre pourquoi tant de gens s'y sont engagés et ce qu'ils y ont trouvé. Ce phénomène se vit avant tout, et l'essence de cet engagement est en premier lieu de *faire*. C'est dans l'action uniquement que s'engage une affirmation de ces valeurs. De fait, très peu de textes fondateurs ont servi de soubassement au mouvement, à l'origine. Les flyers peuvent diffuser quelques messages succincts, mais bien moins que les tartines électroniques permises ensuite par le développement d'internet. Alors, toutes les

opinions sont bonnes à ce sujet, les plus contradictoires sont possibles et sont toutes valables : mouvement politique ou totalement apolitique, engagé, contestataire ou uniquement hédoniste. Petit florilège...

■ Minh-Thu

Ce qu'on a organisé, c'est dans l'ordre naturel des choses : c'est comme cuisiner pour manger, c'est un truc que tu fais parce qu'il faut le faire. Je n'ai pas eu l'impression de l'avoir vécu autant de l'intérieur, je l'ai vécu avec détachement : je voyais l'essence, je voulais voir les gens danser. J'étais derrière les enceintes, je m'assurais que le son tourne bien, que le bar était approvisionné, que le lieu était propice, qu'il n'y avait pas d'accident de parcours, que le lieu était propre le lendemain. J'étais la première à prendre des sacs en plastique et à ramasser pendant que les autres descendaient de leurs drogues et de leur alcool. Je n'ai jamais trop parlé dans le groupe, ni élevé ma voix. Moi, je fais et je ferme ma gueule. Et quand c'est fini, je me casse, je n'aime pas être mêlée. Dès que les choses prennent trop d'ampleur, ou quand les gens parlent de *business* et pas de plaisir, je me casse. Je préfère ne pas en parler...

■ Ivan

Il y avait une proposition de modèle. Je ne me suis pas posé trop de questions, c'est surtout un mode de vie.

■ Renan¹

La société telle que je la voyais ne me plaisait pas, il fallait construire autre chose. Le milieu de la free party m'a donné une alternative : des gens arrivaient à s'en sortir, ils montraient un autre chemin, avec des choses viables, que ce soit dans la bouffe, dans la musique, dans les vêtements etc. Ça donnait une alternative avec une certaine autonomie. On aimait bien le voyage avant tout.

1. Voir « Rave vs free party ».

■ Nelly

La free a amené un sentiment de liberté incroyable! Vivre en camion, c'était un plaisir, on profitait vraiment de la nature, du paysage que l'on voulait, on choisissait. On n'était pas gonflés: on se mettait dans des endroits bien tranquilles qui ne gênaient personne, tout simplement. Vivre en camion, c'est apprendre l'autonomie: il faut que tu gères l'eau, il faut que tu gères tout!

■ Renan

Pour moi, c'est le principe de la TAZ, l'autogestion, l'autonomie: un vrai mouvement. C'est arrêter de dépendre des autres, avec l'exemple des labels, des magasins, de la vie en camion. Et puis il y a la bonne parole: apporter la techno ailleurs, comme les Zéro Zéro qui sont allés en Yougoslavie pendant la guerre: la fête peut tout contre tout! Ce n'est pas *no future*, c'est *yes future*!

■ Foo'

Ça m'a changé la vie de voyager: les rencontres, les gens. L'armée et la tekno, ça se vaut pour moi, pour mon changement de cap. L'armée m'a fait un truc, même si j'ai fait de la prison. Tout ça m'a complètement changé: je réfléchis plus, j'ai le *smile*, maintenant, je me suis inculqué ça. J'ai peut-être eu la faculté de marcher avec les énergies, je n'ai plus besoin de prendre des drogues, j'ai choppé un truc que je n'avais pas avant.

■ Gino

Pour moi, le message le plus simple, il n'est pas de dire: « Tiens, regarde ce qu'on fait, et fais comme nous! », mais: « Regarde la vie qu'on a globalement, regarde la vie que tu as, et puis pense que tu peux en faire quelque chose d'autre, quoi que ce soit... Ne choisis pas forcément notre voie! » On est sur la route, on balance

1. Voir « Teknival de Tarnos, 1995 ».



Intérieur du camion d'Ivan.

Voiture et ghetto-blaster hurlant du punk, teknival de Millau, juillet 2000.

Nelly, shampoing en Ardèche.

du son, mais ça peut être autre chose: « Pense qu'il est possible de voir les choses différemment! » C'était mon message: « Pense qu'il est possible de vivre différemment. » C'est une petite révolution, je l'ai toujours vu ça comme ça: ce sont des jeunes qui se sont révoltés, mais on n'a pas été super nombreux. Quelque part, ça dure encore pour certains. Ce qui est important, c'est que les gens s'amuse!

■ Ccil

La free te donnait la possibilité de changer de vie. Au tout début, le nombre de junkies que j'ai vu laisser tomber la came parce qu'ils avaient rencontré la rave, c'est énorme! Tu avais plein de possibilités, même si tout cela ça venait des psychotropes. Tout devenait simple: si tu avais envie de voyager, tu voyageais, de bouger demain en Italie, c'était possible. Il y avait une entraide, c'est vrai! J'ai voyagé sans avoir une seule thune, je suis allée en Angleterre sans avoir argent: tu es là, tu vas dans les squats, tu bouffes, tu as un lit pour dormir, tu te démerdes, et quand tu arrives à avoir un peu d'argent, tu le partages... Bon, voilà, après, ce n'est pas une finalité, c'est un truc de gosse, ça marche quand tu as vingt ans... C'était plein d'utopie! Mais ça quand même bien duré, et ça continue même, pour moi¹!

■ Redge²

Ce délire d'aller monter des fêtes dans les bois pour reproduire en intime ce qu'on avait vu faire ailleurs, de se retrouver dans la nature, ça nous a réappris à fonctionner avec: les intempéries, faire du feu, redécouvrir ce qu'est la différence entre bois vert et bois sec, j'en étais là, moi! J'étais informaticien en ville, je menais une vie hors sol! Je n'avais pas de caisse à outils, à vingt-cinq ans, je ne savais pas que l'on ne prenait pas le jus en touchant le

1. Voir « Nouvelles voies ».

2. Voir « Teknival de Tarnos, 1995 ».

moins et le plus d'une batterie, j'étais largué complet ! D'aller faire des fêtes, ça m'a demandé un apprentissage technique à tous les niveaux : faire tourner un groupe électrogène, gérer l'électricité, me mettre à bidouiller l'électronique, me mettre à déconner avec la technologie, avec les ordi, brancher tout ça, et puis aussi me mettre à faire la bouffe pour du monde.

J'aime bien cette expression qui dit que ça a pu être un rituel de passage à l'âge adulte, en tout cas, c'était un super terrain de jeu, et aussi de travail sur soi, d'apprentissage de la vie, parce que c'étaient des rencontres où tout était amplifié. Il n'y a pas que la musique qui était amplifiée : les événements étaient forts, les contraintes étaient fortes, tout cela contribuait à rendre l'expérience grisante et intéressante... Tu as peut-être grillé du matos, mais quand tu repars, tu as appris quelque chose : tu as appris à ne plus le griller comme ça, en tout cas. Et puis ça fait mettre les pattes dans le cambouis, c'est excellent ! Enfin on se salit ! Une école, oui, voilà, une école de la vie ! On se jette sous la pluie : trop bon, quoi !

■ Josy

On a appris à vivre de peu, de la récup etc. C'était en plus dans l'air du temps, avec tout le gâchis... C'est comme les friches industrielles, tout ça, c'était laissé à vau l'eau, il fallait bien que quelqu'un se les approprie ! C'est politique, grave ! C'est pour ça que j'ai aimé ce mouvement, c'est justement parce que c'était politique ! Quand on regarde ce qui est arrivé derrière : Sarko direct, comme quoi... Je le vois comme une réponse, c'est bien que ça marchait.

■ Foo¹

Tout ça, pour moi, ça n'avait rien de politique. On est des Gitans de la musique, c'est tout.

1. Voir « Teknival de Tarnos 1995 ».

■ Seb

Mon point de vue, c'est la réincarnation, c'est l'univers cosmique à plein de niveaux de vitesse d'énergie. Dans ces différentes bandes, il y a une conscience. C'est la croyance que j'ai gardée des soirées gratuites des Spiral et que j'ai cru possible à partager avec les gens. Ok, je ne pensais pas que l'on pouvait changer le monde, mais j'ai pensé qu'il y avait une vérité dont on était proches et qui pouvait être partagée.

■ Defflo

Je n'ai jamais pensé que la free changerait le monde. C'était comme une grosse récréation apolitique, c'était un mélange de genres : des gens d'extrême droite et d'extrême gauche qui dansaient sur un dance floor, ça symbolisait bien quelque chose ! Les barrières étaient tombées, la politique n'avait plus d'importance. Pendant un instant, les gens étaient tous au même niveau.



■ Gonzo

C'est peut-être comme ça qu'on change le monde ?

■ Defflo

Il n'y a jamais eu de grosses revendications en teuf. La seule chose qu'on demandait, c'était le droit de faire la teuf. Il n'y a jamais eu de grosse dynamique, et à l'époque, même quand on revendiquait ça, il y a peu de gens qui suivaient.

■ Gonzo

Quand tu es au collège ou au lycée, tu as toujours un passif qui te suit, une réputation, des connaissances qui savent tout de toi. Quand tu découvres la teuf, tu as l'opportunité de repartir à zéro,

de te reconstruire entièrement. C'est ça qui m'a marqué. Qu'est-ce qui a fait qu'on soit restés si longtemps là-dedans ? Il n'y a rien de si exceptionnel quand on y repense, on n'a pas changé le monde ! Mon but, c'était d'être acteur à part entière, de me dire que la teuf où je me trouvais n'aurait pas été la même si je n'avais pas été là, mais je ne voulais pas laisser mon nom, je voulais faire ça en restant dans l'ombre. À un moment donné, j'ai eu l'impression d'avoir perdu ça, ça m'a fait lâcher.

■ Defflo

C'est triste, tu fais quinze ans de teuf, et tu ne retiens qu'une dizaine de soirées !



TEKNIVAL DE TARNOS, 1995

Tarnos fait partie des teknivals encore assez confidentiels organisés dans les premières années du développement de la free party. C'est le troisième été seulement qu'ils existent en France. La période où il se tient, autour du 15 août, va vite devenir les années suivantes une « tradition » de la route des teknivals d'été.



■ Foo, né en 1971

La manière dont je suis arrivé à Tarnos, c'est tout con : l'endroit où ils ont fait le teknival, ça faisait six à neuf mois que j'y dormais dans ma voiture, je n'avais pas d'appart. Je bossais dans les usines d'engrais qu'il y avait juste derrière, ce n'était pas loin.

Le soir où ils sont arrivés, c'était l'anniversaire d'un pote que l'on fêtait chaque année, au même endroit. Il y avait plusieurs groupes punks/alternatifs : Captain Eguak, 29-9, Coups et Blessures (mon groupe) etc. Il y avait une belle scène alternative à Bordeaux, on était dans ce délire-là. Ils sont arrivés alors que l'on était en pleine soirée. À Tarnos, il y a un énorme blockhaus : le Barbara. On jouait là, on était une centaine.

Je pense qu'ils savaient où ils allaient. Ils sont venus nous voir et nous demander : « Tu crois qu'on peut descendre ? » Ils venaient pour s'installer, ils sont arrivés de nuit, c'étaient des Anglais avec des gros camions. On a halluciné. Au bout de ce blockhaus, il y a une grande descente de sable (il s'est fait déterrer par les tempêtes, au fur et à mesure, c'est devenu un terrain de cross), et ils voulaient descendre sur le sable. Nous, on voyait cette file de véhicules ! « Ben non, tu ne peux pas descendre. Mais va au fond, ça va être nickel. » Le mec est rentré dans son camion, il est reparti, ils ont tous suivi. On s'est demandés ce que c'était : on était habitués aux Gitans, mais ces gros camions... On a continué à jouer.

Plus tard, ils sont revenus à pied, une fois qu'ils avaient posé leurs camions. J'étais surpris par leurs piercings, j'en avais déjà un mais plutôt basique. Ils en avaient dans le nez, dans la bouche, partout. Tout le monde était habillé en kaki, ça semblait à moitié sectaire, au début. Ils sont venus nous écouter, ils nous ont plumés toutes nos bières, parce qu'on n'avait pas assez prévu, et ensuite on est allés leur en acheter : ils avaient des camions pleins de bière. Ils

sont revenus avec leurs doubles Panoramix¹ en même temps, on en a tous acheté: je ne connaissais même pas les simples déjà! Ils sont restés jusqu'à la fin de notre soirée, et quand ça a été fini, ils nous ont demandé de venir pour écouter leur musique.

Ils avaient monté le son, les tables, bouffé, allumé le feu, ils s'étaient installés. On n'entendait pas le son parce que c'était assez loin de l'endroit où on jouait. Ils se sont mis au fond: au champ de tir, qui n'existe plus maintenant. Quand on a fini de notre côté, une fois tout rangé, on est allés là-bas, complètement arrachés, et je suis resté quinze jours... Chaque jour, je bossais à l'usine d'à côté, j'y allais fracassé total. J'ai un seul souvenir de la première soirée: un pote est rentré chez lui en courant, il s'est vu agressé par des boules de feu. Ils sont restés onze jours à faire la fête non-stop, et j'y étais tous les jours. J'ai discuté avec plein de gens, j'ai vraiment kiffé la musique, surtout les Explore-toi (Mobile Squat): c'est de la vraie musique de tripés. Je me souviens des installations, il y avait les gyrophares qui tournaient, Explore-toi, j'y étais constamment. Il y avait beaucoup de petits sons. J'allais parler aux Anglais: quand tu es défoncé, tu peux parler polonais si tu veux.

Il n'y avait pas trop de monde, mais ce qui m'a marqué le plus, c'était le week-end: les parents venaient voir ce qu'il se passait, c'était une promenade du dimanche pour tous les vieux. Personne n'avait jamais vu ça, moi compris. Le lieu était super chaotique, avec la mer et les usines en face-à-face, et les pires: engrais, métal, pétrole etc. C'était un super squat! Les militaires ne venaient presque jamais, mais quand ils se sont installés, ils sont passés chaque jour: ils faisaient des rase-mottes avec les hélicoptères, il y a tout qui bouillait.

Il y a eu des cas de gars perchés qui sont partis à l'asile. Un gars est resté sur place plus d'un mois après, à poil dans une cabane avec

1. Les Panoramix sont un type de buvard de LSD, « double » parce que dans ce cas ils se présentent en double-face, et sont donc doublement dosés.

quatre palettes, sans rien, pas un ami, pas une voiture. Je ne me suis jamais posé la question de savoir comment ils faisaient la musique, à part quand c'était fin: « Putain c'était terrible! C'est qui ces gens? Mais qu'est-ce que c'était? » Après Tarnos, je suis parti. J'ai acheté mon premier camion. Je me suis fait plein de piercings.

■ Ccil

À Tarnos, il y avait les Teknokrates, les Spi, les Psychiatrik, les Techno Terroristz. Il n'y avait pas tant de sons que ça à l'époque! Il devait sûrement y avoir les Furious. C'était bien Tarnos, il y avait un super esprit! Je me souviendrai toujours des flics qui étaient arrivés alors qu'Ixi était aux platines: ils demandent à Ixi de couper le son, elle les regarde de loin, avec ce regard très fier qu'elle peut avoir, elle est magnifique. Elle coupe le son, elle les regarde avec un grand sourire, elle leur fait un fuck off et elle remet le son. Là, cinq cents personnes se mettent à danser autour des flics et ils se cassent, ils ne peuvent rien dire. Il n'y a pas d'insultes, c'est simplement à un moment: « Oh! Foutez-nous la paix! » J'ai des bons souvenirs de toute cette époque.



■ Redge, né en 1974

Le déclic, pour moi, ça a été les Spi à Tarnos, en 95. Le trip ça m'a changé ma vie, direct. Je me suis retrouvé avec ce produit très intéressant à Tarnos. Il est difficile de faire du prosélytisme avec la défonce, mais c'est l'une de ses vertus: te sortir de ton contexte à un tel point que tout est possible à nouveau. Au moins à ce moment-là, tu es prêt à envisager une suite différente.

J'avais été emmené par des potes branchés indus, techno, et *dark* qui avaient eu vent de cette fête: sur les plages basques ou landaises, là, à la frontière, il se tenait une fête ininterrompue, et ça faisait déjà huit-dix jours que ça tournait, le machin! On s'est pointés le samedi soir et... voilà! Il y en avait qui avaient l'air fatigués.

Moi, à l'époque, j'étais en plein trip chef d'entreprise, j'étais en train d'installer une petite SARL avec des associés, des factures etc. Et d'un seul coup, je vois des gens en train de s'éclater! Je vois des gens en train de prendre un panard comme je ne pressentais même pas... Mes petites expériences d'avant, c'était gentillet à côté du plaisir qu'on pouvait prendre à ce moment-là: danser, être sur la plage, pieds nus dans le sable, éclaté... Ça m'a incendié! Parce que du coup, comme je suis parti trop tôt, je suis parti frustré: je ne suis resté qu'une nuit.

Par contre, j'avais pris des numéros de téléphone, j'avais pris deux/trois flyers. Je ne savais pas qu'il y avait une scène *outdoor* aussi folle! Aussi délurée, aussi underground, aussi combative: un mélange de révolte, de liberté. J'ai bien capté que ce qu'il se passait là, ce n'était pas du tout légal, et que même si ce n'était pas encore interdit, ça n'allait pas tarder à l'être. Ça, c'était sûr!

Je crois que je ne connaissais aucun nom, que je n'identifiais personne, j'étais en pleine hallucination. Je voyais des gens qui avaient des tronches, des looks, et visiblement des mœurs qui

faisaient que je ne savais pas où ils étaient la semaine, ils étaient étrangers à mon monde, à un point inouï: « Waouh, mais d'où ils sortent? » À cette époque, mon entreprise n'était pas déclarée mais je fonctionnais déjà, j'étais dans un bureau, en costard, comme un con. Suite à cette expérience, je me suis dit: « Encore un monde à découvrir, tiens! » Le monde de la nuit prout-prout, c'est une chose, mais il y en a un autre, plus populo encore, plus varié. Ce chaos, c'est la diversité! Des gens et des looks. Et puis c'était gratuit! La drogue non plus n'était pas chère: des purs punks anglais qui brassaient. Ah, je me suis dit: « Il y en a qui sont en train de prendre un pied pas croyable pendant que toi tu veux monter un *business* à la con, en costard! »

Alors c'est vite parti en couille. Ça a été décisif, ça a contribué à me donner envie de faire autre chose. Je ne savais pas quoi encore. Dans la foulée, je suis parti suivre les fêtes, j'essayais de chopper les flyers, les numéros. J'en voulais d'autres, j'étais prêt à faire 500 bornes, 600 bornes, 900 bornes...



RAVE VS FREE PARTY

Les premiers organisateurs de free party ont quasiment tous commencé par fréquenter les raves. On trouvait les mêmes valeurs de liberté dans ces deux univers très proches, et parfois même confondus, au commencement. La découverte et les premiers pas sont souvent identiques¹. Il était très fréquent, en Angleterre mais aussi en France, de croiser les mêmes publics dans l'un ou l'autre type de soirées. Le matin, dans les free parties, on voyait souvent arriver des voitures de clubbers ou de ravers colorés qui venaient ici en after, une fois leur soirée terminée. La séparation s'est consommée entre la scène française dite « commerciale » et la scène free aux alentours de 1996.

1. Voir « Premiers pas ».

Les prémices de la Tribu des Pingouins datent de 1992, à Montpellier. Elle va être à l'origine des plus grosses raves du sud de la France: les Boréalis. Leur parcours est éloquent quant à la séparation, voire l'affrontement qui a pu se tenir entre les deux scènes.



■ William, né en 1972

J'ai découvert la musique techno par accident. Alors encore étudiant, j'étais avec un ami qui m'a parlé de soirées interdites, en 91: « Ça s'appelle des raves, ça vient d'Angleterre. Il y a une soirée qui va se faire à Cannes. » C'était dans une boîte, là, pour le coup. « Il faut à tout prix qu'on aille voir, il paraît que c'est génial, que tout le monde est déguisé et qu'il y

a une pure ambiance! La musique n'a rien à voir avec ce qu'on écoute, c'est complètement nouveau! » J'ai dit ok, et on est partis. C'est vrai qu'en arrivant là-bas, j'ai vu une ambiance, les déguisements à l'entrée, et puis surtout pas de discrimination à la porte. Qu'on soit noir, blanc ou arabe, on pouvait rentrer: à l'époque, c'était tendu à ce niveau-là! Ça me plaisait, c'était vachement bien!

Pour moi, la techno, je classais ça dans la dance, mais quand je suis rentré dans la soirée, que j'ai entendu la musique, que j'ai vu l'ambiance, que j'ai vu que ça durait douze heures, j'ai pris une grosse claque! Je suis resté un bon moment devant la cabine du DJ à essayer de comprendre ce qu'il se passait avec la musique. J'avais l'impression qu'il diffusait toujours le même morceau, mais je voyais qu'il enlevait les disques et qu'il les remettait, et je trouvais ça super bluffant. Grosse claque! J'ai dansé toute la nuit. En rentrant de Cannes, dans la voiture, j'ai dit: « Écoutez les gars, il vient de se passer quelque chose d'énorme, cette nuit! Moi, je veux en savoir plus, je veux m'orienter là-dedans, ça me plaît! » J'ai branché des potes, ceux qui étaient venus et puis d'autres:

« Ça serait trop bien si on pouvait en diffuser sur Montpellier, parce qu'il n'y en a pas. » Un copain nous a parlé d'un mec qui bossait dans une radio indépendante, assez ouverte au niveau du son, assez rock et punk, mais open. Il nous a conseillé d'aller le voir pour lui proposer d'en diffuser s'il n'en avait pas lui-même.

Je ne connaissais pas l'Eko des Garrigues, on a contacté Marko et on lui a expliqué notre projet. Il connaissait cette musique et cette ambiance, mais en Espagne. On lui a demandé une heure de créneau, on ne savait même pas comment ça marchait ! Les bandes de la première année d'émission (PH2) avaient plein de disques décalés, c'était cata, mais on s'en foutait ! Au début, on achetait des CD, des compils belges etc. C'était en 92. On a continué sur l'Eko pendant trois ans. Il y avait plein de gens derrière qui prenaient le relais, comme DJ Alcid. On bossait en famille, même si on ne faisait pas partie du même *crew*, on était de la famille « techno ». Il y avait aussi Tieum, qui est parti sur Paris ensuite, parce que le gabber ne prenait pas ici.

■ Stéphane, né en 1969

On a fait une première émission PH2, le dimanche, l'émission des fous furieux ! On faisait n'importe quoi ! On voulait faire écouter des choses aux gens, on sentait que ça se bougeait de partout, mais qu'on dormait ici. Chacun avait sa sensibilité. Moi, je jouais chill-out. Tout le monde faisait son petit bonhomme de chemin, certains préféraient la house, d'autres la techno.



■ William

Suite à la radio, au bout de quatre mois, on a eu un coup de fil d'un mec qui revenait de Hollande, où ça commençait à cartonner.

Il nous a dit qu'on passait une musique nouvelle qui allait bien marcher, qu'on l'intéressait, qu'il avait un peu de sous et qu'il aimerait produire une soirée rave. J'allais dans les seules raves de Montpellier, au Phoebus, un club gay, le seul endroit qui diffusait de la techno et de la house. J'y allais tous les week-ends avec ma copine, on était le seul petit groupe d'hétéros accepté dans la boîte, on était très jeunes. Le résident était Didier Sinclair.

On a organisé la première rave de Montpellier hors club : Neurorave. On avait monté l'association la Tribu des Pingouins. Lors d'une after, on avait regardé, tous vautrés devant la télé, un clip de Jean-Michel Jarre, « Oxygène », avec sa musique electro. On cherchait un nom, et on a déliré sur le clip, on a pris l'idée. Les pingouins, c'était nul, alors on a pris la Tribu des Pingouins, en référence à Spiral Tribe, qu'on connaissait de nom. On a fait mille personnes, par la radio, le bouche à oreille et les flyers de la main à la main.

Je suis parti vivre un an en Angleterre, j'ai fait des raves, ça m'a mis la grosse claque ! Musicalement aussi, c'était trop puissant, des sons que je n'avais jamais entendus, comme la drum & bass : « Qu'est-ce que c'est que cette rythmique à la James Brown accélérée ? » Les Anglais sont vraiment des précurseurs. J'y ai vu des gens comme Darren Emerson et Andy Weatherall. Je n'avais jamais vu un mec mixer comme ça : il retournait des salles, deux mille personnes qui applaudissaient à la fin de la nuit ! J'ai découvert aussi les disquaires vinyles techno : « C'est de la balle, on peut acheter son son, c'est génial ! » En France, il y avait juste BPM Records et Rough Trade, à Paris.

Tout ce que j'avais vu là-bas, j'avais envie de le faire venir ici. En revenant, c'était clair : je ne reprenais pas mes études, et je voulais ouvrir un magasin de disques. Ma vie, ce serait ça, je voulais vivre ça ! J'avais envie de changer les choses, de faire ce que j'avais connu en rave : cette non-discrimination et cette ambiance dans les

soirées qui m'intéressaient à fond. C'était vachement communicatif, sans racisme, il y avait aussi l'acceptation des gays, et le son !



On a ouvert la boutique Pinguins Records en octobre 93 avec Stéphane, qui était cuisinier. Il a fait un choix, il a tout plaqué. Montpellier est une scène qui a démarré tôt, c'est une ville jeune, étudiante et branchée.

■ Stéphane

Ça faisait longtemps que je voulais monter un magasin de disques, ça me passionnait. Personne ne le savait à ce moment-là, mais le vinyle allait revenir, c'était un pari. On a appelé ça « Pinguins Records » pour séparer l'association la Tribu des Pingouins du magasin.

■ William

On a eu l'opportunité d'organiser un truc à Pézenas, au New York, un club de « piches » comme on disait (avec le son NRJ, des trucs bien dance). Le DJ résident mettait de la merde mais il n'aimait pas ça, il avait entendu parler de nous et il nous a proposé d'essayer. Les patrons étaient complètement largués, mais ils étaient ouverts. J'ai appelé un ami à moi qui vivait en Angleterre, Julien, pour qu'il nous booke deux grosses pointures anglaises pour marquer le coup.

La soirée « Avengers » réunit notamment Darren Emerson, Charlie Hall¹ et Eva (un DJ hollandais). La salle est remplie. Une seconde soirée est organisée : « Persuaders ».

1. Charlie Hall a aussi été DJ et compositeur avec Spiral Tribe, voir « Spiral Tribe ».



■ William

Le plus important était de diffuser le son, de faire découvrir cette musique. On changeait complètement la gueule du club. On était bien conscients qu'une vraie rave devait se faire en extérieur, mais comme on n'avait pas de son, on prenait les clubs et on les retournait, on appelait des cracheurs de feu, des danseurs etc.

En 93, on a rencontré les Spiral : les fameux Spi arrivaient sur Montpellier ! On en avait entendu parler, on connaissait leur histoire, bannis d'Angleterre, une légende ! On a

appris qu'ils allaient faire une fête illicite, une free, à l'abbaye de Cournonterral. On s'est dit qu'il fallait absolument qu'on aille les voir, qu'on leur parle du magasin etc., mais ils s'étaient déjà renseignés ! Quand ils sont arrivés, ils se sont pointés au *shop*, c'était génial : « Les Pingouins, on sait que vous faites du son. On fait la rave ce soir, il faut que vous veniez, prenez vos disques ! » Ils nous ont donné le petit flyer en noir et blanc.

On y est allés, il y avait plus de deux mille personnes, on est restés toute la nuit, et on a joué. À l'époque, ce n'était pas que du son free party : il y avait de la house, du dub, de la drum & bass etc. Grosse claque : première grosse free en extérieur, la liberté ! Il n'y avait plus d'heure de fermeture, un son dans la nature, de l'espace, pas de mur, ça nous a plu, je n'avais jamais connu ça.

■ Stéphane

Avec les Spi, on ne s'est pas vus longtemps : on a fait des trucs avec eux sur quinze jours. On a fait une after en plein Montpellier, il y avait 3 kW de son et un stroboscope dans la cave de 10 m² en bas, et en haut, les gens qui fumaient, qui buvaient et qui discutaient.

Moi, à l'époque, je n'ai pas joué à leur soirée, parce qu'au niveau musical, ça n'avait rien à voir, je ne suis pas dans tout ce qui est hardtek : ils tapaient déjà à 140, 150 BPM. Après, il y avait aussi des passages où ils jouaient break, et puis ils étaient là aussi avec nous à danser sur de la house, à l'after de la Boréalis sur la plage, un peu plus tard. Ils étaient *open*.

C'est avec les travellers qui sont arrivés derrière que ça s'est durci, et qu'on a pris le parti de s'écarter de la voie free. Musicalement, on ne s'y reconnaissait pas à 100 %, le côté uniquement hardcore/hardtek se développait à vitesse grand V, on l'a vu dans les soirées et les concerts, dès qu'on n'envoyait pas assez. Je ne peux pas écouter du hardcore toute la soirée, j'aime bien, mais à un moment donné, juste pour un passage. Et on voulait vraiment faire du spectacle, c'est pour ça qu'on a fait Boréalis, on n'avait pas envie de laisser tomber tout le système et de devenir traveller.

■ William

Après nos deux soirées au club, on s'est dit que ça serait bien de faire un plus gros événement, avec trois sons différents. Ça a été la première Boréalis, en août 93, avec deux mille cinq cents personnes. Des amis de Paris, l'organisation Fantom, nous avaient descendu du son, on commençait à avoir un réseau. Une partie des Spi était là, on a vécu une after mémorable sur la plage à Frontignan, on a eu de très bons retours du public.

■ Stéphane

Il y avait deux scènes et un chill-out, un son dehors et un son dedans. Dedans, c'était house, dehors tout ce qui est techno et hardcore, plus un chill-out. Ça commençait comme ça, en 93, c'était la première fête qu'on organisait vraiment. Par rapport à l'époque, c'était déjà un ovni.

Avec les Pingouins, on n'avait pas d'espace VIP, on voulait mélanger tout, plusieurs sons et puis tout le monde. Payés ou pas payés, on était tous ensemble, on faisait l'effort de venir en pleine nature, mélangés, pour écouter de la musique: être heureux ensemble, dans une recherche de liberté.

À l'automne 1993, un producteur de spectacle, Bruno Asselin, de la société Tutto va bene, leur explique que leur projet l'intéresse, qu'il sent un « nouveau truc » arriver, et il leur propose d'organiser un gros événement.

■ William

On était vachement méfiants: « Il va arriver avec son pognon, il va nous racheter! » On était anti-star: c'était comme ça, la techno, à l'inverse du rock. Même le DJ qui jouait devant deux mille personnes venait danser avec toi ensuite, il ne se la pétaït pas, c'était génial!

Bruno Asselin leur propose une soirée dans les arènes de Nîmes. Après réflexion et discussion avec les autres, ils acceptent. Ce sera la deuxième Boréalès, en 1994.

■ William

Pour la première fois, on passait un cap. On arrivait dans un endroit historique, magnifique, qui pouvait accueillir dix mille personnes. On chatouillait le gros truc, c'était la première fois que l'on côtoyait une équipe de professionnels, de tourneurs, de techniciens habitués à gérer des gros événements: c'est tout ce qu'amenait Tutto va bene, on a vu au travers de lui l'opportunité de se professionnaliser.

Ils ont fait ça sans jamais toucher à l'image du festival, à notre intégrité, Bruno nous a toujours laissé carte blanche sur l'arti-

stique, c'était la condition. On a fait appel aux Nuits Blanches, à des Anglais pour la technique des sons et des lumières, on a fait appel à Carl Cox, qui n'était pas connu en France. Il y avait Jeff Mills, des DJ hollandais, anglais, français (Stephanovitch, Juan Trip, DJ Bertrand, DJ D'julz, Manu le Malin etc.). À l'époque, on pouvait enchaîner de la house et de la techno. On était en asso, on n'était pas du tout biz, il fallait diffuser le son pour nous, c'est lui qui payait tout. On n'a pas fait le plein, on a fait six mille personnes, notre producteur avait perdu un peu de sous, on a eu peur qu'il nous lâche, mais pas du tout: il a proposé de recommencer et de faire grossir l'événement, il était très ouvert. Je trouve qu'il avait les couilles bien accrochées. Il faisait des gros trucs comme Iron Maiden etc., il était habitué à gérer des gros événements.

■ Stéphane

On n'était pas trop indiens pour prendre notre liberté et partir avec les camions. Dès qu'on faisait une rave, les nomades mettaient leurs camions à côté. Ce qui m'emmerdait, c'était qu'on se faisait coller une étiquette, ça me gênait, c'était râler pour râler. Si tu veux gueuler vraiment, appelle ça « Fuck quelque chose », mais pas « Fuck Boréalis », c'est notre nom, ça! Tu t'appropries quelque chose sous prétexte de liberté, mais c'est aussi ce qu'on recherchait, la liberté, il ne faut pas se leurrer! Ce n'est pas parce que tu es plus guerrier que tu es plus libre, tu es déjà dans un code. Ça me faisait chier! La cassure avec la free a eu lieu en 96. « Il faut être comme ça, et pas autrement », ça ne veut rien dire, ces gens qui ne voulaient faire qu'une seule et unique chose. Avoir les oreilles écartées, c'est aussi avoir le cœur ouvert. C'était fantastique: pour les flics, on était les plus gros dealers de Montpellier, et pour les mecs qui faisaient des free, on était des parvenus. C'était n'importe quoi! Pourquoi tu serais plus ou moins légitime?

■ William

Les Spiral sont partis, et des gens ont adhéré au côté « free ». Le problème est que l'on a trouvé que ça ne ressemblait pas à ce qu'avaient fait les Spiral. Chez eux, il y avait de la house, de la techno, de la drum, de la hardtek, du hardcore. Les mecs sont devenus sectaires du son hardtek ou hardcore. C'est un côté « lutte des classes » : ceux qui payent en soirée sont les bourgeois, les autres sont les prolos. Ce n'est absolument pas vrai, pour moi ! Lors de ma première free des Spiral Tribe, il y avait de tout, même de la clubbeuse.

À partir du moment où ça a été repris par des *tribes* de la région qui n'avaient pas la même culture que les Spiral Tribe, ils ont récupéré le mouvement. Je ne veux pas mettre toutes les tribus dans le même lot, mais c'est l'image qu'ils véhiculaient : si tu n'étais pas dans un look vestimentaire bien précis, tu passais un peu pour le bourgeois de service. Les gars de la free ont commencé à être vachement virulents contre nous. On pensait qu'on était de la même famille, et ils ont commencé à nous attaquer en disant que ce qu'on faisait était mal. Ils ne respectaient pas notre travail puisqu'ils faisaient des Fuck en même temps que les Boréalis (teknivals organisés par les TNT), ils faisaient du flyage en face de nos fêtes. « Vous êtes des vendus, vous travaillez avec un producteur ! » Ils n'avaient qu'une seule vision de la techno, celle de la free. Il y a eu une mini-guerre qui a commencé, ils ont tout fait pour nous mettre des bâtons dans les roues, ils pensaient qu'ils étaient dans le vrai. On leur répondait qu'on était aussi plus responsables, pour gérer les problèmes, les bastons, les soucis de consommation de produit. Ils répondaient qu'il n'y avait jamais de bastons chez eux...

Est-ce qu'il y avait une certaine jalousie ? Pourtant, on n'empiétait pas sur leur travail. Quand ils ont dit que Boréalis était « commerciale », c'était consommé. Comment pouvaient-ils dire ça, alors que l'on refusait tout sponsor de NRJ ou de Fun, que l'on avait une vraie recherche artistique sur le visuel, qui racontait

une histoire à partir du flyer, que l'on avait fait venir des DJ dont aucun n'était connu du grand public ? C'était juste parce que l'on faisait payer. Quand tu as 100 kilos de son en façade, tu es obligé de faire payer ! Comment tu fais si tu ne fais pas payer à l'entrée ? On n'est pas Rothschild !

Pourquoi faire venir la scène free pour jouer dans les Boréalis alors qu'ils nous reprochaient que c'était payant, et que par principe ils ne viendraient pas ? Je trouvais que l'esprit des free était en train de changer : si tu n'étais pas dans la boue, si tu n'arrivais pas avec ton chien, il y avait quelque chose qui ne collait pas. Ça n'a jamais été ça, la free party ! Il commençait à y avoir des racailles, ça vendait des trucs à tour de bras. Pour préserver Boréalis, on s'est dit qu'il fallait que l'on se retire de ça, ça partait en sucette. On s'est scindés avec ce mouvement. En vérité, ça n'est pas parti en sucette à ce moment-là, pour moi, c'est parti en sucette en 2000. Beaucoup de free se passaient bien.

L'édition Boréalis de 1995 marche encore mieux, avec dix mille personnes. Deux mille personnes sont refusées à l'entrée des arènes, cela cause des préjudices à la ville de Nîmes, qui refuse l'événement l'année suivante. Boréalis s'oriente alors vers Montpellier, à l'Espace Grammont mais l'accord est obtenu trop tard pour une édition en 1996, la fête se tient donc en 1997, puis encore en 1998. Entre-temps, un événement est organisé l'hiver, en 1996, à Lyon. Mais, quarante-huit heures avant, le maire de Lyon, Raymond Barre, interdit la fête. Les Pingouins participent alors à la fondation de l'association Technopol, à Paris.

■ William

On leur a dit : « Il y a des gens de notre milieu qui nous reprochent de faire des soirées payantes, mais on fait tout pour être en règle, dans les lois, et ne pas se faire emmerder, et vous êtes en train de nous annuler. Soit on repart tous en free party, soit il va falloir

que vous changiez d'attitude et que vous nous compreniez. On n'est pas qu'une bande de drogués, il y a une vraie culture derrière, on se lève le matin, on mange techno, et on mange techno jusqu'au soir. »

J'ai été déçu ensuite par Technopol, qui s'éloignait de son but de départ : défendre les petits et les gros événements en règle, la diffusion de musiques électroniques. Ils ne s'occupaient plus de ça, ils ne te défendaient plus quand tu appelais et que tu étais vraiment dans la merde : ils s'occupaient d'autres trucs comme la Techno Parade. En 98, on n'avait plus rien à voir avec ces gens-là¹.

J'ai été déçu aussi de voir comment ça se passait avec les free, et l'organisation interne de la scène : on n'était plus une famille, on se concurrençait, les groupes étaient jaloux les uns des autres, on s'embrouillait sur des DJ invités. C'était national ! Il y avait le clivage free/soirées légales, le clivage entre les *tribes* dans la free, et les mecs qui se tiraient la bourre dans les soirées légales...

Lors de la dernière Boréalys de 99, on a été victimes d'une énorme tempête qui a dévasté le lieu. C'est un truc de fou qui arrive tous les cinquante ans, la grande roue de Palavas s'est effondrée etc. La commission de sécurité, le lendemain, ne nous a pas donné l'autorisation de faire l'événement. On a été obligés d'annuler, de rembourser, ça nous a foutus dans la merde, notre producteur aussi. De là est arrivé le découragement de beaucoup de membres de l'association. On n'avait plus vingt ans, certains avaient une famille, ils décrochaient. On s'est retrouvés à un noyau. Quand on a tout fini, au mois de mars/avril 2000, on avait perdu la motivation de continuer.

L'annulation de Boréalys déclenche un afflux massif de public au teknival « Fuck Boréalys », en juillet 1999, organisé cette année sur

1. La première techno parade est organisée à Paris en septembre 1998, alors qu'un teknival « Fuck Techno Parade » se tient à la Villette le soir même.

l'île de la Barthelasse, à Avignon, entre deux bras du Rhône. On n'avait pas revu une telle mixité du public, un tel brassage de population depuis des années. Certains adorent, d'autres détestent, et d'autres découvrent, toujours.

■ Marko

Entre la rave et la free, comme je connaissais les deux aspects, je ne voyais pas trop de différence. Mais par contre, il y avait une pauvreté créative incroyable du côté des free parties ! Pour la musique, et pour la déco, putain, je préférerais les soi-disant soirées « commerciales ». Je pense aux Pingouins, aux Sales Gosses, et à beaucoup d'autres dans la région de Montpellier, il y avait des petites fêtes dans la nature partout autour.

Effectivement, le mouvement s'est scindé en deux. On le voyait venir de loin ! Ce superbe mélange s'est divisé à cause des petites *tribes* qui venaient agresser les gens à l'entrée des raves pour leur dire qu'ils étaient cons : « Venez chez nous, et gnagnagna ! » C'étaient ces gens qui faisaient les « Fuck machin », les Fuck Boréalis ont été organisées par les TNT¹. Après, il y a eu des Fuck partout, effectivement, et c'était très à la mode. Ils ont fait n'importe quoi, Fuck Bourges etc. Ok pour le concept, mais c'était critiquer pour critiquer... En se transformant en teknival, les Fuck Boréalis s'avéraient être pas mal. Celui d'Avignon, à la Barthelasse, était bien.

■ Olive, né en 1979

Cet été 99, je tenais un camping dans les gorges de l'Ardèche, c'était un bon boulot d'été. Des potes devaient aller à la Boréalis, celle qui a été annulée. Ils étaient dans la mouvance des soirées officielles. Après l'annulation, tout le monde s'est fait brancher

1. Paradoxe de l'histoire: en 2002, les TNT organisent une grosse soirée officielle et payante au Zénith de Montpellier.

sur la Fuck Boréal, c'était un pur spot entre les deux Rhône. Un des potes y a fait la première nuit, puis il est venu au camping : « Il n'y a pas moyen : tu montes dans la bagnole, tu viens avec moi, il faut que tu voies ce que j'ai vu ! »

Il avait découvert les sound-systems, j'en avais vaguement entendu parler, mais dans les médias, c'était très léger encore. Il y avait plein de sons étrangers, c'était l'époque où la France était encore une étape des sound-systems dans l'été, en Europe. On s'est pointés là-bas le dimanche soir, et grave ! Pur spot, la Barthelasse, c'est trop beau. Les potes avaient fait le samedi et avaient d'ailleurs vécu un putain d'orage ! La tempête qui avait frappé Boréal la veille a touché le teknival le lendemain. Mes potes avaient testé les psychédéliques, surtout l'acide, et l'ecsta seulement pour tenir un peu. Pendant la tempête, ils étaient montés dans les arbres de peur de se faire submerger par le Rhône¹.

On a réussi à se garer pas trop loin, on est rentrés dans le truc, il faisait tout juste nuit, et là, j'ai vu des stands, des chill-out, des sound-systems, des gens de tous les pays, des camions aménagés... Je n'avais jamais vu ça. Putain, le fun, trop cool, et malgré tout, quand même une cohérence, des mecs qui étaient en place, des disquaires, Techno+, plein de trucs. J'étais rassuré parce que ce n'était pas non plus complètement trashed, les gens étaient *happy*, et comme il y avait eu ce mélange Boréal officielle et teknivaliers, dans le public, l'ambiance n'était pas du tout choquante. Grave de gens s'étaient retrouvés là peut-être pour leur premier teknival.

Méchante soirée, c'est clair, grosse claque ! J'hallucinais sur les sons, les grosses sonos, la lumière, je voyais mes premiers lives, des mecs qui sortaient leurs machines des studios et qui faisaient de la musique, des vidéos, je crois qu'il y avait Titus, avec ses écrans

1. La tempête qui s'abat cette année sur le teknival Fuck Boréal est spectaculaire : des trombes d'eau, des éclairs qui tombent violemment tout autour, des tornades de vent.

octogonaux. Musicalement, artistiquement, je découvrais un truc de fou, un « bougeage », des gens en groupes.

Dans la même soirée, j'ai découvert l'acide, je suis allé à fond dans le son, et ensuite vers les gens, derrière les sound-systems, discuter avec des mecs. J'ai rencontré des Français qui ont été cool avec moi et qui m'ont expliqué un peu le délire. Un gars vraiment *peace*, m'a vu bloquer au bord du Rhône sur un écran de télé qui était vide, avec le Rhône qui défilait derrière. Il est venu me causer. Il m'a emmené derrière, il m'a expliqué ce qu'était un sound-system, que c'était l'été, qu'ils étaient regroupés, qu'ils allaient bouger : « Tiens, prends des fly, on se tient en contact ! » Je lui ai filé mon portable. Je crois que c'étaient des mecs d'Izif, mais je ne suis pas sûr. J'ai posé avec eux ces dernières années, c'est marrant, parce que cinq ans après on a fait des trucs ensemble et je suis quasiment persuadé que c'était l'un d'entre eux. Ensuite, on a enchaîné, on a pris des flyers, on a fait des soirées tous les week-ends.

La Barthelasse, c'était trop frais ! Beaucoup de ravers venaient de la Boréalis, c'était une ambiance un peu spéciale. Plus tard, beaucoup l'ont dit. Il n'y avait pas que les chépers de la free party. On peut le voir comme ça aussi, c'était assez bigarré et d'ailleurs, j'y étais ! Un pur événement traveller, je n'y aurais pas été, je ne l'aurais pas su.

■ Foo

Quand ils ont dit à tout le monde d'aller à la Fuck, c'était horrible, ça sentait le parfum, il y avait grave de bagarres, c'était paranoïaque ! C'est un des derniers teknivals que j'ai faits en France. Je suis parti avant la fin !

Toutes les teufs où j'allais, c'était pour niquer quelque chose, soit un festival à côté, soit l'État, soit l'Espagne. La Fuck off Espagne a été organisée à Perpignan en 1999, sur la plage, parce qu'à chaque fois que les teufeurs anglais allaient en Espagne, ils se faisaient

matraquer la tête au solstice. Un truc qui m'a marqué, c'est le teknival de Millau en soutien pour une fois, à José Bové en 2000. Là, c'était la première fois que j'allais participer à quelque chose pour aider, avec Ubik, Metek, Foxtanz etc., et pas à une Fuck !

Les organisations de « Fuck », ainsi nommées ou pas (on trouve parfois aussi l'appellation « Off », comme en Bretagne: Transmusicales Off, Vieilles Charrues Off), s'établissent ailleurs qu'en France. En août 1999, après le teknival de Tchèque (ou après celui de l'île de la Barthelasse, selon les itinéraires empruntés), un teknival s'organise à Ozora pour l'éclipse solaire, précisément dans un champ marécageux qui se trouve en face de la route d'accès à un énorme festival trance, dont l'entrée s'élève à 600 francs pour les occidentaux et à 400 francs pour les habitants des pays de l'est.

■ Ivan

À l'arrivée au teknival en Hongrie, à Ozora, en août 99, en face de la fête trance, tout le monde gueulait dans tous les sens. Mutoid a commencé à mettre la musique: du Chuck Berry. Après, on essayait de rentrer de l'autre côté, on rampait, ça ne marchait pas à chaque coup. Une fois sous LSD, on s'est persuadés qu'on allait passer. Avec ma copine, on est allés à l'entrée et on a dit qu'on avait perdu nos bracelets. On est remontés jusqu'aux organisateurs, une Suisse et un Américain, avec lesquels on a eu un tête à tête, pour voir si on ne mentait pas. Puis ils nous ont donné des billets, au bluff. Je n'ai jamais vu un festival aussi grand de ma vie. Ceux du teknival venaient aussi faire des spectacles là-haut. Comme nous avec le feu. On vivait comme ça, le long de la route, on faisait la manche. Je suis de la famille du cirque Plume, ma tante et mon oncle ont participé à sa création, j'ai été initié très tôt. Sur les terrasses, ça marchait pas mal, la manche. C'était notre activité. On avait deux bâtons de feu dans le dos, un sac à dos, un sac de couchage, et on voyageait. Je trouvais vraiment que tout cela ne se mélangeait pas assez: les gens étaient trop sectaires.

Les premiers organisateurs de raves rejoignent parfois *a posteriori* le monde de la free party, séduits par la musique, par l'ambiance ou par les valeurs.

■ Josy

En 93, j'allais aussi bien dans les raves que dans les free, il n'y avait aucune différence pour moi : tu passais de l'une à l'autre, tu faisais l'after en free. Dans les premières free qu'on a faites avec les Spiral, les gens te filaient 100 francs à l'entrée, ils considéraient que c'était le prix puisqu'ils payaient ça ailleurs. C'est aujourd'hui qu'ils ont des esprits pourris, avec du fric plein les poches pour se défoncer la gueule, mais rien pour les mecs qui organisent la teuf. C'est ça qui a tout tué, leur esprit pourri.

■ Vincent

Pourquoi un mec qui écoute de la trance ou de la house ne serait pas là, dans un teknival, pourquoi est-ce qu'il aurait besoin de s'habiller en kaki comme toi, pourquoi il faudrait qu'il aime la hardtek, pourquoi ? Personne ne disait ce genre de truc au début.

■ Josy

Au début, dans les free parties, il y avait tous mes potes homos, et au fur et à mesure ils se sont cassés ! Il y a une partie du truc qui a disparu. Les tranceux aussi se sont barrés, pourtant, ils adoraient Spiral Tribe, bien sûr, parce que c'était extraordinaire !

■ Vincent

Ce n'était pas forcément mon truc, mais maintenant, si je me retrouve dans une teuf de trance, les gars de mon âge, je les connais quasiment tous, tous ceux qui traînent encore dans ces teufs.

■ Josy

Pour moi, la séparation entre les free et les raves était surtout dans la musique. La goa et le hardcore me cassaient les pieds, et l'acid et la techno me plaisaient beaucoup plus. Je déteste la trance, ah putain, ça me porte sur le système! C'est une musique qui promet tout et qui ne donne rien. Bidi-bidi-bidi-bidi, pouet-pouet-pouet-pouet, des grandes montées qui n'arrivent nulle part, ah je déteste!

Moi, j'aime le tribal, les pieds sur terre et la tête dans les étoiles. La musique, c'est un code, c'est un-deux-trois-quatre, les mesures, il faut les marquer, il faut le rythme de base. Après, tu rajoutes ce que tu veux, tu vois ce que tu peux faire, mais il faut vraiment une base rythmique sérieuse, c'est là où je dis qu'il faut que ce soit « core » : hardcore, housecore, technocore, ce que tu veux mais « core », avec un pied tribal.

J'aime vraiment la musique de dance floor qui te fait entrer en transe! Pour moi, c'est une célébration, c'est un peu comme une grand-messe, ou une grande réunion où chacun prierait son propre dieu. Tu peux trouver ce que tu veux dedans, l'interpréter comme tu veux, tu es libre. « Free », c'était ça, c'était pas une histoire d'argent : ça veut dire libre! Franchement, tu peux rajouter ce que tu veux, faire ce que tu veux alors que toutes les autres musiques sont ultra codées. Le rock m'a cassé les pieds : chaque riff de guitare est prévisible. Avec la techno, tu étais quand même étonné.

C'est dans le même esprit qu'il ne faut pas de lumière sur un dance floor, ah non! Le moins possible! Pas trop éclairé, c'est logique, parce que c'est le moyen de se libérer. Ah, mais oui, c'est un endroit où tu es là pour tout lâcher. C'est comme un rituel, un endroit pour rentrer en transe, tout seul et en sentant les autres à tes côtés. Ce ne sont pas des danses codées, raides, comme le tango. Non, tu es là pour te lâcher, ce n'est pas la boîte de nuit

du samedi soir où tu es là pour trouver une copine, non ! Quand tu sors d'un bon teknival de cinq jours, tu t'es bien éclaté, tu as transpiré à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, il y a eu un moment où vraiment tu t'es lâché, tu rentres chez toi, et tu es bien. C'est pour ça que tout le monde revient, c'est ce que l'on recherche tous. Et même qu'on se plaint parce que ce n'est plus là ! Il n'aurait jamais fallu que cela devienne la course à l'armement, avec des rampes de lumières qui faisaient que l'on se croyait sur l'aéroport d'Orly, arrête tout !

Ce basculement de la rave à la free se retrouve aussi parfois chez les premiers participants qui ont ensuite découvert ce nouvel univers.

■ Renan né en 1972

On avait fait une première rave en 92 à Nantes, au Parc des Expositions, c'était organisé par Guy l'Éclair. Ça a été une révélation ! C'était un gros truc à cinq mille personnes, avec une musique démentielle, je n'avais jamais entendu ça, surtout sur autant de temps !



■ Nelly, née en 1973

C'était un truc à n'en plus finir, avec le petit-déjeuner offert au matin, les croissants, c'était nouveau, et le fait de danser, ça changeait beaucoup de choses ! Lors de nos expériences musicales précédentes, on était assis, à écouter passivement. Là, on était à fond !



■ Renan

C'était hyper actif, des gens, des couleurs partout! Dans les concerts, il y avait peu de gens qui dansaient. Là, c'était le contraire: il n'y avait quasiment personne d'assis. On s'est mis à danser, tout bêtement, et on n'arrivait plus à s'arrêter! Il y a eu une espèce de transe, avec les gens qui étaient tous dans le même délire, avec la banane. Et puis les couleurs! Ce n'était pas du tout pareil du début à la fin, et c'était aussi notre premier taz. Ils étaient bons, à l'époque, ça nous avait tenus une bonne journée. Quand on est sortis de ce truc-là, on savait qu'il s'était passé quelque chose de définitif.

Ce qui m'a le plus marqué, plus que la musique, ce sont les gens: il y avait une espèce de *vibe*, avec le sourire. Le matin, tous ceux qui restaient là se connaissaient, c'était vraiment fabuleux! Il y avait une osmose, on a eu envie de refaire ça tout de suite. Il y avait un côté vraiment sympa: une boisson à l'entrée, des petits gâteaux gratuits, ils donnaient des pilules d'éphédra¹.

Après, on s'est installés sur Paris, en 93, on a découvert Rackham le Rouge qui organisait les fêtes Gaïa, il avait un bon esprit, il

organisait des super fêtes. Par exemple, il y avait un sculpteur sur glace à la tronçonneuse qui sculptait une Harley-Davidson, il y avait des jeunes filles en échasses qui jetaient des pétales de rose. Quand on a commencé, on n'a plus su s'arrêter, c'était toutes les semaines. Parce qu'après, je suis rentré dans le milieu, j'aidais à faire de la déco, donc on avait souvent des places gratos. Quand on sortait sur Paris, on sentait qu'il y avait un mouvement: on se déguisait tous un peu, il y avait plein de gens



1. Stimulant d'origine naturelle, aujourd'hui interdit en France.

avec des couleurs, on s'habillait *flashy*. Nelly travaillait dans la mode, comme modéliste dans une boîte où ils étaient tous à fond, très rave party.

J'ai fait un peu de déco, j'ai bossé pour radio FG. Il y avait plein de fric dans ce milieu, on parlait de matériaux neufs, ce n'était pas de la récup, c'était très carré, les organisations. Les contacts se sont faits dans les raves, puis à la radio, où j'ai fait de la déco aussi : ils organisaient quelques fêtes aussi, que je décorais. J'aimais bien la trance, mais ça commençait à me lasser.

■ Nelly

Un jour, on a fait une fête en extérieur, dans la nature, ce n'était pas pareil, déjà.

■ Renan

C'était une Diabolik, en 94, pour un anniversaire. C'était une free. Cette fête a été la révélation musicale, on a adoré le style plus hard, plus fin, la musique racontait une vraie histoire, les gens étaient moins superficiels, et la déco extérieure avec la lumière, c'était vachement nouveau : les Diabolik avaient pas mal de lumières. Ils en avaient qui tournaient dans les arbres, et la musique faisait pareil, elle s'envolait et puis elle redescendait. Elle était plutôt *happy*, elle donnait envie de sourire, on s'est reconnus dans tout ça. Puis il y a eu une Bassline, et une autre, et on ne s'arrêtait plus !

■ Nelly

On s'éloignait de Paris, c'était nouveau aussi, il fallait aller plutôt en banlieue, pour trouver un peu de nature. C'était du côté de Marne-la-Vallée. Il fallait marcher pour trouver : on n'avait pas de voiture, le but était de se rapprocher autant que l'on pouvait de la fête et de finir à pied, ou en stop. Le bol d'air ! C'était marrant de

chercher la teuf, c'était un peu une aventure. Quand on n'avait pas de véhicule, il fallait savoir dans quelle gare réussir à chopper les derniers trains qui allaient dans la bonne direction, être à l'affût de l'infoline. Au dernier moment, quand l'info tombait, on courait vite chopper le métro pour prendre le dernier train! Des fois, on a fait des kilomètres à pied, mais on y arrivait tout le temps. On était super motivés!

■ Renan

Du jour où on a commencé, on ne s'est plus arrêtés. C'était le principe de ces fêtes-là: il ne fallait pas aller dans les magasins pour trouver des fly, sur place, on en récupérait cinq ou six toutes les semaines.

■ Nelly

On a arrêté de faire des raves par rapport au fric. Ça devenait une machine à pognon: il fallait payer pour tout! Et il y avait souvent trop de monde. Le côté *business*, dans les raves, avec les mauvais produits, ça m'a dégoûtée, aussi.

■ Renan

On a découvert différents sound-systems, et puis les premiers teknivals. C'était phénoménal! C'était un endroit où l'on pouvait rencontrer les sons d'ailleurs, il fallait voyager, ça rentrait bien dans notre délire. Paris, on en a eu assez vite marre, les free parties ont été à l'origine de ça. On revenait des free avec des bouts d'arbres, des bouts de sapins, on avait vraiment besoin de nature. On a eu envie de quitter notre appart, on a acheté un camion et on s'est mis en camping. On avait vu des gens en camion aux premiers teknivals, on avait trouvé ça génial.

■ Nelly

Je continuais à travailler, je prenais le RER, j'allais bosser, mais j'habitais en camping. On a acheté un petit camion déjà aménagé, on voulait s'éloigner de la ville, respirer, avoir des arbres, de la nature. C'était vraiment l'appel de la nature !

■ Renan

On a changé de fringues : on faisait la fête la nuit, dehors, dans des endroits sales, alors on mettait moins de couleurs.

■ Nelly

Du chaud, du pratique. Un teknival m'a marquée, c'était dans les monts d'Arrée (Bretagne).

■ Renan

C'était Diabolik qui organisait ça, en 96. Le paysage était magnifique, il y avait des moments avec la brume sur les montagnes, les lumières des sound-systems, les gens et le bruit des sons mélangés, c'était vraiment incroyable !

Il existe d'autres cas de figure : certains ont découvert la fête par la free party et veulent épancher leur soif de musiques électroniques par les raves ou par les clubs, tout en continuant à les fréquenter : les deux mondes se croisent en permanence.

■ Defflo¹

À l'époque, il n'y avait pas tant de soirées que ça : il y avait une free party tous les trois mois. On trouvait en revanche régulièrement des raves commerciales, j'en ai fait pas mal. J'ai ciblé les soirées S'kape, les Dôme et les soirées hardcore, parce que c'était

1. Voir « Premiers pas ».

la musique qui me plaisait. J'ai découvert les soirées de Naja, qui bookait assez souvent les gens de Hollande ou de Belgique. Tu avais Gizmo, Buzz Buzz etc., et en même temps Liza N' Eliaz et Laurent Hô: tous les gens de la scène hardcore de l'époque, c'était en 93-94. L'avantage de ces soirées à 50 francs, c'est que tu avais deux sound-systems, de la trance et du hardcore, tu trouvais toujours ton compte, musicalement, il y en avait pour tous les goûts.

Le premier teknival que j'ai fait, c'est en 95, le deuxième teknival de Fontainebleau. On n'est pas restés longtemps, juste une nuit, j'ai vraiment découvert le teknival l'année d'après, quand j'y suis restée quatre jours, mais on a quand même vu trois-quatre mille personnes, c'était quelque chose pour l'époque. Il y avait plusieurs sound-systems, tu avais l'embarras du choix. En plus, les teknivals de ces années-là étaient très variés au niveau du son: de la trance, de la house, du hardcore. Je ne voyais pas du tout de différences entre raves et free à l'époque, c'était la rave, c'est tout. On parlait déjà de soirées gratuites, c'était la seule nuance, et c'était organisé par les Anglais. On ne savait pas qui c'était, ça ne m'intéressait pas de savoir. C'est seulement plus tard, au bout de deux ans, quand je me suis rendu compte que je faisais régulièrement des soirées rave, que j'ai commencé à m'y intéresser un peu plus. J'écoutais radio FG en boucle, toutes les nuits. On n'avait pas beaucoup de supports musicaux à disposition à cette époque, donc on se faisait nos K7: il y avait toutes les palettes de la techno qui passaient. Je faisais ma base de données musicale.

Mes parents ont toujours voulu me diriger vers un emploi sûr, donc j'ai été poussée dans une filière commerciale, qui ne m'intéressait absolument pas. Je n'ai pas fait d'études, je voulais faire des arts graphiques, j'ai laissé ça en suspens, du coup: j'étais devenue teufeuse. Dès la première année, je ne vivais que pour ça. À partir du moment où tu as le flash, tu as tout de suite envie de recommencer, tu deviens très vite *addict* de la teuf. Il n'y avait pas de

scission free/commerciale, j'allais aussi bien en teuf qu'en rave et qu'en boîte: j'ai fréquenté les soirées du Rex, du Palace, de l'Entracte, du Gibus, je faisais un grand mélange de tout ça.

En 95, comme je ne savais pas quoi faire de ma vie, je suis partie rejoindre des amis en Angleterre à Birmingham. J'ai vécu là-bas six mois, et j'ai découvert la techno là-bas aussi, au Que Club. J'ai fait le festival de Glastonbury, Prodigy a fait un super concert, il y en avait pour tous les goûts dans ce festival.

J'ai commencé à acheter des disques à l'ouverture de Hokus Pokus, en 96, à Bastille, métro Bréguet-Sabin. On connaissait bien Alex et Seb. Ils ont commencé à distribuer le label Network 23, Stormcore¹ etc. J'ai acheté mes premières galettes chez eux, dans le but de les avoir, car je savais qu'elles étaient pressées en édition limitée. Je voulais matérialiser des sensations: ce sont toujours des souvenirs très importants pour moi.

Certains des musiciens de la free, depuis le début, se produisent dans des clubs pour faire gagner de l'argent à leur sound-system. C'était déjà le cas en Angleterre, et cette pratique a toujours existé, notamment sur Paris (au Gibus, par exemple), ou dans les régions du nord, proches de la Belgique, possédant une culture club beaucoup plus développée.

■ Josy

Quand on rentrait de teuf, chez nous, il y avait quinze personnes: tout le monde dormait par terre, écroulé, il y en avait dans la salle de bain. Pendant ce temps-là, les autres étaient en after permanente. Toute la semaine, c'était comme ça !

■ Vincent

La maison du Bon Dieu comme dirait ma mère !

1. Label des musiciens de Spiral Tribe, voir « Spiral Tribe ».

■ Josy

Les platines tournaient non-stop. Je me souviens, quand on faisait des fêtes au Gibus avec les Spiral, ils étaient tous à la maison à ce moment-là, quand on est revenus d'Autriche (en 95). À chaque fois, on achetait un double-cassette, il y en avait un tas haut comme ça, et chacun faisait ses copies, pour les vendre à la teuf d'après. Non-stop! Les platines tournaient en permanence, elles ne s'arrêtaient jamais une minute, jour et nuit, jamais! Génial!

On avait été au Gibus avec Hamish et Jeff, pour rencontrer les propriétaires, je faisais la traduction parce qu'ils ne parlaient pas français. On avait réussi à gratter une après-midi, à leur faire comprendre notre concept gratuit. Ils avaient dit oui, mais comme il y a eu cinq cents personnes à l'entrée, ils ont eu peur, je ne sais pas, ils ont annulé la soirée *cash*, la toute première fois.

Je me souviens d'un truc qui me restera: je leur ai expliqué que c'était Spiral Tribe, une *tribe* où l'argent n'était pas prédominant etc. Le proprio m'avait répondu: « Nous, c'est la *tribe* du pognon! » Tout était dit!

Après, on a pu en faire plein parce qu'ils ont vu que ça rapportait de l'argent. Le DJ touchait la thune, mais uniquement pour le sound-system. DJ: y avait pas! La *tribe*, oui!

■ Vincent

La période qui, pour nous, a été la plus heureuse, c'est en 97-98, lorsque l'on avait mis sur pied un système qui n'en était pas un: il y avait beaucoup de free parties sur la région parisienne parce qu'il y avait beaucoup de gens qui passaient. Les Hollandais, les Allemands et les Anglais qui venaient en France passaient par Paris, et on avait une soirée au Gibus par semaine. Le sound-system qui était de passage et qui faisait la free party du week-end, les autres s'alagnaient derrière, ils n'organisaient rien et y allaient. Ceux qui

passaient jouaient au Gibus, et avec l'argent qu'ils récupéraient, ils pouvaient alimenter la teuf du week-end. C'était le top pour tout le monde!

■ Ben (Heretik)¹

On a toujours joué aussi en club, nous. En 98, ça ne nous gênait pas de faire des soirées au Gibus régulièrement, si on trouvait des plans pour aller jouer en province ou n'importe où, on y allait, ça ne nous a jamais posé de souci. On se faisait cracher dessus, les gens disaient qu'on était des vendus, mais on n'en avait rien à foutre! On avait même écrit des textes: on est Heretik, mais on est aussi Heretik par rapport aux dogmes de la free. Ce n'est pas parce que la free dit que tu dois avoir un chien et un camion que l'on faisait des trucs comme ça. L'essentiel était d'être intègres par rapport à nous-mêmes et à ce que l'on pensait. Aller jouer en club, on kiffait: on faisait de la musique, on était ensemble, on faisait la fête, tu ne peux pas faire que du free tout le temps!

■ Jeff

Il faut une grande ouverture musicale, pour pouvoir aller voir ailleurs, pour attirer du monde et pour le garder, c'est très important! Tu ne peux pas faire ça tout seul, il faut faire ça collectivement, avec des styles variés, même pour des soirées en boîte, en parc d'expo, etc. Il faut avoir au moins ça, même du côté commercial de la scène. Moi, je suis en plein milieu, entre les deux, maintenant. Je peux parler des deux, et ça se passe exactement de la même manière.

Il y a des choses mortelles dans la scène commerciale, on est tous d'accord. On ne peut pas dire que les soirées sauvages et libres soient le début et la fin de tout. C'est très possible aussi de voir des choses excellentes dans une grosse soirée payante à 20 euros.

1. Voir « Teknokrates » et « Heretik ».

Quand on a commencé en France, on avait marqué « rave gratuite » sur les premiers flyers, mais ce n'était pas du tout la même attitude que maintenant. Aujourd'hui, on entend : « C'est une free, man, tu vois, c'est free, man! Il faut que ça soit free! » Tout ça, c'est vraiment une attitude *new school* française, issue des jeunes. Ils veulent aller en free, ils s'en tapent s'ils sont cinquante ou cinq mille : pour être en face du son, ils ne veulent pas payer, ils veulent juste arriver, sans personne à la porte, sans qu'on leur demande un euro. Ils ne veulent pas payer la bière, ils veulent arriver avec une bouteille de pastis ou de Chartreuse ou de n'importe quoi.

■ Josy

Les soirées Spiral Tribe, tu ne rentrais pas sans donner de l'argent. Ce n'était pas un chapeau qui tournait, le chapeau faisait 2,5 m de haut avec une maglite dans la main, et il t'attendait comme ça, et tu avais intérêt à cracher le bassinet, fallait pas déconner quand même! Mais tu donnais ce que tu voulais. Un jour, j'ai pécho à l'entrée des gens qui donnaient un bouton de culotte! J'ai dit : « Ben attends, si tu me donnes du bouton de culotte, donne moi tous tes boutons, comme ça, quand tu seras sur le dance floor en pleine montée les bras en l'air, tu te rappelleras que c'est peut-être mieux de donner 10 balles! » C'est après que la sale mentalité des gens a pris le dessus, c'est tout. Au début, il n'y avait pas de problème à la donation.



LA MUSIQUE

La free party est un mouvement social d'ampleur pour la jeunesse européenne des années quatre-vingt-dix. Elle revendique une nouvelle forme de rassemblement festif, appréciée diversement par ses acteurs. En effet, certains l'interprètent comme profondément contestataire, quand d'autres n'y voient que de simples pratiques hédonistes et la revendication d'espaces de liberté pour en jouir. Ce qui fait l'unanimité, c'est qu'il s'agit d'un mouvement entièrement fondé sur la musique, élément central unissant le tout.

■ Raff

Je ne suis pas arrivé à la free party par la musique, mais finalement, je me rends compte que les meilleurs moments que j'ai vécus, c'est avec elle: ces moments extrêmes où tout un dance floor est au diapason, avec la même musique, sans doute la même drogue et les mêmes tremblements aux mêmes moments, c'est un truc de fou! Quand j'ai commencé, je me pensais chamane, jamais musicien, je voulais juste que les gens perdent leurs repères, qu'ils changent de dimension. Ce n'est pas évident de jouer dans l'état où l'on joue et dans les conditions où l'on joue, sous la pluie, les pieds dans la boue, dans le froid, dans le chaud, ce n'est pas donné à tout le monde!

■ Renan

L'heure que je préfère, c'est l'aube, quand les gens passent d'un délire à un autre. On peut se permettre tout un tas de choses bizarres qui sont beaucoup mieux acceptées, ça peut être plus calme, ou ça peut changer des rythmes habituels. C'est le moment de la musique la plus délirante, jusqu'à 3-4 heures de l'après-midi, c'est plutôt pas mal!



■ Ccil

Les platines, ça a toujours été un plaisir pour moi, de faire danser les gens! Je me souviens des premières fois où les Spi m'ont donné les rênes du dance floor, parce que c'était vraiment comme ça chez eux: il y avait une espèce de pression, ils te mettaient là, mais ce n'était pas un cadeau, ce n'était pas pour ton petit nombril, et on te le disait bien: « Ma cocotte, tu vas mixer, mais là, c'est pour faire danser les gens! » Déjà, on te mettait dans la peau du DJ, on t'apprenait ce que c'est: un truc génial! C'est super appréciable, parce qu'il y a une réalité: il

y a des gens qui sont venus et il faut que l'on s'occupe d'eux. C'est ce que j'ai adoré chez Spiral Tribe. Je l'ai toujours pris comme ça, aujourd'hui encore, je le fais toujours avec une foi énorme. À une époque, par exemple, j'ai commencé à jouer pas mal, pour Kraft et d'autres, dans des grosses soirées, des parcs expo etc., et ça me gonflait en fait. Moi, ce que je veux, c'est de l'esprit. Je préfère à la rigueur mixer dans mon cirque, sous un chapiteau, dans un truc qui restera très alternatif et underground, pour un public qui n'a rien à voir, ou pour un truc improbable¹. J'aime bien les choses improbables, mais je n'aime pas quand c'est déjà écrit, ou tout ce qui tourne autour de la notoriété: ça je m'en fous.

Je n'ai jamais mixé de hardtek, tout le monde le pense, mais j'ai toujours joué de la house que je mettais en 45 tours, ou de la trans-core. Tout ce qui était hardtek, ça a été pour moi une mauvaise époque. Au début, le mot « techno » englobait tout, puis c'est devenu un style. Tout ce qui est techno Détroit, je déteste ça, ça me fait chier. À un moment, il y a eu une espèce d'automatisme, une espèce de *groove* répétitif que tu retrouvais sur tous les disques que tu écoutais, tu en écoutais cent, deux cents, et tu avais l'impression d'avoir écouté le même skeud. Je ne voyais pas l'intérêt d'en acheter un, et encore moins dix ou vingt. Après, j'ai eu mes labels favoris: j'aimais les Djax, il y avait les X-trax, Planet Rhythm, mais c'était avant, ça a disparu. Il y a vraiment eu une époque où je me suis fait chier au niveau production, et j'ai retrouvé mon bonheur à partir de 2004 avec le retour de l'electro et du breakbeat, le retour de Kraftwerk, Afrika Bambaataa et tout ça, je suis carrément d'accord là-dessus! Elle tourne en rond, la musique electro, sauf dans tout ce qui est breakbeat. C'est là où j'ai vraiment repris du plaisir à mixer!

On trouve chez la plupart des musiciens de la free party les mêmes préoccupations que dans le cadre de l'organisation des fêtes: le rejet des contraintes et la recherche de liberté dans leur pratique, passant

1. Ccil travaille maintenant au Cirque Électrique, voir « Nouvelles voies ».

par le refus des taxations et la revendication du sample et de l'emprunt. La fête libre repose sur une musique libre.

■ Ccil

Signer à la SACEM, c'est hors de question pour moi. J'ai fait des morceaux chez Random, Atonal, et aussi certains pressés sous Facom Unit. À l'époque de ces prods, c'était une fierté de ne pas être à la SACEM! Maintenant, je fais plus de musique pour les spectacles de cirque, des trucs toujours electro, mais c'est pareil : je ne mets rien à la SACEM, je n'en vois pas l'intérêt, de toute façon, parce qu'une musique de cirque ne sera pas vendue à un grand nombre d'exemplaires, et puis si quelqu'un veut remixer mes morceaux, il peut le faire, ça ne leur fera pas de mal! Je comprends ceux qui signent aujourd'hui, ils ont des gosses, il faut bien qu'ils vivent aussi. C'est vrai que j'en ai aussi, mais je suis différente, je suis encore en roulotte, je suis encore sur la route, j'ai toujours une vie où je revendique un certain état d'esprit.

■ Gab¹

Le mec qui m'a appris à mixer m'a bien dit de ne pas me prendre la tête. J'ai vu en soirée des mecs complètement largués parce qu'ils ne trouvaient pas le disque qui suivait. Ils avaient un set bien défini, je vois ça vraiment comme un blocage : pas de liberté! Ce qui m'a un peu choqué aussi, ce sont les combats d'ego constants chez les DJ : « Pousse-toi, je vais te montrer ce que je sais faire ! » Tout le monde disait qu'il faisait de l'expérimental, mais à chaque fois que je parlais de mettre trois platines, il n'y en a pas un qui relevait, ils ne sortaient pas de leur logique : malgré tous les beaux discours, il n'y avait rien derrière! Je militais pour ça au niveau musical, comme je revendique aussi le fait que l'ordi n'est pas un instrument de musique! Ça l'a été quand on faisait vraiment ressortir des sons tordus, que l'on faisait

1. Voir « Électrons libres ».

saturer les ordis, mais maintenant, c'est un fourre-tout. Avec le recul, j'y ai repensé : mes premières perches en techno, c'étaient sur des disques réalisés avec des machines, avec des grains différents, lorsque chaque liver avait son grain. Aujourd'hui, l'ordi fait tout, c'est formidable, mais ça n'a pas de personnalité dans le son : une TB-303 ne sera jamais reproduite par un ordi. Ça m'a frustré quand tout le monde s'est lancé là-dedans, je trouve ça insipide...

Ce type de pensée concernant les ordinateurs est remarquable chez certains acteurs du mouvement free party. Au même titre que les rockeurs rejetaient la musique électronique parce qu'elle « n'est pas faite avec des vrais instruments », une nouvelle barrière se met donc parfois en place pour certains entre les ordinateurs et les machines (synthétiseurs, boîtes à rythmes etc.), considérées comme plus nobles. Il est intéressant d'y retrouver exactement le même type de discours. C'est vrai, l'approche est souvent plus immédiatement intuitive et empirique avec les machines qu'avec l'ordinateur.



Fky, 2005.

■ Foo

Fky me disait que maintenant il ne se prend plus la tête: il laisse ses machines allumées, les enfants arrivent, il les enregistre et il prend les boucles. Ça m'a fait tilt, j'ai fait pareil avec mon fils. Du coup, j'ai une banque de sons énorme, des trucs de fous! Tu vas passer une demi-heure à faire des cymbales, tu n'as pas la logique: sortir des sentiers battus, c'est dur, j'ai des tics à la con! Lui, il te fait ça en deux secondes...

■ Gino

J'aime quasiment toutes les techno: si c'est bien fait, c'est bon, c'est là, tu es parti! Avant, il y avait des soirées où il y avait tous les styles, c'est une connerie d'avoir arrêté, parce que c'était vraiment hétéroclite, aussi bien au niveau du public qu'au niveau des gens qui venaient jouer.

Je ne fais pas que du hardcore, je mixe aussi de la techno. Je mixe aujourd'hui sous le nom Mimetik FX. J'ai eu plein de noms, il y a longtemps: DJ No etc., j'étais même, je ne me souviens plus, ce n'était pas sérieux, il fallait avoir un nom, je ne me rappelle même pas. Je ne fais pas attention à ça, c'est comme sur les disques: je dois avoir deux mille disques, mais je n'ai pas de titre en tête. J'écoute le truc, c'est dans mes oreilles.

À force, j'en avais marre d'avoir toujours une imprécision au mix, je l'ai guérie quand j'étais à la caserne à Cergy-Pontoise, avant d'arriver en Bretagne en 2003. Pendant neuf mois de break, j'ai arrêté de faire de la techno, j'ai posé mes disques. J'avais des bacs de hip-hop avec des trucs de scratch, et je n'ai fait que ça, que de la technique: scratch, revenir, lâcher franc, tac, tac, tac! Et maintenant, quand je lâche un disque, il part là où j'ai décidé qu'il parte.

Manu le Malin, c'est un tueur, c'est mon mentor. Quand je lui dis, il me demande d'arrêter, que je lui casse les couilles, qu'on est juste

des potes, mais moi je suis fan : je suis son ami et son fan. On se connaît depuis longtemps, je peux me permettre des choses : on était en Bretagne, chez une copine, après une after d'Astropolis. Je lui cassais les couilles, je lui ai dit : « Manu, donne-moi deux-trois tuyaux, comment est-ce que tu fais pour que ça donne comme ça ? » Le pote relou : ça fait quatre jours qu'on est arrachés, et j'insistais ! Et là, il m'a dit une phrase, un peu sec sur le coup, mais avec le sourire : « Gino, tes disques, tu les cales, ils sont sur les platines, ça roule ? Tu les mixes, tu fais quelque chose avec, tu crées la source ? Bon, maintenant, lâche-toi ! Oublie tout ce que tu as appris techniquement, lâche-toi, et fais ce que tu veux, essaie ! »

Quand j'ai travaillé avec Alan, à l'époque où on organisait des fêtes, si mon moment de jouer était de 3 à 5 heures ou de 2 à 4 heures, et que là arrivait un mec, un pote ou pas, un mec du sud, de l'est ou de l'ouest, d'Angleterre, d'Allemagne ou de Hollande, dans ma tête, je me disais que ce qu'il allait ramener, ce serait un son dont on n'avait pas d'habitude. J'ai souvent cédé ma place, ou alors j'ai partagé mes deux heures. La musique, ça commence par les échanges.

■ Seb

Quand on joue en public, on peut totalement improviser les morceaux, ça dépend du résultat que l'on veut : tu peux t'asseoir et créer une chanson note par note, ou bien tu peux improviser le morceau, ou encore tu peux faire un mélange des deux. Dans ces trois possibilités, tu choisis ton truc. Et je pense que le meilleur choix, c'est celui qui comprend un peu des deux, et c'est ce que j'essaie plutôt de faire aujourd'hui.

Je pense qu'aujourd'hui, j'ai réussi à capter un certain nombre de gens qui comprennent que je vais vers d'autres délires. Les gens qui me suivent, ce n'est plus la masse, ce sont des gens qui veulent vraiment 69db, le musicien qui délire. Je suis très soulagé, je préfère avoir moins de monde mais des gens qui sont d'accord

avec le fait qu'une fois je puisse jouer acid techno, une autre fois un peu break et une autre fois encore un peu hardtek, selon les circonstances. J'aime les gens qui voient la totalité du truc, parce que j'étais un grand fan de Franck Zappa ou de Sun Ra, des musiciens qui étaient vraiment ouverts d'esprit. Quand tu es comme ça, tu peux rarement atteindre la masse. Je vois certains DJ qui sont là depuis quinze ou dix-sept ans maintenant, très connus, et qui jouent toujours les mêmes trucs, j'hallucine. Leurs carrières marchent bien. Un groupe comme ACDC a rarement changé de style en peut-être trente ans, maintenant. À chaque fois, la masse est là, et elle kiffe leur truc : c'est ainsi pour beaucoup de groupes. Je ne peux pas faire ça moi-même, je ne peux pas faire *Fuck techno import*¹ pour le reste de ma vie : impossible, même si c'est ce qui m'est demandé. C'était mon tube, on va dire, mais ce morceau-là, je ne peux plus, désolé. Si tu veux le truc, achète-le !

Je suis un musicien qui vient de la tradition de Larry Levan, de Ron Hardy et de Frankie Knuckles. Ce sont des bêtes de scène qui jouent toute la nuit, c'est un voyage. Il est très difficile de trouver la musique de ces gens-là sur un disque. C'est comme Grandmaster Flash : quand il a démarré, il a trouvé ça très bizarre de mettre du hip-hop sur vinyle, c'est pour ça qu'il était en retard et qu'il n'a pas fait le premier disque de hip-hop, il ne croyait pas du tout que c'était possible. Comment tu peux prendre une soirée de mix et mettre ça sur un vinyle ? C'est impossible pour eux ! C'est à peu près le même délire avec mes live-sets : si tu veux vraiment découvrir ma musique, il faut donner la place à l'improvisation, il y aura des moments bien et des moments moins bien.

Le problème aussi, dans les soirées gratuites, c'est que la plupart d'entre nous faisait la musique avec des petits home studios, avec des

1. En 1996, suite à la sortie du CD *Sound of Teknival* sur Techno Import, une compilation de titres des Spiral Tribe publiée sans demande d'autorisation et à grand renfort de publicités télévisées (sur M6 notamment), 69db sort en réponse une K7 de live intitulée *Fuck Techno Import Mix* sur Network 23.

tables de mixage pour jouer live, des Makie ou autre, mais pas pour faire des disques. Et il y a une grande différence de qualité de son !

Ixi est vraiment acid psychédélique joyeux. Simon est juste ouf, tout court, c'est un vrai génie. Kaos, c'était le son Facom, hardtek, mais hard et funky en même temps, c'était son délire. Et moi, c'était aussi ça mais avec un côté dub. J'ai toujours été inspiré par le reggae dub, les larsens, les *delays*.

Simon (Crystal Distortion) est un génie pour les disques. Les miens sont très bricolés, alors que les siens sont toujours propres. C'est juste un génie, c'est naturel chez lui, il a de bonnes oreilles, il peut calculer les choses aussi bien que jouer en live, parce que jouer en teuf, c'est comme surfer. Je ne suis pas quelqu'un qui calcule les arrangements musicaux, ce n'est pas dans ma nature. Simon peut calculer, moi je ne peux pas. Aujourd'hui je commence à être meilleur, mais c'est après vingt ans de travail ! Je suis surfer, et ça ne fait pas toujours les meilleurs disques.

Aujourd'hui, chaque fois que je fais de la musique, je prends ma planche, et je surfe sur la vague. Je n'ai aucun contrôle sur ma carrière, pas d'agent, pas de management, pas de presse qui me « *hype* ». Depuis vingt ans maintenant, je suis ce qu'il y a devant moi, comme un bon vieux surfer, c'est ainsi que je vois les choses.

■ Jeff

Récemment, j'ai vendu toute ma techno. C'est le mélange de musiques qui fait avancer les choses. Il y a deux choses à en dire.

Premièrement, au début, le public était un seul, il n'y avait pas la house, la techno, le breakbeat etc. : tout était là, et le DJ mélangeait tout. Le DJ est tout, et le live, c'est pareil. C'est son mélange qui fait tout. Il y a eu tellement de monde qui a voulu se spécialiser ! Drum, trip-hop, house, Ibiza, tribe, teknival, machin... Pendant

des années ! Après, ça stagne, et la seule façon de réunir du monde qui vient de différents univers, sans parler de politique, ni d'attitude, ou d'actions, c'est de faire des soirées musicales éclectiques et de ramener des DJ qui sont capables de mélanger les styles, voilà !

Deuxièmement, je crois que celui qui pense qu'il est un dieu ou un chaman musical, il ne l'est pas. Non, au contraire, celui qui fait les choses innocemment, uniquement pour l'amour, il est à fond dedans. Là, c'est chamanique, et c'est la seule vraie chose. Le DJ ou le live qui ne sait pas ce qu'il fait mais qui est dedans, même dans sa chambre, c'est l'innocence, et quand il sort, il kiffe et ça marche bien ! C'est comme ça qu'on a joué à nos premières soirées, en Angleterre ou en France. Nos DJ envoyaient une espèce d'énergie énorme parce qu'on ne faisait pas ça pour l'ego, pour l'argent ou pour autre chose que pour le besoin de faire la fête, et c'est tout ! L'énergie qui était projetée, couplée avec le côté cosmique que certaines personnes avaient, et aussi le fait que les psychédéliques traînaient bien dans le coin, ça a démarré un truc énorme, qui était quand même bien tordu !

Quelques années plus tard, par la corruption de certains labels ou de certaines personnes qui ont pensé qu'elles pouvaient gagner des sous, ça a gâché l'affaire. Nous, même quand on projette de faire de l'argent, on essaye de conserver notre côté artistique. Quand tu sors avec une attitude du type : « Moi, je suis mieux que les autres, je suis là pour les sous et je me fous du reste », et bien tu ne vas pas faire ta meilleure prestation, ça peut être très bien mais ça ne va pas envoyer une énergie pure.

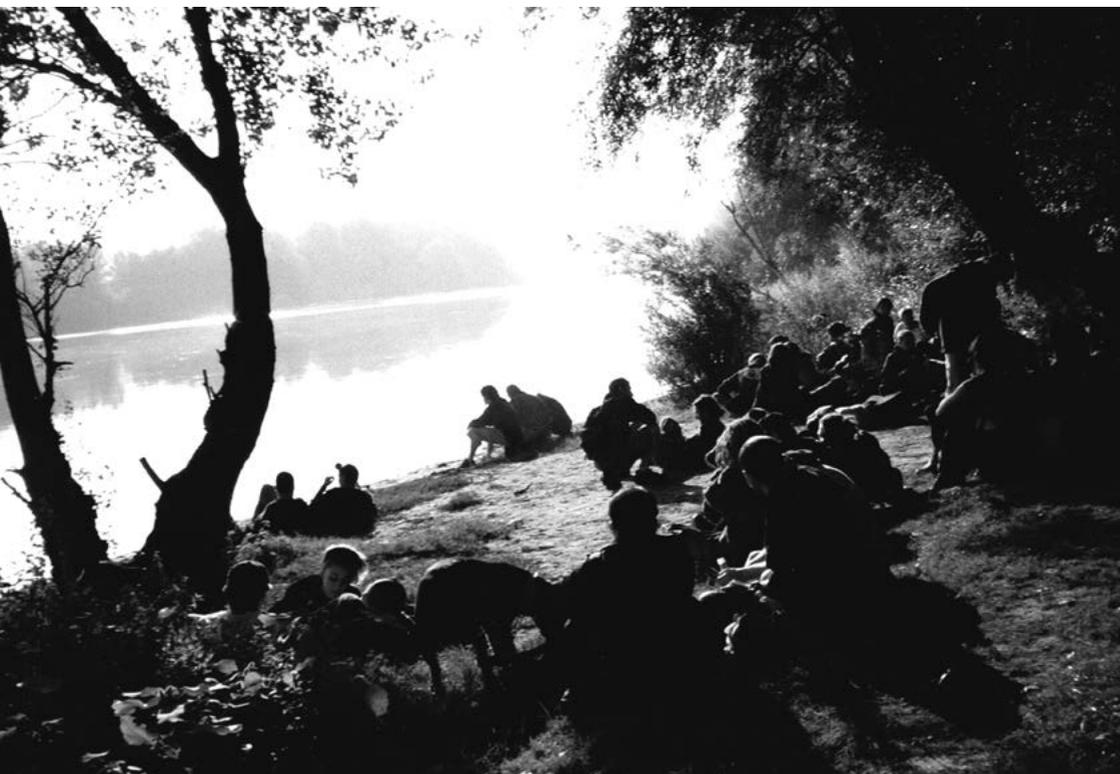
Ce que j'ai retiré de tout ça, c'est que lorsque tu vas jouer avec ce côté spirituel et magique, il faut que tu sois pur dans tes pensées. Sinon, tu vas te faire baiser, tout simplement, je pense que ça ne va pas marcher pour toi. Lorsque tu utilises la magie pour faire des choses, si c'est pour ton ego au lieu d'être au bénéfice des autres, de la tribu, du public ou de la fête, ça ne marche pas !

La musique de la free party, période anglaise, a d'abord été strictement la même que celle des premières raves : l'acid house, reposant sur les sons de *bassline* caractéristiques de la Roland TB-303 et sur les boîtes à rythmes TR-808 et TR-909. Avec les développements multiples des musiques électroniques de danse dès le début des années quatre-vingt-dix et le début des voyages des travellers, elle s'est orientée rapidement vers d'autres styles, comme le breakbeat, mais surtout vers des tendances plus dures comme la techno, principalement celle de labels issus de Belgique et d'Allemagne, ou comme le hardcore. La musique des free parties correspondait encore à celle de nombreuses raves, car les deux mouvements étaient assez proches, hormis pour le cas de la trance, un genre qui n'a quasiment jamais été adopté en free pendant la décennie. On entendait toutefois exceptionnellement des sons ou des sets trance lors des teknivals, mais aussi house, même si ce dernier genre, en Europe, a été rattaché aux clubs très rapidement. Le mouvement a cependant emprunté le style hybride transcore, basé sur des sons de nappes progressifs et des motifs hypnotiques, mais avec un battement puissant et un tempo plus rapide. Il en a façonné un autre qui s'est fait jour progressivement vers 1993 : l'acidcore, un héritier du son acid house, mais dont les sons acid sont plus agressifs et croisés avec des *beats* incisifs souvent passés au filtre de la distorsion.

Au milieu de la décennie, la radicalisation du mouvement, principalement en France, est aussi allée avec celle de la musique. Pour affirmer leur combat contre les autorités ainsi que pour prôner leur appartenance à l'underground, la plupart des artistes et des sound-systems ont adopté les styles les plus durs, avec en premier lieu et en grande majorité la hardtek (ou hard tekno), le son particulièrement caractéristique du label Network 23 mais aussi de bien d'autres. Certains ont aussi élu le hardcore dans toutes ses tendances : frenchcore, gabber, speedcore etc. On parle aussi d'une tendance tribe, difficile à identifier, plus « galopante » et sautillante, moins dure que la hardtek mais tout aussi rapide. Les deux styles hardtek et hardcore constituent avec le sous-style tribe les sonorités les plus caractéristiques de l'âge d'or des free parties, jusqu'au début des années deux mille. Le fait qu'il

existe des artistes de live qui créent et jouent en direct leur musique sans passer par le support du disque a toujours donné des sets et des tendances plus inclassables, expérimentales et mélangées. Un live est en effet susceptible de présenter davantage de périodes d'aventures sonores qu'un mix, qui est généralement plus continu. On emploie souvent l'adjectif « mental » pour qualifier ces passages.

Par ailleurs, certains sound-systems ont tenu à offrir des particularités en s'ouvrant à des voies différentes, ou se sont distingués par leur diversité de la plupart des autres qui choisissaient un style ou une identité musicale unique. Parmi eux, certains se sont spécialisés dans la drum & bass, comme Mas i Mas ou Kao Beng, quand d'autres ont mélangé tous les styles avec un grand goût de l'expérimental, comme Hekate. Au passage des années deux mille, beaucoup de nouveaux sound-systems se sont détachés de la radicalité hardtek/hardcore de la décennie précédente pour offrir un son varié et progressif sur l'ensemble d'une soirée. Une diversité nouvelle est apparue, notamment par des croisements avec des musiques plus anciennes (dub, hip-hop etc.). L'acid techno est revenue en force, mais aussi la trans-core, la drum & bass et le breakbeat, et l'on a assisté à l'arrivée de la progressive techno (très prisée dans les raves de 1993-95) et de la psytrance, ainsi que de nouveaux genres qui ont été adoptés, comme la minimale techno, le dubstep etc.



CHILL-OUT

La musique, il est vrai, passe souvent au premier plan dans les souvenirs des teufeurs et des fêtes qu'ils ont vécues. Mais de nombreuses autres activités artistiques concourent à ces événements: vidéos, tentures, performances etc. Par ailleurs, beaucoup de gens s'investissent dans des petits stands, vendent de l'artisanat, des disques, des vêtements, des bijoux, ou préparent à manger. Cela fait partie des ingrédients essentiels de la fête. Cela s'inscrit aussi dans la revendication du Do It Yourself.

■ Josy

Au premier teknival, en 93, à Beauvais, avec ma copine africaine, on a fait des bananes frites avec du poulet. Par chance, avec mes potes, lorsqu'on avait été faire les courses, on s'était dit: « Tu vas voir qu'il ne va rien nous rester à bouffer. Il ne va y avoir plus que des crevards qui meurent de faim! » On avait acheté 50 kg de patates en plus: les 50 kg y sont passés, direct! C'était de la bouffe sur donation, bien entendu. Je me souviens d'avoir rencontré les Nomades, Mejuan et Willyman, avec Kaos, ce jour-là. Un mec avait essayé de nous dépouiller notre pognon. Ce sont eux qui sont venus, les gros durs, et ils ont réglé le problème! Franchement, depuis que l'homme est homme, ça existe, les gens qui cherchent à te piller. C'est la nature humaine, non ?



■ Benji, né en 1971

C'est clair : jusqu'à 95, j'étais anti-techno. Je ne rentrais pas du tout dedans, j'avais un peu peur du côté conformiste. Je venais de l'univers du rock'n'roll, comme beaucoup de potes, de cette manière de faire la fête et d'exploser, pas forcément en revendiquant. Et petit à petit, un par un, mes potes « tombaient dans la techno », comme je disais à l'époque. Tout le début des années quatre-vingt-dix, je ne comprenais pas pourquoi tout le monde partait vers là, je les voyais tous attirés, comme magnétisés. Ils me racontaient les fêtes. Ce qui me faisait peur, c'étaient

surtout les souvenirs de drogue, en fait, de se perdre. Les potes qui glissaient sur le toboggan de la techno commençaient à en passer dans les maisons, pendant les soirées. Du coup, je découvrais cette musique dans des apparts. Découvrir « boum boum tchic – boum boum tchic » dans un appartement, c'est quoi le sens ?

À cette époque-là, je n'avais envie d'adhérer à aucun mouvement. Ce dont j'avais envie, c'était d'être free, de n'appartenir à rien ni à personne. Je trouvais ça plat et froid, ce n'était pas un truc entraînant, genre « whaou! ». C'était entre 90 et 93. Et puis un DJ sur scène fait comme « brandi », comme les personnages importants dans l'antiquité, c'était aussi ce qui me dérangeait un peu. Hormis les histoires de drogue, c'était ce côté individualiste de la fête, où chacun danse dans son trip, dans sa bulle, qui me gênait aussi, tout le monde dirigé dans une même ligne, tous ensemble, vers le son. Pour moi, c'est une pensée unique. Ce n'était pas possible, je ne pouvais pas voir ça : autant d'obsession, c'est pour moi une forme de dépendance qui provoque un effet pas terrible. Et en fin de compte, c'est sur la route, durant les voyages au bled, ou les traversées de l'Espagne etc. qu'on a rencontré des fragments de collectifs tekno et qu'on a commencé à côtoyer réellement cet univers.

En 93, ma première fille naît, puis en 94, déjà, on n'a plus d'appart, plus de maison. De 95 à 2001, on a été tout le temps sur la route, avec quelques points de chute. On est partis sur la route parce qu'on voulait vivre la famille autrement que de manière classique. Ce n'était pas par rapport à un modèle, il n'y avait personne qui faisait ça autour de nous. Il y avait un côté « défier la société », « briser les schémas », et puis aussi se sentir libres et rouler sans objectif de voyage, à travers la terre entière. Normalement, tu fais un enfant, et après, il te faut un travail. C'était une recherche d'un autre mode de vie, tout me faisait chier, je ne trouvais pas ma place dans le monde : il n'y avait qu'en partant à l'aventure que je pourrais peut-être la trouver.

J'avais eu l'habitude, plus jeune, de partir en voyage. Quand j'avais dix-sept/vingt piges, j'étais souvent sur la route avec mon skate pour aller sur des compét', je faisais du stop. Je déménageais souvent avec mes parents, et j'avais besoin de revoir mes potes. J'étais tout le temps sur la route, j'adorais ça, et je me disais que ça

serait trop cool si plus tard j'avais un fourgon : je pourrais dormir dedans et comme ça, je ne serais plus à faire du stop.

Par la suite, j'ai fait une formation : un brevet d'état d'éducateur sportif en voile, à La Rochelle. Là, j'ai rencontré un gars qui venait du Pays Basque. Il avait un Mercedes 508 et son père l'avait aidé à l'aménager. J'étais entré dedans, je l'avais trouvé immense. Ce sont peut-être les deux points qui ont fait que l'envie m'est venue.

Avec ma famille, on a donc quitté La Rochelle et l'appart. Au début, on était hébergés chez la grand-mère de ma copine, en Bretagne, qui nous laissait sa maison. J'ai trouvé un boulot et j'ai bossé une saison, d'avril à octobre, en voile. Un jour, on a trouvé le même camion que le mec qu'on avait rencontré à La Rochelle, et là, on a fait : « Waouh ! » À la fin de la saison, en octobre, on a mis toutes les thunes dedans, on l'a aménagé, et on est partis direct au Maroc, l'hiver 94-95. On se demandait même comment on pouvait chauffer un camion à cette époque-là ! Personne ne nous a indiqué comment il fallait faire, on s'est juste dit qu'on avait envie de bouger. On a aménagé le camion à base de récup : « Tiens, la laine de verre, ça me rappelle quelque chose, ça doit isoler. » Je ne savais même pas qu'une visseuse, ça existait. On était jeunes, on n'en avait un peu rien à foutre de tout, on est partis au Maroc alors qu'on n'avait même pas une caisse à outils.

De tous nos anciens potes et de toute notre famille, il n'y en a pas un qui nous a encouragés dans notre voie, ça n'a été que des reproches. Et dans la rue aussi : tout est là pour te dire que tu fais une erreur à vouloir être différent. Ça renforce encore plus ton engagement, on était vraiment libres. Progressivement, on n'était pas bien sûrs, en fin de compte, que ce soit la Bretagne où l'on avait envie de revenir à chaque retour de voyage.

Quand on est partis en camion, on ne connaissait personne qui faisait comme nous. Forcément, sur la route, on a rencontré des

gens qui vivaient aussi comme ça. C'étaient plutôt des Anglais, des Hollandais, des Allemands : des voyageurs. À ce moment, je n'utilisais pas ce mot-là. J'ai bien accroché avec des gens comme Total Resistance, dès les premiers contacts, en 95, au retour du Maroc. C'étaient des gens qui vivaient super roots, comme nous, et dont je sentais les idées très proches des nôtres. Ils traînaient dans la tekno, mais il y avait une identité punk, trash et famille, des vieux bus tout pourris, sans papiers. Ils jouaient de la flûte, ils avaient développé une utopie que j'ai vue malheureusement se perdre au fur et à mesure de la tekno.

On a renouvelé ces voyages au Maroc pendant cinq ans : l'hiver au chaud, au bled. Et dans tous les autres temps de l'année, on était en France, en tournée des potes, de la famille, des festivals etc. On a entendu progressivement parler des voyageurs, des *crusties* aussi, de la théorie du chaos. Je l'avais fort en moi. Je pensais que ça allait péter, que tout était sur le point d'exploser, que c'étaient peut-être les derniers temps qu'on avait à vivre. C'était *no future*. On a eu des rencontres spirituelles assez fortes, des gens très branchés sur l'avenir, sur ce qu'ils avaient pu voir dans leurs expériences métaphysiques. Le chaos arrivait. Quand ma deuxième fille est née, les discussions avec ma copine étaient : « Il faut mettre de côté des couvertures, des graines... » Et ça, on ne le partageait avec personne. On entendait par des rencontres de ci, de là, que dans le milieu tekno underground, *crusty*, il y avait des gens qui s'enfermaient dans des endroits isolés : au bord de la mer, dans des grottes, pour attendre que la terre explose. C'étaient des choses que j'avais en moi.

La première phase de la rencontre réelle avec la tekno, c'est lorsqu'on a commencé à créer un petit espace sympa, décoré, avec tout ce qu'on ramenait du Maroc : une ambiance déco orientale. On avait envie de faire à manger et à boire pour les gens sur les festivals, en off. Petit à petit, on a rencontré des sound-systems qui nous proposaient des free, à droite et à gauche, dans la campagne

bretonne, entre 95 et 96. C'est venu assez vite. Ce sont nos premiers pas dans ce genre d'histoire. On voulait quitter la société de toute façon: en pensant que la terre allait exploser, on était en recherche de zones libres. Quand on a rencontré les premières free parties, on aimait bien parce que, déjà, on voyait des gens qui vivaient comme nous. À cette époque-là, il n'y en avait pas tant que ça: sur les teufs, tu avais blindé de bagnoles. Par exemple, au teknival de Derval (en 99), sur je ne sais plus combien de milliers de personnes, on ne trouvait que des bagnoles. Les quelques camions présents, c'étaient les Anglais, les Hollandais, les Allemands, et quelques petits Français comme nous. Les teufeurs venaient nous voir: « Putain, vous avez tout aménagé tout seuls? »

On n'avait aucun confort, à part les mousses: il y avait un refus de la société et du progrès dans notre tête, c'était donc les pieds dans la boue, l'éclairage à la bougie, et puis c'est tout! Pour la musique, on avait juste un autoradio. En fin de compte, ce qui nous plaisait, c'était le rassemblement (comme à Derval). La musique, j'aimais vraiment moyennement au début.

À 8 heures du matin, je partais en footing: tu vois le décalage? J'entendais un gros « boum boum » et moi, je partais faire mon footing. Je revenais, tous les gens étaient au sol, fonce-dé, avec le son encore à fond. Je m'occupais de mes enfants. J'étais en décalage complet, mais ce n'était pas grave. On y était bien parce qu'on était sur une grande zone où il n'y avait pas de flics, un espace de liberté, avec plein de gens différents.

On ramenait plein de lanternes et des décors avec les allers-retours au bled. De festival en teknival, les mecs venaient nous voir parce qu'en nous, ils trouvaient quelque chose de rassurant. On était une famille, en plus on vivait en camion, et on allait loin dans la création d'un espace le moins barré de tout l'espace du tekos: un chill-out cocooning, parce qu'on s'occupait vraiment des gens. On vendait des crêpes et des galettes à des tarifs très bas, on apportait



Performance
d'un cracheur
de feu lors
d'une fête
Furious, 1997.

un site particulier aux gens, mais on n'était pas là pour faire des thunes: on brassait comme des malades pendant trois jours pour gagner 1000 francs. Ça me plaisait à fond. On était contents de créer un espace contraire, on sentait bien le côté très éparpillé de l'ambiance tekno, avec la drogue etc. Nous, on offrait le côté rassembleur. Au lieu d'être devant le son, les gens étaient autour de nos galettières. Je suis dans l'opposition, toujours, l'alternative dans l'alternative.

Pour voyager, il faut bien quelques sous, on ne faisait pas de *business*, on avait le RMI pour réparer le camion, mettre le gasoil et le repeindre une fois par an. On était anti-consommation au possible. La question était sur la manière de trouver de la thune pour continuer. On développait notre activité vraiment pour l'underground, par rapport au commerce, ça se limitait à quelque chose de petit, on transpirait énormément et pour repartir avec très peu: on ne s'est jamais enrichis. Ce n'était pas un réflexe commercial, sinon, on aurait terminé sur les marchés. Ce qui nous intéressait, c'était les espaces hors-normes, les tekos, les festivals off. On investissait notre énergie là-dedans.

On avait envie d'apporter quelque chose: n'appartenir à rien ni à personne, et encore moins à un mouvement, quel qu'il soit. Arrivés dans la tekno, on avait un pied dedans, mais on était entiers. Il n'y avait pas de révolution culturelle parce que la tekno arrivait. La révolution, on l'avait faite avant, seuls: le fait de partir seuls sans rien connaître du monde extérieur et de l'alternative, des travelers, tu te mets forcément en situation de survie, c'est un peu casse-cou, mais tu apprends énormément de choses. Le voyage, c'est découvrir des paysages, de la culture, c'est s'ouvrir. On avait un énorme besoin d'ouverture d'esprit, parce que l'aspect spirituel de la société occidentale moderne ne nous convenait pas du tout, on devait se tourner vers autre chose. On voulait partir à l'aventure chercher ce que l'on n'avait pas autour de nous. Que ce soit les Marocains qui nous ont beaucoup appris, ou la tekno qui nous

a beaucoup apporté, on s'est enrichis. La tekno m'a apporté un rythme de vie et m'a aussi appris à vivre avec des ordinateurs et de la technologie.

On a beaucoup de liberté à vivre sur la route, mais dès qu'on s'arrête, on se rend compte qu'on n'est pas vraiment libres: on a des emmerdes avec la police, et encore, on était en règle! Ça renforçait le fait que la culture occidentale n'était pas faite pour moi, j'étais forcément attiré uniquement par les zones hors-normes. Ce que proposait la tekno, c'était ça: un espace hors-normes. On avait le droit d'être en camion, pendant un temps défini en tout cas, et à plein, surtout. On se rendait compte qu'on n'était pas tout seuls. La tekno nous a rassurés par le rassemblement qu'elle proposait. Ça équilibrait avec ce que l'on n'aimait pas dans le mouvement: les ambiances trop gue-dro, trop indus, trop trash.

Il y avait des situations hyper trash! Par exemple, un soir, ma copine allaitait ma fille alors que j'étais à fond sur les crêpes et les cafés. Quand elle finissait d'allaiter, elle venait m'aider. Je regardais alors dans le camion toutes les vingt minutes. Ma deuxième fille n'avait pas encore un an. Le son tabassait sec. Un moment, je suis rentré dans le camion et elle était tombée du lit! Elle n'avait rien, mais elle avait été sonnée, elle ne bougeait plus. On était en plein milieu de deux sons qui tapaient en face à face sur le camion, c'était vraiment craignos! Je n'avais pas pu me placer ailleurs: tu arrives à 1 heure du matin sur un site que tu ne connais pas, avec les sons, tout le monde s'installe à l'arrache, super speed. Nous, on ne faisait pas gaffe, on créait un espace pour recevoir les gens, et la famille était avec nous de toute façon, quoi qu'il arrive!

Il y a eu un petit passage de vente de ballons, c'est parce que ça se faisait dans la tekno. Là où on l'a fait le plus, c'est à la teuf Tiboost/Teknokrates à Nantes, en 98. Pour la première fois, on a fait des thunes, genre 3 500 balles. Au retour, on a perdu les roues arrière du camion, les keufs sont venus. On a dû le poser au garage

etc., on a tout perdu ! En plus, on s'était fait taxer la bouteille à ballons pendant la teuf.

Au début, c'était bien chaud avec des cailles. Puis après, on n'a eu que des protecteurs, autour du camion. Ça nous est arrivé souvent : pour les pires craignos qui venaient nous chercher la merde, on devenait en fin de compte les gens à protéger, sur chaque fête, parce qu'on prenait soin des gens.

On tournait dans les free parties sans attache avec les sound-systems, depuis 95. Je me souviens de deux noms en particulier : il y avait Tiboost, et le Kern. Les fêtes, c'était souvent autour de Rennes, ici, précisément¹. Finalement, il y a eu une transformation : on n'adhérait pas à la tekno, mais on commençait à se transformer, on commençait à se retrouver « famille tekno », avec des gamins dans le son et dans la merde environnante. On acceptait de vivre en famille dans des situations vraiment trash : le son jusqu'à midi, les petites qui n'arrivaient pas à dormir, nous toujours en train de faire à bouffer. On se fondait dans ce que peut être une famille tekno sur la route, sur la Bretagne, on nous identifiait comme telle. On avait un chapiteau marocain aussi, par la suite, puis deux au bout d'un moment, on avait près de 200 m² couverts. Du coup, les free où on était en Bretagne ressemblaient peut-être un peu plus à l'image des teufs à l'anglaise, avec de la bouffe bio, une citerne d'eau etc., ce n'était pas juste du son. On s'est donc reconnu ensuite dans cette image de la teuf. Tu peux vivre des trucs extrêmes, mais tu n'oublies jamais de faire attention à toi. Pour nous, contribuer comme ça, ça avait aussi un petit côté parental.

1. L'entretien se déroule à Rennes à côté de l'Élaboratoire, sur un terrain squatté par beaucoup d'anciens de la Villa, et pas très loin du 48, un nouvel espace mis à disposition par la mairie suite à l'incendie du squat la Villa, voir « La Villa ».



LES TEKNOKRATES

La première génération des sons français est issue de ravers qui avaient découvert la house et le hardcore au début des années quatre-vingt-dix. Au contact des sound-systems anglais venus organiser des fêtes sensiblement différentes à partir de 1992, libres, gratuites et avec des méthodes d'organisation originales, ces collectifs d'un genre nouveau se sont formés. Ce sont au départ principalement les Nomades, Psychiatrik, Furious, Impakt, les Teknokrates et OQP. Au travers du parcours de Mark, qui a commencé très tôt avec les Nomades, puis qui est ensuite passé par le son Impakt avant de suivre un long chemin avec les Teknokrates, voici quelques regards croisés sur cette histoire.



■ Mark, né en 1971

Ma mère a monté une radio libre dans les années quatre-vingt (Chut FM, à Chamonix). J'habitais au premier étage et la radio était au rez-de-chaussée, j'ai donc été plongé dans l'univers des disques tout petit, j'ai été bercé par de nombreuses musiques. J'ai décou-

vert la house vers seize/dix-sept ans (c'était vers 88/99), alors que j'habitais entre Chamonix et Paris. Je ne pourrais plus citer quel a été mon premier morceau, mais je me suis tout de suite demandé ce que c'était que ce son. J'étais assez surpris et je m'y suis rapidement intéressé.

Je suis parti voyager pendant deux ans, en 90, en Amérique du Sud, dans le cadre de l'armée, je suis parti en Guyane Française pendant la guerre au Suriname. Il y avait dix mille réfugiés politiques en Guyane, parqués dans quatre camps depuis six ou sept ans, je crois. J'étais là en tant qu'aide-soignant, comme volontaire, j'avais obtenu ce diplôme à l'armée. Je suis revenu quelques mois (pour le ski et la fête). À ce moment-là, j'ai plongé tête baissée dans le son acid house, des soirées Fantom et bien d'autres, dans un cadre bien entouré. Ce truc nouveau arrivait, mais au compte-goutte. Après, j'ai retrouvé mon frère en West Virginie, pour perfectionner mon anglais et en profiter pour le connaître un peu mieux.

Quand je suis rentré, je n'avais pas vraiment de programme. La house m'avait plu tout de suite: la musique, la découverte des drogues, le besoin de non-identification, la nouveauté, être juste là et s'oublier. J'étais un raver avant tout, mais je m'intéressais depuis un moment aux platines, c'était venu d'abord par la radio. J'aimais bien l'objet (le vinyle). Ma mère avait acheté un système son afin de produire des artistes, à son échelle et dans son cadre, mais aussi pour moi. Je l'ai naturellement récupéré, et voilà, c'était

parti ! Il s'agissait d'un vieux system Meyer qui a fini par cramer dans un camion.

Ce sont plutôt les platines qui m'ont amené à m'engager. J'ai rencontré le premier groupe de gens avec lequel je me suis investi : les Nomades. Je crois que c'était le premier son français, et c'était plutôt intéressant. On avait un modèle, forcément : les Spi étaient arrivés en France avec Vox Pop. Bedlam aussi était là, avec Steve. Ça a été marquant, une bonne tarte, la première free des Spi ! Et bien sûr ça a été aussi l'occasion de la rencontre avec Debbie, Zander, Mark, Tim et Sancha. C'était dans le sud, au bord d'un lac, ça faisait déjà un moment que j'étais raver, mais je n'avais jamais vu ce côté-là. C'était musicalement très différent, mais aussi dans les codes vestimentaires, dans l'idéologie etc. La musique, c'était Kaos dans sa grande époque. J'étais un minot qui avait besoin de s'identifier à quelque chose, et ils me l'ont donné. Aujourd'hui, j'en rigole, mais j'ai été happé : d'un coup, je voyais une autre issue à ma petite existence. Je pensais utopiquement que des choses pouvaient vraiment changer, et j'aimais ça. J'étais en train de casser la doctrine de mon existence personnelle et de tout ce que je voyais autour de moi : l'apprentissage, les études, le boulot, la maison, la voiture, la femme et les enfants etc. Juste autre chose ! C'était une alternative vraiment nouvelle que je n'avais pas entrevue avec comme vecteur une musique sans mots, sans messages.

Je n'ai pas créé les Nomades, je les ai rejoints. Au début, je suivais ça pour la musique, le rapport avec les gens. Je n'avais pas besoin de parler pour communiquer, mais j'avais juste besoin de mixer. Pour moi et mon caractère difficile, c'était juste bien. Et puis Willyman était un bon prof¹. Warvin tenait les rênes

1. Willyman a été l'un des DJ les plus reconnus de la scène free, notamment dans le style drum & bass. Il possédait une grande culture hip-hop à la base. Il a été ensuite un des piliers du sound-system Mas i Mas, avant de disparaître en mai 2003, mettant une grande partie de la scène en émoi.

des Nomades. C'était très petit, comme mouvement, on en était encore aux balbutiements : le premier shop de vinyles, les premiers flyers. Comme c'est petit, c'est plus facile à trouver, quand tu es accro, tu trouves.

■ Vincent

Dans les Nomades, tu pouvais quasiment compter Josy : elle était toujours fourrée avec.

■ Josy

Tout le temps ! C'étaient des Français, alors évidemment, on a collé plus facilement. Mais je suis un électron libre, je n'ai jamais fait partie de quoi que ce soit.

■ Mark

Les Nomades n'étaient pas vraiment nomades, mais ils se bougeaient pas mal. On a fait de bonnes fêtes malgré notre inexpérience dans la logistique pour caler un son, des lumières : tout cela était bien nouveau ! L'une des fêtes dont je me rappellerai toujours, c'est Bourges, sous les arches de la mairie, durant deux jours. On avait arrêté le son, et les CRS nous avaient demandés pourquoi. C'était assez hallucinant pour l'époque. On a fini en after sur les bords de l'eau, c'était mémorable !

On a notamment participé au teknival de Beauvais. J'étais en chaise roulante, suite à une greffe osseuse des deux chevilles, mais j'y étais ! Je suis devenu le roi du *wheeling* sur dance floor, je me suis bien marré, et je l'ai bien payé (physiquement). Mais c'était bien ! Je me souviens de mon frère (Ascender) qui ne pouvait pas parler et se déformait la mâchoire. Le lendemain, je lui ai posé la question, et il m'a répondu que c'était parce qu'il fallait qu'il avale le son : toute la nuit, il avait avalé le son ! Les deux paysans à qui

appartenait le champ sont venus se mettre une boîte pendant la soirée, en flippant de rentrer et de se prendre un rouleau à pâtisserie dans la gueule par leurs bonnes femmes ! Le site était super, il y avait sept cents personnes. Il a été rendu nickel après une fête géniale, avec un magnifique soleil. Beauvais, c'était le premier festival. J'emmerde le mot « teknival », on devrait avoir des festivals pour inviter tout le monde de tous les bords et de toutes les musiques, les arts de la rue, le cirque etc.

Nomades est hélas vite tombé dans de sales abus. En 93, la came est entrée en jeu et a tout détruit, et je suis parti. Ils ont vite arrêté, ils avaient autre chose à penser. Quand j'ai quitté les Nomades, j'ai souhaité juste continuer à être un raver. Je mixais à fond. Un peu après, j'ai rencontré Impakt. Il y avait Kraft, Tof, Antoine, qui est aujourd'hui décédé, et qui m'a invité à jouer. Une autre aventure a commencé, et qui allait durer. Puis ça a été la rencontre avec les Teknokrates. Lorsqu'on faisait des fêtes, ils venaient, et on venait lorsqu'ils faisaient des fêtes : ça a fini par donner Impakt/Teknokrates, qui finalement est resté Teknokrates. C'est vers fin 93/début 94, je crois. Les fêtes se tenaient autour de Paris, vers Blois, vers Rennes et un peu dans le sud, mais c'était surtout autour de Paname.

J'ai aimé le Blast-Off 94 à Berlin, avec les Spi et les Mutoid avec leur spectacle de fin du monde, pour le Nouvel An. Le premier Fontainebleau était génial, en mai 94, pas loin de la ville. J'ai apprécié le premier festival de Tchèque l'été de la même année, avec deux mille personnes, les Spi, UFO, les Mutoid.

J'étais motivé à fond. C'étaient plutôt Franck, Tof et Toinou qui étaient les moteurs. Je faisais partie du *crew* mais j'étais surtout impliqué dans la musique en tant que DJ, c'était mon leitmotiv. Ce n'était pas moi qui posais les idées, mais j'étais toujours là. On a tourné longtemps, mais avant tout, on est devenu amis. C'est toujours le cas car ce qu'on a vécu était magique.

Quand les deux sons différents se sont liés, ça a créé un plus gros son, plus de lumières, plus de monde. Et ça s'est passé au bon moment, avec une grosse énergie. La musique était très diversifiée: house (avec Toxic, excellent DJ de l'époque), techno, acid, hardcore. Il y en avait pour tout le monde avec de la couleur, ça changeait, c'était bien. Je crois que les gens aimaient nos fêtes parce que c'était plein de sons différents, des couleurs, et puis des meufs! On était mixtes dans le *crew* (pas au niveau des DJ). On était une douzaine.

Ces premiers sons français vont susciter de nombreuses vocations et émerveiller à leur tour de jeunes teufeurs comme ils l'ont été par Spiral Tribe.

■ Dyna, née en 1978

J'avais un pote qui me ramenait ces K7 d'import. Un jour, en 96, il me ramène une K7 Teknokrates. Je la mets, et là je me dis: « Putain, ben voilà! » Depuis deux ans que j'avais découvert la musique électronique, j'étais entre la trance Goa et Thunderdome, et j'avais l'impression que je n'avais pas encore trouvé ce que j'aimais. Et là, j'écoute le truc, et je me dis: « Putain, c'est exactement le son que j'ai envie d'écouter! » Mais vu que je ne savais pas ce qui se faisait, qu'il n'y avait pas les disquaires ni internet, je ne choisisais pas le son que je voulais écouter et ça m'arrivait comme ça. J'aimais Thunderdome, mais je sentais qu'il y avait un côté un peu beauf. J'aimais la Gaïa mais je trouvais qu'il y avait un côté un peu trop youyou. En fait, j'avais besoin d'un juste milieu, entre le hardcore de bourrin débile et la Gaïa un peu trop ésotérique. Teknokrates, c'était techno underground, tek acid. Je ne savais rien de ce qu'ils jouaient, au final, mais je kiffais.

■ Djules

C'était de la zik belge en fait, du Reload, du X-Trax, ces labels hollandais-là. Quand je suis arrivé dans le nord, j'étais à fond de références comme ça, de ce qu'ils jouaient.



■ Dyna

En même temps, c'était mystique pour moi, parce que c'étaient des K7 qui arrivaient de potes. Je ne savais même pas d'où ils les avaient, je ne savais pas les noms des morceaux. Quand je parlais de la techno à des copains ou à mes grands-parents, je leur disais : « C'est une musique où tu ne réécouteras jamais deux fois la même chose. » Je ne me posais pas la question de savoir comment elle était faite, je me disais qu'elle était faite avec des ordinateurs. Je savais juste que sur FG ou sur les K7, je n'entendais jamais deux fois le même morceau. Avec le recul, ça me paraît dingue que je ne me sois pas posé de questions : « D'où ça vient ? Comment c'est fait ? » J'écoutais juste.

Un pote m'a dit un soir qu'il y avait une teuf Teknokrates. J'ai fait : « Putain, ma K7 ! Arrête, sans déconner, c'est un truc de fou ! » J'écoutais cette K7 depuis six mois comme une malade ! J'engraine mes potes, il y avait trois quarts d'heure de route, c'était vers Sens. Ça a été une teuf mythique, dans des grottes de craie, je pense que c'était en 96. J'ai demandé aux potes toute la soirée, personne ne voulait y aller ! On me disait que c'était une free party, je ne savais même pas ce que c'était ! Et de là, j'ai engrainé une pote, Mag, qui a bien voulu y aller avec moi. On est parties toutes les deux, deux meufs de dix-huit ans, avec sa Renault 5. On ne savait pas du tout où on allait.

J'avais une infoline. À l'époque, on n'avait pas de portable, il fallait s'arrêter à toutes les cabines téléphoniques pour écouter le message. J'appelle, je ne comprends pas trop, on se retrouve à Sens. On cherche, on ne voit rien, et à un moment on voit deux flics. On va les voir, on était un peu en panique toutes les deux dans notre voiture. Ils nous mettent la maglite dans la gueule et ils nous font: « Il n'y a plus de soirée, mesdemoiselles, elle est annulée, c'est fini, rentrez chez vous! » Là, on fait ok. On était un peu dégoûtées, il était 3 h 30 du mat. Putain !

On repart dans le village de Sens, et là c'est comme dans un film : d'un coup, le convoi arrive. À l'époque, ils faisaient des convois Porte Maillot, et ils allaient aux teufs. Les convois dessinaient la campagne, comme des serpents de lumière, avec des milliers de véhicules. Tu voyais du jaune derrière, et du rouge devant, qui traçaient des lignes dans le paysage. On grillait tous les feux, on avançait en file. Donc le convoi arrive de Paris, face à nous, dans le village. Là, je commence à capter des mecs lookés, des piercings, de la tek à donf. Je me disais: « C'est quoi le délire? » Et le premier mec du convoi descend et il me demande: « C'est où la teuf? » Je fais: « Ben il y avait les flics là-bas, nous on sait où c'est, on peut vous y emmener! »

Et de là, avec Mag, hop! On prend notre Renault 5 et on se retrouve en tête du convoi, à les amener jusqu'aux flics. On était un peu en panique, le village était noir de bagnoles, c'était un truc de fou! On arrive au niveau des flics, on commence à se garer sur les bas-côtés, à l'arrache. C'était vraiment « l'union fait la force », parce qu'on s'était fait jeter dix minutes avant. Tout le monde commençait à partir en courant, je m'en rappelle comme si c'était hier. On commence à descendre, on suit les gens, il faisait nuit, on marche dans la forêt pendant un quart d'heure, parce que les flics avaient barré la route et qu'on avait fait le forcing, on trace et on arrive dans la grotte, avec Mag. Et là, j'hallucine, je me dis: « Qu'est-ce que c'est que cette teuf? » Le son, je l'ai adoré, j'ai

passé toute la nuit à danser, toute seule parce que Mag était fatiguée et qu'elle stressait pour son père: il fallait qu'elle l'appelle. Moi, je n'en avais plus rien à foutre de rien, ni de ma mère, je me foutais de tout, j'étais à la teuf et je voulais rester jusqu'à la fin! Du coup, je l'ai laissée, elle était assise sur un pneu, elle discutait à fumer des joints. Et moi, je dansais! À la fin, elle voulait vraiment partir, je faisais: « Mais vas-y, on reste! » Et c'est là que j'ai capté que c'était un DJ, derrière le son, parce que j'ai fini par m'approcher du truc. « Putain, c'est un DJ, je suis trop conne! »

Avant ce moment, je ne sais pas, je pensais que ça sortait du ciel! J'avais l'impression que la techno était une musique céleste! Toute la nuit, j'ai fait: « Putain, ça, c'est trop la musique qui me plaît, c'est l'ambiance qui me plaît! » J'ai commencé à capter que ce n'était pas fluo comme les Gaïa, et je me suis vachement plus retrouvée dans cette ambiance. *Dark*, underground, dans une grotte de craie. Hallucinant, et en plus ça avait l'air vraiment underground! On n'avait pas payé alors que pour les Gaïa, on payait 100 francs. Là, c'était une donation à l'entrée. « Mais c'est génial! »

Ça me semblait immense, mais je pense qu'il devait y avoir deux/trois mille personnes. Moi, je suis la deuxième génération, il y avait déjà eu une génération de teufeurs. Les teufs battaient leur plein, c'était limite le début de la grosse époque.

■ Djules

Oui, 96, c'était la fin de la bonne époque.

■ Mark

Je ne bossais pas, je ne faisais que de la musique. On n'avait aucun but: juste vivre le moment présent, la prochaine fête, le prochain disque. Prendre le bon, jeter le reste, et rigoler! On a fait un certain nombre de fêtes avec le *crew* Eat Your Bone, de La Rochelle, où

on a passé pas mal de temps. Il y avait beaucoup de belles fêtes : Rennes, les squats de punks, le sous-sol du supermarché au milieu de ville, la fête pour Toinou totalement surréaliste, en 96. Oui, c'était aussi parfois la douleur, les décès de Toinou et de Kifran : c'est la vie, avec ses joies et ses peines. Le début de la fin, pour moi, c'est le décès de Toinou, en fin 96 (il est mort à dix-huit ans dans un accident de voiture). On a sorti un vinyle : *Toinou, le traveller de l'espace*, en hommage. Il était toujours à fond, toujours le premier dans les coups. Bref, c'était un bon ! C'est la prison pour certains, le voyage pour d'autres. Ça a continué, mais c'était autre chose. On a fait le Nouvel An au Portugal, je ne suis pas resté ensuite. On s'est retrouvés vers La Rochelle.

■ Benji¹

Les free parties, ça m'impressionnait. On veut faire la fête maintenant, on décide, et une semaine après, on a trois mille personnes ! C'était vraiment excitant. Le train des voitures qui arrivent etc. Nous, on créait du chill-out, des ambiances décoratives, un endroit sympa, on trouvait que ça manquait dans la fête. On commençait à se sentir appartenir à ce milieu, à l'organisation, avec une responsabilité propre. Je commençais à vouloir apporter du visuel, tout ce qui est en dehors du son. Mais on rencontrait trop peu de sound-systems branchés pour ça. Les DJ passent beaucoup de temps à bosser sur leur son. Il faut des choses qui se montent et se démontent rapidement.

Il y a eu une fête des Tiboost, en 98, vers Nantes, avec Impakt/Teknokrates. On ne les connaissait pas du tout, mais on en avait entendu parler. Tout le monde en parlait ! On se demandait : « Mais qu'est-ce qu'il va se passer ? Ils arrivent ! Les arbres vont devenir bleus ? » Et là, je les ai rencontrés, ils sont venus nous voir, on s'est connectés. On a sympathisé direct : « Il faudrait qu'on se revoie, que l'on arrive à se choper. » Ils étaient en recherche de contri-

1. Voir « Chill-out ».

butions autres que leurs groupes. Les petits sons qu'on connaissait avaient des caisses et un petit fourgon tout pérave, alors que les Teknokrates avaient un bus, un camion de CRS etc. : ça nous parlait plus, et leur musique était plus pêchue, j'ai appris à aimer la techno avec les Teknokrates. Les DJ me plaisaient bien, j'avais déjà entendu de meilleurs sons que ceux que l'on côtoyait à l'époque, et ça m'avait déjà interpellé, j'avais commencé à forger mes goûts, à apprécier certains trucs et pas d'autres. La musique n'était pas une priorité pour moi à la base, c'était surtout le mode de vie.

On ne s'est pas revus pendant un an et demi. Tous les hivers, on allait au Maroc, puis c'était la Bretagne, et toujours ces teufs bretonnes. On n'avait pas beaucoup de temps pour rencontrer les sons. On y allait pour la teuf. C'était hyper speed. On avait une famille et une activité, on n'avait pas assez de temps pour les contacts. Et puis on repartait sur un terrain en Côtes d'Armor, vers Rostrenen, où l'on s'est rendus de 95 à 2000. On avait rencontré un couple d'amis, qui avait acheté ce terrain. L'un possédait toute la culture des squats punks anglais, l'autre était militante squatteuse en France, elle venait de la Valette¹. On était en dehors de la société : soit au Maroc, soit sur ce terrain à l'eau de pluie et à la bougie. L'un d'entre nous avait un panneau solaire. On avait monté un garage alternatif là-bas. On ne voulait pas utiliser l'énergie moderne, pour faire tourner la perceuse, on démarrait le Merco et on avait un transfo 1 000 watts, c'était toute une histoire !

En 99, lorsque l'on est revenus du Maroc, on a fait un arrêt à La Rochelle, pour voir de la famille. Là, j'ai rencontré Christophe, d'Impakt/Teknokrates, par hasard. Il m'a dit qu'ils cherchaient un lieu pour se poser pour préparer la teuf de l'An 2000 en Afrique du sud. J'ai répondu qu'on venait de passer devant un hangar où c'était écrit « À louer ». Et Christophe a répondu : « C'est marrant, j'ai pris ce numéro-là. » « C'est probablement qu'on a quelque chose à faire ensemble aujourd'hui ! » On a appelé et on a loué

1. La Vieille Valette est un mas collectif autogéré dans le Gard.

ce hangar, avec un peu de terrain. On est restés un an là-bas, avec Mark, Christophe, Teknos etc. C'était un hangar bien pourri, mais avec vue sur la mer, le lieu était sympa. On s'est donné rencard pour boire un coup avec les autres. Avec ma copine, on s'est dit : « Enfin ! Ça faisait longtemps qu'on attendait ça ! » Enfin une tribu avec qui on se sentait bien, une partie d'entre elle, du moins. À la base, ils étaient plus nombreux, mais ce noyau présent là était bien dans notre esprit, ceux avec qui on était se rapprochaient le plus d'une alternative. Certains parmi eux avaient déjà choisi le côté « *in* », comme Kraft : il essayait de faire des ponts entre l'alternatif et le « *in* », ça ne s'est jamais vraiment bien fait.

Quinze jours après, bien qu'on ait le contrat de loc pour ce terrain, les flics sont arrivés pour nous faire dégager. À cette époque-là, Teknokrates avaient de bons contacts avec Jack Lang : un coup de fil et on est restés. On s'est retrouvés sur ce terrain avec des gens qui vivaient comme nous, qui étaient organisateurs de fêtes. Ça nous branchait d'être de ce côté, on avait envie d'être au cœur avec nos propres apports. On faisait aussi de la danse/combat de feu, on faisait du spectacle : on animait le dance floor en arrivant avec nos bâtons, à rentrer dans des centaines de personne, à susciter un gros cercle, puis à repartir faire nos crêpes et nos galettes.

Apparemment, ils étaient vachement connus, mais on ne starifiait pas du tout, on n'aimait pas ça. Ce n'était pas notre truc, on était trop anar pour ça. Pour eux, le but était de se préparer à l'Afrique. On leur a dit qu'on connaissait bien l'Afrique du nord et qu'on pouvait les accompagner pour le voyage jusqu'au Maroc. Ils ont acheté un Land Rover pour une reconnaissance, jusqu'en Mauritanie. C'était une première pour eux dans les pays non occidentaux.

■ Mark

Après ça, on a amorcé un délire voyage : c'est le moment du premier voyage en Afrique. C'était en 99. On avait envie d'autre

chose, de retrouver de la fraîcheur. Les free n'étaient plus vraiment libres, ça sentait le réchauffé.

Ce qui commençait à craindre, c'est comme dans tout mouvement qui grossit: il perd en spontanéité, il y a trop de monde, trop de son, et surtout la musique a complètement viré dans ce que je n'aimais pas, trop speed, la facilité de faire du son à la portée de tous, une musique alimentaire, des fêtes énormes, trop, et puis cette espèce de star-system qui se gangrenait, partout. Je crois que les gens avaient perdu le sens du mot free, il était galvaudé. Free ne veut pas dire « gratuit » mais « libre ». Ce n'est pas pour ça que c'est gratuit! Participe si tu crois aux fêtes, aide-les! Là, ça devenait tout le contraire, le trash en plus: les endroits retournés, totalement crades, et le pire c'est que j'ai probablement participé à véhiculer cette image. Je crois aussi que j'avais quelques années de plus et une certaine innocence qui s'envolait, avec un beat qui va moins vite. Les sons se ressemblaient de plus en plus, et quand tu fais ça depuis un moment, tu ne veux plus.

Avec Tof, Lulu et Nani, on est partis dans un Land Rover essence jusqu'à Dakar, en voyage de reconnaissance pour préparer un tour. On était partis avec Benji jusqu'au Maroc, il bougeait pas mal vers là-bas, il avait son Merco, et puis on a continué sans lui.

Quand on est rentrés, trois jours après, on est repartis dans les pays de l'est avec des surfeurs pour faire une vidéo et une fête en Slovaquie, où l'on n'a eu personne mais où j'ai vraiment bien rigolé. Sauf pour la route aller, car j'ai conduit trente heures d'affilée, c'était un peu débile. Après, j'étais entre La Rochelle et les voyages. On est notamment partis pour un Czechtek, et puis on a fait des fêtes de temps en temps sous d'autres formes: le Château de la Gataudière, une sorte de fête multi-scènes, mais aussi une espèce de fête magique avec la compagnie Yo, à Tours, où tout était réuni, rock, théâtre, musique sous toute sorte de formes.

■ Benji

Les Teknokrates avaient envie de révolutionner la teuf tekno, en apportant un complexe d'animations sonores, visuelles, artisanales, ce qui commençait à manquer. Ça nous branchait carrément. Nous, on apportait la complémentarité, déjà. On a échafaudé ensemble les fêtes « Fusion ». La Fusion 1, c'était en Normandie, il y avait une installation bien balèze. C'était le moment de la rencontre avec Gino, CRS (Cirkus Road System¹), qui avait monté 30 m d'échafaudage, des tambours partout, du feu, son camion CRS avec une immense voile pirate. Il avait un côté punk, et aussi une vision un peu hippie. Il avait un côté encore plus pirate que les Teknokrates. Les installations à Gino, les souffleurs de verre, les graffeurs, les chapiteaux marocains, le feu, des concerts reggae, rock, metal, hardcore, et après, ça passait à la techno : ça ressemblait vraiment à un petit complexe. Nous, on adhérait à l'ouverture d'esprit. On en a fait une autre comme ça, Fusion 2. Pour eux, c'étaient les débuts dans ce genre, ils avaient la grosse gawash.

Ça me plaisait bien, par exemple, de voir des CD dans les magasins, un an après, de Ascender, le frère de Mark, qui les avait enregistrés dans un camion de CRS dans le froid, avec la fumée qui sort de la bouche. Ça, c'est de l'underground ! Ça avait été fait dans des conditions dures, avec les moyens du bord.

Finalement, en 99-2000, il n'y a pas eu d'organisation Teknokrates à partir en Afrique ou ailleurs, et ce projet des fêtes Fusion avec un complexe festivalier est tombé à l'eau. C'est le moment où Mark avait les projets en tête de ce qu'il fait aujourd'hui à la Wavefarm : avoir un chapiteau etc.

Le projet a périclité. C'était la fin du projet collectif Teknokrates. Pas la fin de la famille, mais la fin des organisations de soirées, chacun est parti. On est arrivés pas mal de fois sur la fin d'une histoire collective avec ce qu'on apportait pour essayer de faire revivre le truc.

1. Voir « Nouvelles voies ».

Pour moi, ça a vraiment été quelque chose de très fort, dans la culture de la vie tribale. Avant que l'on rencontre ces collectifs, au début de notre aventure sur la route en 95, on pensait vraiment qu'on était tout seuls sur terre. Au fur et à mesure, jusqu'à la rencontre avec les Teknokrates, le monde de la tekno nous a donné enfin une famille, pas une famille de sang, mais une famille de notre culture : cette culture tribale a été super forte.¹

■ Mark

Cette période Teknokrates s'est terminée vers 2000. Ça a été vraiment vraiment intense. J'étais un peu vide, mais j'avais toujours envie. J'ai effectué des voyages en Asie, en Amérique du Sud, en Europe de l'est. On avait parfois du matos dans ces voyages, et parfois pas. On est retournés en Tchéquie avec plein de potes. J'étais finalement toujours avec une partie du *crew*, mes potes avant tout, on a fait d'autres rencontres, dans d'autres fêtes et d'autres lieux².

1. Le parcours de Benji se poursuit à « La Villa ».

2. Voir « Road Trips 2000s ».



L'EXPÉRIENCE PSYCHÉDÉLIQUE

La rave est une fête, elle repose donc sur une forme d'hédonisme exacerbé et sur l'excès. Dès le début, à la fin des années quatre-vingt, en Angleterre, elle a été liée au succès considérable de l'ecstasy (MDMA). Cette substance a été commercialisée en 1914, au départ comme pilule amaigrissante. Elle a été consommée comme drogue récréative dans des milieux très restreints au cours des années soixante. Interdite dans de nombreux pays depuis 1985 (signe de son succès), ses effets sont en adéquation avec les sensations recherchées par les ravers : bien-être, euphorie, empathie, effets entactogènes qui décuplent les sensations produites par la danse et par la musique. La consommation d'ecstasy explose avec les raves. Aux côtés de la MDMA, le LSD et les drogues hallucinogènes en général (champignons, 2CB etc.) sont aussi prisés par les ravers car ils renforcent considérablement les multiples stimulations sensorielles offertes par les fêtes. Pour un temps, la rave et la free party mettent un frein à la consommation d'alcool et surtout à la consommation d'héroïne très répandue dans les milieux musicaux underground des années quatre-vingt, au profit de ces produits dont il est dit qu'ils favorisent leur expérience inédite d'ouverture et la conscience collective qui s'en dégage. De nombreux

ravers et teufeurs vont consommer ces produits, mais tous ne sont bien entendu pas concernés.

■ Minh-Thu

J'ai arrêté la consommation de drogue et d'alcool le lendemain de mes vingt ans, en 93. J'ai fait toutes mes années tekno sans drogue et sans alcool.

■ Raff

Dans le domaine des drogues, je dis toujours que je suis croyant mais pas pratiquant, mais ma musique est super psychédélique, et toujours acid, à fond, au point que les gens ont toujours cru que j'étais tombé dans du LSD quand j'étais petit, comme Obélix avec la potion magique ! Je pense que je suis un de ceux qui ont pris le moins de drogue de toute la teuf. J'ai commencé la teuf à vingt-quatre ans, j'ai pris mon premier acide à trente ans, et j'en ai pris cinq fois en tout dans ma vie. Je n'ai jamais pris d'ecstasy, j'ai pris trois fois du speed et quatre fois des champis : je peux compter ma consommation sur mes doigts. Par contre, j'ai fumé longtemps, c'est vrai, et j'ai bu dans ma période post sound-system, quand tout a explosé et que je ne m'y retrouvais plus.

■ Benji

J'avais consommé des drogues, mais avant. En tout cas, je n'ai jamais rencontré la techno par rapport à la drogue, car je n'ai jamais pris une seule drogue sur de la techno.

Avant la naissance de ma première fille, en 93, et juste un peu après, j'ai découvert le LSD et la MDMA. À l'époque, j'écoutais du psychobilly et du metal, mais les drogues faisaient un meilleur effet sur du rock psychédélique : les Doors, les Pink Floyd, les vieux Bowie bien planants etc. La techno ne passait toujours pas ! Nous vivions cela

autant chez nous, bien enfermés, voire cachés, que dans des baraques de luxe au bord de la mer. Expérience inoubliable que de se sentir oiseau rien qu'en les regardant, et puis aussi ces peurs horribles lors des *bad trips*. C'est une autre façon d'appréhender la relation à l'autre, une autre façon de se voir et de voir, tout simplement. Tout cela correspondait à mon besoin de changement: la nouvelle vie de papa, l'envie de quitter notre fief et de partir, de vouloir changer d'existence. Parallèlement à tous ces délires, un attrait pour le mysticisme naissait: je voulais redécouvrir la philosophie, la spiritualité, partir en quête. La transformation de soi (de moi!) a peut-être pris sa source dans la drogue et dans les états de conscience modifiés, mais on était conscients de l'importance de l'utiliser avant tout comme un outil, comme un moyen de quitter nos repères et nos schémas pour être à même d'appréhender la vie autrement.

On lisait beaucoup Carlos Castaneda, et plein d'autres, et puis on a fait la rencontre d'une femme qui est devenue notre mère spirituelle, notre protectrice et notre guide. Elle nous a enseigné moult choses, et elle nous a fait partager des tas d'expériences mystiques bouleversantes. Ma copine avait déjà une sacrée sensibilité, elle avait reçu un enseignement de son père, mais pour moi, tout était nouveau, je respirais enfin: j'avais attendu vingt-deux ans qu'on me parle comme ça! Je savais bien que la vie ne pouvait pas se résumer à une recherche de confort matériel, d'argent et d'apparence: la société occidentale moderne ne faisait que nous écarter de nous-mêmes, elle nous mentait, il fallait à tout prix la révolutionner!

Une année plus tard, on partait sur la route de l'inconnu, confiants, insoucians et protégés. La vie de voyageur, instable, éphémère et hasardeuse, a enrichi le peu de savoir avec lequel nous étions partis et elle a confirmé tout un tas de choses. Mais toute cette spiritualité m'a fait tourner la tête, ce qui a fait que je ne vivais pas vraiment sur terre, j'étais envoûté, et bien que j'avais arrêté les drogues, j'étais parfois confus dans mes sensations: j'avais ouvert trop de portes d'un seul coup, des courants d'airs s'étaient installés et je me suis

perdu dans l'espace. Mon guide était loin, et j'avoue que j'ai fait un grand chemin pour revenir. Ça nous amène en 94-95, alors qu'on ne connaissait pas encore les free parties. Un jour, par hasard, j'ai rencontré un potier. Après m'avoir écouté déblatérer mes principes philosophiques, il m'a conseillé d'aborder la matière. J'étais trop fier, je l'ai mal pris. Pourtant, pour redescendre sur terre, il fallait que je replonge dans mon corps, il fallait que je quitte la théorie pour intégrer la pratique: la tête dans le ciel, les pieds sur la terre. J'y travaille encore. Ma révolution est résolument spirituelle, mais mon discours s'est matérialisé dans des sculptures monumentales et symboliques¹.

Je dois dire qu'après toutes ces expériences, découvrir en free des milliers de gens sous acide en ligne droite face au son, ça m'a paru un peu étrange. Je me suis aperçu qu'à part quelques-uns, la plupart d'entre eux prenaient les drogues comme un vulgaire jeu, juste pour les sensations visuelles et sonores. Ils repartaient le lundi au boulot, la tête dans le cul, jusqu'au prochain tekos, en croyant faire la révolution... Ça m'a souvent mis hors de moi!

Sans la drogue, tu ne peux pas le voir pareil... Aucun de nos potes n'avait fait comme nous. Je ne l'ai pas vécu avec la gue-dro, mais on avait une recherche spirituelle et mystique: ça se rapproche quand même. La magie, la sorcellerie, ça m'intéressait. Je me rappelle qu'à Derval², des mecs à donf de LSD, à 10 heures du matin, se prenaient un peu pour des sorciers. J'ai toujours été attiré par les cultures primitives, et il y avait ce côté gourou: ceux qui maîtrisaient le LSD avaient ce côté-là, comme des maîtres de cérémonie (c'étaient ceux qui le distribuaient).

■ Jeff

Il y a très très peu de monde qui prend des psychédéliques maintenant. Tu sais ce qu'ils prennent, tu sais ce qui tourne? Kétamine,

1. Voir « La Villa ».

2. Teknival en mai 1999, voir « Génération 2000 ».



Immersion en
Fête Epsylonn
Hazard Unit,
Italie, 2006.

coke, héroïne. Comment veux-tu qu'il y ait quelque chose de positif qui vienne de ça ?

■ Seb

Pour moi, le lien entre musicien et chamane est très fort. On a peut-être été guidés par une énergie plus grande que nous, c'est

bien possible. On avait tous la possibilité d'une certaine liberté, mais quand le truc est devenu trop grand, on n'a plus réussi à communiquer avec cette masse de monde...

Si la plupart des gens ont choisi un chemin différent du tien, qu'est-ce que tu peux y faire? C'est un peu foutu. Les gens sous-estiment à quel point la kétamine a été le coup de grâce pour le mouvement, dans sa globalité. À l'époque où c'est sorti, il y a eu des petits autocollants: « Ketamine gonna kill techno ». Moi, j'avais fait un mix *No respect the K*. Cette *vibe* était une mauvaise piste, de mon point de vue. Avec elle, on a perdu la *vibe* d'avant, c'est sûr! Il y a une scène rave avant la kétamine, et une scène rave après, c'est aussi simple que ça. C'est pour ça que je suis devenu très dur là-dessus, parce que, pour moi, elle a piqué ma scène.

Elle est arrivée tout doucement: la première fois que j'ai vu la kétamine, c'était en 92 ou 93, dans un teknival en Angleterre. En 93, elle était déjà en train de niquer la scène en Angleterre, alors on est venus ici, en Europe. Mais deux-trois années après, vers 96, elle a commencé à arriver ici aussi. La scène française n'a pas été vraiment gravement touchée avant 98-99: là, on a vraiment vu les changements.

Le mouvement, tout le monde en est responsable, on fait tous partie du truc, c'est pour ça que l'énergie qu'on apporte va avoir une influence. Si dans une soirée de mille personnes, il y a six cents personnes qui sont sous kétamine, ça va ramener une forte présence de cette *vibe* dans la soirée. Pourtant, parce que c'est une soirée gratuite, personne ne va rien dire: on ne peut rien dire, c'est un espace libre. Mais le problème, c'est que si ça se répète, ça devient la force dominante dans l'endroit libre qu'on a créé, beaucoup de monde qui ne sont pas dans ce trip-là vont s'en aller, et la magie va disparaître!

Forcément, les anciens en ont pris aussi, ce sont peut-être même eux qui ont participé à la ramener, et c'est triste pour moi, car

ces gens-là ont une responsabilité, ce sont eux qui ont conduit les nouvelles personnes vers un chemin qui était mauvais. Le problème est que lorsque tu es dedans, tu es vraiment dedans ! C'est pour ça que certains pensaient que c'était bon à ramener. De mon point de vue, il faut s'en méfier. Mais sois fidèle à toi-même : si tu penses que c'est bon d'y aller, c'est ton choix, mais c'est comme si tu votais pour l'avenir de la scène, car tout le monde est responsable de la *vibe*. Lorsqu'une soirée est remplie de jeunes qui tombent par terre ou qui restent dans leur camion, il ne faut pas être étonné si les gens de l'extérieur croient qu'on est des tarés.

Chacun son interprétation, et ce que je dis n'est qu'un point de vue personnel. Je n'ai jamais vraiment été branché par la poudre : ni le speed, ni la cocaïne, ni la kétamine, ni l'héroïne. J'ai toujours été en rave avec l'ecsta, le LSD et l'herbe. J'ai des raisons très claires pour poser ma barrière là : je savais que les autres substances allaient nous mettre dans la merde, et le temps l'a prouvé. C'est glauque, si tu vas dans une boîte branchée à Paris aujourd'hui, tu vois de la cocaïne de partout, et tu vois l'atmosphère des nouveaux ravers cocaïnés, c'est faux-cul ! De l'autre côté, dans la version underground, c'est la kétamine, la plupart du temps. Il y a eu une période de dix années où c'est devenu n'importe quoi avec des ambiances très glauques. Si tu ramènes quelqu'un d'une scène extérieure, de la scène drum & bass ou de la scène hip-hop, dans la scène hardtek, il va regarder ça et il va dire : « Oh, les gars ! Vous êtes ouf ! »

Ça craignait, pour moi, parce qu'ils avaient pissé sur le beau côté de ce qu'on avait fait. Pire que les keufs, c'est venu de l'intérieur, c'est venu de nous-mêmes ! Dans la scène underground, on revendique, certains disent qu'on est des anarchistes, mais si tout ce que l'on fait c'est de s'autodétruire, alors l'anarchie, je ne la vois pas. Si c'est ça l'anarchie, alors : « Ta gueule ! » J'ai vu des « anarchistes » pendant très longtemps dans cette scène (pendant plus de vingt ans), et je ne les ai pas vraiment vus offrir de solutions. J'ai entendu beaucoup de beaux discours disant qu'il fallait détruire la société dominante :

moi, je suis d'accord, je suis le premier à dire que le monde de l'argent, des multinationales et du plastique est horrible, que c'est un cauchemar pas possible qui crée des inégalités et qui crée la pollution mondiale que l'on va avoir bien du mal à réparer. Je suis bien d'accord, mais faire une anarchie sans idée, une anarchie qui soit juste de l'autodestruction, je ne suis vraiment pas d'accord !

Je n'ai jamais été *no future*, j'ai toujours été *cosmic future*. Même si je meurs, je sais que la fin de ma vie est un renouvellement, comme une réincarnation. C'est ma vision, celle à laquelle je crois, et ma musique me le prouve tout le temps. La scène underground m'a montré ça, qu'elle était du côté cosmic. C'est ça, le côté LSD. Pourquoi tu prends du LSD si ce n'est pas pour danser avec les fées ? Si ce n'est pas pour renouer avec tes anciens côtés chamaniques ? Des petits gosses perdus des grandes villes ont pris un peu de champignons, du LSD ou de l'ecstasy, et ils ont dansé pendant tout le week-end, ils ont revu des choses, comme des elfes, juste la fluidité et la dynamique de l'énergie que tu ressens quand tu es en train de triper. La science va te le dire, mais avec le LSD, tu peux voir que rien n'est solide, et tu commences à prendre conscience de ces bandes de fréquences d'énergie. Ça, c'est positif, pour moi ! Mais ne va là-bas que si tu es prêt à perdre certaines choses : on ne peut pas revenir en arrière une fois qu'on a fait ce voyage !

Si après ça on utilise des drogues comme la kétamine ou la cocaïne pour devenir accro et esclave, c'est un choix individuel. Je ne veux pas dire qu'ils ont tort, mais ce n'est pas pour moi. Et si quelqu'un me dit que je suis faux-cul, que je ne suis pas anarchiste, j'en rigole, maintenant. Il y a dix ans, je me demandais si j'avais tort, si j'avais perdu la tête. Je me demandais si ce n'était moi qui étais chéper, parce que tout le monde autour de moi semblait d'accord pour aller là-dedans.

Je suis un raver de 1988, j'allais dans des raves positives, cosmiques, transcendantes, chamaniques, avec beaucoup de réponses et

beaucoup de possibilités. C'est ma vision, je suis baba cool à fond dans ce sens-là, mais pas baba cool à la con : je crois vraiment qu'il y a des traditions liées à l'humanité depuis le début, qui sont une manière de t'explorer toi-même, avec l'univers. Ce ne sont pas des drogues fabriquées juste l'année dernière, ce n'est pas la science qui a donné ça, c'est la nature qui nous les a données. C'est pour ça que j'ai ralenti le LSD, que je n'en prends presque plus : pour moi, les drogues pour danser, ce sont les champignons et l'herbe, qui nous sont donnés par la nature. La cocaïne et l'alcool viennent de la nature, mais c'est l'homme qui les transforme. Quand la main du chimiste vient toucher ces substances, ça devient un contrat presque diabolique.

Chaque drogue a un contrat. Tu signes le contrat, tu vas en haut ou tu vas en bas. Les gens oublient ça et banalisent la drogue, mais ce n'est pas banal du tout ! Vingt ans après, on peut voir les dégâts, c'est totalement évident de voir comment certaines drogues n'ont pas été positives pour nous. Pour moi, ok : le speed, la coke, je peux voir que ça donne de l'énergie, que si tu fais gaffe, ça peut être sociable. Mais la kétamine et les trucs comme l'héroïne, qu'est-ce que ça a fait pour la communauté ? Que dalle ! Zéro ! Ça ne fait du bien que pour ta gueule. Avec ça, tu es un anarchiste qui ne fait rien que pour sa gueule, c'est une contradiction ! L'anarchie est là pour tout le monde, on est frères et sœurs, et on a fini par faire un monde anarchiste égoïste. Je pense qu'on a été bien niqués par les autorités, ou par nous-mêmes. On n'a pas obtenu les résultats auxquels on croyait.

Bien sûr, avec le temps, les choses commencent à changer, les gens commencent à comprendre. Ma réponse personnelle, c'est la musique. Quand je vois un truc créatif, je suis d'accord mais pas pour tout casser, ça ne sert à rien. Ou alors seulement si, au niveau mondial, on peut aller briser le petit noyau de riches qui niquent tout le monde : ils sont 10 %, et on est 90 % dans la merde. Si les 90 % pouvaient aller casser les riches : ok ! Mais je ne suis pas ici pour planifier l'autodestruction, pour aller dans le mur..



NOTERIES MILITON

UNIC

FRANCHIR LE PAS



S'ENGAGER

Pour certains, la rencontre avec la techno amène un basculement, plus ou moins rapide et plus ou moins radical : de simples teufeurs, les gens deviennent acteurs à leur tour.

■ Minh-Thu¹

On a rencontré les OQP en mi-92, un *crew* de graffeurs : « Original Quartier du Panier », il faut le savoir ! Ils mixaient déjà du ragga et ils se sont mis à la techno. On est tous tombés dedans ! Ils ont décidé de monter un sound-system, on s'y est greffés, mais en électrons libres, Olivier un peu plus que nous². On était plus âgés qu'eux. Raff et moi, nous bidouillions tant d'autres trucs sur tellement de plans différents qu'on ne s'est pas mis là-dedans à fond, on participait : je leur ai peint leurs premières tentures, par exemple. S'il fallait tenir le bar, on tenait le bar, s'il fallait faire la quête, on faisait la quête, s'il fallait rentrer dans des grandes questions philosophiques sur le pourquoi du comment, on y allait, mais on n'allait pas chercher les lieux pour faire les teufs. C'est venu après, organiser : on avait des cantines en métal pour trimballer tout le matos, c'était trop lourd ! Je n'ai jamais intégré les OQP, je n'ai jamais voulu être affichée comme appartenant à un groupe spécifique, même pas alternatif. Je veux être à part, tranquille.

■ Raff

J'ai vu Olivier se mettre avec OQP. À la base, c'était un punk, il aimait la culture de la rue, il s'est donc associé tout naturellement avec un *possee* de la rue. OQP, c'étaient des taggeurs ragga/hip-hop, ils vivaient tous dans le même appart. Ils avaient seize/dix-neuf ans et moi, j'avais déjà vingt-cinq ans. Il m'a parlé de ces gars, je suis allé les voir dans leur appart avec Minh-Thu, au Panier : ils préparaient leur sound-system. Ils avaient bien connecté avec les Spi, ils leur avaient trouvé pas mal d'endroits dès le départ (la plupart était de Gardanne). Ils se sont dit qu'ils voulaient faire ça, eux aussi. Ils faisaient des sous pour acheter le son, les camions, et ils apprenaient à mixer, presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre !

1. Voir « Kanyar ».

2. Surnommé alors « Blackee », il va par la suite prendre en charge notamment tout le côté graphique du sound-system sous le nom de Starsk.

Quand on a débarqué, j'ai vu une bande de *teenagers* qui s'amusaient, je ne percevais pas le message: je ne voyais qu'une bande de jeunes en passe de devenir ce qu'ils sont devenus. C'était *fun*, évidemment, si tu enlèves cette dimension, tu perds tout! Mais ils étaient encore trop hip-hop à mon goût à l'époque, avec un certain délire « macho » auquel j'avais du mal à adhérer. Il devait y avoir 5 % de moi qui se disaient qu'ils n'allaient pas y arriver, mais j'étais pratiquement sûr qu'ils le feraient, au fond de moi: ce n'était pas évident à imaginer, parce que tout ça était plus que nouveau. Quand Les Spi ont débarqué, très peu ont enchaîné: les Nomades, Psychiatrik, OQP, Teknokrates et Furious, je crois, pas plus. Ça ne voulait rien dire, pour les gens, de faire un sound-system, et surtout de vivre la route avec. OQP a été quasiment le premier son « français » à voyager à l'étranger.

Les gens de OQP faisaient d'ailleurs partie des très rares Français présents au Nouvel An 94 des Spi à Berlin, le truc fondateur de la scène traveller tekno en Europe, ils y étaient allés à l'arrache. Je n'étais pas assez cramé pour en être. La free m'a apporté le voyage, la nature aussi. Je suis né dans des barres, j'y ai grandi. Je suis devenu cramé au fur et à mesure, c'est arrivé après, ce n'était pas mon état d'esprit: moins j'avais affaire à l'autorité, mieux je me portais, c'est un peu ce que je suis redevenu maintenant. Dans ma tête, la tekno, c'était les Spi, ces mutants qui étaient arrivés et repartis, « free party », ça voulait dire « voyage »: ça a amené des urbains à vivre dans la nature, à se retrouver complètement perdus dans des forêts pendant une semaine, parce que c'était là qu'on s'était garés, qu'on avait fait la teuf, et qu'on n'allait pas repartir tout de suite parce qu'il fallait redescendre, se calmer, et puis que l'on avait nulle part ailleurs où aller. D'un seul coup, tu découvrais la forêt: c'était complètement délirant!

On a organisé des free sans voyager, avec Kanyar, et aussi avec d'autres. Pour la première free à Marseille même, on était une cinquantaine, au bout de la ligne 21, dans les calanques, aux

Goudes. C'était la première free party sur le territoire marseillais, en 93, avec des enceintes hi-fi. Il y avait les gars qui ont monté ensuite TKO. On l'a organisée parce que les OQP venaient juste de partir sur la route: ils l'avaient enfin fait! Il n'y avait plus personne pour faire des free dans le coin, ils avaient fait Gardanne et les alentours, et ils avaient dit: « Voilà, ça y est, on a fait notre son, et maintenant, on se casse! » Et là, je me suis dit: « Merde alors! »

Les OQP n'avaient pas de live. Je suis allé jouer au premier jour de l'An qu'ils ont organisé seuls, sans Spiral Tribe (Nouvel An 95). C'était en Allemagne, à Cologne. Ils squattaient avec vraiment très peu de moyens, au début, c'était une vie vraiment « hardcore ». Ils m'ont invité parce qu'ils nous connaissaient bien, Franky et moi, mais on avait encore jamais joué en teuf. À l'époque, il n'y avait pas de lives de free en dehors des Spi, de Explore Toi et des Boucles Étranges. On est donc partis à Cologne à l'œil, en train, à six. On était montés avec ceux qui allaient faire les TKO, puis on s'est retrouvés à une dizaine, il y avait aussi des gens qui allaient fonder Ubik, ils étaient encore jeunes. J'avais un gros sac, le live dedans, j'avais pris les modules Amiga de Franky parce qu'il n'avait pas pu venir. On s'était fait descendre de train trois fois, avec le live et tout, c'était trop marrant! Quand on est arrivés là-bas, ça a été le choc: une usine grave trash où il faisait -20 °C, genre, et pas de chauffage, évidemment! Il n'y avait pas grand monde, mais on s'en battait les couilles! Là, j'ai vraiment vu les OQP nouvelle mouture: ils avaient six mois de voyage dans la tête, ce n'était pas rien, tu deviens mature, ce n'étaient déjà plus des petits jeunes. C'était mon premier live, et je me retrouvais là grâce à eux! J'ai trop kiffé l'ambiance, mais j'étais encore trop marseillais, dans mon cocon.

Les mois qui ont suivi, j'ai perfectionné mon live avec Kanyar, bien sûr, et les Psychiatrik, qui squattaient le sud-est et se retrouvaient la plupart du temps dans notre appart. Quand les OQP sont revenus en France pour l'été, c'est tombé à une période char-

nière de ma vie. Ils ont organisé quelques teufs, j'ai joué avec eux : je sentais vraiment un truc qui se passait quand on montait nos teufs Kanyar, je me disais que c'était extrême. Mais là, ça l'était encore plus que Kanyar, et quand j'avais fini de jouer, je me rendais compte que je n'avais plus envie de rentrer chez moi, que j'avais envie de rester là, avec les camions.

Je suis tombé sur Jah, un jour, qui distribuait des flyers. Je lui ai dit que je voulais partir avec eux, que ça me trottait dans la tête depuis un bout de temps, et que je croyais être mûr. Il m'a dit en rigolant : « Ça tombe bien, on t'attendait ! » Ils n'avaient pas encore de live, ils s'y mettaient. Ils savaient déjà que Franky ne les rejoindrait pas, et ils pensaient que je ne tiendrais pas un mois. Il se trouve que je me suis super bien adapté, je suis donc parti en 95. À la fin de l'été, la grande question était de savoir si on faisait le jour de l'An 96 avec les Spi, à Rome, en sachant que ça allait être grandiose, peut-être le plus grand encore jamais vu, et que ça serait con de ne pas en être, mais que l'on pourrait aussi être autonomes et faire notre truc en s'en détachant. On s'est finalement retrouvés en Italie, à squatter en plein centre de Rome avec les Spi : c'était comme dans un rêve pour moi !

Chacun a un jour l'opportunité de faire un truc : quand les OQP m'ont accueilli, ça faisait un an qu'ils étaient sur la route. D'autres personnes les avaient rejoints, des Français, une Allemande, une Autrichienne, et ils avaient maintenant un bon son, une déco, des *lights*. Ils étaient devenus des méchants DJ et ils avaient le premier vidéo *show* traveller, mais toujours pas de live prêt. Les mois qui ont suivi, j'ai transmis ce que je savais à deux-trois personnes. Tout était mis en commun dans le groupe, et j'ai évidemment ouvert mon matos à la collectivité : « Ça, ce n'est plus mon live, c'est le vôtre ! » Et ils m'ont filé de l'argent de la caisse OQP pour qu'ensemble on achète du nouveau matos. Je me suis joint à l'équipe de ceux qui faisaient le son. Comme tout le monde, je faisais tout : orga, bouffe etc., ça me correspondait parfaitement, mieux que le personnage de

Raff, figure de l'alternatif marseillais, qui a son appart, qui fait son émission de radio une fois par semaine et qui fait une teuf une fois par mois. Ici, c'était du vingt-quatre heures sur vingt-quatre, j'avais besoin de vivre l'expérience communautaire, d'expérimenter ce que j'avais lu sur l'anarchisme, je voulais voir comment c'était possible. Quand j'ai vu OQP, j'ai constaté que ça existait !

Avec le recul, c'est super relatif: tu en as toujours qui profitent d'une voix plus forte que les autres, qui ont plus de charisme. Il y en a toujours qui possèdent plus d'argent que les autres aussi, par quelque moyen que ce soit, ou qui gardent en vue que certaines choses sont plus à eux qu'au groupe. Mais c'est quand même vraiment infime par rapport à la vie ordinaire en société: notre vie était communautaire à 95 %, sans hiérarchie, sans argent personnel, c'était génial! Je me suis retrouvé plus de deux ans sans argent et sans clef en poche, sans aucune propriété, je vivais dans les cabines des camions. Bien sûr, parfois, en fonction des coups du destin qui t'arrivent, tu es obligé de sortir du groupe pour régler tes problèmes administratifs ou autres, mais sinon c'était uniquement ça. On vivait à 95 % l'idéal libertaire qu'avaient dessiné des théoriciens sans le vivre, ou qu'avaient tenté des communautés, en le réussissant ou non. On parlait en terme de *tribe*, on disait: « Ça, c'est tribal, ça ce n'est pas tribal. » C'était l'influence des Spiral Tribe: dès que tu partageais, c'était tribal, je trouvais ça génial! Ils réussissaient les choses quatre fois sur cinq spontanément, ils ne se posaient pas de questions, ils agissaient! Moi, j'étais encore en train de réfléchir qu'ils l'avaient déjà fait!

Ce que j'aimais bien, c'est qu'à la fin, OQP n'était plus un collectif de Marseillais: il y avait d'autres Français, des Italiens, une Allemande, une Belge, une Autrichienne, une Anglaise. Pour moi, la free party ne devait pas s'arrêter aux frontières, aux zones géographiques, aux gens qui la font: ça devait être un truc tout le temps mouvant. On n'était pas un sound-system tekno, on était un sound-system traveller tekno.

Ccil a organisé le premier teknival de Millau l'été 1994, notamment avec la participation de sound-systems anglais comme Vox Populi et Bedlam¹.

■ Ccil

Après le teknival, je suis partie vivre sur la route avec Bedlam. On est d'abord allés sur Toulouse, où on a organisé des soirées. Après l'hiver, on est remontés sur Paris pour faire une soirée à Bobigny, dans la déchetterie: Bedlam et Nomades. C'est là où ils ont embarqué Steve Bedlam et qu'il a fait deux mois de taule. Il a été accusé d'avoir braqué une pharmacie: c'était le seul qui ne prenait pas de drogue! Il est resté deux mois à Fleury, en plus de deux autres nanas qui sont restées deux mois en taule pour des pilules à base de produits végétaux... C'était un coup monté total! Pure folie, ce truc-là, parce qu'on était restés sur place avec le camion, en attendant qu'ils libèrent Steve, pendant sa garde à vue, et les flics revenaient toutes les six heures pour en embarquer des nouveaux: une fois des mecs avec des barbes, une autre fois des nanas avec des lunettes, ou des nanas rasées... En fait, ils en ont profité pour ficher tout le monde comme ça, pendant deux-trois jours, jusqu'à ce qu'ils mettent Steve en prison.

J'ai pris tout ceux de Bedlam qui restaient et on est allés chez ma mère, en Normandie, pour attendre qu'il sorte de taule. On était en contact avec une avocate, Florence Diffre, qui a suivi pas mal d'affaires dans la tekno, après. On a tout tenté pour le faire sortir. En fait, la pharmacienne et une assistante l'avaient prétendument reconnu, ça a été un coup monté jusqu'au bout, parce que c'était un endroit qui servait régulièrement à faire des teufs: ce n'était pas la première qu'il y avait dans cette déchetterie, c'était peut-être la dixième, c'était donc histoire de mettre un coup de pression un peu². C'était sûr: ils sont arrivés comme des cow-boys, je m'en

1. Voir « Teknival de Millau, 1994 ».

2. Voir les propos de Gino dans « Premiers pas ».

souviendrai toujours, il y avait peut-être mille cinq cents personnes à 9 heures du mat, c'était blindé, et c'était une super soirée en plus. En voyant les dix flics, huit cents personnes sont parties en courant, mais vraiment ! Derrière la déchetterie, il y un canal, et des mecs se sont carrément jetés à l'eau pour traverser, c'était ridicule ! Pour dix flics, la panique totale ! Ils ont fait : « Attendez, tout va bien, continuez votre truc, on venait simplement voir ! » Ils sont revenus une heure et demie/deux heures après avec trois bus de CRS, la totale ! Tout le monde a été plaqué au sol, les meufs à droite, les mecs à gauche, tous à poil, ça a été impressionnant, quand même, c'était chaud ! Voilà Bobigny... Ils sont rentrés dans tous les camions, les habitations qu'il y avait : à coups de couteau, ils ont défoncé les matelas, les sièges des canaps, c'était violent ! C'était le début de la répression des teufs en France.

Quand on a récupéré Steve, on est partis en Autriche pour faire le Nouvel An avec les Spi. Ce n'était pas un gros truc, il n'y avait pas grand monde, mais c'était marrant. Ça a bien marché après, l'Autriche : on faisait des grosses soirées à sept cents/huit cents personnes, c'était pas mal. Bedlam, Voxpop et les autres Anglais arrivaient en Europe parce que la Criminal Justice Bill venait de passer, il était temps de se casser, mais ils y sont vite retournés. L'Europe, ce n'était pas non plus si simple que ça, pendant une période, oui, mais je pense que les voyageurs se sont vite grillés à niquer du diesel partout. Et puis il y a eu toute cette folie en France et en Italie, il y avait des voyageurs qui naissaient par milliers tous les jours et qui se posaient comme ça ! Et puis bien sûr je pense aussi au problème des drogues : beaucoup sont tombés dans la came ou dans la kéta. À un moment, c'est plus confortable de retourner d'où tu viens, quand tu as ce genre de problème. Je crois qu'il y a eu vraiment cinq ans qui étaient excellents, jusqu'en 98, puis ça a périclité à cause de la drogue, de la ké, du speed etc.

Moi, je me suis cassée d'Autriche avec mon copain de l'époque. On est restés peut-être six ou sept mois en France, tranquilles, à

vaquer : j'étais apprentie DJ, je bossais beaucoup dans mon coin. Puis on a rejoint les Spi, l'été qui suivait, dans le sud de la France, à Montpellier, où j'ai joué l'une des premières fois sur leur son, parce qu'ils manquaient de DJ.

À Berlin, j'avais déjà essayé de mixer en 94, mais c'était au bout de six jours de fête. Là, c'était le dimanche soir, devant du public. Avec la *tribe*, on est repartis en Autriche. Je crois qu'il y a dû y avoir l'Italie entre deux, parce qu'on bougeait beaucoup. J'aimais beaucoup l'Italie aussi, parce que là-bas il y avait un esprit politique. Ils sortaient du fascisme depuis très peu de temps, les squatteurs revendiquaient leur liberté, ça faisait du bien ! Parmi les sons italiens, je me souviens de Outlaws¹. Ça s'enchaîne, tout ça, c'est la folie, c'est en peu de temps en fait, durant lequel il s'est passé énormément de choses !

■ Vincent

Il fallait renouveler les troupes tous les deux ans, parce qu'il y en avait beaucoup qui se noyaient dans la mare !

■ Josy

Il est clair que ce n'était pas une vie de tout repos quand même... C'est une vie hardcore, c'est d'ailleurs ce que j'aimais bien. Les gens qui n'y arrivaient pas se jetaient d'eux-mêmes : tu venais, tu étais recouvert de boue, tu te mangeais ta race pendant une semaine, tu rentrais chez toi, et tu ne revenais jamais !

■ Vincent

Quand tu sors volontairement de la société, tu dois t'en méfier parce qu'elle tend des pièges en permanence, tu deviens parano très rapidement.

1. Voir « Facom Unit ».

■ Josy

Tu vois les flics ou les gens qui te regardent mal dès que tu fais un truc!

■ Vincent

Ou même qui te regardent bien! Même ça, ça pèse sur la psychologie...

■ Josy

Et puis tu pues, tu ne peux pas te laver... Quand même, pour vouloir vivre dans la boue, sans lumière, sans confort, sans rien, il y avait toute une démarche!

J'ai commencé à mixer en 95 un peu partout. Je joue de la techno américaine: techno Detroit, un peu d'acid, mais tout ça plutôt *groove*. J'ai toujours joué plus lentement que les autres, donc c'était au début ou à la fin, comme Seb ou Jeff souvent, quoique Jeff a quand même fait quelques sets costauds. Je crois que c'est Benefit, de Voxpop, un Anglais, qui m'a fait essayer la première fois. Alors lui! Ahlala, un numéro! Et puis dans Vox Populi, il n'y avait que des mecs de vingt ans super beaux, alors partout où ils passaient, c'était l'émeute, y compris chez mes potes homo! Oh ben eux, ils pouvaient passer vraiment partout, sans aucun problème!

Au début, dans les premières raves qu'on organisait, c'était du hardcore, je n'aurais jamais pu jouer ça! La house oui, mais je n'avais pas encore rencontré de platines, je ne savais pas ce que c'était. C'est sûr que j'étais souvent derrière les DJ: Lenny Dee m'a dit un jour que j'étais la femme qui roulait le plus de pétards qu'il ait jamais connue, parce que je passais mon temps à rouler des joints derrière et à regarder comment ça se passait. Toujours derrière les DJ, toujours!

Jeff est un DJ extraordinaire! C'est lui qui m'a appris à mixer ensuite. C'est le seul avec qui j'ai joué avec quatre platines, tous les deux, au teknival d'Evreux (Courcelles-sur-Seine, 97). C'était trop bien! J'aime les gens précis, j'aime quand c'est bien calé.

On avait tous acheté des bus de CRS! Un jour, on était passés avec Willyman et Alan à côté de Dordives, et on avait repéré des camions militaires, avec des beaux bus de CRS au milieu, verts-kakis, carrés, les anciens. On en a tous achetés, Teknokrates, Spiral, Gino...

■ Vincent

Une fois, c'était le bordel: les Psychiatrik ne passaient pas avec le son, il y avait des flics tout autour. Le camion de CRS est arrivé, les flics n'ont pas calculé, ils se sont écartés pour le laisser passer!

■ Josy

Les camions de CRS étaient garés en bas de chez moi quand j'habitais à Pantin. Les gars de la cité sont venus me voir, ceux qui vendaient, et ils m'ont fait: « Josy, ça ne va pas être possible de laisser les camions de CRS ici, parce que ça fait fuir le client! » Tous les mecs qui venaient acheter se barraient! Mais on ne les dérangeait pas, sinon. Quand ils ont vu des mecs avec le crâne rasé, habillés en noir, arriver dans les parages, ils étaient prêts à tout défoncer! C'était franchement chaud où j'habitais, à Pantin, en 93. Ça s'appelait « le gouffre », c'est pour te dire l'endroit! Quand les gamins ont vu qu'ils fumaient plus qu'ils ne les faisaient chier, ça a été l'amitié directe! Ils faisaient des échanges avec eux: ils ont tous essayé le LSD, tu aurais vu toutes les petites racailles perchées dans la cité! Ohlala, c'était cool! Tous ces jeunes sont presque tous partis de la cité. Il y en a qui sont partis aux États-Unis, ils ont tous fait quelque chose d'autre, bizarrement. Avec Jeff, on avait dans l'idée de faire comme en Angleterre: installer

des platines, mettre en place une espèce de foyer et puis apprendre, donner des cours aux mômes. Jeff me disait qu'à son époque, il y avait eu beaucoup de baisse de la délinquance grâce à la musique, mais c'était difficile de faire ça dans le 9-3, en France: il faut du monde, il aurait fallu rester, ça aurait été dommage. Mais c'était une bonne idée, n'empêche! Ah, on a bien rigolé, quand même, là-bas!

Pour moi, « free party », c'est « travailler ». C'est ce qui m'a vraiment plu. On a monté un sound-system avec Vincent: Full Vibes, en 96. On a racheté le son d'un gars, et puis voilà. On était intéressés par le son et puis par le fait de se balader. Full Vibes existe toujours, sauf que l'on n'a plus de sound-system, maintenant, c'est une webradio. On nous l'a volé sur le parking il y a deux ans, avec notre camion, sinon, on ne l'aurait jamais lâché, on l'a construit ici, dans l'appart!

■ Vincent

Oui, le filtre était fait maison, et les amplis, c'était du bricolé.

■ Josy

Tout était fait maison, c'était ça la free! On l'utilisait tout le temps jusque-là, grave, tous les étés! Nos potes ont tous des gros sound-systems.

■ Vincent

La plupart du temps, quand on se baladait, on faisait les retours sur les teufs. On avait deux gros châteaux à quatre fréquences, ça représentait 4 kW, à peu près. Quand on mettait ça derrière les DJ, tout allait bien! Ça faisait bouger le bas du pantalon, les DJ étaient contents!

■ Josy

D'habitude, tu as un truc tout pourri, là, on avait des retours de malades! On posait partout, même en Tchéquie, jusqu'à la fin. Un peu moins souvent quand même, parce qu'avec mes cinquante balais, moi, je ne porte plus, c'est fini, hein! Le gros problème de toutes les *tribes*, c'est qu'il fallait des clampins juste pour porter le sound-system!

■ Gino

Dès l'instant où j'ai kiffé la tek, en 93/94, je me suis acheté deux-trois disques. J'avais une platine et un poste à cassette: je mettais une K7 et j'essayais de caler le truc avec. Au bout de quatre jours, ça m'a fait péter les câbles et je me suis dit qu'il fallait que je trouve du matos. J'avais un peu d'argent, je suis parti avec mon pécule pour acheter deux ETP à courroie et une petite Gemini. Je suis allé à la Gare de l'Est dans un magasin, et putain, il me manquait 5 francs pour acheter ma table de mixage! C'est super marrant: je suis sorti, je suis allé faire la manche pour demander à quelqu'un. Juste à côté, il y avait un arrêt de bus, et là qui j'ai vu? Ça faisait déjà un petit bout de temps que je traînais dans le milieu, que j'allais dans les fêtes, et j'ai vu Laurent Hô! J'ai fait: « Ah! Laurent, je te connais, mais tu ne me connais pas... Je vais te sortir un truc que tu ne vas pas croire, mais je te jure qu'il me manque 5 francs pour acheter ma table de mixage avec mes platines qui sont là, dans le magasin, à côté! » Laurent était avec une copine et il attendait le bus. Il ne m'a même pas parlé, il m'a regardé, ça l'a étonné. Il m'a donné une pièce de 5 francs, et je suis allé chercher le matos. Je suis rentré chez moi avec les deux platines: la suée! Bon, ce n'étaient pas des Technics, elles n'étaient pas aussi lourdes, mais quand même! Et puis je ne me suis jamais arrêté.

Avant ça, je jouais de la guitare, mais je n'étais pas bon. Quand je suis passé aux platines, je n'étais pas forcément bon non plus, au début, techniquement, mais il y avait un truc: j'osais faire des

choses que les autres n'osaient pas, et du coup j'arrivais quand même à tenir mon public même sans savoir caler mes disques. J'avais déjà des grands auditoires, ça m'a super motivé pour devenir DJ.

Après, j'ai rencontré Alan et Flo, et donc UFO. À l'origine, c'était une petite organisation parisienne, au squat le CAES (Ris-Orangis), qui essayait de synchroniser les arrivées des autres *tribes*. Par exemple, OQP arrivait du sud, Bedlam arrivait de Berlin, mettons, les autres descendaient de ci et de là, et il fallait relier le tout. J'ai donc participé à ça, je suis rentré direct dans le truc, c'était fin 94. UFO, au début, c'était sympa, parce que le principe était d'organiser des trucs avec le son de Pierre, Paul ou Jacques, les Psychiatrik ou les Bedlam, les Spiral et les autres. On faisait partie de la *tribe*, parce que tout ça, c'était la *tribe*. On n'était vraiment pas nombreux, je ne suis pas comme Alan, il y avait quand même mon côté rock'n'roll qui était présent: je ne laisse pas les gens rentrer comme ça dans un truc, tu ne sais pas de quoi sera fait demain. J'ai participé à l'organisation de tous les teknivals du 1^{er} Mai entre 95 et 97, avec Josy et Alan. On était toujours la même clique, inséparables.

Un jour, au premier d'entre eux (Fontainebleau n° 2, en mai 95), j'étais devant le sound-system, au bar. Gros JP (Psychiatrik) est venu me chercher pour me dire qu'une bande de cailles sortaient de la forêt et qu'ils dépouillaient des gens, et puis qu'ils réapparaissaient à d'autres endroits. J'ai pris une hache et on a couru dans les bois après eux. On a fini par en attraper un, avec ma hache à la main: je l'aurais découpé dix ans avant. La tekno m'a tellement changé que je lui ai juste mis coup de pied au cul et une calotte, et il est parti sous les sifflets des gens. Il a eu bien honte et bien peur, mais pas plus. Les autres aussi ont flippé un instant en me voyant. C'est dire le chemin que j'avais fait depuis ma jeunesse dans les bandes!



■ Raff

Les mauvais délires, en France, c'est arrivé super vite ! La première fois où je me suis dit : « Merde, ça part en couille ! », c'était en 95, au teknival de Fontainebleau. Je suis arrivé en me disant : « Super, je vais aller à un tekos ! » Il y avait quinze mille personnes, c'était la première fois qu'une teuf dépassait les cinq mille personnes. J'ai eu un choc ! Il y avait la moitié de cailles et une tension diffuse. Déjà à cette époque, j'avais dit que je ne ferais plus rien en France.

■ Josy

À Fontainebleau, on a pendu un mec par les pieds à un arbre, il avait dépouillé un nombre incalculable de voitures. En région parisienne, souvent, il y avait les caill-ra qui faisaient payer 100 balles pour rentrer au teknival ! Ça nous donnait des cauchemars ! On avait toutes les cités de Fontainebleau qui débarquaient. À Port-la-Nouvelle aussi (août 98), ça a été des histoires sans fin : des cramages de bagnoles, un mec à qui on a sauvé la vie ! Il était tout nu, couché par terre, et il y avait une meuf avec un couteau, à cheval sur lui, qui lui hurlait : « Tu vas me les rendre, mes alloc, tu vas me les rendre ! »

■ Gino

Il y a eu cette histoire avec UFO, pour moi, c'était de la pure résistance ! Avec Alan, on a organisé le 14 juillet à Ris-Orangis. Tout au fond, c'était le CAES, et derrière, en suivant la flotte, il y avait les anciens locaux des douanes. À un moment, on a eu un squat là-bas, avec Josy, Vincent, Seb et d'autres. Un peu plus loin, on trouvait des arbres et de l'asphalte, c'était comme de la route, ça faisait un peu comme à Marigny, il y a eu des constructions à cet endroit dans le temps. On a organisé un truc là : le son, le générateur dans le bois. Les gens ont allumé des petits feux partout, des petits foyers mais vraiment pas des feux de joie, 40 cm maxi de circonférence. À un moment, Alan avait disparu : « Mais qu'est-

ce qu'il se passe? » Quelqu'un est venu me chercher et m'a dit qu'Alan s'était fait taper. Je suis allé vers là-bas, je suis arrivé dans le bois, et il était en train de sortir en rampant. Il avait mal à la tronche comme pas possible, et j'ai repéré un truc dans les arbres, je ne saurais pas comment l'expliquer, comme s'il y avait un tableau, quelque chose d'uniforme derrière. Normalement, tu vois les arbres et plein de formes différentes, là il y avait un truc tout pareil. Je me suis donc approché au niveau du groupe électrogène avec un autre gars, et on s'est aperçus que c'était le maire ou le préfet, avec derrière lui tout un cordon de CRS: ce sont eux qui avaient niqué la gueule d'Alan. Le son avait coupé parce qu'ils avaient pris les clefs du groupe électrogène. C'était un groupe à taille humaine, on va dire 60/80 cm de hauteur, mais sur roues. Comme il y avait des gens sur le dance floor, ils évitaient l'émeute, ils n'arrivaient pas d'un coup. Alors j'ai dit: « Allez, on prend le groupe! » On a couru avec le groupe et on l'a mis devant le son. J'ai fait les fils, on a redémarré et on a continué toute la nuit. C'était légèrement gênant mais on a monté les basses. Les pompiers, au matin, venaient pour éteindre tous les petits foyers insignifiants avec leurs grosses lances. Alan s'en est sorti avec pas grand-chose, une lèvre ou une arcade.

Un jour, au teknival de Troyes (Vitry-le-François, 96), j'étais avec Josy et toute une équipe. J'avais un vieux camion, un HY, avec la tôle ondulée, les phares de Deudeuche et les portes qui s'ouvrent à l'envers. Ça faisait deux jours que chaque fois que j'allais aux platines, il y avait deux mecs avec des casquettes à l'américaine, enfoncées jusqu'aux sourcils, qui me regardaient. Putain, je pensais que c'étaient deux étrangers, deux Allemands ou je ne sais pas, ils n'avaient pas une tronche de chez nous. Ils me regardaient, à chaque fois que je rangeais mes disques et que je revenais, je les voyais faire. Et enfin, alors que j'étais dans le camion et qu'il pleuvait, je les ai vus arriver. Il y en a un qui a pété un câble, il est venu vers moi, il a laissé l'autre en arrière et là, au moment où il a enlevé sa casquette, j'ai reconnu mes deux potes: Fraggle, et Dom,

qui était resté en arrière¹ ! Depuis deux jours, je les observais, mais je ne m'attendais tellement pas à les voir dans le milieu electro que je ne les ai pas du tout reconnus ! On ne venait pas du tout de cette mouvance-là, et les retrouver là-dedans, depuis que j'avais coupé les ponts et qu'ils étaient partis en taule, c'était dingue ! Putain, rigolo !

Alan a fait une erreur, à mon avis, en voulant transformer UFO en sound-system. C'était une organisation sympa qui bossait un peu avec tout le monde, une organisation fédératrice. Je ne lui en veux pas, c'est mon ami, on ne s'est pas vus depuis longtemps mais je l'aime vraiment bien. Il a construit des enceintes, on avait hérité des deux colonnes Martin des Nomades. Comme un menuisier virtuose qu'il est (je ne m'y attendais pas du tout !), il a fait des reproductions de tous les caissons Martin : doubles basses, basses, médiums etc. Son truc, c'était le son. Moi, j'avais d'autres spécialités. Un jour, il y a eu un problème. Je ne m'en apercevais pas forcément parce que je ne voyais généralement pas la fête : j'étais dans l'organisation, souvent à la porte, ou en train de gérer les problèmes autour, comme le parking. On avait certaines responsabilités, comme celle de distribuer du papier toilette dans les teknivals en demandant d'emprunter la pelle qu'il y avait là, ou ce genre de choses.

Et puis un jour, on a fait une fête à Montargis, avec les LSDF. Le son a mis des heures à démarrer, on avait fait une pire déco, énorme, pour laquelle on avait passé deux nuits là-bas, planqués avec toute une équipe, c'était vraiment super beau ! Il y avait deux salles identiques avec un pôle central. La fête LSDF allait bon train, le son était nickel, la musique, ce n'était pas ma tasse de thé. Et de notre côté, le son a démarré à je ne sais pas quelle heure, je me demandais ce qu'il y avait. Alan me disait qu'il ne comprenait pas, que ça ne marchait pas. On s'est regardés, j'étais avec Teuch, je crois. Je lui ai dit : « Putain, emmène Alan boire un coup de

1. Voir « Les premiers pas » et l'épisode marseillais de Gino.

l'autre côté, chez les LSDF, et je vais aller vérifier un truc! ». On a démonté les caissons et on s'est rendu compte qu'il avait ramené des enceintes vides pour faire bonne figure! De là, ça a commencé à splitter. On a quand même fait en sorte de remplir au moins une partie des caissons pour les faire tourner, ça a pris un peu de temps, et puis il y a eu le clash, j'ai suivi mon chemin.

■ Renan

Petit à petit, il y a eu des fêtes avec trop de monde. Il n'y avait même pas de place pour danser : c'était un peu la chasse aux raves, et tout ce monde de ravers est arrivé en free party. Les free se sont mises à grossir d'un coup! Il y a eu des gens à qui ça n'a pas plu du tout, comme Thierry, des Diabolik, qui a commencé à arrêter. Ou alors – Diabolik était célèbre pour ça – ils mettaient un plan, une infoline, et il y avait toujours quelque chose qui clochait : il fallait garer ton véhicule, sortir et y aller à l'oreille.

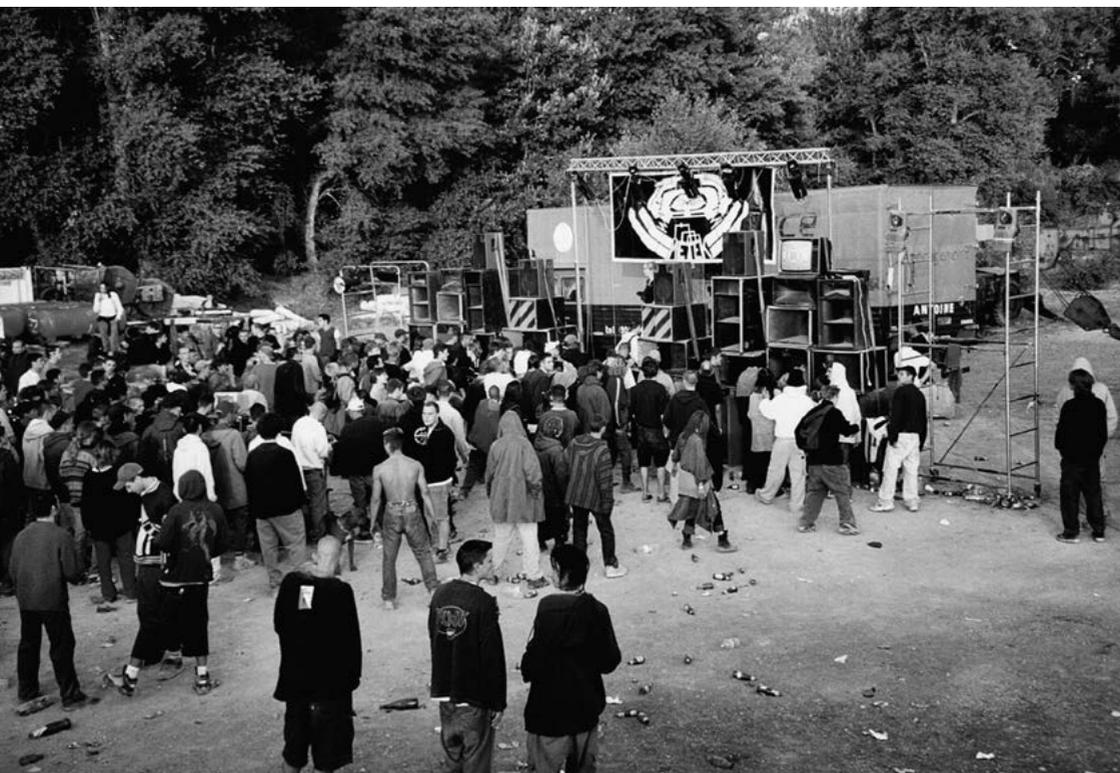
On restait facilement longtemps dans les teufs, à 11 heures, on était encore là, dans les derniers. On discute tout de suite beaucoup plus facilement à ce moment-là, et les mecs des sons viennent danser le matin, c'est un petit monde. On a suivi pas mal les Furious, et puis UFO. Ça a été *THE revelation*. À une époque où plus personne n'osait faire de fêtes, où c'était vraiment la chasse, sous Jospin, en 97, il n'y avait plus que UFO qui narguait encore la police en faisant des rendez-vous dans le 16^e, ou Porte Maillot, pour faire chier tout le monde! Cette année-là, ça a vraiment été la guerre, une free party sur deux se terminait avec la police. On a vu des trucs hallucinants : je me rappelle d'une fête à Évry-Courcouronnes, dans une salle universitaire où, vers 4 heures du matin, toutes les fenêtres ont volé en éclat en même temps. C'étaient des grenades lacrymo, les gens se marchaient dessus pour pouvoir sortir. C'était l'horreur! Plusieurs ont fini à l'hôpital.

■ Nelly

C'était la chasse à l'homme, c'était malsain ! Tout le monde était obligé de reprendre sa voiture, alors que l'on n'était pas du tout en état de conduire. C'était vraiment grave, c'était n'importe quoi !

■ Renan

Il n'y avait que UFO qui arrivait à faire des fêtes, Alan est un sacré bonhomme ! Ils avaient une technique pas mal pour éloigner la police : ils partaient avec un convoi, la police les suivait, et ils posaient leur son ailleurs. Ils envoyait l'infoline, et quand il y avait suffisamment de monde, il n'y avait plus rien à faire, en gros, ou alors il fallait que les flics viennent vraiment très nombreux. Alan avait souvent l'autorisation du propriétaire, là où d'autres rentraient dans un hangar en sciant les murs à la scie circulaire. Au CAES, à Ris-Orangis, il connaissait beaucoup de monde, ça circulait à fond là-dedans, il chopait plein de plans.



METEK

Les Metek ont rencontré la free party notamment au contact des OQP, lors de leurs premières fêtes dans la région d'Aix-Marseille¹, comme les Ubik et les TKO. Ces sound-systems, s'ils sont créés en 1995 (après les OQP, les Psychiatrik et les Teknokrates), font tout de même partie de la première génération, celle des « pionniers ». De fait, Metek est actuellement un des plus anciens sons français encore en activité, même si cette dernière s'avère aujourd'hui moins conséquente.

1. Voir « Premiers pas ».

■ Ber

Il y avait déjà des groupes d'amis, on avait tous un peu des choses à apporter, on faisait des petits calages¹ entre nous dans la forêt.

■ Zool

Il y avait un groupe à Fuveau et un groupe à Calas, on n'était pas dans les mêmes lycées. On avait un ami commun, Thomas, qui a fait partie des Metek pendant les premières années, et qui nous a fait nous rencontrer. Il était au lycée avec les Fuvelains, à Gardanne, mais il était Calassois. On s'est tous vus notamment à une soirée mémorable que j'avais organisée chez mes parents, début 95. Ils n'étaient pas là bien sûr ! Cette fameuse soirée a été marquante, Franky (Fky) était là aussi.

■ Ber

Franky faisait de la musique, il travaillait sur Amiga, il faisait des patterns.

■ Zool

C'était la techno de l'époque: il commençait le tout début de son live. Il avait fait de la musique à cette soirée. On s'est rencontrés comme ça, par ce pote en commun, et puis on s'est tous dit que c'était ça qu'on voulait faire. Yannick, de Fuveau, avait déjà des platines qu'il avait achetées à Ber.

■ Ber

Des BST. J'avais un peu de matos de mon père, qu'il utilisait pour sa salle: des platines CD, une table de mixage, et j'avais acheté deux Technics MK2 et un pack de disques techno. On a acheté ensuite nos premiers disques à Atomix². Au moment où j'ai

1. Dans le sud, on parle de calages pour des soirées sans flyer, entre amis.

2. Premier tekshop ouvert à Aix-en-Provence.

découvert les free parties, c'était terminé: j'allais en free party, je cherchais les free parties.

■ Zool

Il n'y en avait pas tant que ça. Pendant un moment, il y a eu un gros vide quand les OQP sont partis. Il y avait quand même des soirées des Psychiatrik.

■ Ber

Il y a eu un calage des spi au skate park de Montpellier qui s'est fini en convoi jusqu'à la plage pour l'after puis qui s'est enchaîné sur le fameux teknival de Tarnos, qu'on avait rejoint en train. On y a retrouvé Fky, quelques Ubik, mais on y a aussi découvert Beldam, les Teknokrates etc. Ce teknival a été un déclencheur très important. Une semaine sur la plage encerclés de fils et d'hélicoptères... Énorme!

■ Zool

En 96, j'ai pris un appart avec Fanny, sur Aix, qui est devenu notre QG. J'étais inscrite en fac de lettres, où je n'ai jamais mis les pieds. À ce moment-là, on s'était déjà rapprochés un peu de OQP. On avait déjà leur exemple de manière plus accessible. Quand ils revenaient, ils passaient à la maison. Dans le QG, on avait installé les platines, ça mixait tout le temps, il y avait tout le monde, c'était une émulation! Tor a acheté notre premier camion, on avait les basses rouges toboggan Martin Audio et on a fabriqué les gros caissons noirs, les tout premiers.

■ Ber

On stockait ça dans le garage de mon père à l'époque, chez moi. Ils étaient super cool, mes parents m'ont laissé faire énormément de

choses! Ça nous a bien dépannés, parce qu'à toutes nos premières teufs, on allait chercher le matos chez eux. On débarquait avec les véhicules, on chargeait, on faisait les allers-retours dans leur jardin! À minuit, à 9 heures du soir, à 6 heures du mat, on venait déballer, défoncés!

■ Zool

Chez moi, c'était musique à fond! Je me suis fait virer, je n'ai pas fini l'année, les flics passaient régulièrement.

■ Ber

On a posé le son de partout, le but ultime, c'était de mixer. Mixer, on passait notre temps à mixer!

■ Zool

N'importe où, n'importe comment! Je mixais un peu, mais ce n'était pas mon truc, et surtout, c'était complètement naze ce que je faisais, il fallait se rendre à l'évidence! Pour moi, ce n'était pas de la musique.

■ Ber

Toutes les occasions étaient bonnes, dès que les parents se barraient etc. Les platines partout, le son partout... On peut dire qu'on a été autodidactes, c'est vrai qu'on avait quelques relations, mais on a appris seuls, en regardant deux-trois fois comment les autres faisaient. Personne ne nous a appris, on a galéré. Et puis on cherchait des vinyles partout en Europe, on partait avec nos duvets en grugeant le train, en Allemagne, en Hollande, pour trouver la perle rare et notre identité musicale.

■ Zool

Notre appart se trouvait à la ZAC, c'était une résidence d'étudiants, on les a rendus totalement fous ! Ils nous détestaient, on était à quinze dans un studio, on dormait tous là-bas. Le soir, ça devenait un immense matelas, on mettait tout par terre et on marchait sur un grand lit. J'habitais au premier étage et je laissais le balcon ouvert : quand je n'y étais pas, les gens entraient par là. Tout le monde hallucinait un peu : les voisins d'en face, le gardien. « Même si je ne suis pas là, ce n'est pas grave, tu montes sur le parapet de la voisine, tu te tiens un peu, et tu rentres directement ! J'arrive, je ne suis pas loin ! » Il y avait un côté bordélique quand même, il faut dire ce qui est, jusqu'à ce que l'on se fasse virer, et ce qui s'est bien goupillé, c'est que l'on a trouvé le squat de Vauvenargues pile à ce moment-là, fin 96 : la clinique.

■ Ber

Et il faut dire aussi qu'on est tous partis du lycée. Je suis parti au milieu de ma terminale. John, Tor, Thomas et moi (pas Cri qui bossait), nous avons tous claqué la porte du lycée : on est partis en milieu d'année pour faire de la techno, pour faire un sound-system. C'est un fait marquant, ça a bien interféré sur notre vie. La décision a été prise dans un café aixois, place Miollis. Certes, on n'y allait plus et on fumait des joints, mais à un moment donné, on a dit : « Ça ne sert plus à rien, on se fait chier, venez, on se met à fond là-dedans ! » Pour le son, il y a toujours un magasin aux Milles : Azur Sono, c'est là qu'on est allés. Cri s'y connaissait pas mal. Cri, c'est le pote d'enfance avec qui je faisais de l'Amiga, il était un peu plus âgé et il était fana de tout ce qui est électronique et informatique, c'est à moitié un génie.

■ Zool

C'était un Géo Trouvetou. Ah, il avait un talent fou ! Mécanique aussi : à Vauvenargues, il fabriquait des amplis, et en même temps,

il changeait le moteur du bus. Un génie ! Il fabriquait des caissons hyper techniques, il a fait des caissons de fou !

■ Ber

De toute manière, on s'est apporté chacun, c'est pour ça que ça a marché et qu'on a réussi à faire un petit truc. Chacun a apporté un élément. On était complémentaires. Il y a eu une osmose, c'était vraiment une énergie de dingue. Il fallait tout faire ! On a fait des petites soirées, des calages où il y avait à chaque fois plus de monde, mais on ne voulait pas encore flyer.

■ Zool

On pensait qu'on n'était pas encore prêts pour le faire. Quand on s'est décidés, on a diffusé notre premier flyer officiel. Le gars qui a fait le dessin est celui qui m'avait donné mon premier flyer pour aller en teuf, comme quoi, tout se recoupe, il était très doué.

■ Ber

C'était au Pic des Mouches : première teuf avec les Ubik, qu'on connaissait de la place Miollis, parce qu'ils étaient au lycée. C'était une place où on squattait, en face du lycée Vauvenargues.

■ Zool

Je les connaissais parce qu'il y avait chez eux les anciens « Punks de poche ». Ubik, c'est aussi un regroupement de plusieurs équipes. Quand je traînais dans Aix dans un délire plus keupon, j'étais pote avec Benjaï et Boumchrak, et avec d'autres qui ne sont pas restés. Tout s'est tissé comme ça, sans vraiment calculer, et à un moment, tout s'est concentré, il y a eu une cristallisation, ça a pris forme, et ça s'est lancé ! Avec ce premier fly, ça a été le vrai décollage, même si c'était déjà paré.

FREE PARTY
27.01.96

FREE PARTY

INFO LINE: 91 64 98 93

METAK

21.00.98

FREE PARTY... FREE PARTY... FREE PARTY...

INFO LINE: 42.59.40.10

NON STOP FREE PARTY

17/5/97

FREE PARTY

ON DONATION

INFO : 84 42 96 60 54
à partir de 20h 84 42 26 64 89

corrosive sound system

Paris, le 22.11.97

Spanish Revenge

Free Party

OUVERT PENDANT LES TRAVAUX

infoline 0836 737 777 code 303 103



■ Ber

Les Ubik venaient de sortir (avant, on les appelait les « Boulegon » avant parce qu'ils habitaient rue Boulegon), et on n'avait toujours pas de nom. Dans la foulée, on s'est dit: « Putain, c'est vrai qu'il faut un nom quand même! » On voulait faire de la *party*, ça se précisait. On s'est donc réunis dans la forêt, à Calas, on a fait un feu et on a commencé à déblatérer pour essayer de trouver. À un moment, c'est sorti, mais ça n'a pas vraiment plu, on est repartis et on n'avait pas trouvé. Il n'y en avait qu'un qu'on avait mis de côté parce qu'il était pas si mal: Metek. On n'en a jamais vraiment rediscuté, et voilà.

■ Zool

Il fallait trouver le nom pour la soirée quoi qu'il arrive. Il y avait ce truc butoir: on sortait un fly!

■ Ber

On avait sorti Aztek aussi, on était partis sur ça: Aztek, Metek, ça a bifurqué comme ça. Après, on a regardé Metek: des étrangers, qui sont tout le temps rejetés, ça correspondait bien. Donc Metek, tekno, Marseille, M, il y avait plein de trucs, on en trouvait plein, on s'est dit: « C'est bon! » La première teuf était en janvier 96.

■ Zool

Ça faisait quelques mois qu'on faisait des calages et ça faisait quelque temps déjà qu'on avait des platines, que ça mixait et que ça réfléchissait. La teuf OQP s'était tenue en 94. Quand tu es ado, tu as l'impression qu'il se passe énormément de choses et que ça a été long, mais avec le recul ça a été très rapide. Nous, quand on l'a vécu, on s'était dit qu'on voulait faire ça tout de suite.

■ Ber

On n'avait pas de sous. On est partis de chez nos parents, on a vécu des clashes.

■ Zool

Ça a été dur pour eux! Ils ont tous morflé... Ils ont pris dix ans quand on a décidé de faire ça, ils ont eu un choc!

■ Ber

Mon père a été convoqué chez les flics: « Votre fils est parti en camion. »

■ Zool

Ils n'ont pas compris, les parents: tu es à la maison, tu as tout ce qu'il faut.

■ Ber

Tous rasés, d'un coup! J'avais les cheveux longs, et d'un coup, je vais chez un pote: « Rase-moi à 0,3! » Tête à blanc: « Coucou, c'est moi! » Laisse tomber! Non, nous, on était bien: on savait ce qu'on voulait.

■ Zool

Tête à blanc, moi pareil! En terminale, je me suis rasé la tête, ça leur a fait un choc!

■ Ber

Donc on a tout lâché à un moment donné. Il y a plein de gens qui croient qu'on était blindés de sous, mais non, les Metek, ils se sont

débrouillés tout seuls! J'avais un peu bossé, donc j'avais un peu de sous.

■ Zool

J'avais un peu bossé aussi à McDo.

■ Ber

On a mis le peu de sous qu'on avait de côté, on est partis, et puis il a bien fallu qu'on s'achète un camion, qu'on s'achète des trucs.

■ Zool

Du son, des amplis: il n'y a pas de secret... J'ai commencé à faire du *business* à ce moment-là. C'est vrai qu'il y a ça, il ne faut pas mentir non plus. Bien sûr, on ne va pas en faire l'apologie.

■ Ber

Il fallait qu'on complète le son qu'on n'avait pas. Alors voilà, il y a eu une période où on businessait, ça a aidé, ça a boosté les choses, ça nous a permis d'aller plus vite. On l'aurait eu de toute manière!

■ Zool

Ça a accéléré les choses en permettant des rentrées d'argent importantes et rapides.

■ Ber

C'était d'un côté facile, et d'un autre côté, à l'époque, c'était l'image que les autres sound-systems nous renvoyaient... Quelque part, c'est normal. Tu fais une soirée, c'est ton truc. On peut aussi polémiquer sur le fait que les sound-systems ne businessant plus ensuite

ont créé la brèche au couloir de la drogue, qui est finalement beaucoup plus malsain : avant, ça ne se passait pas du tout comme ça !

■ Zool

Tu contrôlais les produits qu'il y avait dans la soirée. On a arrêté ensuite parce qu'on n'avait pas envie d'aller en prison, tout simplement.

■ Ber

On a choisi, on s'est dit : « Qu'est-ce que c'est qui nous a plu au départ ? Ce n'est pas d'être dealers ! » C'était un moyen, donc on arrête, et on verra bien ce qu'on fait.

■ Zool

On avait quand même le son et les camions. Il y avait moins l'urgence d'avoir du fric. Quand on a ouvert le squat à Vauvenargues, il y avait beaucoup d'inconscience.

■ Ber

Et d'arrogance !

■ Zool

On connaissait quand même les squats, parce qu'il y avait le T32 sur Aix¹, où on allait beaucoup même si on n'y habitait pas. C'était un squat politique, donc on n'est pas cons, on s'est dit : « Putain, on paye un loyer, on peut avoir dix fois plus grand, dix fois mieux et sans payer ! »

1. En plein quartier Mazarin, un quartier très bourgeois d'Aix-en-Provence, le T32 était un hôtel particulier entièrement occupé. Il s'y organisait de nombreux concerts au sous-sol, dans la cave, principalement punks, mais aussi des soirées electro.

■ Ber

En sachant qu'on avait besoin de place et d'être tranquilles.

■ Zool

En sachant aussi qu'on était nombreux et qu'on avait du matos, le squat, c'était la solution. On en a ouvert un premier à la Mule Noire, une rue en haut du Cours Mirabeau, qui n'a pas duré longtemps. Le propriétaire est arrivé: « On va faire des travaux, vous partez! » Il y a eu un petit rapport de force qui ne s'est pas prolongé, et on est partis. On s'est installés un peu au T32 avant d'avoir le nouveau squat à Vauvenargues.

■ Ber

On est partis dans Aix avec nos couvertures à 7 heures du mat!

■ Zool

Les duvets de l'Armée du salut, c'était quand même assez folklo!

■ Ber

Heureusement que nos parents n'ont pas tout vu... Il y a plein de choses qu'ils ne savent pas.

■ Zool

On faisait la manche dans Aix, quand même... Mes parents m'ont vu faire la manche, ça fait un choc!

On a alors rencontré un gars qu'on connaissait, un gars de la cité, qui nous a connectés sur une clinique qui venait de fermer, à Vauvenargues. J'étais en Hollande quand le squat a été ouvert. Quand je suis revenue, j'étais vraiment très contente. Je suis redes-

cendue, j'ai appelé Tor: « Vous êtes où? » « On a un squat, on s'est installés! » « Putain! »

* * *

Voici quelques extraits de notes relevées lors de différentes rencontres au squat de Vauvenargues, au printemps 1997.

« Les Metek avaient passé un accord avec le propriétaire du site pour faire office de gardiens, à condition de ne pas faire de tags et de ne rien détériorer. Seules quatre pièces étaient utilisées dans le bâtiment, qui en comportait près de deux cents. Les Metek et quelques membres des Ubik y dormaient tous dans un seul espace, où les matelas étaient placés côte à côte. C'est là que se trouvaient, branchées en permanence, les platines et la table de mixage. Cet endroit faisait aussi office d'atelier d'électronique et de salle à manger. Une autre pièce était allouée à la cuisine, et deux anciennes chambres ont accueilli plus tardivement deux home studios, avec l'arrivée de Fky (Franky), qui avait dû quitter précipitamment un squat de Marseille. Là aussi, le matériel était constamment allumé, on entendait donc de la musique à longueur de temps, et toutes les activités étaient destinées à la fête et à la musique. Tout l'argent, mis naturellement en commun, était investi dans l'achat de nouveaux instruments ou dans des investissements susceptibles de favoriser la fête. Ils ont travaillé plusieurs mois pour remettre un bus en état de marche. »

■ **Fred (Ubik), interviewé en mai 1997 sur place**

Les punks ont appris quatre accords rythmiques de guitare, ils se mettaient avec un mec qui savait jouer un peu de la batterie et vas-y, je te gueule ma rage! Ben nous, c'est la même... C'est notre mode de vie qui est notre propre propagande. Les punks montaient des concerts en deux-deux, nous, on va monter des fêtes encore plus rapidement, et tu apprendras à faire de la musique encore plus rapidement, et ce sera moins cher.

Devenir DJ, c'est trop facile ! On a tous appris sur le tas, à l'oreille. Quand je me suis lancé dans le sound-system, j'ai vendu mes deux guitares, et j'ai dit : « Bon, maintenant, c'est quoi le matériel qu'on achète ? » Les autres m'ont répondu : « Des platines ! » « Oh ! Pas les DJ bal-musette ! » J'ai répondu qu'on achetait des ordinateurs, blabli, je ne sais pas, on compose ! « Non, on veut des platines ! » C'est plus simple, d'emblée, tu peux monter des fêtes si tu sais mixer. On n'en est pas encore au point où on a huit heures de live-act dans nos soirées, mais ça va venir ! « Ce sera le truc ! » : tout le monde s'est dit ça !

Vers la fin de l'occupation du squat, de nombreux membres des Ubik, les ont rejoints, et ils ont organisé une rave en Camargue le 17 mai 1997, non loin d'Arles, avant de partir tous ensemble pour l'été 1997.

« Le jeudi 8 mai 1997, peu avant que les Metek quittent leur squat, les Furious, une tribu parisienne, sont passés. Ils avaient laissé un de leurs membres en prison, au Portugal, et l'un d'entre eux était resté sur place dans l'attente de son procès. Ils avaient aussi perdu la moitié de leur sound-system dans une mauvaise manipulation d'un membre d'une autre tribu, et leur camion était en mauvais état. Cri leur a donné un coup de main pour arranger un problème de démarrage, et les Metek leur ont ensuite prêté des *lights* pour une free qu'ils organisaient le samedi dans la région, pour se remettre à flot. »

* * *

■ Zool

À ce moment-là, on faisait beaucoup les invendus, on était vraiment dans le système de la débrouille, de la récup. Il faut comprendre les commerçants : on avait dix-huit ans, on avait des têtes de bébés, on arrivait, sales : « Vous n'auriez pas du pain, vous n'auriez pas à manger ? » Honnêtement, ça marchait bien. On avait quelques adresses comme ça, tu te refiles des plans, ce sont les plans de la

rue, les plans de la galère. Tu as tout un circuit avec des heures précises, un magasin, la sortie du marché, un autre etc.

■ Ber

Il y avait toute une tournée à faire. Dans la journée, on allait gratter des clopes.

■ Zool

On se faisait le Cours Mirabeau et on remplissait le paquet. Après, on s'arrêtait une heure au Passage Hagard, on faisait 100 balles en faisant la manche. Pour s'acheter une demie et fumer des joints !

■ Ber

Super, quoi !

■ Zool

Après, à l'époque, je dealais, donc on avait du shit à gogo. On préparait le départ: bouger dans les tekni. C'est pour ça qu'on avait acheté des véhicules, Tor avait trouvé le TP3, un petit camion de l'armée, et moi j'avais pris un bus avec Thomas, qu'on a bricolé au squat. On avait construit du son, le but a été de grossir et d'être autonomes. La première soirée avait été faite avec Ubik parce qu'on n'était pas encore techniquement suffisamment équipés pour faire une soirée tout seuls, ils avaient commencé un petit peu avant nous. On était synchro sur l'idée, mais ils ont été un peu plus rapides, parce qu'ils ont arrêté l'école plus tôt et qu'ils ont été ensemble dans l'appart de la rue Boulegon, ce qui fait qu'ils ont été opérationnels un peu avant nous, à six mois près. C'était dans un mouchoir de poche ! On a fait d'autres fêtes avant de partir : un peu à Cabasse, à Ventabren, au moto-cross.

■ Ber

On en a fait je ne sais pas combien dans la Crau.

■ Zool

On en a fait à Belcodène. À ce moment-là, on en faisait vraiment régulièrement, on en a fait un paquet! C'était à notre échelle, une échelle modeste, dans un milieu quand même assez restreint, mais les gens ont suivi parce qu'il y avait de plus en plus de monde. Puis après, quand on est revenus de la route, on a pu faire des plus gros événements, parce qu'on tournait souvent, que les gens étaient habitués. Ce n'était pas toutes les semaines, mais on était en ville à donner des flyers de la main à la main, à aller à Planet¹ etc. On occupait le terrain, en quelque sorte. On faisait beaucoup de K7, on les mettait en dépôt à Planet, on les vendait en soirées, c'est vrai que ça tournait.

Le projet du départ, c'était l'Italie, parce qu'OQP allait là-bas et qu'il y avait moyen de faire des choses. On le savait, parce qu'on y était déjà allés pour faire un teknival à Bologne, en 96. On était alors partis en stop: fine équipe, l'aventure quoi! Il y avait ce côté aventure quand même, je pense que tous, au fond de nous, on avait un petit côté aventurier. Surtout pas des vacances formatées! Aventure et marginalité, c'étaient les deux pôles qui nous ont attirés.

■ Ber

Je suis différent et je veux l'affirmer.

■ Zool

Oui, c'est exactement ça! Je me sens différent et je peux avoir une vie différente. Je ne veux pas être comme monsieur tout le monde, c'est indéniable.

1. Planet Underground était un des premiers magasins de disques techno sur Aix-en-Provence (après Atom-X, qui a fermé plus tôt).

■ Ber

Je me sens avoir une connaissance que les autres n'ont pas parce que personne ne capte ce style de musique ou cette vie-là, c'est caché.

■ Zool

On est partis du squat parce qu'on piratait l'électricité, on piratait l'eau, et arrivé à un moment, même si on était légal et qu'on avait l'accord du propriétaire, on a eu des petits soucis avec les flics. Il y a eu plusieurs facteurs qui nous ont fait nous dire : « Bon, allez, c'est le moment ! » On s'était fixés que dès que le bus serait prêt, on bougerait. Il fallait que ce soit bon pour le mois de juin, pour le tekni, que l'on cabre. Et on a cabré : le début de la route ! C'était le teknival de Bologne, en 97, on partait avec le son, on habitait dans le camion, on dormait dedans, on mangeait dedans.

■ Ber

Je suis parti avec eux, et je suis revenu. En fait, j'étais en formation AFPA pour avoir un pseudo diplôme de mes couilles en informatique, qui me plaisait aussi, puisque c'est mon domaine. J'ai eu l'opportunité d'entrer dans cette formation qui était une méchante occasion, vu que je n'avais pas trop de bagages. J'ai fait le choix, ça a été dur. Je me suis dit : « Bon, je le fais onze mois, ça me fera un truc, et après on verra bien ! » Je suis parti les rejoindre chaque fois que je pouvais, comme à Bologne.

■ Zool

C'était une bonne opportunité. Mais pour moi, il n'y avait aucun impératif. On a décidé de partir au tekni, de rester sur la route, de vivre comme ça. On avait deux camions : le TP3 et le bus, il y avait tout le matériel dans le premier et la vie en commun s'organisait dans le second, *grosso modo*. On est partis au teknival en Italie,

on a posé le son avec les Italiens, Olstad, et Ubik. Mythique ! Eux, ils avaient les pires véhicules, des gros camions 4x4 à la Madmax, la folie ! Frikio est devenu un super bon ami, un fou furieux qui danse à poil sur le son, tatoué des pieds à la tête, complètement excentrique et exubérant. Il y a des personnalités comme ça qui te scotchent. Ça, c'était la grosse expérience ! Après, on est partis pour un *run*, il y avait d'autres tekni qui étaient prévus en France, en Espagne, on s'est dit qu'on se faisait tout !

Après le teknival de Gruissan, on est allés en Espagne. Là, ça a buggé : le teknival devait avoir lieu dans le sud, organisé par les TKO, mais tout le monde s'est paumé. Pour l'info, il fallait être dans les Bouches-du-Rhône pour que ça marche, elle a vraiment chié ! Nous, on a fait une teuf avec les Ubik et les Corrosive, des Parisiens, dans le nord de l'Espagne, à côté d'un lac¹. On s'est fait saisir le son, du coup, on est restés plusieurs mois en Espagne pour le récupérer, on était hébergés par des Espagnols.

Ça s'est enchaîné comme ça jusqu'en 99. On a refait encore des teufs dans le sud de la France, on est repartis en Italie, où on a passé plusieurs mois. On s'est installés à la Cascina, le squat des Oldstad, dans la banlieue de Milan où on a fait le Nouvel An avec eux, puis pas mal fait de fêtes dans des hangars de Milan, Turin, Bologne, dans le nord de l'Italie, des grosses soirées. Ce sont des souvenirs impressionnants ! On est partis sur Rome pendant l'été, où on a rencontré un sound-system qui habitait au squat de Fintek. On a fait deux-trois soirées dans le coin avec eux, puis ça a été la Tchéquie et la Hongrie. En Tchéquie, pour eux, c'était neuf : ils n'avaient pas trop de sound-systems. Mise à part le Cirkus Alien au teknival, en 98, c'étaient plutôt des Français, des Italiens et des Anglais.

On est revenus dans le sud de la France plusieurs fois, on se faisait des circuits : sud de la France, Italie, Tchéquie, Hollande,

1. Voir « Tomahawk ».



3Khao, région
d'Aix-en-
Provence 1996.

Teknival de
Bologne, 1997.

Teknival de
Sicile, 2005.

c'étaient les pays dans lesquels on faisait régulièrement des soirées. La Hollande un peu moins, c'était déjà un peu plus dur comme contexte : il y avait beaucoup de drogue, c'était plus difficile pour moins de plaisir. En 99, on a ressenti chacun un peu un essoufflement, sans en avoir vraiment parlé avant, on a capté un peu tous qu'on avait vécu ce qu'on avait vécu, qu'il y avait un truc bouclé. Pour chacun, de manière personnelle, il y avait ce sentiment : « J'ai fait le tour de ce que j'avais besoin de voir. » On a pris une maison dans le sud de la France, sur Bouc. Chacun a repris un peu ce qu'il avait laissé en partant, presque. Ça a été comme une parenthèse de plusieurs années extrêmement denses et riches. J'ai repris des études en première année de fac, Tor s'est installé, il a bossé dans le labo de son père, John a fait une formation pour faire de la sono.

On vivait tous dans la même maison, je ne pouvais pas, du jour au lendemain, me retrouver seule. Je n'ai jamais habité seule, c'était hors de question que, d'un coup, je sois sans mes potes, c'était inconcevable ! On a continué à faire des soirées. On stockait le son dans la maison, on y garait le gros poids lourd.

Il y avait de la fatigue. La route, c'est un milieu fascinant, mais quand même extrêmement fatigant. Tu te cales à des endroits, tu te fais constamment virer, tu ne sais jamais vraiment de quoi demain sera fait. Il y a un côté extrêmement attirant, mais c'est aussi ça qui, à un moment, nous a fatigués. J'ai ressenti l'usure de ces années, j'avais l'impression que ça avait duré dix ans ! Tu as besoin de te fixer un peu, de te ressourcer, d'avoir quelque chose de plus serein. Ce côté de folie, d'aventure, on en avait moins le désir, et il y avait aussi l'âge peut-être : avoir plus un besoin de sérénité, de toujours continuer à faire des fêtes, mais de manière plus posée. On ne faisait plus de *business*, on n'avait plus trop de pognon, et il y avait donc la nécessité de travailler.

Après une teuf à Pertuis, les flics nous ont traqués. Ils voyaient le camion, ils disaient : « Alors, qu'est-ce qu'on nous fait ce



Metek/Ubik,
Arles,
Trinquetaille,
2000.

week-end? » Ce n'était pas évident... Il a fallu jouer d'astuces, c'est clair : par exemple charger le camion une semaine avant. On usait de ce stratagème, parce qu'on n'avait pas le choix en fait. Les flics pensaient qu'on était hyper calculateurs, mais on avisait sur le tas, il fallait bien trouver des solutions. Ta fête est prévue pour le samedi 7 : le 1^{er}, tu charges et tu fais un petit tour. Les flics te suivent, tu rigoles bien, et puis tu vas te regarder. Les flics se disent : « Merde, qu'est-ce qu'il se passe ? » La semaine d'après, tu pars en catimini. Il fallait trouver des astuces, parce qu'on était connus comme le loup blanc.

■ Ber

On s'était sédentarisés, c'est directement lié à ça. C'est obligé, le fait de rester à un endroit fixe fait qu'ils te suivent quand tu rentres. Mais on partait tout le temps, de toute manière, tous les étés : en Tchéquie, en Italie, partout. On était super actifs l'été, et l'hiver, de retour on faisait quelques *parties*, comme ça, dans le coin. On s'est sédentarisés mais ça ne nous a pas empêchés de faire pas mal de trucs quand même.

■ Zool

Oui, et puis toujours de la prod, il y a eu des vinyles.

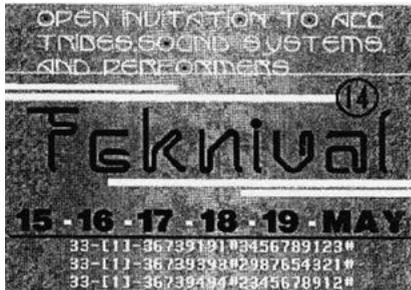
■ Ber

Ça a permis de caler le studio, on a acheté des petites machines.



TEKNIVAL DE VITRY-LE-FRANÇOIS, 1996

Le teknival de Vitry-le-François s'inscrit dans la « tradition » des tekni-vals du 1^{er} Mai. Il se tient en fait du 5 au 10 mai 1996. C'est la troisième année consécutive qu'un événement de ce type s'organise dans cette période. Le mouvement grossit et s'installe.



■ Josy

Pour organiser un teknival, il fallait trouver l'endroit, assurer la communication, l'infoline et donner l'invitation à tous les sound-systems. Tu téléphonais à tes potes, et tout le monde venait ! Vitry-le-François a été un teknival trop génial. Tout est arrivé, tout ! On l'organisait avec Gino et avec

les voisins. Il y avait Rachel, notamment. Pour trouver le terrain, ah ! Ça a été une aventure ! On y a été au moins quatre ou cinq fois.

■ Vincent

On avait fait un premier coup dans la Marne, on était trois ou quatre.

■ Josy

On a trouvé un super endroit ! On a vu dans le fond des chars explosés.

■ Vincent

Ça, c'était terrible ! La teuf au milieu des chars d'assaut ! Trop bien !

■ Josy

On était là : « Ouah, super le décor ! » Des trucs défoncés, des collines et une route complètement lisse qui faisait tout le tour, en goudron. C'est là ! On rentre.

■ Gino

On est retournés une deuxième fois sur le terrain pour repérer, genre on fait un pique-nique, on boit un coup. On repart dans le

mini-van, et d'un coup, passent devant nous des mecs avec des FA-MAS, du camouflage et tout. Putain, c'est pas possible! On fait le tour et là, carrément, les mecs tiraient au canon sur des trucs dans une carrière, pour s'entraîner. On fait non, en fin de compte, on ne peut pas le faire là!

■ Josy

C'était un terrain de manœuvre avec tirs réels, c'étaient les grandes manœuvres européennes! Il y avait des mecs qui sortaient avec le casque, des brindilles de camouflage, des flingues, des bazookas! Mon pote, qui nous accompagnait, était un « Goa », il était là: « Mais vous êtes fous, vous imaginez les petites meufs là-dedans? Vous êtes des tarés dans la free party, ça ne va pas la tête? » Il a pétié les plombs! Du coup, on a été obligés d'en trouver un autre. J'étais avec Rachel et Flo. On est donc partis pour, et on est tombés sur le bon. Et franchement, il y a tout eu, tout! Coucher de soleil, pluie, vent, des sound-systems qui ont pris feu! Des trucs qui se sont envolés, parce que c'était monté un peu à l'arrache, pas trop isolé, et avec les trombes d'eau qui sont tombées! Un soleil magnifique, aussi.

■ Vincent

C'était toujours la gué-guerre, quand même. On avait fait les flyers et les affiches. On les déposait dans les magasins, à Paris, et à peine on sortait du magasin qu'elles étaient déjà déchirées. En fait, c'était parce que Teknokrates voulaient organiser un teknival à cette même date, ils ont commencé à faire circuler les leurs.

■ Josy

Ah, manque de bol! Gino est passé à Techno Import, à Paris.

■ Vincent

Il y en a un qui a dû essayer d'arracher une affiche, il l'a soulevé du sol, et il a dit: « Le teknival, c'est Gino, Josy, et Vincent! Et le premier qui touche à quoi que ce soit, ou qui a quelque chose à dire, il aura affaire à Gino! »

■ Josy

« Il aura affaire à *Gino!* »

■ Vincent

Josy a reçu un coup de téléphone quelques heures après, grandes excuses: ils ne savaient pas que c'était nous, ils pensaient qu'il n'y avait personne, ils avaient préparé un truc, mais pas de problème: « On marche ensemble! »

■ Josy

Et les Teknokrates étaient là, à Vitry-le-François! C'était extraordinaire, ils avaient un super dance floor, d'ailleurs, comme d'habitude. Le soir du teknival, on est arrivés à Vitry-le-François. On va pour lancer l'infoline. On passe à la gare et là, il y a des mecs qui viennent nous voir: c'étaient les Desert Storm. Va savoir comment ils avaient su que ça allait se passer exactement là! Comment ils avaient eu l'info? Il n'y avait pas le téléphone, quasiment pas le net, il n'y avait rien à cette époque!

■ Vincent

C'est Jeff, je crois, qui les avait prévenus en leur disant de se pointer à telle heure le soir, à la gare, et qu'il y aurait des gens qui seraient là pour les attendre. Ils avaient appelé Jeff.

■ Josy

Desert Storm ! Ils revenaient de Bosnie, tout juste, pile ! Ils arrivaient à Vitry-le-François de Bosnie. Pouf ! Donc on tombe sur eux, et puis il nous arrive encore quelques aventures dans Vitry-le-François : on doit esquiver les flics.

■ Vincent

On avait la police aux fesses. C'est peut-être le hasard, on n'a jamais su, mais quand on est arrivés à la gare, il y avait une voiture de police qui arrivait en même temps. Les Desert Storm étaient douze dans le camion.

■ Josy

Comme les apôtres !

■ Vincent

Quand on est arrivés, on ne s'est même pas serré la main ni rien, on a dit : « Montez dans le camion, il y a une voiture de police, on dégage ! » On est arrivés sur un rond-point, on était devant avec Josy, et j'ai dit : « Là, on est dans la merde ! Fais le tour du rond-point : ils ne pourront pas nous arrêter tant qu'on est là ! » J'ai vu l'enseigne « Gendarmerie » sur une des rues qui partaient du rond-point, j'ai dit à Josy : « Prends cette rue-là ! » Et juste devant, je lui ai dit : « Tu arrêtes le camion, on se gare ! » On a garé tous les véhicules, et la police est partie à toute vitesse. On les a largués là et on ne les a pas revus.

■ Josy

Parce qu'apparemment, ils ne s'entendent pas très bien entre police et gendarmerie.

■ Vincent

Je ne sais pas, ça m'est venu comme ça. Il y avait une fête foraine sur la place, plus loin. On est allés à pied jusqu'à la cabine. Josy a téléphoné, elle a fait l'infoline et les gens sont partis de Paris, et d'ailleurs. Ça y est, ils savaient maintenant où ça se trouvait.

■ Josy

On avait laissé Gino avec le voisin pendant trois jours. Il y avait un fossé qu'il fallait remplir pour qu'on puisse arriver sur le site, devant un bois.

■ Vincent

C'était un grand terre-plein au bord d'une forêt, en face d'un champ.

■ Josy

Une grande vue magnifique. C'était vraiment beau! On repart avec Desert Storm, entre-temps, et on arrive. Il y avait Gino et le pote qui étaient en train de se taper dessus! Et rien de creusé, il y avait encore le trou, rien de fait!

■ Gino

On n'était que deux. On était planqués là depuis la veille. On s'était mis une bouteille de pastis et une bouteille de tequila. Pas de problème, un fossé comme ça, tu te dis: quelques pelletés de terre! Nous voilà tous les deux en train de le boucher, mais ça fait cinq heures qu'on est là, et on voit à peine le truc se remplir, et ça continue. On arrive presque à la fin, et là arrivent direct de Sarajevo les Desert Storm. Ah là, c'était sauvé! Les mecs, ils nous ont vus, genre on n'en pouvait plus! On était les esclaves de ce teknival qu'on avait mis en place. On était des gars de la ville nous! Aucune notion du temps qu'il faut pour reboucher un

trou! Je fais bien attention maintenant que j'habite à la campagne. Du coup, on a fini tous ensemble, on leur a mis les pelles dans les mains.

■ Josy

Quand on est arrivés sur l'endroit, je leur ai fait: « Y a pas! Là, il faut qu'en une heure il y ait un chemin! Les gens arrivent dans une heure maximum! » Il y a un gars qui a fait un bel article dans le journal¹, et il dit qu'on a gratté avec des petites cuillers, à main nue, qu'il y avait une petite bonne femme black avec des lunettes qui nous faisait: « Creusez! Allez-y, *dig!* » À la petite cuiller, aux pelles pour enfants! C'était hallucinant!

■ Vincent

Une assiette, une casserole.

■ Josy

On n'avait rien! Pas le temps!

■ Vincent

Il y avait Desert Storm et Full Vibes, c'est tout.

■ Josy

Au moment où on finit, tac! On voit les premières lueurs, les premiers phares qui arrivent, c'était le bus des Spiral! Il fallait qu'il passe, parce qu'il était vachement long. Et il est passé! Grande clameur: « Ouaiiiiiis! » Ça y est, c'est parti!

1. Matthew Collins, dans le magazine *The Face*: http://www.full-vibes.com/about_fr.php

■ Vincent

On avait les premiers bus qui arrivaient au moment où on terminait. Pile, quoi !

■ Gino

Au fur et à mesure que les gens arrivaient, ça faisait la queue. C'était inarrêtable, comme on l'avait joué. La police ne pouvait pas arrêter les voitures, parce qu'on s'était mis dans un endroit où tous les chemins menaient au teknival. Il y a même des mecs qui sont arrivés à travers champs.

■ Vincent

Spiral s'est installé, deux-trois sound-systems, et puis après tout le monde est arrivé.

■ Josy

Tout le monde est arrivé et il a plu.

■ Vincent

On n'a pas revu les flics jusqu'à ce qu'ils bloquent un grand cercle autour. Il n'y avait plus aucun accès qui était libre, en fait. Mais on avait réussi à ce que tous les gens soient déjà là ! Et après, c'était le public. Lui, tu ne pouvais pas l'arrêter : c'était à travers les champs !

■ Josy

Ils arrivaient couverts de boue ! Il y a un mec qui s'est cassé une jambe pendant le teknival. Il est revenu avec le plâtre, à travers les champs. Il y en a un qui s'est cramé la gueule en faisant des merguez. Il est revenu, il ressemblait à une poupée. Oh, ce teknival ! Il a même grêlé !

À l'époque, les flics n'approchaient pas, ils entendaient le son mais ils ne rentraient jamais : ils n'auraient même pas imaginé pénétrer dans ce truc de malade. Il a fallu quinze ans pour que les flics rentrent dans une teuf ! Et encore ils y allaient bien habillés, parce qu'ils ont la trouille, ils savent gérer un mec qui a bu, mais pas du tout un mec sous acide. C'est clair qu'on n'en a pas peur des flics dans ce milieu. Rien à foutre ! De toute façon, c'était ça le principe de la free party. Tu viens, tu secoues et tu te barres, et tu les laisses avec leurs problèmes. Toi, tu n'es qu'un révélateur des problèmes qu'il pouvait y avoir dans la région.

■ Gonzo

C'est mon premier tekos, Vitry-le-François. Je suis resté deux jours. C'était la première fois que je prenais des trips. C'était ma quatrième ou cinquième teuf. On y est allés en pleine semaine, on a dû y aller un mercredi, et je devais bosser le vendredi. Dès le premier jour je me demandais comment j'allais pouvoir rentrer, comment j'allais pouvoir ramener mes potes ? Ça doit être le pire *bad trip* que je me suis jamais tapé, mais avec le recul, ce n'était que du bonheur, parce que j'ai complètement lâché les manettes. J'ai flippé, mais à aucun moment la question de devoir gérer ne se posait. C'est l'insouciance de la jeunesse ! On n'a pas du tout les mêmes manières de calculer les choses aujourd'hui.

■ Defflo

Vitry-le-François, en 96, c'est ce qui m'a fait comprendre ce qu'est un teknival. C'est la première fois que je suis restée quatre jours. C'est là où j'ai commencé à connaître le son Network 23, et à comprendre qu'il y a aussi des lives. Simon avait tout son matériel, même si je ne connaissais pas son nom, ça a été une deuxième révélation. Ce n'est plus un microcosme, c'est la notion de TAZ. Je l'avais lu, c'était une lecture conseillée (je m'étais connectée au net cette année-là, je regardais Kanyar, et j'avais lu le texte d'Hakim

Bey en ligne). C'est ce qu'on vit quand on arrive dans un teknival pour plusieurs jours. Tu arrives le premier soir, tout est un peu flou, tu ne comprends pas trop, tu n'as pas encore pris tes marques. La première soirée se passe à fusionner avec le son et à croiser des regards, des visages, au hasard des stroboscopes. Au petit matin, tous ces visages sont familiers, et tu commences à parler à tous ces gens. Tu as le temps de les rencontrer, de partager ta vie avec eux, des moments de vie, de les recroiser quinze fois par jour dans tes allers et retours. Au bout d'un moment, tu commences à les connaître. Toute une organisation se met en place au fil des jours, tu découvres une micro-société avec ses petites installations de confort, les petits repas vite faits, le partage de la drogue, la découverte des sound-systems et de leurs installations. On communique beaucoup plus, et on va beaucoup plus en profondeur, il y a un côté famille, très fort, une petite vie sociale. Il y a aussi ce son en permanence, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, qui te tient et qui ne te lâche pas, qui te fait partir de plus en plus loin. Ça a été l'expérience la plus puissante que j'ai faite : quatre jours sans dormir. Quand je suis arrivée à ce teknival, je n'avais rien : des vêtements, un peu de fric, je n'avais pas pris les clefs de chez moi pour ne pas les perdre.

■ Josy

Ma fille Léa avait cinq mois. Elle venait juste de naître. On l'a prise en photo juste en dessous de la tête de mort de Stormcore. Mark avait fait un *backdrop*, et Léa était toute nue, en dessous, c'était marrant. Il y avait les Tekno Terroristz. Ils sont bien roots, ils n'ont jamais eu un gros son : ils avaient un son merdique, des petits machins qui se déplacent tout seuls. Ils posent une ambiance hippie-cyber-punk. John, lui aussi c'est un personnage.

■ Vincent

On avait le curé du village qui prêchait autour des feux !

■ Josy

Oui, le curé! Un pote à nous, qui est décédé aujourd'hui, nous avait ramené un groupe de gens d'un certain âge, avec ce curé, habillé à l'ancienne, avec la soutane! Ils arrivent près de nous et ils font: « C'est un scandale, c'est une forêt domaniale! Pourquoi ils nous interdisent de rentrer chez nous, pourquoi ils vous interdisent de venir? »

■ Vincent

C'est ça la question: ils voulaient savoir pourquoi on leur interdisait de venir sur un endroit où ils avaient l'habitude de chasser.

■ Josy

Ils nous disaient: « mais restez ici! Vous savez, il y a des escargots, vous pouvez manger, vous pouvez rester là aussi longtemps que vous voulez! » Le curé a porté plainte pour non-assistance à personnes en danger contre le maire qui avait, lui-même, porté plainte contre nous. Il nous a dit qu'en fait, il était allé dans les Chiapas avant, c'était un curé guérillero. En Amérique Centrale, c'est chaud quand même, pour les vieux curés comme ça. Il nous a raconté qu'à Vitry-le-François, précisément à l'endroit où on était, Attila aurait fait un camp et enterré un trésor. En fait, on était entourés de tombes mérovingiennes. La *vibe*, elle était là!

Au moment de partir, la municipalité (c'était un dimanche) nous a quand même envoyé un camion de poubelles. J'avais toutes mes copines anglaises qui avaient des supers camions: des camionneuses super belles avec des mini-jupes, en soutif, avec la clef à mollette. Le mec, il faisait la gueule d'être obligé de venir un dimanche. On lui fait: « Allez viens, descends! On a tous nos permis poids lourd. Regarde, là, les filles, mes copines, elles vont faire le tour. Va boire un coup! » On a pris le camion, on a fait tout le ménage, quand on est partis, il ne restait même pas un mégot de clope, rien! C'est comme si on n'avait pas été là!



TEKNIVAL DE COURCELLES, 1997

Juste un an après Vitry-le-François, en mai 1997, le teknival de Courcelles marque le début d'un nouveau gigantisme qui surprend pas mal d'anciens teufeurs. Nombreux sont les nouveaux-venus qui découvrent cet univers avec ce teknival.



■ Gino

Moi, ce que j'aimais, c'était ramper pour aller ouvrir un endroit, passer une nuit sous un filet camouflage, dans les bois, pour guetter tous les horaires de sortie de chantier, comme pour le teknival de Courcelles en mai 97. Il y avait du passage sur le bord de la route, la sécurité, etc. Il s'agissait d'un terrain fermé, après la porte, c'était une carrière avec des sables mouvants, on ne le savait pas mais ça s'est bien passé quand même.

Une fois qu'on a donné le premier feu vert, il faut le temps que ça se remplisse: pof, ça fait du cul à cul, et après tu ouvres un

deuxième feu vert et c'est fini. En attendant, ils ne le savent pas, mais les keufs peuvent tout arrêter, ils peuvent se mettre partout. Il suffit de créer une brèche et ils ne peuvent plus. Une brèche, c'est simple, tu montes dans un camion, tu avances, en première, le pied sur l'embrayage pour ne pas les écraser mais tu ne t'arrêtes pas, tu pousses. C'était des gendarmes, ils ne cassaient pas les véhicules, donc une brèche, c'était simple. Après, vas-y Mimile!

Tout s'est bien déroulé. C'est le premier tekos où on est passés de trois ou quatre mille, où c'était sympa, à quinze mille: on était sur le cul! À l'entrée, il y avait une protection sur le cadenas. Au lieu d'essayer de la forcer, on a transformé notre pince Monseigneur pour qu'elle puisse rentrer, clac, on était dedans. Voilà, c'est personne, c'est tout le monde. Après, il y a eu du monde, on a ouvert la barrière de l'autre côté, ça aussi, c'était marrant. Mais par contre, de passer de quatre mille à quinze mille, ce n'était plus mon truc: tu es paumé là-dedans, ça devient une ville, les messages ne peuvent pas passer. C'était le premier teknival où on avait fait des petites pancartes « parking ». On se la pétait, on voulait faire évoluer le mouvement, sans s'apercevoir de ce que c'était devenu.

■ Ziggy

J'ai commencé à bosser pour le label Roadrunner en 95. Ils avaient un département electro dont personne ne s'occupait, notamment suite au rachat de Mokum et Essence, on m'a proposé de m'en occuper pour la France. J'étais fan de Liza à l'époque. J'ai commencé à importer ces vinyles en France et à ramener les artistes au fur et à mesure, j'étais chef de produit, je prenais les disques de Mokum, j'allais en teuf, et je les donnais aux gens. J'ai connu Micropoint, Alan, et beaucoup d'autres comme ça. Un jour, Alan est venu dans mon bureau pour me demander de sponsoriser le teknival de Courcelles! Ce paradoxe m'a fait rire, mais en même temps je leur filais des vinyles promo pour qu'ils les jouent (ou qu'ils les revendent...). Ça ne s'est évidemment pas fait!

■ Renan

La seule fois où on a entendu Spiral qui posait un son, c'était au teknival de Courcelles en 97. Je crois que c'est la dernière fois qu'ils posaient, c'était un super teknival! C'est dommage, les sourires disparaissaient.

■ Nelly

C'était bien, mais c'était dur aussi, quand même. Il y avait des gens bizarres. Pour aller pisser, il fallait faire gaffe. Je commençais à me méfier.

■ Renan

C'était un gros teknival. Déjà, ça commençait à pouvoir être craignos. Tout le monde prenait les mêmes produits, donc tout le monde était sur la même longueur d'onde dès le deuxième jour, et en gros, les musiques se ressemblaient beaucoup sur tous les sons, il n'y avait pas d'échappatoire: c'étaient vraiment les Spi et Total Resistance qui donnaient le ton. La nuit, à 3 heures du matin,

c'était *hardcore*. Il m'a fallu vachement de temps pour accepter ça. Il y avait du hardcore happy et du hardcore plus dur. Network 23, c'était beaucoup plus hardcore que les premiers Spiral, à cette époque. Et souvent les sound-systems jouaient de la musique dans laquelle des gens crient, ça met mal à l'aise. Il y avait des moments vraiment pas cool dans la nuit, à un moment, quand ça hurlait dans la musique.

■ Nelly

Il y avait trop de monde. Ça tue aussi, ça ramène aussi des gens beaucoup moins sympas.

■ Defflo

J'ai établi une différence entre rave commerciale et teuf bien plus tard, en 97, au teknival de Courcelles-sur-Seine. C'était le premier teknival où il devait y avoir plus de dix mille personnes, ça a créé la cassure. Je l'ai assimilé au premier teknival de masse français. J'étais assise au pied du son Teknokrates. En hauteur, tu pouvais visualiser l'ampleur. Je me souviens d'avoir déjà eu cette réflexion : « Ça y est, c'est la fin ! » Trop de monde, ça allait crever. C'était le début de la « culture » free party. Beaucoup de monde a été initié à ce teknival. Ils ont appris la tekno là, par ce côté cyber-punk, free, underground, kaki et tout ce qui s'ensuit, ça devait être une révélation pour beaucoup de monde. Mais eux, ils l'ont eue dans un code, contrairement à nous, qui étions révélés au hasard de différents événements. Quand il commence à y avoir une grosse communauté de gens, il y a un côté financier, tout un marché noir qui doit se mettre en place, mais aussi un côté sécuritaire, les communes n'ont pas envie d'avoir la responsabilité d'événements sordides qui peuvent se passer. À partir du moment où il y a la masse, des questions se posent, il faut la contenir. Ce teknival n'était pas glauque, il était très bon, c'est juste que c'était impressionnant. Un petit groupe marginal peut s'autogérer, mais pas un

truc aussi immense, ce n'est pas possible, il va y avoir des débordements, la nature est ainsi faite. Ça me fait peur la masse, il y a des probabilités de catastrophes qui s'amplifient, tout le monde n'est pas assez responsable pour s'autogérer. À une centaine, loin de tout, ça marche bien mieux. Je m'y sentais bien, mais je savais que ça allait mal se terminer. Il y avait moins l'effet famille, tu as quand même un bon groupe d'amis, des points de chute au travers du teknival, mais tu dois marcher beaucoup pour les trouver.

■ Ziggy

Ce que la tekno m'a apporté, c'est la mixité des genres, l'ecstasy (une drogue quand même largement plus festive que ce que j'avais connu avant), le dance floor, la danse, la sensation de pouvoir que tu avais quand tu allais à un teknival. J'avais envie d'enregistrer le son des teknivals. Ce mélange, c'était le symbole que ça se passait bien. Si le son de tout ça était harmonieux, pour moi, ça voulait dire que ça marchait. Il y avait de la house, du hardcore, UFO, de la trance, Teknokrates, Tomahawk... À Courcelles, ça m'a fait ça. Je suis montée sur la colline pour tout entendre, et tout ça faisait un son unique. C'était joli, il y avait de la couleur, des sculptures. Là où j'ai compris que c'était la fin, c'est quand c'est devenu la « cacophonie ». Pour moi, Courcelles, c'était un des plus beaux teknivals, le plus magnifique, le plus cool. Après, j'allais encore dans des supers teufs hardcore, je trouvais de l'harmonie dedans, sans problème. Melun m'a dégoûtée: trop de sound-systems. Pourquoi ne se mettaient-ils pas ensemble comme à l'époque? Et puis certains ont fait n'importe quoi, choisir des endroits pourris par exemple. J'allais quand même en teuf pour la nature. J'ai toujours géré mes poubelles, on faisait attention à trouver des jolis endroits, comme les Alliés-Nés. Certains s'en foutaient un peu. J'ai toujours voulu faire fusionner tout le monde, je n'aime pas le phénomène gourou, ou secte, je ne voulais pas appartenir à un groupe plus qu'à un autre.

■ Dyna

Ça faisait un an que j'avais découvert les Teknokrates et les free parties, et là, c'était le teknival, à mon tour, mon premier ! Il se tenait en mai 97, à Courcelles, au bord d'un lac, au fond d'une carrière. Comme Julien, après la claque de la teuf, tu as la claque du teknival. Je suis arrivée avec Arnaud, un pote des Short Greys, l'ami d'enfance de Julien, que j'ai rencontré à Paris. On vient de Fontainebleau et de Melun, on rejoint des potes de Meaux et leur sound-system Ultim Atom. Eux, ils venaient de Lille, avec les AP, pour se poser sur leur son, on se retrouve tous à Courcelles, en Normandie. C'est là que je rencontre Ju. Quand j'arrive au son, il est en train de mixer, il a un T-shirt Spiral Tribe. Je commence juste à capter que ce sont des DJ qui font la musique. J'halluciniais, je ne comprenais rien ! Je bossais chez Leroy-Merlin, ils ne m'avaient pas donné mon samedi, j'étais dégoûtée. Je suis partie au teknival jeudi et vendredi, je n'ai quasiment pas dormi. Je ne sais pas comment j'ai fait, je suis repartie bosser le samedi. J'ai bossé toute la journée, et le soir, j'y suis retournée au teknival, sans dormir, sans rien prendre, c'était l'adrénaline. Je ne faisais que fumer des joints et boire des bières. Là, je me suis vraiment pris la claque. Je me suis dit : « Je veux faire ça, parce que c'est la liberté ! »

C'est aussi la première fois que j'ai vu des gens prendre de la drogue, à fond. Ils prenaient tous du speed, je me disais que c'était quand même hard. Julien buvait de la 8.6 à fond, je me disais : « Putain, ils sont quand même bien arrachés ! » Je n'étais pas attirée par la drogue, mais j'étais vraiment attirée par l'état d'esprit. Et j'ai discuté avec lui. Le hasard a fait que deux semaines après le teknival, le 12 mai, j'étais en stage de formation chez Leroy-Merlin à Lille où Djules vivait¹, parce que la centrale et le siège étaient là, on a eu un petit flash l'un pour l'autre.

1. Voir « Tomahawk » et « Dfaze ».

■ Djules

On est restés cinq heures ensemble non-stop, au teknival.

■ Dyna

C'est aussi au teknival que je me suis dit que j'allais me mettre à mixer. Je vais au son des Diabolik, toute seule, et je vois un mec. Il n'y avait personne devant le son, juste un mec qui mixait, avec un survêtement vert brillant, il ressemblait à un vendeur de kebab. C'est la première fois que je bloquais vraiment sur le mix, trois ans après avoir commencé à écouter cette musique. À chaque fois qu'il retirait un disque, j'avais l'impression qu'il allait retirer l'autre, je ne captais rien. Je me suis dit: « C'est un truc de fou, je voudrais faire ça. » Je suis allée chercher Ju, il est venu avec moi, il a regardé le mec, et il a fait « Pfff, c'est normal c'est Radium! » C'est à ce teknival que je me suis dit que je voulais faire un son, faire des teufs.

À partir de là, on s'est vus tous les week-ends avec Ju: un week-end sur Paris, un week-end sur Lille, pendant un an et demi, on faisait des teufs tout le temps. Je sortais le jeudi au Gibus aussi, aux soirées Absolute Core (avec Manu le Malin, Kraft, Delta9, en 97-98), le mercredi soir au Queen, le jeudi soir au Gibus, le samedi soir en teuf.

Je m'étais renseignée sur les Spiral, sur leur histoire, sur le délire traveller. Ils étaient au teknival de Courcelles. Je savais qu'ils s'étaient barrés d'Angleterre à cause de la Criminal Justice Bill. Ils étaient devenus travellers pas par choix mais par obligation, et ils étaient partis répandre la bonne parole. J'ai toujours admiré les travellers, on a eu beaucoup de potes dans ce cas. À une époque, ils passaient hyper souvent chez nous, c'était un peu le point de chute. J'ai toujours grave kiffé l'esprit, mais j'ai toujours su que je ne le ferais jamais parce que je n'avais pas envie de déconnecter. Je n'avais pas envie de partir travelleuse parce que j'avais conscience

que lorsque tu t'y engageais, tu en revenais difficilement. On a acheté un camion avec Ju, après, un petit, un transporteur, on partait avec notre chien. J'ai apprécié de devenir « travelleuse des bacs à sable » au mois d'août, parce que j'aimais bien partir l'été avec mon camion, dormir dedans, visiter.



TEKNIVAL DU CARNET, 1997

Ce teknival est organisé à la suite de Courcelles, dans la région nantaise, dans le cadre d'une manifestation antinucléaire (mai-juin 1997), en marge de concerts et d'animations légalement installés.



■ Gonzo

Beaucoup de gens ne se sont pas remis de Courcelles, du coup, il n'y avait pas énormément de monde au Carnet. Je n'y suis pas allé.

■ Defflo

C'était deux semaines après Courcelles, vers Nantes. Pour ne pas rester sur un échec, on est allés là-bas. C'est un teknival qui s'est greffé sur un concert où il y avait Noir Désir entre autres, qui s'opposait à l'installation d'une centrale nucléaire. C'était à 200 m de la scène,

dans un endroit très isolé. Ils se sont posés là, tout simplement parce qu'il y avait de la place, parce qu'on faisait comme ça, à l'époque. Je l'ai pris comme une revanche sur Courcelles.

Je suis partie avec La Peste et deux-trois autres, on a assisté à un des meilleurs moments des teknivals, un des plus mythiques! Facom, Total Resistance et OQP ont réuni leurs sound-systems pour faire un mur gigantesque: c'est cette fameuse photo de Vinca Petersen¹. À cette occasion, il y a eu un live de Simon et de Kaos (Facom Unit). Ça faisait un son monstrueux, c'est un des meilleurs lives que j'ai entendus. Au moment où ils ont commencé, tous les sound-systems se sont coupés, et presque tout le monde est arrivé là, ça a été juste prodigieux! Ils ont sorti le vinyle FACOM 01 suite à ça. Ils avaient dû bosser quelques boucles, mais ils l'ont fait à l'arrache. Et au bout de quelques jours de teknival, bien à la rue, ils étaient assez à fond pour sortir quelque chose de vraiment profond. Tout le monde s'est retrouvé là-dedans à écouter ce live magnifique, en plein milieu de l'après-midi, c'était un des plus beaux moments de teknival français. La musique était géniale, les gens étaient tous en train de hurler, c'était une ambiance de folie. Tout le monde se regardait en se disant: « Qu'est-ce qu'il se passe? Ce n'est pas possible! C'est génial! »

1. Petersen, Vinca, *No System*, Göttingen, Steidl, 1999.

■ Josy

Notre sound-system était dedans, un tout petit sound-system. On avait six caissons, je me rappelle. Sur la photo, on voit notre petit caisson de médium tout en haut! Il y avait OQP, Tomahawk, Total Resistance. On avait mis tous nos sons. C'était magnifique! Il y avait des concerts jusqu'à 2 heures du matin. Les gens se sont fait chier, du coup on a eu un monde de fou! Et je me rappelle qu'on était derrière tous les caissons, il y en avait cent vingt-trois rattachés ensemble, avec des fils partout. L'ingénieur du son de Noir Désir est passé derrière, il avait la mâchoire qui tombait, il a fait: « Ah d'accord! Ah je vois, les jeunes! Ben écoute: bravo! » Ce n'était pas possible pour lui, il était admiratif. Honnêtement, il y avait de quoi! Il aurait été de mauvaise foi dans le cas contraire. Il n'en revenait pas, le mec. En plus certains d'entre eux étaient les anciens caissons à Johnny Hallyday, à ses débuts. Au début de la free party, on a racheté des sons dont ils se débarrassaient dans le rock, c'étaient des trucs qui avaient fait des tournées.

■ Vincent

Il y avait surtout des vendeurs qui avaient des bonnes phrases: « Le son, il a tourné pendant dix ans avec Johnny! »

■ Josy

Et si ça se trouve, pourquoi pas? Mais surtout, ça représentait l'union des sons. On était vraiment tous unis dans le sound-system, c'était génial. Franchement, je ne l'oublierai jamais!

■ Mark

On est allés au Carnet, j'ai adoré l'ambiance: notre son, la déco, les gens, et puis l'association de ce gros système son entre tous les sound-systems. C'était la grosse claque! C'est mon frère, le

dimanche, avec son live, qui a réveillé et retourné ce gros dance floor. Je crois que c'est la seule fois où j'ai vu autant de *crews* différents s'associer, et probablement la dernière. Après, j'ai vu des associations de deux ou trois systems, mais pas de cette ampleur-là. Bien sûr, les systems n'étaient pas tous calés entre eux, et tout ne marchait pas, mais l'idée était géniale !

■ Redge

Je suis allé au teknival du Carnet en train et avec mon vélo, tout seul. J'ai goûté les trips les plus forts que je n'ai jamais eus (et les moins chers). C'était un vrai village de bus et de *trucks*, avec ses artères pleines d'Anglais en train de brasser, avec leurs gosses au milieu. C'est là que j'ai pris un certain recul avec la hardtek, quand j'ai vu Kaos se barrer de son live en laissant tourner une boucle. Les gens ondulaient dessus pendant une éternité, jusqu'à ce qu'Ixi se rende compte qu'il y avait un bug. Elle est arrivée à donf, elle a collé un CD avec un gros *kick*, et là, la foule en transe s'est mise à hurler de joie (connement). Ça devait être au petit matin.

■ Ccil

Moi, techniquement, j'adore le son. J'adore la pureté, la qualité. Je connais les marques de sound-systems. D'avoir fait ce gros son au teknival antinucléaire, ça a mis une espèce d'ambition à des gens qui n'étaient pas du tout sonorisateurs à la base. En fait, ils mettaient des enceintes l'une sur l'autre, mais ils ne savaient pas les foutre ensemble, donc tu te retrouvais avec un truc qui était énorme, mais qui ne sonnait pas du tout. Alan, par exemple, il avait mis son son, il avait mis ses amplis qu'il avait allumés, mais il n'avait pas mis les câbles. C'est clair que cette photo est belle et symbolique, mais voilà, ça a mis une espèce de surenchère entre sound-systems à vouloir faire un truc de plus en plus gros.

■ Gino

Avec UFO, on est venus au Carnet. Alan est venu avec les deux châteaux. On avait fait en sorte de remplir au moins une partie des caissons avec des HP, pour les faire tourner. Les châteaux étaient posés dans le gros mur, je crois même que c'est Kaos qui les a branchés.

■ Gab

Quand je suis arrivé à Rennes, je me suis connecté avec des gars des Verts. Ils m'ont parlé d'un projet de centrale nucléaire à Nantes, et d'une occupation sur le site avec un concert de Noir Désir gratuit. Je suis allé au concert, et au petit matin, j'ai commencé à faire un tour. Je me suis aperçu qu'à 150 mètres de là, des Anglais avaient posé un pur mur de son ! Une demi-arène de son ! Des bus à double étage, avec plein de couleurs, des camions pas possibles, la zone totale ! Il restait dix-quinze pélos complètement arrachés en train de danser. Là, je me fais : « Il s'est passé un truc ici, j'ai raté quelque chose ! »



FACOM UNIT

Facom Unit est un sound-system éphémère mais très marquant dans l'histoire des teufs, surtout par l'empreinte musicale qu'il laisse avec les prestations exceptionnelles de ses trois principaux musiciens : Ccil, Simon (Crystal Distorsion) et Kaos. Ces deux derniers sont issus de la Spiral Tribe, alors sur la voie de la dissolution, cela rajoute évidemment à la notoriété de ce sound-system.



■ Ccil

On a créé Facom en Tchèque en 96, quand Spiral Tribe battait de l'aile sérieusement. Avec Simon et Kaos, comme on jouait tout le temps tous les trois, on faisait des nuits entières de musique. Moi, j'étais au mix, Kaos était aux platines aussi, à l'époque, il n'était pas encore au live. Moi, j'en faisais un peu. On tournait tous les trois, et comme il y avait une ambiance de merde dans la tribe, on a décidé de se barrer et de monter Facom. En Tchèque, c'était un super teknival, il y avait Total Resistance qui était là aussi. Cet été 96, on s'est barrés des Spiral tous les trois. Pour le Nouvel An 97, on est allés au Portugal. Là, ça a été génial! Je crois que ce sont les deux meilleurs mois de ma vie tekno.

Simon avait un peu d'argent, il a donc acheté 2 kW de son, que j'ai complété après parce que j'avais un peu de thune à mon tour. On n'avait rien, on était des squatteurs de sons, surtout. À part nos 3 kW, pas plus, on avait la musique, le style et notre vision. Notre délire, c'est que s'il y avait plusieurs véhicules, il y avait plusieurs *possees*, donc il fallait que l'on n'ait qu'un seul camion pour que l'on soit tous ensemble. On dormait comme des sardines dans le camion de Grégoire, un Autrichien qui a créé Lego, il avait un Ster, il était excellent ce camion! Il y avait deux lits couchettes dans la cabine avant, on était six-sept devant dans les voyages. La promiscuité, on s'en foutait, c'était la mission totale, pour le son! On ne vivait que pour ça! Au niveau gestion trésorerie, c'était une catastrophe totale. S'il y avait du monde, on buvait le bar, s'il n'y avait personne, pareil: il n'y avait jamais de rentrées d'argent, ce n'était pas une priorité du tout.

Un jour, Grégoire avait volé une énorme clef Facom de 32, toujours à l'avant du camion. Comme on était toujours très saouls, on déconnaît tout le temps: « Si tu as un problème, tu prends la Facom! » Au Nouvel An, au Portugal, on nous a demandé le

nom de notre son pour le mettre sur les flyers, on a dit: « Facom Unit! » C'est venu comme ça, en fait.

Pour moi, c'est vraiment la plus belle époque que j'ai vécue, ce Nouvel An au Portugal, même si elle s'est finie tragiquement. Il faut imaginer quatre-vingts camions, avec quatre/cinq personnes par camion, qui voyagent non-stop ensemble pendant trois mois sur les plages du Portugal, et qui font des soirées. C'était énorme! On était à peu près trois cent cinquante personnes: c'était un village, en fait. Il y avait carrément des mecs qui montaient des bars au sein du camping, c'était marrant, toute une vie se formait. Il y avait Total Resistance, notamment, et puis les Kamikaze, Spiral, Furious, Lego etc. Ça donnait deux énormes dance floors de 40 kW de chaque côté. On finissait à trois/quatre mille personnes, c'était de la folie: on faisait le tour de Lisbonne, ça durait du jeudi soir au lundi matin. C'était un truc de dingue! Ça a été le meilleur moment pour moi au niveau de l'ambiance, au niveau du feeling, au niveau de tout! Il y avait un vrai côté communautaire: on était tous ensemble. Et puis le Portugal est un pays où les gens sont très généreux: quand on allait faire des courses, les villageois nous accueillaient comme des rois, ils nous filaient des kilos d'olives et de bananes gratos etc. Ils se mettaient sur le pas de leur porte et nous applaudissaient quand on partait. Ça donnait vraiment une raison d'exister. Et puis on bossait: on montait des dance floors magnifiques en deux-deux! Tout le monde s'y mettait: il y avait une telle énergie, une telle effervescence que même le dealer, à la rigueur, se mettait à bosser, il y avait quelque chose de spécial. Les Portugais hallucinaient complètement, ils se demandaient ce qu'il se passait.

À la fin, vers fin février, on avait les stups et le milieu des boîtes de nuit sur le dos, on devait avoir les dealers aussi. Un samedi soir, à 19 heures, d'un seul coup, on entend des coups de fusil à pompe. « Merde, qu'est-ce qu'il se passe? » Parce qu'avec les quatre-vingts camions, on arrivait à faire des arènes et à tout boucler:

ça faisait une forme avec deux carrés et une allée centrale. En collant tous les camions vraiment les uns aux autres, personne ne pouvait passer sur les côtés; la seule allée était centrale, avec un son de chaque côté. Cette fois-là, un pote était revenu du Maroc et était arrivé après qu'on ait posé les camions, il avait garé le sien face au parking, vers la sortie. Une dizaine de personnes étaient allongées par terre avec des fusils à pompe sur la nuque, les gars ont tiré en l'air au début. On regardait les mecs, tous cachés, en se demandant si c'étaient des gangsters ou des flics: ils étaient habillés comme nous. Ils ont mis tous nos potes dans un 4x4 et ils se sont cassés avec. On a découvert après que c'était bien la police qui les avait embarqués: c'était une descente de flics, et ils étaient tombés sur le camion du pote en retrait. Le pire, c'est que deux heures après, on avait trois mille personnes qui étaient là pour faire la fête, avec dix de nos potes en taule, qui y sont restés quand même quatre/cinq mois pour certains, ce n'était vraiment pas terrible... Les flics avaient trouvé du shit. Chez Facom, on avait eu de la chance, personne de chez nous ne s'était fait embarquer dans cette histoire, mais il y avait une personne de chaque *possee* impliquée. Pour disperser tout le monde, ils ont mis une voiture de flics derrière chaque camion et ils nous ont reconduits à la frontière espagnole, et par-dessus ça, une épidémie d'hépatite B est arrivée, issue d'un stock de viande avariée qui avait été trouvé et consommé.

Ça s'est fini très tragiquement, mais pendant deux mois et demi, c'était le bonheur. Au Portugal, au mois de janvier, il fait 25 °C, tu es sur la plage, il y a tout un truc, c'était vraiment le paradis, et surtout l'esprit était vraiment là!

Après, c'était notre année Facom. On a pas mal bougé, en Autriche, en France, en Italie. Facom n'a pas duré longtemps, un an et demi au maximum, un truc comme ça. C'est devenu un mythe plus qu'autre chose en fait, c'est marrant. Après, c'est parti sur la Sound Conspiracy. Simon, entre-temps, a eu une vie

de famille, un bébé etc. Mais c'était bien, Facom, et ça ne pouvait pas durer plus longtemps, ce n'était pas possible: c'était trop fort, il y avait un truc. On était tellement à bloc de toute façon! On allait dans les extrêmes dans tout et sur tout: que ce soit dans la musique, dans les drogues, dans l'amitié ou dans beaucoup d'autres choses! En fait, c'était normal: à un moment, il fallait que chacun respire. Simon avait besoin d'exploser en tant qu'individu, musicalement, il était bouffé par Kaos sinon. Il faut être conscient aussi: à notre tour, un jour, on a perdu la *vibe* parce qu'on était à balle de speed. À un moment, tu te détruis plus qu'autre chose: ça ne t'ouvre plus, tu te fermes vis-à-vis des autres. Par exemple, il y a eu le teknival de Port-la-Nouvelle et il y a eu Gruissan, et j'ai des souvenirs d'images monstrueuses de nous envers des gamins. Ce n'est pas qu'on se la pétaït, qu'on était méchants ou quoi que ce soit, mais on était complètement fermés à cause de toute la drogue qu'on avait ingurgitée. C'est con, c'était l'image qu'on donnait. C'est là où ça a commencé à se dégrader, où la *vibe* est partie, cette espèce de magie qu'il y avait avant, ce truc intemporel et tellement super.



■ Gino

L'été 97, je me suis séparé du son UFO, lors d'un voyage en Italie. Je suis resté à la Cascina, où j'ai rejoint Dom. J'ai passé l'été tranquille, à la cool, avec un pote des OQP, Nico. On a fait de la zik, on s'est éclatés, on a rencontré des Italiens là-bas. La vie est belle, on ne se prend pas la tête, un peu de RMI qui arrive ici: on vivote. Après sont arrivés Ccil, Kaos, Gregor, Nono, Catarina et toute l'équipe des Facom. Je leur ai expliqué mon histoire, ils m'ont proposé de venir avec eux. Les histoires avec les gars, j'en sortais, je n'avais pas vraiment envie de remettre ça tout de suite. Ils m'ont encouragé, j'ai fait:

« C'est quoi, déjà, votre nom ?

- Facom Unit!
- Facom comme les outils?
- Ben ouais. »

Et là je les regarde, ça m'a marqué, c'est pour ça que je l'ai en mémoire comme si c'était hier. Je prends peut-être quinze secondes pour répondre, et je fais: « Ben moi aussi, je suis garanti à vie! » Et c'était parti! On a fait un petit bout de chemin avec Facom, après on a monté Sound Conspiracy, au début de l'hiver.



ÉLECTRONS LIBRES

La vie communautaire au sein d'un sound-system est une piste largement suivie depuis le début du mouvement free, sur le modèle des collectifs anglais venus en France (Spiral Tribe, Bedlam, Vox Populi etc.). Toutefois, les premiers teknivals rassemblent une multitude d'artistes curieux issus d'univers différents, attirés par la nouveauté. La diversité est bien plus grande qu'elle ne le sera par la suite, par exemple à Beauvais (juillet 1993), à Fontainebleau (mai 1994), à Millau (juillet 1994) ou à Tarnos (août 1995). On y trouve des sons de trance ou de house appartenant au mouvement rave, on y observe de nombreuses performances (théâtre, arts plastiques etc.). Peu à peu, cette variété des pratiques va s'effacer au profit d'une culture communautaire plus forte, avec ses codes et ses valeurs, mais aussi ses clichés. Le sound-system va s'imposer progressivement comme un modèle dominant.

Cependant, le mouvement va continuer à générer de nombreuses initiatives personnelles, qui perdurent. Loin de ce système très efficace de fonctionnement en groupe, on trouve des musiciens qui choisissent de proposer individuellement leur savoir-faire à droite et à gauche. Sur le modèle de fonctionnement « libre », certains s'équipent en systèmes de sonorisation pour monter des micro-événements à leur échelle, simplement pour le plaisir de *faire*, sur le modèle de la free party, mais sans nom, sans étiquette. Indéniablement, même si l'on parle généralement beaucoup moins de ce phénomène, il fait partie intégrante du mouvement free et de ses valeurs.



■ Gab, né en 1970

Je pense que j'ai rencontré le monde de la tekno autour de 94-95. À l'époque, j'habitais à Lyon, et je n'avais plus d'appart. Je squattais chez des potes tout le temps, chez l'un, chez l'autre, je me démerdais toujours. Je suis arrivé un jour chez des amis qui avaient une ferme en Bourgogne. Ils composaient sur

plusieurs machines différentes, et écrivaient leurs textes. Ils avaient tous une culture rock. J'étais barré rock aussi et je ne voulais pas entendre parler de machines ou d'électronique. J'étais à donf dans la mécanique, je le savais déjà depuis tout petit : on avait un atelier à la maison. Quand je suis arrivé là, ils étaient plusieurs à bosser le son, avec plein de potes autour, des sculpteurs etc. Ils m'ont invité plusieurs fois à des petites fêtes. Un jour, je me suis dit ok, et là, effectivement, ça a commencé. On faisait des petites soirées dans des granges abandonnées ou au fin fond des bois. Ce n'était pas du tout le *post-it* actuel « free party », c'étaient simplement des gens qui venaient faire du son sans déranger personne, qui se trouvaient des petits coins de nature et qui amenaient le groupe et le matos. C'étaient des fêtes à une centaine de personnes, et tout

le monde était super respectueux. Il y avait un réseau (ce n'étaient pas toujours les potes qui organisaient).

Je découvrais des nouvelles sonorités, j'avais accepté quelque chose entre-temps. Je ne sais pas comment ça s'est fait, la chimie, mon cerveau ? J'étais allé en curieux la première fois, et puis ça m'avait bien plu, les gens avaient le *smile*, je trouvais ça bien. Je m'étais fait mon petit atelier dans une maison en pierre qu'ils avaient. Je venais, je faisais mes boulots mécaniques, je filais un coup de main dans la baraque, et je repartais. Parmi eux, il y avait Riquet I^{er} et Roland 2000. Je travaillais, mais ça me faisait chier de bosser pour le système. Comme j'ai été adopté, je n'avais pas vraiment envie de donner de l'énergie à une société qui ne voulait même pas me dire qui sont mes vrais parents. Tu frappes à des portes et on te dit que tu n'as pas de dossier, ou qu'on ne peut pas te répondre.

C'est aussi la période où j'ai commencé à prendre des trips. Les deux, ça va de pair : les sonorités nouvelles s'y prêtent bien, tu pars en *live*, tu te mets à danser, les gens ont le *smile*. Il y avait beaucoup de mixes, des machines, et l'ordi apparaissait à peine. On voyait les premiers mixes vidéo, réalisés sur des tours énormes ! Les images sont basiques, quand on les regarde maintenant, avec des grains énormes, c'étaient notamment des fractals, c'était le début. On assistait à un laboratoire de recherche, sonore, visuel, tout le monde s'y mettait à donf. C'était relativement libre, les gendarmes arrivaient le matin et ils constataient, ils ne faisaient rien de plus. Je suis arrivé à un moment où le mouvement était déjà engagé, mais je ne m'occupais pas de savoir son origine.

À minuit, pas mal de monde débarquait, des consommateurs, ils venaient se percher, puis ils repartaient vers 3-4 heures parce que c'était la voiture des parents, parce qu'il fallait rentrer... Les flyers étaient distribués vers 5 heures parce que ceux qui aimaient vraiment ça restaient, ceux qui profitaient. C'est une bonne heure : c'est la cour de récréation, pour les mecs qui mixent. Les organisateurs

faisaient plus confiance aux gens qui restaient, parce que c'étaient aussi ceux qui allaient aider à ramasser à la fin. Le bandeau « sécurité » me dérange. Dans les fêtes officielles, un gars de la sécu te fait dégager à 3 heures du mat parce que ça ferme, que c'est la fin. Dans un bar, par exemple, tu es dans des murs, c'est petit, il ne faut pas faire trop de bruit. Je n'avais pas conscience de tout ça au début, mais je le prenais comme ça se faisait. Il y avait le côté recherche aussi qui était excitant : l'infoline, le rendez-vous, le parcours, les *check points*, le départ en groupe, c'est toute une émulation avant d'arriver à la fête. Ce n'était pas mal aussi, c'était *fun*.

J'ai fait ça jusqu'en 96 dans un cadre local. Cette histoire m'a bien titillé, et je me suis mis à acheter des disques, parce que les sons me plaisaient et que je voulais les retrouver. Je n'y connaissais rien, j'allais chanter ce que je cherchais chez le disquaire. J'ai essayé des platines chez un pote qui m'avait proposé, par hasard, c'était plaisant, tout seul devant, j'essayais, j'enchaînais. Il y avait seulement trois disques, ça n'allait pas très loin. Je ne voulais pas faire comme d'autres potes, avoir toujours les mêmes disques à jouer, donc j'ai commencé à en acheter pour en avoir un bon bac, et puis j'ai pris une table de mixage.

J'ai dû arriver à Rennes en 96, avec une copine qui faisait une école là-bas. J'ai commencé à chercher du boulot dans le bâtiment, ça ne marchait pas, alors j'ai prospecté à nouveau dans la mécanique. J'ai fait une formation de machiniste agricole en 96-97, puis j'ai acheté un fourgon, un petit Hanomag, un bon plan. Il était censé être en neuf places, j'ai mis des rideaux, j'ai viré tout ce qu'il y avait dedans (parce qu'il était aménagé en camping-car), je l'ai meublé sommairement (un lit au fond sur une planche, mes réserves d'eau, mes papiers, un petit réchaud). On m'a proposé des boulots en déplacement, j'ai alors bossé en international.

J'étais relativement libre car mes missions étaient assez courtes et relativement bien payées, d'un ou deux mois, souvent l'été. Mon

appart ne me coûtait pas très cher, alors, je ne revenais pas tout de suite, je faisais ma thune pour pas mal de temps. Je restais dans le coin, je me rencardais sur des fêtes. Il commençait à y avoir internet, des sites de sound-systems etc. J'ai gardé mon appart deux-trois ans, jusqu'en 98-99, et puis j'en ai eu marre: je n'étais jamais là. Ça me faisait chier de payer un loyer pour rien et de l'eau que je ne consommais pas ainsi que les autres abonnements. Après l'avoir largué, je suis resté en camion.

La première expérience où j'ai mixé, c'est lors d'une fête sans prétention dans l'est de la France, organisée par des potes. Au petit matin, il n'y avait plus grand monde, on a discuté avec ceux qui avaient posé le son, et on m'a proposé de mixer. Ce sont eux qui m'ont appris, ils avaient pas mal d'expérience. Ils m'ont parlé des fréquences, du casque, de la vitesse du disque etc., ils m'ont montré qu'il fallait prendre deux disques au hasard. Je fais comme ça depuis, il n'y a pas de set prévu: tu prends toutes les libertés que tu veux, il n'y a pas de raison de se faire chier avec des règles à la con.

Je devais avoir une cinquantaine de disques, suite à ça, j'ai racheté des platines à un bar qui avait subi un incendie, en Mayenne. Mais en plus des deux platines, j'ai aussi pris une sono (deux toboggans JBL et deux têtes), de la lumière et une console de mix, tout ça pour la somme dérisoire, à l'époque, de 12 000 francs. Ce n'était rien! Le fils du proprio voulait les reprendre pour faire de la techno, mais le père ne voulait pas en entendre parler, il voulait s'en débarrasser. Ça tombait bien! On est arrivés avec mon petit camion, et coup de bol, tout rentrait dedans. Ça a peut-être forcé le destin, du coup, j'avais tout!

J'avais longtemps essayé de faire de la basse avant, mais je n'avais jamais suffisamment de temps. Avec la techno, j'ai trouvé immédiatement que c'était super accessible de faire de la musique: tu as tes banques de sons sur tes vinyles, tu n'as plus qu'à les passer,

tu fais danser les gens, et c'est bon ! Ça me démangeait depuis longtemps, j'en étais très content, malgré moi, parce qu'il faut les bouger les 260 kg, à chaque fois (il y a 130 kg par toboggan, et il y avait deux toboggans) ! Dans le camion, ça ne dérangeait pas mon intérieur : je dormais dessus.

J'avais un pote sur Annonay qui avait un espace d'accueil pour des résidences, des répétitions, avec un studio d'enregistrement. Il avait récupéré et transformé une ancienne usine. Il m'a dit qu'il n'avait pas trop de résidences l'hiver, et que c'était trop cher à chauffer. J'ai fait les hivers là-bas, avec un tarif intéressant, ça m'a permis de stocker tout mon son, histoire de travailler. De novembre à février, j'avais la salle pour moi, à répéter avec mon son. Le printemps arrivait, je prenais mes enceintes, et on se retrouvait avec mes potes à droite, à gauche, sur les festivals et les free parties. Je venais avec mon petit camion, je trouvais un petit coin sympa pour me poser, pas trop près des gros sons, mais pas trop loin non plus pour pouvoir me brancher : il fallait que je profite d'un groupe électrogène, j'avais mes rallonges. Je mettais alors mes palettes et j'y posais mes enceintes, devant mon camion. À chaque fois, des potes étaient là pour m'aider à les descendre et à les remonter. Je les voyais quand j'arrivais, et à la fin de la teuf pour recharger. On se tanquait ensuite soit chez l'un, soit chez l'autre, ou on se donnait rendez-vous pour la prochaine. Je ne faisais quasiment plus que ça.

Quand j'avais des missions à l'étranger, je posais le son chez des potes ou sur Annonay, pour deux-trois mois, c'était bien. Les connexions, ça va vite ! Tu repères les camions des gens que tu connais : hop, tu te poses à côté des potes, il y a toujours du monde à jouer. J'avais déjà cette philosophie de me dire que je voulais faire des trucs différents, comme jouer avec trois platines, ce que j'ai fait dès le départ. Le sentiment que j'avais, c'est que quand tu écoutes un mix en teuf, tu as envie que ça te fasse vibrer la moelle épinière. Tu as le moment où le DJ passe son premier disque. Après, il cale son deuxième disque, et il met les deux disques ensemble. Il

y a un moment où c'est vraiment intense et riche, mais finalement, un des disques arrive au bout de la piste, et il faut recharger, et là, tout redescend. J'étais toujours super frustré: ça remonte et ça redescend, constamment! Tu n'as jamais un truc constant dans les sensations. Je me suis dit que la seule solution pour passer cet écueil était d'avoir trois platines, avec toujours deux disques qui tournent constamment. Donc je travaillais comme ça, pour proposer autre chose que ce qu'il y avait ailleurs, et je voulais aussi que les gens qui viennent jouer sur mon son ne jouent pas de la techno boum boum classique, ou alors des trucs complètement décalés comme ce que jouait Kristof. J'ai déjà eu des gens connus qui venaient jouer sur mon son, et dont je ne connaissais d'ailleurs pas les noms. Ça me gonflait, c'était toujours la même chose que partout ailleurs. Je leur prenais tellement la tête qu'ils se barraient. Je bougeais aussi, je suis allé en Italie, en Allemagne etc.

Après Florac, en 2001 (le teknival dans les Causses), ça faisait la troisième fois que je revenais à Annonay. J'en ai eu marre du petit camion, j'ai trouvé plus grand, un autre Hanomag. J'ai posé une caisse dessus, et je me suis dit que plutôt que de décharger les deux toboggans tout le temps, j'allais poser le son dans le camion et je n'aurais plus qu'à ouvrir les portes et à brancher. J'ai mis les caissons au fond, je me suis mis une table qu'on pouvait remonter au plafond avec des câbles et des poulies, les platines étaient fixées dessus, je rangeais mon rack d'amplis dans un coin. Et puis pour le reste: évier, gazinière, chauffage etc.

Je ne voyais pas trop ça comme un mouvement, je ne suivais personne. Si j'allais quelque part, c'est parce que j'avais décidé d'y aller. Ce que j'ai trouvé intéressant, c'est que la musique techno faisait vraiment péter tous les intermédiaires. Un sound-system, c'est autonome. On sait faire, on n'a besoin de personne, on rassemble les compétences, et c'est parti! Je trouvais ça génial de voir plein de petits stands: deux meufs qui se sont fait chier à cuisiner des tartes pendant deux jours, qui ouvrent leur coffre

pour vendre ça à 1 euro. Un peu plus loin, ce sont des jus de fruit, des cocktails ou du thé. Le lendemain, ça a bougé, il faut chercher à nouveau pour trouver un gâteau.



■ Minh-Thu¹

Quand Raff est parti avec les OQP vivre en camion, en 95, moi, je n'étais pas encore prête pour franchir ce pas. Je ne me sentais pas assez forte, j'avais vingt-deux ans. Je l'ai fait un an après. J'ai croisé la mort de personnes auxquelles j'étais très attachée, sur quarante jours, j'ai perdu deux des êtres les plus chers de ma vie : grosse claque !

Si j'étais restée, c'était par rapport au boulot que je faisais à l'époque, dont je ne me souviens plus maintenant. J'étais opératrice de son dans une association qui faisait la lecture aux aveugles, j'avais fait des petits boulots de ci, de là. À Marseille, on a tendance à être casanier. On ne la quitte jamais, cette ville, c'est une ville que tu as dans la peau ou que tu détestes à tout jamais, c'est tout ou rien. Et même si tu la détestes, tu l'aimes à vie !

Voir des potes avec des camions, ça te titille, c'est comme quand tu vois des potes faire des bébés, ça te donne envie d'en faire. Tes potes en camion, tu ne les vois plus, tous tes amis sont partis sur la route ! Marseille, même si c'est grand, c'est quand même petit. Je me suis dit : « Ma fille, tu n'as qu'une vie ! » Je suis partie seule, en électron libre. J'avais ce grand appart, j'ai mis des mots à droite et à gauche pour dire que je liquidais tout. J'ai tout donné : les fringues, les meubles, la vaisselle, tout ! J'ai mis le strict minimum dans mon camion, j'avais le permis depuis un an. J'ai acheté un Master pour 18 000 francs. Le frère de Fky, Jbuk, me l'avait ramené, le siège

1. Voir « Kanyar ».

était super grand, je ne touchais pas les pédales, il a fallu faire des aménagements. Mon camion, c'était un peu le camion de Barbie.

J'ai vécu deux-trois ans comme ça, en 96-99. J'ai beaucoup bougé, seule, comme une grande, de teuf en teuf, de sound-system en sound-system. Je suis allée pas mal en Espagne, au Portugal, en Italie et beaucoup dans le sud de la France. J'ai fait le voyage du Portugal à contre-courant des autres, par principe. Par mon caractère, je fais ce que je veux quand je veux. Dans le sud de la France, il se passait plein de choses, ça m'énervait que tout le monde dise: « La France: de la merde, il ne se passe rien, on se casse tous! L'Italie: trop mortel! La Pologne: trop mortel! » Sauf qu'en Pologne ou en Tchéquie, tu te fais tirer à vue par les flics quand tu fais un pet de travers, ça ne m'intéresse pas vraiment. Je ne cherchais même pas à savoir où les autres allaient, j'allais d'une ville à une autre selon mon bon vouloir, j'allais à Dijon, à Strasbourg, en Allemagne etc.

Le regard des gens, c'est un truc que j'ai toujours assumé: je me fous royalement de ce que les autres pensent de moi et de mes choix. Je me baigne à poil dans la rivière, les vieux qui mâtent, je leur dis de me rejoindre et ils se sauvent, ou ils ferment les volets et ils mâtent à travers. Un corps humain, c'est un corps humain. Le tatouage me trifouillait le cerveau: une autre façon de se posséder, une autre façon d'avoir son indépendance dans son corps et dans son esprit, et de dire ouvertement que je faisais d'autres choix et que je les assumais. Je suis juste le reflet de leurs frustrations, s'ils ne m'acceptent pas, c'est parce qu'ils n'ont pas eu les couilles de sortir du moule dans lequel on les a mis et d'être libres.

J'ai pris la route pour ma liberté et pour défendre celle des autres, c'était un acte militant. Et la vie de bohème, c'est contre la société du travail, contre la société manipulatrice qui veut que tu sois un objet au sein d'un groupe. J'ai abandonné le travail à 100 %, j'ai refusé le RMI et toutes les chaînes de la société: aucun revenu de

l'État. J'ai fait de la cuisine vietnamienne sur les teufs, de temps en temps. Le gasoil était beaucoup siphonné quand même, il faut être honnête. Quand tu es vraiment dans le besoin, tu voles ta nourriture. J'avais quelques économies, et j'avais un camion en règle, assuré, avec les papiers.

J'ai arrêté partiellement par désenchantement. Je trouvais que la première génération tekno, pas mal de gens des sound-systems du début, avait pris le melon. Moi, ça me fatiguait: je suis contre le star system jusqu'au bout. Quand tu fais quelque chose d'alternatif et que d'un coup tu crées un nouveau star system, parallèle, non merci! Et puis aussi parce que j'avais envie de me poser, j'avais envie d'apprendre la mécanique. Je suis retournée sur Marseille, j'ai fait une formation mécanique voiture à l'AFPA, en 99, pendant dix mois.

Je suis une Do It Yourself, il n'y aura pas un mec qui touchera à mon camion. J'ai commencé à m'intéresser à la mécanique quand j'ai eu ma première bagnole, je me suis dit que je ne l'amènerais pas dans un garage pour me faire voler par un gonze qui me prendrait toute ma thune pour changer un bout de tuyau. Je n'aime pas que les gens fassent les choses à ma place, et je veux montrer qu'une femme sait faire ça. Il n'y a quasiment que des mecs de partout, dans la musique, dans le son, dans la mécanique. Je suis allée jusqu'au bout pour montrer que j'en étais capable. Je suis sortie première de promo. J'ai vendu mon camion au milieu de ma formation.



■ Foo

Après la découverte du teknival de Tarnos, j'ai acheté mon premier camion avec ma meuf (avec qui j'ai eu mon fils): un Bedford. Le mec transportait des cochons avec ça, on l'avait payé 5 000 francs à l'époque.

On l'a aménagé avec un lit, pas plus, c'est un Bedford: un lit, un moteur! On était tout le temps dehors. Il m'a fait sept-huit ans.

Je n'ai jamais eu l'idée de monter un son. Quand je revenais chez moi, à Bayonne, je leur faisais écouter du Prodigy: « Qu'est-ce que c'est? » Ils n'aimaient pas, c'est tout con, pourtant, c'est pas du Spiral! Je me suis toujours exilé, du coup.

En camion, les contacts vont vite: tu t'arrêtes bouffer, l'autre s'arrête aussi. Je ne bossais plus, je suis parti sur la route tout simplement parce que leur mouvement me plaisait, pour savoir où ils allaient. Tu as ta machine sur toi, tu rencontres des gens qui ont d'autres machines... Et puis j'étais musicien dans l'âme. Hop! Je faisais du gabber, distorsion au taquet, breaké. Depuis que j'ai eu un set, j'ai réussi à jouer. Au début, j'avais la SP-202 et la MC-303, mon premier live, c'était ça. Je jouais avec des copains, enfin, des connaissances que tu te fais, du genre trois mois auparavant. Ce n'est pas un gros suivi, comme copains, à part quand tu baroudes vraiment ensemble. Je faisais la queue pour jouer, il n'y avait qu'un ou deux murs, toujours avec des Anglais, je ne calculais pas les noms. Au début, je ne me faisais pas jeter des sons, je jouais gabber, tout simple. Plus après, quand ma musique est devenue plus expérimentale...

J'ai tout le temps vu des gens vendre des K7 ou des CD, mais je ne l'ai jamais fait. Je fais de la musique, pour moi. Sinon c'est une perte de temps, des embrouilles à gérer, un stand au camion, c'est chiant. J'oubliais tous mes soucis, c'est pour moi que j'y allais. Je n'étais pas le même quand je jouais que quand je ne jouais pas, même juste avant de commencer: la montée d'adrénaline pendant le branchement des machines, lorsque tout le monde te capte, cette tension, j'aimais bien tout ça!

La teuf, après, c'était toute la semaine. À partir de 99, je n'ai fait que des teufs à l'étranger, je ne revenais que de temps en temps. Je

suis resté deux ans en Hollande et six mois en Allemagne à bosser, avec le camion, toujours, pour la cueillette. J'ai fait ça plus de dix ans, j'ai travaillé chez Veuve Cliquot, Moët et Chandon... J'en ai fait ! Saisons d'automne, d'hiver aussi, à Annecy, j'ai livré tous les Clubs Med. À chaque fois ce sont des rencontres de teufeurs qui m'ont indiqué les plans. J'ai même rencontré une fois un mec qui faisait du stop caravane : il avait une caravane, mais pas de véhicule, et il allait où on voulait, il faisait des teufs et de la cueillette, comme nous. Un autre mec rencontré avait un Mercedes « cube » (2x2x3 mètres), avec une parabole : c'était un four solaire. Il faisait tous les marchés et vendait de la confiture au four solaire, des poulets solaires, la totale !

Mon fils est né en 2002, je l'ai amené quand il avait un an au lac de Mipanas, en Espagne.

L'ANPE m'a payé mon permis poids lourd. Après le Bedford, j'ai eu un Mercedes 307, mais il a vite crevé. Tout le monde voulait un 504, mais ça coûtait une fortune. Mon poids lourd, en Allemagne, je l'ai payé 2 400 euros, un 20 m³, mais on ne pouvait pas l'homologuer en France, parce que c'était un moteur Mercedes et une caisse Renault, ça marche dans les pays de l'est, mais pas en France ! Du coup, je faisais des papiers à l'arrache, une photocopie avec une date buttoir pour avoir l'homologation. Il y a toujours un pote qui fait le papier original pour être en règle avec son véhicule : à partir de là, tu arrives à falsifier le papier à l'ordi grossièrement, et tu changes la date tous les trois mois au cas où tu te fasses arrêter.

J'ai baroudé un peu partout avec ce camion, mais à partir du moment où je suis arrivé au Pays Basque avec, je n'ai eu que des emmerdes. À Tyrosse, j'ai vécu quarante-huit heures d'immobilisation. En étant immatriculé en Allemagne, avec ma tête, ça ne le faisait pas, malgré le fiston à côté. Ils ont tout arraché, tout fouillé : ils cherchaient de la drogue. Le poids lourd, après, ça m'a

saoulé: je devais me garer à des endroits de routiers bien spécifiques: pour ne pas avoir de problème. Lorsque tu t'arrêtes dans la campagne, dans des endroits bien peignards, tu te fais repérer, et à 4 heures du matin, ça frappe, tu as le fiston, tout le monde dort, tu n'as rien fait (à part siphonner). Trois fois de suite, plusieurs heures de suite, et tu ne fais pas le malin, vu que tu as siphonné, alors qu'en voiture ça passe, avec la tente. C'est comme ça que je fais maintenant, c'est bien, tu te fais moins virer par les flics, tu vas plus vite, tu peux vite démonter et repartir, tu as toutes tes machines en *fly case* et hop! En camion, quand je le posais, à la fin, ce n'était pas pour un jour: trois-quatre jours au minimum! J'avais la mobylette dedans. Je l'ai vendu en Espagne, ça le faisait avec la législation espagnole.

Combien de fois je me suis fait arrêter à Bayonne, là où il y a eu le teknival, à Tarnos? L'été, tu as les Gitans qui montent des chapiteaux et qui squattent, tu as tous les surfeurs, tu peux y aller quand tu veux, c'est un endroit un peu particulier. Les flics, quand ils ramassent les bombes de l'ETA, ils les font péter là-bas. Mais une fois, je suis arrivé à 3 heures du matin, j'ai rencontré six CRS. Ils n'arrêtaient personne, sauf moi, avec le code pénal à la main, en train de chercher un truc pour me verbaliser. J'ai eu 11 euros d'amende pour je ne sais plus quoi (alors que je roulais au rouge¹). Le camion, à la fin, je n'en voulais plus, trop de problème, ou alors il faut être en groupe, ou hors de France.

Bien sûr que la free a changé ma vie, il n'y a qu'à voir ma gueule! Si je me suis fait percer, c'était pour m'afficher aussi, ça m'a fait un bien fou! J'étais plutôt bagarreux, et je pensais que j'allais éviter les problèmes avec ce look, j'ai avalé mes démons. Et puis je trouve ça joli, évidemment. Comme traveller, j'étais un furieux au début, pas trop social. Je n'ai jamais fait des trucs pourris, je ne niquais jamais personne, mais il ne fallait pas me faire d'embrouilles! C'est une vie dure, tu te fais bouffer sinon, surtout quand tu arrives avec

1. Fioul.

tes machines et que tu fais la queue pour jouer. Moi, je n'y allais jamais tout seul. Il fallait surveiller, sinon hop, adieu les machines !

Je n'ai jamais voulu être rattaché à un truc. Les Baskore sont arrivés bien plus tard. Quand je les ai captés à leurs débuts, c'était déjà la fin pour moi. J'avais vu tellement de choses déjà, qu'un petit son avec un stroboscope, ça ne m'attirait pas ! Sinon c'est un sound-system du Pays Basque, donc c'est symbolique. J'y allais, parce qu'il n'y avait que des boîtes de nuit, autrement dans le coin. Je jouais à leurs teufs, je suis devenu très pote avec Nes.

Un soir, j'avais emmené un gars, une connaissance. Nes s'était fait chopper par les flics parce que dans la teuf un mec était tombé dans le coma. Il a été amené comme organisateur de la teuf à sept-huit bornes du site où il a moiisi pendant douze heures sans bouffer, sans rien, et ils l'ont relâché : « Tu n'as qu'à rentrer là-bas à pied ! » Il nous a appelés. Il s'est fait contrôler à nouveau par les flics parce qu'ils nous pistaient. On arrive là-bas : grosse averse ! C'était le stress, parce que c'était lui qui avait loué le son et qui s'occupait de tout. Parfois, quand il y en a un qui part, c'est la panique, surtout au Pays Basque, ils n'ont pas trop l'habitude ! Si Nes part, laisse tomber : c'est le bordel ! Il pleuvait, on a mis un peu de musique de fond le temps de ranger, et une grosse flaque de la bâche est tombée sur les platines. Ils ont débranché, ils ont foutu tout ça dans un Master. C'était un terrain de cross, ça montait un peu et ça redescendait. Ils ont tout chargé : impossible de repartir. On a poussé sans y parvenir : « Attendez, je vais reculer dans la descente pour prendre un peu plus d'élan. » Il a reculé et il a accéléré, on l'a vu partir. Il a décidé de redresser : crac ! Crac ! Les deux cardans étaient cassés...

La première idée du mec que j'ai amené a été : « Il va laisser le matos là, ce soir je le pique. » Je ne sais pas, je l'ai senti, et je l'ai grillé ! Je l'ai vu appeler ses potes : « Ça serait bien que tu passes. » Ça va vite ! Tu le vois téléphoner, tu ne fais pas gaffe, puis tu vois

arriver quatre-cinq gars dans la nuit. On dormait dans le camion, alors dès qu'il se passe un truc, tu captes: « Qu'est-ce que tu fais, toi ? Tu te crois où ? Pas d'embrouille ! Ce sont mes potes, c'est moi qui t'ai amené ici sans déconner ! » Du coup, ils se sont cassés, ils auraient tout braqué !

■ Redge

Après Tarnos, au début, je n'avais pas de bagnole, c'était un peu galère, ce qui ne m'a pas empêché d'aller parfois dans des fêtes, même lointaines, en train/vélo, ou de taxer des voitures à des potes, de monter avec eux, de les amener là-dedans. Tout le monde n'était pas assez aventureux pour faire 900 bornes pour voir les Spi en Bretagne ou en Italie, donc j'y allais aussi tout seul. Ce n'était pas grave, c'était encore mieux pour partir dans le son, avec personne à gérer. Et puis tout le monde ne rentrait pas dans le délire, tout le monde ne saisissait pas le sel de la plaisanterie, et pour cause: toutes les soirées n'étaient pas bonnes, déjà ! Tu le captes quand tu es en train de danser et que d'un seul coup tu n'as plus envie, parce que la musique va moins bien. Par contre, il y a d'autres soirées ou d'autres lieux où la musique te prend et elle te tient. Il y avait des gens qui taquinaient le truc, déjà, et d'autres moins, comme toujours.



Aux fêtes suivantes, j'ai appris vaguement qui étaient les Spiral, ce qu'était un traveller, et j'ai saisi la liberté inhérente à ce mode de fonctionnement. Le truc excellent est que c'est lié aux produits autant qu'à la rave: la rave nous a amenés dans de beaux endroits de nature, et ces endroits, on les a appréciés d'autant plus avec ces produits, le LSD, la champignasse, tous ces trucs-là te mettent dans un état propice à la contemplation de la nature, sans même parler de leur interaction surprenante avec la musique.

Mon trip urbain s'est affaîssé. J'avais jeté le costard de patron et ça commençait doucement à se préparer à autre chose en moi. La sortie du modèle est progressive et lente parce que l'on n'est jamais à l'abri de la précarité, et que je suis un garçon raisonnable, mais la transformation, c'était bien à ce moment-là. J'étais à Pau, dans l'informatique, réparateur de PC. J'avais moins de responsabilité, plus de temps libre, et un patron DJ. Excellent, un patron DJ! Il mixait sur platines CD, il était prêt à mixer n'importe quoi, de la dance, de l'acid, il s'en foutait. Avec lui, on s'est mis à faire des petites fêtes, direct. En 96, c'était parti, on cherchait à poser des caissons et à reproduire ce qu'on voyait, parce que c'était bon.

Maintenant que les retrouvailles avec la nature étaient faites, ça y est, c'était décidé, finalement, c'est là que j'avais envie de revenir. Je ne l'avais pas perdue de vue, mais là, ça urgeait, c'est là que j'étais bien (c'est toujours le cas jusqu'à aujourd'hui), c'est là que je dormais. J'allais dans les cabanes de bergers en montagne, passer le week-end, même en dehors des fêtes. Ça m'est même arrivé d'y croiser des chépers qui me vendaient des trips, et qui m'indiquaient des endroits propices pour organiser. Et puis la transe que j'ai connue en dansant à Tarnos sous LSD, ça fonctionne aussi tout simplement avec la marche en montagne! Dans les free ou dans nos fêtes, je me sentais à l'aise parce que j'étais dans la nature, dehors, j'étais un peu crado, je m'encanaillais, c'était excellent! Ça n'avait rien à voir avec un truc en boîte.

L'acid et cette musique hybride des Spiral étaient très difficiles à se procurer pour les non-initiés. À cette époque-là, on marchait sur K7! Des K7 m'arrivaient, soit de seconde main, soit rarement achetées dans les free. La K7, c'était le vecteur de cette musique. Je n'ai jamais trop acheté de CD. Les autres en achetaient, moi, je gravais, car j'étais habitué à la K7 qu'on copiait à volonté. Quand on a vu qu'on pouvait copier le CD à volonté, c'était fini: le loup était dans la bergerie! C'était seulement avec quelques musiciens que je prenais ma claque sur la dance floor. Je cherchais spécifique-

ment des teufs où certains des musiciens des Spi étaient présents. On disait qu'ils étaient séparés, je suis arrivé quand c'était fini, en fait. J'ai peut-être même vu la dernière fois où il se passait quelque chose avec eux en tant que sound-system.

J'étais bien informé qu'il y avait eu des années de free parties délirantes avant mon « initiation », notamment dans le sud-est parce que j'étais tombé sur un poète des temps modernes, une sorte de clochard semi-nomade qui était rentré là-dedans plus jeune et qui m'a aidé à décrypter ce monde : un personnage qui m'a montré encore une fois qu'il y a différents styles d'intelligence. Je commençais à comprendre que ce ne sont pas des gens qui se font chier pour rien : ils vivent des aventures de fous, il n'y a pas de message politique mais leur acte en est un, leur geste artistique en est un, c'est intrinsèquement contestataire. La défonce à profusion, cette manière de faire la fête non-stop, ces fêtes illégales, non déclarées, dans un cadre où l'on se fout des normes à la con, c'est flagrant, tu ne vois que ça, tu vois ces Anglais vêtus de cuir, à la Mad Max, voilà !

Ma contestation n'était pas clairement établie à l'époque, loin s'en faut, mais je sentais bien un potentiel énorme. J'étais alors encore un mouton. Je voyais qu'ils aimaient aussi la technologie, sauf qu'elle était au service de tout autre chose : le *fun* ! Finalement, ce sont des *geeks*, des *nerds* à leur manière. Mais cette manière de s'éclater et de voyager, c'était vraiment nouveau ! Enfin, on avait un mouvement contemporain, ça y est, ça se passait, et c'était pour nous ! C'en était fini de faire la fête comme tonton !

On finançait nos petites fêtes en bossant, on achetait un peu des caissons. On s'installait dans des granges semi-abandonnées, dans des squats et puis après de plus en plus dans la campagne. Au fur et à mesure, en accumulant la logistique, je voulais être dans des beaux lieux. On n'a jamais eu le délire de monter un sound-system, c'était juste celui d'apprendre à mixer dans le noir, de se mettre un

peu la race. Le patron mixait sur CD, j'apprenais : « Ah ben tiens, je n'aurais pas fait ça comme ça... » Et allez hop, tac, ça y est, tu as envie d'en faire ! Surtout que ça a l'air facile en plus, c'est ça qui est marrant, non seulement c'est nouveau, mais en plus on a l'impression qu'il y a des choses nouvelles à dire : « Moi je ferais ça, c'est cette ambiance que j'ai envie de générer ! » Ça y est, c'était parti, tu avais envie d'explorer ce plaisir, de prendre les manettes !

Au début, je m'étais fait un peu prêter du son par mon ami qui avait un magasin de disques, il lui restait des vieux caissons de son époque disco-mobile, et vite, on a commencé à acheter un peu des trucs. Manque de rigueur oblige, comme tout bon petit pois qui débute, on a grillé un peu du matos. J'ai ensuite fait la rencontre d'un nouveau mentor, on va dire, dans la technique cette fois-ci, qui m'a appris à ne plus casser de haut-parleurs, à respecter l'électronique et à régler du son. Il m'a fabriqué un filtre actif sur mesure que j'utilise toujours, polyvalent. J'ai toujours les mêmes caissons depuis douze ans (depuis 98), je n'ai plus rien cassé, du moment où il m'a briffé. Il m'apprenait ça et la mécanique auto : il fallait une bagnole qui tourne pour pas cher, alors on met les mains dans le charbon et on apprend. On était pauvres, à cette époque, quand même !

Nos petites fêtes sont toujours restées confidentielles, avec les potes. Je ne voulais pas trop flyer, je n'étais pas pour. Le bar payant, c'est une contrainte, et j'ai un problème avec l'argent de toute façon, ça m'emmerde d'en demander.

La boîte a coulé pour une histoire de compta. J'ai pris une petite année sabbatique. J'ai tripé un peu avec des Parigauds qui descendaient dans le sud, avec un petit sound-system, une belle façade JBL de qualité et surtout une bonne influence musicale. Ils étaient chébrans et assez éclectiques, ils connaissaient les noms, les labels, ils avaient plein de disques, ils passaient de la musique indienne et du dub dans la journée. On a un peu boosté, mais ça a vite clashé

parce qu'ils voulaient du monde à leurs fêtes, ils voulaient faire un bar et rentrer dans leurs sous. Moi, ce que je trouvais beau, c'était la fête comme un don de soi : on se met dedans, on s'expose un peu, il n'y a pas trop de monde, on n'a pas trop de poubelles à ramasser et on s'amuse bien.

J'ai fini en cata financière et je suis parti squatter un ami dans le sud-est, parce qu'il y avait un max de fêtes là-bas. Je me suis dit que tant qu'à aller bosser quelque part, autant aller dans un endroit cool, direction Marseille. J'ai saisi la bulle internet pour un nouveau job. J'avais un peu des connaissances dans le coin, grâce aux fêtes notamment, et il y avait des gens cool, il se passait plein de trucs : « Allez on y va ! On va se refaire une santé par là ! » J'ai fait un peu webmaster et graphiste, comme salarié, avec des tentatives de *freelance* qui ont chié.

Niveau fêtes, le temps de rapatrier mon sound-system, il y a eu une petite période de dèche, un peu galère. Je me suis fait une nouvelle bande de collègues très vite. Certains étant tekno de longue date, ils avaient connu l'effet Spiral bien avant moi. Et puis il y avait un peu des Anglais à ce moment-là, qui vivaient plus ou moins dans le coin : des anciens Spiral, les Kamikaze.

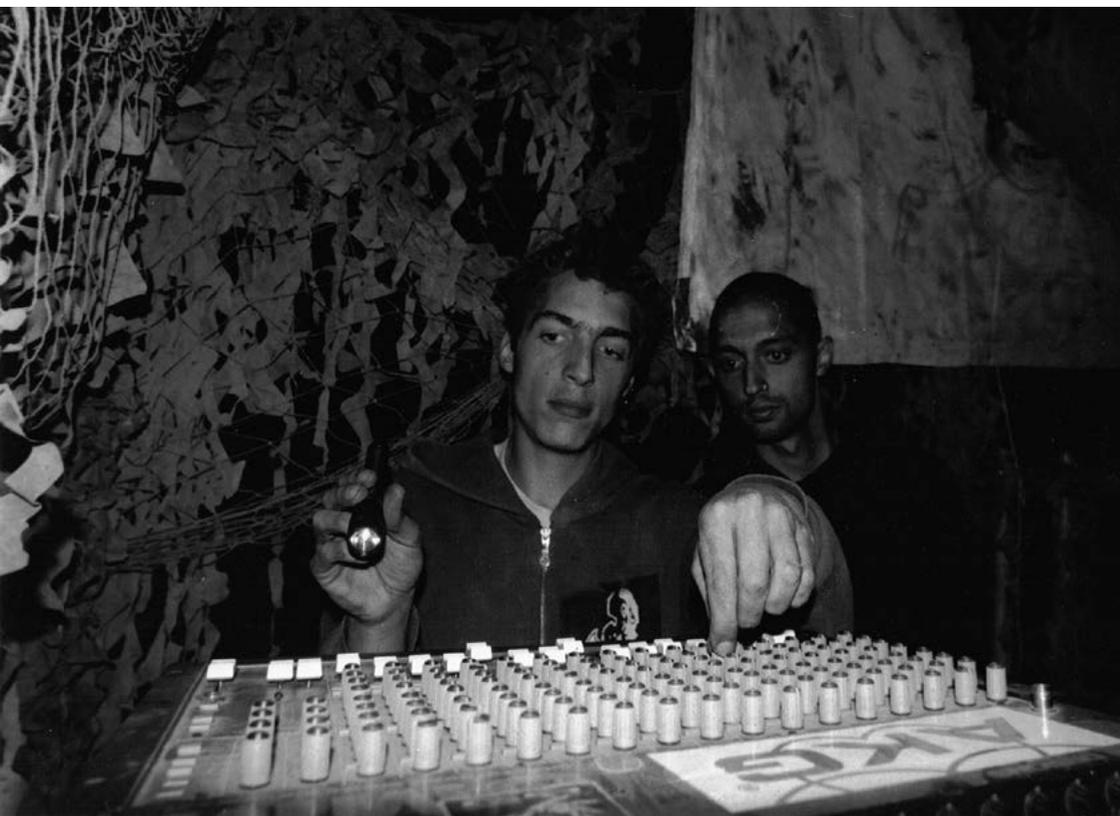
Je suis passé un soir au squat Color. Je n'étais plus très friand des plans urbains : je découvrais la grosse ville aussi, j'étais le petit bouseux, face au monde du travail. Je me suis vite rendu compte qu'il était impitoyable, j'étais complètement bidon, je découvrais la vie, j'arrivais face à ce tas de requins ! Je continuais à m'amuser à côté, en sachant pertinemment que la vie en ville ne me satisferait jamais, que ça ne durerait pas.

Dès 96-97, l'envie de prendre un camion, voire de m'affranchir du salariat par la paysannerie, me travaillait. Je suis allé bosser dans le sud-est pour financer un camion, précisément. Le truc décisif a été suite à une année de travail sur la Côte d'Azur en 2000, c'est

là que je me suis décidé franchement, après m'être fait entuber par des patrons escrocs, dans l'informatique toujours. Je me suis dit : « Bon, je ne veux plus payer de loyer. Pour échapper à la précarité, vivre dans la nature, prendre un clébard, écouter la musique fort, il faut un camion ! » J'avais déjà l'idée de l'autarcie, elle me trottait, l'envie de faire le paysan, je l'avais en tête déjà depuis longtemps, mais ce n'était pas compatible avec les envies de technologie. Je ne savais pas encore que ça pouvait être compatible.

J'ai essayé d'économiser pour ça. Au fil des liquidations judiciaires des boîtes où je bossais, je me suis retrouvé à squatter chez Franky (Fky), en 2001. Je l'avais capté par amis interposés. J'ai acheté mon camion à ce moment-là, un truc mignon que j'avais vu sur le bord de la route, et qui faisait une belle maison. Il n'était pas en règle, je savais qu'il y avait plein de trucs à faire dessus et que j'en avais pour des années à le payer et à savoir m'en servir. Mais voilà, ils m'ont inspiré ça, ces cons d'Anglais ! Ils m'ont donné cette recette pour échapper à la précarité. Ils avaient dû déjà connaître cette précarité avec Thatcher, et c'est peut-être pour ça qu'ils avaient pratiqué le truc. Il y avait des rassemblements de voyageurs très tôt en Angleterre, au début des années quatre-vingt, il paraît qu'il y avait déjà des trucs immenses, mais plus dans un délire new age. On a connu les fils de ces délires-là.

Cette synthèse de nomadisme, de techno, cette épopée underground, je la trouve excellente. J'ai creusé cette histoire pour démystifier le truc, ce qui est chose faite, mais néanmoins ce geste artistique m'impressionne toujours ! Ils ont changé la vie de plein de gens, ils ont fait tourner la tête de plein de monde, ils ont fait une musique excellente, même si ce ne sont pas eux qui l'ont inventée, ils l'ont distillée de partout, ils sont allés nous chercher dans nos campagnes de bouseux, et ils nous ont mis direct dans le cyber-espace. Trop bien ! Nous, les occidentaux, nous sommes peu habitués à rentrer en transe, et ils nous l'ont amenée à la campagne gratos.



TOMAHAWK

Tomahawk a été un des sound-systems français les plus importants de la fin des années quatre-vingt-dix et du début des années deux mille. Comme Sound Conspiracy¹, il est né fin 1997 d'une fusion de sons: Tellurik, Alliés-Nés, puis Vomit.

1. Voir « Sound Conspiracy ».



Mrik a participé à la naissance de Tellurik sound-system en 1996, dans la région de Saint-Étienne. Il venait plutôt d'une culture musicale punk-rock. Mais des groupes comme Prodigy, Senser ou FFF, qui fusionnaient le rock, la funk ou le rap avec l'electro, lui ont donné l'envie de s'essayer aux platines.

■ Mrik, né en 1975

N'étant pas musicien, la platine est ce qui m'a semblé le plus facile d'accès. Les choses se sont plutôt accélérées concernant la musique électronique, et une deuxième platine et des vinyles ont très vite complété l'histoire! C'était vers 92/93. Je n'ai pas vraiment été briefé pour les utiliser, il y a eu des rencontres, sans doute, mais je n'ai pas de souvenirs précis d'un apprentissage par quelqu'un. C'était du domaine de l'impulsion, avec des achats de disques qui n'avaient rien à voir les uns avec les autres: du hardcore aux premiers Bonzai, du Prolekult etc. Bref, ça donnait un résultat qui devait être plutôt étrange et sans doute difficile à écouter, j'imagine. C'était encore vraiment perso, entre nous.

Dans le cadre de mes études, je m'orientais vers le commerce et la gestion, quelque chose d'assez classique. Je devais bosser avec mon père dans l'imprimerie familiale que mon grand-père avait créée. On va dire que mon chemin était plutôt tracé, pas de souci avec la famille, vraiment classique. Je suis rentré en première année d'IUT en 94. J'ai fait la deuxième pour la forme, histoire de bien me convaincre que ce que j'étais censé apprendre là ne me convenait pas et ne correspondait pas à l'idée que je me faisais de la vie. Je n'ai pas eu le diplôme, j'étais déjà focalisé sur d'autres objectifs: le voyage et la musique.

Le premier contact déterminant pour moi et le groupe de potes avec qui j'étais a sans doute été le festival de Belfort. Nous allions

souvent dans les festivals comme celui de Saint-Amant-Roches-Savine, plutôt orienté punk-rock (c'est d'ailleurs dans ce festival que nous avons posé du son pour la première fois par la suite). En juillet 95, aux Eurockéennes de Belfort, nous avons passé notre nuit dans le camping à écouter une bande d'Anglais allumés qui diffusaient de la techno: Bedlam sound-system. À partir de ce jour-là, il n'y a plus eu de concession pour les cinq potes que nous étions, le futur était écrit: camion, son, musique et voyage! C'est ce qui a orienté nos actions et nos vies l'année suivante. Les études ne nous intéressaient plus, on allait à toutes les petites free qu'il y avait autour de chez nous, pendant un an.

C'est très profond, ça venait du sentiment que dégageaient ces gens. Je trouvais la musique nickel, leur manière de vivre très intéressante par la liberté qu'elle procure, et puis il y avait leur ouverture d'esprit, la facilité à entrer en contact avec eux, la gratuité de leurs événements etc. Ça semble d'une logique implacable, c'est une expérience que tu vis ou que tu ressens, mais de là à expliquer pourquoi elle a pu influencer toute une vie, je ne sais pas. La première année, on est juste restés autour, à écouter et à regarder. Ce n'était pas de la fascination, attention! C'était juste l'énergie que ces gens dégageaient qui nous touchait et qui correspondait à certaines idées de vie que l'on avait déjà en tête. D'autres que nous auraient pu observer la même scène et n'y voir que décadence ou désordre.

À ce moment, on a fréquenté pas mal de fêtes autour de chez nous. Les flyers traînaient dans les magasins de skeuds, ça a été le parcours que beaucoup connaissent: infoline, balade en voiture jusqu'à la soirée, plein de bons souvenirs! On commençait à se retrouver un peu en dehors du monde que l'on fréquentait avant, celui des concerts rock. L'image de la rave était déjà associée à pas mal d'images négatives à cette époque. Je me souviens de quelques sons sur Grenoble et ses alentours, de fêtes à moitié légales et payantes. Les vraies free étaient encore rares, mais l'ambiance

restait vraiment positive et ouverte, en tout cas autour de nous. Ce n'étaient pas des grosses raves organisées dans des lieux identifiés, mais plutôt des petites fêtes de cent personnes. On commençait déjà à pouvoir écouter des bons sets de DJ, la musique restait orientée hard trance, techno. Tout cela s'est passé entre les deux festivals de Belfort, entre 95 et 96.

La seconde année de Belfort, en juillet 96, ils étaient toujours présents et encore plus nombreux. Il y avait encore Bedlam, mais mon souvenir d'un bus noir avec des silhouettes qui dansent me fait dire qu'il est possible que Total Resistance aussi ait été présent à leurs côtés. Et là, le contact fut plus facile, jusqu'à avoir la possibilité de mixer sur leur son ma série de vinyles missiles que j'avais topée tout au long de l'année! Cela ne m'a pas semblé si difficile que ça de rentrer dans ce monde. Ça a été une évidence ensuite! Après ce deuxième Belfort, tout s'est articulé très vite: l'achat de deux camions (Saviem SG2 essence, oui, oui!), la construction du sound system... Et c'était parti! Pour nous, la musique allait un peu plus loin que la simple diffusion: il fallait que l'on soit maître de ce que l'on faisait. D'où l'importance de construire nous-mêmes les enceintes, du choix des plans, des speakers, jusqu'à la couleur qui devait correspondre aux fréquences que l'enceinte diffusait: rouge pour les aigus, une sorte de violet pour les médiums et du bleu clair pour les basses, si je me souviens bien. Le son, c'était Tellurik sound-system.

Au début, on restait vers Saint-Étienne et sa région. On a organisé quelques soirées, peut-être cinq ou six free sur l'année 96/97, on a peaufiné le son et les camions. Notre première destination pour participer à un teknival fut celle du Carnet en Bretagne, en mai 97. C'était une grosse réunion, les gens hallucinaient sur le son coloré au lieu des traditionnelles enceintes noires, mais aussi sur la musique: drum & bass, jungle et tek en pleine nuit. Ça a été le début des rencontres, c'en était fini de l'avenir tout tracé, on prenait ça avec une envie et une énergie incroyables!

Il y a eu l'étape de l'armée, qu'il a fallu aussi déjouer pour pouvoir partir sereinement. J'ai été réformé P4+ : dangereux pour lui-même et pour les autres, trois mois de prise de tête, entre le Lexomil à l'infirmerie et les PATC (Permission À Titre de Convalescence). Je rentrais chez moi pour quinze jours, je revenais à la caserne, à Varcès, et on me remettait à l'infirmerie, puis on me renvoyait en PATC. Bref, ce fut un peu long et difficile à tenir : un vrai rôle de composition ! J'aurais eu la palme à Cannes pour mon rôle d'autiste ! Je suis resté trois mois sous les drapeaux, mais je n'ai jamais porté ni l'uniforme ni la coupe de cheveux réglementaire. Aujourd'hui, je trouve ça un peu désuet, mais à l'époque, cela avait son importance pour moi. Pour mes parents, c'était un énorme choc : ils pensaient que l'armée allait me remettre un peu sur la route, et elle n'a fait qu'accentuer ma détermination. Ma mère m'a avoué plus tard qu'elle était partie en dépression à cause de tout ça, mais j'étais tellement dans l'euphorie que je n'ai rien vu du tout.

Le maître-mot de tout cela restera : « liberté ». Au début, on était cinq : Martial, Harold, Mike, Lionel et moi. Une ou deux années plus tard, Fanny nous a rejoints. À ce moment-là, on n'était pas encore emmerdés par les autorités, ça passait encore. La vie était plutôt agréable : de fête en fête, tu vis au rythme que tu t'es choisi, tu rencontres énormément de gens qui viennent d'horizons différents. Ce n'est pas financièrement au top, tu ne manges pas forcément le mieux du monde, mais les côtés positifs te font vite oublier les galères, principalement mécaniques. Tu découvres de nouveaux pays, avec de nouvelles cultures. C'est un vrai apprentissage de la vie et des autres : tu construis ton bagage pour l'avenir sans t'en rendre compte. Martial avait le plus de prédispositions pour la mécanique. Avec le permis poids lourd, il avait appris quelques notions de base. Mais il est clair qu'après quelques années, les connaissances en mécanique sont nécessaires, même si ça n'a jamais été mon point fort !

Le regard des autres nous importait peu. Il est vrai que, quand j'y pense, on était un peu pouilleux quand même, puant le gasoil, à cracher du feu dans les rues pour faire la promo de la soirée qui allait se dérouler le week-end. Quand je vois des groupes de gens comme ça aujourd'hui, j'aime à me dire qu'ils apprécient cette manière de vivre, à la différence près que c'est moi qui l'avais choisie, alors que certains n'en font pas vraiment le choix. À cette époque, on était forts et fiers de ce que l'on faisait, mais dans la tête, attention, car on a toujours réussi à se tenir entre nous sur la manière de paraître ! Ça m'a souvent dérangé, par ailleurs, la séparation entre celui qui fait partie d'un sound-system et celui qui est « juste » un participant. Ce côté sound-system m'a gêné tout le temps, pas seulement à cette période. « Moi, j'ai un son, j'ai un camion, donc tu fermes ta gueule ! » C'était ultra présent dans ce milieu. Par exemple : « Salut, je suis bidule de machin sound-system. » Sans ce C.V., les mecs ne te parlaient même pas ou te regardaient de haut. Et ça fonctionne encore aujourd'hui, d'ailleurs. « Mais tu étais avec qui comme son ? » « Ben non, salut, je m'appelle truc, et je kiffe juste le son, comme toi. Excuse-moi, je n'ai pas de poids lourd, ni de son, mais tu vas voir qu'on peut quand même communiquer ! » J'ai peut-être été comme ça, ce n'est pas à moi qu'il faut le demander, mais je pense en tout cas avoir été avec des groupes de gens où l'importance était vraiment avant tout la diffusion du son, et de tout faire pour y arriver quel que soit ce que ça impliquait, pas seulement le paraître.

ToneYo ! a vécu son enfance dans le nord de la France, du côté d'Arras. Très tôt, la proximité de la Belgique et de l'Angleterre façonne une scène pointue et active dans cette région de l'hexagone. Dès l'âge de quatorze ans, en 1989, il découvre l'acid house dans un club proche de chez lui, la Pyramide (tenu par un patron belge), qui organise entre autres des après-midis dansantes pour les adolescents. Il se prend de passion pour la danse et pour cette musique.

■ Tone Yo!, né en 1975

Deux ans après, la Pyramide a cramé. Ça nous a tous fait péter un câble. On avait seize/dix-sept ans, et on a su que ça se passait plus du côté de Lille et en Belgique. La moitié de la semaine, on s'est retrouvés fourrés en Belgique, du jeudi au mardi. Tu pouvais faire toute la semaine non-stop. Il y avait Le Loft, un club sur Cambrai, avec une cave punk et de l'acid en haut. Là, on a su que des bagnoles partaient en Belgique et on a poussé là-bas. On a zappé le punk pour se mettre à fond dans la musique électronique. Au début, c'était vraiment des tubes club assez lourds, mais ce qui a vraiment été chan-mé, c'est le début de l'acidcore, lent mais pêchu, l'acid dur ! Ça se corsait au niveau du beat. C'était au club Boccaccio, puis ça a enchaîné au Balmoral : c'était un super club after qui ouvrait du dimanche matin au dimanche soir et qui balançait de la musique tribale et de la house bien pointues, c'était vraiment excellent ! Il y avait aussi le Globe et At the Villa, avec beaucoup d'anciens de trente/trente-cinq balais, tous les vieux accros à l'ecstasy.

C'était nouveau, la musique n'arrêtait pas de changer (c'est encore le cas aujourd'hui, mais bien plus à l'époque). Parfois, on faisait des semaines complètes et c'étaient toujours les mêmes deux mille personnes que l'on retrouvait, un noyau, c'était underground en club. Il y avait un public à part entière, ce délire de *crew*, déjà, et puis le challenge de la danse. Il y avait des Français, des Wallons et des Flamands, tout le monde s'entendait, et il y avait cette danse qui existe encore, le jump, qui est maintenant vraiment pourrie, je trouve. C'était excellent, très énergique, c'était vraiment du saut. Dans un gros club où l'on a beaucoup traîné, le Cherry Moon, on était deux mille cinq cents à sauter tous dans le même sens, c'était vraiment un univers de danse. C'étaient comme des raves, mais en clubs : le Cherry Moon était métamorphosé tous les week-ends. On bouffait de l'ecstasy mais on consommait surtout de la danse. Les entrées s'élevaient à 30-40 francs. Après, le truc casse-couille, c'est qu'il fallait donner la pièce au videur en entrant et en

sortant, il ne prenait pas de thune au patron, mais uniquement du bakchich. Du coup, tu ne sortais pas beaucoup, tu restais à danser.

J'étais lycéen, mais je zappais pas mal de jours d'école. Jusqu'en seconde, ça allait très bien, puis j'ai commencé à sortir, avec le skate aussi. Je voulais suivre sports-études à la base, et ils m'ont taillé les pattes parce que je faisais trop le con, alors que j'aurais pu le faire. J'étais à fond dans le sport. J'allais danser le week-end, mais la semaine, je ne faisais que ça. J'aurais dû m'inscrire soit en lycée technique, soit en sports-études, mais en tout cas un truc qui me plaisait à la base. À l'époque, on te disait que si tu allais en BEP/CAP, tu étais un naze. En fait, c'est carrément ce que j'aurais dû faire, parce que le système classique m'a saoulé.

À dix-sept ans, je me suis remis un peu au lycée, mais j'ai fait trois établissements dans la même année parce que j'influçais trop les autres. Et puis on s'est mis à mixer avec des potes et là, j'ai vraiment décroché de l'école, j'ai arrêté en première. C'est un pote avec qui on sortait qui avait deux ans de plus que moi et qui s'est mis à jouer. Une fois, chez lui, j'ai essayé, et puis c'était parti ! C'était le style que j'entendais en club : hard acid. On cherchait déjà les labels indépendants, c'était le début de Drop Bass Network, le label du Milwaukee, les premiers qui sont sortis, à base de Laura Grabb et de Freddy Fresh. On n'était pas nombreux à chercher des trucs durs comme ça, même à Lille, à US Import, au shop où tout le monde se fournissait. On en entendait au Globe, par exemple.

Une fois que le virus tape, il est dur à lâcher. Au début, c'était juste entre nous, et puis on a commencé à bouger sur Lille. Vers 93/94, on a rencontré un *crew* qui s'appelait 3M et qui envoyait de la rave party illégale avec une influence anglaise. C'étaient de grosses raves minimales, acid trance, par exemple dans les forts militaires de Lille, sous terre, ou en extérieur. La différence avec les clubs, c'est que ça durait longtemps, et qu'on se retrouvait en plein air.

Il y avait déjà pas mal de problèmes avec les condés, les fêtes réunissaient beaucoup de monde dans des sites assez originaux. La musique des 3M était assez intéressante, c'était la première fois que j'écoutais de la minimale acid, notamment avec Rudolph. C'était assez pointu, et ils étaient accros à Liza N' Eliaz. Par leur biais, on a rencontré le hardcore. On est devenus potes avec les 3M.



On a vite acheté quelques caissons en kit, les moins chers, à la dernière page de *Sono Magazine*, puis on s'est mis à organiser des trucs, sous le nom de Alliés-Nés. On a monté une à deux raves par mois dans des sous-sols de moulins, des friches industrielles, toujours dans la banlieue de Lille. Je n'avais jamais trop écouté ce qui se passait en Angleterre, que ce soit dans l'underground ou en club, on faisait juste ça par le biais des 3M. À cette époque, rave et free party, c'était un peu pareil. Je crois qu'on demandait 5 francs à l'entrée.

On est partis plutôt vers le hard acid et le hardcore, mais avec déjà une grosse fusion vers le hip-hop. On jouait à base de Bloody Fist, Esoteric, Curley. On faisait des fêtes géniales, dans des forêts, dans des sites militaires. On s'est rapidement mis à louer du matériel pour avoir un plus gros sound-system, et on a rassemblé beaucoup de monde. On voyait souvent les flics, mais ça passait. On a vite rassemblé mille cinq cents personnes, voire plus.

Plus tard, on est allés au teknival de Troyes (Fontainebleau, mai 94). On savait que des Anglais posaient des sound-systems dehors. Je n'avais jamais vu de teknival. J'ai pris une grosse claque, c'est clair. J'ai vu l'effet camion : prendre la route, voyager avec le son ! Je n'étais pas au courant du tout de ces pratiques. Moi, j'étais

en appart, on avait juste un van pour organiser des soirées. J'ai toujours été un peu bourlingueur, mes parents sont commerçants-forains. J'avais ce délire de la route et du voyage, je m'y suis carrément retrouvé: « C'est ça que je veux faire! » Avec Willfrid, avec qui j'ai commencé à mixer, on a décidé d'ouvrir un shop de disques pendant un an et demi: « Sound-system », en 96. Ça nous permettait surtout d'avoir des skeuds gratuits et d'avoir la carte de commerçant pour aller chez les distributeurs allemands ou anglais. C'est là où on a élargi notre champ musical.

À cette période, Djules s'installe à Lille, où il va participer à la fondation de Dfaze en 1999. Il quitte alors Fontainebleau, où il a fréquenté son premier teknival en 1994¹, et où il a fondé le sound-system Short Greys².

■ Dyna

Tu es parti à Lille parce que tes parents voulaient que tu te ressaisisses. Ils étaient en panique parce qu'ils voyaient très bien que tu partais en live. Il faut savoir qu'après le teknival, à Fontainebleau, tous les jeunes sont partis dans la teuf et la fonce-dé. C'était bonne *vibe*, mais c'est devenu *bad vibe*. Certains ont commencé à péter les plombs, et il y a quand même eu beaucoup de trucs de ouf avec le LSD, à l'époque où je suis arrivée. Il y avait déjà des gens qui avaient mangé. Les mecs n'avaient aucun recul puisque c'était la première génération. Fontainebleau, c'est plutôt bourgeois. Les jeunes avaient de la thune, on va dire, mais il y en a combien qui ont fini à l'HP!

■ Djules

J'ai bossé dans un studio qui s'appelait Collegram, qui m'a pris en stage. Je voulais bouger de cet environnement de chépéritude permanente, je sentais que ça commençait à devenir un peu nocif

1. Voir « Premiers pas ».

2. Voir « Dfaze ».

pour moi. Là, j'ai commencé à mixer, j'ai pris des platines et des disques. J'ai suivi une formation pour devenir ingé son post-synchro. Sur Lille, même pas deux semaines après mon arrivée, j'allume la radio. Quelque part, quand tu repenses au truc, c'est trop magique, c'est le destin, on dirait que c'est une histoire, que c'est un film! C'était Galaxy, j'avais capté que c'était une radio du nord qui passait de la tek. Ils annoncent qu'un nouveau magasin vient d'ouvrir cette semaine: « Sound-system ». Il a dû ouvrir le jeudi, et moi j'y suis allé le samedi. J'y ai retrouvé Antoine, parce que je le voyais en teuf à toutes les Teknokrates. Kiko (c'était son nom de DJ), excellent! Connexion, quoi. « Ah putain, vous avez des platines! Demain, j'amène mes skeuds, trop de la balle! » On est devenu méga potes. J'ai passé des putains de soirées avec eux, on se poilait. Ils avaient Allié-Nés, mais je ne suis pas vraiment rentré dedans, c'était leur truc.

■ Tone Yo!

On a fait des soirées en même temps que le shop, ça marchait de plus en plus, et les condés étaient au courant. Au moment où on s'est plantés et que l'on s'est rendu compte qu'il fallait que l'on propose une moitié de disques de musique commerciale pour perdurer, ce qui ne nous collait pas à la peau, les condés nous ont laissé le choix: « Soit vous êtes des commerçants, soit vous allez faire les guignols dans la forêt. » Le magasin était le QG de la free party. Comme on se plantait financièrement, on a arrêté. On a décidé de partir en Espagne, l'été 97. On dormait à cinq dans un Iveco, pliés en quatre. On a assuré les retours pour une teuf Corrosive, Metek et Ubik. C'était la première fois qu'on faisait une soirée avec des sons qui bougent. Il y a eu un assaut, les flics ont saisi le matos¹. Après, on a fait un truc sur Millau, avec des sound-systems parisiens. On s'est pointés là-bas, on a mis trois jours à plugger la sono, on a eu un bon coup de main de Sébastien des Furious (*big up!*). Puis on est remontés dans le nord et on s'est

1. Voir « Metek ».

trouvé un plus gros camion. Suite à la rencontre avec Harold et Mick, de l'équipe des Tellurik, sur la route, on s'est bien connectés et ils sont remontés avec nous. On a passé l'hiver sur un parking, à se peler les couilles, histoire de se mettre dedans.

■ Mrik

Après le teknival du Carnet, on a fait un été de fête, en 97. On a parcouru l'Espagne, le Portugal, l'Italie, puis retour à la base de départ, et ensuite direction la Bretagne, où l'on est restés chez un pote (Jean), à Redon, qui nous a accueillis pour aménager notre nouveau bus. On a passé de très bons moments à apprendre pas mal de choses en mécanique grâce à lui. Ensuite, on a squatté un entrepôt à Nantes, organisé encore quelques fêtes et quelques passages en Hollande, puis ça a été la séparation du groupe. Certains sont partis chez les Alliés-Nés, un sound-system hardcore de Lille. La scission du groupe provient d'une manière de paraître et principalement de la musique. On avait déjà rencontré les Alliés-Nés qui étaient bien axés sur le hardcore/breakcore. Nous étions principalement techno, drum & bass et un peu breakcore aussi, mais moins « rentre-dedans » qu'eux. Mike et Harold ont voulu qu'on fasse des choses ensemble, mais pour les trois autres, la musique ne correspondait pas à notre envie de diffusion : trop violente à notre goût. Ils avaient une réelle attirance pour les sonorités extrêmes que diffusait ce son. C'est marrant, d'ailleurs, car cette séparation a permis ensuite d'équilibrer chacun des deux groupes dans la diffusion musicale pour obtenir quelque chose d'éclectique. Une des questions a été : « Qui garde quoi ? » Nous avons gardé le principal et je crois qu'Harold et Mike sont repartis avec des amplis.

■ Tone Yo!

La police, à l'époque, c'était un petit peu le jeu : tu es branleur, ça t'amuse plus qu'autre chose de la défier un peu. À Lille, il y a

YOU MIGHT STOP THE PARTY
BUT YOU CAN'T STOP THE FUTURE

SAMEDI 19 JUILLET 97

FREE PARTY

LINE

ALLIES-NÉS (Sonia)
UNITED MONG (Ame, Dama)
SYSTEMAUCH (Ame)
LE MONTEUR (Ame, Dama)
LA PESTIFÉ (Paris)
A.C.M. (Paris)
D.P.A. (Paris)
and more...

TO HOU PURE SOUND

**ALLIES-NÉS
& UNITED MONG**

TELEPHONE : 31672 *1 19 07 97

ALLIES-NÉS

Le 04.10.97 & 05.10.97

FREE PARTY

HARD BEAT &
BREAK BEAT

INVITATION TO ALL TRIBES
ARTIST... PERFORMANCE...

INFO: PARIS.. PROV...

0836735959

04.05.10 H

TELEPHONE: 31672 *1 19 07 97

101098

33335703M TOMOHAWK

0019721177
0019721177

TEKNO RMA

TEKNO RMA

TEKNO RMA

TELEPHONE: 0333354113
0333607488457

TOMAHAWK

1071906

TOMAHAWK

TELEPHONE: 0333354113
0333607488457

FREE

TEKNO

RMA

TELEPHONE: 0333354113
0333607488457

beaucoup de Gitans, dès qu'on se posait quelque part, ils venaient squatter. Souvent, on ouvrait la porte, le matin, et on avait un camp de Gitans, ça se passait bien. Il n'y a jamais eu de problème dans ces contacts, au contraire.

On a enchaîné des soirées avec la nouvelle équipe, on a créé Tomahawk, en 97, après s'être pris le chou avec ceux qui ne voulaient pas bouger. Le son était constitué d'une dizaine de personnes: des anciens des Alliés-Nés, Harold, Mick, Romain. Midilink a été rencontré après. On a continué à organiser des soirées dans le nord, puis ça a commencé à nous saouler, on ressentait pas mal la pression des condés. Je ne suis pas allé au teknival de Groningen, en Hollande, pour monter les premiers éléments du sound-system, quatre sub toboggans, avec un coup de main de mon père. Au retour des autres, on a organisé l'after à Lille, ça a été le gros déclic. On y a rencontré Momo (de Nantes à la base), qui est dans le *crew* maintenant. Jeff était là (Network 23), et pas mal d'Anglais qui venaient pour l'occasion, ainsi qu'une partie des Lego. On a fait une fête vraiment cool, qui a duré quatre jours: un gros fuck aux condés, qui ont laissé faire, et puis on s'est cassés de Lille. Musicalement, on était déjà bien originaux dans le hardcore. Plein de gens disaient que ce genre les faisait chier, surtout les nomades, mais on avait un gros délire hip-hop/hardcore.

On est partis à Milan fin 97 pour le Nouvel An. Alliés-Nés, ça a zappé, la moitié ne voulait pas bouger. On s'est retrouvés à cinq ou six avec Harold, Mick, Momo, à débarquer là-bas, et on s'est pris la claque: c'était méchant! C'était le début de Sound Conspiracy, quand tout le monde était connecté: OQP, Facom, Total Resistance, les Plugs, Foxtanz, Mononom et Olsad. On était bien dedans, dans l'effet de masse! Lors de l'after avec Total Resistance, on leur a demandé si on pouvait faire une petite sono à leur soirée, et on a fait du hardcore. Ils ne s'y attendaient pas, mais ça s'est trop bien passé, il y a eu connexion avec toute l'équipe. C'est un petit peu une chance parce qu'ils avaient déjà plein

d'*a priori* sur les sound-systems français bien bourrins. Du coup, on a enchaîné les soirées avec eux, toujours avec des petites sonos. Il y a eu aussi le teknival de Grossetto avec Olstad en mai. On a passé beaucoup de temps en Italie à partir de là, toujours en 98.

Au moment où Sound Conspiracy est parti en Inde, fin 98, une partie est restée avec Desert Storm. On s'est connectés pendant un an et demi/deux ans en Italie, jusqu'en 2000. On avait organisé deux soirées à Paris avant ça, et une à Rennes en descendant, mais vraiment très peu de choses en France, parce qu'on avait vite bougé où était rassemblé le gros du mouvement. Et surtout, ce délire de raves italiennes est vraiment très différent des raves françaises, moins uniformisé, on s'y retrouvait mieux : c'était super éclectique et très « punk tekno », alors qu'en France, ça commençait à devenir une mode.

■ Mrik

La séparation avec les autres Tellurik a duré une année peut-être, pas bien plus, jusqu'à fin 98. En Bretagne, on organisait encore des petites fêtes, mais à trois, c'est déjà plus compliqué à gérer. On est restés en contact tout de même. Harold et Mike passaient nous voir à Nantes, avec les Alliés-Nés. Tout le monde s'est retrouvé quelques mois après en Italie, on a rejoint le nouveau son : Tomahawk. Les premiers flyers Tellurik/Tomahawk datent de cette période, pendant l'hiver 98/99. C'est là qu'ont commencé les vraies années de la vie d'un sound-system, avec deux années complètes entre l'Italie, l'Espagne et le Portugal. À partir du moment où on a rejoint Tomahawk, il y a eu une émulation plus qu'importante : on était rivés sur la diffusion du son, de notre son, et il n'y avait pas de concession ! Notre réunion s'est faite naturellement à Rome, je crois, au squat de Fintek, pour commencer. On a fait les premières fêtes et puis on n'a pas arrêté ensuite, au rythme de tous les quinze jours, pratiquement, du nord au sud durant toute l'année 99, pas mal de dates jusqu'à Naples. On est ensuite

remontés pour aller chercher un camion en Angleterre, avant de rejoindre les autres qui étaient restés à attendre, c'était fête sur fête! En été, on faisait pas mal le circuit Italie-Espagne-Portugal, avec Total Resistance et Desert Storm, pendant quelques mois. Entre les passages Espagne-Italie, on a rencontré les Vomit. C'était un son des Alpes de Haute-Provence. Cette rencontre est également importante, car elle est un peu à la base de I.O.T. Quand on les a rencontrés, c'étaient surtout Mathieu et Jerem. Jerem (Mecha, Hadron) était un pro du pochoir et un bidouilleur sonore, et Mathieu (UNCX) un fondu d'informatique et un dessinateur de génie. Il a disparu l'année dernière. Il est à la base du concept I.O.T., du logo du label (le pac-man détourné) et de la majorité de la charte graphique. Je les ai rencontrés dans les Alpes. On s'est arrêtés pour voir une copine qui était chez eux, et le courant est tout de suite passé. Je suis même resté là-bas quelque temps pendant que les autres ont continué la route pour l'Italie. Les deux Vomit ont intégré le groupe directement. Cela donnait une sorte d'alliance « TMK/TLK/XVT » pour « Tomahawk, Tellurik et Vomit ». Tous ces gens ont continué ensemble pour, à la fin, arrêter avec tous ces blazes et ne garder que Tomahawk. Dès octobre 98, on a écrit Tomahawk, tout court, sur les flyers. De toute façon, on faisait les choses ensemble, il n'y avait pas besoin de se faire chier avec cinquante mille noms.



■ Ivan¹

En 95, après deux années de découverte intense de la techno et des teknivals, j'étais bien à fond dans les produits, et je me suis dit que mon cerveau commençait à ne plus trop bien fonctionner. Je suis parti à Lyon en solo, faire une formation. Je ne connaissais plus personne, j'ai arrêté de boire, de

1. Voir « Premiers pas ».

fumer et tout le reste pendant un an. J'ai passé un BEATEP auprès des personnes handicapées. J'avais découvert un monde de différence. Sur l'année, je m'apercevais qu'il y avait des sacrés humains derrière des apparences, ils me touchaient par leurs histoires. J'ai toujours été attiré par la différence, que ce soit dans les quartiers, aussi, ou dans toutes les situations : les gens qui sont en marge. Les fêtes, les gens qui voyagent en camion, ce sont des gens en marge. Dès les premières années, tu t'en rends compte, avec les camions-maisons, les enfants etc.

Au terme de mon année à Lyon, je suis tombé sur Pat et Manu, deux vieux potes de Besançon, qui descendaient dans le sud, à Peyruis (dans les Alpes de Haute-Provence). On a atterri dans une maison à plusieurs. Il y avait des machines, des boîtes à rythmes, des synthés. On s'est testés, on a découvert plein de choses. Guilhem et James avaient des machines (Guilhem avait bougé un peu avec les OQP, à Berlin etc.). Dans le sud, il y a plein de free parties à droite et à gauche, et tu ne vas plus trop travailler... Là, ça devenait du 100 %, un mode de vie. Le but, c'était un rêve de sound-system, qui n'a jamais eu lieu. Personne n'avait d'argent pour acheter du pain, alors pour acheter des enceintes ! On ne payait pas toujours le loyer, on mangeait à la Croix-Rouge. On apprenait : tu n'as pas d'argent, il te faut des idées et des plans. On ne bossait plus, sauf parfois trois sous de fruits, de temps en temps. Après Peyruis, il y a eu le déménagement à Volonne, en 96. On voyait Ubik souvent, TKO aussi. La rencontre avec Marko a eu lieu dans une fête Ubik, on est devenus bien potes. Vomit, c'était une bande qui squattait souvent chez nous, à Volonne. On a joué pour eux aussi, sans jamais intégrer un sound-system, on en voulait un à nous ! Et puis ça ne s'est pas présenté. Après, on a eu tout le passage de la bande Tellurik et Tomahawk. Ils étaient là avec nous pendant quelques mois. On allait faire des fêtes, toujours.

On a squatté un gros mas provençal au-dessus de Volonne, l'année suivante. Ça servait à la base de squat de campagne aux chasseurs.

Les Corrosive sont aussi venus s'installer chez nous, et ils ont habité à Saint-Auban après, où ils louaient une maison. C'est parti rock'n'roll dans la région, c'était le chaos ! Les technoïdes à chiens débarquaient ! Entre-temps, on est partis en stop dans les pays de l'est faire des teknivals. On jouait toujours de la musique.

Il y avait une espèce de communauté avec la bande qu'on s'était trouvée, avec une bonne énergie, même si ce n'était pas un sound-system. Ça véhiculait beaucoup de gens qui sont passés autour de notre noyau : Tellurik, Tomahawk, Corrosive, plein de monde ! Il y avait plein de choses qui se passaient, de l'entraide. J'aime bien cette dynamique à plusieurs. Le goût du voyage m'entraînait parfois loin, en stop, en camion, ça dépendait des moyens du moment, le but était de voyager : la Hongrie, la Tchéquie, la Slovaquie. Il y avait les teknivals, mais aussi des fêtes trance, des *rainbows* (la Hongrie en 99¹) et puis tout le voyage autour. Je rebossais parfois, aux pommes, ou comme éduc/animateur.

On nous a virés de Volonne vers 98-99. Un copain nous a passé une maison dans l'arrière-pays niçois, dans les bois. On est partis avec toute la bande s'isoler dans la montagne. Mais Jerem tournait avec Tomahawk, il n'est pas venu avec nous. Pendant un an, j'ai retapé une maison. Tout cela était ponctué de virées, en été, en hiver.

■ Mrik

Les meilleures fêtes auxquelles j'ai pu participer se sont déroulées en Italie (sauf peut-être Cáceres au Portugal, ceux qui y étaient seront d'accord). Je parle de l'atmosphère générale de la fête, de la manière de la faire et de l'affluence. En Italie, chaque soirée ramenait entre cinq cents et mille personnes facilement, avec une ambiance très festive, loin de ce que l'on a pu vivre par la suite. Les fêtes duraient deux, voire trois jours non-stop. Certains

1. Voir « Rave vs free party ».

Italiens rentraient chez eux, prenaient une douche et revenaient le dimanche soir, c'était assez hallucinant. La hardtek commençait à arriver et il n'y avait déjà plus trop de hardcore à nos soirées. On commençait drum & bass jusqu'à 2 heures du mat, puis tekno, et enfin hard tekno. La kétamine n'était pas trop présente à ce moment-là, ou en tout cas cela sautait moins aux yeux. On n'avait pas d'emmerdes avec la police, on s'en tirait toujours sans trop de problèmes.

Quant à Cáceres, cela reste une fête marquante car nous sommes arrivés dans un festival reggae. C'était juste avant notre passage au Portugal avec Total Resistance et une fête près de Lagoa Azul, en été 99. Le public était là pour du reggae et la plupart n'avait jamais eu l'expérience de la musique électronique de cette manière, c'est-à-dire gratuite et diffusée ainsi. On s'est dit au début qu'on allait se faire emmerder, mais en fait tout le monde s'est réuni autour du son et ils n'ont pas arrêté de venir nous remercier, de tchatcher avec nous. Un dance floor plein ! La zik a été adaptée aussi, plus de reggae et de drum qu'à l'habitude. On s'est posés comme ça, un câble au-dessus de l'enceinte du festival. On avait demandé, un mec cool nous avait dit ok. Comme le festival finissait vers 1 heure du mat, tout le monde est venu, ça a été la grosse affluence devant le son ! Du moment que tu prends la peine d'adapter ce que tu diffuses, sans bien sûr compromettre tes goûts, ça passe toujours.

Durant tout ce temps, on était pratiquement toujours sur les routes, mises à part quelques pauses pour changer de véhicules ou pour voir la famille. Ça a été un marathon de soirées pendant pratiquement deux ans, principalement en Italie, qui s'est arrêté au bout de ces deux années. Je pense que nos organismes avaient bien pris cher, et que d'une certaine manière on avait vécu une pure épopée. Il fallait du neuf, on en a eu un peu marre, principalement avec mes potes de Tellurik. On est partis à l'automne 2000 pour le Brésil¹.

1. Voir « Road Trips 2000s ».

Ça devenait un peu trash, l'Italie, les fêtes commençaient à changer : beaucoup plus de drogues mal consommées et moins d'esprit festif, la guerre au plus gros son débutait en France. Dans les teknivals, tu écoutais les mêmes disques partout : les sound-systems étaient en train de perdre leur vocation, c'est-à-dire diffuser leur musique, et non pas la musique qui plaît forcément aux gens. J'ai eu la chance d'être avec un groupe de gens qui cherchaient en permanence quelque chose de nouveau en terme de diffusion. Les lives du *crew* permettaient ça, *via* Midilink, Arok, et Mecha aussi. On n'a jamais eu trop de monde sur notre son en teknival, tout simplement parce qu'on diffusait quelque chose de radicalement différent. À 3 heures du mat, il pouvait y avoir du dub, c'est ce que j'ai toujours aimé dans ce son : on passe ce que l'on aime. Dans un teknival, pourquoi jouer la même chose que tous les autres ? Autant créer un lieu qui permette aux gens de se soulager les oreilles des vingt autres sons qui envoient du boum boum vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

■ Tone Yo!

Quand Sound Conspiracy est revenu d'Inde, on a fait le jour de l'An 99/2000 ensemble, à Rousset. On avait ouvert un squat à Toulouse six mois avant la fête, et on les avait accueillis. Certains d'entre eux, qui n'étaient pas partis en Inde, traînaient avec nous. Ce teknival s'est passé tant bien que mal, après s'être fait virer d'Avignon, on s'est retrouvés à Aix. On a fait une chouette fête à la fin, mais bien rude avec les autorités. C'était vraiment révélateur du comportement des sound-systems et des ravers français : le lieu était trashé à mort. Avec Debbie, on était allés voir les condés à la fin, pour leur dire qu'on ne pouvait pas partir tout de suite et qu'il fallait qu'ils amènent des bennes pour que l'on propose aux ravers qui avaient le temps de ramasser les poubelles avec nous. Mais on s'est fait virer : « Vous laissez tout en place et vous vous barrez ! » Et ils ont mis dans tous les journaux que l'on n'avait aucune conscience. Après ça, on a fait encore six à huit mois de

soirées entre Montpellier et la Roque d'Anthéron, et puis on est partis pour le premier voyage pour les États-Unis en démarrant par le Québec.

■ Mrik

J'ai toujours refusé d'utiliser des noms qui ne représentent pas vraiment ce que c'est. Utiliser Tomahawk n'est possible que lorsque l'on est tous ensemble, sinon ça n'a pas de sens. I.O.T. (pour « In – Out – Thru », en langage midi, pour que les machines communiquent entre elles) est venu principalement suite à la rencontre avec UNCX, des Vomit. La première utilisation du nom est apparue en 99 avec l'idée du teknival au Brésil de l'an 2000, si mes souvenirs sont exacts. Il y a eu ensuite le I.O.T. *possee*, avec un premier skeud, les *States*, la tournée à l'est de l'Europe et l'Afrique, puis la création du label en 2004, avec UNCX, juste après l'Afrique et avec le soutien de tous les musiciens, qui viennent pour la plupart de Tomahawk. Je considère I.O.T. comme la représentation un peu plus « officielle » des sound-systems auxquels j'ai participé.

Un sound-system a pour moi une « mission » particulière, et un label en a une autre. Je n'avais pas envie de profiter de la renommée d'un groupe pour faire ma petite histoire, ça n'aurait pas été fair-play par rapport aux autres. Pour l'Afrique, on a gardé I.O.T., car j'avais l'idée de plus en plus précise de vraiment créer le label en tant que structure morale.

Plus tard, le Tomahawk sound-system s'est transformé en Drop in Caravan *possee* ! C'est un peu le bordel tout ça ! Le rôle d'un sound-system ne peut se dissocier des individus qui le composent. Une fois que l'alchimie qui a créé le groupe n'est plus là, continuer à véhiculer le nom est malsain selon moi, car il ne représentera pas la *vibe* que le groupe initial diffusait. L'apparition du Drop in *possee* vient de là : on s'est vite rendu compte qu'une bonne partie des membres qui avaient fait Tomahawk à ses débuts n'était plus

là, on a permis aux nouveaux arrivants de s'identifier mieux à un groupe en trouvant un nouveau nom.

Par la suite, Tomahawk et Tellurik, mutés en Drop in Caravan et en I.O.T., vont se retrouver et se séparer de nouveau à plusieurs reprises, au gré de nombreux voyages. Ils font partie des sons qui ont le plus bougé sur différents continents, et qui continuent de le faire aujourd'hui, sous d'autres noms et sous d'autres formes¹.

1. Voir « Road Trips 2000s » et « Mongolia Expedisound ».



RENCONTRE

La route et les teknivals ont été le théâtre de nombreuses rencontres et d'échanges dans toute l'Europe. Dans une société majoritairement sédentaire, le nomadisme de la free party a ouvert l'esprit de nombreux jeunes engagés à leur tour dans ce mode de vie marginal.



Jerem a rencontré la free fin 1999. Il a progressivement lâché ses études (il s'apprêtait à devenir lieutenant de pêche) et il est parti tout l'été 2000 en voyage avec des amis pour suivre la route des teufs et des teknivals du sud de la France¹.

■ Jerem

On est revenus en Bretagne, on a revendu le van pour acheter un poids lourd et puis 4 kW de son avec un pote. J'ai passé mon permis poids lourd : finie l'école, plus d'embarquements ! Je faisais les huitres encore, mais je ne voulais plus naviguer, je voulais partir plus loin. Je voyais, vu l'ampleur que ça prenait, que ça n'allait pas s'arrêter comme ça, je voyais bien comment c'était encore le feu sur le dance floor à 6 heures du matin, l'énergie qui se transportait ! On aurait beau eu ramasser des coups de matraque, ça n'aurait rien changé. Et j'en ai pris ! J'étais assez acharné pour aller dans les premiers rangs à jeter des caillasses aux keufs ! À Carcassonne, on a reçu pas mal de coups. Il y a eu des blessés. Étant donné mon milieu, je n'avais pas peur de la police².

On a donc aménagé le poids lourd grossièrement. On a seulement pris une assurance, mais sans passer par les mines ni changer la carte grise. On est repartis pour l'hiver, pour faire l'Espagne, Barcelone, des fêtes et de la promenade. Lego, Teknokrates et Hekate nous avaient dit qu'il fallait passer là-bas. On était tout jeunes, autour de dix-neuf balais, et ils étaient hallucinés de nous voir avec un poids lourd : on voulait faire notre place là-dedans, travailler avec des sons. Je ne pouvais pas rester sur le dance floor, ça n'a jamais été mon truc. À part sous l'emprise de drogues, je

1. Voir « Les premiers pas ».

2. Jerem est fils de Gitans forains.

n'ai jamais été à donf à danser, je voulais travailler, être acteur du truc. On est restés quelques mois avant de revenir en Bretagne pour six mois, quasiment jusqu'à l'été d'après, parce qu'on était en galère d'argent. On revenait pour travailler : faire les huîtres, du travail au noir, du *business* de camions etc. On est allés au teknival 2000 d'Aix-en-Provence, où l'on a rencontré quelques-uns des Kamikaze, et pas mal de gens de Sound Conspiracy. On était du genre à décoller le mercredi, à nettoyer la merde des autres, alors que tout le monde partait le dimanche. Ils nous ont dit qu'ils se rendaient l'été dans l'est, se faire le teknival de Tchéquie etc. Après un passage en Bretagne, c'était le départ au mois de juin 2000 pour la Tchéquie. On était dans les premiers Français à aller là-bas, il y avait surtout beaucoup d'Anglais et d'Allemands. Du coup, on a tracé dans l'est tout l'été. Le Czechtek était au nord de la Tchéquie, vers la Pologne, dans les montagnes. C'est la première fois qu'on s'est vus avec Lucka.

■ Lucka, née en 1981

En 99, j'avais découvert les petites fêtes de sound-systems tchèques. Durant cette même année, je suis partie aux États-Unis pour travailler car ma mère vit là-bas : c'était une bonne opportunité car, en Tchéquie, il était alors difficile de trouver du travail. Au tout début, j'ai aussi fait beaucoup de clubs techno/house. Pendant que j'étais en Amérique, tous mes amis sont allés au Czechtek 99. Ils m'ont dit que c'était terrible, qu'il fallait absolument que je connaisse ça. J'étais triste de ne pas y avoir été avec eux. Dès qu'il y a eu une fête, à mon retour, j'y suis allée directement. L'été suivant, en 2000, j'étais au Czechtek.



J'ai rencontré plein de Français, le sound-system H.E.V., on est devenus des amis très proches, et puis j'ai pris la route avec eux avec mon sac à dos. J'avais fini l'école, alors j'ai décidé de partir. Je me préparais pour un voyage tekno, ça me plaisait énormément : la musique, la communication entre les gens de toute l'Europe (Pologne, Allemagne, Angleterre, France, partout !). J'ai commencé à parler anglais à ce moment-là, parce qu'on communiquait tous dans cette langue. En fait, il n'y avait même pas besoin de parler : tout le monde se comprenait, tout le monde était heureux, cela a été un véritable tournant dans ma vie !

■ Jerem

Parfois, un seul regard en dit bien plus long que des mots...

■ Lucka

Il y avait des spectacles aussi ! Tout le monde était gentil, on t'invitait à participer... Ce n'était pas comme aujourd'hui, c'était très ouvert, on t'offrait beaucoup.

■ Jerem

C'était fusionnel, cet été-là. Moi, c'était vraiment ce que je recherchais. Plus baba, moins punk.

■ Lucka

J'aimais vraiment tout le monde !

■ Jerem

Tu étais un peu innocente, tu ne voyais pas tout ! Dans le milieu tek, en France, il y a vachement de vice ! Tu t'en es aperçue, parce que lorsqu'on s'est mis ensemble, je t'ai ouvert un peu les yeux : « Il faut vraiment faire attention avec qui tu traînes ! »

■ Lucka

Les Français m'ont dit: « Viens avec nous, on va en Allemagne. » Je les avais suivis, je faisais la cuisine, je nettoyais aussi. Ils étaient très gentils: j'ai ressenti ça comme si c'était une nouvelle famille, et je pensais que tout le monde était comme ça. Après, moins. Chez nous, c'est plus *love*: on est comme ça. J'étais super engagée dans la free. Je n'avais pas vu les abus, la violence. Je les ai vus après. J'ai fait connaissance avec les amis de Jérémie en Tchéquie: les Kamikaze. Mais lui, je ne l'ai pas beaucoup remarqué. Après, je suis partie en Allemagne, et les Kamikaze se sont posés juste à côté, ça a suscité un contact énorme. C'est là que je l'ai réellement rencontré.

■ Jerem

On avait posé deux sons là-bas: Kamikaze avait mis un mur et on avait monté un chill-out à côté, avec un Anglais dont le son s'appelait Lorax. Il y avait un super vent, et tous les sons s'étaient mis dos à lui. On est arrivés à donf: face au vent! Le dimanche matin, à 6 heures, une grosse tempête s'est levée. On avait mis des bâches pour s'abriter derrière le son, le vent s'est engouffré et notre son est tombé. Mes caisses sont tombées sur les amplis, il n'y a eu qu'un de cassé, rien d'autre. C'est du costaud! Mon but était de me mettre avec d'autres pour faire un son plus gros. Je faisais du live, j'avais deux electribes: une verte et une rouge, les anciennes. On délirait avec ça, on était acharnés! Il y avait toujours des gens qui venaient. Après, on est partis avec Kamikaze sur Berlin pour une fête dans un squat, on y est restés un mois. Et puis on est allés en Hollande à un teknival. Ensuite, on est restés avec des Français dans un squat là-bas.

■ Lucka

Je suis allée au Dutchtek aussi avec H.E.V. On devenait très amis avec Jérémie, on était très soudés, on restait tout le temps ensemble.

■ Jerem

On est restés en Hollande parce que Kamikaze s'est fait saisir le son sur le teknival. Cette année, on nous l'a saisi deux fois ! Tout le monde avait quitté le lieu, sauf Kamikaze. C'était comme ça, ils s'en foutaient : « On ne bouge pas ! » Même s'ils se faisaient prendre le son, ils s'en foutaient. Le délire, c'était se jeter dans la gueule du loup, ils étaient barjots ! C'étaient des punks, à la base. Moi, j'aimais bien ça, parce que c'étaient des tarés. Souvent, ils posaient le son et on faisait des petits chill-out à côté. On est restés avec eux pendant deux ans et demi.

Ce coup-là, en Hollande, on avait ramassé le matos juste avant la saisie, à l'arrache : dans le camion on avait tout jeté, tout le son et toute la déco. De là, on s'est dit que c'était mort, qu'il n'y avait plus de tekos, et des copains nous ont appelés : « Mais non, on est au bord d'un lac, au sud de la Hollande, c'est reparti ! On refait péter ! »¹ On est descendus pour reposer avec un petit sound-system français.

■ Lucka

Après, je suis partie en France, j'ai fait les vendanges en Champagne, près d'Épernay, j'ai travaillé un peu pour rembourser le voyage. J'ai pu me payer un billet et je suis retournée travailler en Amérique. J'ai invité mes amis avec moi, en Floride. J'y ai passé six mois, ma mère me disait : « Reste ici, tu peux avoir du travail, tu peux tout avoir ! » Je lui ai répondu que je voulais acheter un petit camion et faire le tour de l'Europe. Je ne pouvais pas rester, c'est vraiment très différent, là-bas, les gens ont tous des grosses bagnoles. Je leur montrais des photos : « Regarde, tu ne connais pas ça, les free parties ? Il y en a ici ? » Je cherchais ça en Floride. Ma mère me disait que j'étais dingue, elle ne comprenait pas, elle avait trop peur pour moi ! En revenant, j'avais un peu de sous, je suis arrivée juste un mois avant le Czechtek 2001, en juin. J'ai

1. Voir les propos de PY dans « Génération 2000 ».

quitté Prague, je suis repartie sur la route un mois, en France, parce que les gens m'ont saoulée en Tchéquie.

■ Jerem

Dès que tu as de l'argent là-bas, ça se passe mal.

■ Lucka

Je suis partie avec quatre copines en France, on vivait sur la route. À Nîmes, à Antibes, je dormais sur la plage, à gauche et à droite. J'ai fait des tresses dans la rue, pour manger avec mes copines, parce que je ne voulais pas dépenser l'argent pour mon camion. Je suis arrivée ensuite directement le jour du Czechtek avec mon sac sur le dos, et on s'est retrouvés avec mes amis. Jérémie n'était pas là, il était en Roumanie. Puis je suis allée en Espagne, et c'est là qu'il m'a retrouvée.

■ Jerem

Moi, j'étais revenu en France entre-temps, on s'était fait toutes les fêtes d'Espagne, en hiver, avec Kamikaze, après avoir récupéré le matériel en Hollande. On s'appelait alors K42, et après ça, le son s'est divisé en trois, on a fait Pirate Family, K42, c'était fini, et Kamikaze, il ne fallait plus en parler: c'étaient trop de teufs et trop d'embrouilles autour de tout ça. Il y avait un problème de communication culturelle entre les Allemands, les Français et les Anglais. On ne voyait pas les choses pareil!

Il n'y avait pas vraiment de musiciens dans Kamikaze, c'étaient la plupart du temps des gens invités qui venaient jouer. Mais le son était très bon: une partie avait appartenu à Pink Floyd, toutes les basses et les sub. Un vieux son, bien robuste, il avait une chaleur. Les mecs, c'étaient des punks, ils n'aimaient pas tant que ça la techno, en fait, et quand ils mixaient, c'était la ramasse! C'est

pour ça qu'on s'était bien entendus avec eux, parce qu'ils avaient pas mal besoin de zikos. On était un certain nombre de Français à faire de la zik avec eux. Il y avait Jérôme (Arobass), qui tournait pas mal, et il y avait aussi les Italiens de Latitanz : on a bien kiffé avec eux ! Kamikaze, c'était vraiment le pur son traveller !

Entre-temps, durant l'hiver 2001-2002, K42 organise aussi quelques fêtes en France. Lors de l'une d'entre elles, en Ardèche, une personne est surprise en train de voler des autoradios sur le parking. Elle est amenée nue sur le dance floor, avec les fruits de son larcin attachés autour du cou.

■ Jerem

On l'avait attaché tout nu devant le son, et il avait pas mal ramassé. Quand on l'a détaché, il est allé à sa voiture et il s'est garé devant le son. Au bar, il nous a sorti des tas de bouteilles : son coffre était rempli. On lui avait fait un traquage mental, il avait pris cher ! Il est resté tout le dimanche et tout le lundi à nettoyer avec nous, on lui a changé la vie. « Les gars, vous m'avez fait tout capter ! J'étais une putain de racaille, je n'avais rien compris ! En fait, c'est vous qui avez raison ! » Après, on le voyait à toutes les fêtes. On lui a retourné la tête ! Il était encore plus chéper que tout le monde...

En avril 2002, à la fin d'une free party à Gaël, en Bretagne, le lundi matin, alors que le son tourne encore, une charge de gendarmes interrompt violemment la fête. Kamikaze se fait saisir avec Oxyde et Latitanz.

■ Jerem

Les flics avaient saisi les amplis, les live sets, les vinyles et les *lights*. Ils ont gardé les vinyles et les *lights* : perdus ! Ils ont chargé ça comme des sagouins en coupant notamment les câbles des speakons parce qu'ils ne savaient pas les enlever en tournant, ces abrutis ! Le mec n'en avait rien à foutre, il coupait avec une pince en nous regardant, et on hurlait, laisse tomber ! Moi, j'ai pris une



Un paysan
se joint
à la fête, son
Epsylonn/
Otoktone.

K42, Barjols,
octobre 2001.

patate par un flic: on était impuissants, on ne pouvait rien faire! Ils nous avaient encerclés et ils avaient écarté tout le monde, il ne restait que les gens des sons derrière. Il y a eu un Italien de Latitanz embarqué, deux Kamikaze aussi, et Yann d'Oxyde. Le soir, au Wagon¹, on est allés à un concert punk et on s'est bien défoulés en pogotant. On était en plein dans la loi², je le sentais! On avait déjà fait des teufs sur la gravière, à Brocéliande, là-bas, avec des petits sons bretons, et ils avaient déjà eu des soucis. Je sentais qu'il y en aurait encore: ça n'a pas raté!

L'été, on est allé en Hongrie, on ne voulait pas aller au teknival de Tchèque, on a fait une fête au bord d'un lac à Budapest. Ça n'a pas très bien marché, on n'avait pas de contacts, c'était vachement branché metal, là-bas. On a laissé tomber. Du coup, direction la Roumanie, où on a fait des fêtes dans un bar, au bord d'une piscine, à Timisoara pendant quinze jours, pour des fêtes tous les week-ends. Ce n'était pas mal! C'était un bar/paillotte, bien branché zik commerciale: on jouait à fond d'acid techno et ils kiffaient bien. On a fait des bons contacts, puis on est partis dans les Carpates, on a traversé en camion pour se rendre à Sibiu, dans le sud de la Roumanie.

Je suis parti trois jours avec des Tziganes rencontrés là-bas. Normalement, j'étais parti pour une heure, et je suis resté trois jours, en roulotte. Le père parlait français, un gros de 120 kg avec son pote, le petit, à côté, qui n'avait plus de dents. Dès qu'il parlait et qu'il rigolait, l'autre lui mettait des tartes! À la fin de la journée, il avait la gueule comme ça, et le matin, il revenait voir son pote! Ils buvaient de l'alcool de patate toute la journée, je buvais ça avec eux et je n'arrivais plus à décoller, j'étais complètement bourré! Les autres commençaient à se demander où j'étais, mais ils étaient collés aussi dans les Carpates, c'était trop bien, un paradis sur terre! En Roumanie, aussi, lors d'une teuf, il y avait des bûcherons qui n'avaient pas de phares depuis au moins dix ans sur leur trac-

1. Squat de Saint-Brieuc.

2. Voir « La loi », « Génération 2000 » et « Epsylonn ».

teur, ils traversaient de nuit les montagnes comme ça. On a pris les feux de bas de mon camion qui ne servaient pas et avec mon pote, on les a montés sur le tracteur avec un interrupteur. Les gars ont fait le tour du village pour montrer à tout le monde qu'ils avaient des phares sur leur tracteur! Du coup, tout le village est revenu avec lui, et ils nous ont donné plein de trucs: on était claffis de bouffe, même un mouton vivant! On l'a saigné, et on l'a bouffé sur place. Ils nous ont fait une fête parce qu'on leur avait mis des phares, ça leur avait changé la vie!

Le copain avec qui j'étais dans le camion était avec une Anglaise, mais elle était en Tchéquie. Du coup, on est partis de Roumanie pour la rejoindre, et je me suis dit que peut-être que la petite Lucka allait être là-bas? Je ne pensais qu'à elle, j'avais flashé direct. J'ai rencontré des potes à elle: « Tu n'as pas vu Lucka, elle est où? » « Elle est en Espagne. » J'ai dit à mon pote: « On s'arrache en Espagne! » On est passés par le sud, chez lui, pour prendre des thunes et récupérer du matériel, puis on y a été direct! Tous les autres nous ont rejoints là-bas. Avec des gars des DpraV, c'est nous qui avons ouvert le site où il y a eu le teknival, en septembre 2002, là-haut, à Tarragone.

Ce site est vraiment magnifique: une ancienne base militaire abandonnée qui culmine à 1 000 mètres, avec une vue plongeante sur la mer Méditerranée, une piscine olympique (vide, bien entendu), une piste d'envol pour deltaplane. Chaque son peut se choisir sa maison, son espace, au sein d'un village totalement vide, perdu dans la forêt.

■ Jerem

Au teknival, on n'a pas posé, mais j'ai retrouvé Lucka! Je lui ai proposé de venir avec moi pour récupérer mon camion en France, où on s'est mis ensemble, puis on est retournés encore en Espagne pour rejoindre nos potes. On a fait le 23^e Bordel entre Tarragone et Barcelone, et puis on est remontés et on a ouvert un squat pendant

l'hiver, sur le site du teknival, avec Cirkus Alien¹, pendant deux mois. Ils avaient fermé le site, mais on a retiré les cailloux. On a fait le cuivre là-haut, notamment.

■ Lucka

Le Bordel, c'était petit, ça faisait famille. Il n'y avait que cinq sound-systems : un anglais, un tchèque, un polonais, un allemand et un cinquième. Il y avait des enfants, des familles : ils jouaient avec des ballons de protoxyde d'azote trouvés par terre, ils étaient vraiment heureux. En Pologne aussi, c'était très fréquent : les enfants et les papys venaient aussi danser, et ils repartaient retournés à la vodka. On les servait gratuitement, et ils regardaient dans nos camions : « C'est super beau ! » etc.

■ Jerem

Le but du voyage, je n'y pensais pas vraiment, c'était un peu inconscient : on rencontrait des gens parce qu'on était là-bas, on privilégiait les relations humaines. On était une belle bande de chépers, et pour les gens qui arrivaient de l'extérieur, c'était le délire ! Montrer ça dans des endroits où il n'y en avait pas, aller plus loin, comme les autres qui ont roulé jusqu'en Inde², et puis retrouver une sorte de sérénité... C'était plus sain qu'en France où le phénomène était déjà vachement connu et médiatisé. On retrouvait une ambiance comme la France de 93, c'étaient les meilleurs moments ! La Roumanie, c'était calme, il n'y avait pas de drogues, on n'en avait pas. La vodka et nous, c'était tout !

On n'avait pas de drogues, mais on avait quand même du LSD ! Pour moi, ça n'a jamais été une drogue, c'est un médicament, c'est fait pour ouvrir l'esprit, pour changer le monde : je pensais qu'on faisait la révolution mentale ! Je le voyais comme ça, vu que j'avais

1. Un des plus vieux sons tchèques.

2. Voir « Sound Conspiracy ».

réussi à changer ma façon de voir, pourquoi pas sur toute l'Europe, ou sur le monde entier ? Planète LSD !

Ce qui me faisait kiffer, c'était de voir tout le monde chéper sur le dance floor le matin. C'était mon délire : à 5 heures du matin, tout le monde fusionnait, d'un bout du dance floor à l'autre, plus besoin de se parler, tout le monde était à fond ! Maintenant, je ne pense plus pareil, mais à ce moment, je le voyais vraiment comme ça, jusqu'au moment où on a eu Adam, notre fils, en 2003. Ça nous a calmés ! On est restés tout un été chez mes parents, c'était la canicule, on s'est mis au vert, grave. Mes parents sont sédentaires maintenant : on était bien, il faisait frais. On s'est mariés, parce que sinon Lucka était illégale en France, la Tchèque n'était pas encore en Europe. Il y avait plein de monde de Kamikaze, c'était pas mal ! Après, on est repartis. Adam avait quatorze jours qu'on est déjà allés à Astropolis¹, où on a retrouvé Kaos, les Conspiracy etc. Cet été, tous nos potes y jouaient. Ensuite, on est allés l'hiver en Tchèque, chez les parents de Lucka.

■ Lucka

On est repartis direct, on n'avait même pas l'isolation du camion, encore ! J'ai passé mon permis là-bas.

■ Jerem

On est restés jusqu'à début décembre. À un moment, il y a eu un gros froid, -20 °C, et la neige est montée. Le camion ne démarrait plus, on commençait à avoir bien froid, et dès que la neige a un peu fondu, on a réussi à démarrer. On est rentrés en France, dans le sud, avant d'aller au Nouvel An 2004 avec les Kamikaze, en Italie, dans une grosse usine. C'était plus tranquille au niveau des keufs, en Italie, mais c'est clair qu'il y a des arrachés. À la fin, on en avait un peu marre.

1. Festival de musiques électroniques brestoises.

■ Lucka

On a ensuite fait des petits tours et on s'est posés ici, à la Villa, en 2007¹. Ça se passait bien, tout ça, avec Adam. Il était tout petit, il ne captait pas vraiment.

■ Jerem

Maintenant, il ne kiffe plus trop les fêtes. Il y a été tout petit, et il n'aime plus vraiment : la musique le gêne, il dit qu'il a mal à la tête. S'il a des potes avec lui, c'est cool... Il a vécu là-dedans depuis tout petit, il n'a connu que ça, du coup, ça le gave. Des fois, il nous dit ça, mais la fois d'après il nous dit que c'était trop bien.

■ Lucka

Il faut des trucs dans la journée, des balançoires etc. Il faut choisir les fêtes : on a arrêté les teknivals, on ne fait que des fêtes comme celle des Epsylonn/Tomahawk où l'on va aller, en extérieur, dans la nature².

■ Jerem

J'ai toujours traîné un peu avec tout le monde. Le son avec lequel on a le plus bossé, c'était K42/Kamikaze, mais on a toujours été avec plein d'autres. Et puis avec le gosse, on a rencontré encore plus de monde !

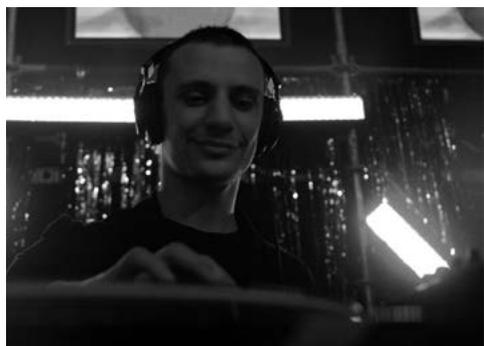
Jerem et Lucka s'installent ensuite à la Villa, à Rennes. Ils vivent toujours en camion avec leur fils³.

1. Voir « La Villa ».
2. Septembre 2009.
3. Voir « La Villa ».



HERETIK: « ON PÈTE PARIS! »

Heretik, né en 1996, arrive à la fin de la première génération des sons français. Avec différentes organisations de fêtes particulièrement culottées et fort bien menées, ce sound-system a marqué les mémoires des teufeurs et s'est imposé comme un des piliers de la scène parisienne au moment du passage à l'an 2000.



Le parcours des Heretik va être suivi au travers du récit de Ben, qui a découvert son premier teknival en 1996, à l'âge de dix-sept ans. Les Heretik étaient déjà constitués. Ils sont issus du même quartier que lui.

■ Ben, né en 1979

Un jour, en 94, la copine d'un pote, qui avait deux-trois ans de plus que nous (genre dix-sept ans), nous a traînés dans une rave dans le bois de Vincennes, un truc complètement improbable. J'ai vu des gens habillés de toutes les couleurs, déguisés. J'avais fait le mur pour y aller. Petit bout d'ecsta etc., ça m'avait marqué. Tout cela était vraiment dans l'idéal que tu peux avoir de la rave: une grosse teuf, hyper colorée. Les DJ venaient danser avec le public devant, en laissant les platines tourner, ça ne s'arrêtait jamais: à midi, ça durait encore.

Un peu après, avec une petite équipe, on a enchaîné: on allait à toutes les teufs commerciales, les trucs à 100 balles, tous les week-ends. J'avais quinze ans et deux ans d'avance au lycée, et j'étais donc avec des mecs plus vieux, c'est pour ça que j'y suis allé super tôt. Je faisais déjà du *business* de taz à l'époque, à quinze ans, et je gobais tous les week-ends. Il y avait plein de fêtes, aux entrepôts de la Plaine Saint-Denis etc. En 96, on a entendu parler d'un teknival, sans savoir vraiment ce que c'était, j'étais en vacances en Bretagne avec des potes. Juste avant, je suis allé voir Kraft et je ne sais plus qui jouer dans un club, et j'ai rencontré les Teknokrates pour la première fois, ce sont des mecs que je vois régulièrement maintenant. On avait fait la fête dans le club, on était à balle! De là, on est partis direct du club au teknival (à Saint-Malo-des-Trois-Fontaines, c'était le dernier de la saison, fin août).

Il y avait les mecs des Heretik que je connaissais déjà, parce qu'ils étaient de mon quartier. Je crois qu'ils n'avaient même pas vraiment de son, un van et deux-trois caissons à la con. Je savais ce qu'ils faisaient mais je n'étais pas encore du tout dedans. Après ça, j'ai arrêté complètement les raves commerciales, c'était mode free. J'avais trouvé le truc parfait, la liberté! Par rapport à mes trucs de gamin, d'anarcho, je cherchais un truc comme ça, que je ne trouvais pas chez les punks, ce n'était pas vraiment libertaire. Dans les squats, les concerts se passaient dans des salles pourries avec des mecs qui ne savaient pas jouer. Et puis c'étaient des teufs en plein air, ce qui changeait des entrepôts de Rungis à 10 keusses, avec la sécu. Là, il n'y avait personne qui te faisait chier. On est restés quatre jours au teknival, on a rencontré énormément de gens, tout le monde était cool! Vraiment, il n'y avait pas ce truc du regard des punks qui ne me trouvaient pas assez punk pour eux en étant gamin. J'ai revu les Teknokrates, des mecs que je connaissais, plein de monde! J'ai adoré!

Je me suis rapproché des Heretik, et on a enchaîné les teufs: Teknokrates, Furious, LSDF, Psychiatrik... Tous les week-ends! On rencontrait plein de monde, je n'ai jamais arrêté. Super vite, six mois après, en 97, la décision était prise de monter un sound-system: LSR (Last Sound Resistance, ou La Sale Race). On faisait des petites fêtes dans les champignonnières etc. J'étais inscrit à la fac, mais j'y suis allé seulement quatre fois, et c'était horrible, je me demandais ce que je foutais dans l'amphi! J'étais en éco, par défaut, parce que j'avais barré tous les autres choix. Et puis il y a eu le blocage de Tolbiac: deux mois de grève, un gros bordel! La fac était occupée, et il y avait des fêtes dedans. Un sound-system de voyageurs anglais est carrément venu faire une teuf dans la fac de Tolbiac: des camions, des plaquettes de trips, une bande complètement invraisemblable, toute la nuit dans la fac occupée! Incroyable! On faisait les manifs, et j'étais encore dans le trip post-punk, j'étais pas mal dans les combats de rue contre les CRS, dans les manifs, habillé tout en noir. On était à fond!

C'est vrai qu'à quatorze ans, je lisais Bakounine et Proudhon, des pavés comme ça ; ma famille était de gauche. Du coup, j'étais à fond dedans. Entre-temps, j'avais été séduit par le punk, plus par la philosophie que par la musique, dont je n'ai jamais été fan, à part les Bérus, Parabellum et deux-trois trucs français, pas trop les Anglais. Tout gamin, j'allais dans les squats punks à Montreuil.

On a continué avec LSR, notre petit sound-system. On invitait des mecs des Heretik et des Corrosive à jouer dans nos fêtes. On avait acheté le son (un petit 5 kW avec deux châteaux) en un seul coup, avec le *business*. On l'a explosé direct la première fois qu'on l'a sorti : tout dans le rouge ! Je m'étais renseigné ensuite, et après avoir réparé, on a continué les petites soirées, en se faisant parfois aussi prêter du son à droite et à gauche. J'allais à toutes les premières Heretik, le son qu'on avait leur servait de retour. À cette époque-là, dans ce que je vivais, tout le monde apportait sa pierre à la fête : que les mecs fassent des crêpes ou du son, pour moi, tu apportais une pierre à l'édifice.

On ne savait même pas mixer ! Avec nos vieilles platines pourries, on s'entraînait à tour de rôle avec les mêmes disques : des Micropoint ou dans le genre, on apprenait, quoi ! À chaque fête, les meilleurs d'entre nous jouaient, et on faisait venir d'autres mecs. Nos petits flyers minables étaient faits sous CorelDraw, fallait voir mon niveau de graphisme ! J'avais LSR, et peu à peu, j'aidais aussi dans l'organisation des trucs Heretik. J'étais le plus jeune et je n'avais qu'une place minime : ils avaient deux-trois ans de plus que moi. J'aidais à porter des trucs, j'étais tout le temps là. Les mecs de mon groupe n'étaient pas tous à fond, ils n'étaient pas illuminés comme moi. Heretik était le groupe qui envoyait grave, à côté, et que je connaissais, ils étaient de mon quartier. Ils avaient un local au fort de Champigny. Je suis rentré dans une école d'ingé-son, à la SAE (School of Audio Engineers), en 98, après deux ans de fac à rien foutre, parce que je voulais apprendre à brancher des sound-systems. Je n'y suis allé que pour ça, alors que j'étais en fait dans une école d'ingé-son studio.

En 98, il y a eu l'accident. Heretik s'est installé dans une maison à Aulnay, où je dormais tous les week-ends, j'y passais ma vie. C'était une maison de cinq pièces louée à cinq ou six, chacun avait une chambre. On avait tout le son au sous-sol, avec les platines, et tout le monde habitait là-bas. Le soir d'avant, je suis parti pour aller dans une fête pourrie en Bretagne, une free, et c'est une des seules fois où je n'ai pas dormi là-bas. Ça a été la cata ! Ils nous ont coupé l'électricité et le gaz en plein hiver pour cause de non-paiement des factures. On avait d'abord mis le groupe électrogène dehors, mais à cause des plaintes des voisins pour le bruit, ils l'ont mis dans la cave et tout le monde est mort. Il y a eu six morts sur huit personnes, dont deux du groupe. Deux semaines avant, jour pour jour, un autre membre du groupe s'était suicidé en se jetant sous un train à la gare d'Aulnay. Trop de prods : il n'arrivait plus à redescendre. Franchement, c'était super dur ! C'était le carnage. Une autre partie du groupe, encore plus trash, vivait dans une maison à Joinville, et ils étaient à Aulnay, cette nuit-là.

Quelques mois après, ça a dû être la dernière fête LSR, sur une péniche, un truc payant en mémoire des disparus, avec un mec de chaque sound-system. Après, je suis rentré chez Heretik. Ceux de chez nous qui étaient motivés ont rejoint le groupe : ils voulaient rameuter du monde pour continuer, il y a eu des arrivées à ce moment-là. On était à fond dedans, on ne pouvait pas arrêter. Dix, vingt, trente, quarante personnes motivées, des camions, des mecs qui n'avaient peur de rien ! C'étaient mes potes, ils étaient cool, ils étaient super costauds, des rugbymen ! C'était une grosse force de frappe, des purs musiciens, et ils en voulaient, je n'y serais jamais arrivé avec d'autres groupes ! En 98, on m'a dit que j'étais officiellement intronisé, après un an : il y avait plein de gens autour, mais être dedans, c'était autre chose.

Après l'accident, c'était compliqué, mais on a repris du service : un peu moins de fêtes, le temps de se remettre. On a fait quelques free, et en 99, on a organisé la fête sous Bercy. Là, on commençait

à être hyper engagés : « On n'en a rien à foutre, on pète Paris, on ne va pas aller se cacher dans les bois ! » C'était l'ancienne gare de fret de Paris-Bercy. On était super motivés, on voulait faire des gros coups ! Par crainte de se faire massacrer par les flics, parce qu'il y avait pas mal d'embrouilles à cette époque-là, on avait fait venir un type qui bossait pour *Trax* (Arte) et qui voulait nous suivre. Personne n'était trop chaud sur les médias, surtout à cause de *Rock&Folk* : il y avait eu un article de plusieurs pages qui parlait du drame, parce que John avait répondu à un journaliste, ça nous avait rendus furieux. Après avoir convoqué le mec d'Arte, on lui avait mis un gros coup de pression, tous habillés en noir¹.

À 2-3 heures du mat, une compagnie de CRS est arrivée avec un jeune lieutenant, super énervé, qui nous a demandé de dégager et qui nous a menacés de charger. Je lui ai dit qu'il y avait deux mille personnes, qu'il n'y avait pas d'autre sortie, un seul et unique accès, et qu'il allait charger sur des jeunes qui n'avaient rien fait, que c'était hyper dangereux. Le mec m'a répondu qu'il n'en avait rien à foutre, et je lui ai demandé de répéter parce qu'on n'avait pas bien entendu. Là, le mec s'est retourné et il a vu la caméra d'Arte, ça l'a énervé grave, il a promis de revenir. Je suppose qu'il a dû appeler le préfet, on ne l'a jamais revu.

À 11 heures du mat, une fois tout fini, tout plié, on était en train de dormir à moitié sur les caissons : tout avait été rassemblé au centre du truc. D'un coup, des bruits de bottes : une compagnie de CRS nous encercle en entier. On était une trentaine au centre, avec autour de nous un mec tous les mètres. On pensait qu'on allait se faire massacrer, sous Paris, dans le noir... Le préfet de Paris sort du groupe, Massoni, il arrive en uniforme d'apparat (je suppose qu'il devait y avoir un truc après). Il nous a regardés et a fait : « D'accord. Tout s'est bien passé. Vous avez eu de la chance ! » Et il a claqué des talons. Les cent mecs autour ont tous claqué

1. Damien Raclot-Dauliac est aujourd'hui le réalisateur du film *Heretik, we had a dream*.



Heretik,
Piscine Molitor,
Paris,
avril 2001.

des talons, et ils sont repartis comme ils étaient arrivés! On était abasourdis! Je pense que c'était un joli coup de pression.

On avait fait un autre truc avant: une fête sans infoline, avec seulement écrit « Suivez le bruit qui court » sur le flyer, il n'y avait rien d'autre. On avait juste donné le point de rendez-vous à quinze-vingt personnes, et on avait eu deux mille cinq cents personnes! On l'avait juste dit aux shops et à quelques-uns. C'était un gros coup, c'était pour faire un truc différent. On n'était pas du tout dedans, mais quand tu y penses, c'est vraiment un truc de com', en fait.

L'été, c'était le voyage pour les teknivals, en Tchéquie, dans le sud etc. Sans être travellers, on faisait des bons trucs de quatre-cinq mois en camion, certains avaient des PL. Après Bercy, on a fait deux-trois autres fêtes, une tous les trois-quatre mois, pas trop, pour en faire des belles. Au moins trois mille personnes débarquaient à chaque fois, le mouvement a grossi, notre nom aussi. On avait beaucoup de son, les Furious et les Teknokrates nous prêtaient, des petits jeunes aussi.

En avril 2001, c'était la teuf dans l'ancienne piscine de Molitor, en plein 16^e arrondissement, en extérieur, cette fois. En rentrant dans l'endroit, c'était évident: « On fait une fête ici! »

Molitor, c'est deux mois de préparation. On était déguisés en ouvriers du bâtiment, on avait pé-ta des véhicules de la propreté, les trucs verts et gris, pour poser un faux truc de travaux sur tout un mur. Après l'installation, on avait attendu trois-quatre jours pour voir si ça passait: ça ne choquait personne. Puis la rue a été ventousée: nos caisses ont été garées sur toutes les places de parking autour. On s'était acheté des talkies-walkies, et puis des mecs se sont postés aux quatre coins autour. On cassait à la masse et à la barre à mine une ancienne entrée murée, quand les mecs aux talkies qui surveillaient autour disaient que c'était ok. Ensuite,



Lives Heretik,
(Core-tex
au fond),
sans date.

la palissade de travaux recouvrait le trou. La piscine a été nettoyée pendant des jours parce qu'elle était dégueulasse ! La palissade a servi de système de pont-levis en basculant afin d'en faire une rampe pour que les camions montent et rentrent le jour J. Un groupe électrogène a été installé dans un camion fermé, avec un tuyau pour l'échappement. On l'avait stationné deux jours avant dans le coin. Puis toutes nos bagnoles sont parties de la rue le soir même, remplacées par les camions. Pont-levis, son chargé, refermé : c'était invraisemblable ! On avait monté plein d'assos à la con avec des papiers, une sorte de micmac pseudo-juridique, et on avait distribué des tracts pour dire qu'on libérait les murs, qu'on était là pour revendiquer contre les lieux inutilisés. Mais notre but était de faire la fête dedans, c'est tout !

Il y a eu des visus : Teknokrates et Cirkus Road System (CRS), un spectacle post-punk. Ils tiraient de l'essence à 10 mètres de haut avec des extincteurs remplis d'essence, ce n'était pas super *secure* ! Mais ça s'est bien passé, c'était un vrai bordel !

Les flics ont débarqué, je suis allé les voir pour leur dire qu'il n'y avait pas de responsables, alors ils m'ont ordonné de dégager, et je leur ai demandé s'ils voulaient parler à quelqu'un ou pas. Le mec a râlé, et finalement, il a accepté. J'ai voulu savoir s'ils allaient charger, et il m'a dit que non. Par contre, on leur a raconté nos trucs d'asso, et il a été persuadé que c'était le DAL (Droit Au Logement) qui organisait, et qu'on allait squatter pendant quatre mois, il en était sûr ! « Arrêtez de me raconter des conneries, je vous ai reconnus, je sais très bien. » Comme il en était super convaincu, j'ai dit ok.

Quand on est partis, il n'y avait aucun flic : une seule voiture avec un mec des RG, rien de plus. Je l'ai cramé tout de suite : je suis allé le voir. Ils ont voulu complètement noyer le truc, il n'y a pas eu un pet de presse nulle part. Rien ! Ce truc n'a pas existé : pas une coupure de presse, silence radio...



TEKNIVAL DE MELUN, 1998

Le teknival de Melun (il se tient en réalité aux Écrennes, en Seine-et-Marne, le 1^{er} mai 1998) est connu comme le « teknival de la boue ». Apprécié différemment par les teufeurs, il a été le symbole de la résistance aux éléments extérieurs. Certains le considèrent comme représentant un certain esprit « hardcore » de la teuf, d'autres comme le début de la fin.



■ Renan

En 98, on est arrivés un jour au CAES, juste avant le teknival de Melun, parce qu'on ne savait pas où squatter. Des gens nous ont conseillé de tester là-bas où vivait UFO. Ils étaient trois ou quatre autour d'Alan, et tout le reste, c'étaient des périphériques.

Le principe n'était pas compliqué pour le CAES: il fallait y aller et être cool. Dès le lendemain, on était dans l'action. Je faisais déjà du son¹, j'avais commencé à apprendre au camping, avec un CS1X et un QY20. Alan a trouvé ça bien. Un mec des OQP m'a donné des conseils, après, ils se sont barrés. On a connu

Teknotanz aussi, ils venaient du sud. Ça squattait au CAES, on a rencontré tout le monde.

Le CAES, ça commençait déjà à être le bordel à cause des teufs, parce que ça attirait des tas de gens qui faisaient leurs besoins un peu partout. Certaines personnes montraient la tekno du doigt. C'est Alan qui l'avait amenée. Je suis tombé sous le charme de ce personnage. Il avait le don de faire des trucs avec rien. Pour organiser un teknival, c'était assez hallucinant: il passait quelques coups de téléphone, et il y avait des Anglais, des Hollandais, des Espagnols, des Italiens, c'était du délire! À Melun, c'était la dernière fois qu'ils ont eu du son. Ils se sont fait saisir très peu de temps après. Alan, Mans et Richard se sont retrouvés tout seuls. Ils ont loué du matériel pour continuer à poser à droite et à gauche, mais ce n'était plus pareil.

Ils prenaient vachement de risques, les UFO, pour continuer à faire des free. Ils passaient des nuits en garde à vue pendant que la fête se déroulait, ils donnaient de leur personne. Alan nous a

1. Renan joue sous le nom de 3psyko.

demandé de participer au truc. C'étaient nos premiers pas dans l'organisation, à part quelques free. On a fait des flyers, des *stickers*, on a porté le matériel, on a participé à la bouffe. Ils se sont servis de notre camion pour entrer sur le terrain en premier. Ils avaient emmené les flics ailleurs avec un autre convoi. On a fait venir les sons qui attendaient dans les bois, on avait vu comment il gérait son truc. On a procédé de la même manière au Teknival des Insoumis¹.

■ Nelly

On a donc été à Melun, ce festival dans la boue ! Ohlala, quelle horreur ! Je suis restée bloquée dans mon camion.

■ Renan

Alan n'a pas eu de chance sur ce coup-là. Il ne pleuvait pas quand il l'a vu. Le premier véhicule qui est arrivé, c'était un bus, il s'est embourbé dans l'entrée et n'a jamais pu sortir : il n'y avait plus d'entrée.

■ Nelly

Nous, quand on est arrivés, on était les premiers, avec notre petit Trafic. C'était chaud déjà ! Quelle catastrophe d'organiser ça là !

■ Dyna

C'est énorme. Ju est de Fontainebleau, et il y a eu un teknival dans sa ville en 94. Moi, je suis de Melun, et j'y ai eu un teknival aussi, en 98. On était toujours avec les Ultim Atom, et c'était vraiment un truc de ouf : tekniboue ! Et c'est le beau-frère de Julien qui a donné le spot !

1. Mai 2007, voir « La loi ».

■ Djules

Tout le monde savait que s'il pleuvait, ça allait être l'enfer. Le terrain est méga connu dans le coin. Mais il ne faut pas qu'il flotte, sinon, c'est la fin du monde.

■ Dyna

Il faisait beau quand ils sont allés en repérage, c'était tout sec. En fait, ce qui s'est passé, c'est qu'Alan était en panique de spot. Je ne sais pas comment le beau-frère de Ju se retrouve avec eux: « Vous n'avez qu'à vous mettre aux Charmes, aux Écrennes. » Ils vont repérer, Alan dit: « Ok, on fait ça là. » Tout le monde s'est dit qu'il n'allait pas pleuvoir.

■ Renan

Il a plu pendant trois jours.

■ Nelly

On voyait des gens qui dansaient en oblique tellement ils étaient enfoncés! Plantés! Les chaussures restaient dans la boue.

■ Renan

Les essieux étaient enfoncés au ras du sol. Il y en a qui ont très mal déliré. Moi, je me suis quand même bien amusé. Il y avait tellement de boue que plein de gens ne sortaient pas, surtout la nuit. Devant les sons, il n'y avait pas beaucoup de monde. Il fallait être super motivé! J'avais passé ce stade-là, je pouvais danser n'importe où. C'était un teknival original.

■ Josy

Le teknival dans la boue? Personne ne bougeait: tu étais *stuck in the mud*! Tu ne pouvais pas traverser! Il y avait des gens qui



Camion d'Alex,
Radio Bomb.

Les joies
du tekhiboue.

craient: « Au secours! » On était obligés d'aller les tirer. De la boue jusque-là, mon ami! Tu y laissais tes chaussures, et les camions! Gilles, des Corrosive, avait un bus énorme, rempli de son. Il était complètement embourbé. Dans son bus, tu montais comme ça, à plat, du sol au plancher, sans marche. À la fin, il y avait un tout petit tracteur devant qui essayait de le tirer, et lui, il était au volant. Au conducteur, je lui ai dit: « Tiens, tu viens, il y a des petits camions et des voitures à tirer, oublie ça! » Il fallait faire un peu le gendarme. Il a dû payer 600 balles pour pouvoir se faire tirer pour sortir.

■ Defflo

Alors Melun, 98, c'est le teknival où il y avait plus de sound-systems que de teufeurs.

■ Gonzo

Après Melun, j'ai eu envie d'arrêter. Tout le monde faisait ça! C'était la première fois qu'on posait (on s'appelait DHS parce qu'il fallait bien un nom). Il y avait des sons avec uniquement leurs potes devant. Et c'était le cas pour nous aussi. Ça ne sert à rien! Il y avait cinquante sons, genre, sur le site. Cinq personnes par son, si tu fais le compte, c'est ce qu'avait calculé Michel¹.

■ Defflo

On était à côté de K-bal. Il y a eu pas mal de passage quand même dans ce coin, comme Dan Hekate, P-Max, Core-TeX qui ont joué chez nous. Mais il n'y avait plus d'union. Chacun était devant son son et personne ne pouvait plus bouger. De toute façon, la boue était trop profonde.

1. Michel Van Grevelinge est ethnomusicologue. Il est l'auteur de *Profil Hardcore*, l'Harmattan, 2010.

■ Gonzo

C'était l'horreur. J'avais des crevasses dans les pieds.

■ Defflo

Il y avait une profusion de sound-systems. Ça devait être la troisième génération. Il y a toujours eu des vagues de sound-systems, la première génération: Spiral, Bedlam, Psychiatrik etc., la deuxième: Furious, Teknokrates, et puis Heretik, et puis après des sons partout: Narcotek, Subutek, les HDK (Handikap)... Peu importent les noms, ça fait partie du folklore en fait.

■ Gonzo

On a arrêté juste après ça.

■ Defflo

Ça a été l'hécatombe.

■ Gonzo

On a eu de la chance d'être près de la sortie. Le camion a bougé vide, et on a porté les enceintes à pied après pour le charger plus loin. Après deux ou trois jours, on n'en pouvait plus. En rentrant, on a nettoyé les disques et les fringues sur la terrasse. Tout était plein de boue.

■ Defflo

C'est marrant parce que maintenant, c'est un bon souvenir pour pas mal de gens. Il y en a beaucoup qui ont trouvé ça mortel.

■ Dyna

Ça a déclenché une grosse psychose chez les agriculteurs du coin. Les champs avaient été ruinés et ils flippaient que ça revienne sur leurs terrains. Après, il y a eu des rumeurs sur le fait qu'ils auraient retrouvé des morts dans la boue. C'est parti un peu en légende urbaine. En légende rurale pour le coup.

■ Renan

Après Melun, on a décidé de se barrer, de faire les travellers, d'aller voir ailleurs. C'était le début d'internet. Les infos commençaient à arriver un peu partout. On avait parlé avec des gens d'ailleurs, d'Italie, de Hollande.



SOUND CONSPIRACY

Sound Conspiracy est né en 1997, en Italie, de la fusion de trois sound-systems : OQP, Total Resistance et Facom Unit. La réunion intègre aussi d'anciens éléments de Spiral Tribe qui n'avaient pas rejoint d'autres sons depuis la dissolution de la tribu, comme Debbie. Du collectif gigantesque qui en résulte, un nouveau noyau se forme progressivement, qui mènera l'aventure jusqu'à Goa, en Inde.

■ Debbie

En 97, après la disparition de Spiral Tribe, on a commencé Sound Conspiracy, et ça, c'est une autre histoire ! Mon investissement était vachement différent. J'étais plus détachée, mon cœur n'était pas dedans de la même façon. J'étais avec Shnok (des OQP) à cette époque, et une des raisons de la naissance de Sound Conspiracy était l'union de OQP, de Facom et de Total Resistance. Ma meilleure copine Paula était avec Mark de Total Resistance, donc on a organisé des fêtes ensemble, comme ça, on pouvait se voir plus, et la mission de voyager a pris forme. Mais pour moi, ça n'a rien à voir avec ce que j'ai vécu avec Spiral, j'étais toujours Spiral (et je suis toujours Spiral, bien sûr !). Pourtant je pense que j'étais plus heureuse avec Sound Conspiracy, parce que j'avais moins de stress. J'étais plus dans un rôle de création : avec Gabba et Jake, on faisait toute la déco. Dans Facom, il y avait Kaos et Simon qui avaient été aussi avec nous avant, dans Spiral. C'était un regroupement d'amis sous une nouvelle forme ! OQP et Facom étaient bien proches aussi.

■ Raff

Sound Conspiracy est né à l'automne/hiver 97, à Turin, à Bologne ou à Milan. On faisait des teufs tous ensemble et l'une d'entre elles s'est appelée « Sound Conspiracy ». On a gardé le nom pour le jour de l'An 98, dans un gros aéroport, près de Milan.

Ça n'aurait jamais dû fonctionner. C'est ce qui est marrant dans la free party. Ce ne sont que des trucs impossibles ! Pourquoi est-ce que ça a duré si longtemps, un groupe composé d'un tiers de Français, d'un tiers d'Anglais, d'un tiers d'Italiens et pour faire le Pagnol d'un quatrième tiers d'Autrichiens, de Hollandais etc. ? À un moment, Sound Conspiracy était constitué de huit nationalités : un méli-mélo incroyable ! Des Français et des Anglais qui vivaient ensemble : impossible ! Ça a tenu parce qu'on avait le même objectif : c'était le chaos, ce qu'on appelait « la mission ».

« *Make some fucking noise!* » Le but ultime était ce chaos, un chaos mythifié, pas forcément le même pour tout le monde. On se retrouvait avec des gens avec lesquels on n'avait pas forcément envie de vivre, mais tu le faisais parce que leur but était le même que le tien: le ciment, c'était la mission. Il y avait des gens qui ne pouvaient pas se sentir dans les mêmes sons, et ils tenaient parce qu'ils étaient indispensables à la mission. Sound Conspiracy, c'était les meilleurs de chaque, la grosse machinerie, on avait des pointures et des experts dans tous les domaines, de l'artistique à la mécanique en passant par l'organisation, la drogue et la bouffe! On était plus de quinze camions par moment! Les Anglais de Total Resistance étaient une vieille communauté de voyageurs d'avant la techno, qui venaient du punk. C'était moins tribal, plus structuré « forains », il y avait des enfants. Ils étaient *crusties*, crades mais pas trash. Nous, chez OQP, le sound-system passait avant tout, on partageait les camions entre tous, on n'avait pas de cuisines personnelles, on n'avait pas d'enfants (mais grave de chiens!). On était hardcore, c'était le bordel. C'est à peine si on ne nettoyait pas nos assiettes avec des vieilles chaussettes. Ça n'aurait pas dû tenir! Au milieu, il y avait les ex-Spiral Tribe qui représentaient un peu des deux et qui constituaient une sorte de trait d'union. Une alchimie s'est créée, alors que ce n'était pas censé tenir du tout! La seule chose qui nous soudait, c'était de propager le mouvement, de faire gagner le chaos par *la party*: « *on top, non-stop!* ». C'est arrivé à un moment où les Spi n'étaient plus trop les Spi, on arrivait au bout d'un cycle. Certains d'entre eux avaient déjà créé Facom, qui était la troisième composante de Sound Conspiracy, avec des mercenaires venus de divers sons.

■ Ccil

Après notre épopée Facom d'un an, on a monté la Sound Conspiracy en Italie. J'aimais bien Raff et Axel, dans la bande, par exemple, qui étaient très ouverts, plus artistes, en fait. C'est ce qui est intéressant justement. Si dans un groupe artistique ce sont les

techniciens qui prennent le dessus, ça devient énervant et fatigant. Il n'y a plus de sens à tout cela. C'est un peu le problème qu'il y a eu dans les Spiral à la fin. C'est pour ça qu'on s'était cassés avec Simon et Kaos pour faire Facom Unit: c'est parce que les techniciens avaient pris le dessus. Dans ce cas, tu as toujours des reproches en tant que musicien, et à un moment tu te demandes: « Attends, qui est au service de qui? »

Avec Facom, l'été 97, on était en Italie. Ça battait de l'aile, un peu, chez nous. On était au squat à la Cascina, à Milan. Les Total Resistance sont arrivés, on a décidé de faire une teuf avec eux. Ils étaient avec OQP, et c'est de là qu'on a créé la Sound Conspiracy. C'était un peu dans le but de renouveler chaque sound-system, chacun avait besoin d'un peu de fraîcheur, de nouvelles personnes. OQP tournait en rond, nous aussi, les Total c'était pareil. Après, ça a été un énorme bordel. Moi, je ne m'y suis pas retrouvée du tout. Je me suis cassée avant l'Inde parce qu'en fait il y avait trop de monde. On était cinquante! C'était une grosse machine. On est restés en Italie, ça marchait bien. On n'avait pas besoin de faire des flyers, on avait un numéro de téléphone, simplement, que les gens appelaient. Ils savaient dans quelle ville on était, et on avait entre cinq mille et quinze mille personnes tous les quinze jours. C'était la folie! Je ne m'y suis pas retrouvée, parce que dans Facom, je montais le son, je faisais les flyers, le bar, la musique: chacun d'entre nous faisait tout. Et puis là, d'un seul coup, tu te retrouves à ne faire plus qu'un seul truc. Ok, je veux bien ne faire que de la musique, il n'y a pas de problème. Mais en plus, on te reproche de ne faire que ça! Il y a un moment où les techniciens reprennent le dessus.

On n'avait plus de mission, ça devenait un plaisir personnel. Chacun trouvait à mettre son grain de sel dedans: certains avaient à bouffer, d'autres avaient de l'essence pour leur camion, mais en fait, les gens étaient complètement paumés. Je me revois en train de porter des trucs et d'avoir des mecs qui me sautaient dessus

pour me les enlever des mains, pour trouver leur place dans tout ça. C'était compliqué, et on n'a jamais réussi à trouver de leader. Pour l'organisation, c'est important. Tout ce gros *possee*, obligatoirement, allait être épuré pour en faire quelque chose à échelle humaine. J'ai convaincu la Sound Conspiracy de monter au teknival de Paris, en mai 98, à Melun. On était le plus gros son de l'époque. En France, on n'avait pas encore joué une seule fois, on se devait d'y être par rapport à la scène tekno, par rapport à notre mission, par rapport à ce que l'on faisait. Ce n'était pas possible de bouder le plus gros teknival européen, parce que c'était à nous d'être sur place. Il faut être un peu réaliste sur ce genre de trucs, et ne pas s'asseoir, sinon on serait restés en Italie avec les quinze mille mêmes ravers qu'on avait tous les week-ends. C'était très bien qu'on aille à ce teknival, même si c'était dans la boue, ça a été une super expérience aussi. De là, j'ai quitté la Sound Conspiracy, j'ai coupé les ponts. Je suis restée en France, j'ai fait de la prod, des vinyles.

■ Gino

Quand on a monté Sound Conspiracy tous ensemble, il y a eu ce teknival du Nouvel An de 97/98. Tout le monde se préparait pour emmener le son en Inde. Entre-temps, je me suis séparé de mon ex-copine, mais j'ai appris qu'elle attendait mon premier, le grand, qui a bientôt douze ans. Putain, j'étais remonté faire mon passeport, j'avais mis un peu de thunes de côté... Au lieu d'aller en Inde, ben je suis monté dans mon bus CRS, j'ai pris la route et je suis retourné à Paris, à Noisy-le-Sec.

À partir de là, j'ai cherché à faire avancer mon truc de spectacle, parce qu'au sein de la *tribe*, mon truc, c'était de faire des instal, des jeux d'ombres, des lumières, des machines qui tournent, du feu. J'avais cette âme du spectacle depuis 86. J'ai eu un pote, Pancho, le fils de Kiké Jimenez. Son père, c'est le fondateur d'Oposito, une des plus grosses compagnies de théâtre de rue en France. Par lui,

j'ai pu avoir un endroit, dans un hangar. J'ai monté mon atelier. Et là, j'ai fondé Cirkus Road System. Le nom était déjà là parce que ça date de l'Italie. Cirkus Road System devait être une branche en plus dans le noyau de Sound Conspiracy. Il y a eu le gamin, j'ai préféré assumer, et du coup j'ai monté mon truc à Paname. Et c'est reparti de plus belle: des fêtes, de 98 à 2000, des petites, des grandes, des teknivals, toujours.

■ Raff

Le choix de Goa, c'est tout con. Après le jour de l'An à Milan, on prévoyait plus ou moins de partir en Afrique du Sud, en tout cas en dehors de l'Europe. On devait partir de l'Europe, on en avait marre de l'underground, de l'hypocrisie, de la routine. Déjà, avec OQP, le projet était de changer de nom, c'est pour ça que Sound Conspiracy était bien tombé, et aussi que le label s'appelait « Okupé ». Olivier aka Starsk (qui était le graphiste de la bande) et Axel aka Xtech avaient fondé ça pour passer à une autre dimension, mais ça ne pouvait pas représenter, par les valeurs, la même chose que OQP sound-system. La plupart des musiciens qui ont contribué au renom d'Okupé avaient déjà joué avec OQP bien sûr, mais seuls quelques-uns avaient fait partie du sound-system traveller.

Avec Sound Conspiracy, on voulait voir ailleurs. On faisait des teufs toutes les semaines, pour bouffer, en Italie. Certains, comme moi, se sentaient un peu devenir des fonctionnaires de la free party! En France, c'était horrible. Bref, on n'en pouvait plus de l'Europe. Il se trouve que deux d'entre nous étaient partis à Goa en couple, pour le délire, et ils en étaient revenus à donf! Ils n'avaient pas du tout calculé le côté friqué du lieu. La seule chose qu'ils avaient vue, assez naïvement, c'étaient des free parties sur la plage avec cinq mille personnes. Ils ont fait les VRP de Goa: « *Forget Africa!* Je sais qu'on n'aime pas la trance, mais ce n'est pas ce qu'il faut que vous voyiez: imaginez le soleil, les palmiers,

la plage, cinq mille personnes et tout gratuit! On peut le faire! » On s'est tous regardés, on hésitait, il fallait faire un choix. Je me rappellerai toujours de ça : Mark arrive, pose une carte du monde, et dit : « Regardez d'où on est jusqu'au Portugal : ça fait ça. Goa, c'est seulement à cinq fois ça ! » On l'a tous regardé, et on a fait bêtement : « Ah ouais ! »

■ Debbie

Moi, j'étais très contente en Italie, on faisait des supers fêtes tous les week-ends avec Sound Conspiracy, on est restés presque un an, je crois. Je ne me souviens pas qu'il y ait eu un projet d'aller en Afrique, mais on a parlé d'autres endroits, comme l'Amérique latine. Dans Sound Conspiracy, il y avait toujours deux ou trois groupes différents. Facom n'a pas duré très longtemps dedans. Il y avait plein d'egos, bien-sûr ! Et un peu des machos aussi... Et puis un peu de tension entre les Anglais et les Français, c'était bien fatigant des fois, surtout pour les gens comme Raff, Ryan (un Anglais) et moi, qui étions un peu les diplomates entre les groupes. Des histoires de mecs et de territoires !

On a fait énormément de fêtes en Italie, mais les gens du groupe commençaient à s'ennuyer un peu, ils voulaient voyager. On a pensé aller en Bosnie pour l'été. J'avais bien envie d'y aller mais je pensais qu'on reviendrait après. C'est quand on est arrivés que les gens ont commencé à parler de l'Inde. Je n'étais pas pour aller là-bas, parce que Goa, c'était le dernier endroit au monde où je voulais me rendre ! C'est un lieu super *hype*, pas du tout dans l'esprit général de la tekno free. Le problème était que deux personnes de Total Resistance ont passé leurs vacances là-bas et qu'elles ont pensé que ce serait une méchante idée d'y ramener le son, et les Français étaient plutôt d'accord parce qu'ils ne connaissaient pas trop la réputation de Goa. Kaos était très motivé en tout cas, et les autres ont suivi. La mission d'introduire la tekno dans le monde, bien sûr ! Mais c'est ridicule dès que tu sors de l'Europe !

Ceci dit, le voyage était super intéressant, mais j'étais prête à revenir en Italie à chaque fois qu'on avait des problèmes, à toutes les frontières ! J'ai senti qu'on faisait genre « tekno touristes » sans la techno !

■ Raff

En 98, on s'est embarqués dans une sorte de tournée dans l'est, en Bosnie. On s'est fait expulser du pays parce qu'on y avait organisé des free parties. Ils nous ont escortés et lâchés à Banialuka, capitale de la République serbe de Bosnie, une enclave serbe en pleine Bosnie-Herzégovine : un vrai trou à rat, un petit bout de terre de quelques kilomètres. On est tombés sur un teufeur qui a parlé de nous aux autorités. Ils n'avaient pas organisé de festival de musique depuis la guerre : ils n'avaient pas l'argent pour. Quand ils ont su qu'on était là, ils nous ont proposé de nous occuper de l'organisation de la fête avec notre son. Ils nous filaient du diesel en échange. On a organisé le premier festival de musique de Banialuka depuis la guerre de Yougoslavie. Ça a duré cinq jours. Un de nos deals était non seulement d'avoir du diesel, mais de pouvoir organiser une free party à la fin de ces cinq jours, dans le parc du château. Il y avait cinquante personnes à la free, même pas, mais c'était un moment fort ! Toute la semaine, il y a eu des groupes de musique traditionnelle, des groupes de rock et des groupes de hip-hop, c'était trop cool. On a senti qu'on était mûrs pour aller au-delà de la simple free.

■ Debbie

Pour le voyage, on n'était plus que quinze, je crois. Le groupe s'est réduit. Beaucoup ne voulaient pas venir, et puis il y avait d'autres raisons, comme l'argent, les véhicules etc. On est partis vers le mois d'août 98, pour l'ex-Yougoslavie, la Croatie etc. La Bosnie, c'était vraiment différent de lorsque l'on y était en 96 avec Desert Storm. Beaucoup de jeunes étaient revenus des autres



Goa,
« Top of the Hill
Party », février 1999.

INTERNATIONAL CONSPIRACY FOR A GLOBAL SOUND

LA CONSPIRATION INTERNATIONALE POUR UN SON GLOBAL DONT VOUS FAITES PARTI. MUSIC, IDÉES, ATTITUDES, ENERGY. UNE FAÇON D'EXISTER ET UN MODE DE VIE ONT ÉVOLUÉ EN EUROPE. VOUS CONNAISSEZ SON HISTOIRE. TEKNO. COMME LE NIVEAU DE SATURATION EST ATTEINT, LES MURS DE L'EUROPE SE REFERMENT. UNE NOUVELLE OPTIQUE, UNE NOUVELLE IDÉE; MUTER ET SURVIVRE. RETROUVER LA PUISSANCE. LIBERTÉ D'ACTION. LIBERTÉ DE CRÉATION. LA COMMUNICATION EST UN MESSAGE. LA COMMUNICATION EST ESSENTIELLE POUR L'UNITÉ ET LA FORCE. THE UNDERGROUND MUSIC NETWORK. UN RÉSEAU DONT L'EXPERIENCE DIRECTE EST NOTRE MEILLEUR ALLIÉ. QUELQUESOIT NOS DIRECTIONS IL EST TEMPS DE SE CONNECTER AU MONDE ENTIER.

INTERNATIONAL CONSPIRACY FOR A GLOBAL SOUND. OF WHICH YOU ARE A PART. MUSIC, IDEAS, ATTITUDES, ENERGY. A WAY OF LIFE AND A WAY OF LIVING HAS EVOLVED IN EUROPE. YOU KNOW THE STORY. TEKNO. AS SATURATION POINT IS REACHED, THE WALLS OF EUROPE CLOSE IN. A FRESH ANGLE. A NEW IDEA. MUTATE AND SURVIVE. BRING THE POWER BACK. FREEDOM OF MOVEMENT. FREEDOM OF CREATIVITY. COMMUNICATION IS A MESSAGE. COMMUNICATION IS ESSENTIAL FOR UNITY AND STRENGTH. THE UNDERGROUND MUSIC NETWORK. DIRECT EXPERIENCE IS OUR MOST POWERFUL ALLY. IT'S TIME TO SPREAD OUT AND CONNECT THE WORLD.



31.12.1997
SOUND CONSPIRACY
OKUPE - TOTAL RESISTANCE - FACOM
IN ITALIA

INFOLINES: ENGL AND 0044 181187205
FRANCE 0033 18111567
<http://www.soundconspiracy.com>
osp1@rockmail.com
FREE UNDERGROUND TEKNO

pays où ils avaient été évacués pendant la guerre. Ils étaient plus « occidentalisés », mais aussi un peu plus « snob » pour certains, j'ai trouvé, par rapport à leur pays. Ils pensaient que c'était de la merde. Globalement, les fêtes étaient petites mais bien. On distribuait des flyers, on faisait des annonces dans les villages, et parfois des interviews à la radio. Nous avons été escortés hors de Bosnie par les flics ! Ils ne nous aimaient pas. Puis en septembre, on était à Istanbul pour un mois.

■ Raff

On s'est dit qu'on n'allait pas retourner pour repartir en Afrique du Sud alors que l'on était déjà sur le chemin de l'Inde. On a pris le ferry pour la Grèce, on a traversé le pays, on est passés en Turquie. On a laissé des camions en Turquie, à la frontière de l'Iran, parce que le bakchich pour passer la frontière avec six camions était trop cher. On s'est dit qu'avec tout ce qu'il y aurait à verser à chaque frontière, c'était tellement élevé que ce serait moins cher de payer pour les laisser dans ce parking gardé, dans le désert, au milieu de nulle part. On avait un an de délai pour le passage en douane. Si tu ne reviens pas au bout d'un an, tu perds ta caution de 10 000 francs : c'est une mesure qui t'empêche de revendre ton véhicule, ils évaluent la valeur de ton camion. Par chance, c'étaient des vieux camions. On a laissé trois vans, et on a continué avec trois camions. Au retour, ils étaient toujours là, le gars était super fier de nous montrer qu'il les avait gardés !

La free, c'est au-delà du Do It Yourself, c'est Everything is possible. Tu peux te planter royalement, faire n'importe quoi, te retrouver sans rien, mais tu peux aussi être d'un seul coup propulsé DJ dans un club, ou avoir un sound-system de 30 kW et te retrouver en Inde. C'était impossible, on ne le ferait plus jamais comme ça ! C'était presque suicidaire ! Te retrouver en plein milieu de l'Iran, sans argent, sans savoir si tu arriveras un jour en Inde... Ça s'est passé de cette manière. On était en Iran, avec à peine l'argent pour

arriver en Inde ou pour revenir en Europe. Soit on continuait, alors que l'on venait d'apprendre que ce ne serait pas possible de franchir la douane sans carnet de passage, soit on rentrait. Et on a continué! C'est aussi parce qu'on avait des années de route derrière nous. Ces fameux carnets de passage en douane, on ne les avait pas, on pensait qu'on allait pouvoir passer avec les bakchichs. Ça marchait pour l'Iran et le Pakistan, mais pas pour l'Inde. On a laissé des camions, toute notre vie, dans des parkings, à la frontière indo-pakistanaise, on est allés à Delhi. Là, avec l'argent qui nous restait, une partie est allée à Goa, une autre est rentrée en Angleterre. C'était pour faire de l'argent, afin de pouvoir faire les papiers pour passer et pour revenir, à l'aide de ventes de disques et de *benefit parties*, ça a duré un mois. Certains étaient restés en Europe, ils n'avaient pas pu faire le voyage. Ils sont arrivés après en avion, ils ont aussi ramené de l'argent pour la suite de la mission. Là, on a commencé le truc en Inde.

■ Debbie

Faire des fêtes en Turquie, en Iran ou au Pakistan, ce n'est pas possible du tout! *No way!* Ce sont des pays musulmans. On pensait qu'on pouvait faire ça, mais on a vite vu que c'était impossible. En Iran, nous, les femmes étions habillées en robe avec des écharpes sur la tête. Si on sortait du bus, tout le monde venait nous regarder! En Turquie, c'était plus compliqué. On avait un statut proche de celui des Gitanes, et donc on n'était pas super bien traitées. La seule solution pour les DJ, c'était d'aller jouer en boîte, mais elles n'étaient pas intéressées du tout!

■ Raff

Ça a foiré en Inde parce que ce n'était pas possible de gagner de l'argent. Le voyage nous a bouleversés, retournés. On est arrivés dans un endroit où ils n'avaient pas besoin de free parties. Je ne parle pas de Goa, je parle de l'Inde. On voulait faire quelque chose

de super. On voulait faire bouger les Indiens, et on a fait bouger les touristes. Les Indiens, on leur parle de musique gratuite dans la rue, mais ils en ont tous les jours ! Ils n'ont pas que ça à foutre d'aller en free party, c'est un délire de petit-bourgeois occidental. Les occidentaux sont les petits bourgeois du monde, basta, c'est comme ça, le décalage est immense. Quand on est partis, on était super naïfs. L'Inde, on ne savait pas ce que c'était. Je pense que la plupart d'entre nous ne savait même pas la situer sur une carte. On est partis en Inde comme on partait au Portugal, c'était le même truc. On a été étonnés tout le long. La plupart d'entre nous n'avait jamais quitté l'Europe. Rien que la Bosnie, ça nous faisait halluciner, combien ils étaient pauvres et à quel point c'était le carnage, pourquoi est-ce que l'on arrivait avec nos délires alternatifs alors qu'ils sortaient d'une guerre ? Et l'Inde, de toute manière, ça te file une claque. On est partis pour fuir l'Europe de la free party, et on s'est retrouvés avec la Goa de la trance, qui est à peu près la même merde, et ensuite avec des problèmes d'argent. C'est difficile de faire de l'argent quand tu dois payer la police, la mafia qui te fout la pression, et que le bar est aux locaux.

Là-bas, je louais du son toutes les semaines pour le marché de nuit, on vendait des K7 au marché aux puces de Goa, on louait nos platines et nos *lights*, notamment pour des Allemands qui organisaient des teufs trance. Personnellement, je me régalaï : j'étais chez moi là-bas ! Mais pour le groupe, c'était différent. En cinq mois à Goa, on n'avait organisé que cinq vraies teufs Sound Conspiracy.

■ Debbie

Les Indiens qu'on voit sur les photos étaient là pour travailler ou c'étaient probablement les jeunes riches de Mumbai. On avait juste les Européens à nos fêtes, et même eux avaient chacun leur plage ! Plage israélienne, plage italienne etc. On s'est arrêtés à Pune, après Goa, pour réparer un camion, mais on ne pouvait rien faire là-bas.

Difficile à dire, mais ils se foutaient de notre musique ! Ils étaient intéressés pour venir regarder notre campement. Shnock et moi, on est rentrés avant les autres, on en avait marre. Je ne voulais pas faire le retour en camion, j'étais la seule femme qui restait, les autres étaient parties aussi.

■ Raff

Il fallait bouger, on est donc remontés sur l'Himalaya. Au bout d'un an en Inde, il y avait l'obligation de rentrer en Europe. La plupart d'entre nous y était déjà, on n'était plus qu'une poignée, près de Manali. On préparait les skeuds et les CD Sound Conspiracy, et du son, en vivant simplement. Certains ne voulaient pas rentrer. Je ne voulais pas rentrer. L'Asie me convenait parfaitement et m'avait ouvert à des sens nouveaux. S'il n'avait pas fallu ramener les camions et le matos dont on avait la responsabilité, je ne serais pas parti avec notre petite équipe de cinq, je serais redevenu le décroissant que j'ai toujours été. D'ailleurs, si je n'avais pas été OQP ou Sound Conspiracy, je n'aurais jamais fait un son de 30 kW : j'aurais goupillé une chaîne hi-fi ou emprunté un truc à quelqu'un, je me serais démerdé avec du système D, je serais resté petit, j'aurais pris moins de risques et de responsabilités. C'est parce que je me suis mis en communauté avec ces gens qui avaient d'autres objectifs (que j'acceptais) que j'ai fait des trucs en grand. Et c'est vrai que ça te file une sorte d'adrénaline, tu es dans un tourbillon d'énergies irrésistibles. Malgré ça, je ne voulais pas rentrer en Europe. Je n'en avais plus rien à foutre de l'Europe.

On est rentrés sur l'Italie à la fin de l'automne 99, après deux mois de route. Lors de la première teuf qu'on a faite, à Venise, en décembre, un teufeur est mort de froid. Ce n'était pas de notre faute, mais c'était le *bad trip* alors que l'on n'avait pas vraiment envie de se retrouver là, dans le froid et en entrepôt. Je n'ai jamais aimé les teufs en hangar. Pour moi, la free ou le teknival, c'était amener les gens dans la nature, et leur faire découvrir quelque

chose d'autre: un moment irréel, une vie en communauté. On a alors été poursuivis par toutes les polices d'Italie. Arrivés sur Milan, à la Cascina, pour se poser, on nous a demandé de repartir: des hélicoptères nous suivaient et ils nous avaient vus à la TV!

On ne savait plus quoi faire. Une partie d'entre nous n'avait pas envie de faire le teknival de l'an 2000 en France pour aller au Portugal, se la jouer cool. On l'a organisé quand même près de Marseille. Par la suite, j'ai essayé de fuir tous les événements français comme la peste, je ne suis pas allé à Nîmes, j'évitais la France depuis Fontainebleau en 95.

■ Debbie

Après le Nouvel An 2000 à Aix-en-Provence, on a essayé de nettoyer, mais c'était trop! C'était horrible. Je me souviens de la galère après: on ne savait pas où aller. On était poursuivis par les gens ou par les flics! On a habité au squat color à Marseille au début de l'an 2000. C'était vachement bien comme squat, un des meilleurs où j'ai jamais habité. On a fait plein de petites soirées, organisé une expo de graff etc. J'étais très heureuse là-bas. Un peu trop de chiens, c'est sûr!

À cette époque, ma mère cherchait à acheter un petit pied-à-terre dans le sud de la France pour la famille. Je l'ai aidée pendant que j'étais à Color. Après six mois, on a trouvé une propriété dans son budget et dans un bon endroit (où on est encore maintenant). J'ai passé le reste de l'année 2000 entre ici et les autres petits teknivals et fêtes à droite et à gauche, j'étais un peu perdue, mais même avant ça: pour moi, c'était déjà fini en Inde. L'histoire de la loi en France sur les free parties, je n'étais pas du tout dedans. J'avais déjà vécu ça en Angleterre après Castlemorton, donc je ne suis pas entrée dedans. Tout a changé pour moi fin 2000, parce que je me suis encore cassé la jambe. J'ai été obligée de passer deux mois à l'hôpital à Marseille: rééducation, canne, plein de métal dans la

jambe, etc. Donc, pour moi, faire la fête, c'était plus difficile. Je savais qu'il était temps d'opérer de grands changements dans ma vie, j'ai vu ça comme un signal qu'il fallait changer radicalement de direction. J'approchais de mes quarante ans et je me suis sentie plus perdue que jamais: toutes les tribus se sont éparpillées. J'ai arrêté les voyages et je suis restée ici, je savais que je ne pouvais pas continuer à faire la fête comme je le faisais avant. Depuis 2001, je sortais de moins en moins.

■ Raff

Il te faut cinq ans minimum pour descendre de l'Inde. Et là, ça s'enchaîne sur le mort en Italie et sur la France où l'ambiance a complètement changé. Vingt mille personnes, cinquante mille personnes dans les teknivals, des viols, de la violence, j'ai vrillé. On ne savait plus quoi faire, on ne savait pas comment gérer ce qu'il nous arrivait. Comment continuer à rester positifs alors qu'on voyait que tout ce à quoi on croyait se disloquait? Trop de monde, trop de publicité.

On a fait le squat Color à Marseille, ce n'était pas mal. On a essayé tant bien que mal de changer de nom, de faire des trucs en Tchèque, ça a foiré. Un camion a brûlé au Portugal à cause d'un feu de forêt. Tout le monde arrivait à la trentaine, certains avaient des enfants qui arrivaient à l'âge où il faut les mettre à l'école, certains sont devenus « artistes » et se sont fait inviter de ci, de là. Le groupe a explosé entre 2001 et 2002, les objectifs de chacun n'étaient plus les mêmes, et puis il y en avait qui ne pouvaient plus se saquer: la fin banale d'une communauté, quoi...

Les livers ou les DJ qui le pouvaient se sont alors mis à jouer dans les free des autres. J'ai pris un nom de scène, Cyberskum, alors qu'auparavant on faisait tout sous l'anonymat des noms OQP ou Sound Conspiracy. Mais les free des autres te permettent de jouer, pas de survivre, au mieux, ils te « défrayaient ». Alors tu fais un

autre choix, au lieu de dire: « J'arrête tout, je ne fais pas de commercial », j'ai accepté de jouer dans des trucs payants. D'autant que le concept du « semi-commercial » est arrivé au bon moment, organisé par « des anciens ». Ce n'est pas du commercial, mais du semi-free, et on y joue entre potes. Ouf, tout va bien ! Je ne veux pas moraliser le mouvement tel qu'il s'est transformé en Europe, ça ne sert à rien. La récupération était inévitable. Le vrai regret que j'ai, c'est la manière dont j'ai vécu personnellement le truc. Des semi-free, je suis passé aux teufs commerciales sans m'en apercevoir, et je me suis engouffré comme un con dans ce mini-pseudo-star-system pendant plusieurs années. Il y avait des avantages, il faut être honnête, et j'ai franchement vécu des moments excellents, mais je ne sais pas si c'était vraiment ma place.



■ Debbie

Depuis 2001, j'ai fait les graphismes pour Audiotrix et Expressillon de temps en temps. J'ai été VJ¹ pendant trois ans mais ça m'a saoulée d'aller dans les fêtes pourries ! Ces dernières années, j'en avais un peu marre et je voulais me concentrer un peu sur les percussions. En 2002, j'ai commencé à apprendre la musique afro-cubaine (les congas) et brésilienne. C'est quelque chose que j'ai toujours voulu faire, mais je n'osais pas. Je joue dans deux groupes dans le village à côté. Je suis aussi dans la batucada de notre ville. On participe à de petits festivals à droite et à

gauche, c'est sympa. Dans le futur, je voudrais tenter un *crossover* live percussions/électro.

1. Vidéo-Jockey.

■ Raff

OQP était inconsciemment *no future*, et Sound Conspiracy était hors du temps. L'idée n'était pas de la faire perdurer, même si certains se sont rendu compte qu'ils réussissaient un truc dans leur vie personnelle. Dans les communautés, tu as une expérience qui dure tant que l'objectif est commun. À chaque fois que quelqu'un passe sur du perso, c'est fini, par exemple vouloir une machine pour lui, un studio pour lui, arrêter de voyager etc. Certains se sont rendu compte qu'ils étaient des méchants DJ et qu'ils pouvaient réussir comme ça, seuls, ou qu'ils étaient des bons livers. Quand ils sont invités seuls à jouer, sans les autres, la communauté explose. Je ne l'avais jamais vécu, et ça a été assez traumatisant. Aujourd'hui, je regarde à deux fois avant de m'aventurer en collectif. J'ai été triste. À un moment, évidemment, on pensait qu'on allait tout le temps faire ça. Changer le monde, ça aurait été cool !

On se considérait presque comme des soldats en mission ! Et on a effectivement vécu des moments super dangereux, il y en a qui ont risqué leur vie et leur liberté pour le mouvement. Le danger peut être partout : dans le voyage, quand tu nettoies des endroits qui s'écroulent à moitié, quand les flics te tabassent. Il peut t'arriver n'importe quoi. Beaucoup de nos activités légales ou illégales comportaient des risques que l'on prenait pour la communauté, pas pour nous. Il y a eu des affrontements aussi avec les fachos en Italie, en Hollande et en Tchéquie, qui débarquent sur le son et qui veulent tout casser. Ce n'est pas une colonie de vacances ! Selon les périodes, on faisait tous les jours la manche, on volait pour bouffer. Souvent, quand les camions étaient plein de bordel, on dormait comme on pouvait, quelquefois sur les enceintes. On vivait 100 % comme ça, c'était le hardcore *way of life*, et en vérité on kiffait ça ! C'est cette dimension-là qui a perdu les autorités pendant longtemps : elles nous prenaient pour un réseau de dealers qui cherchaient à s'enrichir, elles se sont complètement trompées de cible !

■ Debbie

Je me sens très chanceuse d'avoir vécu tout ça, c'était une superbe aventure des vingt dernières années, même les bas. Voyager m'a bien fait comprendre qu'on a une sacrée chance d'être Européens ! Mais aussi que n'importe où, tu es toujours toi-même, l'endroit ne va rien changer à ça. Maintenant, je fais le plus grand voyage : c'est le voyage à l'intérieur. Je pratique la méditation vipassana et ça a changé ma vie. Et ça continue. Il faut poursuivre le changement, surtout nous-mêmes, comme une ouverture de porte : *doorway*.

Le mouvement a ouvert l'esprit des gens, il les a amenés à découvrir des choses nouvelles, à rencontrer plein d'autres personnes. Il a fait voir que tout est possible, que l'on est tous des personnes créatives et que l'on peut exprimer ça si on en a envie. Le monde s'est transformé énormément depuis la fin des années quatre-vingt, et je suis sûre que le mouvement tekno a bien aidé. Tous les changements dans le monde viennent de changements de l'intérieur.





ET APRÈS...



DÉCEPTION

Bien souvent, pour ne pas dire toujours, l'investissement exclusif des acteurs du mouvement free débouche tôt ou tard sur une sorte de gueule de bois, un sentiment d'échec, de désillusion ou même de trahison. Les causes en sont multiples et souvent liées : le passage à l'âge adulte qui s'accompagne de la recherche d'une stabilité nouvelle et de l'envie de passer à autre chose ; un investissement trop passionnel et aveugle qui amène lorsqu'il s'affaisse à une prise en compte modifiée de la réalité des teufs ; la suraccumulation d'efforts, de privations, d'excès qui use les protagonistes ; et enfin, non des moindres, la déception face à l'évolution d'un mouvement qui change progressivement de visage et qui n'appartient plus tout à fait à ses premiers acteurs, qui le trouvent dégradé. La teuf ne cesse de changer, de se modifier, et cette déception peut arriver à des moments très différents, selon les chronologies personnelles et les parcours de vie.

■ Minh-Thu

En 99, je suis encore allée dans des fêtes durant un an ou deux. Les deux dernières teufs que j'ai faites m'ont éloignée de tout ça : je me suis tapé un kilomètre à pied avant la teuf dans un supermarché de la drogue, avec des personnes qui n'avaient rien à voir avec le mouvement et qui en ont profité pour se faire des couilles en or sur l'aspect influençable des gens et sur leur capacité à se droguer. Je ne l'avais pas vu avant, j'ai percuté en 99...

Mais qu'est-ce que vous avez fait ? On avait tout fait pour leur amener quelque chose de beau, et ils l'avaient détruit ! Naïvement, parce que j'étais non consommatrice, je n'avais pas l'impression qu'il y avait tellement de gens qui prenaient des produits, je ne le voyais pas comme ça... J'ai vu des gens se détruire définitivement, et ce n'était pas le but ! On n'a pas initié un mouvement pour que les gens se droguent, mais pour qu'ils se libèrent de leurs entraves, ce n'était pas pour qu'ils se créent de nouvelles chaînes ! Si tu n'es plus dépendant du travail mais que tu le deviens de la drogue, tu es dépendant quand même ! Le but n'était pas atteint, ce n'était pas fait pour moi.

■ Marko

Je pense que le projet de départ n'a pas abouti. C'était bien parti, mais ce n'est pas arrivé. C'est notamment à cause des flics, c'est-à-dire du gouvernement, mais surtout de la frilosité des Français, qui a fait que c'était beaucoup trop fort pour eux ! On a rencontré plein de gens formidables qui ont été cassés par les flics.

Vu les gens que ça a drainés, à un moment, qui n'en avaient rien à foutre et qui n'étaient là que pour la dope, l'aspect esthétique, musical et même festif disparaissait : c'était tellement individuel, tellement « américain » entre guillemets... On est un des pays européens où les gens ont le plus la mentalité américaine : l'individualisme, le « chacun pour soi », l'égoïsme. C'est ce qui a fait

que c'est devenu très nombriliste, tout ça. Dans les teufs du samedi soir ou les teknivals, les gens s'en foutaient plein la gueule et ils tombaient au matin, pour se réveiller à midi...

C'est vrai qu'étant donné la façon de festoyer des Français, c'était révolutionnaire! Et certainement politique, quelque part aussi, ça allait contre les discothèques, la mafia etc. Impeccable, parfait! Tout le monde était bien d'accord! Et puis il y a eu des gens qui ont marché avec la mafia, et qui ont tout gâché...

■ Renan

Nous, on venait là pour faire la fête, pas parce qu'on avait des problèmes. On venait là pour s'amuser, c'était difficile de voir des gens s'abrutir avec la drogue, après. On a vu des gens arriver et mélanger n'importe quel truc qu'ils trouvaient, que ce soit de la coke, du bourrin, n'importe quoi, et ils mélangeaient, sans savoir ce que ça allait faire, un côté autodestruction avec la musique qui va avec. Ce n'était plus festif!

■ Seb

Les gens parlent de la loi, mais je pense que si on n'avait pas eu la kétamine dans la scène, elle aurait eu moins d'effet sur nous. Je pense qu'il y a beaucoup de gens qui étaient dégoûtés de voir deux choses: la ké et le choix d'une seule et unique musique pour la fête.

C'est difficile de critiquer parce qu'en Angleterre, au début, je pense que si quelqu'un avait joué un disque autre que de l'acid house, j'aurais râlé aussi! Mais je trouve qu'on a limité notre ressource. Après dix ans d'une seule musique, d'une seule *vibe*, forcément, on stagne. Si on avait su ajouter plusieurs musiques dans notre truc et rester ouverts à tout ce qui existe, je pense qu'il y aurait eu plus d'évolution possible.

Ces deux dernières années, je suis agréablement surpris de voir qu'il y a un changement : les gens veulent quelque chose de frais. On a toujours envie de hardtek aussi, mais mélangée, maintenant, et c'est ce qu'on attendait ! C'est pour ça qu'il faut être patient, parce que c'est le choix de la masse. Si la masse veut de la hardtek et du hardcore, quand tu es dans la minorité, tu fermes ta gueule, et c'est normal, mais avec l'âge, tu te dis que tu en as marre.

Quand tu vois que les gens te sifflent et qu'ils ne sont pas du tout d'accord avec un autre BPM que 180 ou plus, tu es obligé de te dire que tu n'es peut-être pas où tu devrais être. Ça explique pourquoi des gens sont allés ailleurs. Ce n'est pas qu'on ne soit pas d'accord pour faire des soirées gratuites, mais seulement si l'on fait autre chose que de la hardtek toute la nuit ! J'y participe toujours si c'est varié et si c'est organisé par des amis. Il y a quinze ans, en 93-94, quand on a vu PCP arriver avec Mokum, c'était nouveau, frais et bon, on était tous là ! Mais je suis artiste-musicien et les musiciens ne sont pas capables de faire toujours la même chose. Intellectuellement, ça tue l'esprit ! Les gens qui y arrivent le font uniquement pour l'argent.

C'est cool de faire ça pendant quinze ans si quelqu'un te donne 2000 euros pour jouer, pas de problème ! Beaucoup de DJ jouent du hardcore aujourd'hui, ils font des bonnes prestations, mais on sent un peu qu'ils sont là uniquement parce qu'ils sont payés, il n'y a plus l'énergie du début. Le meilleur exemple de ce phénomène, ce sont les Rolling Stones qui jouent « Satisfaction » : ils sont sur scène, à donner un show, mais tu sais que derrière tout ça, ils n'en ont rien à foutre de jouer cette chanson. Certains concerts sont meilleurs que d'autres, mais la plupart du temps, ils sont en train de penser qu'à la fin de cette tournée, ils vont s'engraisser de plusieurs millions de dollars, alors tout va bien, ils vont supporter ! Ils ne pensent plus à un truc rebelle, ce sont des *businessmen* purs et durs, aujourd'hui. Et les gens le croient toujours, c'est ça qui est drôle !

Une fois, j'ai vu un concert qui m'a tout démontré. Un mec a joué avant moi, dans une soirée, du breakbeat industriel, pendant une heure et demie. C'était de la bonne musique, pas de problème, de la recherche, un chouette DJ, mais tout le monde était contre le mur, personne n'était sur le dance floor pendant tout son set! Alors, pour tester les gens, directement après ça, j'ai balancé juste un « boum boum boum » et rien d'autre pendant les deux premières minutes, juste ça, et tout le monde s'est levé: « Wah! Allez! » J'avais fait une autre soirée aussi où j'ai vraiment essayé de travailler le live, et j'ai vu que ça marchait à peine. Alors j'ai balancé le « *Fuck techno import* » *kick* (certains l'appellent le *Stormcore kick*) et l'endroit a explosé! J'avais essayé d'être « nouvelle musique », d'aller vers le futur et voilà, j'ai balancé ça, j'ai laissé le live seul, je suis allé chercher une boisson au bar, et j'ai regardé le public. Ils étaient super contents avec le « boum boum boum ». Je me suis dit: « Ok, si c'est comme ça! » Je ne peux pas critiquer les gens, parce que chaque fois que je vais voir un groupe comme Prince ou Depeche Mode, je suis déçu s'ils ne jouent pas ce que je veux!

Ce qui est important, c'est que la scène underground soit en évolution permanente. Les gens qui essaient d'attraper et de figer le truc se retrouvent avec une chose sans vie. Les soirées gratuites étaient belles dans les années quatre-vingt-dix, mais le vent du nord est arrivé et a refroidi la scène. C'était aussi le choix de ne pas partager: beaucoup de teufeurs n'ont pas voulu partager avec les racailles. Il y a eu une époque où les racailles et les ravers étaient frères, mais avec le temps, ça a changé. C'est une forme de fascisme: l'anarchie peut se transformer en fascisme très facilement, c'est le piège, parce que la liberté sans le respect, c'est l'anarchie sans ouverture.

Nous sommes des êtres humains, qui faisons des erreurs, c'est une autre chose que j'ai comprise. La planète Terre nous a été donnée pour en commettre, parce que c'est grâce à elles que l'on apprend.

Tout ce que l'on a à faire aujourd'hui est de trouver le moyen de refléter les choses auxquelles on croit. Ma manière, c'est la musique, et le fait de rester indépendant et ouvert à de bonnes idées. John Lennon dans la chanson *Revolution*, dit que si tu veux faire une révolution, il a envie de voir le plan: tu me le montres, s'il colle avec moi et mon idée, on y va!

Mais c'est aussi parce que j'ai quarante ans. Je n'attends pas d'une personne de vingt ans qu'elle ait le même point de vue, parce que j'espère qu'à cet âge tu es comme j'étais: ouvert à tout. Quand tu prends du LSD la première fois, tu as l'impression que tout est possible, que tu vas changer le monde! Il ne faut pas oublier que les premières années de Spiral étaient vraiment LSD. J'avais dit un truc dans la presse, quand j'étais jeune: « Si l'argent est ton dieu, nous, on est l'Antéchrist! » Aujourd'hui, je trouve ça un peu brut et un peu con comme manière de dire. Je sais pourquoi je disais ça: c'est parce que j'étais en train de raconter un aspect de ma vision de la nuit d'avant, en descente de LSD. C'était dit spontanément, avec un cœur pur. C'était ça les Spiral, la magie du truc! Avec tout le monde présent, technicien, *cosmic raver*, artiste ou même dealer, on a créé un Bordel 23 qui était magique et qui a duré dix ans, et j'espère qu'on peut en tirer du positif en le regardant aujourd'hui.

Je suis d'accord pour faire aujourd'hui une soirée gratuite, mais je vais regarder surtout le côté respect. Est-ce qu'il y a le respect de la nature, des personnes, est-ce que les gens peuvent être libres de faire ce qu'ils veulent, est-ce que l'on peut jouer un disque à 80 BPM, est-ce que l'on peut mettre des vêtements orange? Si je vais dans un espace libre et que je vois qu'on n'a pas le droit de faire tout ça, il reste une illusion. C'est la grande leçon que j'ai apprise.

■ Foo

Je ne regrette rien de tout ce que j'ai vécu, à part que les Spiral Tribe aient tourné leur veste, comme dans la chanson de Dutronc.

Ils ont lancé le mouvement en France, et voilà comment ils ont fini... Certains ont bien tourné mais ils font autre chose. C'est devenu une industrie. Je suis resté ouvrier, moi, je ne suis pas cadre, eux sont passés cadres. C'est l'ambition qui engloutit tout, je pense. Ça devait rester caché, c'est passé à la télé. Au début, on jouait avec les flics, à la fin, tu regardais le JT pour savoir où ça se passait. Mais comment ça a tourné? La chanson de Dutronc va vraiment bien avec l'épilogue de la tekno, l'ambition a tué le mouvement, il y a eu des moments pourris, comme l'arrivée de Médecins du Monde sur les sites: ça change tout, avant, on était autonomes. Et puis on ramassait nos poubelles...

■ Dyna

J'ai commencé les teufs en 96/97 quand ça a été la fin de toutes les grosses raves, parce qu'après elles ont vraiment toutes été interdites. Il y avait encore la D-mention. Ils en ont fait trois ou quatre, et j'ai participé à la dernière. D-mention, c'est la fameuse orga où, lors d'une soirée, la commission de sécurité avait imposé d'attacher les chaises deux par deux sur le dance floor le jour même de l'événement. Les mecs ont condamné une des salles dans laquelle ils ont fait une pyramide avec toutes les chaises. On est allés à la suivante, puis ils ont été définitivement stoppés. Il y avait aussi les soirées avec tous les lives: Egyptia, avec Unit Moebius et Ascender. C'était la fin des grosses raves, en 98. À l'époque, on sortait en free tous les week-ends, mais ça ne nous empêchait pas de temps en temps d'aller faire l'Egyptia ou la D-Mention, histoire de se prendre une bonne dose de vraies performances scéniques.

■ Djules

Et c'était aussi l'époque où les free, sur Paris, étaient franchement d'un niveau pire que lamentable! Le gavage des free a tué la free sur Paris.

■ Dyna

Moi, j'étais à donf quand même, mais tu allais dans des teufs où il y avait des murs de ouf qui ne marchaient même pas. En fait, tout le monde s'est mis à faire ça...

■ Ccil

Je me retrouve avec des sons qui passent une musique à 190 BPM qui ne débande pas, ils ont des murs qui sont plus grands les uns que les autres, souvent loués. Il y a de la bière de merde au bar, tu n'as rien de bon à boire, ils sont tous habillés comme des punks à chiens. Il y a des gamins de seize ans qui sont en train de fumer du crack au milieu du dance floor... Alors, tu te dis: « Ok, d'accord, c'est le 14 juillet! » Après, je ne vais pas aller me battre contre, l'évolution du phénomène prend une direction qui n'est peut-être pas la mienne, je m'en fous, ça ne m'appartient pas. À un moment, ça ne m'appartient plus!

C'est bien que chacun ait mis son grain de sel, son truc, mais on a été dépassés, en plus du fait qu'on a tous pris dix ans dans la gueule... De vingt ans, on est passés à trente ans. Avec du recul, je me dis parfois que l'on avait peut-être l'air aussi bêtes qu'eux à l'époque, il faut le reconnaître. Mais on n'avait pas les mêmes drogues, et je me souviens d'avoir été accompagnée de gens qui s'occupaient de moi, qui étaient plus âgés. Il y avait des espèces de chamanes. On en a tous eu un à nous, au début, qui nous prenait en charge, mais quand tu as cent mille personnes dans un teknival...

Je crois que les 90 % des gens qui ont monté un son n'auraient jamais dû, ils auraient dû rester sur le dance floor. C'est dommage, dans ces teknivals de cent mille personnes, qu'il n'y ait pas eu seulement quatre sons. Tu aurais eu des dance floors de vingt-cinq mille personnes, une énergie folle, alors que tout le monde se dispersait dans son coin à vouloir être le meilleur. Ce truc de vouloir faire mieux, de vouloir « être » en fait, c'est ça qui était dommage.

Toute cette philosophie n'a pas été comprise, le DIY, la free party confondue avec la gratuité. Je vais peut-être être un peu dure, je suis désolée, mais ces générations d'enfants de classe moyenne qui ont cru qu'ils pouvaient faire comme tout le monde, c'est de là que vient le problème. Non, il faut une culture, une passion, une magie, il faut quand même certains ingrédients pour pouvoir faire monter la mayonnaise! Tout le monde a cru que c'était possible, c'est ça qui est dommage et qui a perdu le truc. Quand tu vois deux cents sound-systems sur un teknival, c'est complètement débile! Ça ne sert à rien, c'est horrible. Au lieu d'aller écouter un super DJ qui est là, en train de jouer, que tu ne pourras pas aller entendre à un autre moment, tu préfères être sous ta tente Castorama! C'est bizarre, il y a un problème, pourquoi ces gosses avec des œillères, comme ça ?

■ Defflo

On a créé Defcore¹ en 99 pour deux choses. Musicalement, ça commençait à s'appauvrir, on ne faisait que répéter le même schéma qui avait quatre ou cinq ans d'âge : c'était une répétition de musique répétitive. Et puis on avait senti que la masse serait canalisée un jour ou l'autre : le phénomène était devenu trop important et il s'amplifiait de plus en plus, c'était la course au sound-system ! L'intérêt des personnes actives du mouvement était plus de se faire mousser par le nombre de kilowatts ou par le fait de mixer sans talent, et cette envie d'attirer le plus de monde possible. On était arrivés dans une compétition. Il y avait des week-ends, à Paris, en 98-99, avec trois teufs en même temps. Les mecs essayaient de booker un Spiral chez eux pour que les gens n'aillent pas à la teuf d'en face, ça devenait une vraie guerre ! Nous, on a été rebutés. J'allais presque arrêter en 99, ça ne me correspondait plus du tout, cette compétitivité, cette masturbation, cette hiérarchie de la teuf qui avait commencé à croître depuis 97. Il y avait des noms à particule : « Machin de tel sound-system », toutes ces choses devenaient de plus en plus inintéressantes. Quoique en fait, ça permettait de voir l'évolution

1. <http://defcore.fr>

sociale d'une masse, de voir surgir l'ambition. C'était lamentable ce qu'il se passait ! J'en étais arrivée à penser ça. On a monté Defcore avec Claire (Olga), c'est la copine d'Éric, de Signal Électrique. On habitait tous dans le même quartier, dans le 19^e.

On les a connus par Zip, Core-Text. On était toute une bande : il y avait Robin, Video Attack, le frère de Zip, La Peste aussi, et tout un tas d'acteurs de la teuf. Avec Olga, comme on était voisines, on s'est logiquement rencontrées. Elle avait une très grande culture musicale et elle était très active politiquement, elle s'est greffée avec nous pour ce projet de site. Dans une discussion, on s'est rendu compte de tout ce qui n'allait pas : on était énervées, du fait qu'il n'y avait pas d'efforts sur la déco, et surtout sur la musique. À la fin des années quatre-vingt-dix, on n'allait plus en fête pour la musique, mais pour voir les potes et pour se déchirer la tête, ce n'était plus intéressant, on se faisait chier ! La musique avait évolué constamment de 93 à 97, jusqu'à Network 23, et c'était fini, après, ce n'était que de la copie.

Pour le manifeste de Defcore¹, de toute façon, on agissait beaucoup trop tard. On n'aurait pas été suivis, tout le monde n'avait pas internet, mais c'est vrai que tout le monde l'a lu, ça a fait quand même un petit électrochoc. Après, les gens en parlaient pas mal, il y a eu beaucoup de critiques sur le kaki. Il y avait le petit fanzine *Chiesen Storm* aussi : c'était la BD *people* de la free party parisienne qui posait les bases de Defcore.

Les trois numéros de *Chiesen Storm* (« La tempête de merde ») sont pleins d'humour et très irrespectueux, croquant tout le microcosme de la free party principalement parisienne et fustigeant « les petits pois », la caricature du teufeur habillé de kaki, une expression qu'il a largement contribué à mettre à la mode et peut-être inventée. Tout y est passé à la moulinette, la musique, le choix des lieux, les habitudes, les dealers, la starification des musiciens, la médiocrité des intentions etc.

1. www.defcore.fr/index.php?file:Aktivisme&op:article&artidid:1

■ Defflo

Kanyar aussi était très critique, mais il agissait dans le sud. Et le seul site parisien avant nous ne disait rien, en face (Freetekno). On a eu de bons connards à Paris, parce qu'il s'agit de la plus grande ville de France, c'est plus facile d'avoir plus de cons. Donc en 99, j'avais carrément envie d'arrêter les teufs, mais on a quand même fait ce site pour témoigner de la magie des années vécues et mettre le peu de photos qu'on avait en commun.

■ Gonzo

Il se passait pas mal de choses sur le net à cette époque-là, on y retrouvait l'ambiance perdue des teufs. Le vendredi soir, on faisait des teufs virtuelles. Moksa (de Freetekno) faisait péter le son de chez lui en *streaming*, et des mecs se fonce-dé derrière l'ordinateur. Ce n'était pas rare que ça se finisse à 5-6 heures du mat, il y avait des acharnés qui *chattaient* encore. Ça parlait plus informatique qu'autre chose, à la fin de la nuit.

■ Defflo

Sur le net, on commençait à se donner des rdv dans les teufs sur l'enceinte de droite, c'était un leitmotiv. J'ai eu un coup de blues, mais je n'ai finalement jamais lâché.

■ Gonzo

Et puis un jour, Hekate est arrivé !

Hekate est un sound-system anglais qui a commencé à voyager à travers l'Europe à la fin des années quatre-vingt-dix. Au-delà de leurs décorations particulièrement remarquables (tentures et sculptures reconnaissables entre mille), il s'agit d'un des sons les plus expérimentaux que l'on a pu apprécier sur les free de cette période.

■ Defflo

Un pote nous a appelés en revenant d'une teuf: « Putain, il y avait des Anglais: Hekate sound-system! Il faut que vous les entendiez, c'est un truc de tarés. Ça change du tout au tout, c'est puissant! Ils passent de tous les styles musicaux! Ils te découpent ça au hachoir! » Il y avait beaucoup de kétamine à cette époque, aussi. Du coup, il en résultait une musique qui allait totalement à l'encontre du binaire de la teuf, carrément puissante! Il s'agit de la plus psychédélique des drogues! Ça dépend comment tu la prends, tu peux très bien en consommer par petites doses et faire la teuf. Ça nous a créé un second flash: la découverte à la fois d'un son qui nous surprend, et puis d'une drogue qui nous surprend totalement aussi. À Paris, on les voyait au moins une fois par mois, ils jouaient de temps en temps avec les Furious: il y avait deux mille personnes devant les Furious, et on était trente devant Hekate.

■ Gonzo

Ça nous a relancés dans la teuf pour quatre ans.

■ Defflo

Ça a été notre dernier souffle.

Bien entendu, les Hekate ne sauraient se résumer à une substance comme la kétamine, qu'ils n'ont pas amenée (elle était présente bien avant leur venue en Europe). Leur passage n'a laissé personne indifférent.

■ Jerem

Hekate a toujours été très expérimental, il n'y a pas beaucoup de monde qui captait, c'étaient des pros pour vider un dance floor le matin! Tu veux faire se barrer les gens: tu mets un gars de chez eux, en 2/2, il n'y a plus personne!

■ Ccil

Alors Hekate, c'est vrai qu'au début, ils ont super morflé parce qu'ils arrivaient avec un autre son, avec autre chose. Je me souviens m'être engueulée avec des gens de chez nous (Facom), qui viraient des mecs comme ça des platines, comme le super live de Dan (Hekate). À un moment, il y a eu un truc trop militaire, des barrières, des gens avec des œillères, il fallait que ça aille dans un seul sens! Et musicalement, ça n'avancait plus du tout en fait, aucune référence à quoi que ce soit, un seul truc: il fallait vraiment que tout le monde fasse la même musique! On voyait les mêmes machines partout, à partir de 97, il y avait le même son partout! Les gars ont commencé à faire de la groove box machin, chacun a voulu son petit live, et c'était vraiment dommage, parce qu'au contraire, ça aurait dû ouvrir les portes. C'est ce qui a perdu l'underground: il s'est cassé la gueule, avec la scène alternative et les free parties. Le commercial a pris une envolée musicale excellente à cette époque, j'y trouvais des balles de disques à mixer.

■ Gino

Une rave (il ne faut pas oublier ce mot magnifique qui m'évoque plein de choses), ça se doit d'être évolutif: tu rentres dedans tranquille. Il ne faut pas être agressé par la musique parce que son rôle est de te prendre tranquillement, elle doit t'emmener jusqu'à un pic pas possible. Tu n'as pas besoin de consommer autant de drogue que les jeunes le font aujourd'hui, parce que même si tu as envie de t'envoyer en l'air, c'est la musique qui t'y emmène. Tu as kiffé, tu es là, tu t'en souviendras toute ta vie.

Moi, j'aime bien l'unité. Je me rappelle d'un temps où les gens prenaient la drogue du sound-system, il n'y avait pas les dealers, ou ils ne faisaient pas tant de blé. Ce n'était pas cher, tout le monde était dans le même état, c'était magique! Et il faut se rappeler un truc, c'est qu'au début, c'était hétéroclite, c'est-à-dire qu'il y avait

un rasta qui faisait la fête avec un keupon, avec un mec en costard-cravate, avec un homo, il y avait de tout, c'était génial !

Avant, il y avait l'esprit meneur, même si ce n'était pas voulu. Les Spiral et les premiers sound-systems étaient suivis, les gens les prenaient comme référence, tous ceux qui commençaient à monter des petits sons.

Et puis tout ça s'est arrêté, Spiral, Psychiatrik etc. Et les groupes qui ont pris la relève n'ont pas forcément fait attention à garder un jardin secret, une certaine magie. Du coup, tout le monde était habillé pareil, et a acheté les mêmes disques. C'est l'effet « petit pois », on dit, les petits bonshommes en vert, tous pareils : ils sont jeunes, ils ont des foies dans des états pas possibles. Une fois, j'en ai vu un qui me faisait penser à mon gamin. Mais putain, c'est quoi ce bordel ? Ce n'est pas de voir ces jeunes en teuf, c'est de ne pas les voir dans la musique, parce que la musique ou l'orga n'accrochent pas assez pour ça. Toute la nuit, les mecs prennent des trucs, ils sont dans leur voiture, ils s'en mettent plein le nez. Oh, il faut arrêter ! Ce n'est pas ça, on parle d'un mouvement musical, c'est la musique qui te met dans la transe. Tu prends un truc pour être en osmose avec le musicien. Le DJ est un magicien, c'est ça la rave !

■ Redge

Il y avait une nécessité de faire des fêtes plus bigarrées. Sur la fin, les free parties étaient des monolithes. On a pu observer une dimension sacrée, quasi religieuse, dans ces fêtes et chez les participants, avec le sound-system en fétiche majestueux, une adulation de bon aloi pour les pères fondateurs, et enfin la reproduction immuable de ces rituels inventés par d'autres, longtemps avant... Je n'ai pas de regret, on s'est éclatés ! Il y a des petits jeunes qui s'éclatent encore, à leur tour, ils vivent leur découverte à fond, pas dans les mêmes fêtes que nous, ce n'est peut-être pas aussi pirate

que celles des travailleurs anglais, sans foi, ni loi, sans amarres, sans parachute, qui se lançaient comme des prophètes avec leurs disques à travers l'Europe. C'est sûr, il y a plein de trucs qui ont moins d'envergure que ça, mais si on prend du plaisir, ben voilà, l'essentiel est là ! Beaucoup de petits jeunes prennent du plaisir à faire du son à dix ou quinze dans la colline, nickel !

■ Jeff

Au 23^e Bordel à Anduze, par exemple, tout le monde était à fond de ballons, des grandes bouteilles de gaz, pschitt ! Il y avait des ballons de partout, du bordel, ça a un peu commencé avec ça. Et aussi, malgré le fait que j'aimais bien la techno, j'ai commencé à écouter et à m'intéresser à d'autres choses, grâce à internet, à la possibilité de télécharger. À partir du teknival 2000, dans le gros hangar Intermarché à Rousset, j'ai vraiment vu la lumière et j'ai commencé à me dire : « Waouh, ça craint ! » On commençait à vraiment voir tous les plus gros problèmes, c'était hyper crade, il y avait la racaille et tout ça.

■ Vincent

Les choses prédéfinies ont une tendance à l'intolérance. À partir du moment où la free party s'est définie elle-même en disant « On est ça ! », elle est devenue intolérante.

■ Josy

C'est ça, et on a vu la vague arriver : la Brigade Anti-Cailles (BAC)¹, des choses pas bien du tout ! Quels petits trous du cul ! Ça a déraillé complètement, quand ce genre de mecs sont venus là-dedans.

1. La BAC, dangereuse dérive, voulait faire « la chasse aux racailles » dans les teknivals.

■ Vincent

Ils savaient mieux que les autres ce qu'un teknival devait être ou ne pas être.

■ Gab

J'ai toujours milité pour l'environnement. Faites gaffe à vos poubelles, utilisez des produits non agressifs, faites attention à la verdure, aux animaux etc. Aujourd'hui, je pense que je me sentais une mission : essayer de sensibiliser les gens. C'est ça qui me faisait chier : ce côté fermé, ces ego surdéveloppés. Moi, je ne voulais personne devant, mais tout le monde sur les côtés, au même niveau, et autonome ! Tu balayes devant chez toi, chacun a fait sa somme de travail. Halte à la consommation ! Au début, les gens ne se prenaient pas la tête pour les fringues, ils venaient nature, dans les premières fêtes. On ne se prenait pas le chou, on venait comme on était. J'en ai vu arriver après avec les capuches, les parkas militaires et puis les chiens. Ça commençait à être n'importe quoi, des combats de chiens dans les bois etc. Les fêtes drainaient des trucs pas cool, des crackers, tout cela n'avait pas sa place ici. Je militais pour le son, et je sentais des choses qui pourrissaient.

Il y a un truc qui m'a chagriné : j'aurais vraiment aimé, comme j'ai dû le voir une fois ou deux, des groupes ou des orchestres avec des instruments acoustiques en teknival, des trompettes, des violons... Et puis j'ai beaucoup regretté que l'on se soit retrouvés dans ce mouvement tekno avec un pouvoir de diffusion énorme, et que l'on se soit contentés de passer de la musique. On aurait pu faire passer des messages, inviter des intervenants, le dimanche matin, passer des interviews, des choses comme ça, que les gens réfléchissent un peu, qu'ils sortent de cette logique de consommation : tu viens, tu prends des prods, tu écoutes de la zik et tu repars chez toi. J'ai fait la démarche un moment, je suis tombé sur des super interviews à la radio, je suis allé à la Maison de la Radio à Paris pour les avoir, et on m'a dit que c'était protégé. Sur l'instant,

j'y pensais, et puis j'ai zappé. J'aurais voulu qu'il y ait vraiment une conscience politique derrière, par exemple en posant du son dans tous les trucs militants. On l'avait fait pour José Bové, avec Kristof, mais je pense qu'on aurait dû faire ça plus souvent.

■ Ziggy

Pour moi, la teuf, c'était faire ce que l'on aime quand on en avait envie, sans que l'on t'impose quoi que ce soit. J'ai été élevée à la sauce anglaise: les étiquettes, je n'ai jamais supporté. Et quand ils sont venus avec ça, cette manière de faire la fête, il n'y avait plus d'étiquettes, pour un temps. Après, c'est revenu et ça m'a gavée!

Je les ai trouvés fachos, les teufeurs, à force. Du moment que ça se démocratise, ça sent la fin. Ces putains d'Anglais, certains n'étaient que des *businessmen*! Ils ont fait venir beaucoup trop de monde, je l'ai compris en les fréquentant de près: ils sont un peu gourous. Il y avait beaucoup d'argent à se faire. À Port-la-Nouvelle, j'ai vu des gros trafiquants, la mafia russe, et quand tu vois ces gens-là avec tes potes... Je me suis cassée du teknival en leur disant: « Si c'est ça qu'on devient, allez tous vous faire enculer! » J'ai vu des armes dans les coffres, j'étais horrifiée! On faisait partie du même réseau que l'État et les trafiquants sans scrupule. Si c'est ça être un rebelle et appartenir à l'underground, alors *ciao*!

J'ai appris à avoir une éthique dans la free party, et j'ai quitté le mouvement quand il n'y en avait plus. J'ai appris à partager, à faire plaisir aux gens, et aussi au final le *business*. La free party m'a ouvert les yeux là-dessus! Elle m'a appris à me débrouiller. Je n'en ai jamais tiré trop parti, et à la fin, ce *business* devenait sournois, c'était du faux-semblant: le système était vicié, caché derrière des beaux discours. Soit tu arrives à prendre le bon et à laisser le mauvais, soit tu tombes dedans, ou bien tu te casses! Il faut que ça reste élitiste, que ce soit une intelligentsia, que ça n'attire pas tous les beaux alentour...

■ Raff

J'ai des acouphènes et de l'hyperacousie. Je ne peux même plus mettre un pied dans une teuf, même dans les petites soirées. J'ai arrêté de jouer il y a deux ans, la dernière fois, c'était à Rome, avec Franky et X-tech. Il vaut peut-être mieux perdre son oreille que son âme, mais là, je commençais à perdre les deux! Ça a commencé bien avant probablement, et la teuf n'a rien arrangé, elle a sûrement amplifié les choses. Mais le fait d'en avoir marre de la free, de vivre l'explosion de Sound Conspiracy, de mon rêve, et de commencer à devenir cet être que je ne voulais jamais être, à jouer dans des teufs avec mon nom écrit, ça a peut-être amplifié le truc, psychologiquement. Maintenant, je ne peux faire de la musique que de temps en temps, et à très bas volume. Nager dans les fréquences et baigner dans les basses, c'est *over*... Je ne veux pas jouer le vieux con, mais il faut faire super attention à ça!

Pendant les dernières années où je réglais le son pour Sound Conspiracy, surtout dans les entrepôts, je disais: « Mais ce n'est pas possible, il est pourri, le son! » Les autres me disaient que non, que j'étais trop perfectionniste. C'était dans mon oreille, en fait. Je sentais qu'elle devenait fatiguée, mais je n'avais pas capté.

Tout ce que je voulais faire aux gens, je l'ai réussi, mais pour moi, et pas toujours dans le bon sens! Je voulais combattre les mots et les faire disparaître, j'ai réussi: je perds mes mots. « *Make some fucking noise twenty-four hours a day* », j'ai réussi, il y est, le bruit: j'ai un sifflement continu! On voulait créer une alternative de vie, pas une alternative de week-end, abolir le temps, et j'ai quand même réussi à ne jamais travailler. Je vivote, mais je me considère comme chanceux malgré tout. Je fais des projets différents, tranquillo, et ils mettent aussi du beurre dans les épinards, de temps en temps.

Quand on organisait des teufs, on avait quand même de l'argent par le bar, les K7, les disques etc., ça faisait tourner le sound-

system. Pour la bouffe et le diesel, on essayait de faire la manche, ou c'était le système D: on ne voulait pas mélanger avec l'argent de la teuf, qui servait à l'achat du matériel. Mais les autres livres de free qui n'avaient pas de son se sont heurtés avant nous à une impasse: ils constataient que, très souvent, les gars de Kiloutou avaient été payés, les gars du son repartaient avec des sous, des dealers s'en étaient mis plein les poches et le gars qui faisait les sandwiches aussi. Eux, ils avaient préparé la musique pendant des jours, joué durant des heures, niqué leur ordi et leur table de mixage, et ils repartaient sans rien. Les gars leur disaient: « C'est cool, ça nous a fait plaisir. Tu as bu à l'œil, ça va? Allez, à plus tard! » Certains s'en sortaient en vendant des skeuds ou des CD en teuf, mais tout le monde n'a pas ce talent.

C'est pareil pour les labels. De mon côté, j'ai collaboré principalement avec les labels « de la famille », Okupé, Audiotrix, Xpdigiflex, I.O.T. Records et autres, avec qui on a la même *vibe*, mais il y a eu des abus: des gars qui avaient à peine mis les pieds dans une free et qui cherchaient à se gaver sur le dos du mouvement. Aujourd'hui, en plus, les contrats sont faits de telle manière que tu as intérêt à être à la SACEM si tu veux vraiment retirer quelque chose. À un moment, justement, quand tout a éclaté, on m'a expliqué qu'il valait mieux s'y inscrire. Ziggy m'a dit: « C'est con, ton morceau est passé à la radio! » (ma *track* de l'African Expedisound était passée sur France Inter).

Et comme beaucoup, je m'y suis inscrit, alors que j'avais craché dessus pendant des années! Il faut bien comprendre que, sans thune, on ne peut pas acheter de matos, ou le réparer pour continuer à jouer. Je n'ai pas envie de vendre de la gue-dro, je ne l'ai jamais fait et je ne veux pas m'y mettre. Comment je vis? On me dit que je suis un musicien. Pendant des années, j'avais refusé de me qualifier comme tel: je fais du son, je fais du bruit. Et on me dit: « Tu es assis sur de l'or et tu gâches ta vie! » Alors, sans passer de l'autre côté de la barrière, j'ai changé de cap, je me suis

fait payer pour jouer. Sauf que se vendre, c'est un métier ! Avec quelques autres venus de la free, on était souvent ceux que le mec allait voir à la fin en disant : « Tu sais, on n'a pas fait tant de monde que ça. Il a quand même fallu payer Untel – celui qui a le gros nom. Avec lui, on ne peut pas transiger, tu le sais bien. Au lieu de 500, on te file 300. Au lieu de 300, on te file 150. C'est cool, non ? » Pendant un petit moment d'ailleurs, c'est Ziggy qui s'occupait de moi, sinon je me faisais avoir une fois sur deux : je ne sais pas demander de l'argent ! Je ne suis pas né pour ça, je n'ai pas fait de la musique pour ça. Je ne peux pas quantifier mon art, je ne sais même pas si c'est de l'art.

Il y a une période où je me sentais perdu, quand tout a explosé et que je ne m'y retrouvais plus : je traversais une contradiction dans ma vie. J'étais en train de perdre ce truc de la free et on m'invitait à jouer pour 500 euros dans des pseudo-free, dans des clubs où ils vendaient des vodkas à 15 euros. Je le vivais super mal : si mon corps n'avait pas réagi, si mon oreille n'avait pas pété un câble, c'est moi qui l'aurais fait. Cette vie contradictoire, certains la vivent encore aujourd'hui. Je respecte leur démarche, ils pensent que l'on peut permettre aux gens de s'évader comme ça, mais je n'y crois pas trop. C'est vrai que les free partaient en couille et que le *trip* n'y était plus. À un moment, je préférerais être en club qu'en free, à cause de la tension qu'il y avait, des mauvais délires et des mauvais coups.

Aujourd'hui, si je vois un beau lieu dans la nature, je ne penserai jamais y emmener cinq mille personnes, ou cinq cents personnes, même pas cinquante personnes. Tu as beau faire tout ce que tu veux, être le plus propre possible, ce lieu-là sera toujours trashé ! Je suis revenu à une certaine tranquillité : plutôt que de faire quelque chose contre, de se confronter à l'autorité pour un résultat souvent opposé à ce que tu veux, autant vivre ta vie paisible et en faire le moins possible pour la société. Ça se rapproche des idées de la décroissance : tu ne vas pas faire 3 000 km pour aller clamer un

truc alors que tu peux regarder tranquillement les petits oiseaux et que ça ira pareil. J'ai fait un potager pendant deux ans. La classe ! Aujourd'hui, ça me manque... Au niveau *cyber life*, dans le milieu squat ou le milieu « décroissant », tu peux vivre des choses similaires à ce qu'on a vécu en free, mais à plus petite échelle, avec des valeurs de donation, d'échange. Il faut revenir aux choses simples !



DFAZE

Dfaze, sound-system créé à Lille en 1999, s'inscrit dans la lignée d'une nouvelle génération de sons sédentaires et par conséquent, beaucoup moins préoccupés par les « missions » tekno du début de la décennie. L'objectif est de diffuser la musique underground et d'organiser de nombreuses fêtes, mais la clandestinité et l'illégalité ne sont pas revendiquées mais assumées par la force des choses. Le fait de ne pas voyager, de ne pas s'inscrire totalement en marge des valeurs dominantes de la société occidentale implique forcément un discours et des points sensiblement différents. De plus, la proximité de la Belgique et de ses clubs entraîne la présence d'une scène particulière.



Quelques mois après la découverte de son premier teknival¹, Djules participe à la fondation du sound-system Short Greys.

■ Djules

On avait un pote qui était déjà un peu DJ, dans la mouvance club hollandaise. Une fois que j'ai assimilé ce délire de fêtes, je me suis ensuite demandé comment on faisait la musique: c'est à ce moment-là qu'on a monté Short Greys. Au début, Cédric faisait des lives.

■ Dyna

Il faisait ça sur ordinateur, parce que c'est un *geek*, un mec qui aurait pu naître ordinateur, mais qui est né humain.

■ Djules

On était tous des copains de lycée et des copains de village. Le matos, à la première soirée, c'était de la loc: on se cotisait, et puis on faisait un petit bar. Il n'y a pas eu beaucoup de soirées, en fait, mais on a énormément posé de son, c'est-à-dire qu'on posait les platines et les enceintes sur le capot de la caisse, et tant que les keufs ne venaient pas, on mixait.

■ Dyna

À l'époque, les routes des forêts domaniales n'étaient pas fermées, elles l'ont toutes été ensuite à cause des teufs.

1. Voir « Les premiers pas ».

■ Djules

On a fait une première teuf flyée, début 95, un an après le teknival. Je ne touchais pas encore vraiment la musique, j'approchais doucement, je commençais à voir Cédric qui bidouillait. Martinez mixait, Cédric un peu aussi. Alban faisait également du live, comme Greg Nawak. On était tous à fond de *tracker*, c'était chan-mé!

On a fait une teuf sous un pont d'autoroute, à Fontainebleau, il y a eu du monde. À 3 heures, un troupeau de gendarmes est arrivé : panique sur le dance floor, tout le monde est parti dans la forêt ! La teuf a été arrêtée par les gen-gen, ça nous a quand même bien calmés... J'ai un peu lâché l'affaire, je suis parti à Lille en 96. C'est là que j'ai rencontré les Alliés-Nés et que j'ai participé à leurs fêtes. Ça se passait encore à des âges où je bossais lors des vacances, je faisais de l'animation. Je ne bougeais donc pas l'été, je faisais les tekos du mois de mai et puis parfois un peu à la fin août, comme à Rotterdam, à la fin de l'été 96. J'étais déjà à Lille à ce moment, et je suis allé au tekos de Rotter avec mes potes, avec Yannick et Antoine. Après ce teknival, Yannick a quitté Alliés-Nés, ça a un peu clashé.

■ Dyna

Alliés-Nés, ça a donné Tomahawk, Zaraf et AP.

■ Djules

AP: « Accros du beat Possee », avec Yannick, qui faisait partie des Alliés-Nés.

■ Dyna

Julien a le logo tatoué sur le bras. Et il a le logo Dfaze, là, aussi. Les AP étaient avec le milieu squat de Lille.

■ Djules

Les périodes de ma vie, je les marque... En fait, on a fait plein de teufs, mais c'était uniquement dans les squats de Lille. C'est pour ça que AP n'a jamais été vraiment connu. On a fait des putains de teufs, à un moment, il y avait des mégas squats à Lille. Je mixais, j'avais commencé par le hardcore, et puis j'avais eu une période où ça me saoulait, j'étais donc à fond acidtek/acidcore. Je commençais à faire de la zik sur machine parce que j'avais acheté la MC-303, à sa sortie, en 97.

■ Dyna¹

C'est à partir du teknival que je me suis dit que je voulais faire un son, faire des teufs². C'est pour ça que pour mes dix-neuf ans, j'ai voulu organiser une free party dans la forêt de Fontainebleau. On n'avait pas de son, mais j'ai rameuté mes potes, les anciens potes de Ju. On avait choppé un mec qui avait 4 kW, Ju est venu mixer, c'était chan-mé, mais on a galéré à mort! La soirée s'appelait « Bass in the wood », j'avais même fait un flyer. On était cent/cent cinquante. On a eu plein de couilles pour se poser, parce qu'on a été à un premier lieu d'où on s'est fait jeter par les flics, on a été sur un autre lieu, c'est le propriétaire qui nous a délogés à coups de carabine. Du coup, on a atterri sur ce spot-là à 2 heures du mat. Tous mes potes qui n'étaient pas de la free avaient lâché l'affaire, ils ne sont pas venus, ils ont appelé l'infoline jusqu'à 2 heures. À partir de là, je suis venue habiter à Lille pour rejoindre Ju et pour monter un sound-system. J'avais fini mes études, on faisait partie d'une asso qui s'appelait ALD, « Audio Landscape Designer », et on était avec les AP, les squatteurs. Ils se sont séparés, ils sont partis à droite et à gauche, certains partaient en couille. Beaucoup d'entre eux sont ensuite allés au Ranch, à Toulouse.

1. Voir « Teknokrates ».

2. Voir « Teknival de Courcelles ».



Bass in the
Wood,
Fontainebleau,
1997.



■ Djules

Martel en tête, le label toulousain, a été monté par un mec des AP, un tekno-squatteur, avec qui on faisait des teufs. Franchement, il y en a certains qui sont vite devenus des branleurs, dans les squatteurs à Lille.

■ Dyna

Du coup, nous, on en a eu un peu marre. En fait, on est partis dans le délire de faire des soirées légales.

■ Djules

En parallèle, on avait rencontré d'autres gens, dans ALD, l'asso qu'on avait créée. On a organisé des soirées, on a loué un clubhouse de golf, en prétextant qu'on allait faire une soirée de mariage. On a défoncé le green !

■ Dyna

On s'est fait trois soirées dans une boîte aussi. On voulait organiser des soirées légales parce que, même si on était à fond free parteux, on ne voulait pas forcément organiser des free: la même en légal, pourquoi pas ? Mais on s'est rendu compte au bout de huit mois que les légales n'étaient pas possibles à organiser: on ne trouvait pas de lieu... On avait vingt ans et on arrivait: « Oui, c'est pour un anniversaire. » Les gens commençaient à être super méfiants, personne ne te louait des trucs. On a fait une réunion avec ALD. Les free parties à Lille, c'étaient les Zaraf, issus de la scission des Alliés-Nés: je trouvais que c'était *dark*, glauque et pas trop festif, ce n'était pas l'ambiance des free que l'on connaissait.

■ Djules

Tu sentais vraiment le contre-club, les soirées où tu ne vois rien, la musique trop violente.

■ Dyna

L'opposé du clubbing belge. À Lille, c'était comme ça, la free, c'était méga underground.

■ Djules

Méga glauque ! Il n'y a que lorsque l'on faisait les teufs AP qu'il y avait une grosse ambiance. Moi, je retrouvais un peu l'ambiance des premières teufs, où les gens étaient survoltés. Quand je suis arrivé à Lille, je leur jouais ce qu'on jouait en free vers Paris, ça donnait des réactions du type : « Pfff ! Toi, tu te fous de notre gueule ! Ça, c'est le gros tube au Cherry Moon. Attends, mais ça, c'est le tube de La Rocca ! » Je passais pour un gros blaureau avec mes skeuds...

■ Dyna

Ju arrivait de sa cité underground de Paris, mais ce n'était pas du tout underground. Dans le nord, il ne fallait surtout pas jouer ça en free, et encore moins avec des *lights* !

■ Djules

Ils rigolaient à chaque fois qu'ils écoutaient mes K7 de Kaos : c'étaient des gros trucs qu'ils entendaient en boîte belge. J'ai capté que le nord n'avait pas du tout la même culture electro que le reste de la France.

■ Dyna

On s'est rendu compte avec ALD qu'on ne pouvait pas faire des teufs légaux : on n'arrivait pas à trouver de spots. On a fait une réunion, chez nous, et on a dit : « Bon, on crève la teuf, on va refaire un sound-system de free party parce qu'il n'y a pas moyen, on va faire des teufs ! On ne peut pas faire en légal, de la merde ! De toute façon, nous, ce qu'on aime, c'est la free ! On va faire

un sound-system de free! » Là, il y a eu scission: la moitié de l'asso a dit qu'ils ne voulaient pas faire des free, qu'ils voulaient rester dans le légal. On a dit ok, et on a créé Dfaze à cinq. Après, d'autres se sont rajoutés.

On voulait ramener un peu la *vibe* free que l'on connaissait, on voulait que les gens fassent la teuf. Nous, on apprécie l'état d'esprit de la free: la donation, le fait que ça soit en plein air, le fait que ça soit Do It Yourself. J'étais à fond sur l'autogestion à l'époque, toujours aujourd'hui, d'ailleurs. C'est un des trucs les plus importants au monde, j'ai envie de dire. Si les gens s'auto-gèrent: tout va bien! Les teufeurs, quand ils viennent, ils doivent se gérer, le son il doit se gérer: il n'y a pas de sécu, tu es livré à toi-même. Les déchets doivent se gérer aussi. Tu arrivais avec ton groupe électrogène, ton son, tu faisais une teuf et tu repartais: je trouvais que c'était génial! On a toujours trouvé des spots pour ne pas faire chier les voisins. Je connais la région mieux que plein de nordistes, parce qu'on a fait des kilomètres de route.

■ Djules

On faisait des teufs festives, et les gens dans le nord sont festifs, avec des lumières, un peu de déco, des *backdrops*. Et puis on faisait des soirées méga évolutives: on commençait tek boostée, et on finissait speedcore gabber en passant par la hardtek, le hardcore et le frenchcore.

■ Dyna

C'était « arrache ton string » à la fin! On a commencé en avril 99, et on a fait une teuf par mois jusqu'à la loi.

■ Djules

On a fait notre dernière teuf illégale le 14 juillet 2001...

■ Dyna

Ça a très vite pris. Pour la teuf d'Halloween, dans un hangar, six mois après la création de Dfaze, on a halluciné! On s'attendait à être six cents, et on a été trois mille, et avec trois-quarts de Parisiens, du fait de la connexion avec Hokus Pokus. Vu qu'on venait de là-bas, on avait flyé à Paris, mais on ne pensait pas que ça allait suivre à ce point! C'est une de nos plus belles fêtes. Il y a une vidéo sur notre site parce qu'un journaliste était venu pour Arte. On avait fait de la déco Halloween et installé un stand de maquillage, mais c'est surtout que le hangar était blindé! C'est la première fois que je mixais à 2 heures du matin, avant, je faisais toujours le *warm up*.

Lors de la fête de la Braderie deux mois avant, en septembre 99, il y avait eu beaucoup de travellers qui redescendaient du teknival de Hollande, on avait dû être mille/mille cinq cents personnes et là, il y avait à peu près le double. Mais pour la Braderie, qu'on a ensuite fait tous les ans, on s'y attendait, on avait flyé tout l'été, alors que pour celle-là, ça avait été fait seulement trois semaines avant la teuf.

J'ai toujours fait la différence: il y avait la semaine et le week-end. Le week-end, c'est l'échappatoire. Moi, les années free ont changé ma vie dans le sens où elles m'ont permis d'être heureuse, parce que j'avais l'impression de vivre un truc extraordinaire tous les week-ends, et d'être sortie du monde des autres, le monde que l'on connaît tous. Le week-end, c'était ma parenthèse, je partais dans un autre univers, qui était le mien et qui, en plus, représentait la liberté, la musique, les copains. Je me suis retrouvée à la fin d'une teuf à avoir les larmes aux yeux presque, à me dire: « Putain, je suis avec toute ma bande de potes, on a fait une teuf, on a fait ça, nous, tous ensemble! »

Le jour où on a eu une loi, il a fallu faire un choix: qu'est-ce que tu défends d'abord, est-ce que tu défends la musique et la culture

ou est-ce que tu considères ce qu'on fait comme un acte politique ? Nous, encore une fois, on a fait ça par obligation. Si on avait pu organiser des free parties légales, dès le départ, on les aurait faites. À l'époque, l'illégal, c'était un plus où on se disait rebelles, mais au final, je n'en avais rien à foutre, ce que je voulais, c'était faire des teufs dans des terrains vierges.

■ Djules

Ça a permis à des gens de se mettre face à des problèmes concrets, sur l'électricité par exemple : si tu n'as jamais touché l'électricité, ben là, putain, il faut que tu le fasses ! Ou la mécanique... Ça y est, ça je l'ai réparé, je *sais* le réparer ! C'est super formateur.

■ Dyna

Fédérer un groupe, fédérer une équipe et des moyens. En général, on posait 20 kW, mais on a fait des 70 kW aux teknivals, comme les 1^{er} Mai auxquels on a participé quatre ou cinq fois.

■ Djules

C'est vrai qu'on a quand même fait des trucs cool, où tu te dis : « C'est chan-mé ! »



ROAD TRIPS 2000s

Au début des années deux mille, les sound-systems se rendent compte, au travers de la pression policière croissante, que les lois vont se durcir en Europe. Par ailleurs, l'ambiance a changé pendant la fin de la décennie précédente, surtout en France, notamment à cause de l'engouement qu'ont suscité les free parties. Avec cette décennie commence le temps des grands voyages. À la suite des premiers contacts timides faits en 1996 par les Spiral Tribe aux États-Unis, ou de Sound Conspiracy qui a ouvert la voie vers l'Inde en 1998, de nouveaux continents vont être explorés, comme l'Amérique, parcourue du nord au sud par différents sound-systems, parmi lesquels on trouve plusieurs voyages successifs de la « famille » Tomahawk (I.O.T. et Drop in Caravan), ainsi que l'Afrique.

■ Mrik

Je pense qu'il faut arrêter de se mentir et de partir dans l'esprit d'apporter quelque chose aux autres: tu pars pour apprendre et comprendre la vie. Je pars pour découvrir ce qu'il se passe un peu plus loin de chez moi, pour voir comment les gens vivent là-bas, pour comprendre qu'ici, on est peut-être privilégiés. Ce qu'on sait faire, c'est organiser des soirées. La musique est un élément fédérateur, et il est beaucoup plus facile de lier des contacts avec un élément fédérateur. Nous ne sommes pas là pour convaincre des gens que notre musique est mieux que la leur, on est là pour leur dire: « Tiens, regarde, moi c'est ça que j'aime, et toi? Vas-y, viens jouer sur mon son pour me faire découvrir ce que toi tu fais! » Jamais on n'est partis pour apporter la techno. Enfin, je n'en ai pas l'impression. Si on prend l'Afrique, ils faisaient de la techno avant que l'électricité existe, alors on n'a rien à leur apporter. Confronter nos musiques, ça oui, peut-être, mais pas dans une notion de combat, plutôt dans celle d'un espoir de fusion. Je pense que la principale motivation était de continuer ce que l'on faisait, mais plus loin, loin de ce qui se passait ici, loin de l'embourbement qui commençait à pointer son nez en Europe.

Avec Tomahawk, il n'y a jamais eu de séparation, mais des chemins différents. Nous avons vécu trop de choses pour pouvoir nous séparer comme ça. De notre côté, nous avons le projet d'organiser un teknival au Brésil pour le réveillon 2000. Notre mission, à partir de ce moment-là, était totalement axée là-dessus. On a fait un break avec l'Italie, fin 99, on a recollé les morceaux et on a préparé tout ça. Pour un tel voyage, les choses se présentent différemment: tu ne peux pas aller au Brésil par la route. Il y avait beaucoup plus de paramètres à mettre en place. On était cinq à vouloir partir (trois Tellurik, UNCX des Vomit et un autre pote). UNCX avait vécu un peu là-bas avec son père. La chaleur et le fait que la musique joue un rôle culturel important dans ce pays ont dû nous motiver aussi. À cette époque, on fonctionnait pas mal au coup de tête: plus une idée paraissait folle, plus elle nous plaisait.

Le départ s'est fait en septembre 2000, je crois. Un container plein a été posé dans le jardin d'un pote, en attendant que la compagnie qui les achemine vers le Brésil passe le prendre. On y avait mis du son, du matos divers pour aménager un camion et pour vivre. On est partis plus tôt, à cinq avec deux chiens, pour toper le camion afin de préparer son arrivée. Ça a été plutôt dur ! À Rio, on a eu des problèmes avec les douanes et la compagnie de container. On n'arrivait pas à se procurer un papier nécessaire à son arrivée en bonne et due forme. On a mis un peu de temps pour trouver un camion. Une fois obtenu, on s'est garés près des plages connues de Copacabana, plutôt la dernière, tout en bas. Ça va, la vie était agréable, il n'y a pas à se plaindre ! Puis on a bougé au nord de Rio. Il s'est avéré qu'il était impossible de faire venir le container : grosse merde avec les douanes et la compagnie en France, bakchich, papelards pas en règle etc. On nous demandait 15 000 francs pour qu'il puisse rentrer sur le sol brésilien, et il fallait que le matos devienne brésilien pour qu'il reste plus de trois mois. En gros, on aurait dû authentifier le matériel, payer une taxe d'importation, et puis si on voulait le rapatrier en France, il aurait fallu repayer une taxe d'importation. On s'est donc résignés à rentrer, quatre ou cinq mois après au mois de février/mars 2000 : voyage réussi, mais mission ratée ! Pendant ce temps, les autres avaient continué les fêtes, dont le réveillon 2000 dans le sud de la France, et ils commençaient à réfléchir pour partir en Amérique du Sud également, mais en commençant par le Canada.

De retour, on a digéré notre claque. Après tout, on avait flyé pour un teknival au Brésil qu'on n'a jamais pu organiser. C'était difficile de savoir d'où venait la déception : le fait de n'avoir pas pu vraiment vivre le projet jusqu'au bout, ou le retour en Europe sans trop savoir ce qu'on allait faire. C'est un ensemble, je pense. Le Tellurik sound-system a pris un bon coup dans l'aile. De mon côté, je suis retourné vers Tomahawk. Je pense que ça a dû être une des périodes les plus calmes en terme de fêtes. Je n'avais plus de camion, j'ai passé du temps en dehors des sons, à mixer, à bosser

un peu aussi pour me renflouer financièrement, pas mal sur Lyon. C'était le moment d'une bonne remise à plat physique et mentale, qui devait être nécessaire. Toute cette période est un peu floue.

Et le sound-system a préparé son départ pour l'Amérique du Sud. Moi, je ne suis pas parti. Je crois avoir commencé un peu la prod vinyle à cette époque, avec le premier vinyle SLP01 (avec Mem Pamal). Le dernier voyage avait sans doute laissé quelques traces, mais je commençais tout de même à réfléchir avec Mecha, Arok et Noisyka (tous de Tomahawk) à partir aux States, sur la côte ouest. Même idée: choper un camion et rejoindre les autres en Amérique du Sud. Cette fois-ci, on n'a pris que des vinyles et un peu de matos live pour Mecha.

■ Tone Yo!

Au début de l'an 2000, après six/huit mois en France, on s'est cassés au Québec. Le son Tomahawk était posé au squat Color, à Marseille. On est partis à quatre. On a choppé un school bus. Pendant deux mois à Montréal, on s'est fait des bons potes, le temps d'aménager le bus.

Puis ça a été la descente sur New York. Avant d'arriver, on nous avait dit que Spiral Tribe, deux ans avant, était passé et s'était garé là-bas. On avait un point sur la carte pour s'y rendre. Leur bus était encore là, récupéré par une troupe de spectacle. C'était un cul-de-sac qui donnait sur une méchante vue sur Manhattan, où les gens venaient cramer des voitures. Le squat était assez trash, c'était une base alternative où se rassemblaient les punks à l'acide et les artistes de rue qui répétaient. On s'est retrouvés à deux avec Momo, et on a décidé d'acheter des platines et un petit sound-system, c'était le but: descendre vers l'Amérique latine et balancer du son. Les autres gars du *crew* ont zappé un peu, ils sont restés attentifs mais on a fait un long voyage à deux, en vivant en partie du mix. À New York, on a passé deux mois à jouer

dans les bars. Momo a une grosse culture reggae/ragga, moi, je commençais un peu à dévier sur tous les styles électroniques. Ici, en France, vu notre dégaine vestimentaire, on nous aurait dit: « Vas-y, bouge! » Là-bas, le contexte est différent: « Ah, tu fais de la zik? Vas-y, viens! » C'était en plein dans le quartier funk, on arrivait à pas de velours à chaque fois, et c'était le même speech: « Si c'est bien, c'est cool, sinon, je te le dirai. » Et ça le faisait à chaque fois. On était payés 100 à 200 dollars, ça nous permettait de vivre et de chopper quelques disques. On est restés deux mois à New York, on a joué à Brooklyn, dans le Queens, on a participé à un festival. Souvent, à partir de 2 heures, ils fermaient les rideaux, ça devenait illégal. Moi, je commençais à écouter pas mal d'electro, electro-ambient, des trucs assez barrés, et avec le côté jungle roots de Momo, on faisait une bonne fusion de tout ça. On se retrouvait parfois avec des dance floors de quarante personnes, avec trois rastas de soixante-dix ans avec la canne vaudou, deux-trois Suédoises avec des gros seins: New York, quoi! On les faisait bouger à fond.

Après, on a été branchés pour aller à la Nouvelle-Orléans avant de quitter les États-Unis pour le Mexique. On a eu du mal à y entrer, mais un Guatémaltèque nous a aidés pour passer la frontière, Freddy, un gars de quarante/quarante-cinq ans. On a donc zappé le Mexique, on l'a traversé pour aller jusqu'à Guatemala City, dans le but de bosser pour lui pendant trois mois: il chopait des semi-remorques à New York et il transportait des colis de familles guatémaltèques jusqu'au pays. On a zappé la musique, c'est devenu un super pote. Les semi-remorques étaient vidés, dispatchés dans des petits vans, et on parcourait le pays à livrer du colis, c'était un bon système de débrouille.

La suite, c'est le Salvador, le Honduras et le Nicaragua. On s'est remis à faire du son sur la côte, avec notre petit sound-system. Dans plein d'endroits, on se disait: « Putain, tu imagines si on avait le sound-system et tout le *crew*, ce qu'on pourrait faire? »

Généralement, quand on se posait quelque part, on croisait une soirée, on se la collait avec eux, on terminait les derniers au bar, on sympathisait, et le lendemain on faisait un truc au même endroit. Vu que c'était sur la côte, il y avait souvent des touristes, des surfers etc. qui s'y mêlaient.

En Amérique latine, la route nous a conduits jusqu'au Panama pour passer en Amérique du Sud, mais l'accès était trop cher. On s'est connectés avec des Français qui avaient pris en gérance un bar *cabinas* dans la jungle: une cabane en bois au bord d'une plage paradisiaque. On a passé quatre mois avec eux à balancer pas mal de musique, et à bouger sur la capitale, sur San José, au Costa Rica. Deux frères suisses y tenaient un peu le mouvement rave. Ça s'est bien passé avec eux, on jouait dans des bars, il y avait gavé de monde, et on s'est chauffés pour organiser une soirée légale, parce que là-bas, si tu fais illégal, c'est dangereux et les gens ne viennent pas. On a loué un demi mini-stade, un sound-system, des chiottes: un truc super carré comme on n'avait jamais fait. On espérait avoir mille personnes, histoire de se remettre sur pattes. À moment-là, le reste du *crew* est revenu avec des ronds en poche. Tout a été misé dans la soirée, et on s'est pris un bide total: on s'était fait boycotter par un autre *crew*.

On s'est retrouvés là, tous en chien, sans thune. Alors, ça été quelques mois de baroud durant lesquels ça devenait vraiment intéressant: tout le *crew* en système démerde, à repartir dans la jungle, à triper, toujours avec les platines et le son. Souvent, on s'est retrouvés dans des endroits à se dire: « Putain, tu imagines si...? » Déjà à l'époque, dans toutes les grosses villes, il y avait une culture électronique, house/techno. Il n'y avait pas encore de mp3, du coup ce n'était pas trop pointu. À San José, ça jouait pas mal, à Guatemala City aussi, et au Costa Rica, c'était assez touristique, il y avait de la musique électronique un peu partout. On est rentrés l'été 2001.

■ Mrik

Je pense qu'on est arrivés en septembre 2000 à San Francisco. De là, c'était assez simple pour rejoindre le Mexique et pour toper un véhicule, je pense que c'était la raison de notre choix. Et puis il se dégage une certaine renommée de cette ville: le psychédé-lisme et tout ce qui entoure les *sixties* et les *seventies*. Ça a été tout de même un lieu à part, aux États-Unis. L'ouverture d'esprit y est énorme. On est partis en vue d'acheter un camion là-bas et de redescendre. Les autres avaient déjà fait la route jusqu'en Amérique du Sud, ça faisait au moins quatre ou cinq mois qu'ils étaient descendus.

On a eu de bonnes fêtes à San Francisco avec les SPAZ (Semi-Permanent Autonomous Zone), chez qui on a littéralement bloqué tellement on a kiffé¹. On en a même partiellement oublié l'objectif d'aller en Amérique du Sud! Les SPAZ, c'est vraiment un univers à mille lieux de la free partie européenne, un énorme contraste! Beaucoup plus activiste, *no style*, du breakcore à la techno tranquille: aucune logique musicale dans leurs fêtes. Beaucoup de squat, des *Reclaim the Streets*² à gogo. Ce sont des gens ultra respectueux, un peu « baba » (sans que ce terme soit péjoratif). Mais quand il faut y aller, ils y vont!

Je me rappelle une soirée qu'on a organisée avec eux dans le centre-ville, sur Mission Street: on a investi trois étages d'un immeuble dont les occupants se faisaient virer. Les locataires artistes devaient partir, afin de construire de nouveaux beaux immeubles neufs. Il y avait un métissage de gens incroyable, des hippies qui font des mandalas aux sols, des gangs chicanos du coin de la rue, des jeunes acid house, etc. Doormouse est arrivé à

1. Voir « Spiral Tribe ».

2. Forme de protestation très répandue notamment en Angleterre depuis 1994, dans laquelle les protagonistes revendiquent la libération de l'espace public au travers d'une appropriation généralement spectaculaire avec diverses manifestations artistiques et festives, véritables fêtes de rue.

4 heures du mat pour mixer, comme ça, gratos ! Les flics qu'on ne laissait pas rentrer... Assez surréaliste ! Ils ont cette culture travelers aux États-Unis : de la famille *middle class* aux jeunes *yuppies* de la côte ouest, c'est vraiment ancré dans la culture, beaucoup plus que chez nous. Leur pays est tellement vaste qu'ils peuvent le visiter non-stop. Voyager, chez eux, n'est pas synonyme de sound-system, ils n'ont pas énormément de sound-systems à ma connaissance (SPAZ, 5lowershop, Black Kat...), mais un underground très développé et des activistes en tout genre. Le Do It Yourself est très présent.

Cette rencontre avec quelques membres des SPAZ a entraîné pas mal de choses, puisque Ian (Pongoid), un de leurs membres, a réalisé le premier Kontakt (une série du label I.O.T.) lors de sa venue en Europe, l'été suivant. Et puis en même temps, on a rencontré deux membres des Teknokrates chez eux, qui sont devenus des amis : Christophe et Franck. Ils ont ensuite fait les expéditions en Afrique et en Mongolie avec nous.

La rencontre avec les SPAZ s'est faite *via* le net. Quand on est arrivés, on a cherché des liens internet et ils m'ont indiqué une soirée qu'ils faisaient dans un squat qui fermait. On y est allés, on a pu rencontrer quelqu'un qui nous a filé leur adresse. Ce n'était pas top au début : la réputation des sound-systems français nous précédait (trashos, manque de respect, hardcore, ça se la pète etc.). Mais un de leurs membres, Christian, nous a accueillis à bras ouverts, et après, ça s'est fait tout seul. Ils étaient plutôt cool et respectueux de la nature de leur côté, à fond alternatifs. Ils étaient nombreux dans leur entrepôt. Là-bas, les choses se font *via* des réunions, des votes etc. Bien qu'ils soient ultra tolérants, l'arrivée de nouvelles personnes est soumise au vote. Pour nous, c'est passé sans souci au bout d'un moment, on a pu y garer notre camion, acheté aux États-Unis, pour l'aménager. Ce n'est pas tout à fait la même culture, la même impulsivité à réaliser les choses peut-être, mais en tout cas, il y a la même envie de sortir d'un monde lissé.

Ils s'impliquent dans pas mal d'actions qui peuvent être considérées comme politiques. On est restés trois mois chez eux, on a pas mal joué.

Une fois le camion installé, on est descendus en direction du Mexique. On a passé le réveillon avec des potes des SPAZ à Bisbee, en Arizona. J'ai commencé à avoir des doutes sur le camion, au niveau mécanique. Et puis, en fait, je crois qu'on kiffait bien les États-Unis. On a laissé le camion en Arizona et on a passé la frontière du Mexique à pied avec nos sacs à dos. Nous n'étions plus que trois, les deux autres étaient rentrés pour raisons persos.

Au Mexique, on était presque des touristes. Je ne sais plus trop pourquoi, il y a eu un bug, il devait y avoir quand même des petites tensions, sans doute que le départ au Brésil n'avait peut-être pas été bien compris, en tout cas, on n'y est pas allés. Après un ou deux mois au Mexique, on est revenus aux States, on a récupéré le camion. Et hop, sur une belle cinq voies, à Los Angeles, la barre en métal qui tenait la batterie s'est barrée et elle a bloqué la courroie de la transmission: grosse frayeur sur la route, camion HS. Nous voilà donc à louer une caisse pour retourner à San Francisco, chez les SPAZ. On a fait sans doute une ou deux fêtes encore, et puis ça a été le retour au pays vers mars 2001. Je suis vraiment content de cette rencontre. C'était un trip plutôt urbain, mais vraiment appréciable: vivre à l'heure alternative à San Francisco est plutôt une bonne expérience.

On avait prévu de se retrouver pour l'été suivant avec les SPAZ pour un gros tour en Europe de l'est, avec quelques-uns des Teknokrates et des clowns américains pour une tournée « Phreakphorce tour ». On a fait un break entre notre retour et l'été, puis on les a rejoints à Berlin. On a commencé le trip à l'est, jusqu'en Bulgarie. On l'a fait de notre côté sous le nom I.O.T. À ce moment-là, je faisais surtout des choses avec Arok, Hadron et UNCX. Les autres étaient encore à l'étranger. On est partis avec

SPAZ, The End Of The World Circus et Teknokrates. Le cirque, c'est un groupe de *freaks* américains qui se baladent principalement à vélo partout dans le monde, pour faire des spectacles, dans la rue, dans les camps de réfugiés etc.

On n'a pas arrêté, avec un programme assez précis : l'organisation SPAZ des fêtes, principalement des free, et quelques soirées en squat, notamment à Sofia, pas de teknival. À chaque pays traversé, une soirée était organisée avec des gens du coin, excepté pour la Roumanie. C'était à la cool, on a laissé un peu de côté la face « guerriers du son » que l'on pouvait avoir dans le passé. C'était assez folklo : une dizaine de clowns dans le bus de Totof, il s'agissait vraiment d'une démarche plus ludique. On était là pour passer du bon temps, c'était l'été : un peu de musique, des rencontres, des nouveaux paysages...

Il est clair qu'on ne demandait pas d'autorisation pour faire les fêtes en plein air, mais on était assez bien appuyés par les locaux qui trouvaient les lieux pour les monter. Le groupe était assez calme, cette fois. On avait plutôt tendance à rester dans la légalité, même si le fait d'organiser une soirée peut être considéré comme illégal. Ça ne nous a jamais posé de problème puisque l'on trouvait ça légitime. On a vraiment fait de bonnes rencontres, des vraies amitiés se sont liées. C'était détendu, avec des gens qui ont une manière d'agir et de réfléchir à des années-lumière des nôtres. Les *freaks* américains, il faut les vivre au moins une fois dans sa vie ! Ce côté burlesque, hippie moderne, trop cool par rapport à nous qui avons l'habitude d'être plus directs dans les actions. Ils sont extrémistes dans leur manière de voir les choses, mais ce n'est pas négatif, au contraire ! Ils vont jusqu'au bout de leur pensée par leur attitude. L'un d'eux, Jo Mama, nous a rejoints plus tard en Mongolie. J'ai ensuite retrouvé tout le team Tomahawk ce même été, après le trip à l'est. Je pense que nous vivions les derniers feux de la free tekno en Europe. Nous sommes vite partis loin des lois contraignantes.

Fin 2001, les collectifs se retrouvent et organisent encore quelques fêtes en Europe. Ils projettent un voyage en Afrique en 2002, en association avec des membres des Teknokrates, à l'issue duquel le label I.O.T. est créé et Tomahawk devient Drop in Caravan.

■ Mrik

De retour de cette tournée à l'est, en septembre 2001, je crois que j'ai rejoint Arok et Noisyka qui étaient posés sur Lyon, et je suis allé dans les Alpes avec Hadron. Sous l'impulsion de Tone Yo!, je pense que l'on a commencé à parler de l'Afrique. On organisait encore par intermittence quelques soirées où tous les gens se retrouvaient, comme à Lecce, dans le sud de l'Italie, par exemple. C'étaient des événements moins vindicatifs qu'avant. Les soirées étaient organisées avec plus de maturité, avec pas mal de groupes différents et dans des conditions souvent au top : sous le soleil, en bord de mer ou à l'orée d'un bois. On n'était plus en guerre et on en profitait ! Il y a eu quelques apparitions aussi dans des teknivals du sud de la France.

Je me suis fixé sur Marseille pour une année d'apprentissage à l'IMFP (Institut Musical de Formation Professionnelle), une école de jazz à Salon-de-Provence. J'ai suivi le cycle son. J'ai appris énormément. Mes oreilles se sont ouvertes à d'autres musiques que l'electro (notamment le jazz et la salsa). C'est une année très riche qui m'a permis d'assimiler les bases de l'enregistrement, que j'ai utilisées en Afrique.

L'Afrique, on en parlait : nouvelle direction, nouvelles aventures. Tone Yo! nous titillait de plus en plus là-dessus, et le groupe commençait à se constituer pour ce voyage, nombreux au début, puis un peu moins à la fin. Ça a été une grosse préparation pendant six mois, principalement sur les véhicules que l'on a topés dans les Alpes : transformation, passage aux mines, récup de matos pour troquer et assurer le bon voyage. Le but était d'aller de plus en

plus loin et de voir comment notre musique pouvait être accueillie là-bas, comment la fusionner avec des artistes locaux: échanger, quoi! On s'est dit qu'il n'y avait plus grand-chose d'autre à apprendre ici. L'envie de faire encore et encore les mêmes fêtes en Europe ne nous motivait plus assez. Christophe et Mark de Teknokrates se sont mis sur le projet de l'Afrique plutôt vers la fin. Je connaissais Totof des États-Unis, mais pas Mark. C'est une très bonne rencontre qui a initié une très longue collaboration.

■ Mark

L'African Expedisound de 2003 s'est décidée en Italie, Tomahawk était parti pour. On avait déjà fait la route en 99/2000, on la connaissait¹, on avait déjà rencontré Lamp Fall (groupe de rap sénégalais). Je me rappelle simplement que j'étais en Italie, je pense en 2002, et qu'on a fait une bonne rencontre avec tout le *crew* I.O.T./Tomahawk. J'avais besoin de bouger, donc j'ai accroché le wagon, Ktof aussi, et c'est parti pour la préparation. Ce besoin de bouger avait plusieurs raisons: la fin d'une relation de couple très compliquée, et l'envie de voir autre chose. On s'est rejoints au Maroc sans se connaître vraiment. Momo et moi, on avait de la place, alors on a récupéré les livres d'une école et on les a pris pour les donner. C'était loin de l'humanitaire, surtout une envie de partager. Les gens qui font de l'humanitaire sont des gens dédiés à cette vie-là, ce qui était loin d'être notre cas.

■ Tone Yo!

L'Afrique, c'est un truc personnel que j'avais en tête depuis très longtemps. Je voulais barouder sur le continent du rythme. À l'époque, le noyau central du *crew* était constitué de Momo et moi, qui avions tripé en Amérique latine, et on était tous les deux dans ce délire. On a monté ça, on a rencontré les membres de Teknokrates: Christophe et Mark. Ils avaient monté un projet

1. Voir « Teknokrates ».



Un arrêt
au Maroc
durant le
voyage d'Ivan,
2003.

Fin de journée
dans le désert,
2003.

comme ça deux ans avant, mais ça n'avait pas abouti, on s'est connectés. C'est une chouette expérience.

On est vraiment allés vers les autochtones, pour pousser l'échange, cette fois, ce n'était pas une « mission tekno ». On est restés longtemps au Maroc, le temps d'attendre les autres, avec de bons échanges là-bas.

Pour en venir au côté humanitaire : je ne me suis jamais engagé dedans, je n'ai pas une vocation à ça, j'ai plus d'énergie dans l'organisation, pour démarrer un truc. L'humanitaire, c'est un bien grand mot. Tant que j'ai de la place pour coller des fringues ou des conneries dans les véhicules, je les prends et je les donne, mais de manière modeste. Je ne me donne pas d'objectif à faire et à montrer en rentrant.

On a vu la Mauritanie vite fait, puis le Sénégal, où on a eu un gros échange avec le groupe Lamp Fall. Là, c'était ce qu'on avait envie de faire, c'est-à-dire sonoriser et donner tout ce qu'on avait au niveau matériel, organisation et coordination pour les groupes locaux. Il y a eu des trucs vraiment bien dans les écoles, à petite ou à moyenne échelle, un bon délire culturel, comme la sonorisation d'une fête nationale. On ne faisait pas trop d'électronique, les quelques fois où on le faisait, ça ne marchait pas. Ensuite, c'était le Mali, et Bamako. Là, on s'est tapé le délire voyage/découverte, c'était excellent, La brousse comme on avait envie de la faire.

Après, le climat nous a vite rattrapés. Toutes nos utopies, tous nos rêves, on les met de côté. Déjà, ça ne marchait pas avec notre musique, les seuls danseurs qu'on avait, c'étaient les enfants, les autres s'en foutaient complet ! On s'est vite dit : « Nous, on donne, mais eux, ils profitent. » C'est-à-dire qu'on sonorisait des groupes, des danseurs, mais une fois qu'ils avaient fini, ils se cassaient et n'écoutaient pas notre délire. À l'échelle humaine, on a rencontré des gens sincères, mais c'est très différent de partir seul ou en *crew*.

En *crew*, c'est difficile d'avoir un rapport vraiment profond avec les gens, ou alors il faut voyager différemment, très lentement. De notre côté, on va vite. C'est ce que j'ai appris dans les voyages.

On est arrivés à Bamako avec de nouveau le délire de partager. On a fait des trucs avec la maison des jeunes, ça s'est passé plus ou moins bien. La moitié du *crew* avait déjà décidé de partir, mais Mark et moi étions déterminés à pousser vers l'Afrique du Sud, le voyage commençait seulement. On s'est dit qu'on allait quand même organiser une rave à notre manière. On est arrivés quand même à toucher ce qu'on voulait, c'est-à-dire que malgré un côté officiel, au Carrefour des jeunes, avec une autorisation et des bidasses qui gardaient le sound-system au cas où on nous le tape, c'était une vraie rave party avec les Nigériens qui étaient sur place. Ils possèdent une culture anglaise sound-system plus large au niveau musical, et puis le délire urbain de Bamako est ouvert sur le rap. On a fait un vrai dance floor africain, plein de *rude boys*, avec notre musique. On a commencé reggae, jungle, techno, il y avait constamment quelqu'un au micro, en gros *freestyle*. C'était vraiment excellent. Enfin, on touchait à ce qu'on voulait, en partie : faire passer nos vibrations !

■ Ivan

L'hiver 2002-2003, je suis parti en Afrique avec Tom, la même année que Félix, mais aussi que Tomahawk et l'African Expedisound. On se croisait sur la route. Félix avait son petit son, en indépendant.

■ Tone Yo!

On s'est vus avant l'Afrique avec Félix, de Eko System, on devait faire le voyage ensemble. Comme on avait traîné, il a fait le même voyage que nous mais avec deux mois d'avance : les mêmes spots. Je suis rentré avec 20 kg en moins, et il est rentré avec une jaunisse.

■ Ivan

J'ai vendu la voiture en Mauritanie. Félix nous a pris en stop pour aller jusqu'à Bamako, en traversant le Sahara. On a organisé quelques fêtes, y compris le long de la route, dans le Sahel, des petites fêtes à cent personnes, avec uniquement des enfants et des femmes. Les hommes étaient tous partis, il n'avait pas plu depuis huit ans, c'était vraiment la misère. Ils nous remerciaient de manière très chaleureuse quand on s'en allait. C'est dur, tu prends cher ! Tu leur mets un peu de musique, ils dansent une nuit, et tu pars le lendemain... Les femmes sont très surprises de voir uniquement des hommes dans le camion.

À Bamako, c'est plus souple, quand même, c'est moins la misère. On est allés rencontrer les radios, les gens de là-bas, on a vu pas mal de *toasters*. Mathieu faisait du break avec eux. Félix était encore très techno, il jouait sa musique et il avait du mal à s'adapter. J'ai pris des cours de gouni, puis j'ai suivi ma route, je suis rentré en France, mais en passant quand même par Dakar où j'ai pris l'avion.

■ Mrik

De l'Afrique, j'en retiens de purs paysages, et aussi une rencontre très dure avec le continent. Même entre nous, apparemment, nous sommes très contrastés à ce sujet. Notre rencontre avec Lamp Fall, par exemple, n'a pas été interprétée du tout de la même manière. Nous avons passé pas mal de temps à Saint-Louis avec ce groupe. On a organisé des soirées où ils jouaient, et nous enchaînions avec du hip-hop et de la drum. On a sollicité l'Alliance Française pour du matos, pour leur faire un enregistrement complet afin qu'ils puissent presser un CD pour le vendre aux touristes. On les a enregistrés, on a vécu avec eux, on a mangé, on a partagé plein de choses. Le *deal* était de filer de l'argent à un pote qui vivait là-bas pour aller à Dakar presser un CD. Le jour de notre départ, il y a eu une petite confrontation : ils voulaient qu'on leur donne l'argent

directement et qu'ils s'occupent eux-mêmes de faire presser le CD, sinon ils récupéraient tous les enregistrements. On l'a donc fait et ils se sont achetés des fringues et d'autres conneries au lieu de pérenniser l'action. Certains estiment que nous avons été des enfoirés avec eux en exploitant leur image (pour ceux qui ont réalisé le film *African Expedisound*) et leur son (pour moi, vu que j'ai produit le CD). Dans ma tête, tout est clair et le *deal* avait été plus que réglo. J'ai tout de même plus l'impression que les dindons de la farce, c'est nous. C'est le sentiment général que j'ai sur l'Afrique.

Ce qui me gêne, c'est ce discours à la con, à propos du passé colonial: « Vous êtes venus avec des camions, de l'argent, il ne faut donc pas vous étonner: ils n'ont pas les moyens que l'on a ici, et ils ne pourront jamais venir en Europe etc. » Mais qu'est-ce que j'y peux? Est-ce que je dois forcément arriver en tongs et en sac à dos pour être respecté en tant que personne? Peut-être que notre attitude a généré ça, mais je n'en ai pas l'impression. J'accepte l'idée que le fait d'être arrivés avec sept véhicules comme ça peut faire penser aux nombreux safaris qui traversent le continent en donnant des stylos aux gamins sur le bord des routes. Après, les levées de boucliers, je m'en fous, je connais pas mal de gens qui font un travail formidable sur place, qui aiment l'Afrique et qui sont parfaitement arrivés à s'intégrer. Ça n'a pas été mon cas, mais ce n'est par pour ça que je fais un *mea culpa* et que j'estime que nous sommes responsables de ce constat.

J'ai fait passer le CD réalisé au retour, *African Expedisound*, à Lamp Fall, par quelqu'un qui partait là-bas, mais je n'ai eu aucun retour. J'en ai eu un, une fois, de quelqu'un qui m'a dit qu'ils n'étaient pas contents qu'on les ait exploités. Ça m'a mis hors de moi, j'étais ouf. Qu'ils aillent se faire foutre! C'est hallucinant, comment les gars profitent du fait que tout le monde se dit qu'on est des Blancs qui pillent la culture africaine. C'est du passé, mais rien que d'en parler, ça m'énerve! Je n'en retire pas que ce bilan, mais en ce qui concerne l'idée principale, c'est ça.

Sinon j'en retiens également et heureusement une pure aventure. On a vécu la déclaration de guerre en Irak par les États-Unis lors de notre arrivée en Mauritanie. Et lors de notre retour, on est tombés en plein coup d'état, avec les chars dans la rue, ce sont des souvenirs que tu gardes forcément !

■ Mark

On est arrivés la vieille, et ça a pétié au matin. Ça a duré trois jours et ça s'est fini par des scènes de liesse, des chars qui brûlaient, des morts, une ville ravagée, des impacts de balles...

■ Mrik

L'Afrique, ce sont des paysages magnifiques, la découverte d'un continent, le désert, la soirée à Bamako, où les gens ont dansé sur la drum avec des MC locaux. Oui, bien sûr que tout ça constitue un super souvenir.

■ Mark

Mes meilleurs souvenirs de ce voyage: le désert, spécialement mon anniversaire dans le Banc d'Arguin, la route le long de la mer, la fête à Bamako, Alkaida le chameau (c'était le chameau dans le ranch que l'on squattait, à Saint-Louis, au Sénégal, et ça me fait marrer à chaque fois que l'on met en cause Al-Qaida: je me dis que si un chameau est responsable de toute cette merde, on n'est pas sortis de l'auberge), les oies qui m'ont cassé les couilles (elles gardaient les chiottes dans ce même ranch et on a eu quelques interventions houleuses), Lamp Fall, l'ouverture de la bibliothèque pour filles-mères à Saint-Louis avec nos bouquins, les soirées de projections vidéo dans les quartiers, notre kermesse, le port et les chants des pêcheurs en train de remonter leur bateau. Au Mali, on a vu un concert de Tiken Jah Fakoly où l'on était deux Blancs et six mille Noirs dans un stade. Ça fait bizarre, c'était une ambiance électrique hallucinante à voir.

■ Tone Yo!

Je suis tombé super malade, et Mark aussi. Parce qu'avant Bamako, deux d'entre nous ont proposé un véhicule à la vente. C'est strictement interdit, et les douanes nous sont tombées dessus. On était à Kayes, c'est la ville la plus chaude, et à la période la plus chaude de l'année. On s'est retrouvés bloqués pendant trois semaines le temps de récupérer nos passeports. On était à 45 °C de moyenne entre la journée et la nuit. Il y avait des magnifiques cascades avec de l'eau brassée. On a passé trois semaines dans l'eau pour survivre, en pensant qu'il n'y avait pas de risque étant donné qu'elle ne stagnait pas, mais on a choppé la bilharziose. Ça s'est déclaré quelques semaines après, à Bamako: je suis tombé super malade, j'ai failli claquer. Je n'avais pas les ronds pour faire des tests poussés, et je ne savais pas ce que j'avais. Le délire de continuer n'était plus possible, j'ai failli être rapatrié. Les autres se sont cassés, on est restés à deux ou trois bahuts. Un jour, je me suis réveillé plus ou moins bien et on a décidé de remonter par la route. À la base, on avait prévu de vendre les véhicules là-bas, sur place, mais il y avait ce rapport Black-Blanc que j'avais du mal à vivre. J'ai proposé une fois, et puis j'ai vu ce rapport de force, de *business*, avec les autochtones. J'ai fait: « *Fuck off*, le camion, je le garde! »

On est remontés, on a vu le coup d'état en Mauritanie. C'était super chaud. On était cloîtrés chez notre guide (il n'y avait pas de route pour traverser le désert à l'époque). Au début, il nous disait que c'était « classique ». Puis il a fallu se réfugier dans le désert au bout de deux jours. Le putsch n'a pas réussi, ça a duré cinq jours, six jours, puis le guide nous a ramenés jusqu'au Maroc. Je suis arrivé en France super affaibli, avec 20 kg en moins et une gangrène au bras. Arrivé à Montpellier, ça s'est joué à une demi-journée pour qu'ils m'amputent. Je suis arrivé HS: une autre réalité de l'Afrique. On se croit robustes ici, par rapport à notre mode de vie, mais une fois là-bas...

■ Mrik

Le retour avec Mark a été assez hardcore aussi. On est partis avec un 4x4 qu'il avait échangé sur place. C'était la chaleur, un accident sur la route en France à cause d'un pneu qui a éclaté, on a failli se faire embrocher par une autre voiture qui arrivait à donf: je remercierai toujours ce conducteur pour son habileté! Mais les mauvais moments deviennent toujours de bons souvenirs, aujourd'hui.

■ Tone Yo!

Une fois guéri, j'avais la gouache! Si on continue à faire des choses, c'est grâce au voyage. Quand la routine est là, ça ne sert plus à rien. Je suis allé en Tchéquie, au Czechtek 2003, encore super malade. Heureusement, il y avait Médecins du Monde qui m'a soigné. On est rentrés en France et on a réenchaîné sur la Tchéquie l'année suivante. Je ne crois pas qu'on ait fait des soirées en France entre les deux. On a bougé au Dragon's festival (à Orgiva, en Espagne), puis en Italie.

C'est là qu'on a créé Drop in Caravan. Dans Tomahawk, la plupart s'étaient sédentarisés, on ne faisait plus grand-chose ensemble, et puis il y avait aussi ce délire de son connu, c'est-à-dire d'étiquette, qu'on essayait de zapper. Comme il y avait des gens nouveaux, on a changé de nom, en 2004. On a fait des soirées en Italie qui se sont bien passées. On a grandi, avec des Français, des Italiens, des Anglais, et on a commencé à faire des trucs qui fonctionnaient parce qu'on était plein de potes motivés. Si ça marche, c'est qu'on a beaucoup d'amis. L'idée vient d'une ou deux personnes, ça se diffuse, et le fait de se rassembler quelques jours avant fait fonctionner une énergie commune.

■ Mrik

À mon retour, en 2003, c'est le moment de l'exploitation de la *sound bank* que j'ai enregistrée en Afrique, de la distribution aux

zikos pour leurs compo et de la création du label avec tous les papiers et les rendez-vous que cela implique. C'est ma première collocation d'appart depuis pas mal d'années! Le retour à la vie de sédentaire. Le but est de continuer la diffusion *via* d'autres médias: le vinyle et le CD. J'avais une petite expérience de trois ou quatre vinyles. En été 2003, c'est la sortie du premier vinyle de la série Kontakt, soit le deuxième vinyle I.O.T., avec Pongoid, de SPAZ.

Le nomadisme n'était pas top au niveau de la production et de la création d'un label. Du moment que tu as un objectif, les orientations de ta vie peuvent changer du tout au tout. Cela s'est fait progressivement tout de même, sur ces dernières années, les phases de sédentarisation se mêlaient avec les voyages. Ça a commencé par la réalisation du premier CD *African Expedisound* et du vinyle du même nom. Ce sont les premières sorties I.O.T. Records en tant que structure. Puis les projets musicaux et les sorties s'enchaînent, quelques soirées également. Ce sont des soirées dans le cadre du label I.O.T., avec uniquement les musiciens du label, sauf peut-être deux événements qui se sont nommés « Electronik circus », avec les gens des studios de cirque de Marseille (feu Pierrot Bidon, d'Archaos). Après ces dernières, je me suis dit: « Plus jamais ça! » C'est trop casse-couille de faire des soirées officielles: les règles de sécu, le prix d'entrée, impliquer plein de monde que tu ne peux pas payer... C'est trop radical par rapport à ce que l'on avait l'habitude de faire, et ce n'est vraiment pas ma tasse de thé! Il est très rare que je sois à l'initiative de l'organisation d'une soirée. J'en ai fait aussi une ou deux avec Probe 1 de Torsion Records, mais parce que l'on pouvait présenter un super plateau. On a participé aussi à quelques soirées avec Drop in Caravan, quand ils passaient dans le coin, principalement en été, quand toutes les conditions étaient réunies. Le label a rythmé un peu plus ma vie durant ces années. Après avoir été sous forme associative depuis 2001, il existe en tant que structure commerciale depuis 2004.

■ Mark

Mon but premier était le partage: de tout, de rien, d'un repas, d'une discussion. Le voyage, ça aide à grandir, ça t'enrichit de toute façon. Pour moi, c'est la meilleure drogue, et je reste accro. On voyage pour cette raison, sinon on ne bougerait pas. Ça aide à aller de l'avant, à continuer: ça m'a ouvert les yeux sur d'autres réalités. Franchement, à la fin, je voulais revoir le sol européen, j'en avais marre de la chaleur, des gens, de tout. J'étais content de rentrer, mais attention, l'Afrique reste une super expérience avec des très bons moments, mais aussi des moments plus compliqués. Je crois qu'après l'Afrique, j'ai voulu m'éloigner un peu plus de l'univers sound-system, tekno *crew*, et m'ouvrir. J'avais envie d'autres choses que de simplement faire de la musique, je voulais participer à autre chose, rencontrer d'autres gens. Finalement, je ne suis pas sûr que ce soit simplement la techno ou le sound-system, mais tout simplement l'effet de groupe, tout ça rassemblé autour d'une musique fait que tu as plus tendance à rencontrer les gens de ce milieu-là. Et puis je suis plus âgé, j'ai envie de faire d'autres voyages mais pas uniquement pour faire de la musique. En Afrique, c'était un peu ça: il faut imaginer sept camions, du son, des *lights*, toujours ensemble. L'idée du voyage pour la Mongolie est probablement partie de là¹.

Le goût du voyage reste plus fort que tout. L'Europe est devenue bien trop petite pour cette soif de découverte, et l'Amérique attire encore une fois le nouveau collectif Drop in Caravan.

■ Tone Yo!

En 2005, on est repartis en Amérique. Avant ça, on a organisé une fête en Aragon, à Huesca, à la fin de l'hiver, avec une partie des Foxtanz et Félix, avec qui on s'était croisés à propos de l'Afrique. Là, il y a vraiment eu une grosse connexion avec Félix, il est devenu un des piliers de Drop in Caravan et on a décidé de partir

1. Voir « Mongolia Expedisound ».

en Amérique ensemble. Avec Seb, on a posé le projet, en regard de l'expérience vécue cinq ans auparavant, où l'on avait vu tellement de spots exploitables. Drop in Caravan a été monté à seize. On a envoyé un container avec tout le matos, la déco, les matelas etc. Chacun a misé des sous, ce qui nous a permis d'acheter deux school bus américains en méchant état et de payer le diesel pour le début du voyage. On était huit dans chaque bus avec deux enfants et les chiens, pour deux ans d'aventure, surtout dans le but d'organiser des soirées. On récupérait des fringues, et on poussait les gens à ramener des jouets sur certaines soirées, une galerie était remplie de sapes qu'on a distribuées de la main à la main.

On a commencé au Québec, puis c'était New York (on est retournés dans Williamsburg). On jouait moins dans les bars parce qu'on était plus nombreux, mais dans des petits clubs. L'équipe qui organise Burning Man nous a connectés. On a fait un petit son dans une de leurs soirées.

Ça s'est super mal passé avec les *crews* tekno free party de New York (Virus et Black Kat). On a fait un truc avec eux un peu à contrecœur, parce qu'ils sont plutôt hardcore expérimental, trop sectaires pour nous. Nous, c'est tout l'inverse au niveau de l'ouverture. L'organisation s'est mal passée parce qu'on comptait vachement sur eux, vu qu'ils étaient à domicile. On s'est retrouvés à devoir organiser une rave, il nous manquait du matos, qu'on avait cassé lors d'une première soirée. On n'avait ni le lieu, ni le matos, ça s'est finalement passé dans un pauvre bar à la con sous le pont de Brooklyn. À côté de ça, on a rencontré d'autres *crews* qui faisaient de la musique house/funky, c'était chan-mé.

On s'est cassés parce qu'on avait des dates prévues en Californie, avec Slower Shop. Avant ça, surtout, on a organisé une bonne soirée dans une réserve indienne, dans le Nevada: on en avait marre de tracer la route, et on est allés vers une réserve (je n'aime pas ce mot). Il était question d'y passer juste une nuit mais on y est

restés un mois et demi. On s'est connectés avec un fumeur de ganja indien, chanteur et compositeur de gangsta hip-hop, mais aussi champion en danse et en chant traditionnel. J'ai grave accroché avec lui, et d'autres se sont liés avec un pur cow-boy de quarante-cinq ans, artiste-peintre. Un projet de soirée a été proposé au conseil des tribus, qui a été accepté, on a attendu longtemps avant d'avoir l'accord. On a flyé à Reno, la ville d'à côté, mais personne n'est venu de l'extérieur, uniquement des gens de la réserve. Le seul cow-boy, c'était notre pote, on a fait une soirée uniquement avec des Indiens. Le meilleur raver a été le ranger indien qui venait nous surveiller pendant les trois semaines de préparation, qui est revenu en survêtement et qui a dansé jusqu'à la fin. C'était une fête à cent personnes à tout casser, mais c'était une méchante soirée.

En Californie, on a suivi l'océan avec le délire de surfer. Le passage au Mexique s'est fait avec une facilité incroyable, sans avoir à montrer de carnet de circulation, alors que cinq ans auparavant, on avait mis trois jours pour passer la frontière avec deux pauvres platines et trois tournevis. À Tijuana, on est arrivés direct dans un gros club hip-hop. Toute la jeunesse américaine vient s'éclater là, ce sont des clubs de deux/trois mille personnes qui envoient du hip-hop au taquet. C'est génial !

On se demandait si on faisait la Baja California avec le désert jusqu'à la pointe pour le Nouvel An, ou si on descendait vers la capitale, Mexico City. La décision a été de faire 2000 bornes de désert, c'était vraiment génial ! On est arrivés à San Luca et à San José del Cabo, les deux bleds tout au bout de la pointe. Là, il y a un tourisme hippie/surfer et pas mal de locaux, c'est une bonne base. On a organisé une fête pour le Nouvel An, carrément bien. On s'apprêtait à prendre un bateau pour repasser sur le continent, mais juste avant, un type nous a abordés : « J'ai entendu parler de vous. On a une communauté de kite surfers en autarcie en plein désert et on organise un festival : le Burning Bush. Je voudrais vous embaucher. » « Ça tombe bien, on n'a plus de thunes ! On te met



Drop in Caravan,
perdu quelque
part aux États-
Unis,
2005.

Festival
Burning Bush,
Baja California,
Mexique,
2006.

une ambiance musicale, de la déco et du feu. » Il nous a proposé une bonne enveloppe. On a fait un truc carrément excellent, avec un petit millier de personnes, entre les hippies américains, les cow-boys mexicains avec les Stetsons qui arrivent avec des FA-MAS, les jeunes Mexicains plus barrés hip-hop et nous. C'était carrément chan-mé.

De là, après être repassés du côté continent, on a fait pas mal de trucs au Mexique : Guadalajara, les Chiapas aussi. On a organisé une rave dans les ghettos de San Cristóbal de Las Casas qui s'est super bien passée, dans un ancien skate-park loué, un entrepôt. Les murs étaient en parpaings, et à chaque pan de mur, on voyait des mamies qui dormaient. La première réaction a été : « Ce n'est pas possible, on va les déranger ! » Elles ont répondu : « Mais si, viens, c'est cool ! » Ça a donné deux jours de rave avec tous les locaux.

Au Mexique, les flics nous ont pété les couilles. Après, au pire, on s'arrangeait avec du bakchich, ou alors ils nous demandaient : « Ça vous branche de boire un coca ? » Et le coca, c'est quand les flics te proposent de revendre leur fraîche : c'est plus le rapport que tu as avec la police, là-bas. Mais ça se passe bien en général, que ce soit avec les locaux ou avec les flics : ils nous voient arriver avec les bus tout graffés, les enfants et les chiens, les chèvres pendant un moment, les chats, les plantes. Ils hallucinent.

Après on a continué au Guatemala, on y a passé deux mois, on a fait soirée sur soirée, ça marchait super bien. Le groupe s'est splité en deux après le Nouvel An. Certains ont décidé de rentrer parce qu'ils n'avaient plus de thunes, mais c'est là où le vrai voyage a commencé : on devait commencer à vivre de la musique. On a loué nos services, on a poussé le voyage deux ans, jusqu'à l'Argentine. Après le Guatemala, c'était le Costa Rica, avec encore plein de soirées. Au Panama, on n'a rien fait, parce qu'on était vraiment dans le contexte de trouver une solution pour passer en Colombie, on avait le speed de rejoindre les Kernel Panik qui commençaient



Drop in Party
arrêtée par
la police,
Mexico,
2006.

Taxi Boat,
Lac Atitlan,
Guatemala,
2006.

leur propre voyage de l'Argentine. On devait se connecter au Brésil pour le Nouvel An 2007, à Salvador de Bahia.

Au Panama, on a vendu un des bus pour faire passer les autres. On a expédié les deux bus sur un porte-container de bananes, c'est illégal, planqués au milieu des containers, pour que ce soit moins cher, sans être sûrs de les récupérer, parce que ce n'est pas du tout officiel, mais ça s'est bien passé. On s'est retrouvés à chercher un voilier privé pour faire la traversée (côté Caraïbe, on devait traverser la mer pour rejoindre la Colombie). On y est arrivés à pas de velours, vu la réputation du pays.

La Colombie, ce devait être juste un passage, parce qu'on avait ce speed de rejoindre les Italiens, et heureusement, Lolo nous a dit d'y rester un peu. Là, au nord du pays, on a rencontré plein de bonnes personnes, et puis la musique électronique marche bien, là-bas. Donc on a commencé à faire des soirées avant de descendre sur Bogota. Ça fait quinze ans qu'ils bouffent de la rave party là-bas, ils ont vraiment une culture techno. On jouait notre musique avec parcimonie jusque-là, mais sur cette scène pointue, on s'est retrouvés grave.

La Colombie, c'est dangereux, c'est clair. Il y a des parcelles de routes qui sont fermées la nuit, on croise des convois militaires. Les paramilitaires se battent le *business* avec les narcos, là-bas, il faut faire attention où tu fous les pieds. Mais en gros, en Amérique latine, c'est comme ça partout, c'est sûr que tu n'es jamais à l'abri. On est restés longtemps en Colombie, on a fait des trucs extra avec la scène locale, c'était super bien. Après, les visas nous ont contraints à bouger, on est remontés organiser une fête pour le Nouvel An 2007 toujours en Colombie, et on est passés au Venezuela, à Caracas, où il y a aussi une scène existante. On a monté une soirée vraiment bien, avant de foncer vers l'Amazonie.

C'était le délire voyage, forêt, Amazonie. On a trouvé un bateau qui a pris les bus, on les a planqués dans les plates-formes qui



DJ workshop dans les quartiers pauvres de Bogota, 2006.

transportent les containers. On a remonté l'Amazonie, on s'est retrouvés à Belém, au Brésil, et on a foncé vers Salvador de Bahia. On est arrivés le deuxième jour du carnaval, Kernel Panik squattait une rue avec le sound-system posé. Là, ça a été le feu, grosse soirée! Carnaval chan-mé! Les deux autres soirées avec eux ont été vraiment bien aussi. On est descendus à Rio, on a fait un truc en plein centre, carrément terrible aussi. On avait la place centrale du quartier jeune pour nous, c'est un club qui nous offrait sa devanture, histoire de mettre le sound-system en sécurité, on a sonorisé la place.

On est repassés du côté plage et surf. On a eu d'autres connexions à São Paulo pour faire d'autres dates, et puis le drame est arrivé: on a perdu l'un des nôtres, au Brésil, un pote, Seb, à côté de la Cité de Dieu, à Rio de Janeiro. Une histoire de pneu crevé sur la route, deux gamins qui se pointent et qui flinguent mon pote,

sur un braquage de téléphone portable. C'était la seule fois où j'avais lâché la caravane. Ça s'est passé devant sa famille, Claire et son fils.

On s'est retrouvés cloîtrés par l'ambassade dans un hôtel à Rio parce que ça a pris une ampleur médiatique hallucinante, il y a eu des reconstitutions. On s'est fait prendre d'assaut par les médias et mettre à l'affiche, alors on nous cloîtrait par crainte des représailles, il y avait un climat de parano. Claire est rentrée en France. Je l'ai rejoint pour l'enterrement. On a fui Rio par la porte de derrière. J'ai retrouvé les autres en Argentine, ils étaient super repérés au Brésil, les bus avaient été filmés. On a laissé tomber les dates prévues à São Paulo, et puis on s'est dit qu'il fallait continuer, que Seb aurait souhaité continuer. Et on a donc continué avec Kernel Panik pendant deux mois. On a organisé deux grosses raves avant de finir le voyage puis on a revendu les véhicules à une troupe de jongleurs basques.

Voyager, c'est top, et balancer de la musique électronique pendant le voyage, ça permet de rassembler le monde sur une chose qui est au fond de chacun : la danse. Ça permet d'échanger, de rencontrer d'autres cultures, de changer, de se laisser influencer. La réalité sociale n'est pas la même partout sur cette terre. On aimerait penser qu'on est tous pareils dans un monde qu'on espère libre, « free », mais il ne faut pas se voiler la face : les frontières existent bel et bien, les ghettos, la misère, la violence. Le rythme est partout, c'est ce qui nous tient dans le son, et qui m'amène à dire que la première marche de la liberté est de respecter les autres et notre planète, mais aussi de se respecter soi-même.

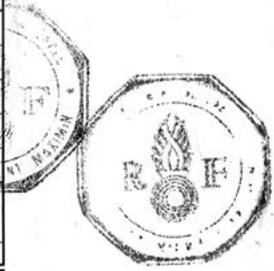
Depuis décembre 2009, Drop in Caravan est reparti en Amérique du Sud pour terminer la boucle et poursuivre l'aventure. Au moment où ces lignes sont écrites, ils ont traversé de nouveaux pays (Argentine, Bolivie, Pérou), ils y sont toujours et comptent y rester jusqu'à la fin de l'année 2010.

VOLET À CONSERVER PAR LE CONTREVENANT POUR JUSTIFICATIF DU PAIEMENT

CONTRAVENTION		LE 09-12-01 A 10 h 00		[REDACTED]							
AGENT DOUCET		SERVICE Gie									
CONTRAVENTION AU STATIONNEMENT		LIEU D'INFRACTION Chemin forestier des Peyronels		COLLER ICI LA PARTIE DU TIMBRE-AMENDE A CONSERVER							
INTERDIT MATÉRIALISÉ		COMMUNE POURRIERES DÉPT. 83									
UNILATÉRAL NON OBSERVÉ MATÉRIALISÉ		NATURE DE L'INFRACTION									
DOUBLE FILE		<p>Circulation de véhicule sur une route de forêt interdite à la circulation afin de participer à une "Rave Partie". Infraction définie et réprimée par l'article R.331-3alinéa 1 du Code Forestier.</p>									
ARRÊT AUTORISÉ											
STATION DE TAXIS											
PASSAGE PIÉTONS											
SUR TROTTOIR											
PROLONGE DE PLUS D'UNE HEURE											
DÉFAUT DE DISQUE						RENAULT 1	CITROËN 2	PEUGEOT 3	IMMATRICULATION		
TEMPS DÉPASSÉ						VW 4	FIAT 5	OPEL 6	CHIFFRES	LETTRES	DÉPT.
STATIONNEMENT NON PAYÉ						AUTRES 8		GÈNRE OU MODÈLE		ÉTRANGER	
						VP				Cas n° 46	

LE CONTREVENANT EST INFORMÉ :

- QU'IL A UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION, LORSQUE LES RENSEIGNEMENTS CONTENUS DANS CE FORMULAIRE FONT L'OBJET D'UN TRAITEMENT INFORMATISÉ (ARTICLE 34 DE LA LOI N° 79-17 DU 06 JANVIER 1978).
- QUE CE DROIT D'ACCÈS S'EXERCE :
 - SOIT AUPRÈS DE L'OFFICIER, DU MINISTÈRE PUBLIC PRÈS LE TRIBUNAL DE POLICE.
 - SOIT AUPRÈS DU COMPTABLE DU TRÉSOR, SEULEMENT DANS LE CAS OÙ CELUI-CI EST CHARGÉ DU RECOURS À L'AMENDE.



LA LOI

Fin avril 2001, à l'Assemblée Nationale, pendant les discussions préparatoires concernant la Loi sur la Sécurité Quotidienne (LSQ), proposée par le gouvernement socialiste de Lionel Jospin, le député RPR Thierry Mariani fait parler de lui en proposant un amendement au sujet des free parties, qui restera connu sous le nom d'« amendement Mariani ». Il souhaite leur imposer une déclaration préalable en préfecture, sous peine de saisie du matériel.

Après avoir été rejeté, l'amendement est remodelé légèrement par le ministre de l'Intérieur Daniel Vaillant, et la loi est finalement adoptée en lecture finale le 31 octobre, puis publiée au *Journal Officiel* le 15 novembre 2001. Le mouvement s'engage alors dans une nouvelle phase, nous sommes à une époque charnière. Beaucoup ont déjà raccroché ou sont sur le point de le faire, alors qu'une myriade de nouveaux-venus s'investissent à leur tour dans la free party.

Pour la première fois, des sound-systems de toute la France vont tenter de se regrouper en collectif et de discuter entre eux des solutions possibles pour réagir, avec de nombreuses divergences, qui vont générer de lourds conflits. C'est inédit dans ce mouvement à vocation clandestine : des représentants vont se montrer pour dialoguer à visage découvert avec les politiques et dans les médias. Tous n'adhèrent pas à ce processus, loin s'en faut, et cela suscite d'ailleurs des échanges très violents.

Toute sorte d'opinions vont s'exprimer, entre les plus extrêmes et les plus conciliantes. Dans cette période de crise, toutes les querelles et les regrets vont ressortir et exploser au grand jour, car le mouvement free party est déjà en mutation à ce moment, et cet événement déclenche un véritable raz-de-marée. Les dissensions vont s'accroître, certains vont démissionner, cette loi accélérant leur départ, d'autres vont se radicaliser. À l'opposé, certains teknivals vont être organisés en accord avec le ministère de l'Intérieur, vite surnommés des « sarkovals ». Certains acteurs, enfin, vont se cacher pour ne monter plus que des micro-événements. La loi brise le *statu quo* et force les protagonistes à se choisir un camp. Rien ne sera jamais plus comme avant.

■ Ber (Metek)

La loi, ça a quand même été un grand changement pour nous.

■ Zool

Oui, parce que, honnêtement, on a essayé de jouer le jeu. Quand on est revenus de nos années de voyage, c'était un souci, on faisait venir du monde, trop de monde, plusieurs milliers de personnes comme à Trinquetaille. Un souci, oui et non, mais c'est sûr qu'on avait des difficultés à gérer. On savait bien qu'avec cette loi, ils allaient taper sur les doigts des gros sound-systems qui font venir beaucoup de monde et qui font de gros carnages. Nous, on correspondait bien à la cible qui allait morfler.

On sentait bien que ça nous dépassait, entre les anciennes fêtes avec quelques centaines de personnes, et les fêtes de 2000 avec plusieurs milliers de gens. On avait du mal, ça ne correspondait plus à ce qu'on était capables de gérer. Cette loi était là pour casser les sound-systems comme nous, les calages de cinquante personnes dans la forêt, la loi s'en foutait, en gros.

On a donc essayé de jouer le jeu, au début: on a fait une soirée légale à Fos, au Nouvel An, avec toutes les démarches, c'était extrêmement compliqué. On a organisé aussi à Cabasse et au teknival du Larzac, ça a été un boulot monstrueux! Pour le teknival du Larzac, en 2003, on s'est quand même fait énormément chier! J'ai rencontré Sarko plusieurs fois, ça a été bien tendu dans les négociations, à l'époque, quand il était ministre de l'Intérieur.

■ Ber

Au cœur de la chose, on s'est bien mobilisés. Je pense que, dans la région du moins, on avait ce devoir-là envers les autres sound-systems, peut-être. S'il y avait un sound-system qui devait le faire, c'était bien nous. Il y a eu deux catégories: les sound-systems qui s'en sont foutus totalement et qui se sont dit que ce n'était pas leur problème, qu'ils iraient à l'étranger, au pire, ou qui étaient encore sur la route; et puis les vieux sound-systems, on va dire. On a pris le parti d'essayer de voir ce qu'on pouvait faire, de nous battre un peu. C'était bizarre, et ça peut être critiquable.

■ Zool

Quoi qu'il arrive, les flics étaient toujours là. J'ai eu des retours plutôt positifs des gens, quand même, parce qu'ils me disaient que d'habitude, ils nous cassaient les couilles, en gros, et que là ils indiquaient où se garer, à droite, à gauche, ils se rendaient utiles. C'est sûr qu'en même temps, il y a un côté transgression qui n'existe plus. Ce dilemme rendait les choses assez bizarres, à

la fois confortables et inconfortables. On a joué le jeu de 2001 à 2003, jusqu'au Larzac, mais là, ça a été trop ! C'est sûr que ça a été un super tekni, on s'est régales, on a pris du plaisir, mais c'était beaucoup de boulot et d'investissement.

■ Ber

Ce qui est dommage, c'est qu'à un moment donné, on avait presque réussi à changer les choses, à avoir un poids médiatique. Grâce à tout le monde, au collectif, à Marko, à Kanyar, aux manifs etc., on a eu un poids, mais après, ils nous ont battus sur la politique. C'est leur job: ils t'ont à l'usure ! Les gens se relâchent, et il y a donc moins de monde dans les manifs, c'est compliqué !

■ Zool

Moi, j'ai été déçue quand même par ce côté profiteur du public : je viens en teuf, et pas aux manifs, ou aux premières pour voir, puis je ne me mobilise plus. Les soirées, pour que ce soit crédible, il faut que, quand on part, ça soit dans le même état que quand on rentre, mais quand tu donnes des sacs poubelles aux gens, ils te rient au nez ! À un moment, j'ai pris du recul en me demandant : « Est-ce que ça vaut le coup que je dépense autant d'énergie, que je me bouge autant, alors que je n'ai plus le même plaisir ? » Avant, il y avait une communion, on était moins nombreux, ça se passait bien, c'étaient plus des initiés. Maintenant, c'est un mouvement de masse, les gens viennent parce qu'ils l'ont vu à la télé, sur TF1, au journal de Pernaut, ça a été surmédiatisé.

■ Ber

Ils nous ont tués aussi comme ça : ils ont surmédiatisé le truc et c'est devenu un effet de mode. Ça s'accompagnait de débordements dans les soirées, du coup, ils pouvaient rebondir.

■ Zool

Victimes de notre succès, avec des gens qui venaient là uniquement pour profiter et qui n'étaient plus dans l'esprit initial.

■ Ber

Et avec des sound-systems qui n'avaient pas des moyens monstrueux pour assumer ça.

■ Zool

Depuis qu'on a arrêté de s'investir en France, on bouge toujours, mais à l'étranger, l'été¹.

■ Dyna

J'ai donné ma démission au boulot dès qu'on a eu vent que Mariani avait déposé l'amendement. J'étais hyper au courant de la Criminal, et j'ai appris ça au retour de Marigny. J'avais à fond suivi l'histoire des Spiral, et je savais que lorsque cette loi allait passer en France, ça allait être la fin pour le mouvement. Je trouvais que ça avait déjà duré super longtemps à côté des autres pays. J'ai fait: « Putain, c'est la fin! » Je me suis vraiment dit ça, et je n'arrivais pas à l'accepter. Quand un teknival se terminait, je n'attendais qu'un truc: c'était l'année d'après, le suivant. Pendant quelques années, le teknival, c'était pour moi LE truc de l'année.

On avait posé avec Nawak et Heretik, et j'étais trop contente de poser avec HTK, alors que j'étais fan de Popof, un truc de ouf! J'étais trop contente, je ne me demandais pas du tout ce que devenait le mouvement. Si, c'est vrai qu'on distribuait des flyers pour le « Fuck kéta movement », parce que la kéta était en train de tuer la *vibe*, mais aussi des « Fuck ballons » parce que tu avais

1. Voir « Nouvelles voies ».

des grosses bombonnes de gaz partout. Les fins de teufs, avec les kétaminés et les bouteilles de gaz, ça faisait hôpital psychiatrique !

■ Djules

On voulait essayer d'avoir le moins de problèmes possible, donc on a toujours méga-éduqué le public, à chaque soirée, on avait deux tracts : « Fuck fachos » et « Fuck kéta ». On expliquait le pourquoi du comment de la soirée... Le nettoyage... Le parking etc.

■ Dyna

Parce qu'on avait conscience que dans le nord ils n'avaient pas la culture Spiral Tribe qu'on avait. On a eu un bon public du coup.

■ Djules

C'est ce que tous les sons auraient dû faire à un moment.

■ Dyna

On a éduqué à fond les gens, notre public a toujours ramassé les poubelles avec nous au matin. On ne vendait pas de drogue derrière le son, quand les mecs nous demandaient si on en avait, on disait tout le temps non, on était dans la médiation avec les flics, le terrain était propre quand on partait, il y avait juste un tas de poubelles à l'entrée.

Au moment de la loi, je me suis complètement engagée. Ju, à l'époque, n'était pas très collectif des sons, on s'est d'ailleurs souvent disputés parce qu'il pétait un plomb et qu'il me disait d'arrêter, que c'était de la merde, que ça ne servait à rien. Ça l'énervait qu'il y ait autant d'embrouilles, et moi je ne voulais pas lâcher l'affaire. Je me suis dit que j'arrêtais de bosser et que je faisais de l'activisme tekno, parce que c'était trop important, la free, pour

que je laisse passer cette loi sans rien faire. J'étais persuadée que je pouvais me battre pour essayer de faire quelque chose, pour ne pas que ça passe comme en Angleterre et que ce soit la fin. J'ai tout de suite été hyper-fataliste, à dire: « Bougez-vous, les gars, il faut qu'on s'unisse! » Au départ, j'avais l'impression que personne ne captait, je leur disais: « Mais putain, regardez, en Angleterre! » S'ils en avaient vraiment eu conscience, je pense qu'ils se seraient plus bougés. On a fait les manifs à Paris, on était deux mille, ça ne l'a pas fait: on est trois cent mille teufeurs, et on est deux mille à la manif!

En fin de compte, j'ai un peu pris conscience que, pour moi, c'était un truc de fou, mais que peut-être que la majorité ne venait que consommer de la teuf. Ça nous a permis de rencontrer plein de gens en plus de ceux que l'on connaissait déjà. Mais au niveau de ce que ça a donné, j'ai toujours été dégoûtée du manque d'activisme des gens. C'était canon d'y participer, j'y ai passé deux ans! Ce n'était pas possible de rester sans rien faire face à cette loi, parce que la free, c'était toute notre vie, c'était ma raison de vivre! Je ne me suis jamais ennuyée, j'ai rencontré des millions de gens trop sympas, j'ai joué de la musique, je suis devenue DJ, j'ai organisé des trucs...

J'ai été médiatrice d'un teknival légal, en mai 2003. C'est pratiquement moi qui ai déclenché Marigny n° 2 avec le préfet (le deuxième teknival légal après les Trans Off de décembre 2002). J'ai rappelé Moksa, et je lui ai dit: « Là, le mec vient de me donner l'accord au téléphone pour que l'on fasse le teknival autorisé! » J'hallucinai, je me demandais dans quoi on s'embarquait. On était cinq à signer la charte d'organisation. Ce teknival légal, ça a mis fin à mon activisme national et ça a fait débiter mon activisme régional. J'ai capté qu'il y avait plein de gens pour lesquels je n'avais pas envie de me battre. J'étais blasée, on a fait quatre jours de donation, on a pété un plomb au parking, parce qu'il fallait lutter pour garder une issue de secours...

■ Djules

Et on se rendait compte que les autres sons, au final, s'en battaient les couilles!

■ Dyna

Ils n'avaient pas conscience que si on ne se bougeait pas le cul, ça allait être la fin, personne n'avait conscience de ça! Ce deuxième teknival à Marigny m'a épuisée: j'ai mixé une heure sur tout le teknival, j'ai passé mon temps entre les papiers, la donation et le parking. Il y a eu soixante-dix mille personnes (le plus gros ça a été l'année d'après, à Chambley, plus de quatre-vingt-dix mille). On a fait la donation, on leur a tout filé pour le comptage, et la trieuse électrique de pièces a pété à cause des bouts de shit dedans! On a récupéré toute la thune, on a joué le jeu avec l'État¹. C'est moi qui étais en contact avec le sous-préfet et la préfète en amont, ensuite avec Lionel et Brieuç. On a fait le repérage dans le 4x4 de la préfète, pour faire un état des lieux, on est arrivés avant les autres. Sur Marigny, l'armée a refusé d'aider, parce que Sarkozy avait donné l'accord contre l'avis d'Alliot-Marie². Les flics pétaient les plombs parce qu'ils étaient en sous-effectif, Alliot-Marie avait retiré ses troupes. Quand le teknival s'est terminé, j'avais des cloques sous les pieds, je n'en pouvais plus, j'étais blasée! Quand on allait voir les gens pour leur demander de l'aide, ils disaient: « Ah, non, je suis artiste! » Et de là, j'ai fait: « Vous savez, les teknivals, foutez-les vous au cul! » On était partis du principe qu'il fallait qu'on légalise les teknivals pour que, tous les ans, il y ait un rendez-vous, pour que la famille puisse se retrouver, sans se faire saisir.

1. Il était entendu que la donation de ce teknival soit reversée à l'État afin de participer aux frais engendrés.

2. Ils étaient respectivement ministre de l'Intérieur et ministre de la Défense à l'époque.

■ Djules

On parlementait déjà avec l'État pour faire nos fêtes. Nous, dans le nord, on savait qu'on pouvait continuer. Si on se battait, c'était pour l'unité, pour le collectif.

■ Dyna

Je n'ai jamais compris pourquoi ils étaient contre un teknival légal: c'est un truc de ouf, on est le seul pays à avoir légalisé un truc comme ça !

■ Djules

À l'époque, en Angleterre, Margareth leur aurait donné un terrain, à mon avis, ils y seraient tous allés !

■ Dyna

Un des membres fondateurs de DFZ a péché un plomb, il ne supportait pas la médiatisation, le fait que l'on parle aux journalistes pour dire qui on était, ce que l'on faisait. Il s'est cassé. On a fait deux teufs par an à partir de là : teuf de la zik et teuf de la Braderie de Lille. On se servait des excuses des dates, on était six mille, à la fin, à la teuf légale de la Braderie, et quatre mille à notre dernière grosse illégale. Les critiques que l'on a eues dans la région, c'était plus de la jalousie de petits sons.

■ Djules

La critique : « Dfaze, c'est commercial ! »

■ Dyna

C'est parce qu'on joue du Radium. C'est l'éternel truc, pour l'underground de l'underground, Radium, c'est commercial! Ou alors:

« Aux teufs Dfaze, il y a trop de couleurs, trop de *lights*, trop de Belges! » Parce qu'ils viennent à nos teufs. On n'a jamais mixé dans des clubs commerciaux. C'était l'époque où, en Bretagne, ils commençaient à faire des fêtes underground dans des clubs, au Scarabée, au Melting Pot, au Fun à Rennes, à l'HW à Strasbourg. Vu qu'on ne faisait plus de teufs, les gens commençaient à organiser des trucs dans les boîtes, et pour faire venir du monde, il fallait inviter les « têtes d'affiche » de la free. Nous, de notre côté, on faisait des soirées l'été, et on organisait des teufs en salle l'hiver, déjà avant la loi, au Steeple (une salle de concert punk à Waregem), avec des concepts: 100 % live, Girls Attack etc. C'était le public de teuf qui venait. On a tout vu: des événements chan-mé et d'autres nuls à chier, des soirées où le retour, c'était une plage arrière de voiture, et des moments mémorables. Tant qu'on allait faire de la musique, on était contents.

J'ai fait deux ans d'activisme à temps plein. On s'est tous mis à bosser, et quand tu bosses, tu as du mal à passer un mois en préfecture, surtout que les équipes changeaient tout le temps et qu'il fallait toujours réexpliquer le truc.

■ Djules

On faisait tout, on était artistes, médiateurs, organisateurs... C'est épuisant!

■ Dyna

Il n'y avait aucune logique dans les négo avec l'État pour l'obtention des terrains, c'était aléatoire, ça m'a blasée. Tu ne sais toujours pas si tu ne fais pas les choses pour rien.

■ Djules

À la DFZ/TTC, en 2004, le préfet est arrivé en hélico, il est descendu, et il nous a lancé: « Que la fête commence, les jeunes! »

■ Dyna

On a vu des mecs de l'État géniaux, honnêtement! Notamment en préfecture, j'ai vu des mecs excellents. En mairie, j'ai surtout vu des cons. En 2007, on a perdu 2000 euros à notre teuf parce qu'on a dû mettre les secouristes. On ne voulait pas être six mille, on limitait à fond le nombre de participants parce qu'on voulait garder la bonne *vibe*. On ne voulait plus faire des teufs de malades parce que tu ne gères rien, on voulait être en petit comité. Mais la jauge, à huit cents personnes près, tu ne la gères pas. Du coup, tu ne peux pas rembourser les secouristes, tu te mets dedans, c'est là que c'est compliqué. Les légales, même en négociant des petits prix de secouristes et de frais, vu qu'on ne voulait pas faire des teufs à dix mille mais à deux mille, ça n'allait pas. Pour une teuf légale, il faut être quatre mille pour pouvoir rentrer dans tes frais, donc il faut médiatiser un minimum. Ça faisait depuis 2001 que je faisais de la médiation avec les pouvoirs publics, je perdais ma salive, je n'en pouvais plus. J'ai fait ça six ans quand même!

■ Gab

La loi, je l'ai acceptée comme une suite logique. On pond une loi quand il y a des excès, tant qu'il y a consensus, il n'y en a pas besoin, et quand tu voyais comment le mouvement avançait... On est dans un État policier, il ne faut pas oublier! Prenant ça à cœur, tu te dis: « Bon allez, on a une porte ouverte, une reconnaissance, allons-y! » Si tu restes tout le temps dans la marge, ce n'est pas une solution non plus. Les négociations du collectif des sons, tant qu'elles peuvent te permettre de continuer à jouer et que les gens peuvent continuer à venir, super! Kristof avait organisé une réunion du collectif des sons de l'ouest (Korn'g heol) à l'Élabo¹, le gradin était plein: cinquante, soixante personnes. Il y avait trop de voix, tu as tellement d'opinions différentes! Les radicaux d'un côté ou de l'autre, les tièdes au milieu, c'est difficile!

1. Voir « La Villa ».

■ Renan

Quand il a commencé à y avoir trop de monde, un bordel innombrable, des voitures garées devant les sound-systems, ça a été aussi l'arrivée des vendeurs à la criée. Tu voyais les mecs cinquante fois dans la même soirée, qui te proposaient toujours leurs produits, ça devenait énervant. Il y a eu des chasses, et puis il y avait des équipes qui faisaient les bagnoles. Au départ, il fallait du monde pour empêcher la police d'agir, mais au bout d'un moment, le monde nous a écrasés, et au niveau organisation, ça devenait ingérable. Le parking partait en couille dès le début.

■ Nelly

Mais même quand les teufs se passaient bien, on savait quand même bien que ça n'allait pas durer, qu'il fallait en profiter, qu'on avait de la chance.

■ Renan

Je ne suis pas trop pour la négociation. C'est vendre son âme au diable. C'était déjà mort. C'étaient des négociations pour organiser des événements qui allaient encore plus pourrir le truc. Je ne suis pas d'accord sur le fait que quelques personnes parlent au nom de toute la tekno. À la base, les gens ne sont pas d'accord entre eux, et on ne peut donc pas représenter quoi que ce soit, entre les radicaux et les conciliants. Moi-même, j'étais hésitant pendant longtemps, parce que le teknival, c'était tellement génial dans ce qu'on avait connu que l'on n'avait pas envie de lâcher ce truc-là. On en voulait et en même temps, on ne voulait pas de saisie. Il y en avait de plus en plus, les flics étaient vachement mieux organisés, ça devenait compliqué.

■ Nelly

C'était bien quand c'était totalement libre.



■ Renan

Pour l'histoire de la loi, en 2001, on était dans le sud. On a fait quelques manifestations. On a vu d'un très mauvais œil les négociations à ce moment-là. Je suis allé au teknival à Marigny n° 2 : putain, c'était tout rangé, parké ! On traînait pas mal avec les DSP, de Rennes, ils étaient dégoûtés.

■ Nelly

On a quand même fait le Larzac en 2003. C'était vachement fliqué.

■ Renan

Pour moi, ce n'était pas un bon teknival. On était au rassemblement de José Bové juste avant, des gens passaient pour dire qu'il fallait qu'on se casse, d'autres pour dire qu'il fallait qu'on attende : c'était le bordel ! Ils voulaient nous installer sur l'autoroute alors qu'il faisait une chaleur abominable. Et après, l'ambiance, c'étaient des nouveaux sons, surtout : je n'ai pas trop aimé, c'était partout pareil, je n'ai pas gardé de souvenirs excellents.

■ Nelly

J'étais en bordure, assez loin, avec les enfants, je n'ai rien vu.

■ Renan

On a été aussi à Vannes-Meucon, en 2006, c'était horrible ! C'était tout parké, avec un écran géant pour retransmettre le match de la coupe du monde !

■ Nelly

Il y avait un son qui allait, le reste était nul !

■ Renan

Pour le Teknival des Insoumis, le 1^{er} mai 2007, ils ont balancé une info un peu avant¹. Il y a eu beaucoup de concertation sur le net, pour savoir comment faire, au moment du teknival aussi, il fallait se mettre tous ensemble, semer les flics. Je suis arrivé parmi les premiers, à la tête d'un convoi. Sur place, on a expliqué aux gens comment faire : bloquer les entrées pour que les keufs ne puissent pas rentrer, c'était tout un délire ! Il fallait que tout le monde participe pour que le truc ait lieu. Il y a eu de la saisie, quand même, à la fin. Pour la sortie, on est tous passés ensemble, c'était cadré, avec des bagnoles partout entre les camions. Un seul convoi, et on fonce ! On passe dans les champs, n'importe où, mais on sort ! Ça s'est fait d'un coup, ça a dû les surprendre. À l'aller aussi, on a forcé les barrages, on a bougé la bagnole des flics, il faut motiver les gens : il y avait deux pauvres bagnoles de flics, on était deux cents, il ne faut pas déconner, merde, on ne va pas faire demi-tour !

Le R.A.F. (Resistant Art Festival) a été monté à Heiligendamm en juin 2007. Le principe était de faire la fête contre le G8, de faire un maximum de bruit, mais pas de participer forcément aux manifestations violentes. Le village tekno était autorisé, c'était carré, c'était gros au niveau des sons. C'est aussi une autre technique pour organiser des trucs sans trop se faire emmerder. Le G8, depuis Gênes, ça devenait violent. Casser du flic, ça ne sert à rien, le principe de la fête, c'est toujours bien : on n'est pas violent mais on n'est pas absent. Les militants traditionnels n'aiment pas ça, évidemment, et les extrêmes non plus. Une manif sans musique, ça me semble horriblement triste.

■ Nelly

Aux Trans, en 2007, en décembre, ils avaient organisé des navettes de tracteurs pour amener les gens dans la boue ! Ce n'était pas pour les sortir, c'était pour les mettre dedans, n'importe quoi !

1. Teknival de résistance, non déclaré, organisé contre le sarkoval autorisé.

■ Renan

Alan a organisé quelque chose le 1^{er} Mai en 2008, en Ardèche. C'était excellent ! Il n'y avait pas beaucoup de monde, ce n'était pas stressant, avec des bons sons comme la HP (la Horde Perchitude), par exemple. Je m'attendais à un truc comme ça. Au même moment, c'était la première fois que l'État organisait un teknival, je me suis dit que ça basculait complètement, après les sarkovals, c'était le summum ! Ils ont sorti la date tout seuls, ils ont discuté avec les sons ensuite. Une grosse partie des gens ne cherchaient plus forcément la bonne *vibe*, ils sont tous partis au teknival d'État. De notre côté, on s'est retrouvés entre trente-naires, il y a eu un son saisi à la sortie. J'ai arrêté après, définitivement, j'ai compris qu'il ne fallait plus organiser de trucs pour les jeunes : il faut faire des événements plus restreints, plus libres, il ne faut plus inviter les sons.

Et puis ils ont annulé le teknival des Trans, en 2008 : il y avait une chasse à la tekno, les sons étaient déjà arrivés avant l'annulation, c'était la catastrophe ! Il y a eu une manif, je croyais que l'on pouvait encore changer les choses, j'ai participé et je me suis fait arrêter, et j'ai fait de la prison... J'étais en train de gueuler sur un mec qui sautait sur une bagnole, et je me suis fait attraper de dos, je ne les ai pas vus venir ! Ils m'ont accusé de violence sur agent et d'outrage, j'ai pris deux mois.

Maintenant, avec les contrôles urinaires, ça marque un nouveau pas pour les jeunes : ils empêchent carrément le voyage, on ne peut plus partir ! Les multisons¹, c'est sectaire, ça tourne en rond entre les gens d'un même coin, et c'est vachement encadré. On aimait le mélange, la variété des sons, l'internationalisme.

1. À partir de 2008, suite à des négociations, les représentants des sound-systems bretons ont choisi de ne plus organiser de teknivals, mais de demander à chaque département deux fêtes multisons par an, soit huit par ans en Bretagne. Voir « Génération 2000 » et « Epsylonn ».

Je suis toujours à l'affût, j'ai toujours des contacts. J'essaye de sélectionner mieux les endroits où je vais pour ne pas être déçu, ou alors j'organise moi-même, avec les mélanges que j'ai envie de faire. Et puis, il y a plein de jeunes qui prennent le relais, comme les Acolytes, par exemple, on en entend parler régulièrement. Il y a encore du monde dans le circuit ! On est tous partis sur autre chose, mais l'esprit n'est pas mort : beaucoup ne se contentent pas de ce qu'ils ont aujourd'hui, ça donne de l'espoir, création et contestation, ça continue ! Ils se sont rendu compte que la consommation de masse, ce n'est pas bien. La loi, ça a eu du bon aussi, finalement.

■ Gonzo

La loi, je n'en ai rien eu à foutre.

■ Defflo

À partir du moment où ils ont parlé de ça, je savais que l'on ne pourrait rien faire, parce que face au lobby du marché de la nuit, on n'a vraiment aucun pouvoir. Toutes les actions, j'ai trouvé ça inutile. Pour moi, c'était logique que cette loi arrive. Depuis 97, j'imaginai que ça arriverait, je l'avais pressenti. Je n'ai pas pris part aux activités du collectif, mais je me suis dit que ça pourrait peut-être relancer un truc, un retour aux sources.

■ Gonzo

C'est ce qu'il s'est passé d'ailleurs : il y a plein de petites free partout aujourd'hui. Juste avant la loi, c'était pourri, ça allait éclater, ça devenait extrême !

■ Defflo

Et puis ils se sont rendu compte que leur loi était inefficace, qu'ils ne pouvaient pas tout empêcher, le moindre petit rassemblement

de jeunes ! Du coup, ils ont assoupli le truc à tel point que tu peux poser un son et inviter du monde sans autorisation, on ne te saisit pas, c'est beaucoup plus souple, c'est devenu moins violent : on est arrivés à un équilibre. Je suis contente qu'il y ait eu ce teknival illégal en mai 2009 à Bouafles. Je trouve ça bien qu'il y ait encore des choses comme ça qui se passent, qui disent merde à la loi. C'est un acte de courage, malgré la fin tragique. Pour les petits jeunes, c'est un retour aux sources : c'est une bonne chose, cette loi.

■ Dyna

Il y a eu vingt-trois sons saisis : un grand merci à tous les sons qui ont eu les couilles de poser, c'était le teknival de la relève (quarante mille personnes), on a halluciné ! C'était douze ans après, au même lieu où l'on s'est rencontrés, à Courcelles. Quand la loi est passée, on a décidé de ne plus faire de free avec DFZ, on n'a jamais voulu prendre le risque d'une saisie. On n'aurait jamais été se poser à ce teknival, on y a été en touristes. Les Anglais sont sortis en force, et tous les petits sons sont passés aussi. C'était de la balle de l'avoir fait, chapeau ! Pur teknival ! On a mixé, on a revu plein de potes, c'était cool. Bonnes *vibes*, plein de son, déco variée. Pour moi, c'était comme il y a douze ans, à part que l'on était trois fois moins, à l'époque !

■ Djule

Je l'ai même senti moins tendu qu'il y a douze ans !

■ Dyna

Il y en a plein qui ont mangé, je trouve ça dommage. Je pense que ça a peut-être signé la fin de quelque chose.

■ Ben

Franchement, le teknival du 1^{er} mai 2009 où tout le monde a été saisi, je pense que c'est un des teknivals les plus pourris que j'ai vus : mal disposé, mauvaise musique... Mais j'ai bien rigolé quand même ! Les flics, je les aurais butés : ils foutaient un bordel monstre, c'était violent, je ne sais même pas comment j'ai fait pour rentrer dans le truc avec mon camion. Ils essayaient de virer tout le monde, ils ont éclaté un bus : il avait essayé de passer. Après l'avoir bloqué, ils ont pété toutes les vitres à la matraque et crevé les pneus, ils l'ont massacré ! Il y a eu des bastons de ouf, jusqu'au moment où un officier un peu plus cool est arrivé et a laissé passer. Il y avait plein de nouveaux petits sons, que des *newseries*, à part Dkalés, qui se sont fait saisir avec du son de loc, le compteur tourne ! Il n'y avait pas Nawak pour la première fois.

■ Josy

De toute façon, c'était déjà moribond, la loi, c'était juste le point final. C'est à ce moment-là où arrivait la Brigade Anti-Cailles (BAC)¹, la merde arrivait, toute la merde !

■ Vincent

Non, ce n'était pas moribond, c'était en plein boom et c'est bien pour ça que la loi est arrivée ! Parce que les discothèques, le week-end, finissaient par être vides ! Les gens allaient en free party, ils se foutaient dans les bois pour faire la teuf à coup de groupes électrogènes !

■ Josy

Oui, c'est sûr que ça revenait moins cher : tu t'amuses plus, personne ne te fait chier, tu n'as pas de videur, rien du tout, tu es mieux, c'est vite fait le calcul !

1. Voir « Déception ».

Il a fallu quand même plus de dix ans pour que l'État intervienne, qu'il gère les informations qui lui remontaient. Mais c'était fini avant, ce sont les voyageurs qui ont tout fait, ce sont eux qui ont tout amené, ceux qui voyageaient, les nomades ! À partir du moment où les nomades se sont posés, qu'ils ont pris leur téléphone pour savoir ce qu'il se passait, c'était mort ! Ce sont eux qui savaient qu'il y avait des choses à éviter, et comment faire. Quand tu es sédentaire, tu ne sais pas ! Les sédentaires nous foutaient dans la merde !

■ Mrik

Avec le recul, je trouve que ces lois ont coïncidé avec une dégradation du climat des fêtes. Quelque part, elles ont freiné le n'importe quoi, au risque de passer pour un vieux con. Il n'empêche que ceux qui en ont pâti, ce sont ceux qui faisaient du sound-system une manière de vivre et de diffuser, et pas les multiples organisateurs qui sévissaient tous les week-ends. La loi sur les fêtes, en France, j'avoue que je suis toujours resté un peu loin de tout ça. Comment veux-tu légiférer sur un tel sujet ? Dès le départ, c'est bancal !

Cette période n'est pas trop synonyme de fêtes en France pour nous, je n'étais pas impliqué car je n'étais pas d'accord sur le fait d'entamer des discussions avec l'État pour régir et organiser ces événements. Par expérience, et on le voit encore tous les jours, lorsque l'État rentre dans des discussions, c'est pour donner l'illusion qu'il est à l'écoute, mais les dés sont jetés avant même que les négociations commencent ! Quant à compter sur le public qui se rend en soirée pour s'opposer aux saisies, là, il ne faut pas rêver, ce sont toujours les moins concernés qui lancent les canettes sur les autorités en premier ! De toute façon, ils s'en foutent, ce ne sont pas eux qui auront à se défendre devant un tribunal.

Quels étaient les abus réels en fait ? Trop de drogue ? Ça n'a pas changé : en boîtes de nuit, ça circule non-stop, dans les teknivals autorisés aussi. La seule raison qui me semble vraiment valable

quant à l'intervention de l'État se situe sur l'environnement et sur le respect de la nature. Là, on a vu n'importe quoi.

En revanche, le souci qui s'est posé à l'État n'est pas un souci de sécurité des participants, ça serait bien nouveau: c'est primo de ne pas pouvoir participer économiquement aux sommes incroyables qui doivent s'échanger lors de ces manifestations, et donc de taxer une manne financière importante. Se dire qu'une partie de la population pouvait agir en dehors de l'autorisation de l'État, être plus ou moins hors contrôle, ça ne leur allait pas. Secundo, il fallait rassurer l'opinion publique en montrant d'un côté des images de la déchéance, en indiquant bien: « Même vos enfants sont concernés! », et leur garantir en même temps l'intervention de l'État pour régler le problème.

Attention, je ne critique pas l'action que certains ont entreprise en ouvrant les discussions, chacun agit en son âme et conscience et fait ce qu'il pense être bon. Mais dans la négociation, les dés étaient pipés dès le début. Cette demande de l'intervention de l'État par certains sons vient du fait de la sédentarisation: un organisateur sédentaire qui agit dans l'illégalité ne peut que se faire prendre, c'est logique. Le nomadisme est l'unique solution pour pouvoir diffuser de cette manière, tant que les pays ne sont pas trop organisés dans la « lutte » contre ce moyen d'expression. Et même lorsque l'on se fait confisquer ou arrêter dans un autre pays, c'est trop compliqué d'agir sur des citoyens étrangers. C'est vrai que je n'ai jamais eu l'impression et l'envie d'agir politiquement, mais là encore, à chacun son rôle! Il faut que tous les rôles soient assumés, le nôtre était peut-être tout simplement de faire des soirées. Elles pouvaient être interprétées par certains comme des actes contestataires, et c'était contestataire parce que c'était plus ou moins interdit, mais ce n'était pas dans notre intention. On faisait juste ce que l'on avait envie de faire, par tous les moyens disponibles, légaux ou illégaux. Je n'ai pas eu conscience d'avoir agi par contestation, sauf quand l'autorité allait à l'encontre de

notre envie, en arrétant une fête, par exemple. Là, on s'y oppose, et on est de fait contestataires.

■ Raff

En 2001, Marko m'avait invité à une réunion du collectif des sound-systems, et j'ai dit que je ne me retrouvais pas dans ce que vous disiez. Pour moi, c'était normal, ce qui vous arrivait : nous, on avait voulu partir, faire voir ça ailleurs, c'était le voyage. Et vous, vous restiez là. Comment voulez-vous que ça se passe autrement ? Pour moi, la free a commencé à péter un câble à partir du moment où les gens ont voulu conserver l'esprit Spiral Tribe, mais dans un même endroit : c'est mort, tu tournes en rond ! Il fallait bien que le mouvement avance d'une manière ou d'une autre, c'était prévisible !

Les sarkovals, c'était super bien pensé par Sarkozy ! Ce qu'il a fait avec la free party, c'était une expérimentation de la méthode qu'il a suivie tout le temps par la suite : il endort, il se débarrasse du problème en faisant entendre ce que l'on a envie d'entendre : « Vous voulez faire des teufs ? Il n'y a pas de problème, on fait des teufs. Vous voulez un grand terrain ? Il est là, allez-y ! » C'est d'une intelligence remarquable !

■ Tone Yo !

Nous, on a très peu fréquenté la France, à part au début. On a été à l'écoute de ces histoires de loi, mais on ne s'est pas vraiment sentis concernés, on ne voulait pas s'engager, parce qu'on ne se revendiquait pas comme sound-system français, on ne voulait pas de cette étiquette. Au contraire, on a pris vraiment la direction des sound-systems anglais, où c'est nomadisme et éclectisme au taquet ! Donc à notre retour, on a vu un peu tout le bordel et vraiment, on a pris une claque sur la façon dont ça avait changé, quand même ! Par rapport à l'énormité des teknivals qui s'organisaient, au nombre de sound-systems existants, personne n'écoutait personne, c'était

une course à celui qui louait le son le plus cher, les boîtes de location de véhicules, de groupes et de sonos se gavaient, une vraie foire commerciale, quoi! C'était tout et n'importe quoi, c'était ingérable, trashé par les médias et par les ravers, plus personne ne faisait attention à quoi que ce soit, en gros. Je ne m'y retrouvais carrément pas.

On a été au teknival de Florac (août 2001) après une discussion hésitante, on l'a fait quand même. Quand tu entreprends des longs voyages comme ça, et que tu vois une scène existante se transformer, tu grandis. Quand on organise des trucs en France et que ça ne se passe pas bien par rapport au public, je suis déçu d'avoir organisé, parce qu'on est quand même auteurs et qu'on rassemble des gens... Au Nouvel An 2009, par exemple, près de Toulouse, on ne sentait pas trop le truc, le *crew* a décidé de le faire quand même, mais on a eu un public qu'on ne voulait pas: du kaki, du kétaminé...

Ce qui me pousse encore, c'est que l'on arrive parfois à rassembler des supers personnes, comme ce week-end¹. C'est comme au début: pas de code vestimentaire, les gens sont beaux, c'est méchant! Tu n'en as pas quinze qui viennent te dégueuler aux enceintes: « Vas-y, fais péter! » Je ne supporte plus ça! Si on devait être obligés d'avoir toujours ça, franchement, j'arrêteraient tout. C'est un délire de com', quand on insiste trop, ça ne le fait pas. Ou alors comme au Nouvel An: vu qu'il n'y avait rien, les gens sont venus. C'était un contexte privé, sous chapiteau, moins de cinq cents personnes, les condés et le proprio étaient ok, maire au courant. Nous, on était fatigués, donc la vibration n'était pas top quand même, et le surlendemain, un man a été retrouvé mort sur le parking: un toxico qui était venu se prendre son OD là. Ça a été condés, garde à vue, et on attend le jugement l'an prochain pour ça. Il y a eu enquête, ils ne vont pas nous reprocher le fait qu'il y a eu un mort, mais ils nous collent: « Organisation de rave à plus de cinq cents personnes ».

1. Teuf Epsylonn/Drop in Caravan en Bretagne, en septembre 2009.

Il y a eu aussi cette fête à Cubières. C'était vraiment bien, mais il y a eu trop de monde, trop de trucs à gérer, et au bout d'un moment, l'effet kaki bourrin s'est fait sentir.

■ Ziggy

Quand les gens ont commencé à discuter avec les politiques, je ne l'ai jamais accepté. L'underground, c'est l'underground : le cul entre deux chaises, je n'ai jamais accepté ça ! Pas de compromission, c'est tout ou rien ! Aujourd'hui, je fais du commercial, et je l'assume.

■ Ccil

Les histoires autour de la loi ne m'ont pas du tout concernée, parce que pour moi, c'était un milieu qui était underground, donc sauvage, et je ne concevais pas du tout le principe d'aller parler avec les politiciens de ce genre de choses. C'était vraiment à contre-courant de tout ce que l'on avait fait et défendu pendant toutes ces années, et en plus je voyais toutes ces espèces d'horribles associations, comme les médecins, ces mecs qui distribuaient les Stéribox dans les soirées et qui se trouvaient une espèce de rôle à l'intérieur, ça me faisait vraiment gerber de voir ces gens-là dans ce milieu ! Voir Techno+ distribuer des Stéribox à des gamins de seize ans dans des raves, non ! On est en rave parce que, justement, on est contre l'héro. Il y avait quand même un message, par rapport aux énormes problèmes de came dans les années quatre-vingt/quatre-vingt-dix en France. En Angleterre, c'était pareil. Cette espèce de tolérance, ça ne m'intéresse pas, je ne suis pas une hippie ! Que ce soit une prévention sur le speed, sur la kétà ou tout ça, je suis d'accord, mais sur la came, non ! Banaliser le shoot en rave, non !

Ça m'est arrivé de faire les gros teknivals du 1^{er} Mai, j'en ai fait deux-trois entre 2002 et 2009, mais on avait vendu notre âme au diable et on rentrait dans un monde d'administrateurs. Par rapport au Criminal Justice Act, il n'y avait pas les mêmes

personnes en face, les squatteurs, en Angleterre, avaient de vraies revendications. De ce que je voyais des pauvres manifs devant les préfectures en France, je n'avais pas envie de faire partie de ces gens-là, je suis désolée. Je n'avais pas envie de faire partie de la fête à Neuneu, avec une Kro à la main, quatre chiens et des piercings dans la casquette. C'étaient des punks à chiens! À un moment, j'ai fait non. J'aime la couleur, j'aime la vie!

■ Redge

Je vois la loi d'un regard extérieur, parce que je me cache. Je surveille quand même, notamment pour jauger les risques de saisie, mais je vois que le traitement est différent selon les régions. Dans certaines, c'est l'orgie, dans d'autres ça l'a été, mais ça ne l'est plus parce que les flics ont trouvé des réponses adaptées. Et moi, je me terre: des petits effectifs, un petit son, impeccable, ça me suffit! Quand on va faire des fêtes à 800 bornes avec des stars, on défonce un lieu immense, ce n'est pas génial, donc, au final, des petites fêtes, pourquoi pas? Il n'y avait pas de gens trop connus quand on a découvert le truc, c'était appréciable. Éventuellement, les Anglais jouaient même cachés derrière une bâche, tu ne les voyais pas, j'aimais bien ça. Dès qu'il y a succès, dès qu'il y a engouement de masse, forcément, dès qu'un hobby underground prend des proportions industrielles, ça dénature le trip initial, mais comme toujours! Ce sont des lieux excellents pour s'amuser, on est bien mieux là que dans une boîte de nuit, c'est donc un modèle de fête qui a encore de l'avenir, ça me paraît clair et net. Pour des raisons de loi, soit on se cache, soit certains arrivent soi-disant à collaborer avec les autorités pour faire de gros événements, bon, tout va bien, quoi!

■ Foo

La loi, c'est quoi cette loi? Je m'en fous...



GÉNÉRATION 2000

En 1999-2000, énormément de jeunes découvrent la free, alors que les teknivals et les teufs deviennent de plus en plus énormes en raison de leur affluence. Dans la continuité des années quatre-vingt-dix, beaucoup adhèrent à l'esprit car ils sont séduits par les valeurs du mouvement qu'ils découvrent. Certains d'entre eux s'investissent alors, mais ils le font précisément au moment de la loi, alors que beaucoup d'anciens se retirent, déçus ou lassés. Bien des choses vont changer dans leur engagement par rapport au passé. Internet, par exemple, est beaucoup plus important que dans les années précédentes. Qu'ils empruntent de nouvelles voies associatives ou qu'ils suivent le modèle ancien du sound-system, qu'ils participent ou non aux négociations autour de la loi, qu'ils adhèrent ou pas aux événements légaux, leurs aventures constituent l'histoire de la free party des années deux mille, qui ne s'arrête pas là.



Olive, par son parcours, montre la grande diversité des différentes attitudes adoptées par ces nouveaux-venus. Il a rencontré la free party lors de son premier teknival sur l'île de la Barthelasse, à Avignon¹.

■ Olive

J'habitais à la frontière du Gard et de l'Ardèche, en zone rurale, dans un petit bled de neuf cents habitants. Pour sortir ailleurs que dans une boîte généraliste, il fallait aller au moins jusqu'à Avignon, où tu pouvais trouver plusieurs ambiances. Je n'ai pas beaucoup traîné en boîte parce que ce n'était pas trop mon kif, j'étais plutôt peau de chèvre, cheveux longs, rock'n'roll et branché blues pendant longtemps. On a grandi dans les gorges de l'Ardèche, bien proches de la nature, on festoyait un peu entre nous au bord de la rivière depuis longtemps, avec des guitares sèches ou un poste, dehors, parce qu'en club, ce n'était pas terrible, et puis c'était cher. En plus, il fallait prendre la caisse, il y avait des risques.

J'avais entendu parler des raves en 97-98, au lycée. J'avais des potes, en internat, à Avignon, qui sortaient. Ces gars racontaient qu'ils prenaient des prod, c'était la période où on commençait à fumer des pétards. J'ai dû traîner une paire de fois dans des fausses soirées techno dans des boîtes, des tentatives échouées, des soirées de troisième zone. La révélation est venue aussi parce qu'elle a été apportée par la vague de la drogue chimique, c'est venu après, à la Fuck Boréalis 99.

J'ai choppé des flyers sur place et puis je me suis rapidement inscrit à la K-LiZt². Après ce teknival, on a enchaîné et fait des bornes grave. J'avais capté le concept du sound-system: il y a différentes compétences réunies, des moyens humains et matériels

1. Voir son récit dans « Rave vs free party ».

2. Voir « Kanyar ».

en commun. On est des amis, à la limite on est des frères. J'avais une bande de potes vachement soudés, et je me disais : « Putain, les mecs, ils font ça ! » En 99-2000, on a attaqué fort, je ne sais pas combien on a pu faire de fêtes !

À l'époque, je n'étais pas intéressé pour partir directement dedans, mais j'ai compris que c'était simple : c'étaient des gens comme tout le monde qui avaient eu envie à un moment de faire de la zik, de participer, et qui se retrouvaient à des endroits, sur l'appel de l'un ou de l'autre pour monter un truc de ouf ensemble. Ça amenait des gens à se croiser, à se rencontrer, et surtout c'était libre, hyper libertaire même. C'était mortel ! L'été 99, au bout de deux-trois teufs, j'ai rencontré DJ Auchman, Otak, Pilou et la bande à BenJawa, c'étaient des locaux qui se bougeaient. Du coup, les connaissances technoïdes locales se sont agrémentées de quelques gars qui étaient déjà un peu plus anciens et rodés.

C'était la période de découverte. Je partais le soir, le patron était cool : il me filait de la thune pour aller faire la fête, et je revenais le matin à 9-10 heures. C'étaient des putains de missions, j'avais une bonne caisse, on partait en équipe, à l'heure où l'infoline tombait et on revenait au matin, puis j'enchaînais le taf ! J'allais dans tout le sud, un peu vers Narbonne, Sénas, Marseille... Flyoské était l'un des sound-systems qui faisaient le hit cet été-là, dans le sud. On avait compris qu'il y avait des mecs de l'étranger dans le mouvement, des Tchèques, des Allemands, j'avais halluciné. Turbulences/Flyoské étaient restés en France cet été, ils avaient fait des fêtes aussi avec les TNT, chan-mé. Ils avaient tourné dans le coin et on avait accroché avec eux, avec Lilian notamment. On se croisait, on se disait bonjour : j'étais content de connaître des mecs dans des sons.

L'hiver 99, on avait encore la dalle grave. Il y a eu des méchantes soirées : la Metek, un mois avant le teknival de l'An 2000, à Rousset, et ce fameux jour de l'An, dans un hangar proche de là. C'était le retour des Sound Conspiracy en France, ça avait été

une orgie abominable, un truc énormissime ! Ça devait se faire à Avignon, j'étais sur place à attendre avec le premier convoi, mais je suis tombé en panne. Le convoi a bougé, il partait vers Aix. On est venu me chercher, et le jeudi on y était.

Ce tekos a été hyper trash, le site a été ouvert violemment. J'avais déjà vu une ou deux fêtes dans des hangars avant, mais c'étaient des hangars désaffectés. Là, je suis arrivé le jeudi, et le mec avait péte le portail. On a aidé des gars à défoncer les entrées, les rideaux des quais de déchargement des camions. J'ai vu comment les mecs attaquaient ça à la disqueuse. J'étais encore minot, dans mon époque bab, avec des cheveux dans le dos ! On n'était pas encore impliqués mais beaucoup de potes de ma bande sont restés longtemps dans la tekno et continuent à faire des choses aujourd'hui. Après un début dû au hasard, on voulait en voir plus et on a traqué. Le petit noyau a évolué rapidement. Ce teknival du jour de l'An a été le premier d'une série de six années consécutives, jusqu'à finalement en organiser un et coordonner trois sound-systems du sud autour du nôtre pour se poser en Espagne, à Barcelone, en 2005. C'était une bonne série qui commençait !

■ Ccil

Je suis allée au Nouvel An à Aix, à Rousset, où il y avait la Sound Conspiracy. J'ai trouvé ça nul, j'étais déjà partie dans autre chose. C'était bizarre, c'était à peine commencé que les mecs démontraient déjà le bâtiment pour récupérer le métal : « Attends, qu'est-ce qu'il se passe ? On n'est pas en guerre, on n'est pas en survie, un peu de classe ! » C'est ça qui est intéressant : avoir le style. Là, on commençait à rentrer dans une époque assez bizarre.

■ Olive

Rousset, c'était hyper *dark* comme ambiance, il faisait très sombre, ce putain de hangar était stressant, les mecs montaient leur truc,

ça n'avait pas l'air de n'être que de la rigolade, et je n'allais pas me frotter aux camions des Anglais à ce moment-là !

■ Renan

Je me rappelle du matin, quand tu ressortais des ambiances hangar, tout noir, tu voyais d'un seul coup toutes les couleurs. Il y avait des gens qui dansaient nus dehors, dans le froid. Ça me faisait halluciner !

■ Olive

J'ai fait un stage pour l'IUT aux États-Unis de mi-février à mai 2000. J'ai rencontré deux sound-systems, là-bas : les Black Kat et les Virus Renegade. J'étais au sud de New York et j'allais parfois en ville, à Manhattan, pour traîner, et je me faisais chier. J'ai demandé, j'ai trouvé par les *nodes*¹ de Freetekno des *nodes* USA (les *nodes* web étaient linkées les unes aux autres), comme les SPAZ, côté ouest, et les Black Kat, Virus Renegade et Avok, côté est². J'avais envoyé des e-mails genre : « *Poor french techno traveller lost in New York City* ». C'étaient des Ricains qui avaient un délire techno un peu free, vachement psychédélique, une musique électronique libérée. J'ai fait une soirée hyper courte : j'y suis resté une heure ! J'étais au sud de Manhattan, sur Long Island, à Brooklyn. C'était un happening, en fait. Je suis monté en train, j'ai trouvé l'endroit en galérant grave, et ça finissait à 1 heure du matin. Les trains, quand tu sors de la fac, il y en a pour cinq heures pour faire cinquante bornes, ce sont des trains de banlieue, et j'ai vu que dalle !

Pendant ce temps-là, j'ai loupé des soirées en France, comme le tekos avec Sound Conspiracy à Nîmes. Je voyais les reports sur Kanyar, je découvrais que ce n'était pas seulement la fête, mais les

1. Un nœud, *node*, est l'extrémité d'une connexion dans un réseau informatique, mais aussi l'intersection de plusieurs connexions.

2. Voir « Road Trips 2000s ».

zikos, et plein d'autres choses, comme les gens qui faisaient des reports, critiques ou non, sur le net. C'était nickel de lire tout ça, et là-bas, je crevais la dalle, je me faisais un peu chier, je bossais dans un centre de recherche fondamentale en chimie. Mais il y avait le net haut-débit, c'était super nouveau ! Je téléchargeais de la musique à tour de bras, j'ai pu engranger grave de son, écouter plein de styles, c'était cool ! J'étais tombé sur un ftp Network 23, je téléchargeais des trucs que je trouvais en lien sur Kanyar, sur Freetekno et sur Buznetwork¹. Rapidement, j'ai découvert les différents portails de ce mouvement et je m'y suis très vite intéressé. Le net, ça a été énorme pour moi ! À cette époque-là, ce n'était pas du tout celui que l'on connaît maintenant, c'était un outil que peu de gens utilisaient comme les sound-systems et les activistes tekno : diffusion d'informations efficace, effective et rapide. C'était l'avant-garde au niveau du net, je pense. Maintenant, c'est facile d'envoyer des photos sur Facebook !

Je suis rentré fin avril. J'ai vite rattrapé le retard. Je me souviens que ça commençait déjà à sentir un peu le roussi. Les événements étaient de plus en plus gros et il ne fallait pas être bien malin pour sentir qu'il valait mieux y être si tu voulais en profiter un peu avant la fin. À Nîmes, par exemple, je n'étais pas là mais on entendait bien que la garrigue avait été saccagée par le teknival, j'ai vu des photos, on savait que ça avait été dur. J'étais chaud bouillant, le mors entre les dents, ça a enchaîné par le posage Mas i Mas – Lego à la féria : « Oh, des sound-systems européens qui viennent ici au printemps, c'est cool ! Il y a des mecs qui roulent beaucoup en plus de faire la fête et d'animer les sound-systems. Terrible ! » L'été a attaqué rapidement.

Frank, Pilou et Otak mixaient aux réunions de potes. Pilou et Frank composaient, DJ Auch était à fond dans la jungle, c'était le style en pleine montée dans la free. Pilou ramenait beaucoup de

1. Les trois principaux portails à cette époque, qui se trouvent respectivement dans le sud-est, à Paris et en Bretagne.

disques, il voyageait grave pour le boulot, et c'était un musicien accompli. Il allait souvent à Paris et compensait un peu l'approvisionnement moyen des disquaires locaux. Le Auch avait réussi à se spécialiser dans la jungle assez tôt par rapport à pas mal de DJ du sud, autres que les travellers.

En 2000, pour l'anniversaire de Rôdeur, on a sorti un peu de sono. Pilou, Frank, le Auch et Bernard ont ramené des platines. C'était notre premier calage, entre nous, on a tiré des câbles, des ampoules et installé un énorme filet militaire entre les arbres pour se protéger du soleil, un peu de déco, rien de méchant.

Chaque participant des fêtes était aussi acteur du mouvement, on ressentait bien cette idéologie. Le fait que le public s'implique me marquait particulièrement. En teufeurs avertis, on préparait comme il faut notre venue, on profitait bien de la fête en faisant en sorte de rentrer dans des bonnes conditions, en ayant laissé le spot et les gens au top derrière nous : le minimum du fêtard qui essaie de faire un peu gaffe. On avait des trucs à se reprocher, parce que dans la bande de potes, il y avait pas mal de fils d'agriculteurs, et c'est vrai que derrière les sons, c'était souvent trash. Ça nous a pas mal fait chier, et rapido, je suis parti dans le délire d'amener de quoi nettoyer, je récupérais du matos de prévention, je distribuais des tracts, je commençais à faire mon petit truc, à me joindre aux mouvances de responsabilisation du public.

La U238 (août 2000) était à sept bornes de la maison, dont quatre kilomètres de piste encombrés de voitures, ça ne faisait donc plus que trois de la maison ! Ça a été bien fameux, j'entendais le son de mon boulot : énorme événement, bonne orga, des sound-systems au top, K42/Kamikaze qui prêtait le son, la crème du live qui envoyait de la musique excellente dans notre garrigue, au milieu des gorges de l'Ardèche ! Pour nous, c'était un événement à marquer d'une pierre blanche. C'était une des dernières grosses fêtes de ce type-là dans le sud de la France.

Après l'IUT, j'ai dû bosser fin 2000. On a commencé à traîner avec des gens qui faisaient des petites soirées, comme BenJawa, et on a rencontré quelques Marseillais dans ces occasions (Marko, Kanyar, Öko System), pour les pique-niques tekno, dans les gorges de l'Ardèche etc. C'étaient les premières orga que je fréquentais.

On n'organisait encore rien parce qu'on n'avait pas de sono. J'ai racheté à DJ Auchman une MC-303, les potes commençaient à acheter des machines, on a eu un plan avec un mec qui vendait un studio: grosse console, expandeur, des trucs impossibles à maîtriser pour nous. Je commençais à faire piou-piou sur un séquenceur et une boîte à rythmes, je composais un peu, je découvrais la musique électronique par les puces. On n'était pas intéressés par les disques, à ce moment-là: pour nous, c'était un art mineur à comparer avec la composition et au live. C'était complètement ouf, le live. En 2000, ça n'avait quand même rien à voir avec Live Ableton¹: il fallait voir que les mecs qui cartonnaient en live étaient hyper impressionnants! Quand ils s'installaient, ils posaient un studio qui devait consommer 4 kW, et ils géraient plein de sources qu'ils séquençaient parfois en maître avec un PC, mais pas toujours. Je pense notamment à ce que l'on voyait dans les pique-niques tekno (TO7-70, BenJawa, Öko System et surtout Kantate, avec ses installations hétéroclites de magnétophones etc.). C'était du gros délire expé au niveau de la composition, il y avait quand même des systèmes de création un peu alternatifs par rapport à ce qui se faisait. Il y avait aussi les mouvances machines/boîtes à rythmes electribe qui étaient déjà bien installées, des machines un peu plus spécifiquement créées pour faire du live. C'était super intéressant, la musique par les gens, pour les gens, cette ambiance où chaque famille organise sa fête de temps en temps pour que ses musiciens jouent, en invitant d'autres collègues, c'était vraiment pas mal. On a donc commencé à tripoter les machines, gentiment, sans jouer en soirée.

1. Logiciel de séquence particulièrement utilisé dans le domaine des musiques électroniques depuis sa première version, en 2001, et qui fait aujourd'hui référence dans le monde entier.



Barcelone,
janvier 2001.

La première sortie à l'étranger, à Barcelone, est arrivée le jour de l'An 2001. C'était une *big free party*. Pas trop de sons, *one ring one vibe*: le délire des différentes familles qui joignaient leurs efforts pour faire des événements plus gros et réunir un maximum de gens, le délire internationaliste de la tekno, underground et européenne. Grosse claque, des gens partout, une population bien spécifique que je ne connaissais pas, beaucoup de voyageurs, et malgré tout, on commençait à revoir des têtes connues, des mecs qu'on avait croisés en France. On voyait qu'il y avait des mecs qui se bougeaient de partout et que l'on arrivait finalement à avoir une autre vie sociale dans ce milieu-là. Généralement, les rencontres importantes que tu fais dans ces événements, sauf problème ultérieur, elles durent.

Nous, on était dans un trip générationnel, on était en bande, mais on voyait des familles, des gars bien plus âgés et des minots, de tout! Ça, c'était l'autre dimension, celle de la tribu nomade. Les gens allaient plus loin, ils larguaient complètement les amarres, ils prenaient le large en groupe, ils vivaient en famille comme le font les Gitans.

Barcelone, c'était cool, on était au bord de la plage, les gens faisaient de la bouffe, chaque groupuscule, avec ou sans sound-system, dans les différents campements, proposait des trucs, et tu pouvais te poser, c'était vachement ouvert. J'ai beaucoup plus connu la rencontre et l'échange avec les groupes mobiles que dans les fêtes précédentes, avec différentes connexions avec des étrangers, à délirer comme ça. Et puis des méchants sound-systems, de la zik de porc! La première nuit n'avait pas été terrible parce qu'il y avait eu trop de lives branchés ensemble, trop de MC en même temps sur les lives, ça avait été un peu n'importe quoi. Mais il y avait des spectacles de ouf, de la pyrotechnie dans le hangar, ça avait été impressionnant, une bonne claque, Barcelone! On est restés trois nuits. On n'était jamais sortis du pays pour faire une teuf, le cap était franchi.

En 2001, les soirées s'enchaînaient, on commençait à faire des calages, on tournait avec d'autres types, le clan Jawa, la Marmaille. Je les ai rencontrés par le Auch et par Ben-Ben, un gars de mon village qui s'était mis à fond dans la teuf, lui aussi. Il s'est vite acheté des platines. On squattait à plusieurs dans une maison à Saint-Julien. À un moment, dans le village, il y avait ce petit squat tekno, identifié comme tel par toute la population, le premier lieu un peu à l'arrache où l'on pouvait faire ce qu'on voulait. C'était loué, jusqu'à ce qu'ils ne paient plus le loyer quoi... On commençait à caler des petites soirées, entre nous, dans le coin, la Marmaille aussi.

Les potes avec qui je traînais faisaient des petits calages tekno free party, pas toujours terribles, mais avec beaucoup de lives. Chez la Marmaille, des mecs composent encore maintenant, presque dix ans après, et assurent grave pour certains d'entre eux. Ce n'était pas juste du claque-galette toute la nuit, on se bougeait le cul pour faire l'événement et pour la musique. Je m'occupais de la sono, je bricolais avec eux, c'est là que j'ai commencé à faire de la technique pour les soirées. Au début, les premiers sound-systems qu'on a posés étaient un peu aberrants, hétéroclites: des petits systèmes sono, des têtes pas très puissantes, des basses un peu anémiques, des amplis de récup, du câblage fait main, rien de très efficace, mais suffisant pour animer une soirée à cent/deux cents personnes. Ça ne dépassait pas ce cadre, à ce moment-là. À côté, des mecs faisaient des événements plus associatifs, dans des salles louées, avec pourquoi pas un petit PAF à l'entrée, une adhésion à l'asso. C'était le cas de l'association Logos 23, en Ardèche, animée par Hugues et à laquelle participaient Otak et Pilou, et où l'on retrouvait les têtes que l'on croisait depuis un moment, comme Öko System. Logos 23 a aussi fait venir High-Tone, 69db ou Radio Bomb par la suite (pour des soirées dans des petits bleds, comme à Bonnevaux). C'étaient les premiers trucs associatifs auxquels je participais. J'ai adhéré à l'asso, c'était la première fois que je suivais quelque chose d'un peu carré. Ce que j'apprenais

avec eux, j'allais ensuite le mettre en pratique dans nos petites soirées dans les bois, avec la Marmaille et Radikal Bass.

On avait fait la connaissance d'un sound-system déjà plus en place: les TPR (de Grenoble). Ils venaient traîner dans le coin. J'avais commencé à grave bouger sur des soirées en Rhône-Alpes: Izif, Alternative, Psykofanatek, les soirées Reskapés et les soirées TPR. Les sons me plaisaient moins sur Montpellier. Dans le nord, c'étaient des punks, j'aimais bien l'ambiance punk en free party. Les sons étaient vachement plus politisés, ils l'affichaient dans leurs textes sur les mix-tapes, dans leurs flyers: « Ni dieu ni maître ». Les TPR n'étaient pas politisés, ils n'étaient pas comme les Alternatives ou les Izif qui étaient plus impliqués dans les squats, dans les tracts, les info-kiosques etc.

C'est à partir du teknival de Piolenc, en avril 2001, que Mariani est parti en couille. Il était député-maire de Valréas. Malheureusement, on était relativement impliqués parce que ce terrain-là, c'est la famille proche qui l'a trouvé, avec les TPR, entre autres. Ce teknival s'est mal passé, sur des terres, c'était crade. Mariani se révèle être la pute du parti conservateur français, c'est notamment le mec qui défend le milieu des boîtes de nuit. Il était réputé pour être un connard fini, utilisé pour lancer à l'Assemblée les débats sur les sujets les plus chauds. Il s'est emparé de ça, et ça a commencé à baver grave, on s'en est pris plein la gueule. C'est clair que tout n'était pas rose, on le savait, mais on s'en prenait vraiment plein les dents, c'était montré de la pire façon par les médias. Pour les plus jeunes d'entre nous, qui n'étaient pas complètement détachés de leurs familles, ça créait des problèmes.

Dans le mouvement, à ce moment-là, il y avait de tout: des organisations mafieuses qui venaient brasser de la drogue en grosses quantités, des sound-systems qui défendaient des idées, et des sound-systems qui se faisaient mousser. Certains voulaient voir perdurer un idéal de vie de troubadours électroniques, alors que

d'autres étaient là pour amasser de la thune. Partant de là, c'était certain qu'il en sortirait du bon et du mauvais; du très bon, des événements hors du temps, et de la merde en barre, des mecs qui n'auraient jamais dû venir traîner leurs guêtres dans ce milieu; des moments magiques d'un côté, et de l'autre côté des trucs que je n'aurais jamais vus ailleurs, gravement violents parfois.

Dès que l'on a senti que le vent tournait, que l'on commençait à se faire allumer, des collectifs de sound-systems se sont mis en place, les différents portails tekno sur le net commençaient à compter pas mal de membres actifs qui diffusaient les informations, pour vulgariser les textes de loi pour que tout le monde les comprenne, et proposer des contre-arguments. Beaucoup de gens participaient un peu, ça communiquait, mais c'était le borbier! Hyper tôt, même dans l'usine où je travaillais, j'affichais les informations dans les salles de pause, et je faisais signer les premières pétitions diffusées par Kanyar, par Le silence tue, et par d'autres. Je suis devenu activiste. Je m'inscrivais dans les listes de diffusion pour faire passer les informations, je voulais contrecarrer les mensonges proférés à l'encontre du mouvement. Je me suis investi dès lors dans les manifestations, les organisations de manifestives, les sit-in, la contre-com' du mouvement.

Au moment où je commençais à participer à des sound-systems, à organiser des soirées, à trouver des terrains, on se faisait sécher de la pire façon qui soit, à savoir la manipulation de la masse par les médias. Il fallait que l'on soit au courant, que l'on puisse savoir dans quel cadre on pouvait opérer, et trouver comment on pouvait s'en sortir. Il y avait du répondant dans le public, à ce moment. Les manifs et les manifestives étaient impressionnantes, à Marseille, notamment.

C'était bien le bordel dans les discussions mais après, entre les asso de prévention, les collectifs de sound-systems du sud et du nord, les sons de Paris et les sons du sud, les embrouilles commençaient

à se niveler un peu. Il y avait toujours deux *mailing-lists* d'activisme, mais elles ont finalement fini par se regrouper : celle du sud et la parisienne n'en ont plus fait qu'une : coll-soundz, sur laquelle j'étais membre actif. Ça communiquait grave sur l'évolution de la situation et les réunions ministérielles, des rapports étaient faits régulièrement. C'était le seul moyen d'être vraiment au courant de ce qu'il se passait, je relayais l'info tout le temps, j'étais chaud.

Ma première manif était à Lyon, Place des Martyrs, je crois, avec posage d'Alternative et d'Izif en centre-ville, un truc de ouf, sous les caméras de la ville, bien comme il faut. Un peu trash d'ailleurs, l'ambiance, parce qu'on avait récupéré tous les pochards et tous les squatteurs de la ville, ce n'est pas toujours au top, la zone, dans une manif, ce n'est pas le meilleur argument que tu aies. Après, ça a été les manifs de Marseille, avec un seul camion de son pour la première, où l'on s'est tous baignés dans la fontaine, à Castellane, c'était terrible, le 16 juin 2001¹, ça a fini sur une soirée. On est allés à chaque fois aux manifs parce qu'en plus c'était un bon moyen de faire la fête, on se retrouvait, c'était le top, on était là pour défendre nos idées et notre façon de voir les choses. Il n'y avait pas moyen que nous laissions des mecs seuls, se bouger le cul, comme Kanyar, sur Marseille, qui fédérait les sound-systems qui s'étaient joints au mouvement.

L'été 2001 a été grave tendu² ! Aux teknivals de Marcillac et de Florac, déjà, les forces de l'ordre attendaient un peu à l'entrée, elles canalisait sur la route, c'était différent : une autre ambiance, le

1. Une première manifestation avait eu lieu sans déclaration préalable, le 24 mai 2001, lors de laquelle un mur de son symbolique en carton a été monté sur le Vieux Port, comme à Paris et dans d'autres villes, le même jour. Sous la pression policière, cette manifestation s'était achevée par un sit-in.

2. Le cabinet du ministre de l'Intérieur (Daniel Vaillant à l'époque) avait proposé une « période test » aux représentants des collectifs de sons pour l'été, durant laquelle des médiations pouvaient être menées et des teknivals organisés en dialogue avec les autorités.

début du parcage, mais encore à la cool, parce qu'après on a vu d'autres cas beaucoup plus graves !

On avait installé un squat durant l'été dans un ancien terrain de paint-ball, en bas du village, à Saint-Julien avec sorte de guinguette permanente. On était restés là un mois et demi, à partir le samedi faire des soirées et revenir le dimanche avec du monde. Le vendredi, on faisait le *before*, et quand il n'y avait rien, une fête était organisée sur place pour payer le gasoil, la tise, les clopes etc. C'était dans le lit de l'Ardèche, on était au bord de l'eau, j'y traînais souvent. Certains avaient plus coupé les ponts avec la mille-fa et leur vie plus carrée d'avant, c'était donc carrément le squat permanent pour eux. On n'avait pas trop de camions. Quand j'y repense, maintenant, tout le monde a des camions qui squattent sur des terrains et qui ne servent plus à rien, alors qu'à cette époque on était tous à pied, c'était la tente et le hamac, un sound-system pourrave et des groupes électrogènes qui prenaient feu ! Ce n'était pas beaucoup de moyens, mais vraiment délire, ce squat-là.

Je pense que cette histoire de loi était une fronde dirigée par des connards qui ne comprenaient rien à la jeunesse et qui avaient peur, comme la plupart des gens dans ce pays, parce que la France, c'est un pays de gens peureux et frileux. Ils ont sorti la LSI¹, puis la LSQ², ça a été crescendo, et le clou du spectacle, c'est quand le décret d'application de l'amendement sur les teufs est sorti en mai 2002. La génération 2000 s'est fait couper l'herbe sous le pied. Ça a été rapide l'euphorie de l'an 2000 ! Les années deux mille se sont arrêtées le 11 septembre 2001, en France. LSI, LSQ : « Quoi, la jeunesse ? Bam ! Ta gueule ! Si tu bronches, tu es mort ! » Franchement, je le vois comme ça.

On dit que tout le monde se souvient de l'endroit où il était le jour du 11 septembre 2001. Ce jour-là, nous étions sept dans un Traffic, en panne

1. « Loi sur la Sécurité de l'Information ».

2. « Loi sur la Sécurité Quotidienne ».

d'essence sur le bord de l'autoroute, vers Dijon, en direction de Paris. Le collectif des sons de Marseille nous avait choisis pour rencontrer le ministère de l'Intérieur le 14 septembre, pour une réunion sur les free parties. Il y avait Alan (UFO), Jeff23, Nicole et Hervé (du Tipi, association de prévention marseillaise), Alexandre, Guyom (qui nous prêtait son véhicule) et moi-même. Ne parvenant pas à nous faire redémarrer, le dépanneur nous a amenés jusqu'au garage. Pendant que certains luttaienent pour réamorcer le gasoil, j'ai entendu sur un transistor ce flash info très surprenant qui annonçait que le World Trade Center venait de subir deux attaques terroristes. J'ai fait remarquer ça aux autres, à Jeff, en premier lieu. J'avoue que notre première réaction à tous les deux a été plutôt joyeuse: le centre du fric mondial s'écroulait en direct!

Quelques jours après, devant l'incompréhension du ministère de l'Intérieur qui s'obstinait notamment à inviter Technopol à la table des négociations (une association défendant la scène « commerciale »¹) et à ne pas cerner nos revendications spécifiques, nous avons quitté la réunion. D'autres contacts ont été repris par la suite, mais le 31 octobre 2001, la LSQ a été finalement adoptée en deuxième lecture à l'Assemblée Nationale avec son amendement sur les free parties. Le décret d'application a été signé par le ministre de l'Intérieur quatre jours avant de laisser sa place à Sarkozy, le 3 mai 2002. Il impose une déclaration préalable pour toute fête organisée sur un terrain « susceptible d'accueillir deux cent cinquante personnes », laissant la possibilité à la police d'arrêter une fête même très modeste et de saisir le matériel.

■ Olive

Fin avril 2002, on a fait une teuf, La Marmaille-Tek'ossovar, pour l'anniversaire de Rôdeur, à Méjannes-Le-Clap, à côté de Bagnols-sur-Cèze, dans la pampa. C'était cool: un petit sound-system, trois-quatre cents personnes, et pas de flics. Deux semaines après, on y retourne pour une plus grosse soirée, Babylone Joke vient jouer, Tone Yo! Tomahawk aussi, avec des gars d'un peu tous

1. Voir « Rave vs free party ».

les sound-systems, c'était une bonne teuf, mais le décret venait de passer: saisie de la Marmaille et des Tek'ossovar. On s'est fait plumer le matos de Ben-Ben, le matos des Tek'ossovar, et ils ont voulu prendre le live de Karim (Babylone Joke). Pétage de plombs! Les flics étaient passés nous voir à midi, ils nous avaient dit que ça allait si on nettoyait en fin de journée. C'est un week-end où il y a eu quinze saisies dans toute la France.

À 17 heures, d'un coup, j'ai vu passer un mec en courant: les flics arrivaient! J'ai couru au son pour leur dire, on s'est retournés: des flics partout! L'objectif était de ne pas couper le son, de garder le public collé au mur tant que tu n'avais pas négocié ta sortie. Je suis monté sur le groupe, j'ai empêché les flics de s'en approcher. Finalement, les mecs ont coupé le son hyper vite. Le public ne comprenait pas parce qu'on était cachés derrière des bâches, quand ils ont fini par capter, ça a gueulé. Ils ont commencé à prendre le matos, on en planquait un peu, mais c'était déjà la résignation complète, on s'était fait niquer: le stress de ouf, j'étais vraiment tendu! Karim avait sorti son live, c'était un rack de 50-60 kg de matos, en plus d'une console de dingue. Quand ils ont voulu le saisir, les gens ont tous pété les plombs, parce que là, c'est de la musique, il ne faut pas déconner, on parle d'instruments, on parle d'artiste: « Vous ne pouvez pas vous en approcher! » On l'a sauvé, il a juste laissé un lecteur/enregistreur MiniDisc.

C'était la première saisie que je vivais, il n'y a pas eu vraiment de procès, une espèce de truc niqué, on n'a jamais rien récupéré, juste un groupe parce qu'il avait été prêté par le père d'un pote qui avait une boîte et qui est allé le chercher lui-même. On n'a rien géré, totalement démunis. Tout tombait en même temps, les sons se faisaient saisir, les gros, les petits, les calages d'anniversaires, tout le monde se faisait démonter, on était tous en panique!

La saisie de la Marmaille, c'est la fin du trip de petit sound-system. Je suis parti sur Montpellier: nouveaux potes, nouvelles soirées.

On s'est créé une bande de potes à Montpellier, des gens d'horizons tous différents, et de ce groupe est née l'envie d'organiser un collectif. Il y avait beaucoup de musiciens, des mecs qui avaient déjà fait un disque ou deux, une bonne ambiance, hyper *happy*, et un potentiel, on s'éclatait trop. On a fait les premières teufs dès l'été 2002, et notamment une sur une île à la Grande-Motte où il fallait emmener les gens en bateau, pour Halloween 2002. On transportait les gens déguisés, un peu plus de deux cents personnes, tous en barque. Les flics se sont pointés parce qu'un voisin faisait chier, ils ont commencé à parler de rave party, qu'il fallait faire une déclaration etc. : on leur a dit d'aller se faire foutre.

À cette époque-là, j'avais tous les papiers sur moi, le décret, les télégrammes aux préfets¹. Je me suis pointé avec le proprio du terrain chez les gendarmes à la Grande-Motte. Lui, c'était un ancien de la mairie. J'ai commencé à les embrouiller, à leur rentrer grave dedans, à 1 heure du matin, déguisé : je portais un casque avec des champignons dessinés sur la tête, des peintures de guerre, un habit fluo, j'étais dans la gendarmerie avec le chef de brigade, et je lui disais que je n'avais pas à déclarer, que je faisais une soirée privée sur un terrain où j'avais le contrôle de l'accès, parce que j'amenais les gens en bateau. J'étais chaud, la soirée était lancée. Il m'a dit : « Écoutez, vous avez l'air d'avoir une meilleure connaissance que moi du texte de loi, vous allez donc faire votre soirée, mais attention, s'il y a débordement, je vais vous défoncer ! » Presque *dixit*.

Il nous a laissés faire la soirée, on est rentrés à la teuf, et là c'était le déclenchement pour moi, on avait réussi à faire un événement, à tenir tête à un représentant de la loi en s'appuyant sur des textes de loi, et ça nous a lancés. De cette fête-là, on n'a pas arrêté pendant quatre-cinq ans, à enchaîner les soirées, toujours sur des terrains privés.

1. Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, a envoyé à plusieurs reprises des télégrammes d'instructions concernant les free parties aux préfetures, au fur et à mesure des négociations avec le collectif des sons.

On a monté une asso en février 2003 : Stéréotypes. Son but était de « favoriser l'expression alternative des arts électroniques ». On a fait des soirées, des manif et aussi des free parties à droite et à gauche. Stéréotypes était une organisation à deux têtes : à la fois une association, pour les bars, les petites salles, les petits festivals avec d'autres expressions artistiques (la mode, le cinéma), des événements carrés ; et à côté, quand même la free party, les gros événements européens, des calages avec des sound-systems, etc. On a eu notre son fin 2003 ou début 2004 : une bonne sono assez puissante pour pouvoir faire des gros événements seuls.

Les collectifs de sons s'étaient mis dans l'idée de faire évoluer le cadre légal, de négocier avec l'État. On a commencé les manifestes sous l'ère Sarkozy. Les teknivals étaient super encadrés de flics, c'était l'horreur, on était du bétail parqué. J'étais monté à Paris en mai 2003, pour Marigny n° 2, une espèce de Foire du Trône horrible avec un défilé militaire sur l'axe principal pendant la nuit, des flics qui circulaient dans le festival. Les collectifs ont décidé de relancer les manif régionales, il y a eu plusieurs événements : la Nuit des Meutes, des Karnavals des sons, des manifestes, des Karnavals des Agités etc. À Montpel', on avait déjà eu des essais. Durant une manif contre la guerre en Irak, en 2003, les Pastek, un sound-system dont Stéréotypes était très proche, avaient fait un char sonorisé. Pendant la manif, les flics l'avaient écarté, alors qu'il était pourtant complètement engagé dans le mouvement social et ils l'avaient forcé à couper le son, avec des CRS partout autour.

En 2004, on a relancé les Karnavals des sons à Montpellier, comme il y en avait d'autres en France, à Marseille, à Toulouse, en Bretagne, à des dates différentes. Aux premières réunions préparatoires, il y avait des sound-systems, mais aussi beaucoup d'associations : Kognance, la Marmite, les Pastek. On était des sound-systems, mais on avait des asso pour faire des salles et animer des teufs en ville, c'était pratique.

En raison notamment de l'organisation prévue d'une after et par crainte de débordements, au moment de démarrer, le Carnaval est en passe d'être interdit.

■ Olive

Il y avait déjà six chars, tout le monde montait, notamment des mecs qui venaient de Rhône-Alpes. On a commencé à négocier, j'ai dit: « Écoutez, c'est simple, les chars sont déjà allumés, là, si vous voulez, moi, je disparaissais. On vous laisse avec eux! » Il y avait déjà mille cinq cents personnes. Ils ont laissé faire, mais ils ont raccourci le trajet. On a dû passer dans la rue de la Loge, la rue marchande de Montpellier, avec toutes les bijouteries. Grande idée géniale: comment perdre deux heures de trajet et bloquer le convoi en plein centre-ville pendant deux heures et demie, avec les alarmes des vitrines qui sonnaient et avec tous les sons, au top! C'était ma première manifestive en tant qu'organisateur, et ça avait été bien chaud! On a développé des rapports cordiaux avec certains membres de la mairie de Montpellier, qui se sont révélés utiles pour les fois d'après, parce qu'en 2005, on a réitéré.

L'année suivante, Stéréotypes avait bien pris de l'ampleur, on a fait un gros char très décoré. Le trajet avait été mieux géré, entièrement avec la mairie, comme un événement culturel (ce n'était plus déclaré comme une manifestation, cette année). Certains sound-systems s'étaient bien décarcassés.

On ne voulait pas d'un truc qui s'institutionnalise trop longtemps. Le Carnaval des sons tous les ans, c'est un peu comme le teknival du 1^{er} Mai depuis quinze ans: tu te fais chier à la fin, c'est pourri, les gens prennent de mauvaises habitudes, c'est le rendez-vous des zonards. On a cuté. J'ai fait aussi deux Carnavals des Différences organisés par Amnesty International à Nîmes. Avec Stéréotypes, on faisait des festivals associatifs plus ou moins libertaires, on posait des free parties quand on en avait envie, on participait aux

teknivals quand ils étaient dans la région, et on allait de plus en plus poser à l'étranger, avec les sound-systems espagnols, puis avec les Italiens, et avec Trackerz, créé par des gens de Kognance. J'ai fait aussi la sono pour deux Gay Prides, pour AIDES.

En parallèle, j'avais une activité avec des labels, on organisait des soirées musicales thématiques. Dans l'association, il y avait vraiment des gens très différents qui étaient d'accord avec les idées et les valeurs qui pouvaient être issues de la free party, en particulier sur des concepts de libre accès, d'ouverture musicale, de durée des événements aussi, et toutes ces personnes ont apporté grave, chacune: du théâtre, du cinéma, de la mode, de la danse. On a commencé à proposer de la sonorisation militante pour des associations qui ne pouvaient pas payer trop cher, on a fait des scènes avec des groupes etc. Le spectre s'est élargi à l'alternatif en général.

En France, on organisait de la légale, mais les collectifs de sons s'enlisaient. Je suivais toujours les collectifs régionaux qui commençaient à se créer, parce que dans le collectif national, c'était le bordel, les mecs s'insultaient à longueur de journée sur le net. Finalement, les meilleurs d'entre nous sont partis les premiers. Le mouvement global en France, c'était terminé, il ne restait plus que la possibilité d'avoir des opportunités régionales et locales. On n'a pas hésité à aller faire de la grosse free party en Espagne ou en Italie.

En 2004, au teknival en Tchéquie, on s'est tous fait lasser le cul par les flics. J'étais avec un sound-system marseillais, on a rencontré plein d'autres gens. En réaction à ça, en 2005, il y a eu la manif européenne à Strasbourg. On a défilé puis joué le soir à la squat party de Baden-Baden. On a croisé d'autres sound-systems, les Anglais de Ketwork 32 par exemple, des Allemands. À force, tu vois lesquels sont vraiment dans un délire de sound-system localiste et ceux qui ont une portée un peu plus internationale. Chez Stéréotypes, il y en avait pas mal qui aimaient beaucoup voyager.

En 2005, après le dernier Carnaval des sons, Stéréotypes a continué encore une année ou deux. Je me suis rapproché du groupe Trackerz pour monter des événements communs. Au jour de l'An 2005, grâce à nos bons rapports avec la scène barcelonaise, on a organisé un tekos en Espagne avec Napalm Unit, le sound-system de Rôdeur et Kéké, mes potes d'enfance, et Stéréotypes. Les Espagnols n'avaient pas vraiment de terrain : deux jours avant, on faisait le tour des squats avec des potes pour trouver des sound-systems. Ça a été une bonne fête : pure sono, vidéos, lives à gogo.

Mais le terrain était extrêmement mal choisi, il avait déjà été squatté : blocage des flics à la fin, tentative de saisie du matériel. Moi, j'avais réuni et coordonné tout le montage des sound-systems, j'étais fou de rage ! Il n'y avait pas moyen de discuter, j'ai dit à tous les camions de démarrer et de se barrer. Les flics ont pétié les plombs, ils nous ont couru après. Je me suis fait matraquer et mettre au sol. Toute l'équipe s'est cassée, ils ont forcé le barrage en laissant les papiers, Stéréotypes, Napalm et compagnie, plus des mecs du squat DpraV, sauf nous et un camion avec le groupe électrogène. Ils nous l'ont saisi, mais ils m'ont libéré. On a dû payer une caution pour le récupérer, on a filé 200 euros en liquide, et 800 euros avec un faux chèque.

En 2005, on a fait une teuf en Italie avec les Trackerz au printemps, la « Pizza Connection ». À l'étranger, Stéréotypes s'est toujours associé avec un sound-system du pays. On a fait une bonne connexion avec les Italiens, dont un sound-system complètement expérimental, Untravelled Ground, trop cool. Ça a enchaîné sur le teknival du 15 août, et puis une autre soirée : la « Destroy Disco ». Les lieux étaient trouvés par les Italiens, toujours un peu à l'arrache : ils ne sont pas contraints, ils s'en battent les couilles, ils se posent là où ils vont ! La première année s'est super bien passée (avec à chaque fois des sound-systems français, anglais, italiens et même espagnols : Sound Confudent). C'était de la free

party européenne. Sachant qu'on n'est pas des gens qui vivent sur la route, on était contents de vivre ce genre d'événements.

L'année d'après (2006), la fête s'est organisée dans les collines au-dessus de Florence, les collines des aristocrates et des bourgeois florentins, et on s'est fait démonter ! Il n'y avait qu'une seule route pour sortir, et ils étaient vingt-cinq avec des mitraillettes, ça a été réglé. Ils ont parké tout le monde, ils ont commencé à embarquer tout le matériel, il a fallu négocier entre ce qu'ils prenaient et ce qu'ils nous laissaient. Ça a été le drame ! On l'a récupéré plus tard contre des cautions : ils te saisissent pour être sûrs que tu vas venir payer ou qu'ils auront quelque chose à revendre. Si tu paies, tu récupères. Pour nous, en l'occurrence, ils ont pris un groupe qu'on venait de casser dans la soirée...

Les carabinieri étaient carrément hardcore. À la fin, on a aidé à sauver un camion d'Anglais qu'ils voulaient emmener pour des raisons pas vraiment justifiées, alors qu'ils leur avaient déjà pris un groupe et de la sono. Ça a fini avec les filles qui hurlaient, les mecs qui nous tapaient dessus, les pétards sortis des étuis, ça faisait déjà six heures qu'on était en garde à vue, parkés comme des bêtes. Tout le monde s'était barré sauf ce petit groupe, pas terrible ! L'avocate qu'on a trouvée pour gérer l'affaire passait son temps à nous demander plus d'argent. Ça a un peu calmé nos ardeurs : c'était la troisième fois que je me faisais saisir, ça commençait à faire (France, Espagne, Italie) !

Le décret a été légèrement modifié en 2006, on doit aujourd'hui se limiter à cinq cents, mais on peut même les dépasser sur un terrain privé sans être emmerdé, ce qui est quand même cool : si ce n'est pas de ta responsabilité, le débordement est toléré.

Entre-temps, j'ai fait ma première expérience de médiateur de tekos légal en septembre 2006. Six cent mille euros dépensés par l'État pour accueillir vingt mille teufeurs par soir, l'horreur, la

honte, à tel point que l'on a arrêté de vouloir faire des tekos parce que c'était de l'argent public dépensé pour rien! C'était dans les Charentes, à Angoulême. Le mec de la DDASS, en réunion préparatoire avec le Tipi et Médecins du Monde, disait: « On vous amènera des bouteilles d'eau », « Non, on veut des citernes, les bouteilles d'eau, ça coûte trop cher! Gardez vos sous, on ne veut pas être responsables d'une dépense pareille. » « De toute façon, au bout de deux jours, il faudra vous amener des bouteilles d'eau à la bouche. » Des trucs bien chauds!

Dans le fond, c'était intéressant, j'ai rencontré le directeur de cabinet de Sarkozy, j'ai mangé le steak avec lui, j'ai observé un PC sécurité au complet, on a vu la grosse armada de près, mais ce n'était pas plus bandant que ça. Le collectif a gardé une partie des donations. On avait donné 40 % à deux asso locales. On a filé environ deux mille euros à l'asso d'informatique de Brie Champniers, juste à côté du teknival, qui était orientée Linux et logiciels libres et qui dépendait de la mairie. L'autre moitié est allée au club de foot de la ville d'à côté, parce que le PC sécurité était installé sur le stade, et que le tournoi des gamins avait été annulé. On a aussi défrayé les médiateurs, et on a gardé des sous qui ont été partagés entre les collectifs de sons de Toulouse et de Montpellier. Ils ont servi pour différentes activités: un dépannage pour un sound-system qui a eu une galère, de la com' et des déplacements pour les médiations nationales qui continuaient etc.

Un teknival illégal a eu lieu à Viols-le-Fort, fin juillet 2007. Il a été organisé par les sound-systems du sud-est, et l'argent qui restait des donations du teknival légal de 2006 a servi à payer l'enlèvement et le traitement des poubelles. Je pense que c'est l'un des rares teknivals illégaux de France où les mecs ont payé jusqu'au dernier centime le traitement des déchets. On a passé quatre jours à nettoyer derrière, c'était en zone Natura 2000, et une cassette a été versée à l'Amicale des pompiers. Au début, ils ne voulaient pas

accepter l'argent. On n'a jamais eu de reçu, par contre, l'argent en liquide a été donné comme ça !

Il y a eu des saisies, et j'ai demandé aux flics pourquoi ça n'avait pas été notre cas. Ils m'ont gentiment dit qu'ils savaient qui ils choisissaient. C'est ça qui m'a fait chier dans ces trucs légaux : la compromission avec l'organe d'État a amené des connivences avec certains organisateurs, dont d'autres ne bénéficiaient pas, c'est de la récupération, grave ! Après le teknival illégal, j'ai arrêté la médiation. On est venus ici (dans le Gard), et on est passés dans un autre mode, après cinq ans d'associatif pur et dur et de petits boulots sono, j'ai repris un travail. Stéréotypes a périclité quand j'ai quitté Montpellier, en septembre 2007. On faisait moins d'événements et j'étais moins disponible, on commençait tous à prendre de l'âge, ça créait des boîtes, ça bossait de plus en plus.

On fait des petits événements associatifs, on va dire trois par an, ici, ainsi que des petits calages avec les copains de l'association Radikal Bass. La free party, faire des soirées, mixer, rencontrer du monde, ouvrir des endroits, ouvrir des brèches, ça ne me quittera pas, parce que ça, c'est ce qui m'a plu dès le départ et c'est ce qui me plaira j'espère encore longtemps. Cela fera peut-être que je ne deviendrai pas tout de suite un vieux con !

Le week-end dernier (août 2009), à Saint-Julien de Peyrolas, mon village natal, avec un pote du village (sa mère était l'institut, mon père, le médecin, et nous, les deux vilains petits canards du village pendant des années), on a organisé un festival avec l'accord de la mairie et celui du proprio. Les gendarmes nous ont facilité la tâche avant, et félicité après. Mon père est descendu voir comment ça se passait. Ça n'a l'air de rien comme ça, mais quand il y a neuf ans que tu organises des trucs, faire ça chez toi, finir en teuf à mille personnes, arrêter le son à 15 heures, avec des DJ qui jouent pendant des heures, mais aussi des groupes, des chanteurs, des potes qui font du hip-hop, une scène, une régie, des lumières, un

méchant bar, de la bouffe bio, tout cela en Do It Yourself, avec un PAF dérisoire, une ambiance hyper à la cool, toujours libertaire... Ben tu es content !

Les Galettes Bretonnes constituent l'un de ces sound-systems nés au moment de la loi typiquement sur le modèle des plus anciens. Il est aujourd'hui dissout. Nils et Pierrot, après avoir vécu chacun leurs premières teufs en 1999¹, en ont tous les deux fait partie.



■ Nils

Petit à petit, j'ai acheté des vinyles dans le but d'aller jouer un peu sur du son. Je ne savais pas trop comment ça allait se passer, mais on a très vite acheté des enceintes avec Charlie. En même temps que les platines, j'avais déjà pris deux petites enceintes vides dans lesquelles j'ai mis des boomers.

J'ai demandé des conseils à droite et à gauche à des gens qui savaient. On a commencé à organiser des fêtes avec des publics très restreints, fin 2001.



■ Pierrot

L'année 2001-2002, inscrit en fac d'histoire à Rennes, j'ai déchanté grave, c'était la désillusion, j'ai baissé les bras : incapable de bosser tout seul le soir, j'ai lâché l'affaire au bout de deux mois, c'était le *bad trip*. J'ai passé trois mois à fumer des pétards avec des copains, alors que je suis un

hyperactif. Qu'est-ce que j'allais faire de ma vie ? Je n'avais pas

1. Voir « La découverte ».

d'envie particulière qui corresponde à ce avec quoi on m'avait bourré le crâne pendant des années, pas de voie professionnelle « normale ». J'aime la musique, mais on me disait que je ne trouverais rien là-dedans, qu'il n'y avait pas d'avenir. Je me suis mis aux platines assez vite, je mixais sans rien au début : j'avais acheté quelques vinyles chez Switch, à Rennes, ça ne ressemblait déjà pas trop aux vinyles habituels. Je passais deux-trois heures dans le magasin, j'achetais du break un peu bizarre, de la drum & bass toute calme. Mais j'achetais aussi de la hard techno, pas mal. Je ne suis pas trop technique au niveau du mix, mais ça m'a toujours plu. Dans les teufs, j'étais très sensible à la déco et aux gens, mais avant toute chose, si la musique déchirait, ça me plaisait : j'aimais danser, mais uniquement quand je savais qu'un mec allait assurer, que ce serait original, et qu'il n'y aurait pas de pains, sinon, ça me lassait.

■ Nils

Lors de nos premiers événements, ça discutait déjà de la loi, mais on ne s'en souciait pas plus que ça. Je crois que je me sentais appartenir à quelque chose. Oui, pour moi, c'était un mouvement très alternatif et nouveau dans lequel je croyais. Je défendais une nouvelle culture, je voyais aussi que c'était hyper marginal, et il y avait quelque chose là-dedans qui me plaisait. Ça devenait quand même une mode à cette époque-là, mais ça paraissait assez inaccessible, vu de l'extérieur, du fait, je crois, du côté extrême de la musique, des styles vestimentaires et aussi des teufeurs. D'autres horizons s'ouvraient à moi.

■ Pierrot

Au bout de six mois à Rennes, je me suis cassé. J'ai fait de la restauration, je pensais à me payer un camion, ça représentait trois choses : l'indépendance au niveau de mes parents, un toit et un moyen de me déplacer, c'est énorme ! On a repéré un minibus

Saviez avec un pote, garé dans un petit garage, et on s'est enthousiasmés, on s'est pris à rêver. On l'a acheté 8 000 francs et on l'a aménagé pour 2-3 000 francs. On avait vingt ans, on s'en foutait, je désirais ardemment ce changement de vie, je voulais me barrer ! Ça a duré plus longtemps que prévu, on a passé notre permis poids lourd, on a vidé le bus de A à Z. Ça m'a beaucoup plu, c'était un moment heureux : tu as un bus à toi, tu dors à droite, à gauche, tu es libre ! On a acheté des outils, j'ai tout de suite compris qu'il valait mieux un bon véhicule.

■ Nils

Je crois qu'il n'y avait pas vraiment de démarche autre que de s'amuser. C'est peut-être un peu plus tard que ça a commencé à prendre le pli sur ma vie sociale, ça a été assez progressif, j'allais emprunter une autre direction : je n'ai plus spécialement eu l'envie de vivre dans une maison. Après avoir vécu des teknivals, loin de chez toi, où tu restes dans un endroit pendant une semaine et que tu rencontres plein de gens qui voyagent beaucoup, tu te dis : « Pourquoi pas moi ? Ça pourrait être sympa. » J'ai capté cette manière alternative de vivre assez vite, justement en teknival, où j'ai vu qu'il y avait vraiment beaucoup de gens qui vivaient pour et par ça, qui venaient de loin pour poser du son. Je remarquais des familles aussi. Petit déjà, j'avais rencontré toute sorte de personnages avec des vies marginales et des manières différentes d'élever ses enfants. Ça ne me choquait pas du tout, je connaissais des gens qui vivaient dans des tipis ou en roulotte, au contraire, ça me donnait envie, j'étais plutôt admiratif de ces gens.

Je n'ai croisé que très peu de sons anglais. Il y a eu KGB, avec qui on était arrivés tout premiers sur le site d'un teknival, à Carhaix, en 2001, et avec qui on avait un peu sympathisé parce qu'on était les seuls à être là. Ça faisait trois ou quatre ans que le festival des Vieilles Charrues tolérait un petit teknival juste en bordure du festi, et je crois qu'il commençait à devenir gênant. Cette année,

ils avaient dit, au dernier moment: « Il n'y aura pas de teknival en marge des Vieilles Charrues. » On était partis tôt dans la semaine et on s'était retrouvés à Carhaix le mercredi ou le jeudi, sans trop savoir où allait se passer le tekos, ni même s'il allait avoir lieu. On a croisé plusieurs personnes dont deux sound-systems dans notre cas, avec qui on a fini par trouver un premier site sur lequel on a fait la teuf durant une soirée puis, en voyant la marée de teufeurs et de sound-systems déferler, les gendarmes, pour cause de manque de place et d'accès, avaient bloqué les entrées et redirigé tout le monde vers un autre site plus grand, mais beaucoup plus moche.

Très vite, on a fabriqué des caissons, mais c'était un peu à l'arrache. Le but était d'organiser des petites fêtes. Je pense que les premières fois où j'ai mixé devant du monde, je ne savais pas vraiment jouer, j'en suis sûr même. Après, en 2002, on a continué à faire des teufs à droite et à gauche. Ça restait quand même en Bretagne. On a étoffé notre collection d'enceintes et d'amplis. Pour les lieux, c'était par des connaissances: « Tiens, il y aurait bien moyen de faire une petite teuf ici! » C'était important pour moi qu'il n'y ait pas trop d'habitations autour, parce que c'était un gage de tranquillité. On n'avait pas de problème avec les flics à ce moment-là, c'est venu un peu après, mais pour des trucs ridicules en plus. J'ai été convoqué une fois chez les flics pour une toute petite teuf, il n'y a pas très longtemps, en 2004 ou début 2005. C'était juste parce qu'ils étaient arrivés au moment où j'étais derrière les platines, et pour eux, les gens qui jouent sont les organisateurs.

On s'est trouvé un nom: « Les Galettes Bretonnes ». Le but était de s'amuser, et aussi de devenir un peu plus important. Pour certains dans l'équipe, il y avait une quête de célébrité, peut-être, l'envie de faire un sound-system un peu connu et conséquent, et si possible de qualité. On s'est joints à l'asso de Freddy et de Boris, qui n'avaient pas de DJ, mais qui étaient motivés et qui avaient des moyens financiers et des connaissances techniques. Elle s'appelait

« La Sauce ». Au tout début, on a fait quelques trucs avec un sound-system qui s'appelait les Bras Cassés (2001-2002). Je dirais même que c'est un peu avec eux qu'on a plus ou moins débuté, ils existaient avant nous.

■ Pierrot

On est allé à Marigny en 2003. Mon pote connaissait Nils, Boris et Freddy, qui cherchaient un camion pour y aller avec leur sound-system (Les Galettes Bretonnes). Ils avaient l'air cool, le premier contact, c'était la veille du départ. Et voilà, on a chargé le son dans le bus, j'étais vraiment trop heureux, c'était le bonheur, on devenait enfin des acteurs, tu franchis un cap! On a suivi un Sprinter avec un groupe électrogène loué en remorque, et tout le convoi nous suivait. Ça gueulait parce que ça n'allait pas vite, on testait encore le bus! Je ne le referai jamais: je ferai au moins une vidange! La roue de la remorque de devant a volé, elle a rebondi sur le sol, elle est passée tout près des voitures. C'est là que tu te rends compte de la force et de la faiblesse d'un groupe: la force, c'est qu'on était plein et hyper motivés; la faiblesse, c'est qu'on était des bleus-bites. On a chargé le groupe dans le Sprinter, et on est arrivés tôt le matin. C'est la première fois que je participais au posage d'un son dans un rassemblement officiel.

Il y avait plein de bonnes choses à Marigny, mais c'était aussi le moment de beaucoup de désillusions. J'ai vu les Mas i Mas et les Heretik avec des super décors, c'était excellent, mais j'ai vu aussi des rangées de sons où tu ne pouvais pas apprécier du tout de bonne musique, et encore moins dans un chouette environnement, c'était assez nul. Tu sentais que c'était de la surenchère de musique, de tout.

Je ne gérais rien de ce qu'il se passait chez nous, je m'étais contenté d'amener le matos. Il y avait des DJ qui étaient plutôt bons, Nils et Charlie, on a eu de gros dance floors. Mais je me rappelle d'avoir

beaucoup bourlingué dans le tekos. Je n'avais jamais pris de trip, de speed, ou autre, et je voyais ça pour la première fois, sans consommer. On est restés trois jours, c'était le premier vrai décrochage, ça coupait des teufs d'avant.

Il y a quand même un truc dont je suis fier : j'ai rencontré là-bas un gars du Finistère, un Brestois, avec ses petites lunettes et sa grosse barbe, et je lui ai causé. Il se demandait ce que je lui voulais au début, je lui ai proposé de venir jouer chez nous. C'était intimidant pour moi qui le ramenais, et sûrement aussi pour lui, tous ces DJ de l'équipe qui l'entouraient en le jaugeant. Et il a fait un set trop bien, original, tout ce que j'aimais : par exemple avec des remixes techno de Chemical Brothers trop pêchus, trop dansants ! Ça avait bien marché, tout le monde avait kiffé, enfin autre chose que ce que l'on connaissait ! Moi, ça me parlait, ça a toujours été la musique, pour moi, le truc.

■ Nils

Avec les Galettes, il y a eu des fêtes dans les monts d'Arrée, sur l'île de Groix, des collaborations, aussi, en 2002-2003, et des participations à des teknivals cette année, en Bretagne et ailleurs (Marigny, le Larzac). C'était souvent à petite échelle, on faisait très peu de grosses teufs, ça demandait pas mal d'organisation et de monde. On était plus souvent autour de cent/cent cinquante personnes. Il fallait que ça reste assez discret, parce qu'on a commencé à faire la teuf au moment où il y avait de la répression, quand certains sound-systems avaient arrêté à cause des saisies. Le but était de pouvoir continuer, donc de rester en collectif restreint. On ne pouvait pas se permettre de flyer à tout va et d'avoir trois mille personnes sur un site, ce n'était pas possible.

Boris et Freddy ont acheté ensuite un petit poids lourd pour le sound-system. On avait des camions et des voitures qui suivaient, et ceux qui étaient en voiture dormaient en tente. L'été 2003,

on est partis, toute l'équipe, en route vers le sud : le teknival du Larzac, quelques petites teufs, et puis l'Espagne. On n'a pas posé là-bas, mais ça faisait partie du circuit.

■ Pierrot

On a fini d'aménager le bus avec le projet de partir, de voir l'Europe. On a décollé en juillet-août 2003, avec deux copains dans un autre camion, et d'autres en voiture, pour l'Allemagne du sud puis l'Autriche. On a eu des problèmes de freins là-bas, on l'a senti dans les descentes. Ensuite, c'était l'Italie. Moi, je ne comptais pas rentrer, je me trouvais bien comme ça, c'étaient de belles aventures. En pleine canicule, on a été à une teuf en Italie : c'était l'orgie, il faisait 50 °C.

On a rejoint les Galettes Bretonnes en Espagne, ils avaient acheté un poids lourd entre-temps, ils construisaient un truc plus sérieux. À Millau, au rassemblement altermondialiste, on a posé un son en plein champ. Je trouve ça nul maintenant : on faisait juste du bruit. Je n'y ai pas trop pris de plaisir, c'était anecdotique pour moi.

■ Nils

On est rentrés de force sur le site du congrès de José Bové, et on a posé un son à l'arrache. Le journal local est venu nous photographier et il a mis une photo de notre son à la une, avec un titre du genre : « Le teknival a-t-il déjà commencé ? » ou quelque chose comme ça, on était tous vachement fiers !

■ Pierrot

Bové était passé, et on avait rencontré les Metek qui organisaient le teknival juste après. Je fuyais déjà un peu les rapports aux « stars » pour bavarder et balancer des grosses conneries, je ne me sentais pas sûr de moi. Je trouvais les petites soirées entre nous au

bord du lac en Espagne beaucoup plus intéressantes que ce côté démonstratif.

Et puis on a posé au teknival. C'était trop gros, antinomique avec mes valeurs, et les valeurs du truc. Ce qui me plaisait, c'était toute la vie autour. On est retournés en Espagne après, c'était super joli, super agréable, dans les Pyrénées, en Catalogne. Et puis on a fait les vendanges avec Nils, j'ai décidé de ne pas revenir.

On a essayé d'organiser des fêtes avec des mecs rencontrés sur la route, pendant la saison, à l'automne 2003. On s'est mis avec des Parisiens, une fois, pour monter un truc. C'étaient des arrachés finis! Ils faisaient leur vidange dans l'herbe, ils se tapaient sur la gueule avant même de poser le son! C'était la pression, tout le monde était drogué, et il ne s'était encore rien passé. Ça a été vraiment la découverte de la face obscure, un premier constat.

■ Nils

La vie collective avec les Galettes Bretonnes n'a duré que trois mois sur la route (j'étais dans ceux qui ont vécu l'aventure jusqu'à la fin). En 2003, je venais de terminer mon apprentissage, j'étais au chômage. Je n'étais pas du tout parti pour travailler. Au retour de l'été, j'ai décidé de quitter le foyer familial. J'étais au chômage, la musique et la fête devenaient un mode de vie, la teuf n'était plus un divertissement. Ça a été assez progressif. Ça s'est fait tout seul. J'ai réessayé de travailler ensuite, mais il s'était passé trois ans, je voyais plutôt ma vie en camion, dans un futur proche, en tout cas. Ça restait assez incertain, parce que trouver de quoi bouffer sans taf ne me paraissait pas évident.

J'avais acheté un camion en 2003, une daube, juste avant de partir dans le sud. Une fois rentré, je l'ai vendu, puis j'en ai racheté un autre déjà aménagé, avec lequel j'ai eu pas mal de galères pour avoir des papiers, ce qui ne m'a pas empêché de vivre dedans et

de rouler avec. Ce n'était pas hyper en règle, je m'en suis servi un peu, sans aller très loin avec, surtout pour dormir dedans à droite et à gauche. Ensuite, j'ai fait une formation de mécanicien poids lourd en 2004-2005, pour essayer d'être autonome et de vivre comme ça. C'était au grand dam de mon formateur, d'ailleurs, qui formait des gens pour qu'ils travaillent: je lui disais que je voulais voyager dans le camion et travailler en intérim, et ça ne lui plaisait pas trop. Cette formation mécanique poids lourd, c'était en fait uniquement dans le but d'une vie nomade.

■ Pierrot

Et puis la déception est arrivée: une année difficile pour moi, le projet a foiré. Après les vendanges, mon pote s'est cassé, on est revenus en Bretagne. Une partie des Galettes a pris une colloc au Rheu, bien tekno, bien crassouse, avec des chiens, c'était en 2004. La bande s'est forgée entre mes potes et eux, puis d'autres. J'ai fait de l'intérim, j'ai conduit des poids lourds. J'ai lâché le bus à mon pote, qui m'a reversé la moitié des sous, j'ai acheté un C15 et j'ai vécu dedans. S'ensuit une année de teufs tous les week-ends, ou presque.

Pour les Galettes Bretonnes, j'ai pris la machine en cours, ils étaient un peu connus, il y avait du public, pas trop de problème avec les flics, parce qu'on était toujours dans un nouveau coin et qu'on ramenait deux-trois cents personnes maximum. On ne dérangeait pas grand monde. Ça a été progressif, je n'y suis pas rentré tout de suite totalement, mais au fur et à mesure, ma voix a compté. Quand tu t'investis, tu peux aussi décider.

On voyait les flics à chaque fois, mais on n'était pas agressifs, il fallait rester cool pour négocier le son jusqu'à midi, et si ça ne marchait pas, on coupait vite fait: ça voulait dire qu'ils étaient très cons. C'était un rapport franc, vu qu'il y avait la loi. On ne parlait que de ça: le nombre de voitures, le nombre de gens.



La négociation tournait toujours là-dessus, c'était acquis pour les flics qu'il y avait des fêtes tous les week-ends en Bretagne.

Il y a eu beaucoup de fêtes, du quantitatif mais pas trop du qualitatif. On a cherché à améliorer les choses, Nils était bien dans le même délire que moi : avoir des décors, choisir des lieux un peu plus risqués, mais surtout très beaux. C'est un mouvement à part entière, je n'avais pas envie de le quitter même si ça partait en lambeau. C'était de ma faute aussi, c'était de notre faute à tous : il fallait tout faire pour que ça aille mieux ! Alors, on a essayé avec Nils, Freddy, Yoan, Vince, François et d'autres, de prendre les choses en main. On a cherché des meilleurs sites : l'île de Groix (en automne 2004), les monts d'Arrée.

Pour Groix, des jeunes avaient un site sur l'île et ils connaissaient un sound-system, ils nous ont parlé de l'idée de poser ensemble là-bas. Il fallait foutre des enceintes dans le bateau et décharger avec un camion sur place : une super organisation ! Je bossais, je n'ai pas participé plus que ça. Nils faisait les allers-retours pour amener le public des navettes avec une voiture louée. Le mec a halluciné qu'il ait de nouveau besoin d'essence dans la soirée, ça n'arrivait jamais lors des locations touristiques sur l'île ! C'était une bonne soirée, il y avait cent cinquante personnes.

Pendant presque un an, je faisais les saisons, je rentrais et on organisait des teufs : j'en étais heureux. On dansait sur les cendres de la free, c'est sûr, on en était conscients. Mais je suis certain que des jeunes découvrent encore le truc aujourd'hui, et qu'ils en sont ravis, ce que j'ai vécu à cette époque-là, ça m'a beaucoup plu.

■ Nils

La fabrication de yourtes, c'était un petit peu avant la sortie de ma formation. Au début, je voyais ça comme un super complément du camion : je la voyais bien sur le camion, la yourte, pour la déballer

dans les endroits possibles ! Puis c'est devenu une activité lucrative, ça m'a permis de vivre pendant à peu près deux ans.

Ensuite, pas mal de choses ont changé. Les Galettes Bretonnes se sont arrêtées progressivement : après 2003-2004, ça a commencé à s'étouffer un peu, du fait qu'on n'était plus aussi soudés qu'au début. Je regardais la teuf d'une manière un peu plus critique, je me rendais quand même bien compte que ça ne collait plus trop avec mes convictions de respect de la nature et des gens, tout un tas de valeurs que j'ai pourtant en partie acquises là-dedans, mais que je ne retrouvais plus. Je croisais vraiment de plus en plus de gens hyper irrespectueux et ça me décevait beaucoup. Je dirais que c'était un moment où je fréquentais les teufs uniquement pour les organiser, et comme je n'y prenais plus de plaisir, j'allais rarement dans les fêtes des autres : on en montait tellement que ce n'était pas la peine. Petit à petit, j'ai commencé à laisser ça de côté, jusqu'à ne plus en faire du tout pendant un moment.

■ Pierrot

La fin des Galettes Bretonnes, c'est triste et amer. Ça a été la proposition de changer de nom : dans le fond, l'esthétique Galettes Bretonnes ne m'allait plus, plein de monde arrivait de partout, il fallait faire autre chose, des meilleures soirées, et de qualité. Certains ont refusé de changer d'identité, la scission a eu lieu en 2005, la fin de cet univers. Tu vois que tu t'investis pour rien, tout sombre. Il faut savoir distinguer une bonne fête d'une mauvaise : proposer la même chose à chaque fois, je trouvais ça dommage, je me suis lassé. Pour moi, c'était politique, c'était un mode de vie à part.

On a été aux Transmusicales Off de décembre 2005, dans la boue. Nils m'a présenté Fred, avec qui je tiens le magasin maintenant. Il s'était fait chier comme un rat mort. On avait bien envoyé : ils avaient voulu louer 18 kW et un chapiteau, ça nous coûtait des

thunes et ça ne servait à rien ! Moi, je n'en avais pas du tout envie, ça allait vraiment trop loin, ce n'était pas mon truc. Des mecs branchaient des machines avec nous sans savoir jouer : un son de malade et des mecs qui ne savent pas jouer, ça me dégoûte ! J'ai quitté tout ça, j'ai acheté un camion, je suis retourné faire les saisons, à chercher d'autres gens. J'ai continué sur la route. Beaucoup de saisonniers sont issus de la tekno, il y a des punks aussi, et les autres.

■ Nils

J'ai joué trois ou quatre fois en club, mais ça ne m'a jamais vraiment intéressé. Je n'ai jamais voulu m'investir pour l'argent, et dans ce cas, il était question de sous, ça ne me passionnait pas plus que ça, pour moi, c'était free party, quoi ! Et avec tout ce que ça englobait : la fête gratuite en plein air, pour tous, sans argent. Même si je concevais que certains le fassent, d'une manière ou d'une autre, je ne voulais pas vivre de la musique techno et de mes « talents » de DJ. Et puis je ne me considérais déjà pas forcément talentueux. Je voyais qu'il y avait moyen de faire de l'argent, mais ça ne me motivait pas.

J'ai découvert plus tard qu'il y avait plein d'autres musiques électroniques qui m'apportaient autant de vibrations que la hardtekno. La hardtekno n'est pas hyper accessible. Quand j'en réécoute maintenant, j'aime toujours ça, mais j'avais envie de changer, je trouve ça vachement rapide et ça ne laisse du coup pas trop de place à la finesse. Il n'empêche que j'ai toujours mes vieux vinyles, et que j'y tiens. Je n'exclus pas de refaire des sets hardtek.

■ Pierrot

À côté de tout ça, il y a toujours eu la musique. Je n'ai pas que de la hardtekno, c'est ce qui m'a différencié des autres. La house, ça m'a toujours plu, par exemple. Avec les Galettes Bretonnes, j'assu-

rais les débuts de soirée, je leur laissais la nuit et le dance floor : je jouais du break, du hip-hop, des choses calmes, et même du rock.

J'avais eu l'idée de monter un magasin de disques indépendant en camion, parce que j'avais bien remarqué que ça manquait, à certains endroits : flyer quinze jours dans une ville, rester un peu, et puis repartir. Finalement, ça ne s'est pas fait.

■ Nils

Le parcours que j'ai choisi ensuite est complètement en concordance avec ce que j'ai découvert dans la free party. Quand je regarde ma vie aujourd'hui, je sais pertinemment que tout n'en est que la continuité : mon travail, le fait de vivre en yourte, de ne pas payer de loyer, de déplacer le même habitat à des endroits différents (j'ai vécu dans quatre endroits différents en quatre ans mais dans le même logement). Mon travail consiste maintenant à aller faire à bouffer de fête en fête, notamment dans quelques fêtes techno, comme dans une fête trance, il n'y a pas longtemps. Ça reste un travail nomade¹. Et puis tout mon entourage est principalement issu de ce milieu-là, les fêtes que l'on fait aujourd'hui sont toujours tekno. Le voyage aussi est présent dans ma vie, je n'ai pas tant voyagé que ça (je suis allé notamment en Inde), mais en tout cas, j'en ai envie, pas forcément en camion, mais comme on peut : à pied, à cheval, en avion... Toutes ces façons de faire et ces envies, ce sont des choses qui sont nées dans la fête tekno.

Si je ne me retrouve plus vraiment dans la fête, c'est plutôt parce que mes centres d'intérêts ont un peu changé. Mais j'y vais de temps à autre et j'apprécie l'instant, je crois aussi que je (re)découvre le plaisir d'y aller sans en être l'organisateur, libéré de toute responsabilité. Je n'ai plus tellement l'envie de m'y investir, même si aujourd'hui je suis plus que jamais fan de musique techno et que

1. Nils travaille aujourd'hui dans le maraîchage bio et prépare une formation d'élagueur.

j'aime toujours autant l'écouter sur du gros son en l'agrémentant d'une substance psychoactive, je crois que je ne vois plus de réel avenir ni de sens dans la free party. Si elle peut encore ouvrir des esprits, tant mieux, mais me concernant, elle a fait son travail ! La manière dont je vis est dans la continuité. Il n'est plus question pour moi de travailler dans un atelier, et d'avoir cinq semaines de congés payés par an. Je peux encore avoir un patron, ça ne me dérange pas, mais... à l'occasion, quoi !

■ Pierrot

En 2006-2007, toujours avec Nils, on a participé à l'organisation de grosses fêtes en Bretagne, en association avec des paysans bio, qui nous prêtaient leurs terrains, et avec de nouvelles têtes (Marko, La Goutte d'eau, Öko System), avec des thématiques plus larges (56^{es} Rencontres Intergalactiques de la Grande Goublaie en septembre 2006, Fête du libre à Sarzeau en août 2007). Je faisais des saisons à gogo toute l'année. En 2007-2008, je suis parti m'installer à Marseille, j'ai rencontré des squats dans le sud, découvert l'Embobineuse, des punks agricoles dans les Alpes etc. J'ai vendu mon camion, j'ai acheté un ordinateur, et j'ai récupéré à fond de mp3.

De retour à Rennes, je refaisais un appart, en août 2008. Fred s'était déjà installé en Bretagne, et il m'a donné un coup de main. Le disquaire Rennes Musique avait fermé il y avait quatre-cinq mois, c'était une institution, ça marquait la fin d'une période. On est arrivés au milieu de ça, pleins de bonne énergie, à ne pas savoir quoi faire, on en parlait en repeignant des murs.

Cette idée folle d'ouvrir un magasin de disques nous est venue : Blind Spot. On avait acheté des vinyles, avec Fred, chacun de notre côté, des lots, à droite et à gauche, chez des potes, dans des braderies. Pendant les saisons, j'initiais parfois des gens de la tekno à des choses différentes : aux déguisements, à des ambiances

disco, funky. La musique peuplait ma vie. À partir du moment où j'ai eu le disque dur et l'ordi, c'était pire ! Après avoir fait le tour de ce que l'on aimerait faire avec Fred, on a eu envie de se lancer.

Si j'en suis là aujourd'hui, être disquaire à vingt-huit ans, ce qui est cool, c'est grâce à mon parcours et à chaque personne que j'ai rencontrée et avec qui je me suis enrichi. Le magasin n'est qu'une période de ma vie, ça ne va pas durer des années non plus : c'est la crise du disque, même si le vinyle va rester, j'en suis persuadé, parce qu'il est le format du collectionneur par excellence. Si c'est le cas, c'est cool, mais je pense que je referai des voyages un jour. Au bout de cinq-six ans, j'aurai peut-être fait le tour de ce boulot et je voudrai de nouvelles expériences.

Mandragore est un sound-system encore actif. PY participe de plus à un forum internet particulièrement suivi : Tekitawa.

■ PY, né en 1982

J'écoutais pas mal de musique avant de faire la teuf, je traînais avec des gens qui étaient passionnés et qui en faisaient beaucoup, plutôt dans le style jazz ou rock, pas du tout techno. Et puis, lorsque j'étais encore au collège, un copain écoutait la « Skyrave », sur Skyrock, et il faisait des K7, c'était vers 95. J'en ai écouté un petit peu, j'ai trouvé ça sympa, surtout le côté hypnotique, j'ai toujours quelques vieux trucs d'acid house anglaise et des tubes rave qui m'étaient restés dans la tête, mais j'avais vite zappé. Je me souviens que j'étais passé par hasard dans un tekshop brestois, Sonic Floor, qui n'existe plus aujourd'hui, en 97 ou en 98. Il était tenu par ceux qui organisent Astropolis. J'avais acheté deux K7, je les avais écoutées vite fait, puis je les avais mises de côté. Il se trouve que je suis retombé dessus quand je



me suis mis dans la teuf, et que c'était du UFO : « Ensoleillement musical » et « La vérité est ailleurs », c'était rangé dans le rayonnage « teknival ».

J'écoutais un peu tous les styles, donc je n'ai pas bloqué plus que ça. Le trip-hop : comme Massive Attack me branchait beaucoup plus. Plus tard, j'ai tâté aussi un peu le logiciel E-jay, où tu assembles des boucles. Mais pareil, c'étaient vraiment des passages vite faits, et je m'orientais plutôt vers le vieux rock américain, style Woodstock : les Doors, Jefferson Airplane et compagnie, les potes avec qui je traînais à l'époque étaient beaucoup plus branchés là-dessus. J'ai eu une période où je m'intéressais beaucoup au hip-hop aussi, du rap français, du west coast, pas mal de Cypress Hill, et par la suite pas mal de trip-hop, un petit peu de Ninja Tune, aussi.

J'avais des potes qui commençaient à aller en free party, mais je ne savais pas trop ce que c'était. Je me souviens que chez un de mes collègues, il y avait une K7 qui tournait, j'ai demandé ce que c'était, on m'a dit que c'était du Spiral. Alors je ne sais pas si c'étaient les Spi ou si c'était un style, mais c'est vrai que je trouvais que ça allait bien avec le nom, parce que c'étaient vraiment des boucles « tagadac tagadac » qui tournaient en rond, j'avais bien aimé. C'était hypnotique, et à cette époque on fumait plein de shit, ça aidait ! Un soir, je devais aller chez un pote à Quimper, et il m'a dit : « Tiens, ben viens, ce soir, on va en free party. » Moi, j'étais trop content. On me disait que c'était un truc de fou, un espace de liberté, qu'on pouvait tout faire. Les gens n'arrivaient pas à trouver les mots, je pense. On y est allés, c'était à Rennes, aux entrepôts, sur la route de Lorient, c'était quelques semaines avant les Trans de 99, j'avais dix-sept ans. J'en ai vraiment un pur souvenir, je garde tout en mémoire !

On y était allés en bagnole, un peu à l'arrache. On s'était arrêtés sur le bord de la route, pour appeler l'info, dans une cabine téléphonique. En tournant sur le périph de Rennes, tout d'un coup,

en face de nous, on a vu un convoi, un énorme convoi sur deux files ! Je n'avais jamais vu ça, il était 3 heures du mat : « Qu'est-ce que c'est que ce truc de fous ? » En le suivant, on est arrivés. Là, j'hallucinai complètement. La teuf a mis longtemps à se lancer, ça a démarré vers 4 heures C'était en milieu industriel complet, dans un entrepôt ! Ça n'avait rien à voir avec ce que j'avais vécu avant, et le fait que ça soit dans des vieilles friches industrielles, la nuit, ça rajoutait encore plus au délire (ces entrepôts, route de Lorient, ont accueilli ensuite les Trans Off en 99). La clandestinité aussi, c'était vraiment à part, un monde parallèle. Ça commençait à l'heure où normalement tout se finissait. Quand on est rentrés dans le hangar, j'ai découvert un énorme mur de son, je n'avais jamais vu ça non plus, et j'ai commencé à danser, hop ! Je prenais des trucs pour la première fois aussi. Sur le coup, j'étais un peu surpris, et puis je suis allé voir derrière où une fille mixait, je crois que c'était Anne des KGB. Je n'avais jamais vu quelqu'un mixer, et j'avais vraiment trouvé ça génial ! Je n'étais pas le seul à regarder, le fait que ce soit une fille rajoutait à l'effet, j'avais l'impression que c'était une fée qui jouait, et sa musique ressortait sur un gros mur, genre 20 kW.

Je suis retourné devant le son et je suis resté scotché jusqu'à 9-10 heures du mat, sans bouger. Quand je suis ressorti, il faisait jour, et je n'avais pas vraiment fait gaffe aux gueules des gens qui étaient là. Je me suis dit : « C'est quoi, ce truc ? » En 99, c'était encore l'époque Mad Max, tout le monde était en kaki, avec des piercings, des chiens, des gros camions. Il y avait des bus, des véhicules comme je n'en avais jamais vus. Je suis retourné à la bagnole, je me suis endormi. Je n'ai jamais vraiment réussi à savoir qui organisait, je crois que c'étaient les Zéro Zéro, c'est ce qu'on m'a dit en tout cas. Après, j'ai dû en parler pendant un mois à mes potes qui n'y étaient pas allés, en leur cassant les couilles, en leur ramenant tout le temps les choses à cette fête. Je n'arrêtais pas d'y repenser, je n'avais qu'une seule envie : y retourner. Ça m'a vraiment marqué.

La musique m'avait beaucoup plu, c'était *tribe/hardtek*, mais j'ai quand même mis quelque temps avant de pouvoir délimiter les styles de musique. C'était tellement hypnotique! Ce n'était pas comme aller écouter un concert, parce que tu sentais toutes les vibrations corporelles, il y avait un autre rapport, tu avais l'impression de vraiment vivre la musique, d'être vraiment dedans. Sur le dance floor, tu peux faire ce que tu veux, personne ne te regarde, tu n'es pas comme en boîte, obligé d'être *clean*. Ce rapport à la musique m'a vraiment frappé, et le côté libre aussi. C'était vraiment chouette! Tu pouvais rentrer, sortir, retourner à la bagnole, revenir, tu pouvais faire ce que tu voulais dans un coin, personne ne te disait rien.

Je crois que les flics étaient à l'entrée, mais ils ne disaient rien, ils devaient être habitués: il y avait des fêtes quasiment toutes les semaines, je crois, là-bas. Sur le coup, je n'ai pas trop tilté le rapport aux forces de l'ordre, je savais très bien que c'était illégal, mais c'est après que j'ai vu ça. À partir de là, j'ai commencé à y aller de plus en plus régulièrement, dès que je pouvais.

Je n'étais pas le seul à commencer à être émerveillé, on s'est mis de plus en plus à écouter les K7 que certains ramenaient. La première que j'ai eue, c'est le « Live in Cracovia » des Boucles Étranges. Un pote avait acheté une machine à un moment, mais c'était du bidouillage. Au tout début, il fallait avoir un réseau, ce n'était pas si régulier que ça, on y allait surtout quand c'étaient des gros événements, ou quand on arrivait à savoir. Il y avait aussi Check-Point, le numéro qui donnait les infos pour les teufs sur la Bretagne et sur le pays de Loire, c'était pratique (sans oublier les légendaires coups de gueule hebdomadaires de Loco sur la Check-line).

Souvent on était cinq, voire six dans une caisse. On y allait de plus en plus souvent et on essayait d'avoir de plus en plus de K7 de son. Jusqu'à ce qu'il y ait la loi Mariani, *grosso modo*, il y avait LA grosse teuf bretonne chaque semaine. Tout le monde le savait,

dans toute la Bretagne, et tout le monde s'y rendait. C'est marrant parce que pendant quelques mois c'était sur un département, puis ça migrait sur un autre. Pour moi, au début, c'était dans le 35, après c'était dans le 29, puis dans le 56. À l'époque, Oxyde posait moins dans le coin, je pense, ils étaient souvent à l'étranger. Il y avait ATX, NRV29, Psykedelik Tribe, Saltimbank, Hackers, Argoll, Kritik Akouatik, RAF, System D, Metronom (la plupart de ces sons viennent du 29) et pas mal d'autres que j'ai zappés ou qui n'existent plus.

J'ai vu des Anglais en 2000, à Erdeven, à côté de Vannes, il y avait eu un mini tekos. Il y avait des Tchèques aussi, il me semble, je crois que c'était après le tekos de Blois, en mai. C'était sur les dunes, et ça avait mal fini avec les flics: le maire était arrivé avec un tractopelle.

Le net a joué beaucoup aussi. J'ai tout de suite voulu connaître l'histoire. On va dire que j'arrivais à la fin de l'âge d'or, je l'ai senti assez vite en lisant sur le net, dans l'année qui a suivi: des gens étaient vachement aigris. Je ne comprenais pas trop, parce que je trouvais le mouvement free génial, et puis j'ai vite compris. Plus ça allait, plus je sentais que ça ne serait pas possible: il y avait du gros n'importe quoi. Dès que j'ai commencé à voir un peu plus clair, passé le premier stade d'émerveillement, je suis arrivé à repérer un peu la qualité du son, la taille du mur, la musique qui passait, si le disque était calé ou non. J'ai compris que tout le monde s'y mettait et qu'il fallait faire un peu son tri. Je trouvais que les gens étaient dégueulasses. J'en connaissais qui venaient à la teuf et qui n'allaient même pas jusqu'au son, ils faisaient leur petit tour, ils revenaient et puis c'était la fête dans le camtard.

En 2000, les Vieilles Charrues, ça allait encore, mais en 2001, il y a eu le teknival de Paule. Jusqu'à 2000, le festival tolérait un petit tekos juste à côté, j'avais ramené des potes qui n'avaient strictement rien à voir là-dedans (je crois que c'était mon premier

tekos). On a eu des bons et des mauvais souvenirs. C'est là que j'ai fait mon premier et mon seul vrai *bad trip*, et les potes aussi, ils ne sont jamais revenus d'ailleurs. C'étaient mes meilleurs amis à l'époque et ils n'étaient pas du tout dans ce style-là, ça a contribué à ce que nos voies divergent, et que je ne les voie plus aujourd'hui, alors que depuis le collège on était vraiment inséparables. Plus ça allait, plus je parlais dans mon truc, la tekno, la tekno! Mon entourage a évolué au fur et à mesure.

En 2001, ras-le-bol: ça a commencé à faire une vieille psychose aux alentours de Carhaix, parce que les gens se demandaient où le tekos allait se poser. Il y a eu une pré-teuf dans les mines, à Locmaria-Berrien, le jeudi. Les Saltimbank avaient posé avec les KGB, des Anglais, puis ça avait migré sur Paule. C'était un énorme tekos, il devait y avoir cinquante mille personnes, sous la flotte, avec une grosse bouillasse sur deux champs. Ça a fait scandale dans la presse locale, les riverains en avaient marre, la tension était vraiment palpable. Les paysans bouchaient tous les champs, ils s'armaient en milices, à moitié.

Je voyais des gens qui n'étaient pas du tout là pour le son, alors que c'est ce qui m'animait! Je pense que le point culminant qui m'a fait comprendre que ce n'était plus possible comme ça a été la teuf Oxyde/Latitanz/Kamikaze à Gaël, en avril 2002. Cette teuf-là, je ne l'ai pas vue du côté du son, je trouvais qu'il y avait beaucoup trop de monde, le dance floor était à moitié invivable. J'avais une galère de bagnole, il fallait que je rentre avec d'autres potes qui étaient garés à 3 km, donc j'ai fait plusieurs allers-retours dans le chemin pendant la nuit: je n'arrêtais pas de voir des gens qui n'avaient rien à foutre là-dedans, des tekno-touristes. Je ne connaissais pas le mot à l'époque, mais je sentais bien qu'ils étaient là histoire de se fonce-dé la gueule, et rien de plus. Et puis je me disais que c'était trop gros, que ça ne pouvait pas passer. Juste avant, on avait fait une autre teuf du côté de Loudéac, je crois. Je ne sais plus qui posait, un petit son qui n'existe plus. Les

mecs s'étaient mis en bas d'un chemin, et pour accéder à la teuf, il fallait passer par un champ de jeunes cultures: ça a été rati-boisé total! En plus, la teuf était à chier, il y avait quatre pauvres enceintes avec une bâche dessus, un filet de camouflage et un gyrophare, avec deux mille personnes devant, tu n'entendais rien.

Après Gaël, j'étais allé à la manif qui avait eu lieu à Rennes pour le procès, et j'avais vraiment trouvé ça sympa. C'est une des manif que j'ai faites où il y avait le plus de monde: quasiment deux mille personnes. Il y en a eu une deuxième après, où il y avait eu très peu de monde. Je discutais avec les sons, et certains avaient déjà raccroché, parce qu'ils étaient blasés: « Ce n'est plus comme avant. » Il y avait la relève, j'ai l'impression que c'était un peu une charnière. Les sons que j'ai cités, en général, n'étaient pas des sons très vieux.

Je suis allé en Hollande en 2001 pour un teknival qui s'est carrément mal fini, d'ailleurs. C'était du n'importe quoi: le site qui avait été choisi était un terrain vague entre une raffinerie de pétrole et une centrale nucléaire. La rumeur circulait que dans le convoi, un camion aurait foncé sur un flic en forçant un barrage, mais dans le milieu de la teuf, il faut se méfier de ce qu'il se dit. Le premier soir s'est bien passé, mais le lendemain, les Hollandais sont venus nous voir complètement affolés en disant qu'il fallait dégager d'ici. Les CRS avaient carrément tout encerclé. Pas mal de monde était ensablé, dont les Oxyde, qui n'ont pas réussi à sortir leur bus et qui se sont fait saisir. Je crois qu'ils ont récupéré leur matos, TTC aussi. Tout le monde a migré sur un autre terrain le deuxième jour. Il n'y avait plus aucun son hollandais, ils prennent la police au sérieux, je crois que quand les flics leur disent de dégager, ils arrêtent. On s'est encore fait virer, et on est rentrés. J'avais trouvé ça bien, autrement, avec une grosse diversité de son que je ne connaissais pas encore.

Les rapports avec la police, c'est allé crescendo. Quinze jours avant les Vieilles Charrues, il y avait déjà des gros titres à la une

du Télégramme. « Où vont-ils se poser cette année? » Le point culminant a été atteint l'été 2003, quand il y a eu la tentative de tekos au Faouët. Là, ça a été le truc de *warriors*: l'organisateur avait fait un appel aux sons en disant que c'était bon, qu'il fallait tous venir, alors qu'il n'y avait rien du tout de posé. Le terrain n'était pas du tout un endroit viable, j'y suis retourné: il y a une chapelle magnifique, limite château, avec une falaise au-dessus, c'est l'endroit style protégé, et l'entrée est une zone pavillonnaire. Les CRS l'avaient bloquée et les gens essayaient de forcer au maximum. Toutes les maisons à côté ont ramassé, c'était rempli de gaz lacrymo. Un mec s'est fait éclater la main en ramassant une grenade. On était en train d'attendre sur Brest le vendredi, on savait très bien que ça pétait, on avait les coups de fil des potes qui nous appelaient de temps en temps, on entendait des hurlements et des explosions derrière, et on s'est dit qu'on allait attendre le lendemain. Quand on est arrivés, c'était le vieux carnage sur la route. Quelques sons avaient réussi à passer, des sons de 1 ou 2 kW, ce n'était pas génial, on va dire.

C'est à la suite de cette année qu'a eu lieu un premier teknaval légal en Bretagne, à Scaër, en 2004. Il me semble que c'était organisé par Korn'g heol¹. Jéréli s'était vachement investie là-dedans, et Kristof aussi. Je ne le connaissais pas trop, je l'avais vu à plein de soirées, je me souviens d'avoir discuté avec lui au col de Larche², en 2002, sans trop tilter sur qui c'était, je le voyais à chaque tekos. C'était déjà plus *clean*, plus organisé. Certains refusaient complètement le légal, mais je pense que je préférerais, honnêtement, au début.

1. Collectif de sons de l'ouest (Bretagne et Loire-Atlantique) fondé afin de discuter des décisions à prendre et des rapports à adopter avec les autorités.

2. En août 2002, un teknaval est organisé en Italie pour protester contre la loi, juste à la frontière française, au col de Larche. Les pressions policières sont telles que peu de sons seulement arrivent à passer, malgré les vingt mille personnes qui s'y retrouvent. Les déchets générés par le rassemblement sont entassés à la fin du côté français. Pour l'anecdote, Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, a interrompu ses vacances pour survoler le site en hélicoptère.



Teknival du col
de Larche,
août 2002.

J'avais des potes qui posaient, c'était une de leurs premières fois, et j'avais amené mon live. Quand ça a évolué par la suite, j'ai vite déchanté, avec les sarkovals de 2005 (celui où il y a eu le meurtre) et de 2006. À Carnoët, c'était un peu trop contrôlé et trop fliqué, mais le pire, ça a été celui de Vannes-Meucon, en 2006. Pour y aller, il y avait un accès grillagé, c'était vraiment parké, avec une tour de contrôle. Notre son n'était pas loin, et on avait tout le temps l'impression d'être observés¹.

J'ai commencé à tripatouiller un peu sur mon PC, je me suis mis assez vite à Fruity Loops², vers 2000-2001. J'avais des potes qui avaient acheté des platines et quelques enceintes, ce n'était pas gros. On se retrouvait à une vingtaine dans un coin paumé, ils poussaient des galettes, c'était catastrophique, le son était pourri,

1. Le teknival de Vannes-Meucon se tient sur un aéroport réquisitionné. Sur les voies rapides alentour, des panneaux ont été installés : « Teknival, serrez à droite » etc.

2. Logiciel de musique.

mais on s'amusait bien. Au bout de quelque temps, je ramenaï mon ordi aussi, ce sont nos toutes premières fêtes. Avec d'autres potes, la décision a été prise de faire quelque chose d'un peu plus sérieux musicalement et de faire un peu moins n'importe quoi, on a commencé à vouloir créer notre son (Mandragore sound-system). Lors de notre premier achat, deux colonnes Audiophony pourries, on était fous, avec ça, on était les rois du monde ! À la première teuf, on était huit, c'était génial !

Ça a continué, ce ne sont pas les forêts et les coins paumés qui manquent ici, ou alors c'était au bord de la mer, à côté de Brest souvent, ou dans des corps de ferme à l'abandon, des clairières en forêt, des blockhaus devant l'océan. Il y avait des coins où les flics ne nous faisaient pas trop chier. Petit à petit, la bande s'est agrandie, les gens se sont regroupés par affinité. On n'avait pas de prétention, on n'a jamais été beaucoup dans notre son, mais c'est devenu un peu plus sérieux en 2004-2005, par là.

On faisait en moyenne une teuf toutes les trois semaines, ça dépendait du temps. Je crois qu'on n'a jamais franchi les limites de la Bretagne, à part une fois pour un Carnaval des sons à la Roche-sur-Yon, en 2004, lancé par Jéréli. On avait loué un camtard parce qu'on n'en avait pas à l'époque, et on était allés là-bas, ça nous avait beaucoup plu. Il n'y avait pas grand monde, uniquement des sons locaux, et la mairie nous avait déviés, on n'avait pas le droit de passer en centre-ville, mais l'expérience était sympa. Je trouve que c'était une manière de montrer qu'on n'était pas des sauvages. On a refait l'expérience pour la Sainte Bernadette, une manif dans Rennes pour protester contre Bernadette Malgorn, la préfète de Bretagne qui avait réprimé violemment le tekos des Trans Off.

La loi ne m'a pas étonné quand elle est arrivée, je pensais que c'était intenable, un truc pareil, c'en était arrivé à un point beaucoup trop gros. Je sais que dans mon groupe, pas mal de monde n'est pas d'accord avec moi là-dessus, mais je trouve honnêtement

que ce n'était pas une si mauvaise chose, je ne l'ai pas vraiment regrettée. Bien sûr, j'aurais préféré qu'il n'y en ait pas, c'est clair, mais c'était inévitable vu les dérives, l'État n'allait pas rester sans réagir. Sur le coup, on ne savait pas où ça nous mènerait, j'étais sceptique. Vu comment le décret d'application était rédigé, les flics pouvaient en faire ce qu'ils voulaient. On est revenus à des soirées beaucoup plus petites, plus confidentielles, peut-être plus « underground ». En Bretagne, on n'a jamais vraiment été emmerdés depuis. Je sais qu'il y a d'autres régions où ce n'est pas pareil, mais pour nous... Les teufs des Epsylonn ou d'autres ramènent la plupart du temps autour de mille personnes, et ils ne se sont jamais fait saisir. Je trouve que ça n'a pas été une mauvaise chose, quand on voit l'état actuel des fêtes.

J'ai connu plein de gens qui disaient qu'ils connaissaient tout à la teuf alors qu'ils s'en foutaient, qu'ils ne faisaient que se défoncer la gueule en faisant les Mad Max. Ils ont vite raccroché, en même temps que la loi, lorsque les teufs devenaient beaucoup plus petites. Les gens faisaient le tour du lieu et se barraient, il y a eu une période de flottement. Je pense que ça a été propice à un changement musical, ça aurait été plus difficile que des nouveaux styles s'imposent dans une continuité. Parmi tous les sons que j'ai cités, pas mal étaient relativement jeunes, mais parmi eux, beaucoup se sont mis en *stand-by*, ils ont été blasés, puis des nouveaux petits sons sont arrivés.

Les Epsylonn ont fait pas mal bouger les habitudes en Bretagne, c'est clair ! Quand ils ont commencé, ils avaient apporté un nouveau truc, une vision assez différente : plein de couleurs en soirée, une zik pas du tout dans les poncifs habituels, pas de tribe, pas de frenchcore, de la progressive, de la trance, de l'acid. Je n'en entendais quasiment jamais en soirée. C'est vrai qu'à force d'entendre toujours les mêmes musiques, surtout quand tu commences à avoir l'oreille, tu deviens impitoyable dès que tu entends deux skeuds qui passent mal, surtout si ce sont des gros tubes de

l'époque avec des samples à la con. Les Epsylonn étaient parmi les premiers à changer dans le coin, ils ont eu des couilles de le faire parce que quand ils ont débuté, plein de gens ne voulaient pas entendre parler de ça : « C'est à chier, c'est trop mou, c'est nul ! » Une des premières soirées que j'ai faites, j'ai halluciné, c'était un set de 13, le frangin de Fishcat, avec uniquement des disques de Crumble, de Peace Off, limite du breakcore. J'étais scié, je n'avais quasiment jamais entendu ça sur un son, il fallait oser. Ils mixaient aussi de la vieille acid, et mine de rien, les gens ont commencé à s'habituer, à découvrir et à aimer ce genre.

On n'a jamais beaucoup flyé. Personne, dans le coin, d'ailleurs. C'était très rare et presque uniquement pour des soirées en salle. Nos soirées ne sont pas déclarées parce qu'on sait très bien à quoi on s'expose, et nos teufs ne font jamais plus de cinq cents personnes parce qu'on n'en voit pas l'intérêt. Les quelques soirées en salle où l'on a flyé, c'était pour être sûrs d'amortir un peu les frais, parce que ça nous revenait souvent cher. Lors de la première, la caution de 800 euros a pété. C'était dans un centre nautique, des mecs avaient cassé la porte du vestiaire et s'étaient servis dedans. Par la suite, dans les soirées en salle, on ne s'en est jamais sortis indemnes. On a rarement fait de bar, un peu plus maintenant, mais très peu. En général, personne n'a trop envie de se prendre la tête avec ça. Il n'y a pas eu de donation non plus pendant longtemps.

Ces derniers temps, on a eu des problèmes avec les flics. L'année dernière, on a posé plusieurs teufs, et ils arrivaient parfois le matin en disant qu'il fallait couper, rarement la nuit, et on arrêtait le matin ou à midi. Mais les amendes ont commencé à arriver. On s'est chopé 1 600 euros pour avoir posé à la carrière à Locmaria-Berrien. C'est un endroit qui est magnifique, une ancienne mine au milieu de la forêt, et ça n'avait pas été réutilisé depuis 2001, la soirée d'avant le teknival de Paule. Ils avaient foutu un gros panneau « Interdit aux rassemblements ». Après s'être posé la

question, on s'est dit merde et on a franchi le pas. Ça s'est super bien passé, c'était génial. Goons et Woxo TTC étaient venus, il y a eu un peu plus de cinq cents personnes, pas de bar, une donation qui n'avait pas trop mal marché. En général, on ne se prend pas trop la tête : si les gens ne veulent pas donner, ils passent, tant pis, des guignols, il y en aura toujours. Perso, je me vois mal passer ma soirée à forcer les gens à payer, surtout que les mythes comme quoi ceux qui ne peuvent pas payer ne payent pas, ce sont des conneries : la plupart des gens qui rechignent à te filer une pièce, tu peux être sûr qu'ils ont une liasse dans la poche pour aller acheter des prods une fois à la teuf, mais bon... Il y aura toujours des gens qui donneront plus. Sur le coup, à cette teuf, les flics étaient super cool, ils sont passés plusieurs fois dans la soirée, ils ont dit que c'était bon, que ça ne s'entendait pas. Et dans l'après-midi, le maire est passé en balade avec sa femme, ça s'est très bien passé aussi, on était en train de nettoyer. Puis, on a appris qu'une plainte avait été déposée.

Autrement, on a squatté avec des potes un terrain d'agriculteur à Guisriff. C'est vrai, qu'on avait prévu un autre endroit, mais il était impraticable, alors obligés de se rabattre à 9 heures du soir en catastrophe sur un champ où le mec venait de faire paître ses vaches avant. Il l'a très mal pris, et ses voisins aussi. Le conseiller municipal a porté plainte, lui aussi, il veut faire réhabiliter son champ, ça va coûter super cher. Il avait des voisins qui étaient vraiment casse-burnes et qui ont passé la nuit devant l'entrée, de l'autre côté du champ. C'était assez marrant : c'était un couple de quadra keupons, mais vraiment keupons ! La meuf avait un gros logo « Anarchie » dans le dos, et ils ont passé la nuit à aller chercher les flics pour leur dire de nous emmerder : « C'est pas un peu contradictoire avec ce que tu as dans le dos ? » « Oui, mais nous, on fait l'anarchie, mais dans le respect ! » Le proprio n'en avait rien à foutre, mais bon, il a été poussé au cul. On attend toujours, ça ne va pas tarder à tomber, je pense, et ça va chiffrer aussi.

En faisant le bilan des soirées, tu n'as pas forcément plus d'emmerdes en posant à l'arrache qu'en posant avec l'autorisation du proprio, mais on n'a aucune prétention à faire des grosses soirées, on veut rester dans les cinq cents maximum, on n'a pas envie de passer la soirée à faire la police, on essaye de garder une taille humaine. C'est pour ça que monter un dossier en préfecture, ça ne nous dit rien. On a posé avec des gens qui l'avaient fait, peu de temps après la loi. C'est un pote qui avait tout fait lui-même, il s'était vraiment fait chier en préfecture pour avoir le droit à cinq cents au lieu de deux cent cinquante (c'était le seuil maximum autorisé sans déclaration, à l'époque). On avait vu tout le boulot qu'il avait fait pour rien, tout ça pour avoir une présence policière dès le samedi matin, alors qu'il y a eu à peine trois cents personnes à la teuf!

L'année d'après le sarkoval de Vannes, qui était horrible, il y a eu Saint-Brieuc, qui était pire¹, c'était aussi sur un aéroport, dans le style de Marigny, avec tous les sons sur la même allée. Ce n'était vraiment pas intéressant, je n'y suis pas allé, on avait senti que ça serait n'importe quoi, plus personne n'avait envie d'y aller. Puis, il y a eu le concept des multisons. Je ne sais pas de qui c'est venu, Sam, Rabin² ?

On est très potes avec les autres sons du 29, c'est une grande famille, chacun joue aux teufs des uns des autres, et on s'est dit pourquoi pas. En allant voir la préfecture, on a eu du bol de tomber sur des gens particulièrement ouverts, qui voulaient faire quelque chose de bien et ne pas nous mettre de bâtons dans les roues. C'était la première fois qu'un tel événement se passait dans le coin, ils avaient quand même des réserves, le directeur de cabinet n'était pas fier. Mais tout s'est très bien déroulé jusqu'à la fin, même avec le maire, qui a été un peu mis devant le fait accompli. Ils s'attendaient à avoir un raz-de-marée, ils avaient mis une présence policière démesurée, il y avait six cents flics, alors qu'on était trois

1. Voir « Epsylonn ».

2. Idem.

mille cinq cents. On a rendu le terrain nickel le lundi, les riverains étaient tous contents, il n'y a pas eu un seul problème, les gens venaient voir par curiosité, quand quelqu'un passait devant notre son, on lui payait un coup, c'était pareil partout. Tout le monde était ravi, même le maire était content, il était prêt à aider dans le futur pour les autres communes à qui ça arriverait. On était vraiment heureux.

En 2009, ça s'est très bien passé aussi pour le deuxième. Il y en a eu un dans chaque département, mais ça ne s'est pas passé pareil partout, par contre. C'est là qu'on a bien vu la différence entre la préfecture du 29 et la préfecture du 22 ou du 56. Dans le 22, la première année, ils ont été super casse-couille, et puis un gars a fait une OD. Du coup, le multison du 56 qui devait avoir lieu peu de temps après a été annulé suite à ça. Cette année, pour l'instant, ça se passe bien, dans le 22, ils s'en sont très bien sortis, un vrai succès, alors qu'ils en ont bavé les autres années avec les autorités... Ce que je pense, c'est qu'en faisant des multisons, on redore notre image et ça désamorce un peu les craintes des gens, comme ça ils nous foutent la paix par ailleurs. C'est mon postulat.

Avec Mandragore sound-system, on a la réputation d'être un son de pédés, c'est ce qu'on nous a dit plusieurs fois, parce qu'on fait de la musique qui est plutôt soft. En général, c'est techno, electro, minimale, breakbeat, acid, progressive, trance et hip-hop. On a des gens qui viennent régulièrement à nos soirées. Moi, je joue plutôt techno, j'ai commencé hardtek, un petit peu comme tout le monde, à 196, et je suis maintenant à 140. Au niveau compo, je me suis plus mis à l'abstract hip-hop, et je préfère carrément faire ça. On est rapidement allés vers des trucs plus calmes. Il y a un peu de tout, on est quelques DJ, et deux lives. On s'est liés à d'autres potes, et ce serait inconcevable de faire une soirée sans eux, ou eux sans nous: Arlek1. C'est avec eux que j'ai fait mes premières teufs en 99, et puis E-frequency, des potes d'enfance. Maintenant, on organise tout ensemble, c'est une fusion.

À la base, on avait 6 ou 7 kW, mais on en a cramé l'année dernière, et on vient de racheter du matos. Vu qu'on n'est pas nombreux, niveau logistique, ça complique un peu les choses, on se dit que ça ne sert pas à grand-chose d'avoir plus, parce que lorsqu'on a beaucoup de matos, ça reste souvent dans le garage, à part quand on pose en tekos, et que ça ne nous intéresse pas. Ou alors, on se met avec d'autres potes pour avoir un mur plus conséquent. On doit avoir une grosse dizaine de kW, du Nexo, principalement.

On est allés en Tchéquie juste l'année où ça a craint, en 2005. Les Epsylonn posaient une teuf un peu avant, on les a rejoints. Le premier soir à Prague, en sortant d'un resto, on a croisé Suburbass, qui a passé la soirée avec nous dans un bar¹. J'ai chopé son numéro et on attendait pour aller au Czechtek. Je connais des gens qui ont bougé là-bas après lui, pour s'installer, comme un mec de Brest qui y sort du skeud à foison, ils adorent la hardtek ! Certains des Narkotek y habitent aussi. On n'est pas allés au tekos, finalement, parce qu'à chaque coup de fil, on entendait que ça partait en couille. Finalement on est partis visiter des trucs on n'a plus eu envie de faire la route des free et des tekos dans l'est.

On gère le forum Tekitawa à plusieurs, avec une équipe de potes. On a bien vu l'évolution des sites par le passé, Freetekno, Tekalouest, Tekalombre, Kanyar dans le sud, ou ce que l'on est en train d'observer aussi avec d'autres forums actuels : ce sont toujours les mêmes débats à la con, pour ou contre les chiens en teuf, le kaki, la came etc. Ils sont tous là à faire des vieux trolls sur le net, des trucs qui ne riment à rien sur des pages et des pages. On part du postulat que s'il y a du monde qui fait chier, on agit comme

1. Joël (Suburbass, de son nom de live) s'est installé il y a quelques années en Tchéquie. Très bien intégré, extrêmement jovial, il fait quasiment office depuis lors d'ambassadeur en accueillant tous les sons français lors des Czechtek. De nombreux sound-systems finissent toujours par le croiser dans leurs pérégrinations sur Prague, avant les événements. C'est un personnage sympathique que peu de monde oublie après ces rencontres.

on le ferait à nos teufs : un mec qui grimpe sur le rack d'amplis et qui commence à faire n'importe quoi, on va le tej. C'est pareil : on leur fait la remarque une fois, deux fois, et s'ils continuent à faire chier, ils sont bannis. Ça fait au moins un an qu'on n'a banni personne, parce que la communauté est suffisamment sensibilisée maintenant. Quand un casse-couille arrive, les autres lui font bien comprendre qu'il ne fera pas sa loi, il y a plein de gens qui ont vécu un peu tout ça depuis longtemps. Quand il y a eu Scaër en 2004, puis les premiers Karnavals, j'étais à fond là-dedans, puis j'ai eu le malheur de m'inscrire sur la mailing-list de Korn'g heol, et j'ai été choqué : tous ces gens qui sont censés marcher vers le même but à la base se foutaient des trucs sur la gueule ! « Mais qu'est-ce que tu as fait de la donation de tant ? » etc. C'était ridicule, je voyais comment ils se fritaient, alors qu'ils n'avaient pas des vues totalement divergentes quand même !

Sur Tekitawa, on essaye de faire une grosse base de données de son (un peu comme Defcore à un moment, sauf que l'on n'héberge pas, ce ne sont que des liens). On a des reports de teuf aussi, j'adore ça. Il y en a qui n'aiment pas ça, Stalker¹ avait dit que ça avait causé la mort de la teuf. On a notre forum privé, on s'échange sur trente pages, comment on fait ci et ça.

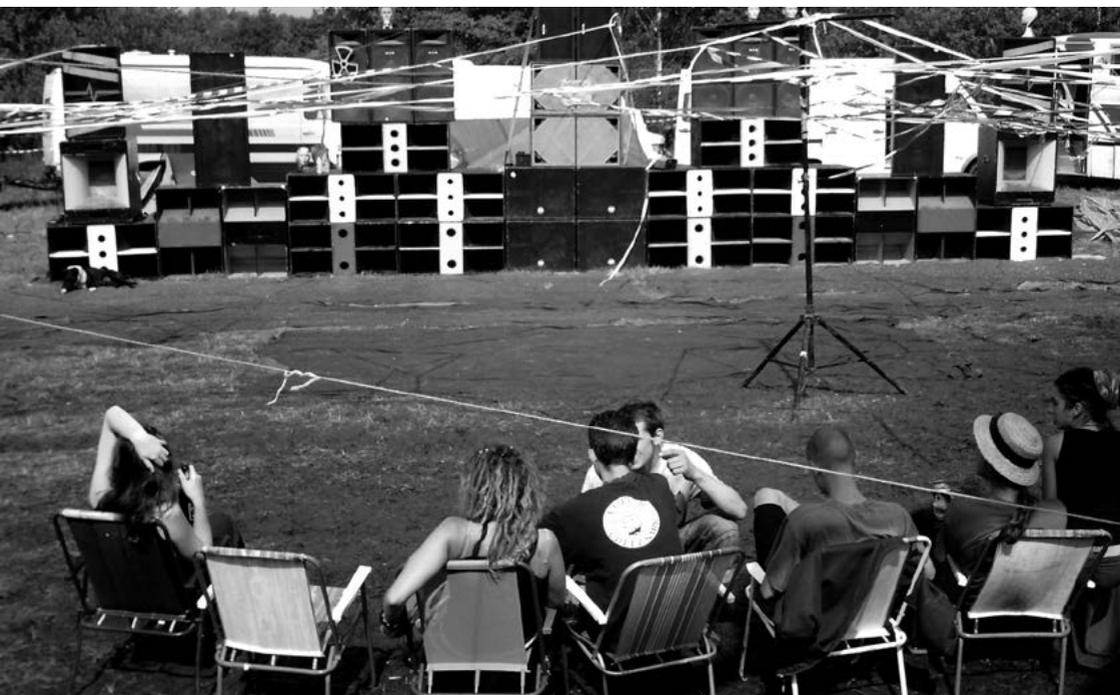
Avec la free, au niveau musical, j'ai trouvé ce que je cherchais, ça m'a permis de me passionner à nouveau pour la musique, je me suis mis à la composition. Et puis j'ai pu rencontrer plein de monde, organiser, chose qui ne m'était jamais venue à l'esprit avant. Je me suis investi, j'ai fait des manifs, ça a pas mal bouleversé ma vie. Moi, je pensais teuf, je vivais teuf. Et maintenant, c'est vrai qu'on commence tous à se calmer. Rien que dans la bande de potes, on était tous disponibles, mais maintenant, il y a ceux qui commencent à avoir des enfants, ceux qui ont un boulot super sérieux, ceux qui déménagent... Avant, quand on préparait

1. Nom de live de Briec, ancien d'Impakt, puis membre des Heretik. Il a largement participé aux négociations avec l'État de 2001 à 2003.

une teuf, on était tous comme des fous. Avec l'âge on se détache un peu, c'est quand même moins présent au quotidien, même si on a toujours les communautés, sur internet surtout, Tekitawa etc. Je suis un gros fan du net.

Peut-être que quand on connaît trop une chose, on finit par s'en lasser. Ce n'est pas que je le suis, mais justement je n'en ai pas envie. J'essaye d'espacer un peu, et je pense que c'est pareil pour tout le monde. On préfère en faire moins et faire mieux. Ça fait belle lurette que les soirées auxquelles on va en dehors des nôtres sont organisées uniquement par des sons que l'on connaît, ou dont on n'a entendu que du bien. Par exemple, les locaux, si on sait quel style ils jouent, on n'ira pas, ce n'est pas la peine si c'est pour se faire chier à écouter de la hardtek de merde toute la nuit, mal calée, sans déco, sans rien. C'est vrai que l'on sélectionne vachement. J'ai remarqué que l'on passe plus de temps entre gens des différents sons et que l'on va peut-être moins vers le public. Après, c'est une grande famille... Comme on a légèrement tendance à se poser, on se regroupe de plus en plus avec d'autres gens, des sons amis, pour faire des soirées plus complètes, ça permet de se faire tous plaisir.

Pour moi, l'âge d'or, ce sont les dernières années que j'ai vécues et maintenant. Je n'ai jamais été aussi bien que dans les teufs à cinq cents personnes (le top serait que la loi passe à mille personnes) : le *smile*, les couleurs, beaucoup de déco, des visus, des ambiances, une grosse diversité musicale... Avant, je trouvais que c'était plus glauque, plus stéréotypé peut-être, ce n'était pas la même chose. Après, je ne vois pas avec les mêmes yeux, mais il me semble que l'ambiance des soirées auxquelles je vais maintenant est vraiment bien. C'est une grande époque aujourd'hui, il y a eu un renouveau qui s'est produit et qui est particulièrement intéressant.



EPSYLONN / OTOKTONE

Epsylonn et Otoktone sont deux sons bretons nés durant les années deux mille, et aujourd'hui encore en pleine activité. Ils sont regroupés en un seul sound-system depuis 2004. Par rapport à la décennie précédente, il existe une différence considérable: ils doivent faire avec la loi. Ils organisent toujours de véritables free parties, et ils se mettent parfois en danger, mais ils montent aussi de nombreuses fêtes avec les autorisations des propriétaires et des mairies. Autre particularité remarquable: leur musique est radicalement différente. Elle est très variée, mais tourne principalement autour de la techno acid, de la techno progressive et de la transcore. Signe des temps, la hardtek est devenue l'exception.

Lorsqu'ils les découvrent, les teufs sont très présentes et les disques se trouvent très facilement, contrairement à d'autres époques où tout était à faire, mais l'engouement et la joie qu'ils manifestent sont identiques. Ils connaissent bien l'histoire de la free party et s'inscrivent volontairement dans une continuité historique, mais ils affirment aussi clairement leur voie propre. Toutefois la constitution de leurs sons et leurs motivations ressemblent à s'y méprendre à d'autres témoignages plus anciens.

Epsylonn/Otoktone est rassemblé sur un terrain sur lequel sont stationnés de nombreux camions, leurs lieux de vie. Dans un grand hangar, où sont stockés la sono, de nombreux décors ainsi que divers matériels, ils ont installé une cuisine et des salles communes.



■ Loïc, né en 1981

On a eu un flyer, un été, en 99, sur lequel était marqué « techno, drum & bass ». On était plutôt percu, à l'époque, et en voyant « drum & bass », on s'est dit que ça devait être un truc de percu. On ne savait pas ce que c'était, ce flyer donnait un rendez-vous sur un parking de supermarché, dans le Finistère. On s'est pointés là-bas, et puis on est partis dans les bois, une petite promenade pendant vingt minutes pour trouver l'endroit. À l'arrivée, il y avait des lumières dans les arbres, c'était assez génial ! Ce n'était pas comme un concert. Nous, on allait

plutôt dans les bars.

Il n'y avait pas énormément de choses, en installations. On se retrouvait face à un sound-system au milieu des bois, point, avec quelques lumières. C'était caché, ça rendait les choses amusantes. Souvent, on allait faire de la percu sur la plage, ça y faisait penser un peu, sauf qu'il y avait du son, de la lumière et trois/quatre

cents personnes. Après ça, en 2000, je suis allé au teknival des Transmusicales, puis au teknival des Vieilles Charrues. Six mois après, on achetait des platines avec Damien pour le premier de l'an 2001, avec les sous de Noël, et c'était parti.

■ Damien, né en 1984

Des copains organisaient des soirées, ils nous laissaient jouer. On s'intéressait à une musique différente. C'était un peu ça avec les Korriils : quand on a commencé à jouer de la techno lente, du Laurent Garnier, des trucs comme ça, ils nous écartaient un peu des platines. Du coup, on s'est dit qu'il fallait prendre les rênes.



■ Loïc

Les platines étaient chez moi pendant un an ou deux. Il y avait de la musique vingt-quatre heures sur vingt-quatre parce que tous les potes passaient pour venir mixer, on n'avait qu'une paire de platines pour cinq-six.

■ Damien

Sa mère a bien bouffé du boum-boum !

■ Aurélie, née en 1985

Ma première fête était dans les Deux-Sèvres, en 99. J'avais quatorze ans à l'époque, j'y suis allée avec une cousine qui était plus vieille que moi et qui faisait ça depuis un moment. C'était Impakt / Teknokrates. Le RDV était sur un parking de supermarché, et la teuf était dans une vieille usine désaffectée, avec 20 kW de sons. En fait,



j'ai pris une claque phénoménale ! Il y avait des spirales qui tournaient dans tous les sens, il y avait des structures partout, c'était énorme ! On m'a mis mon premier taz dans la main. J'ai commencé à m'investir quand j'ai rencontré Loïc, en 2004.



■ Étienne

Ma première teuf, c'était en 99, aux Transmusicales, route de Lorient, j'avais seize ans, c'était un peu *dark*, ça m'a un peu choqué. Je n'étais pas du tout habitué à la musique, j'étais arrivé là vraiment à l'improviste, je ne savais pas du tout où j'allais. Au fur et à mesure, on y est retournés, je suivais

tout le temps les mêmes copains. Je n'ai pas accroché dès le départ, je ne savais pas où me foutre, il y avait des trous partout. C'était un teknival à la déchet'. Je ne connaissais personne. On était venus en stop, on avait pris le taxi pour rentrer. J'allais en boîte avant : c'est sûr que ça changeait de mes habitudes.

La deuxième, déjà, j'ai plus accroché : plus petite, plus conviviale, c'était au Jardin Moderne, une petite soirée plus organisée, ça faisait un peu moins peur. Au fil du temps, c'est venu, quand j'ai commencé à connaître du monde, ça m'a plus plu. Au départ, j'y allais pour chopper du shit, surtout, ensuite, j'y rencontrais mes potes, et puis après c'était pour faire de la musique, vers dix-neuf/vingt ans. Il me fallait un but, sinon on squattait trop les camions, ce n'était pas festif. Tout ce qui était hardcore, je n'accrochais pas. En teknival, encore, j'arrivais à trouver ce que je voulais.

En 2001-2002, j'ai rencontré les personnes avec qui je traîne maintenant : Otoktone. On a commencé à faire quelque chose, la musique m'a plu un peu plus parce qu'on la jouait à notre sauce. Sans ça, je n'aurais pas continué, à mon avis, j'aurais fait autre chose.

■ Damien

La première fois que j'ai été dans une fête techno, c'était aux Vieilles Charrues en 2000, je n'ai pas trop compris. On était au festival, et le teknival était juste à côté, ça se touchait. Je suis arrivé là-bas, je trouvais ça marrant, mais sans trop comprendre. J'ai commencé à vraiment aimer au festival d'après, aux Trans. Mais je pense que ce qui m'a vraiment fait faire le con, c'est une expérience avec le LSD, plus tard. C'était dans une maison, des gens avaient ramené ça de teuf. Je me suis pris une balle au LSD, j'ai trouvé ça génial, et j'ai découvert les deux ensemble, avec la musique, à ce moment. Elle ne me plaisait pas tant que ça au début: j'étais musicien, je jouais de la basse et de la guitare, alors boum-tchik boum-tchik, ça ne le faisait pas trop. Ça a changé assez vite, mais j'aimais bien aussi la convivialité, la liberté, la manière de se rendre sur des endroits comme dans un jeu, le fait que cela soit illégal.

■ Étienne

Le convoi, le RDV.

■ Aurélie

C'était comme ça jusqu'en 2001-2002.

■ Line, née en 1988

Ça se faisait encore comme ça jusqu'en 2004-2006 dans le sud, vers Béziers et Montpellier.

■ Mathieu, né en 1978

Moi, j'ai commencé les teufs en 97. J'ai acheté des disques depuis ce temps-là, on s'y est tous mis. On était à une époque où on trouvait des



magasins de disques partout, il y en avait plein sur Rennes dans les années deux mille.

■ Étienne

Quand on a commencé, il y avait trois fêtes en même temps tous les week-ends en Bretagne.

■ Mathieu

Tu choisissais où tu voulais aller, si c'était nul, tu pouvais aller à une autre.

■ Étienne

Même si je n'aimais pas trop, je découvrais, donc j'ai fait ça aussi. Après, je me suis mis à faire des conneries, et des mecs m'ont aidé à me remettre dans le droit chemin, comme Mathieu.

■ Mathieu

Otoktone a été créé en 2001-2002, dans le Morbihan. En 2001, sans être encore un son, on était déjà partis ensemble pour l'Espagne et le Portugal, on avait amené un peu de sono avec nous. Le trip, ce n'était pas forcément teknival/teuf, c'était partir ensemble : le voyage avant tout, avec la bande de potes. En 2002, on avait un peu plus de sono et on a fait les pays de l'est.

■ Étienne

On n'était pas très organisés, on a appris sur le tas.

■ Mathieu

On a dû louer une fois une sono, quatre enceintes, et on s'est dit qu'on ne le ferait plus, qu'il fallait commencer à acheter, on s'est équipés.

■ Étienne

On a commencé à faire des teufs en 2002. Des petites teufs entre potes. On ne pouvait pas faire plus, c'était limité par la loi qui venait de paraître. Au fur et à mesure, plus ça allait, plus il y avait de gens.

■ Mathieu

Avoir un groupe d'amis et puis voyager a fait que, malgré les interdits, on s'est lancés. Et comme on faisait ça entre nous, il n'y avait pas d'interdits, on n'a jamais eu de saisies. Pourtant, on a organisé des trucs un peu chauds, parfois. On se disait qu'on avait de la chance et on continuait.

■ Damien

On est des potes de village à la base. Du côté Epsylonn, c'est surtout parce que ce qui avait été fait avant, ça nous faisait kiffer. On s'est montés en 2002-2003, dans le Finistère. Tout ce qu'avaient pu faire les Spi, on ne l'avait pas connu.

■ Loïc

Mais on l'a imaginé. On s'est dit que les fêtes d'avant étaient comme ça, par rapport aux témoignages et aux photos qu'on a pu voir, et on a essayé de recréer la même chose. Comparé à l'explosion des sound-systems qui n'avaient que des enceintes et un filet de camouflage, une simple lumière, on a voulu faire la fête différemment.

■ Aurélie

Loïc et moi, on est plus dans la décoration.

■ Loïc

Et la sérigraphie. J'ai commencé des études d'ébénisterie en 99, donc ça m'a orienté dans cette voie. Et puis la free party, c'est un super terrain de jeu pour expérimenter plein de choses. Je suis très intéressé par le décor et la scénographie.

■ Aurélie

Ça donne le goût de la scène, du spectacle.

■ Loïc

On a voulu partir, aussi, faire des voyages, reproduire la même chose que les premiers.

■ Étienne

Oxyde¹, ce sont des teufs que j'appréciais beaucoup. Ça nous fait plaisir de les voir venir de temps en temps à nos fêtes maintenant.

■ Loïc

Ça a été aussi un peu nos modèles.

■ Mathieu

En même temps, la free party prône l'autogestion, on n'est pas non plus des fans. Mais je respecte l'esprit. Les valeurs, c'est de pouvoir faire les choses toi-même, sans l'appui de responsables. Le voyage, c'est vital. C'est vital d'aller faire danser un public étranger.

■ Étienne

Au départ, ce n'était pas ça. C'était pour aller voir autre chose. Voyager, partir en vacances.

1. Oxyde est un sound-system breton « historique ».

■ Loïc

Et puis le teknival de Tchèque, tu en entendais parler tout le temps. La première route, ça a été pour aller là-bas. On a fait le dernier illégal, en 2003.

■ Mathieu

Tu avais ta « carte de sound-system », des *stickers* sur les camions. C'était un truc très organisé, des baraques partout, des chiottes.

■ Loïc

Tu découvrais d'autres sound-systems, et notamment des vieux sons qui ne posaient plus en France.

■ Mathieu

Lego, Cirkus Alien etc. Tu voyais leurs camions, leur sono, leur organisation !

■ Loïc

Tu voyais une infrastructure qui n'avait rien à voir avec ce qu'il se passe en France.

■ Étienne

C'est la dernière fois qu'on les a vus, la plupart de ces sons.

■ Mathieu

La réunion Epsylonn/Otoktone, c'était à l'Occitek. On a posé ensemble en août 2004, à Castelnaudary, et on est partis en 2005 ensemble. Ça nous a redonné un coup de *boost* de se retrouver.

■ Étienne

On a ramené du sérieux et du son avec Otoktone, et eux, ils avaient la folie.

■ Mathieu

Ça s'était radicalisé dans le mouvement, c'était vachement camouflage, kaki, hardcore. Et du coup, dans la déconnade, c'était pas mal d'avoir du disco et une allure acid party à l'ancienne.

■ Étienne

À partir de 2006, on a eu le gros son tel qu'il est aujourd'hui.

■ Loïc

Dans mon école d'ébénisterie, j'ai rencontré pas mal de monde qui faisait la fête, toute une classe se retrouvait tous les week-ends en teuf. J'ai croisé Loulito, qui faisait la même école et qui jouait dans un autre son, Fantomix, on s'est rapprochés. On avait notre petite troupe dans le Finistère. On a fait des fêtes ensemble, et on a créé Epsylonn.

■ Rabin

Avant Epsylonn, on a acheté un groupe électrogène. Un pote avait un petit bois du côté de Brest, donc on pouvait y aller pour faire des fêtes entre dix et quarante personnes avec un nom à la con: Antibiotek . Pour nous la techno, c'était un médicament. Epsylonn a été créé à partir de là et d'une deuxième troupe. On était quatre de Brest à poser entre 2000 et 2003, et on a rencontré les autres. On n'arrêtait pas, un peu partout, ça montait vite à cent/cent cinquante.

En 2003, on s'est liés, *via* Loulito, un DJ de chez nous (Brest) qui avait un autre sound-system, avec des gars de Douarnenez, bien

motivés, qui fabriquaient leurs enceintes eux-mêmes. Ils n'étaient pas assez nombreux et n'avaient pas assez de matos. L'état d'esprit était là, bonne connexion. Pour la première fête, on est partis au teknival à Marigny: horrible! Pour moi, c'était nul. Mais entre nous, c'était bien, on a bien rigolé. Musicalement, on était tous à fond d'acid techno à ce moment-là. Nos goûts sont passés de la tribe à l'acid, on avait vite fait le tour de la tribe en deux ans. Ça permettait de jouer vachement plus longtemps les disques en faisant voyager les gens, et personne ne le faisait, donc on pouvait aussi surprendre. Tu ne surprenais déjà plus trop avec le reste.

À Marigny, c'était tout sauf ce que je voulais dans la fête. C'était anti-personnel, beaucoup trop grand. Les gens marchaient devant les sonos et prenaient des photos comme si on était au zoo, je ne comprenais pas, il y avait trop! Des stands partout. Tu avais beau faire une bonne musique et donner tout ce que tu veux, tu étais noyé, personne ne t'entendait, tu ne pouvais pas passer de message. Je trouvais que c'était à l'opposé des fêtes que je faisais en Bretagne, où l'on se faisait plaisir, à deux cents ou trois cents. On l'avait déjà fait en 2001 aussi.

■ Loïc

En 2003, on a fait le teknival du Larzac qui a donné l'occasion de rencontrer d'autres sound-systems, dont Nawak. On avait transporté leur groupe électrogène parce qu'ils n'avaient pas de camion pour le faire, et on s'est posés derrière eux. Après, je suis parti à Paris à l'école Boule, en 2003-2004. J'ai lâché l'école pour partir en Tchéquie, quinze jours avant la fin, j'ai décroché pour préparer le voyage. Et là, c'était non-retour!

■ Mathieu

Je suis allé à la fac en art du spectacle, puis j'ai arrêté. Je suis allé en CAP menuiserie, et j'ai arrêté aussi. Je n'ai pas beaucoup bossé,

un peu en intérim. Et on s'est lancés là-dedans en 2001-2002. Toute la semaine, on pensait au week-end, alors on fait tout pour le prolonger. Pour préparer le week-end, il faut y penser, fabriquer les enceintes: il y a plein de choses à faire. Après, j'ai suivi une formation régie/technique du spectacle à Loctudy en 2004.

■ Étienne

À part en free party, je n'ai pas un très gros parcours, au niveau des études. J'ai surtout cherché à avoir mes permis poids lourds pour bosser. Au fur et à mesure, ça a servi au groupe.

■ Aurélie

En 2004, je partais pour la fac en arts plastiques à Rennes, et je l'ai quittée parce que je suis tombée amoureuse de Loïc, qui était déjà dans Epsylonn. Il avait fait son premier voyage en Europe de l'est, et du coup je me suis dit que j'allais écouter mon cœur et pas ma tête. Je n'ai pas été déçue. Je m'aperçois que je ne peux pas me séparer de cette vie-là, c'est tellement passionnant la manière dont on vit ensemble, tout ce que cela implique !

■ Mathieu

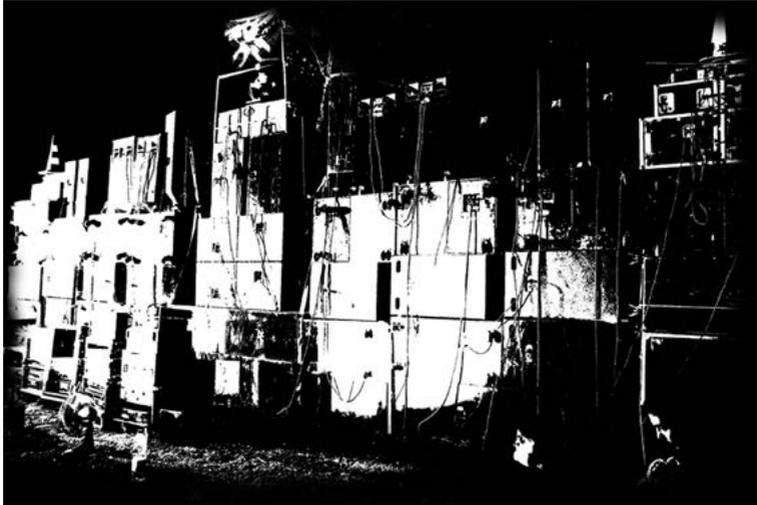
Je ne me sens pas en marge. Carrément pas.

■ Aurélie

Pas du tout ! On a un pied dans les deux.

■ Mathieu

C'est sûr qu'on n'est pas dans l'économie, dans le circuit traditionnel. On ne veut pas s'acheter de maison, on ne cherche pas de CDI.



■ Damien

Je me suis quand même senti emporté par une chose assez forte.

■ Mathieu

C'est gratifiant de réussir à faire ça tous ensemble.

■ Aurélie

Ce n'est pas politique, c'est plus social, engagé.

■ Mathieu

On veut montrer qu'on peut faire des choses quand on est motivés.

■ Loïc

On se pose à des endroits parce qu'on le veut. On arrive à faire des choses qui sont interdites. Donc, on arrive à imposer nos visions.

■ Mathieu

La présence d'associations de prévention, ça permet d'aider pour gérer certaines personnes que l'on ne peut pas accompagner. La vente de produits à la criée, même si ça n'existe plus aujourd'hui, on s'est déjà pris la tête avec des gens sur ça, à l'époque, pour qu'ils arrêtent. Les fois où ça se passe bien, que tout le monde ramasse les déchets et que le terrain est *clean*, c'est tellement cool que finalement, ce n'est pas grave les fois où ça merde. C'est de mieux en mieux, il y a eu une grosse prise de conscience.

■ Damien

Depuis qu'on fait des teufs, le nettoyage a toujours été fait. Les gens sont assez responsabilisés.

■ Loïc

Dans ce milieu, les gens sont plus ouverts. Une fête, c'est une rencontre où tu communique avec plein de gens. Il y a une éducation écologique dans la free party. Plus on fait des belles fêtes, plus les gens sont respectueux. Dans les festivals ordinaires, c'est une réelle décharge à la fin, par exemple aux Vieilles Charrues. Le public des free parties est beaucoup plus respectueux.

■ Damien

C'est sûr qu'il y a toujours ceux qui foutent la merde, on se retrouve toujours à faire plus de nettoyage que pas mal d'autres, mais ça fait aussi partie de nos responsabilités.

■ Mathieu

On aura toujours à le répéter. C'est ça aussi, d'être ouvert à tout le monde. Les vrais teufeurs savent qu'il faut ramasser, les nouveaux-venus ne sont pas forcément dans cet esprit-là.

■ Aurélie

Nos valeurs, c'est qu'il faut que ce soit ouvert à tous, qu'il n'y ait pas de barrière, et que tout le monde puisse faire ce qu'il sait faire sans blocage par rapport à des diplômes ou des compétences requises, qu'il puisse participer.

■ Line

L'autogestion, c'est aussi responsabiliser les gens : sur les poubelles, sur l'écologie, sur la consommation de produits.

■ Mathieu

C'est bien de pouvoir imposer des choses à l'État quand même. On représente un mouvement, avec beaucoup de gens, quand tu

vois le nombre de personnes que ça ramène en teknival. Ils ne peuvent pas se foutre de nous et nous laisser nous démerder. C'est bien d'avoir des porte-parole, des gens qui vont les pousser un peu à faire ce qu'on leur dit de faire. C'est à nous de leur expliquer comment ça fonctionne, ce n'est pas à eux de nous dire comment ça marche, sinon ça ne se passera pas bien. Le teknival qui s'est fait vers Paris en mai 2009, sans l'appui de personne, où il y a eu tous les sons saisis, ça n'a pas fonctionné. Il faut tout de même passer par les autorités.

■ Étienne

Parfois, ça peut sauver aussi. On a fait une teuf en Ardèche, c'était vraiment chaud, et c'est passé grâce à Rabin et à la discussion avec quelques représentants de l'État au téléphone.

■ Mathieu

Le don, la gratuité, les histoires de donation, ils ont un peu compris. Ils ont vu que les gens sont aussi capables de donner, de participer aux frais engagés par l'État, parce que ça coûte quand même énormément d'argent.

■ Étienne

Habituellement, les flics ne trouvent jamais qui organise. Avec nous, ils savent qui est le responsable. Ils ont un numéro de téléphone, ils ont un nom.

■ Mathieu

Quand tu commences à causer avec les flics, ils constatent que l'on n'est pas des bandits, qu'on a la tête sur les épaules. Donc on peut leur expliquer comment on voit les choses.

■ Aurélie

Le dialogue n'est pas rompu, on peut communiquer.

■ Étienne

Ils se posaient des questions sur ce qu'il se passait ici. Ils ont appelé le proprio. Du coup, deux d'entre nous sont allés les voir en leur expliquant, limite en les invitant à boire un coup. Ils sont venus, ils ont vu, et on n'a plus eu d'histoires.

■ Aurélie

On a le hangar depuis mars 2009.

■ Loïc

C'est pour aller plus vite pour monter les projets. On est sur place. Le loyer est de 1 600 euros ici (avec les impôts). Ça revient à peu en partageant. Un peu plus d'une centaine d'euros par mois et par personne. Vivre ici, c'est presque être un peu en vacances tout le temps. La famille des voyageurs tekno, c'en est une parce qu'on se connaît tous, à la fin. Et la famille s'agrandit. On fait la même chose dix ans, vingt ans après certains. On perpétue quelque chose, et ça s'étend. Beaucoup d'autres suivent derrière. Beaucoup de jeunes sons s'achètent des camions et ont envie de continuer, pour aller en Tchèque, par exemple, comme nous avant.

■ Étienne

Ce n'est pas facile en voyage. Il y en a toujours qui veulent faire autre chose. Au début, on partait tous ensemble. Maintenant, on se rejoint sur des endroits précis.

■ Loïc

Une fois qu'on s'est mis en collectivité (en 2004), on s'est dit qu'on devait faire un voyage. On est partis en 2005 avec du matériel humanitaire, accompagnés par une association. Avec Epsylonn, on l'avait déjà fait en 2004, il y avait eu un convoi humanitaire jusqu'en Roumanie pour fournir un hôpital en matériel médical. Cette fois, c'était auprès d'un orphelinat.

■ Damien

On a une copine d'Epsylonn (Mirabelle) qui a créé une association humanitaire, A-Galon¹. Elle est très branchée dans les visus aussi.

■ Loïc

Elle nous a portés sur la Roumanie qui se trouvait sur la route pour aller en Bulgarie, au teknival, ça tombait bien. On a traversé la Roumanie. Certains sont passés par l'Ukraine. C'était le voyage, l'aventure.

■ Mathieu

Là on a passé des heures et des heures à la frontière. Tu dis que tu es touriste, et ils ne comprennent pas que tu viennes chez eux, surtout avec les gros camions qu'on a.

■ Étienne

On a été obligés d'appeler le ministère des Transports.

■ Aurélie

On avait de la déco en plastique sur le toit d'un camion, en forme de fusée. Ils regardaient ça, ils faisaient: « Roketta, Roketta! »

1. Association humanitaire qui a déjà accompagné les Epsylonn sur plusieurs projets.

■ Loïc

Dans tous ces pays-là, on a vu l'évolution, la construction, les apports de l'Union européenne qui arrivent, en trois-quatre ans.

■ Aurélie

La Serbie, c'est un peu plus chaud.

■ Étienne

On s'est fait jeter des cailloux dessus.

■ Aurélie

Ils n'aiment pas les Français.

■ Loïc

En Roumanie, l'organisation des fêtes pour les enfants, ça, c'était terrible. Et puis on a amené la techno à Vama Veche.

■ Aurélie

Tous les gens à poil sur la plage en train de faire cuire leur barbecue, les pieds dans l'eau. C'est quelque chose que tu ne vois pas en France.

■ Loïc

Des bars partout, la fête vingt-quatre heures sur vingt-quatre. On a proposé nos services dans l'un d'entre eux

■ Mathieu

Il n'y avait pas de monde la première fois. L'année dernière, on a halluciné du nombre de camions qui se retrouvaient là à la fin.

■ Loïc

Après, ça devenait le passage pour le teknival de Bulgarie. Tous les voyageurs se sont retrouvés là.

■ Damien

La première année, pour la mission humanitaire, je suis allé à Bucarest, dans les cités, j'avais vraiment eu une vision glauque de la Roumanie. La deuxième année, je revenais aussi de là, et quand j'ai vu Vama Veche, ça m'a donné une autre vision du pays. C'est bizarre, ça te saute à la gueule. En Roumanie, il y a des gens au bord de la route, la misère, et là, d'un seul coup, tu vois des teufs partout, des gens qui ne crèvent pas de pauvreté.

■ Mathieu

À Bucarest, tu as les petits gamins au feu rouge avec leur pochon de colle. Vama Veche, c'est la côte, c'est l'endroit où les gens ont quand même un peu d'argent. C'était pas la *hype* non plus, un peu plus les années qui ont suivi.

■ Étienne

On a appris à ne pas se plaindre quand on arrivait chez nous, à être contents avec ce qu'on a.

■ Mathieu

À la fin de chaque voyage, on voit ce qu'on va faire ensuite.

■ Étienne

Certains quittent l'aventure, ne s'investissent plus comme avant, ou ils se posent ailleurs. D'autres se sont professionnalisés : sonorisateur, organisateur de spectacles.

■ Aurélie

La moitié des membres se sont sédentarisés.

■ Mathieu

Je bosse comme routier.

■ Étienne

Moi aussi. Pour moi, c'est un boulot de fainéant, c'est bien, je ne veux pas faire autre chose.

■ Loïc

Je suis décorateur-agenceur.

■ Aurélie

Moi, je suis serveuse.

Au sein du sound-system, chacun se spécialise dans un domaine. C'est le cas de Damien (Drone), un des musiciens live du groupe. Il a récemment créé le label d'Epsylonn, « Dune », avec Élie (Acid Ub Dub).

■ Damien

Je pratique la musique électronique depuis 2001, ce sont les copains qui m'ont poussé. Je jouais de la basse et de la guitare, je me suis pété le bras en skate, et ça m'a empêché de faire de la zik, je ne peux plus tenir une guitare. J'avais bidouillé du trash metal avec des groupes.

Les copains parlaient d'acheter des platines, je trouvais ça marrant, le mix m'a fait découvrir la techno. J'avais du mal avec la hardtek, mais en mixant, j'ai bien aimé. La drum & bass et le ragga m'intéressaient avant. J'ai appris avec Loïc et Élie. On était cinq-six à acheter

des vinyles, chacun choisissait ce qu'il voulait. L'apprentissage a pris du temps parce qu'on n'avait pas tilté qu'il fallait caler les disques, on nous l'a expliqué un jour. On allait en soirées, on ramenait des vinyles pour mixer à la maison. On était passionnés. Les sound-systems qu'on voyait en teuf, c'étaient un peu un rêve. On se projetait: « Putain, si on pouvait faire ça ! » Tu avais Oxyde, et les grands frères qui parlaient des Spiral, il y avait des photos, des bouquins etc. On était impressionnés par ce qu'on voyait!

À l'époque, je me suis beaucoup engagé dans les valeurs du mouvement, peut-être un peu trop. Quand je suis entré dans la free party, j'ai découvert un monde que j'avais déjà un peu en moi, ce refus du formatage: tout le monde fait pareil, avec un mode de vie préétabli. Je me demandais à force si les gens qui venaient en free party étaient tous des marginaux. Il y a beaucoup de gens qui se perdent, et moi j'en étais. Ces valeurs, c'est le libre: des soirées ouvertes à tous. Mais il y a une confusion avec le gratuit, ou avec le « on fait ce qu'on veut », avec le rejet de la société. Pendant ces années-là, durant deux-trois ans, je partais en vrille total, j'ai largué mon apprentissage en menuiserie. J'ai repris après.

Aujourd'hui, je me dis que les valeurs de ce mouvement, ce sont juste de jouer de la musique de façon différente, d'obtenir quelque chose de bien réussi, avec un respect de l'environnement et de l'autre, dans des beaux cadres, de se faire plaisir et justement ne pas avoir plus d'engagement que ça: juste trouver ça normal! À un moment, j'ai trop essayé de trouver un sens à ma vie, principalement par les drogues, comme si elles te donnaient une direction, une nouvelle perception. Elles t'aident à trouver ce que tu as en toi, mais elles ne te donnent rien de nouveau. En fait, j'étais toujours en refus de l'autorité, j'avais toujours des embrouilles. J'étais bon à l'école, mais les profs ne me supportaient pas, je ne faisais jamais rien comme tout le monde. En apprentissage, je n'étais pas capable de dire oui à mon chef. La teuf, mes parents ne voulaient pas, mais j'y allais: « Je vous emmerde. » Je trouvais



Départ
pour l'Est,
2005.

Les galères
de la route.

ça bien. Les gens avaient l'air libres, ils semblaient comme moi. Je rencontrais des gens sympas, je nouais des liens.

Il y a eu des *clashes*, je me suis barré pendant un an. On s'est repris la tête, on a viré Loïc. Maintenant, on est tous soudés. Trop de prods, trop dans ma bulle à croire que j'avais eu la bonne vision. Aujourd'hui, je recherche la simplicité: une fête pour la fête. Les pires embrouilles, c'est avec mes meilleurs potes. Les voyages, je trouve ça stressant. Mais ce sont toujours de bons souvenirs. La vie en communauté est assez pesante, mais c'est ça qui est bon. Rien que les colloc dans les camions: tu pars avec tes meilleurs potes, à la fin, ce sont tes plus gros ennemis, ça peut être atroce! Moi, je suis le gosse: mes chaussettes traînent par terre, je suis un peu à l'arrache, on peut tomber en panne d'essence avec moi. Je ne suis pas très prévoyant, et je me fais souvent engueuler.

Ça manque de contacts quand tu es en meute, entre Français. Moi, j'aime être seul, rencontrer d'autres gens. Sur neuf mois de voyage, j'ai dû passer trois mois avec des Tchèques, des Italiens etc., de mon côté.

J'ai commencé à tester les machines quatre-cinq mois après la découverte du mix, avec un logiciel, Rebirth (une TR-808 et deux TB-303 virtuelles). On a commencé à faire des boucles, on a accroché, ça devenait passionnant.

Au bout d'un an et demi, des mecs qu'on connaissait sont venus nous voir, on allait à leurs soirées. On leur a fait écouter ce qu'on faisait en mix, ils aimaient bien, ils nous ont envoyé jouer. Le mix, ça a duré de 2001 jusqu'à maintenant. La compo, ça a toujours été en retrait. Le premier mix qu'on a fait en soirée avec Loïc, c'était au bout de deux ans, on avait bien préparé ça.

On a fait ressortir l'acid techno avec Epsylonn, c'était oublié, même par les vieux, c'était hardtek/hardcore, il n'y avait pas

moyen d'entendre autre chose, on a *clashé* avec les Korriils à cause de ça, c'étaient des super potes. On s'est fait mettre de côté parce qu'on jouait ce style-là, on est devenu limite anti-hardtek. Boumboum à 140 toute la nuit, et le lendemain, on mettait juste un tout petit peu de hardtek/hardcore et c'était fini. On a eu une identité à ce niveau-là, on a relancé en Bretagne la techno et l'electro acid. Ce n'est pas modeste, mais c'est la vérité.

■ Seb, 69db

Epsylonn, j'ai du mal à dire le nom, mais je kiffe ces gens-là ! De 2000 à 2005, j'ai joué assez souvent en Bretagne, dans les boîtes, mais c'était une scène très hardcore. J'ai commencé à jouer un peu du break, et la porte s'est fermée, les gens ne m'ont plus appelé. Epsylonn est arrivé et ils m'ont invité pour une teuf, il y a un an et demi. Pour la première fois en Bretagne, j'ai pu jouer un truc plus lent, trance, techno acid, et les gens ont accroché. Depuis, j'ai de plus en plus d'options qui arrivent de là-bas, parce que les gens ont évolué aussi maintenant, je pense. Il ne faut pas déconner, depuis 93, ça fait dix-sept ans qu'on a le hardcore et la hardtek, dix-sept ans ! Le punk a duré cinq ans en masse, le truc de masse qui dure dix-sept ans, c'est impressionnant, mais pour les gens qui sont là depuis le début, c'est chiant ! Pour les gens qui viennent juste d'arriver, je comprends, mais il y a un décalage.

■ Jeff23

Chez Epsylonn et chez Tomahawk, tu peux retrouver une part d'utopie. Chez eux oui, mais pratiquement que chez eux. Ce n'est pas explicable, j'ai vu comment sont leurs DJ, quand ils jouent, ils sont à donf. Parfois leurs lives envoient une espèce d'innocence autant que d'énergie, une énergie pure qui projette quelque chose et qui fait revivre un peu ces moments qu'on a eus avant. Et Tomahawk aussi a toujours fait ça. C'est la musique qui a réuni les familles, elle a donné à beaucoup de monde la compassion et

l'amour pour pouvoir continuer à faire les choses. Ces gens-là ont un peu pris le relais de ce que l'on a fait au début, je pense, et il y a certainement d'autres sound-systems aussi mais je ne les connais pas. Au début des années deux mille, à la fin des années quatre-vingt-dix, c'était quand même de la merde. Et là, on retrouve quand même une chose qu'il y a eue il y a vingt ans, l'année 1989.

■ Josy

Epsylonn, on les a rencontrés en Tchéquie. Ce n'est pas moi qui les ai connus en premier, c'est ma fille Léa. Elle en avait tellement marre que personne ne parle français que lorsqu'elle les a trouvés, elle ne les a plus lâchés ! Ah, ils sont super, et puis ils étaient jeunes et tous animateurs... Super sympa ! On voit quand même qu'ils sont entre le sédentaire et le traveller, c'est la nouvelle génération, ils sont vraiment entre les deux, c'est marrant, ils sont bien dans leur époque.

■ Damien

Dernièrement, j'étais parti deux ans à Angoulême avec ma copine, mais je bouillonnais, je n'attendais que ça, de revenir auprès de mes potes. Je suis revenu il y a un mois (juillet 2009). Avec Élie, nos camions sont juste à côté, on pense musique tout le temps. Ça bouillonne. J'aime monter des caissons, faire la manut', des boulots à la con. Ça me manquait pendant deux ans.

Le label, c'est avec Élie. Mon ordi avait planté, j'ai mis la zik de côté, je ne faisais que du mix. J'ai racheté un ordi et j'ai fait des compo, j'ai trouvé ça vraiment bien. J'avais accumulé des idées pendant deux ans, je suis arrivé sur l'ordi et j'ai tout vomi. J'ai été voir Élie, j'entendais aussi ses productions, et je lui ai proposé de monter un label. Sortir du son, c'est une continuité dans le délire. On voulait sortir un son différent. On en a parlé à des gens, ils nous ont dit que c'était compliqué, patati patata. Le label existe depuis 2008, on a trois disques. On a appelé les presseurs, on s'est dit qu'on

ferait ça en France, pas en Tchéquie ou ailleurs, je n'avais pas envie, on voulait juste sortir des vinyles. On s'est renseignés pour savoir comment faire pour le mastering etc. On s'est forgé un réseau.

On a financé le label avec Élie, avec nos sous afin d'être complètement libres sur le projet. Le label s'appelle « Dune », mais les disques s'appellent « Epsylonn/Otoktone », pour garder une continuité. C'est nous qui produisons: Drone + Acid Ub Dub, pour le moment. Le but est de sortir les artistes de chez nous, pour ça, j'ai les manettes. Le sound-system, je n'en ai pas les manettes, c'est les « com' » qui les ont, Rabin etc. C'est comme une entreprise, tu as des gens qui décident et les autres suivent. Là, j'ai trouvé ma place. Tout ce qu'on fait, ce sont des rêves qui, au fur et à mesure, se développent. On arrive à des trucs qui font qu'aujourd'hui on peut penser à se professionnaliser. Mais je ne pense pas qu'on se disait ça au départ.

■ Mathieu

Ça fait plaisir d'avoir des gens qui pressent des skeuds.

■ Aurélie

Comme ça, tu peux diffuser de la musique à des gens que tu ne croises pas forcément.

■ Étienne

C'est un truc qui restera quand on n'existera plus.

Epsylonn est un son des années deux mille. Parmi tous les membres interviewés Rabin est celui qui le fait se différencier le plus clairement des pratiques des sound-systems des années quatre-vingt-dix. En effet, c'est lui qui se charge des négociations avec les autorités. Il s'en est fait une spécialité, un métier même, et il en fait profiter d'autres sound-systems. Voici un témoignage d'un genre radicalement nouveau.



■ Rabin

J'ai suivi totalement les histoires sur la loi, parce qu'il y a eu la saisie des Oxyde (avril 2002). On a tous pris une claque, surtout parce qu'il s'agissait d'une *tribe* que tu suivais, que tu respectais. Tout le monde a réalisé en Bretagne que quelque chose avait changé, ils ne pouvaient pas faire de meilleur exemple. On se disait que ce n'était plus possible, que c'était fini. J'étais fou! C'était le début pour nous, on avait plein de trucs à donner. On s'est rassemblés pour créer Epsylonn à ce moment-

là, en 2003. Du coup, il fallait connaître la loi à 200 %, être au contact de l'État. On est allés à la première réunion du collectif Korn'g heol. Le but était de savoir comment faire pour pouvoir continuer. Il y avait des grosses tensions entre ceux qui disaient qu'il fallait négocier et ceux qui refusaient. Moi, j'ai toujours souhaité négocier, j'avais tellement envie de faire, j'avais tellement à offrir! On avait plein d'idées, j'avais envie que ça dure.

On continuait à faire des free, mais deux fois sur trois avec l'accord du proprio du terrain. Mais la fréquentation était autour de mille cinq cents¹, sans faire chier personne. On n'avait jamais de grosse sono, 5 à 10 kW maxi, ça durait trois-quatre jours. Les gendarmes nous connaissaient, ils savaient que ça se passait bien, qu'il y avait une vigilance pour la sécurité, on gérait. C'est souvent de la famille qui prêtait le terrain, donc de temps en temps, leur présence donnait des garanties supplémentaires. La loi ne m'a jamais gêné, on la connaissait, on était nés dedans, on savait que c'était comme ça.

Je suis allé quelquefois au ministère de l'Intérieur pour négocier, notamment à propos des gros tekos. Je n'ai jamais aimé aller

1. Le décret d'application de la LSQ concernant ces rassemblements spécifiait un nombre de participants maximum à deux cent cinquante dans un premier temps, puis à cinq cents par la suite, sous peine de saisie en cas de dépassement.

là-bas, parce que ça ne nous a jamais rien rapporté. On avait envie d'en faire plus, j'ai compris que ce n'était pas au niveau national qu'il fallait gérer ça mais au niveau local. Il y avait beaucoup trop de distance entre un ministère et ta petite teuf du week-end, beaucoup moins entre un maire, un sous-préfet et un capitaine de gendarmerie, qui vont la vivre vraiment.

On n'a fait qu'une seule fête totalement déclarée, en 2006. On ne le regrette pas, parce qu'on a vu ce que c'était. Mais c'est là que j'ai réalisé que j'avais envie de me battre deux fois plus, parce que le cadre de la loi n'était pas bon du tout. En tant qu'amateurs et que sound-system sans moyen, on ne pouvait pas organiser, c'était énormément de boulot et de responsabilité. On ne veut pas faire ça, on veut faire la fête. On n'a rien vécu de cette fête, on n'a rien vu: trois mois de discussion, vingt-cinq personnes qui te suivent sur le terrain pour expliquer ci ou ça. Tu dois réunir tous les services dans la mairie, tu dois justifier quasiment de chaque phrase que tu as écrite dans le dossier, combien de personnes sont prévues pour tel ou tel truc, on te demande d'être ultra carré. On a su le faire, mais je sais pertinemment que ça décourage 90 % des sons. Il faut avoir la capacité de s'exprimer avec un sous-préfet, un préfet, un maire, la DASS qui vient vérifier, la SACEM qui vient te péter les couilles. On n'a pas la patience pour ça. J'étais avec Denis à cette époque-là, et lui, ça l'a saoulé. Au bout d'une heure, quand ça fait huit fois qu'ils te posent la même question, tu te demandes pourquoi ils ne veulent pas comprendre. Il faut leur répéter de différentes manières pour leur éliminer tous les doutes.

■ Étienne

On a eu un drame, lors de la seule soirée organisée, il y a eu un décès. Il y avait dix/douze mille personnes.

■ Mathieu

Arrêter à cause d'un événement comme ça, ça serait un constat d'échec. Le mec se serait pris une overdose chez lui, ça aurait été pareil, ce n'est pas parce qu'il est venu à notre teuf. Et il a pu être évacué comme il faut, on avait géré les accès. Il est décédé deux jours après à l'hôpital, d'une overdose d'héroïne.

■ Aurélie

Il y a eu une fille renversée aussi à Botmeur, et les parents ont porté plainte, on est allés au tribunal. On a eu 1 200 euros d'amende, pour mise en danger de la vie d'autrui.

■ Mathieu

Mais dès que c'est arrivé, on a coupé le son, et on a annulé la soirée.

■ Rabin

À partir du moment où tu as l'accord d'un propriétaire sur un terrain, tu as droit à cinq cents personnes. Si ça dépasse, ce qui a été régulièrement notre cas, *de facto*, tu es en infraction.

Scaër, c'est le premier teknival pour lequel j'ai assuré la médiation, en 2003. J'ai fait tous les teknivals de 2003 à 2006, les teknivals d'été et celui des Trans Off. À chaque fois, j'étais dans l'équipe d'organisation, au sein du collectif Korn'g heol. Ils ont repéré ma trombine, j'ai repéré leurs attentes. À un moment, j'ai voulu arrêter, et puis en fait je me faisais appeler tout le temps. Korn'g heol, ça s'est perdu, c'était vachement dur à gérer : un collectif de sons, c'est informel, il n'y a pas vraiment de vote ou de démocratie, les décisions sont prises d'un côté ou de l'autre, ce n'est pas toujours facile de s'y retrouver. On m'a suscité du côté des sons et du côté de l'État.

Les RG te recontactent toujours deux mois avant en te demandant ce qui se prépare. *De facto*, tu es dedans, ou alors il faut que tu partes loin. C'est chiant, c'est du temps, du stress, tu ne parles que de ça, tu saoules tout le monde. Ça me plaisait, mais ça avait ses limites parce que je n'aimais pas forcément les événements derrière, ce n'est pas ce que je voulais.

Les teknivals, c'est un élément de négociation, mais ça ne nous intéressait pas vraiment. Pendant soixante-douze heures, tu fais flipper la Bretagne entière. Cinquante mille personnes vont débarquer, avec cinquante sound-systems, là où tu leur dis. Les autorités sentent bien que tu as ce pouvoir entre les mains, et que si elles veulent que ça ne se passe pas trop mal, il est préférable de faire pour le mieux. Mais je pense que les teknivals perdaient de leur sens. Ils ont quand même servi à négocier la limite de deux cent cinquante à cinq cents personnes (en 2006).

Pour le dernier teknival, en 2007, à Trémuson (Saint-Brieuc), je voulais faire un illégal parce que Vannes-Meucon, l'année d'avant, super encadré, m'avait saoulé: c'était entouré de grillages avec des flics qui nous tournaient autour en continu. J'avais repéré un terrain, et contacté des sons qui étaient d'accord, sans avertir la préfecture. Ils m'avaient appelé et j'avais répondu que je ne m'en occupais pas. Le week-end d'avant, ils commençaient à craquer, ils m'ont appelé pour me faire voir un terrain. Je suis parti voir. Ils savaient que j'en avais un, ils avaient entendu ça, mais personne ne savait où c'était. J'en avais marre de la façon dont on était traités. Je suis allé voir trois sites avec eux: soit ce n'était pas adapté, soit il y avait une grosse opposition. À trois jours de l'événement, ils m'appelaient encore. Je leur ai proposé de les contacter une fois qu'on serait sur notre terrain, pour qu'ils placent leur dispositif de secours, et de dire qu'ils étaient au courant, pour qu'ils ne perdent pas trop la face. Ils m'ont rappelé une nouvelle fois pour savoir, par rapport au préfet de région. Ils m'imploraient de leur donner le lieu, parce que ça serait un constat d'échec dans le cas contraire,

après trois ans de négociations entre nous, que l'Intérieur n'apprécierait pas. Je leur ai répondu que je n'en avais rien à foutre.

Le jeudi après-midi, les sons commençaient à partir de chez eux, tout le monde était sur les routes. La préfecture a paniqué complet. J'étais encore en train de charger le camion à Quimper, j'avais donné trois points de rendez-vous à trois groupes de sons dans trois départements différents. Jeudi, à 17 heures, l'Intérieur m'a appelé directement pour me dire qu'il fallait faire quelque chose. Ça a duré une heure: « Qu'est-ce que vous voulez? » J'ai répondu que ces teknivals n'allaient pas, qu'ils détruisaient le mouvement, qu'ils faisaient chier tout le monde. J'ai demandé beaucoup plus de liberté sur l'organisation des petites fêtes, qu'on trouve autre chose, et la réunion des quatre préfets de Bretagne en même temps, avec des représentants, Place Beauvau. Mon interlocuteur a accepté et il m'a dit d'aller à l'aéroport de Saint-Brieuc, qui venait d'être réquisitionné. Je n'étais pas d'accord: c'est un aéroport en service, il faut arrêter les gens qui bossent, démonter toutes les lampes. Ce n'est pas du tout ça, la teuf. Là, on bouscule un lieu de travail. Le teknival a été horrible: mauvaise gestion de la préfecture et de la sous-préfecture: des personnes incompetentes. Tu leur expliques que ça bouchonne, qu'on va être dans la merde dans une heure, une fois, deux fois, trois fois, tu dois appeler l'Intérieur directement parce que personne ne t'écoute. Ce manque de confiance, après des années de médiation, me saoulait, je savais que j'avais de l'expérience, et que je ne disais pas les choses pour faire chier.

C'est là que je me suis rendu compte qu'il fallait créer une asso avec une identité clairement définie. Avec deux amis, Christophe et Sam, on a créé « Techno-tonomy ». Le but est d'accompagner et de donner un coup de main aux sons qui veulent. Quand je leur parle aujourd'hui, on est reconnu, on m'écoute. Pendant un an et demi, l'asso était bénévole. Le Conseil général du Finistère, au premier multisons qu'on a fait, a trouvé ça génial. Un jeune m'a questionné pour savoir pourquoi on ne demandait pas de subven-

tions alors que tout le monde le faisait, surtout dans le domaine des festivals payants. Les secours imposés par l'État pouvaient presque être le truc le plus facile à se faire payer, par exemple : « Restez gratuit, mais démerdez-vous pour être autonomes, parce qu'ils vont finir par vous serrer la vis au bout d'un moment. » J'ai refusé, ça me saoulait. Les gens me disaient que j'allais être salarié de l'État. Je n'ai surtout pas voulu mélanger avec Epsylonn. La région Bretagne a rappelé derrière pour me proposer un emploi-tremplin, et je suis finalement dans ce cas depuis mars 2009.

Je n'ai pas encore fait le bilan dans ma tête. Je n'ai pas le recul pour savoir si je vais continuer. Mais ça a permis de faire tomber plein de tabous entre la population et le mouvement. Les sons m'appellent quand ils ont un souci et je suis là. Pour les problèmes avec les flics, les problèmes de saisie, on fait les lettres ensemble, je les accompagne au tribunal, il n'y avait pas ça avant. J'essaye de donner mes conseils, ça vaut ce que ça vaut. Les mairies m'appellent parfois pour me demander aussi des conseils. Ces petits coups de pouce ont du sens. Il y a huit multisons par an en Bretagne, tu ne peux pas assurer ce rôle si tu as un boulot à côté. Ça me prend tout mon temps, je passe mon année à tourner en Bretagne. Parfois, je rate des déplacements Epsylonn, ça me reste en travers de la gorge, mais je sais qu'il y a plein de gens qui ont envie de continuer dans ce mouvement. Ils ont des choses à montrer, si je peux les aider, ça me fait plaisir. Ce n'est pas pour Epsylonn que je le fais mais pour tous les sons.

L'idée de départ des multisons, c'était que les sons qui posaient appartenaient au département. J'ai exposé ça aux institutions quand elles me demandaient comment on allait faire pour maîtriser les événements : un par département, avec les sons du département, c'était l'année un, 2007-2008. On arrive à l'année deux, 2008-2009, et là, on mélange. On a fait des réunions avec tous les sons de l'ouest pour se mettre tous d'accord. On a aussi suivi l'illégal des Trans cette année. Notre boulot est d'accompagner, légal ou pas,

de filer un coup de main, une logistique. Je n'ai pas de comptes à rendre, je ne suis pas payé pour mettre les gens dans la légalité, j'ai créé une asso subventionnée dont le but est d'accompagner les sons, c'est tout. On a des sons qui appellent de toute la France.

Ma vision de teufeur : ce changement m'enlève ma liberté. Je me fais contrôler à l'entrée et à la sortie, c'est ce que je voulais éviter. Mais je retrouve toujours la musique, le partage et les rencontres. Ma vision de sound-system : j'ai toujours voulu faire ce genre d'événements parce que ça permet à beaucoup de sons qui n'ont pas nos contacts ou nos voyages de pouvoir s'exprimer. Certains sons bossent pendant un ou deux mois à l'avance pour préparer les multisons, qui leur donnent la possibilité de mettre tout leur son sans risque. Ça me fait plaisir pour eux. Si on ne veut pas y aller, on n'y va pas. Il y a huit événements, ce qui permet d'évo-luer, de se montrer, d'élargir son public, pour moi, c'est important, sur les petites fêtes, le public ne se croise pas beaucoup. Le plus gros point positif est que les multisons ont remis en route les connexions et les réseaux. Tout le monde se rencontre.

Ils essaient toujours plus de réduire. Dans certains départements, comme dans le Finistère, ils prennent leurs responsabilités, ils diminuent par trois le nombre de keufs, ils ne mettent plus de barrières, la fête est belle. Mais dans d'autres comme dans les Côtes d'Armor, les rapports sont toujours très tendus. Bien entendu, beaucoup organisent sans notre aide, en Bretagne. En général, les sons appellent s'ils ont une couille, après la fête. Le but de l'asso est de disparaître d'ici un an ou deux, que les autres sachent faire à leur tour. Ça a toujours été clair pour moi.

Chacun a un rôle. Je ne fais plus de musique. J'ai trouvé mon plaisir dans autre chose. On se fout pas mal de moi, dans l'équipe : « le PDG », « le directeur ». Mon rôle est tout le travail de la préparation, de l'organisation. Je vis à fond chaque geste, chaque échange. Ça fait grandir la troupe.

Une partie des Epsylonn/Otoktone a pris la route en octobre 2010, pour un nouveau voyage.

■ Aurélie

Pour le prochain voyage qu'on veut faire, autour de la Méditerranée, en Israël, au Liban, on a envie d'apporter la fête à des gens qui en ont besoin. On a envie de leur faire découvrir notre univers et de partager notre plaisir.

■ Étienne

On bosse pour se préparer pour l'année prochaine : faire le tour de la Méditerranée. On veut aller jusqu'en Jordanie, passer en Égypte. On est sur un an de pause. Chacun bosse pour se mettre un peu d'argent de côté, et on fait des fêtes ou des prestations pour le sound-system.

■ Loïc

On a un compte associatif.

■ Damien

Chacun subvient à ses besoins et l'asso, c'est pour le groupe.

■ Loïc

Je suis sur la préparation de ce voyage, qui va durer six mois, au moins. Ça fait quand même quelques années qu'on bouge, rien que pour le voyage en lui-même, et puis parce qu'il y a la vie en groupe. On reste tout le temps en famille, tu n'es pas perdu, c'est une sécurité, une façon de changer de décor sans changer de contexte.

On veut faire la fête aussi avec d'autres gens, partager. À force de faire des tours à l'étranger, on a rencontré des gens qui sont

devenus de bons amis, et qui depuis nous facilitent les orgas, pour la com'. On veut amener du bonheur. On a fait rêver un ami roumain, à jouer de la musique pendant quarante-huit heures. Depuis, il s'est mis à voyager aussi. Il nous rejoint à nos fêtes, même en France, il se fait son tour d'Europe en stop.

On a un camion pour la sono, et des coffres dans les autres camions, pour trimballer du matériel médical, informatique et scolaire, pour les pays que l'on va croiser, comme le Liban. Annabelle, qui a lancé A-Galon, fait des recherches pour savoir les besoins dans tel ou tel pays. Elle se renseigne sur ce qu'il est utile d'amener.

Je projette plus tard d'aménager des camions, type camping-cars. Mais à propos des habitats nomades, je m'intéresse aussi à la conception de dômes géodésiques. Aujourd'hui, il y a de plus en plus de personnes qui vivent en camion, ou en yourte, par exemple. Les gens ont besoin de bouger, parce qu'il n'y a pas beaucoup de travail. Aux États-Unis, c'est le cas. Les personnes vivent en camping-car ou en caravane, le contexte économique favorise ça. Et puis le mouvement tekno a grandi, il y a de plus en plus de teufeurs. Le *van* pour vivre dedans et se barrer, ça fait partie aussi de cette culture. Je pense que le mouvement grandit toujours plus.

■ Benji

Chez les Epsylonn, j'ai rencontré un idéal quasiment utopique tel que je le connaissais avant. Les Teknokrates m'avaient amené la tribu tekno, mais cela manquait de philosophie, d'utopie, il y avait trop de Paris. Les Epsylonn ne cherchent pas à rattraper quelque chose de mort, ils font, c'est tout. Ils y croient comme les Spiral y croyaient, il y avait un message. Il faut un discours, il faut quelque chose, et dans le discours de Loïc, par exemple, je sens ça, et c'est bon.



MONGOLIA EXPEDISOUND

Après l'African Expedisound, Mark souhaite poursuivre l'aventure du voyage. Il suscite une autre caravane de camions qui part l'été 2006, vers l'Asie cette fois, au cœur de la Mongolie.

■ Mark

Quand je suis rentré d'Afrique, j'étais malade. Je me suis soigné et j'ai fait la SAE en tant que technicien son, puis je me suis barré en Mongolie, en solo. La base du projet que j'ai élaboré après ce voyage était de partir là-bas pour donner un coup de main à l'orphelinat d'Oulan Bator. Au début, c'était même plutôt à l'hôpital gratuit pour les pauvres et à une asso qui s'occupait des orphelins, des tout petits. Finalement, ça s'est fait avec l'orphelinat. Je me suis bien bougé pour que ça arrive. Pour réunir l'équipe, ça s'est fait au *feeling* et dans le temps. Avec Mrik, j'étais déjà parti en Afrique, Franck avait monté les Teknokrates, et puis le reste, ce sont les rencontres.

Bien sûr, tu peux envoyer tout en container, prendre l'avion, te télescoper du jour au lendemain dans autre chose, mais je n'aime pas ça. J'ai toujours aimé les camions, j'aime l'objet. C'était un nouveau périple à faire, ça faisait partie intégrante de ce que je voulais vivre. Je vais continuer à bouger en camion parce que j'aime la route, rouler, prendre du temps, découvrir tous les paysages, les gens, les cultures, les langues. C'était magnifique, cette route traversée en Russie, en Sibérie! C'était magique! En fait, ça me rappelait les cours, petit: le grand mur de l'est comme quelque chose où je ne devais pas aller, et j'ai adoré ça!

■ Mrik

La Mongolie, j'en sors tout juste! En 2005, Mark m'a harcelé, motivé puis convaincu de le suivre. On était pratiquement restés en contact tout le temps après l'Afrique. Il a commencé à me parler de son projet un peu fou, de partir là-bas. Au début, j'ai dit non, car le label grandissait et que je ne voulais pas tout arrêter, mais en fait, après trois ans sans voyage, l'envie trop forte est revenue! C'était un projet assez gros à gérer, l'équipe se devait d'être solide. Contrairement aux autres voyages, celui-là était préparé et nécessitait plus de fonds: organisations d'événements, location du son,

recherche de dons, démarchage auprès des écoles et des mairies. On a fait du bruit, mais c'était nécessaire pour récolter ce dont on avait besoin. Le financement du projet vient de nos deniers persos, des loc de son, d'une partie des ventes des CD du label, des dons (une Anglaise a filé 5 000 euros!). Sur une année de récolte et de taf, on a eu de quoi payer l'essence aller et retour. Le reste, c'étaient les économies de chacun, le chomdu, le RMI etc. Les camions appartenaient à Mark, il les a mis à dispo du groupe.

L'équipe a été composée principalement par Mark. Nous n'étions que quatre à vraiment avoir vécu la route en groupe. Disons que c'étaient d'abord les pôles nécessaires qui ont été choisis. La mécanique, avec Lanterne. Au top! Le gars qui te sort de la merde de partout avec un couteau suisse. Ensuite, cela dépendait des besoins. J'ai aussi conseillé à Mark d'autres personnes, des photographes, Tetaar, qui fait partie du label depuis le début et qui est bon techniquement en son. Bien sûr, tout le monde voulait venir avec ses compagnons. Nous étions deux à avoir participé également à l'Afrique.

La vie en communauté, quand tout le monde s'entasse dans les véhicules, ce n'est pas top : le fait d'être loin de chez soi, de perdre ses petits repères, ses habitudes, peut poser souci. On quitte aussi un statut social qu'on ne retrouve pas forcément dans le groupe, l'âge et l'expérience peuvent aussi jouer, et puis certains peuvent estimer que d'autres ne s'impliquent pas assez. On peut être reconnu et apprécié par rapport à ce que l'on fait en France, par rapport à une appartenance, mais quand on n'est qu'avec des gens qu'on ne connaît pas forcément, ce n'est plus pareil. Bref, on peut vite tomber de haut!

Le projet de base était d'amener du matériel à l'orphelinat d'État d'Oulan Bator, et de rester sur place pour partager un peu de temps avec les gosses au travers d'activités sportives et culturelles, sur une période de deux mois. Les deux autres mois étaient destinés à la découverte du pays.

■ Mark

On a galéré douze jours à la frontière russe, pour comprendre ce qu'ils voulaient. Il n'y avait aucun effort de leur part, les équipes tournaient toutes les sept heures. Heureusement qu'on avait un contact avec Pauline, une Franco-Russe qui vivait à Saint-Pétersbourg, et qui nous a bien aidés. On a laissé une caution pour tout ce qu'on avait emmené en Mongolie (vêtements, couvertures, chaussures etc.), mais on l'a récupérée au retour. Ils pensaient qu'on voulait le vendre en Russie, ils ont donc scellé le camion. Après, oui, les flics t'arrêtent et essayent de te taxer. Boris avait emmené du vin français pas cher et ça nous a sauvé la mise, Mrik a donné des K7, enfin, on s'est débrouillés. Une anecdote: je me fais arrêter à un poste frontière (avant chaque grande ville), je suis le flic, il me tend sa casquette et me fait signe de souffler dedans: il était en train de me faire son alcootest! Pareil avec une feuille en papier à rouler en cône...

■ Mrik

Les Russes sont mortels, j'adore! Plus on descendait et on quittait les villes, plus ils étaient sympathiques, curieux et accueillants. On a commencé par Saint-Pétersbourg. Ce n'était pas la route, mais on avait des contacts là-bas. On devait jouer sur place dans une ou deux soirées et faire quelques dons à une asso pour des gosses, mais on n'a pas pu car il était impossible de rentrer des dons en Russie. Certains sont allés à Moscou, mais les camions ont contourné. C'est ensuite en Sibérie que l'on a été obligés de traverser des villes, mais sans encombre. Enfin, rien de dramatique: un poil de mécanique.

En ce qui me concerne, un des objectifs qui m'ont fait participer à ce projet était également la réalisation d'un deuxième opus dans la série Expedisound. L'occasion était trop évidente pour passer à côté de ça. Mais dans ma tête, l'objectif principal était surtout de s'occuper des gosses. J'ai vraiment tenté de mettre de côté cette partie « musique » pendant le temps passé à l'orphelinat, mais je

n'y suis pas tout à fait arrivé, puisque l'on a mis en place avec Tetaar un atelier musique : chant et enregistrement avec les minots. Chacun devait organiser un atelier et le nôtre a été principalement celui-ci. Je voulais dissocier le travail perso pour le label et mon implication dans le projet de base, je ne partais pas pour tirer la couverture pour le label, mais pour agir au profit des gosses. Mais j'ai pu concilier les deux sur place ce qui est plutôt positif. À côté de ça, c'était cool de faire du ballon prisonnier, du foot, du cricket, des projections etc., de les voir essayer de donner le meilleur d'eux-mêmes, de les mettre en confiance, de leur montrer qu'ils sont capables de réaliser de belles choses. Ce sont pour la plupart des enfants sans famille qui n'ont jamais été encouragés ou supportés. L'orphelinat a été un moment intense et difficilement descriptible, regarder le départ dans le film de Lolo me fait toujours monter une émotion difficile à contenir. Les meilleurs souvenirs de Mongolie, c'est bien avant tous les autres le temps passé à l'orphelinat. C'est en tout cas ce qui a été le plus enrichissant personnellement et le plus marquant et qui procure le plus d'émotion quand je me repenche sur le projet.

Sinon, comme à chaque fois, ce sont les rencontres qui restent en tête : la rencontre avec Altaï-Khangai, les musiciens, leur approche et leur compréhension de la musique. C'était juste après l'orphelinat, quand on est partis pour découvrir le pays. J'ai pu activer à ce moment-là le début du travail pour le label. Mais les enregistrements des enfants et le temps passé avec eux figurent également dans la *sound bank* qui a servi au Mongolia Expedisound. Je voulais utiliser l'expérience africaine pour ne pas tomber dans les mêmes travers et faire ça au mieux.

■ Mark

Les journées avec ces mêmes font partie des plus beaux souvenirs, leur sourire, celui des profs, des cuisinières, leurs larmes aussi le jour du départ de l'orphelinat.

■ Mrik

Un autre moment merveilleux fut la rencontre avec une famille en pèlerinage dans le lieu-dit « Les pierres qui chantent ». Nous avons partagé nos repas et chanté une bonne partie de la nuit avec eux sous un ciel étonnamment étoilé et bas. Dans ce lieu, il était dit que des pierres traversées par le vent laissaient s'échapper des sons, mais c'est en fait lorsqu'on les choque que ces pierres génèrent des sons métalliques comme des cloches, avec une multitude de hauteurs en fonction de la pierre percutée. Cette soirée a vraiment été un échange profond avec des gens rencontrés sur le moment, spontanément. En fait, les Mongols chantent tout naturellement, tout le temps. Après les avoir longtemps écoutés dans leurs chants tellement envoûtants, ils nous ont demandé nous aussi de leur faire part de notre culture à travers le chant. Je n'en dis pas plus... Catastrophique de notre côté! Les références qui ressortent à chaque fois: Brel, Renaud et d'autres que je préfère ne pas citer, pfff... On s'est retrouvés dramatiquement dénués. Heureusement que Bobo a un peu représenté!

■ Mark

Ils ont chanté pour nous une bonne partie de la nuit: une de ces rencontres magiques! On ne savait pas chanter, on a essayé, c'était plutôt rigolo...

■ Mrik

La free party a été un grand souvenir aussi. Plus chaotique, mais là encore avec un contraste incroyable, avec des cavaliers sur le dance floor. Et puis les Hells Angels du coin qui arrivent tous feux allumés (il y a 1 000 km de goudron en Mongolie), le moteur à donf! Des Mongols bourrés qui foutent le bordel! Ça a mis un peu de temps à se mettre en place, mais c'était assez marquant. Quelqu'un nous avait filé un spot, on y est restés une semaine avant pour s'installer tranquillo. Quelques flyers ont été distribués dans les *guest*



Mrik et Tetaar
en séance
d'enregistrement
avec
Althai Khangai
sous yourte.

Free party
surréaliste
en Mongolie.

houses, des affiches en ville, on a prévenu les connexions que l'on avait depuis notre arrivée, mais il n'a pas été fait de demandes spécifiques. Je pense que le but était de se faire plaisir avant tout. On était un peu en manque de son. Il fallait absolument utiliser notre matos. L'idée était de partager un moment avec le plus de monde possible, de faire découvrir la musique que l'on aime et si possible de donner l'opportunité à d'autres musiciens de nous faire découvrir la leur.

■ Mark

J'ai un excellent souvenir de notre *party* pirate : les faux flics (ils ont essayé de prendre un Français qui était là pour l'emmener et probablement le tabasser. Finalement, d'autres Mongols s'en sont mêlés et ils ont fini par régler ça entre eux), le dance floor le plus surréaliste de toute ma vie : les *bikers* mongols avec de fausses Harley, la Cadillac japonaise, l'Irlandais avec sa 250 (c'est un mec qui était arrivé en Mongolie comme ça en passant par un périple hallucinant, et qui a débarqué à la fête au milieu des steppes), des chevaux, les Mongols en tenue traditionnelle en train de faire de la lutte pendant que tu mixes. On a fait comme pour chez nous : flyers et rencontres. C'était la première fête libre et gratuite en Mongolie, et on a vraiment bien rigolé dans un endroit magique.

■ Mrik

Le voyage dans son ensemble est un pur souvenir, marqué par la traversée de paysages exceptionnels, la découverte d'une culture, d'un mode de vie en train de disparaître. On a eu de la chance d'avoir pu vivre ça.

■ Mark

Et puis tous ces arrêts dans des coins plus magiques les uns que les autres, les bouffes autour d'un feu, le lac Baïkal, la gavage de

sable du désert de Gobi, Pascal en train de faire « Priscilla, folle du désert », habillé en *drag queen* au milieu du désert de Mongolie, et aller louer un chameau blanc à des Mongols qui probablement le raconteront pendant cinq générations tellement c'était surréaliste.

■ Mrik

Le retour fut très difficile, mentalement et physiquement: on n'était plus que cinq (sur les quinze du départ), il n'y avait pas de chauffage dans les camions, des pannes, des routes plus que difficiles, le froid (-10 °C), constamment, des trajets de dix heures pour faire 250 km maximum: vingt-quatre jours pour traverser la Russie! C'était un peu dur, sur le coup. Le gasoil gelait, on a coulé un piston, qu'on a pu faire réparer. Pour le gasoil gelé, un peu de super et ça dégèle! On s'est fait voler le groupe électrogène, c'était un peu épique!

Je suis assez content de l'avoir fait, j'ai l'impression d'avoir vécu le voyage jusqu'au bout, avec tout ce qu'il comprend, et pas seulement prendre ce qui est cool et de me barrer ensuite pour éviter le truc chiant. C'est important de vivre l'aventure jusqu'à sa fin, tu en tires une satisfaction personnelle. Et tu assumes le rôle que l'on t'a confié, c'est-à-dire ramener le matériel qui a servi à faire tout ce que l'on a fait sur place. On est rentrés en octobre/novembre 2006.

Je suis retourné en Mongolie pour un mois et demi en 2008. Le fait d'avoir pu le faire et de revoir tous ces gosses, les musiciens, et de continuer le travail sur l'orphelinat encore aujourd'hui maintient l'émotion et le lien. La petite scission du groupe après le voyage s'est faite sur un point majeur: une partie voulait continuer le travail avec les enfants, et l'autre voulait créer un groupe de diffusion de spectacle, de loc de son etc.: la Wavefarm. Nous avons continué à trois le travail sur l'orphelinat. Franck part à peu près deux fois par an pour de l'importation de yourtes et il en profite pour continuer à aider les gosses, à payer des études et à acheter

un peu de matos, *via* les fonds de l'asso qui sont générés par la vente de CD, de DVD et les droits. Les deux autres, Karine et moi, nous sommes repartis en 2008 pour le festival Hos Ayas (ainsi que Tetaar qui était avec nous lors du premier voyage). Je m'occupe du son. J'ai profité du voyage pour montrer à tout le monde ce qui avait été fait avec leur image, leur musique. C'est très important pour moi, je n'étais pas arrivé à le faire avec l'Afrique.

Je suis arrivé pour la première fois à concilier des notions d'utilisation de musiques et d'images dans un schéma de production et de vente alors que tous les droits continuent à tomber dans la poche des protagonistes, ils continuent à aider l'orphelinat. C'est au-delà de réaliser un album qui a été le plus difficile à faire de tous. Les musiciens de là-bas ont eu des contrats au même titre que les autres artistes du label, c'est-à-dire un pourcentage sur les ventes. Idem pour l'orphelinat : toute vente du DVD et du CD audio donne droit à des *royalties* qui reviennent à l'association Watch your back, qui a permis de financer l'achat de matelas pour les gosses, de faire des travaux dans l'orphelinat des tout petits, et également de payer l'université pour certains des plus grands.

Depuis mon retour, mon activité unique, actuellement, est focalisée sur le label I.O.T. Records. Il a été créé en tant que structure réelle en 2004, suite au voyage en Afrique. À ce jour, le label a fusionné pour participer à la création d'une coopérative culturelle. De nombreuses personnes nous ont suivis pour, je l'espère, développer un outil totalement adapté aux changements que le monde musical est en train de vivre, et surtout pour nous permettre d'accompagner au mieux des artistes de tous les horizons et styles musicaux. Le label ne m'avait jamais fait manger, pendant toutes ces années, j'ai toujours bossé à côté. Depuis janvier 2010, cette activité de production me file un salaire, en raison de cette fusion.

Je ne mixe plus du tout, je n'ai plus le temps et j'en ai moins l'envie. Plein d'autres font ça mieux que moi. En revanche, je

collectionne toujours les disques vinyles. J'aime vraiment ce que je fais aujourd'hui. J'ai besoin de la stabilité que m'apporte la sédentarisation. J'ai vécu beaucoup de belles choses, mais réussir à diffuser des artistes et une musique de qualité en l'améliorant toujours est un challenge qui me plaît assez. Je repartirai pour de longs voyages, ça, c'est sûr et certain, je ne pourrais pas m'en passer, mais uniquement une fois que j'aurai fait ce que j'ai à faire ici. Une fois que j'aurai considéré que le label représente un gage de qualité et que je pourrai passer le bébé à d'autres. Là, je retournerai découvrir tout ce qu'il reste à découvrir. Mais j'ai toujours sous le coude la série Expedisound, et si je ne dois garder qu'une chose, ce sera ça.

Le China Expedisound implique beaucoup de monde dans les étapes de production, mais pas dans l'action en elle-même. Le plus difficile est de faire le pont avec tous les interlocuteurs chinois : un groupe de quinze musiciens et un vidéaste. C'est assez compliqué avec le suivi des contrats, mais ça se gère. Sinon, c'est principalement Raff et moi qui bossons sur l'architecture, appuyés par plein de monde qui donnent un coup de main. Ça reste encore une fois un projet coopératif et c'est ce que doit être Expedisound.

■ Raff

Avec ma copine on a vécu pendant neuf mois en Chine pendant qu'ils faisaient l'expédition en Mongolie, il y a trois ans. On est partis en transsibérien pour continuer sur l'esprit traveller. L'idée était de voir le pays et de survivre en jouant à droite et à gauche. J'avais déjà un plan pour jouer à Pékin avec Simon et Virginie, et un autre pour jouer à Hong-Kong, que je n'ai pas pu faire à cause de mon problème d'oreille. Avant de partir, comme ma copine est branchée art



contemporain, elle a regardé les possibilités de résidences artistiques. On en a trouvé une de six mois, quasiment nourris et logés en milieu rural, avec aussi des activités sociales. Ça nous correspondait parfaitement, c'était le cœur. On a proposé des performances vidéo et audio là-bas, pendant la résidence, ainsi que de la sensibilisation à l'environnement. J'ai enregistré un groupe traditionnel. On prévoyait déjà un projet « China Expedisound » avec Mrik et I.O.T. Records. C'est aujourd'hui quasiment fini. On est au-delà de la scène electro, il y a un CD avec le groupe trad, un documentaire sur eux fait par un vidéaste chinois qui est devenu un pote, une compil electro et des bonus vidéo faits avec ma copine. Perso, c'est le plus long projet de ma vie, je l'ai commencé il y a trois ans. C'est une sorte de multi-reconversion : je suis passé au montage vidéo, à la prod, aux traductions etc. Je bosse à mon rythme, je ne peux plus faire de musique trop longtemps. Heureusement qu'il y a une bonne équipe, on a su recréer une communauté éphémère autour de ce projet, même si les membres sont distants de plusieurs milliers de kilomètres !

■ Mrik

On organise de temps en temps quelques fêtes depuis trois ans. À chaque fois, ce sont de pures soirées où tout le monde se retrouve après une année où chacun a bossé. On fait moins de fêtes, mais tellement plus agréables et chaleureuses ! Ces dernières années, c'est pratiquement une ou deux par été, et à chaque fois, c'est le bonheur. Il y a toujours un noyau, bien sûr, qui a le son et qui donne le ton, ou en tout cas la motivation. Depuis ces dernières années, ce sont les Drop in Caravan qui transmettent tout ce que l'on a appris, dans le son et dans la manière de le faire. Ce sont d'ailleurs tous ceux qui sont en Amérique du Sud actuellement : Tone Yo!, MM, Fax, Coco, SkimFish, et les Twins, pour ne citer qu'eux.

■ Ivan

L'été 2008, je suis parti dans le bus de Jerem avec Drop in Caravan au Boom Festival, au Portugal. On a eu des pannes sur la route, on a fait une étape à Boudrac pour réparer¹, c'est là qu'on a chargé le sound-system. C'était une bonne expérience avec Jerem, c'est quelqu'un que je connais et que j'apprécie bien. J'en ai eu un peu marre au bout d'un moment: trop de monde qui gravite autour, trop de fêtes, tu oublies un peu tout. Mais c'était un bon esprit, l'after du Boom a été une super fête. On est allés au Boom avant. Le Fuck Boom était un cauchemar, de l'autre côté du lac: un endroit où tu ne rêves surtout pas d'être, que des Français, une musique horrible! Je voulais voir de la déco, des trucs qui pètent, de la bonne humeur, des couleurs! Ça ne coûte pas si cher: 70/80 euros. Pour ce que tu as, ça vaut le coup quand même, pour l'organisation, pour le nombre de jours, pour les scènes de tous les styles, pour le nombre de dance floors et de chill-out, pour voir des décors comme tu n'en verras jamais ailleurs. L'after s'est vraiment bien passée, beaucoup de gens sont venus. C'est une bonne histoire, on n'a pas été emmerdés par les flics. On s'est dit qu'il y avait encore moyen de faire des choses au Portugal.

■ Mark

Aujourd'hui, je bosse à fond sur la Wavefarm que l'on a montée au retour de Mongolie, basée à Tours: presta, montage de chap, organisation de fête, festival, transport pour d'autres compagnies de spectacles. J'ai racheté un vieux corps de ferme que l'on réaménage doucement mais sûrement. J'en avais marre de partir et de revenir pour à nouveau tout recommencer. Là, au moins, on a une bonne base. En fait, je continue la même chose dans un cadre plus tranquille, tout simplement. Et puis la famille s'est agrandie, donc je fais aussi ça pour elle. Je suis papa d'une petite fille de quinze mois. J'habite en yourte pour l'instant. J'ai quitté mon camion

1. À Boudrac, dans la région toulousaine, se trouve une maison occupée par les Foxtanz depuis plusieurs années.

mais j'en ai acheté un nouveau plus grand pour faire une chambre pour ma pépette et on repartira en voyage le plus vite possible dans un nouveau cadre.

Je suis assez content du bilan de ces vingt dernières années. C'est plutôt sympa de remonter le temps. Je n'ai pas de nostalgie, mais c'est bien de se remémorer tout ça. Une chose est sûre : le moment où je suis né a favorisé le fait d'avoir pris ce chemin. J'en parle avec Marie, ma femme, qui a dix ans de moins que moi et qui n'a pas le même vécu. Elle aurait aimé connaître ce type d'aventure avant. J'ai bougé pas mal, j'ai suivi, j'ai participé, et puis j'ai fini par faire les choses que je voulais réaliser moi-même.



LA VILLA

Depuis le début du mouvement free en Angleterre, la culture squat a revêtu une grande importance. Elle existe depuis fort longtemps dans l'Europe des free parties, antérieure, parallèle, et parfois totalement indépendante et hermétique à ce mouvement. Mais en raison des points communs dans les pratiques, il n'est pas étonnant que des contacts forts se soient parfois noués, voire que certains acteurs du mouvement se soient par la suite investis dans ces lieux après une longue période de nomadisme.

Certains lieux largement fréquentés dans les années quatre-vingt-dix restent en mémoire, comme le CAES à Ris-Orangis (Centre Autonome d'Expérimentation Sociale, squatté depuis 1981), qui a accueilli UFO pendant des années, mais aussi beaucoup de collectifs de passage de toute l'Europe; le Color à Marseille, un squat ouvert par des sound-systems tekno, où stationnaient les Sound Conspiracy et les Kamikaze; la Cascina en Italie, à Milan, lieu de passage obligé des voyageurs pendant de nombreuses années.

Dans les années deux mille, les exemples ne manquent pas de cette liaison forte entre les deux cultures. Un lieu remarquable s'est illustré à Rennes: la Villa Monbroumpff. Elle a accueilli et accueille encore de nombreux acteurs de la free party (aujourd'hui au « 48 », un nouvel espace). On y a vu de grosses fêtes libres avec de nombreux musiciens électroniques et de fructueuses collaborations avec d'autres univers: celui du cirque, du théâtre, de la danse etc. L'histoire de ce lieu débute en 1997, alors qu'une dizaine d'artistes de rue squattent un bout de bâtiment dans une friche industrielle, à cinq minutes du centre-ville. Historiquement, il a accueilli quelques années plus tôt les premières free parties bretonnes. C'est un hasard, car les personnes concernées ne sont pas sensibles à cet univers. Une association loi 1901 y est créée: « L'Élaboratoire ». La ville de Rennes finit par leur laisser cet espace de création pour un loyer peu élevé.

En 2000, le groupe décide de squatter un lieu privé, un ancien garage poids lourds situé tout proche, au bout de la rue, où ils vont vivre en caravanes. Ils l'appellent alors « la Villa Monbroumpff ». La mairie ne réagit pas. Peu à peu, timidement d'abord, l'univers de la tekno libre va fréquenter le lieu, à commencer par Benji, puis Gab, Kristof et bien d'autres, comme Jerem et Lucka. Certains sound-systems vont parfois s'y arrêter aussi, le temps d'une étape.

■ Benji

Après 2000, j'avais très envie de travailler le métal. D'hiver en hiver, au Maroc, on a passé beaucoup de temps chez les forgerons.

À la fin, je faisais des dessins, je leur faisais construire des choses. Ça a germé petit à petit. Lors de la séparation des Teknokrates et de l'abandon de notre lieu à La Rochelle, chacun est parti de son côté. Dans ma tête, j'avais conservé cette envie de construire des grosses structures pour la free, j'avais goûté à un truc qui me plaisait trop et j'avais envie que ça aille plus loin. Je me suis séparé de ma copine et je suis allé sur le terrain de Rostrenen. J'avais pour but de monter des structures, il y avait encore des utopies, je voulais continuer. En 2000-2001, j'ai refait mon nouveau camion.

On était devenus des gros siphonneurs de gasoil. À la base, on n'était pas partis pour aller voler les gens mais pour l'aventure et la liberté. C'était la grosse réflexion : si on est vraiment des voyageurs, il faut que l'on ait quelque chose dans nos bagages qui nous permette de gagner des sous pour poursuivre. Je pensais à une sorte de métier, à quelque chose de plus sérieux, mais toujours uniquement dans l'underground. J'ai appris à souder, on est partis sur l'histoire de la fabrication d'un dôme métallique.

On s'est retrouvés à Châteauroux pendant un an et demi pour faire des sous pour le projet en achetant des camions et en les revendant, pour nous préparer. À ce moment, j'ai quitté les voyages et les fêtes, je retrouvais une certaine sédentarité sur un lieu de vie avec des gens du cirque. Ça m'a fait du bien parce que je voyais un autre cercle social qui vivait comme nous, mais qui bossait du matin au soir, qui développait une activité artistique. Au bout d'un an et demi, on avait fait des sous, mais on n'a pas mené le projet à bien. En revanche, là-bas, durant l'année 2001, j'ai appris à souder, et j'ai réalisé la pyramide de feu, une de mes premières structures.

J'avais quitté le milieu underground tekno, mais pas dans ma tête : je savais que j'allais le retrouver un jour. Le besoin de participer à l'organisation de fêtes était devenu super fort pour moi, je m'en sentais la responsabilité, je voulais apporter les choses

qui manquaient. Mais d'un seul coup, ça s'était arrêté après Teknokrates, de la même manière que le projet du dôme s'essouffait à ce moment. C'était un peu dur pour moi !

En 2001, après avoir passé quelques mois chez Gino à Cergy-Pontoise, j'ai débarqué à Rennes, à la Villa. J'ai rencontré des heureux squatteurs et j'ai halluciné sur le lieu. La petite dizaine d'artistes de rue m'a accueilli à bras ouverts. À cette époque, ils dissociaient leur projet de création à l'Élabo et la vie à la Villa, libre, expérimentale, sans limite. Sans cette ouverture et cet esprit de non-propriété, l'Élabo ne serait pas l'exception qu'il représente encore aujourd'hui, en 2010.

J'étais sans famille et sans tribu, seul sur la route. Je suis passé là et j'ai découvert ce lieu. La Villa était ouverte depuis un an et demi : il y avait tout à faire. Il n'y avait pas d'électricité, mais bien vite les groupes électrogènes ont fait chanter à nouveau la zone industrielle. En rapport avec mon histoire précédente de nomadisme et de course à la liberté, je découvrais un lieu d'accueil de compagnies de cirque, un espace où l'on pouvait se retrouver, autre qu'un teknival où l'on reste trois jours et d'où l'on s'en va après avoir ramassé les poubelles. Je n'avais plus qu'une envie : m'arrêter pour construire. Je pensais certes à repartir un jour, mais je ne l'ai pas fait. Finalement, l'optique de pouvoir m'arrêter sur un terrain où l'on pouvait développer des choses à long terme avec des gens alternatifs m'a parlé. Puis ça a été la rencontre avec la défense du nomadisme culturel. C'est devenu un autre combat, très fort, toujours lié au voyage quelque part, mais sur la revendication d'un terrain à nous ! Le sédentarisme a aussi permis une première année scolaire complète pour mes enfants, en 2001/2002. On ne leur avait jamais fait l'école avant. Durant les années de voyage, on les y mettait parfois trois mois lors des séjours à Rostrenen. C'était une école de Centre Bretagne, dans une zone d'anciens hippies, avec des paysans et des néo-ruraux, donc ça allait, l'ambiance était cool : les vaccins, l'absentéisme, tout cela était gérable, là-bas.

La Villa, ça a été une nouvelle tribu. Ma première réaction a été de remarquer la différence: c'étaient des gens qui n'avaient rien à voir avec la tekno, ni trop avec le punk trash, c'étaient plus des artistes. Il régnait une ambiance capoeira, sportive, ouverte, mais pas totalement underground. Je ne retrouvais plus mon histoire de chaos, c'est ce qui me gênait, mais aussi ce qui m'attirait: le côté de la teuf avec tout le monde aligné devant le son, en kaki, se ressemblant tous, ça commençait à ne plus me suffire. J'avais besoin d'ouverture, comme j'avais commencé à la connaître avec les Teknokrates.

Les technoïdes sont arrivés seulement après à la Villa, ça s'est ouvert. J'ai appelé notamment tous mes potes. D'autres sont arrivés, attirés par le potentiel du lieu et de l'équipe, par l'expérience collective, ou même juste pour une escale. Des personnages de tout horizon sont venus peupler la Villa. Nous sommes passés à vingt, puis à vingt-cinq. Les hangars se remplissaient de décor, de récup, de stockage perso, de différents véhicules en cours de réparation, d'ateliers bois, métal, couture etc. Chacun apportait son art, son idée, son savoir-faire, son matériel, ses outils, ses principes alternatifs, sa connerie. Je n'avais jamais vu autant de gens différents vivre ensemble! On a dépassé les trente occupants, puis on a squatté le terrain boisé derrière. Nous avons évité le procès tout en continuant d'agrandir notre territoire en friche. Des réunions de vie quotidienne se sont vite imposées. Doucement, non sans mal, la Villa a intégré le projet Élabo, une histoire s'est écrite, des liens se sont créés, des bébés sont nés, ça a fusionné, ça bouillonnait! De coups de gueule en fous rires, on a pris conscience du côté exceptionnel de ce que l'on vivait.

■ Gab

Je suis arrivé à la Villa en 2002. J'avais gardé une boîte postale à Rennes, et en passant j'ai croisé un ami qui m'a parlé de l'existence de ce squat. C'était un ancien garage: ça pouvait coller avec

mes compétences mécaniques. J'ai débarqué un soir de concert, un vendredi, je crois. C'était en pleins préparatifs, ils étaient en train de s'escrimer à faire fonctionner le groupe électrogène. Ils étaient déjà quatre ou cinq dessus et je me suis dit que je n'allais pas en rajouter, je les ai laissés faire.

Je suis allé voir Marie et j'ai dit que j'avais du son, que je pouvais le brancher au petit matin. Elle m'a dit qu'ils ne voulaient pas de techno, que ça ne les intéressait pas : l'esprit du lieu était très punk. J'ai laissé se finir le week-end, et j'ai demandé si je pouvais rester un peu pour bricoler mon camion pour le faire passer au contrôle technique. J'ai alors commencé à travailler dessus. Ils proposaient de m'aider au début, j'ai répondu que je savais me démerder. Ils m'ont vu faire des trucs qu'ils n'avaient jamais faits, et puis ils sont venus ensuite me demander des conseils pour leurs véhicules. De fil en aiguille, ça n'a pas arrêté, je n'ai fait que ça pendant deux-trois ans, je suis resté là. Je disais au début que je ne serais là que pour trois semaines, et j'y suis encore ! Mais il y avait un pont poids lourd, des rampes, ils n'avaient pas de mécano et moi c'était mon rêve de gosse : avoir un atelier immense pour moi avec juste une petite cabane et un lit ! Je faisais de la mécanique sur le principe service/troc. Je me suis lâché, à souder des trucs, à construire, il y avait tout à disposition. Je suis devenu vachement sédentaire. On n'était pas beaucoup à aimer la techno sur place, Benji était arrivé juste avant, on était deux ! C'était super bab et rock/punk comme ambiance. C'est venu petit à petit : j'ai sorti mon son, il était à demeure.

J'ai découvert tout un monde artistique et la vie de groupe. Je viens de l'industrie : il y a des normes, des règles. Quand je suis arrivé là-dedans, je pensais que les normes seraient hyper draconiennes pour accueillir du public, pire encore, mais en fait pas du tout : ça se passe comme ça sur le lieu, tout simplement !

Je suis resté là trois-quatre ans à donf dans l'atelier, sur les moteurs et autres. Le lieu était connu, beaucoup de compagnies



Départ des derniers camions pour le 48 après l'incendie de La Villa, 2008.

Réunion de crise à l'Élaboratoire, 2008.

itinérantes passaient pour l'entretien de leurs véhicules, afin de préparer une tournée, on rencontrait pas mal de monde. Je ne me suis pas posé de questions : récup, concerts, passage du boulanger le mercredi. On trouvait à manger, il y avait tout, plus besoin de bouger ! Quand les gens venaient de l'extérieur, ils disaient que c'était un des meilleurs squats qu'ils pouvaient trouver en France : actif, relativement bien tenu, avec une volonté d'ouverture. Je me suis dit que j'étais tombé dans le bon, que je n'avais pas besoin de chercher ailleurs.

J'ai acheté un autre son, pour renouveler le matériel, plus pratique à déplacer (des DAS). C'était pour mettre à disposition, pour toutes les fêtes de la Villa. Personne ne se posait de questions, on avait le son. Avant, je faisais platines ouvertes dans les fêtes, c'était exactement pareil ici.

■ Benji

En 2004, on a organisé une table ronde sous chapiteau et on a présenté à la ville le « projet du futur », qui défendait haut et fort nos valeurs : la création artistique alternative, un lieu de vie sur le lieu de travail, un lieu d'escale pour les nomades, un projet hors-normes, autogéré et sans contraintes institutionnelles. Nous avons intégré la liste européenne des friches artistiques, autrement dit « les nouveaux territoires de l'art », une entre-case dans laquelle nous nous retrouvons sans perdre notre propre identité.

■ Jerem

En juin 2005, quand il y a eu la fille poignardée au teknival de Carnoët, j'ai été gâché. Il se trouve que c'était la fille d'un pote de mon père. On devait poser avec Drop in, juste avant leur premier voyage en Amérique, ça m'a dégoûté. Ce milieu-là, normalement, c'est pour faire la fête. On a été vachement touchés ! On voyait bien qu'on ne changerait pas le monde, ça tournait en rond. Le

LSD donnait une perception différente des choses, mais au bout du compte, quand c'était fini, que c'était inhibé, tout recommençait pareil !

■ Lucka

On a changé un peu. On s'investit plus dans la déco aujourd'hui (comme le robot géant, qu'on a réalisé à partir d'éléments de carrosserie de voiture, avec Georges). On est plus sur le spectacle.

■ Jerem

On est toujours plus ou moins dans le bain. On s'est installés au Château¹, puis à la Villa, parce qu'on en avait marre d'être chez mes parents depuis qu'on ne bougeait plus trop. Lucka voulait apprendre le français, lire et écrire, aller à l'école, et il n'y avait pas grand-chose là-bas, à la campagne. On a travaillé tous les deux dans la muséographie, récemment, avec Benji.

Dans le même genre de lieu, il y a le squat d'Hekate à Londres, je crois. Ils sont branchés avec des étudiants, ils organisent des expos. En fait, les Hekate sont nombreux, très peu voyageaient avec le sound-system. Ils ont un squat dans le délire d'ici. Ils sont vachement barrés dans un délire plastique maintenant.

■ Benji

En 2006, nous avons squatté un nouveau terrain, cette fois-ci à l'entrée de la rue². Nous avons imposé à la ville notre volonté d'accueillir, d'accompagner et de diffuser les spectacles de compagnies de cirque. Bien que nous ayons une fois de plus agi dans

1. Autre squat rennais dans le même quartier, aujourd'hui fermé.

2. Toujours occupé aujourd'hui, proche de l'Élaboratoire, et baptisé « terrain des chaps » puisqu'il a accueilli en premier lieu des cirques de passage (et leurs chapiteaux), comme le Cirque Électrique.

l'illégalité, le service culturel de la mairie nous a appuyés et nous nous sommes retrouvés alors sur un territoire d'environ cinq hectares avec un lieu d'accueil de chapiteaux, un lieu de répète d'art gestuel (danse, théâtre, cirque), un bureau avec accès internet, à peu près deux hectares remplis de camions, de caravanes, de cabanes, un bâtiment couvert de 1 000 m² où s'enchevêtraient de nombreux ateliers de bidouille : bricolage, sculpture, couture, bois, métal, sérigraphie, un garage avec pont poids lourds, une salle de peinture.

On a organisé des fêtes plus que fréquentes, accueillant parfois deux mille personnes. Il faisait bon vivre à la Villa-Élabo, et pourtant, les tractopelles n'étaient pas loin !

Nous étions à présent une cinquantaine sur notre petite île à cinq minutes du centre. Tandis que certains cessaient leur itinérance à notre contact, d'autres construisaient dans nos hangars leurs maisons roulantes pour partir, ou finalement pour ne plus partir... Nous comptions des centaines d'adhérents, nous étions la proie des étudiants en sociologie, nous organisions tout un tas d'événements et nous développions une alternative compliquée à vivre mais vraiment excellente. Un joyeux bordel comme disait la ville ! On nous a interdit d'accueillir du public sous chapiteaux : la mairie s'est effrayée de notre développement et nous a rappelé alors son petit pouvoir « parental ».

Benji a monté entre-temps un atelier de sculpture sur métal en plein cœur de la Villa. C'est devenu son activité principale.

■ Benji

En 2007, ça faisait déjà six ans que j'y étais et que j'avais cessé de voyager, autant d'années pour accepter d'être sédentaire ! J'avais trouvé mon territoire, ma tribu, ma voie, mais il fallait que je parte, que je quitte cette île, que j'aie vu ailleurs... Je suis parti à la campagne avec mes tonnes de ferraille et mes caisses à outils.

Au printemps 2008, un énorme incendie (criminel ou non, on ne le saura jamais) a dévasté la moitié des entrepôts de la Villa et a emmené avec lui Joe Sacco, fondateur de l'association Halem (Habitants de Logements Éphémères ou Mobiles). Un décès, c'est dur. Le nouveau maire, élu la veille, a prononcé l'expulsion immédiate. Après quatre années de rapports soutenus avec la ville et une extension pareille, on ne s'est pas laissé faire et on a utilisé tous les moyens possibles pour nous défendre. Nous avons reçu un soutien local, national et européen¹, sans compter l'appui des médias, qui pour une fois étaient de notre côté. Nous avons trouvé un compromis : la ville a relogé les ateliers ainsi qu'une partie des habitants au « 48 », un peu plus loin, à l'entrée de la friche industrielle, alors que l'autre partie s'est installée sur l'ex « terrain des chaps », à côté de l'Élabo. Le collectif comptait alors soixante habitants et s'est retrouvé par la force des choses divisé en deux.

Être ensemble, c'est une force dont l'Élaboratoire sait se servir. Les ateliers de la Villa ont déménagé et occupé en urgence le nouveau lieu mis à disposition. Le 48 est aujourd'hui aussi indispensable à l'Élabo que ce que l'a été la Villa. Dans ce malheur, nous avons obtenu ce relogement et quelques années de plus pour préparer l'avenir que nous ne connaissons pas. Malgré une relation plus proche avec la ville, nous avons su conserver ce que beaucoup de friches ont perdu en s'alliant avec les institutions : nous vivons sur place, comme nous voulons, nous sommes toujours en auto-gestion et nous restons accessibles et ouverts à tous. D'après la ville, on ne pourra pas rester longtemps, il y a toujours cette idée du provisoire et de l'éphémère qui nous colle à la peau.

Le hasard de la vie m'a fait revenir à l'Élabo, deux ans se sont écoulés depuis, je ne connais presque plus personne sur place, mais quelque part rien n'a changé : les visages ne sont plus les mêmes

1. Des centaines de mails de soutien ont été envoyés à la mairie de Rennes, qui demandaient un relogement pour les familles présentes et surtout pour la pérennité des activités artistiques du lieu.

mais l'intention reste identique. Je la résumerais ainsi: « Laissez-nous vivre notre histoire! »

En 2010, ça fait treize ans que ce grand tout existe, l'Élabo est toujours une terre d'amateurs d'émotions fortes, l'organisation générale a mûri, et chacun s'enrichit à son rythme jusqu'à ce qu'il parte.

■ Lucka

Aujourd'hui, on veut montrer comment on fait de la déco avec de la récup dans les fêtes commerciales. Quand on y va, c'est vraiment très moyen à ce niveau-là, il y a des supers *lights*, des supers écrans, mais rien d'autre. On veut faire ça d'ici un ou deux ans.

■ Jerem

Oui, je suis branché pour viser les commerciales, avec des vrais budgets déco. Les free parties avec peau de zob, ça ne nous fait pas avancer: ne pas faire de fric, ça va, mais en perdre ça fait chier! Disons qu'en faisant du commercial, on peut se permettre de faire gratos dans les free. Pour le live, avant, j'avais la motiv, mais je n'avais pas le matériel: mes deux pauvres electribes sont usées jusqu'aux circuits intérieurs, on peut presque voir à travers. Maintenant, je n'ai plus la motiv, mais j'ai le matos. Je n'ai plus le petit truc, je suis plus sur le mix Traktor¹. Ça va plus vite, c'est bien moins exigeant que de préparer un live du début à la fin.

■ Lucka

On est toujours d'accord pour faire des free parties, c'est notre vie. On s'est rencontrés là-bas!

1. Logiciel permettant le mix de mp3 sur ordinateur très apprécié et adopté par de nombreux DJ.

■ Jerem

Je ne quitterai jamais ça !

■ Lucka

Un jour, on fera aussi la cuisine.

■ Jerem

On a trop de projets, on n'est pas assez ! Je voudrais faire un four à pizza itinérant aussi.

Aujourd'hui, je commence à me voir avec une maison, à agrandir la famille¹ : un truc écolo, four à pain, jardin, animaux. Créer un lieu avec plusieurs personnes, pour qu'on puisse partir et revenir. Là, on prend un hangar pour s'écarter d'ici, pour avoir un peu d'air.

■ Gab

Ici, on est d'utilité publique. On est là pour embellir le quotidien des gens par ce qu'on propose, les fêtes, les événements, ce qu'on produit, comment on se comporte. Puisqu'on est sur un « lieu alternatif », les gens qui viennent nous voir font une démarche, ils viennent s'intéresser, savoir si c'est facile ou si c'est dur, savoir comment ça se passe au quotidien. On est là pour expliquer qu'il y a d'autres moyens de fonctionner, qu'on n'est pas obligé d'être consommateur, qu'on peut se prendre en main. C'est une vitrine au cœur de la ville.

1. Jerem et Lucka ont un fils : Adam.



NOUVELLES VOIES

Il est étonnant de constater que, si diverses soient-elles, bien des voies choisies par les acteurs de la free au sortir de cette période de leur vie sont pour eux une suite logique de leur investissement et qu'ils y retrouvent les valeurs auxquelles ils ont adhéré. Au même titre que la variété des horizons et des manières de s'engager, ces chemins sont multiples et parfois aux antipodes. La plupart poursuivent simplement leur activité artistique ou péri-artistique (bookers, managers, organisateurs de spectacles etc.) dans une voie clairement professionnelle, et profitent d'un riche savoir-faire acquis dans l'underground. Cette professionnalisation se manifeste à diverses échelles, certains quittant totalement les réseaux alternatifs, d'autres au contraire les fréquentant toujours, plus ou moins régulièrement et à différents degrés (free parties, squats, salles associatives etc.). C'est principalement la conscience politique qui a été investie dans le mouvement free qui détermine les choix de ses acteurs au moment-clé de leur sortie. Parmi ceux qui y ont vu autre chose que des simples fêtes, alternatives aux boîtes de nuit, ou même qu'un formidable moyen de se faire plaisir *via* des pratiques d'autogestion, beaucoup ont du mal à se tourner vers des choix jugés trop « classiques » ou « rangés » et consacrent leur vie à poursuivre une lutte et un engagement qu'ils estiment avoir débutés alors qu'ils appartenaient au mouvement. Comme une prolongation, la vie nomade, la vie en squat, l'autogestion en matière d'énergie, l'application des principes de la décroissance peuvent alors être des voies qui semblent découler en toute logique de leur investissement. Ce panel, si divers soit-il, est pourtant bien la conclusion étonnante que le mouvement free a offerte.

■ Gino

Quand je suis revenu d'Italie, Alan avait une nouvelle équipe : Smoke, Mans, Richard, Mélanie etc. Je suis arrivé, il y avait tout plein de gens, alors que je n'étais pas réceptif au monde, je disais que ça ne servait à rien d'être nombreux, qu'il valait mieux bien contrôler. Finalement, ça s'avérait être des gens bien. Je suis revenu au CAES avec mon truc : Cirkus Road System (CRS), avec UFO à côté.

Je suis reparti de là : le premier vrai spectacle CRS a eu lieu au CAES. On a fait un *show* assez monumental, avec des jongleurs, des cascadeurs, des effets spéciaux, sur un mix d'Ixi. J'avais un bon pote, que je ne fréquente plus maintenant, qui faisait de la vidéo. On avait un écran géant, en trapèze, sur lequel on pouvait monter. Dom était en haut, avec des grosses percus, l'ambiance CRS a été posée direct : post-apocalyptique ! C'est resté notre fer de lance. Pendant tout le spectacle, il y avait une poudre blanche qui descendait, et qui enlevait toutes les brillances des lumières, tout était feutré, ça faisait vraiment fin du monde ! Malgré un scénario moyen, les performances étaient sympa, on commençait.

Il y a eu une histoire au CAES avec des racailles qui prenaient le contrôle du lieu, c'est là que j'ai perdu mes dents. Les jeunes du coin venaient, ils étaient bien acceptés, mais un jour, ils ont ramené une autre personne, un meneur, un fou dangereux ! Je leur ai évité de se faire découper par mes anciens potes, mais ils m'ont tendu ensuite un traquenard. Quand je regarde mes dents, je me dis que j'aurais peut-être dû laisser faire mes potes, avec le recul...

On a suivi le chemin CRS depuis 2000, avec Heretik, qu'on connaissait. Le spectacle de la piscine Molitor¹, on l'avait joué à Verdun, pour une fête qui s'appelait Hardcore Symphony, organisée par Bloc 46, le label de Manu le Malin, sur le dernier live hardcore de Laurent Hô.

1. Voir « Heretik ».

J'ai été à un teknival, ça devait être le deuxième Marigny (2003). Je me suis amusé une fois que j'étais dedans, il y avait du bon son etc., mais j'ai réfléchi à cette organisation. Bien sûr, je suis venu jouer avec la compagnie CRS, on a fait du spectacle, pas de problème... Mais aller plus en avant dans l'investissement, même si j'avais quand même mis une bonne part de mes couilles là-dedans... Putain, là, on nous met des barrières tout autour ! On nous dit : « Vous voulez vous révolter ? Allez là ! Là, vous avez le droit de vous révolter ! » On n'était plus dans une zone d'autonomie temporaire, on n'était plus dans une utopie de liberté !

J'ai préféré mettre tout mon cœur et mon énergie dans CRS, dans le spectacle, c'est mon truc. On m'appelle souvent dans l'electro parce qu'on est issus du mouvement free, donc c'est sûr qu'on a beaucoup de demandes venant de ce milieu-là, mais ça ne nous empêche pas de jouer pour une mairie, pour un festival ou pour une autre orga, ou de faire des choses sur commande parfois. On n'a fait que ça, après.

Je suis arrivé en Bretagne en 2003, je crois. Le spectacle, il faut le booker, c'est-à-dire qu'en fonction des frais qui nous incombent, on ne peut pas arriver pour poser gratuitement : ça coûte de la maille de faire un spectacle comme ça, rien qu'en consommable. Bien sûr, pour les free parties et les copains, personne ne prend de thune, on s'en fout, mais il faut payer le consommable.

C'est vrai que quand tu as une famille, que tu es sédentarisé, que tu as du boulot en perspective, c'est différent. J'ai quarante piges, il suffit que je me lâche un petit peu, que je boive quelques coups, et il me faut cinq jours pour récupérer : c'est cinq jours de perdu ! Est-ce que j'ai cinq jours à donner pour aller à une fête voir les copains ? Je pourrais faire un aller-retour, quand c'est à côté de chez moi, mais quand tu arrives là-bas, tu te laisses emporter, tu vois les copains, tu fumes un joint, tu bois une bière etc. Avant, j'avais l'âge, c'était ma vie, pour mes spectacles avec des ambiances mad

maxiennes on va dire, je n'avais pas besoin de costume : j'avais mon perf, mon pantalon en cuir et je pouais le gasoil. Au fur et à mesure, ça n'existait plus, il fallait se mettre dans la légalité parce que les flics étaient au courant de toutes les combines. Tous les jeunots avaient quand même pas mal cramé l'histoire : un jour, j'ai allumé la télé et je suis tombé sur un reportage, carrément, sur un son qui s'appelle les DprAV ! Le mec sait que toute la France va le regarder, et il explique qu'il roule sans permis, sans assurance...

Chaque année, depuis que je suis en Bretagne, j'ai participé à tous les événements tekno qui ont été faits à la Villa et au 48, dans l'orga, en tant que DJ, ou avec le spectacle. J'ai essayé d'organiser un festival là-bas qui a foiré, à cause d'une interdiction la veille, on a donc fait une fête à l'intérieur de la Villa. Je n'ai jamais lâché le truc. Mais quand je vois les gens et leur façon d'organiser, ce n'est pas que ça ne me plaît pas, mais ce n'est plus mon truc.

■ Minh-Thu

Fin 99, j'étais diplômée de l'AFPA pour ma formation mécanique automobile¹. Deux ou trois semaines après, j'ai enchaîné sur un bac pro mécanique, spécialisé dans l'électronique automobile, toujours à l'AFPA. Ça m'a un peu gonflée, je ne l'ai pas fini, parce qu'entre-temps, une copine tatoueuse que j'avais aidée à entretenir sa bagnole au *black* est venue me voir : elle m'a dit que j'étais une des seules personnes sérieuses au travail qu'elle connaisse, elle cherchait un perceur, et elle m'a demandé d'apprendre. *A priori*, ça ne me branchait pas du tout... J'ai néanmoins été formée en trois semaines. J'étais déjà percée et tatouée. Au milieu de l'année 2000, elle a quitté Marseille pour s'installer à Rennes, où elle a ouvert une boutique : même problème avec les perceurs, elle ne trouvait pas de gens stables. Elle m'a appelée début 2001, elle m'a proposé de tout plaquer. Je ne suis pas du genre à rester amoureuse d'un endroit, d'un appart ou d'un mec, alors j'y suis allée.

1. Voir « Électrons libres ».

Je ne suis pas une manifestante, la véritable action est dans l'engagement au quotidien. Le métier que je fais aujourd'hui est dans la continuité de mon état d'esprit de l'époque: je modifie l'intégrité corporelle des gens, je les change physiquement. Je rencontre beaucoup de monde, je discute beaucoup avec les gens. Au début, j'ai pris ça comme un jeu, et au bout de quelques mois, j'ai pris ça très au sérieux, quand j'ai compris la démarche. Ce que j'ai cherché dans la tekno avec la transe, je l'ai trouvé *via* le piercing et la modification corporelle, en étudiant l'origine de l'humanité, les cultures tribales et ethniques: ça fait partie du même mouvement, c'est une autre forme de contestation. Tu dis publiquement: « J'ose prendre possession de mon corps! » Je me suis fait tatouer jusque sur les mains. C'est un choix: la société telle qu'elle est, je l'emmerde! Elle ne m'intéresse pas et je ne la vis pas, je suis différente du monde dans lequel ils veulent me faire vivre, je vis dans ce monde-là mais je me place à part. J'ai fait pareil dans les sound-systems: j'étais toujours à côté.

En Bretagne, j'ai des potes qui font de la techno, mais je n'y vais quasiment pas. C'est parce que je n'en ai plus besoin pour me sentir libre, parce que je *suis* libre. Je suis libre, même en étant chef d'entreprise qui paye l'URSSAF et la TVA, je suis libre de mes choix! J'ai décidé de prendre une année sabbatique: j'arrête de travailler parce que je le veux. Je me sens indépendante et accomplie dans ma vie, j'ai atteint mon but de liberté, à mon échelle. La tekno et moi, on est comme un couple qui s'est dissous dans le temps, mais qui garde des sentiments très forts. Les mariages, au bout de vingt ans, on ne se dit plus autant de choses.

■ Ben (Heretik)

2001, c'est Molitor¹, et la loi arrive juste après. On est allés au teknival du 1^{er} Mai en touristes, pour la première fois, à Marigny. Ensuite, Léo est devenu complètement fou. C'est lui qui tenait tout

1. Voir « Heretik ».

l'aspect com' et politique, il gérait la ligne directrice du groupe. On a perdu Léo, il a été interné plusieurs fois. J'ai repris des études à cette époque pour faire un truc de gestion de projets musicaux : pareil, c'était toujours pour améliorer les activités du sound-system. Une restructuration a été alors entreprise. En 2002, on a décidé de faire le teknival en mettant le plus de moyens possibles, alors qu'on était sous le coup de la loi et que le décret allait sortir quelques jours après. C'était entre les deux tours de la présidentielle, Le Pen était au deuxième tour, on était survoltés, super véner ! On s'est dit qu'on n'en avait rien à foutre : tout le monde avait flippé, c'était un des plus petits teknivals. Notre son s'est posé avec Teknokrates et Mas i Mas, avec une grosse logistique, du matos loué, une grosse déco, des spectacles de Cirkus Road System, de la vidéo etc. La chanson des Bérus sur le FN passait plein de fois, c'était un dance floor de ouf à cette époque-là. Moi, j'ai presque versé une larme : une belle arène !

Après, c'est la loi : les négociations, le gouvernement, le délire de merde. On a décidé de jouer le jeu, avec cette histoire d'endroits qu'ils promettaient de mettre à disposition. En 2003, pour une teuf à Chevannes, on est allés voir la pref. Le médiateur était complètement largué, la meuf de la DRAC aussi ! Elle était plus du côté des keufs que du nôtre. Briec était rentré chez nous aussi à ce moment, lors du tour de table, c'était nous deux contre vingt-cinq. Un mec avait commencé direct en se présentant à dire qu'il était opposé au projet, et puis toute la table avait enchaîné à tour de rôle. Quand est venu notre tour, en dernier, on a dit que c'était bien beau tout ça, mais qu'on allait le faire quand même parce qu'on avait l'auto-risation du ministère et que c'était comme ça ! C'est abuser, parce qu'avec un autre sound-system, ça ne se serait pas passé... Il y a eu débordement, dix ou douze mille personnes, un vrai bordel ! On a refait l'année suivante au même endroit, avec Mas i Mas et Troubles Fête, deux scènes avec des groupes, des concerts. C'était tellement la galère : on nous faisait payer des trucs de ouf, 8 000 euros de pompiers, on voulait nous faire payer les CRS...

Après 2004, il n'a plus été possible de faire de fêtes, jusqu'en 2005, le truc à Bourges. Ma boîte, In/Off, existe depuis 2005. Dans le local, la moitié est constituée de mon entreprise, et l'autre moitié d'un collectif de graphistes. Chez nous, il n'y a pas de logique patron/employé. L'histoire de la boîte est marrante, parce que je n'ai pas fait exprès de la monter : c'est parti de la rencontre avec Daniel Colling, fondateur et directeur du Printemps de Bourges et patron de tous les Zéniths de France, qu'on ne connaissait pas du tout. Il nous a dit qu'on avait l'air sympa et nous a fait monter un petit festival d'electro à Bourges, en co-prod avec lui, en 2005. On a eu genre deux mille cinq cents personnes, on avait fait une déco sympa. Pour le Printemps de Bourges suivant, il nous a demandé de préparer une déco pour l'accueil du festival. Si on obtenait le projet, il nous fallait une structure, c'est ce qui explique la naissance de cette boîte. C'était directement en rapport avec le Printemps de Bourges, parce que le projet était de faire une scène un peu free, mais *off*. Il y avait toujours eu un Fuck Printemps de Bourges depuis des années, et il voulait en fait que l'on organise ça en collaboration avec le Printemps, donc que ça soit un « *off* », mais qui serait « *in* » : on voulait trouver un truc de com' sympa. Le nom de la boîte vient donc de là. On n'a pas eu le projet de déco, parce que c'était trop cher, et on n'a pas fait non plus le Off de Bourges, parce qu'il y a eu des problèmes de terrain : il voulait se le faire prêter par la préf et c'était compliqué. Le premier terrain trouvé pour lequel la ville était ok, était trop bas, et donc inondable. Les services techniques ont dit que c'était trop dangereux. On nous en a proposé un autre, mais il était pourri, et puis ça ne s'est jamais fait.

Mais on a gardé la boîte. Au début, elle ne me servait à rien, et puis finalement, j'avais un pote qui bossait dans l'événementiel, la déco, et qui avait besoin d'un aspect officiel, de factures. On a commencé à la faire tourner autour de son activité. Et j'avais un label, Level 75, que j'hébergeais dans une autre entreprise. Finalement, je l'ai rapatrié dans ma boîte. Après, on a commencé à la faire tourner un peu plus au niveau événementiel, le label aussi,

J'ai pris des artistes que j'avais rencontrés en management, et je me suis retrouvé à avoir besoin de monde en plus, c'est devenu une vraie boîte... Level 75, c'étaient les premiers morceaux electro de Popof, quand il avait changé de style et que personne n'en voulait, parce que c'était trop « techno normale ». Ce n'est que du vinyle et du digital. Je continue à faire du vinyle et je ne sais pas pourquoi, parce qu'économiquement, c'est catastrophique! Des trucs qui se vendaient à trois mille exemplaires il y a cinq ans, maintenant, tu en vends six cents.

Dans In/Off, je m'occupe surtout de la partie musique: je fais du booking d'artistes, une douzaine, et aussi du management, des contrats de disques, de remix, de synchro, les décisions stratégiques. Je vois dans quelles agences envoyer les mecs et avec quels genres de contrats. Et on continue l'événementiel, des trucs qu'on avait appris à l'époque des teufs: on faisait tout à moitié à l'arrache, mais le son, la lumière, tout ça, il y a plein de mecs de la teuf qui se sont professionnalisés là-dedans. Laisse tomber, on a bossé pour Disney, pour Microsoft, pour des trucs incroyables, alors que notre équipe est constituée de quarante mecs de la free party! Ce ne sont que des potes.

Pour le Zénith et l'Olympia, c'est aussi ma boîte qui a assumé l'organisation. J'étais obligé, parce qu'il faut une licence de spectacle et des garanties. Tu ne vas pas au Zénith avec ta petite asso de quartier! On fait comme si c'était Heretik, mais je m'occupe de toute la paperasse, la TVA etc.

Si on est allés à Bourges, c'était uniquement parce qu'on voulait le Zénith de Paris, en 2007, et que le même mec qui se chargeait des deux. Il nous a arrangé le tout, il nous a fait un tarif hors concurrence. On en a chié! L'entrée était payante, 15 euros, pour nous, c'était énorme! Mais pour le Zénith, en fait, ce n'est rien. Ça durait toute la nuit, pendant douze heures, jusqu'à 9 heures du mat. Il y avait des concerts: Svinkles, Punish Yourself, Dee Nasty

etc. Gavé d'invités! Plein de spectacles: Cirkus Sound System, Juliette Dragon, Night Fever, Profusion, Vatra etc. De la déco: Carole, de Nawak, qu'on a débauchée. On avait une petite scène électro dans l'entrée aussi. C'était complet un mois et demi avant. Ça chiait de partout, on a galéré grave, il y a eu plein de problèmes techniques, c'était un gros bordel, mais on commençait à savoir gérer les flux de gens, et les mecs autour géraient pas mal aussi (comme les Troubles Fête, avec qui on avait quasiment fusionné). Entre eux et nous, beaucoup travaillent dans des boîtes de presta et connaissent le métier, et Mas i Mas a aidé grave aussi. Dans les boîtes de presta parisiennes, la moitié des gens sont issus de la teuf, comme il y avait les mecs du rock avant. Maintenant, c'est gavé de teknoïdes!

À la fin, une vingtaine de sièges étaient cassés, on flippait. Le mec nous a fait: « Tu rigoles ou quoi? Je fais un concert de hard rock, j'ai quatre cents sièges cassés! » Ils ont des rangées de sièges neufs, ils changent tout en un quart d'heure!

C'était censé être la dernière. Ça devenait dur. Il y avait beaucoup d'exilés chez nous: Zip en Australie, Léo en HP, un gars en taule, c'était un peu la dèche. Mais après, on s'est dit qu'on pouvait avoir l'Olympia. C'est un délire: c'est invraisemblable, c'est le challenge! On bouffe un temple du spectacle, pour nous qui venons des bois, c'est une revanche, c'est un lieu mythique! On avait les Bérus en référence, pour leur dernier concert. C'était un OVNI, on se faisait plaisir.

À l'Olympia, le mec des RG qui nous surveillait a grave fait chier: il s'était déjà incrusté dans la réunion d'organisation sécu du Zénith. Je l'ai repéré: il en savait trop, alors que tous les autres mecs du Zénith avaient l'air largués. Je lui ai demandé: « C'est quoi votre poste, déjà? » « Je suis chargé de la sécurité des événements pour Paris nord. » « La sécurité des événements pour les RG, c'est ça? » Bon, voilà. Après, je suis allé lui parler. Tu le

rencontres dans un bar, tu lui parles toute la nuit! C'est son métier, en même temps... Il a foutu les jetons grave aux mecs de l'Olympia après, et ils voulaient annuler: « C'est quoi ce bordel, les RG m'appellent? » Moi, j'avais gardé son numéro, je l'ai appelé, et je l'ai tutoyé direct: « Putain, tu fais chier! » Le mec de l'Olympia croyait qu'il était dans un film, c'était pas mal, ça... On avait eu d'autres soirées annulées à cause des RG, ils ont mis la pression à plein de salles, à des festivals (la Flèche d'Or, etc.), genre: « Ça va être le bordel, est-ce que vous savez à qui vous avez affaire? » etc. Ils font les gentils comme ça, mais ils nous ont bien mis des bâtons dans les roues. Je lui ai dit qu'ils voulaient qu'on fasse des événements légaux, mais qu'ils nous en empêchaient.

J'ai Popof au téléphone tous les jours, parce qu'on a remonté un autre label ensemble, et Beuns régulièrement. Je vois souvent Nout, qui est en Tchèque. Rocket bosse avec moi au bureau, Vinz, qui est graphiste en face, était dans l'équipe aussi. KRS moins, mais je l'ai au téléphone. On se voit tous, encore. Chez nous, ce n'est pas vraiment centralisé. Quand il y a des gros trucs, en général, je m'en charge, mais par exemple la soirée Heretik-Metek à Marseille (mars 2010), je ne m'en suis pas occupé du tout. On a un truc sur un festival en Bretagne, avec une scène Heretik, je ne m'en suis pas occupé non plus. Aujourd'hui, on aimerait bien faire des fêtes, mais on ne trouve pas d'endroits. On a réessayé les négociations, mais le mec nous l'a faite à l'envers grave: c'est mort...

En 2007, Dyna (DFZ) baisse les bras, devant la difficulté renouvelée chaque année des négociations avec les représentants de l'État, pour organiser des soirées légales¹.

■ Djules

Et de là, en 2007, la Belgique se réveille! Et ils nous invitent de partout... Ce sont nos sauveurs! Il y a plein de sons belges mainte-

1. Voir « La loi ».

nant : Anonym, DC tek, 013, Oblyk 32, Breakmess, Noisy Bastards (ceux-là ne font pas de free mais ils passent du son underground). Le breakcore s'est fait détrôner par le son de free (hardtek/hardcore) en un an de temps en Belgique !

■ Dyna

C'est clair, tous nos booking sont là-bas depuis trois ans ! On coorganise des teufs avec les Belges et en plus ils sont trop cool ! On y est comme chez nous, aussi bien chez les Flamands que chez les Wallons.

On a fondé une entreprise de *rich media*, avec quatorze personnes. Si je n'avais pas vécu la free party, je pense que je n'aurais pas créé ma boîte aujourd'hui. La free, c'est le Do It Yourself, l'indépendance. On peut se dire : « Elle est chez Babylone, elle est patronne ! » Mais je ne suis pas du tout d'accord avec ça, parce que la généralité des patrons méchants, ça ne me convient pas : tu peux ne pas être un gros con, avoir un excellent état d'esprit. Dans ce rôle, tu es indépendant. Après la free, je me suis rendu compte que je n'avais plus envie de bosser pour quelqu'un, mais pour moi. La free te permet de construire des choses tellement plus énormes que ce que tu aurais cru être capable de faire qu'après, quand ton patron te refuse tes idées, tu es frustré. Avec Julien, créer notre entreprise (en 2004), c'était se dire : « On fait notre truc ! »

On a réalisé ce qu'on savait faire avec notre *touch*, parce que Ju était ingé-son et que je bossais dans le multimédia. C'est un mix de multimédia et d'audio-visuel : pourquoi ne pas essayer de bosser en construisant un truc qui nous ressemble ? Quand tu organises une free, c'est une mini-entreprise.

De retour d'un voyage au Canada, Ziggy travaille comme serveuse dans un bar : le Paris Texas. Elle y organise des concerts dans la cave : punk, rock, electro (avec Treponem Pal etc.). Elle profite des contacts

qu'elle a établis dans la scène parisienne durant les années quatre-vingt. Elle y vit aussi les premières soirées Dub Action. Remarquée par l'organisatrice de ces dernières, elle commence à travailler pour Roadrunner Records en 1995.

■ Ziggy

À l'époque, j'étais bookeuse dans les sound-systems, c'est vrai que c'est un paradoxe. En même temps, il n'y avait pas d'histoire d'argent: je trouvais des plans. Avec Roadrunner, j'ai gagné ma vie en tant que salariée, je faisais partager ce que je produisais à des gens. Il n'y avait pas vraiment de distribution, à part les compils « Fucking Hardcore » 1 à 8, qu'on vendait à la FNAC. Mais j'ai toujours considéré que les vinyles, il fallait les acheter et les vendre, il fallait bien qu'ils tournent, underground ou pas. Dans l'alternatif, même dans les TAZ, il y a toujours eu de l'argent qui circule!

J'ai quitté Roadrunner en 97 pour Ninja Tune. J'ai rencontré une nana qui était attachée de presse en France, où le label n'était pas trop connu. Ils voulaient développer le concept de promo française, elle était indépendante, payée pour faire la com' du label. Elle voulait partir à F-Com. Je les connaissais tous: Laurent Garnier, Manu le Malin etc., je n'ai jamais sectorisé! J'ai donc repris son boulot en montant la boîte de promotion indépendante Good for you (qui est devenu Ping Pong maintenant). J'étais naïve à l'époque, je l'ai toujours été un peu: je n'ai jamais gagné beaucoup d'argent, et je n'ai jamais vraiment couru après...

De 2001 à 2004, je suis partie trois ans élever des loups dans le sud, pour des films, dans le Var, en camion. Je ne bossais plus trop, je suivais un peu Pushy!, j'ai produit son premier album, mais je ne faisais presque plus rien dans la musique, le milieu parisien et VIP m'avait un peu blasée... En 2004, j'ai monté une asso de développement artistique, ZH (qui m'a permis par la suite de

faire du booking et de devenir manager de Moshpit, Dilemn, et Costello, à ce jour). ZH, ça veut dire « Zone Humaine ». À cette période, j'ai essayé de « professionnaliser » les Spiral, et d'autres anciens (Pushy!, Cyberskum etc.). Il n'y avait plus d'issue dans les teknivals: pour moi, l'esprit de l'underground était fini, et il fallait bien qu'ils continuent à faire leur musique! Les musiques electro se démocratisaient, mais ils ne sont toujours pas vraiment professionnalisés aujourd'hui... J'ai essayé de construire un truc pro avec eux, et ça n'a pas été possible, sachant que certains sont quand même mes amis avant tout! Un jour, je leur ai parlé de contrats et d'intermittence. J'ai toujours beaucoup donné, et je n'ai jamais trop reçu. Je me suis dit que c'était aussi mon métier, et qu'il ne fallait pas que je ne fasse que passer du temps dessus, ma vie entière, sans en retirer quelques avantages, de quoi bouffer.

Mais le côté manager, tout ça, Spiral, ça les dépassait à l'époque! Et c'était à l'antipode de leur philosophie première, même s'ils commencent à percuter aujourd'hui. On n'a jamais eu de contrat entre nous finalement, et je leur filais simplement des plans sur des soirées ou des festivals officiels, ce que je fais encore. J'ai essayé de leur expliquer le système, mais ils ont du mal à être fidèles: ils prenaient tout ce qui passait. Tu fais leur promo, mais il y a toujours des mecs qui essaient de passer directement par eux en te zappant. Ils n'ont jamais voulu vraiment être des professionnels. Un jour, j'ai compris qu'il fallait que mes amis restent mes amis, et qu'il fallait que j'arrête de me battre à leur expliquer ces trucs!

■ Seb

Avec Network 23, qui est resté fidèle à l'esprit de Spiral Tribe depuis les premiers morceaux de 92, on pensait que la technologie permettait de faire la musique et de la distribuer nous-mêmes, qu'on n'avait pas besoin de l'industrie. Mon sentiment, aujourd'hui, c'est que ça marche, mais qu'en tant qu'artiste, si tu fais ça tout seul, une grande partie de ton temps est prise pour faire des choses



qui ne sont pas musicales, comme la distribution, le pressage des vinyles, le *packaging*,

le *publishing* et la publicité pour faire connaître ton disque. J'ai compris après deux ou trois disques avec Spiral que ce n'était pas pour moi. C'est cool si tu es vraiment motivé, tu peux, mais moi, je suis musicien, j'ai envie de me consacrer vingt-quatre heures sur vingt-quatre à la musique, aux notes, pas à la distribution !

Heureusement que Reno¹ est arrivé dans ma vie, avec Expressillon, en 99. Il ne m'a rien demandé, ni exclusivité, ni rien de tout ça, même si je la lui ai quasiment donnée. Les seules fois où j'ai bossé à côté, avec d'autres, je lui ai dit directement en face, par exemple pour UWE. Dans ce cas, c'était pour soutenir les films du voyage en Afrique, en Inde et en Bosnie². Ça fait vingt ans que je tourne. Reno est vraiment un mec qui a compris comment on traite les artistes, comment on gagne leur respect. C'est un truc magique que l'on ne trouve pas souvent, et qui montre que c'est possible de faire du *business* sans être paranoïaque, lorsque tout le monde est pote, soudé, avec du respect !

Depuis qu'ils se sont sédentarisés en 1999, les Metek ont tenté à plusieurs reprises d'organiser des teufs légales, jusqu'en 2003, avant de s'épuiser à leur tour de ces négociations ardues et sans fin avec les représentants de l'État³.

■ Zool

Depuis, on bouge toujours, mais à l'étranger, aux teknivals ou dans des grosses teufs : il y a eu le Portugal, la Tchèque etc.

1. Reno a fait partie des Teknokrates avant de monter le label Expressillon.

2. *World Traveller Adventures* (UWE, 2004).

3. Voir « Metek » et « La loi ».

■ Ber

On est souvent invités par des amis, les NSK et les Strahov. C'est vrai qu'on a toujours aimé la Tchéquie, l'ambiance qu'il y a là-bas, le public, et même les sons tchèques. Après, il y en a eu plein, il y a eu un petit peu un effet comme en France avec un écart de quelques années. Une émulation avec plein de petits sound-systems.

■ Zool

L'été 2005, on a posé en Sicile: le camion sur un bateau, et puis le teknival, tout petit avec quelques centaines de personnes, dans des ruines à côté de l'eau. C'était vraiment très accueillant, et avec le camion, on s'est dit: « Quitte à être en Sicile, on fait le tour de l'île! »

■ Ber

On bouge l'été, maintenant. Ce n'est pas tellement parce que tout le monde bosse, mais c'est qu'on a envie d'en profiter. On a passé je ne sais pas combien de jours de l'An à se peler dans le froid, pendant des années! On est un peu vieux maintenant, j'associe aussi la teuf à être en t-shirt la nuit, dans un tekni, ça fait partie du truc. À la limite, on pourrait aussi prendre des congés l'hiver, mais on aspire à faire la fête dans des températures estivales, pour être bien: tu fais la fête dehors, parce que c'est là où ça va le mieux. À un moment donné, notre son vieillissant était quand même bien abîmé, pas très performant et encombrant. Soit on le laissait pourrir, soit on le gardait en musée, soit on le vendait pour prendre tous un peu de sous. Dans nos têtes, le sound-system, c'est à chacun. Ce sont nos sub, ce sont nos trucs...

■ Zool

Ça accroche au cœur, on a versé une larme, quand même.

■ Ber

C'est un peu comme le camion, le sound-system. Si on le vendait, c'était pour se racheter un autre sound-system. Et à l'heure actuelle, avec les lois et le peu de fois où on bouge, finalement, il fallait de l'investissement personnel en plus: on voulait du bon son. Donc la location permettait de se rembourser un peu de sous, pendant un petit moment. Les basses ont été achetées en 2007, et il y a quelques mois, juste avant l'été, les têtes (tout est en Funktion One, on voulait le pur truc). L'ambition était de pouvoir être autonomes, puisqu'avec notre son vieillissant, ça devenait difficile de poser, c'était un frein aussi, de ne pas avoir un truc optimal. Un nouveau son, ça incite à le sortir, parce que ça fait plaisir, un pur son! Il se branche plus facilement, c'est du compact. Ça va nous redonner la motiv' aussi. Cet été, ça nous a donné envie d'y aller, si on n'avait pas eu le son, je ne pense pas qu'on y serait allés... Il y a des couples, le besoin d'avoir une famille, des enfants... Si tu regardes bien notre vie depuis dix ans, on a passé tout notre temps libre, dès qu'on pouvait, à partir sur les routes en créant des événements.

■ Zool

C'est ça, nos vacances, et c'est les meilleures vacances. On était quand même des potes avant de faire le sound-system, du coup, on le reste après, pour le noyau dur en tout cas. Il y en a qui pètent leurs sous pour partir on ne sait où. Nous, on ne cherche même plus à en vivre, on est là pour passer un bon moment, parce que c'est une ambiance qui nous fait vibrer. Aujourd'hui, je travaille avec des ados. Route ou pas route, ça n'aurait rien changé. Indéniablement, ce qui a changé, c'est ma personnalité, même dans ma pratique de tous les jours. J'ai un contact avec les ados avec qui je bosse qui est complètement différent, je les comprends dans leurs délires musicaux, dans leur manière de trouver que le monde des adultes les emmerde, dans leur manière de dire que l'école, c'est chiant. J'ai fait la même chose, donc je sais qu'il faut trouver les mots pour les faire débloquer.

■ Ber

Finalement, moi, ça m'a permis de trouver ma voie. Actuellement, je fais ce qui me plaît. Je n'ai aucun regret, heureusement que j'ai vécu tout ça. Ce n'est pas fini, c'est loin d'être fini! On aurait pu tous partir dans un million de directions différentes, j'aurais pu me marier super jeune, j'aurais pu avoir une vie trop pépère avec une baraque, ça se profilait... De toute manière, je n'étais pas bien, il y avait deux mondes... J'ai toujours deux mondes, en fait, je suis bi-face!

■ Zool

On a tous un peu ce côté, à partir du moment où on rentre dans une vie professionnelle avec des gens qui n'ont pas vécu ça.

■ Ber

Oui, indéniablement. Je fais encore de la musique et des prods, et on organise encore des soirées, même si ce n'est plus comme avant. Distropunk a commencé en mars 2008. Ça faisait super longtemps qu'on voulait essayer de faire une soirée aux Docks, parce que c'est chez nous.

■ Zool

Et parce que c'est la salle de concerts à Marseille où tu peux te permettre de faire des choses: il y a du volume, ce n'est pas le Zénith, ça reste un peu alternatif. Ils nous ont donné une opportunité.

■ Ber

Ce n'est pas guindé, visuellement, ça colle avec le délire. Mais on ne pouvait pas proposer des soirées hardtek/free party, ça ne serait jamais passé. De toute manière, on avait vachement évolué.

Musicalement, que ce soit Ben, John ou moi, on s'est vachement assagis et on a fait des morceaux un peu plus electro tout en gardant une production hardtek à côté. On s'est donc dit qu'on allait essayer de faire un truc là-dedans, sur ce concept. Mais comme ça n'avait rien à voir avec Metek, il fallait que l'on prenne un autre nom.

■ Zool

On ne voulait pas mélanger Metek, qui organise des free parties, avec les personnes qui font une soirée aux Docks. Ce sont exactement les mêmes, mais on invite un peu plus de monde, plus de satellites. C'est moins fermé que le groupe Metek, on fait venir des gens qu'on a payés pour mixer, et la soirée est payante. On ne voulait pas mélanger Metek free party et les soirées officielles, légales et payantes avec un groupe plus nombreux. On a cherché une nouvelle identité, ce sont les soirées Distropunk.

On a essayé de proposer nos services aux Docks, c'est-à-dire que les dernières années, on avait essayé de créer un peu plus de décors et de costumes. Boumshrak, mon copain, s'en occupe. Avec Ben, ils se sont motivés aussi à faire des décors. En Italie, il y avait eu la construction d'un pseudo intérieur de navette spatiale, on avait mis des costumes au tekni du Larzac, avec des fumigènes, des casques à cornes, un peu tout ça. On a donc essayé de continuer, de proposer la musique, des expos de photos et de peintures dans le salon rouge et un show. On s'est retrouvées avec une bande de filles à monter une choré et un décor, enfin à présenter un truc en plus par rapport à une soirée electro classique. On a fait venir des gars qui faisaient du BMX, des skateurs, des graffeurs, sur un caisson, à l'extérieur. On a essayé de faire un truc sur plusieurs axes, pas uniquement centré sur la musique, comme on aimait faire en free. Il n'y a pas que le DJ, pas que de la musique, il y a aussi des *backdrops*, de la peinture, de l'art, des performances, du spectacle. C'est ce qui fait vivre encore ce qu'on fait d'une manière

différente. C'est avec notre nouveau son, et ce sont de nouvelles voies. Les tekni, les free parties, ça ne se ferme pas, mais on a aussi d'autres portes qui s'ouvrent, alors on y va. On a pris énormément de plaisir à le faire.

■ Ber

Avec des structures, des *lights*, on essaye de faire un truc léché, comme on en a l'opportunité, parce que finalement, on n'a pas souvent fait d'événements dans des lieux légaux, avec le temps d'installer et de préparer en toute sérénité: des décors de partout, des performances, tout carré. En général, on se met soit en warm-up, soit à la fin, et on laisse la place aux invités.

■ Zool

On a fait plusieurs spectacles avec les filles: tu as des loges pour te changer, tu mets des costumes partout, il y a un côté comme ça, esprit de troupe, qui nous refait vibrer et vivre un truc intense ensemble, et qui nous permet aussi de nous ouvrir à d'autres personnes. Metek, c'est un groupe, un noyau dur, et ce n'est pas évident pour quelqu'un de dire: « Je vais m'investir dans Metek. » Distropunk, c'est neuf, tout le monde peut en être un satellite ou un membre, et ça nous a permis d'intégrer plein de monde, ça a été un truc positif. Metek, c'est une vieille bande de potes de quinze ans. Au départ, on était une dizaine, on est maintenant un noyau de six.

■ Defflo

On est partis en camion pour être sûrs qu'on n'avait pas pris le mauvais chemin. J'ai toujours eu l'idée de partir depuis ma première teuf, c'est resté dans un coin de ma tête. À un moment, je me demandais si ça ne serait pas plus simple de vivre en camion, d'essayer de faire un truc associatif, de bouger à gauche ou à droite.

« Tentons l'expérience ! Si ça se trouve, c'est notre chemin. » On a acheté un camion et on est partis en 2002.

■ Gonzo

On a tout lâché : travail et appart. Le jour du départ, on chargeait pour se barrer, et un gros semi a traversé la rue et nous a éclaté le camion ! Heureusement, ce n'était pas énorme : il avait arraché l'aile, mais il pouvait encore rouler. On s'est fait une grosse frayeur, parce qu'on n'aurait plus rien eu, ni appart, ni camion !

■ Defflo

On est partis en Ardèche, avec la volonté de faire une association pour les villages, pour apprendre le multimédia aux gens. On avait envie d'oxygène.

■ Gonzo

Et de ne pas regretter de ne jamais l'avoir fait. J'étais vachement motivé par le projet, mais j'étais le seul. C'était une bonne idée de promouvoir les nouvelles technologies, mais ça arrivait peut-être un peu trop tôt. J'aurais voulu trouver des talents cachés, des infographistes qui s'ignoraient. On a dû envoyer deux lettres à des mairies, à tout casser, et on a abandonné. Moi, j'aurais voulu continuer, ça a bien foiré. J'avais réuni plein de matériel informatique, j'avais même échangé des disques pour monter des ordinateurs. Maintenant, je regrette...

■ Defflo

On pensait aussi à faire une PAZ¹, acheter un terrain pas cher à plein, par portions, et en disposer comme on en aurait envie, se constituer un « village d'irréductibles Gaulois ».

1. Permanent Autonomous Zone, notion développée par Hakim Bey.

■ Gonzo

On a fait un dernier teknival à Turin, en juin 2002, il faisait très chaud, à côté d'une rivière. Simon avait fait un live de fou sous le chapiteau!

■ Defflo

L'hiver, on a loué une maison en Ardèche, et je suis tombée enceinte.

■ Gonzo

On a vécu quelques mois à Narbonne, puis on est rentrés à Paris, en 2003, Flo était enceinte jusqu'au cou! On a tué le camion sur la route en rentrant: la boîte se détachait du moteur. On en a loué un autre pour finir la route, j'ai transféré toutes les affaires. J'avais trouvé un logement sur Paris un peu avant, on avait fait des fausses fiches de paye sur ordi pour l'avoir.

J'aurai toujours un petit regret... J'ai bien aimé cette expérience!

Après leur épisode parisien et leur voyage, Renan et Nelly ont habité plusieurs années dans la région de Saint-Étienne/Lyon/Bourgoin-Jallieu, où ils ont participé à la fondation d'Alternative sound-system. Renan (3psyko) jouait fréquemment chez différents sound-systems locaux, comme Izif. En 1999, Nelly est tombée enceinte. Ils ont acheté leur premier ordinateur, Renan a découvert l'informatique et internet.

■ Nelly

On s'est installés à Port-Caro en 2001, pour les enfants. En Ardèche, il n'y avait pas de boulot.

■ Renan

J'ai acheté 2 kW de son, pour faire des fêtes plus intimes. On est arrivés à Chateaubriand en 2005, j'ai quasiment arrêté la fréquentation intensive des teufs depuis que je suis ici, j'ai dû en faire deux ou trois, parce que la plupart du temps, je ne me retrouvais plus dans les free parties, musicalement, car je connaissais les disques par cœur.

Mais je peux dire sans hésiter qu'elles ont révolutionné notre vie. J'ai découvert l'informatique à travers elles, ainsi que Linux et les logiciels libres. Aujourd'hui, j'en ai fait mon métier. On a gardé ce désir de liberté, d'autonomie et d'écologie que l'on concrétise dans la création d'un lieu collectif, dans des constructions paille/terre, comme notre studio d'enregistrement, des ateliers de travail dont celui de Nelly, et notre maison. On a été totalement sensibilisés à ces problématiques au contact de la vie qu'on a eue en free. Et puis, on sort toujours dans des teufs, mais soigneusement sélectionnées...

Marko a organisé une fête d'un genre nouveau, en juillet 2003, dans les Alpes, notamment avec l'aide de Redge: le *Solar contest*, reposant entièrement sur l'énergie solaire. Le principe d'organisation était en certains points le même que celui de la free party (lieu tenu secret, pas de demande d'autorisation), mais il fallait s'inscrire à l'avance sur le net pour en savoir plus, laisser son véhicule plus bas dans un chemin, monter à pied avec son sac, sa tente, sa nourriture et surtout son système de sonorisation: les lives et les mix, *low energy*, étaient diffusés via un émetteur radio dirigé vers un lac de montagne, en contrebas. Chacun devait disposer de son système de diffusion (ghetto blaster, transistor, enceintes en tout genre). En jouant en haut, lorsque l'on coupait les petits retours (des enceintes d'ordinateur), on entendait en bas la musique qui sortait des petits systèmes répartis tout autour du lac¹. En déplaçant son poste d'un espace à un autre, on pouvait modifier complètement l'acoustique de diffusion par l'irruption d'une nouvelle source sonore. Certains teufeurs, arrivés tout en haut, ont

1. <http://3boom.net/solarsoundzcontest>



Heretik,
Olympia,
2008.

Fête solaire,
Goozy
goozy party,
Draguignan,
2005.

fait immédiatement demi-tour, ne trouvant pas ce qu'ils cherchaient. Aujourd'hui, outre un pied à terre qu'il maintient sur Marseille avec ses serveurs internet alternatifs, Marko vit une grande partie de l'année dans un petit chalet reculé, en Auvergne, où il récupère l'eau de pluie et fabrique son électricité avec des panneaux solaires et une éolienne.

■ Marko

C'est le fruit d'un long cheminement anti-consumériste. Le but, effectivement, est d'être autonome, et surtout d'aller vers la décroissance, c'est-à-dire se séparer des trucs non essentiels. Alors, je n'en suis peut-être pas proche, c'est peut-être encore loin, mais j'essaie d'être austère. En Haute-Loire, l'atmosphère est justement austère, donc ça devrait gazer et être le bon lieu. On verra si je vais tenir. Enfin, c'est de l'austérité de luxe, quand même, toujours avec un brin de technologie, celui qu'il faut, j'espère que cela n'est pas inconciliable justement : la technologie doit servir à une réduction de la consommation, je trouve ça génial. On pourrait dire que c'est contradictoire, mais je ne le pense pas : il faut qu'elle serve justement à ça, à consommer moins.

L'électricité, c'est quand même magique. Quand on pense qu'un moteur, c'est réversible, c'est-à-dire que c'est à la fois un générateur et que ça peut être un moteur dans le même temps, c'est rigolo, c'est vraiment très bien, l'invention de la génération électrique. Surtout à base d'eau ou à base de vent, c'est parfait ! C'est de l'énergie facilement transportable : ce n'est pas mal quand même. Il y a tellement de possibilités maintenant, chacun peut se faire son petit dispositif : il existe des gens qui ne sont pas techniciens et qui s'arrangent fort bien. En revanche, d'autres se font avoir et tombent à côté de la plaque, ou dépensent très cher pour rien.

Marko, depuis le début des années deux mille, au travers de nombreux événements, a tenté des rapprochements parfois couronnés de succès

(comme les Karnavals des sons à Marseille¹) entre les gens du mouvement free et d'autres initiatives alternatives engagées très diverses (les occitanistes libertaires, No Pasaran, l'Internationale Pâtissière du Gloupier, les SEL, l'April etc.). Ces différentes tentatives ont entraîné ensuite l'organisation des « fêtes du libre », à Marseille et en Bretagne².

■ Redge

Quand j'ai acheté mon camion, en parallèle, je me suis mis à mixer du mp3 parce que je n'achetais plus de disques. J'achetais des vinyles depuis que mes platines CD étaient tombées en rade, en 98, mais je les ai revendus fort bien quelques années après, au plus haut de leur cours. Au tournant des années deux mille sont arrivés les premiers logiciels pas trop mauvais de mixage mp3, pas encore Traktor : BPM Studio etc. Ça relançait un peu le délire, je refaisais des fêtes régulièrement, avec les collègues, où chacun passait sa musique pendant une heure ou deux dans la nature (j'avais un peu arrêté quand j'étais en cata, à la dèche).

Comme ça fait plusieurs étés que je me suis mis à garder les moutons dans les montagnes, depuis 2005, ça fait des années que je n'ai pas fait de free parties estivales, alors que j'en faisais régulièrement. J'ai aussi été apiculteur, un temps : c'est le fruit de ce retour à la nature, le résultat de ces premières fêtes et de ces produits psychédéliques. Cette empathie pour la nature, elle était sous-jacente, je l'avais depuis tout petit, mais j'ai renoué avec elle.

J'avais déjà fait quelques tentatives avec les moutons, mais c'était le choc, le transfert entre les deux mondes n'est pas évident, effectivement. Il y a eu des essais foirés : je me suis fait virer au bout de quinze jours, pas payé ou presque... Toujours pareil, le monde du travail tel qu'on le connaît, sauf qu'en plus, il faut apprendre à se jeter dans la merde, à dormir dans la paille... Au début, c'est nouveau !

1. <http://3boom.net/karnaval2003> ; <http://3boom.net/karnaval2004>

2. <http://fete.dulibre.net>

Je sais que le camping-car est un bon moyen de squatter un terrain pour y faire son jardin. J'ai mis mon camion aux normes camping-car pour qu'on ne me fasse pas chier, pour que je puisse me garer n'importe où, parce que ça a un statut un peu bâtard : ce n'est pas un mobile-home, ce n'est pas une caravane, c'est un véhicule, et en même temps tu as le droit de dormir dedans. Ça crée un léger flou juridique, qui ne manquera pas d'être comblé bientôt par notre gouvernement, mais qui permet pour le moment plus ou moins de squatter sur un terrain. Pour peu que tu arrives socialement à t'intégrer dans le coin, tu peux squatter à pas cher. Je suis émerveillé de voir la prise de risque des Anglais (sans permis, sans papiers), mais ce n'est pas mon délire, j'ai besoin de sécurité. De toute façon, l'autarcie est une envie de sécurité, aussi.

J'ai vite vu qu'il y avait des endroits où on s'emmerdait, dans les teufs. L'âge aidant, tu es de plus en plus critique... J'ai bien vu que la radicalité, c'était bien, mais que la musique trop radicale, c'était chiant. Ça fait mal aux oreilles, ça ne fait pas danser aussi longtemps. La musique se durcissait, justement, pendant ces années-là, ce n'étaient plus les vieux disques de techno passés en 45 tours, avec des gros claps, ce n'était plus pareil là, c'était la guerre, la musique devenait plus stéréotypée. À partir de 99, j'ai trouvé qu'il y avait plein d'imitateurs dans la production de la free party, et pas forcément inspirés. Mais on peut dire que ça s'est passé aussi dans la house comme dans le hip-hop, comme partout !

J'étais toujours friand, je cherchais la transe, et c'était dur à trouver, ça arrivait de temps en temps. La dernière, elle remonte, quand même ! Elles sont rares, elles s'espacent dans le temps. J'aimerais bien revivre ça, ça me manque un peu, mais on peut en trouver. Il y a eu une belle Kamikaze avec tous les Anglais qui ont joué, je me souviens de cette grosse sono gigantesque, avec des amplis identiques, avec ces seize caissons identiques, tous réglés hyper bien, zébrés, avec une esthétique magique¹ ! Là, ça avait marché ! C'était la fin des grosses fêtes underground.

1. La U238, en Ardèche, en août 2000, voir « Génération 2000 ».

J'ai surveillé de loin les discussions sur la loi, *via* la *mailing-list* des sons sur laquelle Marko m'avait inscrit. J'intervenais peu, je prenais ça avec du recul parce que, un peu comme les politiques, je trouvais que ces fêtes saccageaient pas mal les espaces où elles se tenaient. J'y ai pris un pied pas croyable, quand même, dans ces grosses orgies sur je ne sais pas combien d'hectares, mais je voyais bien l'impact que ça pouvait avoir sur le lieu. Il y avait du déchet, du déchet humain aussi, la magie côtoyait le glauque ultime. Il y avait autant de joie que de malheur, c'était un concentré de vie étonnant, avec plein de gens et de régions différents, qui se mélangaient dans un grand fracas de défonce et de musique bordélique... Ça devenait hardcore !

Marko a lancé ce délire de fêtes solaires, je l'ai trouvé séduisant parce que c'était l'année de la canicule. J'étais en train de me rendre compte que le climat changeait. Je me disais que si toutes les années étaient comme 2003, ça allait faire mal : qu'est-ce que ça donnerait pour le tiers-monde qui serait surexposé ? Je commençais à flipper de tout ça, et à comprendre un petit peu les problématiques énergétiques sous-jacentes. Je me suis rendu compte à quel point on est esclaves de ce pétrole, et à ce moment-là, Marko a parlé de faire une fête expérimentale au solaire, avec son émetteur radio, avec un de ces concepts loufoques dont il a le secret.

Et ben vas-y, nickel, c'était l'occasion de le rencontrer d'avantage ! Et c'est vrai que ça a été un moment un peu clef, parce qu'à cette occasion j'ai croisé d'autres gars qui tournaient au solaire, et on a pu quantifier ce que l'on pouvait faire, on a pris contact. Un panneau, ça donne tant, on voit qu'avec des câbles de merde, ça ne marche pas etc. C'était dans la nature, expérimental, délirant et joli, et puis on écoutait de la musique dans le silence le plus complet, c'en était fini du groupe électrogène : le concept était donc élégant et demandait à être creusé. Après, moi, je sais que j'aime avoir un son qui marche bien, et quand on multiplie le nombre de sources d'émission, ça devient une autre histoire, je ne suis pas trop dans ce

genre d'installation, dans ces délires de spatialisation. Je m'en tiens à un format éprouvé, pour la qualité du son, et je cherche à écouter la musique telle qu'elle est, pas forcément à la secouer en l'écoutant déphasée, déformée à outrance par le lieu et les sources de diffusion.

Batteries et solaire, ça va bien avec le nomadisme. J'étais déjà dans le camion, je n'avais pas encore pris mon envol, j'étais toujours chez Franky. J'étais au top, mais je me préparais pour avoir de l'électricité, pour continuer à faire de l'ordi, à écouter de la musique, à m'éclairer, à vivre, à bricoler, et donc il me fallait une install solaire. Avec des petits moyens, progressivement, on rajoute des batteries, on achète un petit panneau, un plus gros, des leds, et puis un peu plus tard des amplis de tuning 12V pour pousser les caissons de basse, parce que ça marche bien. De la sono pour la basse, et du monitoring pour les médiums et les aigus : ça fait des beaux sons agréables à écouter, on peut écouter du classique ou du jazz, même des voix. On prend son pied et en même temps, il y a la basse qui secoue le ventre et qui parle aux tripes ! On essaie, en tout cas. Au solaire, on arrive à tenir la nuit, voire plusieurs jours si on est économe. On a donc organisé des teufs comme ça, avec un délire en petites proportions pour limiter l'impact sur la nature et les emmerdes avec la maréchaussée. Je ne suis pas dans un trip de cramé, j'ai toujours eu plus envie de me cacher que de m'exposer et de voir du monde. Je n'ai pas envie de ramasser les poubelles, je n'ai pas envie de détruire.

L'une des vertus de ce mouvement free, c'est que ça te donne envie de faire de la musique. Ça a l'air simple, et il y a effectivement moyen de bien s'amuser avant d'être bon. On s'éclate vite à mixer, à déconner avec le son, avec la matière sonore. C'est plaisant de zoner dans la basse. Finalement, le faire en petit comité, voire tout seul, c'est super ! À la limite, j'ai plus envie de prendre le temps de bloquer à faire de la musique derrière mes petits monitorings dans mon coin que d'aller voir celle des autres. En ce moment, j'ai plus envie de ça, de m'enfermer dans mon home-studio.

Actuellement, je me prépare une sorte d'émancipation du monde du travail. Je pratique une politique de réduction des frais fixes : pas de facture d'électricité, pas de loyer, je vise une certaine autonomie alimentaire avec le potager et l'élevage. Je cherchais un bout de terrain pour planter des racines. *A priori*, je ne suis pas un nomade dans l'âme, j'aime ça, c'est grisant de voyager, mais j'aime aussi bricoler sur place, faire le potager, bouffer mes patates : je me régale, c'est un accomplissement ! En tout cas, je ne me compromets plus dans le monde du travail, je ne travaille plus dans la pub, je ne bosse plus pour des requins, et surtout plus juste pour payer le lieu où je dors, ou la bouffe industrielle. Je suis sorti de ce cercle infernal, tant que j'avais l'âge de le faire ! C'est difficile de ne pas se compromettre sur le plan écologique dans le monde du travail. Quand tu prends ta bagnole et que tu fais 100 bornes pour aller bosser, déjà, ce n'est pas écolo, tu compromets la vie de gens et d'espèces vivantes. Là, au final, j'ai l'impression que le modèle vers lequel je tends sera laborieux, mais c'est là, *a priori*, que je vais gêner le moins possible sur le plan écologique et humain.

Je souhaite d'abord couvrir nos besoins au maximum, et ensuite trouver un modèle économique, pour payer un peu de sécu, c'est une bonne chose de mutualiser ce genre de truc, par exemple, je veux bien payer pour ça. Par contre, je ne veux pas payer d'impôts sur le revenu, ni financer la guerre en Afghanistan ou d'autres délires similaires. Il faut donc essayer de donner le moins de sous possible, et ça cadre bien, parce que je n'en ai pas besoin de beaucoup finalement, je m'en rends compte. On va essayer, je ne sais pas trop où je vais quand même : d'autres se sont plantés avant moi, mais certains ont relativement réussi. Je me donne moins de délai depuis qu'on est propriétaires, parce que, déjà, j'ai l'impression d'être sorti de la précarité de manière durable. Ils peuvent nous faire une crise économique, tout ce qu'ils veulent, pour moi, elle sera indolore. Du coup, mon camion, c'est affreux à dire, mais je me tâte à le vendre... Enfin, je ne sais pas encore, mais en tout cas, je retourne régulièrement faire pisser le caisson !

■ Ivan

J'ai fait le berger, en 2004. J'avais mon camion, au-dessus d'Embrun, au milieu de deux mille moutons. Je nourrissais le patou, je fabriquais les parcs: c'était pour lutter contre les loups. C'est précisément à l'endroit où il y a eu la fête solaire de Marko (c'est moi qui lui ai indiqué le lieu). Je suis retourné squatter dans la vallée de la Méouge.

Alors que les free parties sombrent, d'autres espaces de liberté, les derniers, sont peu à peu grignotés partout en France par une surabondance de textes de lois et de décrets. Par exemple, sur le domaine maritime, les anneaux libres encore tolérés disparaissent partout, et Marseille aussi est touchée: les autorités du port de l'Estaque ont imposé à tous les bateaux présents de payer leur anneau d'amarrage. Beaucoup d'anciens, qui mettaient là leur embarcation depuis des décennies, ont été contraints de les vendre pour une bouchée de pain. Guilhem, un ami d'Ivan¹, s'est alors acheté un voilier puis s'est improvisé marin. Marko, lui aussi, était d'abord engagé dans le projet, mais il a laissé tomber un peu plus tôt.

■ Ivan

Je suis descendu voir Guilhem sur l'île du Frioul, avec son bateau, et je suis resté un peu avec lui. Ils avaient créé un squat flottant et l'association Winchallah. Guilhem avait atterri au Frioul sans faire exprès, il était parti pour Sète de l'Estaque, tout seul, il aurait pu se noyer, c'est un miracle qu'il soit arrivé quelque part²! Il y a une bonne dynamique qui s'est opérée là-bas. Ils ont fait le forcing, en pirates. La Capitainerie, au bout d'un moment, les a fait vraiment chier. Alors ils sont allés à Port-Saint-Louis-du-Rhône, c'est le port le moins cher de toute la côte pour réparer les bateaux: Navy Service. Il a essayé de refaire son voilier dans le chantier naval,

1. Voir « Tomahawk ».

2. Guilhem, après avoir squatté plusieurs semaines un coin de port inoccupé de l'Estaque avec son bateau récemment acheté, a reçu finalement une lettre des autorités du port autonome de Marseille lui ordonnant de prendre la mer.

je l'ai aidé, puis on a trouvé le lieu au bord du Rhône. Entre le Frioul, Navy Service et le lieu à Port-Saint-Louis, ça a donné deux-trois ans de chantiers de remise en état de bateaux : 2002-2004. J'ai moi-même acheté une embarcation, comme les autres, une barquette (un « pointu », bateau de pêche typiquement marseillais). On a commencé à parler d'un spectacle flottant, « Universal Ofni Searkus »¹, on se disait qu'il faudrait des bateaux de canaux, parce que ce n'est pas facile de faire des spectacles sur la mer. Finalement, c'est aussi difficile sur les canaux !

On est partis pour une petite tournée (le but était d'aller jusqu'à Bordeaux en empruntant le canal du Rhône à Sète, puis le canal du Midi). Pour moi, tout cela était complètement issu des méthodes de la free party : faire tourner du spectacle comme on faisait tourner un sound-system. On se retrouvait d'ailleurs toujours dans des contextes sons, avec Tomahawk ou les gens de la Villa². Je continuais à dire non aux subventions, à me poser des questions sur l'association, parce que je préférais les regroupements informels de personnes, sans statut officiel. À la fin de l'été, on a arrêté, le spectacle a coulé. J'ai abandonné ma barquette, je l'ai laissée à Sète et j'ai retrouvé mon camion. Le canal du Midi était sympa, j'avais eu des bons retours sur la barquette.

Je suis retourné à Barret-sur-Méouge pour m'installer là-bas. J'ai trouvé un plan travail, on a habité vers Volonne pendant un an. Je suis ensuite parti en Afrique avec l'association Albatros, avec des jeunes, en séjour de rupture : ils sont en foyer à l'année, et ils sont envoyés avec des associations à l'étranger, pour faire du théâtre à Cotonou, dans la brousse, paumés au milieu de nulle part. Pendant un an de travail, on les a jour et nuit, toute la semaine. C'est en alternance entre la France et l'Afrique. Au bout d'un an,

1. <http://searkus.3boom.net> et

<http://okosystem.3boom.net/rapportofnisearkus.html>

2. Dans un contexte de manifestation antinucléaire, au Barp, dans la région bordelaise, notamment.

j'ai arrêté. On est revenus dans le sud, on a organisé des fêtes, on a installé un campement avec jardin etc.

Depuis, Ivan est retourné un an en ville, sur Arles, pour passer une formation d'ingénieur du son à l'IMFP de Salon-de-Provence, dans le but, toujours, de poursuivre dans une voie artistique.

■ Ccil

Quand j'ai quitté la Sound Conspiracy, que je suis retournée à Paris, je me suis éclatée pendant un an et demi aux platines. Je mixais devant plein de gens tous les quinze jours, et comme j'avais vraiment la patate au niveau des platines, je crois que ce sont mes meilleures années. Mais ça ne suffit pas : c'est l'esprit qui est intéressant, c'est l'esprit !

J'ai mixé dans les soirées des Mas i Mas ou organisé aussi des soirées moi-même, sur Paris, en province. J'ai fait de la prod, en studio. J'ai fait ma vie, je me suis reposée, j'ai arrêté le speed ! Je n'en n'ai plus jamais repris après. Mes jumeaux sont nés en 2002. J'ai toujours joué à peu près tous les quinze jours/trois semaines, je n'ai jamais arrêté.

Ça fait trois ans et demi que je suis au Cirque Électrique, je suis intermittente du spectacle. On a un terrain de cirque à Paris, à la Porte des Lilas, où on s'installe pour une période de six mois. J'y ai ma caravane, ce n'est même pas une roulotte. Ça fait huit mois que l'on bosse sur Paris. Juste avant, on était en Belgique pendant un an. On joue pas mal notamment un spectacle pour les enfants qui est complètement déjanté, et moi, j'envoie la musique. On fait des cirques laboratoires aussi, des cabarets. Ça marche bien, mais surtout parce qu'on bosse ! Il n'y a que moi qui viens de la free dans le cirque, et ça suffit ! Je n'aime pas trop mélanger, parce que les gens de la free party ne savent pas se tenir, et le milieu du cirque, c'est un lieu de spectacle, donc c'est un lieu où il faut parfois savoir

parler doucement parce qu'il y a des trucs qui se passent. Les gens de la tekno sont devenus des enfants gâtés, c'est ce que je ressens. Aujourd'hui, beaucoup sont là à se revendiquer libres, mais leur liberté est dans quoi? Dans la plongée sous-marine, dans le saut en chute libre? Il y a une espèce de délire, je me dis que certains vivent comme des capitalistes, aujourd'hui, c'est bizarre. En fait, ils n'ont pas capté le changement, l'évolution qu'ils avaient suivie, et ils ne supportent pas ce genre de remarques non plus! Si à un moment, tu commences à être un peu trop politique avec eux, à leur expliquer que leur vie est vide, à aller voyager à droite à gauche, à ne penser qu'à eux-mêmes, à faire de la rave simplement pour leur poire, par rapport à ce qu'on faisait il y a dix ou quinze ans... Il y avait alors quelque chose de vraiment communautaire.

Si je ne vois pas pendant trois ans certaines personnes avec qui on a vécu tout ça, lors de nos retrouvailles, c'est comme si c'était hier. Notre amitié est là, ça ne change pas, même si on a vieilli: il y a un passé, un truc qui est tellement fort! La notion de temps n'existe pas dans tout ça, c'est ce qui est agréable, justement. Il n'y a pas un truc de copinage, on n'est pas obligés de s'appeler toutes les semaines pour garder un lien. Quand je vois Jeff en Bretagne, par exemple, peut-être qu'on se croise une fois par an quand on joue ensemble, mais c'est cool, c'est mon pote, ça se passe comme ça!

J'ai essayé d'habiter en maison, mais je me suis fait chier, ça m'a rendue triste. J'aime bien avoir des projets et qu'ils changent, je ne peux pas rester. Par exemple, ça fait trois ans et demi maintenant que je bosse pour le cirque, et après la Porte des Lilas, je compte reprendre ma route, ensuite. Ce qui est bien c'est de se renouveler, de se dire qu'à un moment, ta place n'est plus là, de te casser. C'est ce que j'ai fait pour la Sound Conspiracy. J'aurais pu plomber le truc, et dire: « Non, ça m'appartient, je reste là! » C'est bien de se mettre en retrait, de se dire que ton histoire n'est plus là-dedans: « Ciao les mecs, continuez, bonne chance! », et voilà. La chose évolue parce qu'elle ne t'appartient pas, de toute façon, même si tu as participé à sa création, et puis, ça reste de la musique!





CHRONOLOGIE

La chronologie qui suit ne prétend pas à l'exhaustivité. Elle présente une série de faits marquants qui jalonnent l'histoire des free parties: les prémisses et le développement du mouvement, les fêtes importantes (principalement les teknivals), l'apparition de certains sound-systems, quelques voyages remarquables, ainsi que les décisions politiques et législatives ayant des conséquences sur l'évolution du mouvement.



Cette succession de dates permet un meilleur repérage temporel de tous les propos développés dans l'ouvrage. Il est évident que certains acteurs pourront relever que des événements qu'ils ont jugés fondamentaux n'y figurent pas, alors que d'autres, insignifiants à leurs yeux, y sont signalés. Il est difficile d'opérer un choix neutre et objectif car tout est affaire de ressenti et de parcours individuels dans cette appréhension.



■ Années soixante-dix

Naissance du mouvement New Age Traveller en Angleterre, héritage du mouvement hippie et de la philosophie New Age, qui célèbre une alliance entre un mode de vie nomade, une orientation spirituelle particulière et la revendication d'une certaine forme de liberté, notamment au travers de l'hédonisme de festivals fondateurs tels le Windsor Free Festival (1971-1974), le Stonehenge Free Festival (sur le site mégalithique de Stonehenge, de 1972 à 1984), les premiers Glastonbury Festivals (1970, 1971, 1978, 1979, 1981 et chaque année ensuite), Elephant Fayre (1981-1986) etc.

■ 1979

Élection de l'ultra-libérale Margaret Thatcher, surnommée la « Dame de fer », au poste de Premier Ministre du Royaume-Uni, qu'elle occupe jusqu'en 1990.

■ Années quatre-vingt

Organisations régulières de warehouse parties dans les hangars et les usines désaffectées de la banlieue londonienne, laissés occupés par la crise qui traverse le Royaume-Uni. On y écoute du hip-hop, du raggamuffin et du reggae. La house va y déferler à partir de 1988.





■ 1982

Premier Peace Convoy de voyageurs, organisé contre l'utilisation du nucléaire, dirigé vers la base militaire de Greenham Common. Ce moyen de contestation pacifique va être une manière fréquente d'opérer durant la décennie.

■ 1984

Grosse affluence lors de l'édition annuelle du Stonehenge Free Festival, en juin. Beaucoup de citoyens (non voyageurs) sont venus en curieux assister à l'événement, ce qui lui fait atteindre des proportions gigantesques : cinquante mille personnes. Ce sera la dernière édition. Dans l'été, les voyageurs subissent des pressions policières constantes, leur Rainbow Village est dispersé. Fondation de Mutoid Waste Cie, collectif d'artistes sculpteurs sur métaux fortement inspiré de l'esthétique « Mad Max » et « Judge Dredd », organisant des shows de théâtre alternatif, avec du spectacle de feu, de la musique industrielle et des installations prônant la récupération et le recyclage. Le groupe se rattache aussi au mouvement traveller par son nomadisme et son intérêt pour le squat. Son art est lié aux musiques des années quatre-vingt : rock, punk, dub, reggae et ragga. À la fin de la décennie, ils intègrent l'acid house à leurs prestations.



■ 1985

Le 1^{er} juin, le Peace Convoy est de retour vers Stonehenge pour le traditionnel festival. La police déclenche alors la célèbre Battle of the Beanfield. Elle disperse violemment les cent quarante véhicules qui constituent la caravane, l'opération s'accompagnant de nombreuses brutalités policières, des véhicules/habitations totalement détruits, des personnes blessées etc. La presse anglaise est censurée, seuls les témoignages des policiers sont autorisés à passer dans l'opinion publique. L'été se poursuit dans ce climat d'affrontement.

■ 1986

De nouveaux affrontements avec la police se déroulent lors du Peace Convoy. Le gouvernement Thatcher compare les voyageurs à des brigands irrespectueux et dangereux.

Vote de la section 39 du Public Order Act (POA) contre les convois de masse, qui stipule que la police peut décider de faire



partir les travailleurs de terrains qu'elle juge inappropriés, et qui fixe le nombre maximum de véhicules sur un terrain occupé à douze.

■ 1987

Les clubs sont obligés de fermer leurs portes à 2 heures du matin.

■ 1988

La jeunesse anglaise découvre la musique house et acid house en même temps que l'ecstasy. Les warehouse parties du début de la décennie se multiplient et accueillent l'affluence nouvelle d'un public qui s'y engouffre, avide de fête et frustré par les restrictions imposées aux clubs: c'est la naissance de la rave party (de « déblatérer, dire n'importe quoi, battre la campagne »). On parle d'un deuxième Summer of love, vingt ans après 1968. On dit aussi que Margaret Thatcher a inventé la rave, de manière indirecte...

■ 1989

Explosion de l'acid house en Angleterre, on emploie alors souvent le terme d'acid parties pour qualifier les fêtes.

L'entrepôt de Mutoid Waste Cie, à Battlebridge Road (King's Cross), subit des pressions policières. Ils vont désormais prendre la route vers l'Europe, en commençant par des shows à Amsterdam, à Paris, puis à Berlin, où ils installent des sculptures remarquables autour du Mur. Naissance du collectif Do It Yourself (DIY) à Nottingham, organisateur de free parties (pour « fêtes libres » plus que pour « fêtes gratuites »), et du sound-system Tonka.

Très timidement, les premières raves sont organisées en France. La techno prend solidement place en Hollande, en Belgique, en Allemagne et en Suisse.

■ 1990

Début d'une vague de répression sévère sur les raves en Angleterre. Principalement organisées dans des contextes urbains ou péri-urbains, elles vont se tourner de plus en plus vers des squats et s'orienter vers les pratiques marginales des travailleurs. Durant cette période, la population des travailleurs augmente considérablement en Angleterre. Des sound-systems travailleurs adoptent la techno, comme Circus Normal.

Première tente dance au Glastonbury Festival, gérée par le sound-system Tonka (juin).





Prémices de Bedlam sound-system et naissance du sound-system Spiral Tribe, qui organise fin 1990 les soirées « Expelled » et « Detention » au squat Skoolhouse (Londres).

■ 1991

Naissance du sound-system Liberator à Londres.

Mutoid Waste Cie s'installe en Italie, à Santarcangelo di Romagna, dans une carrière, le long du fleuve Marecchia, où ils créent Mutonia. De nombreux shows sont donnés dans les squats de Milan, notamment.

L'été, Spiral Tribe déplace son sound-system pour la première fois sur un rassemblement de travailleurs, près de Stonehenge.

Le mouvement rave prend peu à peu de l'ampleur en France. Il explose en Allemagne, en Suisse, en Belgique, en Espagne et en Hollande.

Fêtes de fin d'année organisées par Spiral Tribe sur deux semaines, à Roundhouse (Camden), durant lesquelles de la nourriture est distribuée aux sans-abri du quartier.

■ 1992

Naissance des collectifs Exodus (Luton), Vox Populi (Londres) et Desert Storm (Écosse).

Intervention violente de la police lors d'une fête Spiral Tribe dans les entrepôts d'Acton Lane, à Londres (avril).

Le Avon Free Festival, festival traveller, est déplacé par les autorités à Castlemorton (mai). La conjoncture le transforme cette année en un énorme rassemblement de sound-systems (Spiral Tribe, Bedlam, DIY, Circus Warp, Circus Normal, Adrenalin etc.), qui regroupe vingt mille personnes et qui se termine par une répression sévère dont font les frais en grande partie les Spiral Tribe, qui voient leur matériel confisqué. Deux ans d'enquête sont suivis d'un procès de quatre mois, qui se tient en 1994 (et qui coûte quatre millions de livres à l'État). Suite au festival s'engage une discussion sur la question des raves, qui va conduire à des sections spécifiques dans le Criminal Justice and Public Order Act (CJPOA) de 1994.

Les membres de Spiral Tribe entament alors leur périple hors d'Angleterre et passent notamment en France, où le mouvement rave est en train d'exploser. Ils organisent des fêtes à Paris et dans le sud-est, faisant des émules. Total Resistance, un collectif de



travellers plus anciens que Spiral Tribe, avec des origines plus punks, arrive aussi en France.

■ 1993

Naissance des premiers sound-system français : Nomades, Psychiatrik, OQP, Impakt, Teknokrates.

Création de UFO (nommé UFOT au début, pour United Forces Of Techno), qui coordonne les différents événements type free party qui s'organisent dans la région parisienne.

Premier teknival, à Beauvais (mai).

Total Resistance s'installe sur le camping des Eurockéennes de Belfort (juillet), inaugurant une série de fêtes chaque année sur le même principe (en 1995 avec Bedlam).

Nouvel An de Spiral Tribe et de Mutoid Waste Cie à Berlin, au squat Tacheles, Oranienburger Straße (Blast-Off 94).

■ 1994

Les premiers sons berlinois apparaissent, comme Alien Pulse Agency (APA) et Kamikaze (ils sont tous les deux composés dès le départ de membres de plusieurs nationalités).

Créations, en France, des sound-systems Furious, Diabolik, Short Greys etc. (entre 1994 et 1995).

Vote du CJPOA en Angleterre (Criminal Justice and Public Order Act 1994), qui s'attaque notamment aux travellers (sections 61, 62, 77 à 80 : interdiction de stationner à plus de six véhicules sur un terrain, possibilité aux policiers d'imposer le déplacement de véhicules sans même que le propriétaire ait porté plainte, possibilité de saisir les véhicules en cas de non-respect des consignes etc.), au squat (sections 68 à 76) mais aussi très clairement à l'organisation de raves, de manière frontale (sections 63 à 67 : interdiction de se rassembler à plus de dix personnes sur fond de musique répétitive amplifiée, interdiction de se réunir en vue d'organiser ce type de rassemblement etc.).

Premier teknival de Fontainebleau (en mai, appelé aussi improprement « teknival de Troyes » en raison des indications du flyer).

Premier teknival de Millau (juillet), présence de sound-systems anglais comme Bedlam et Vox Populi, qui poursuivent leur route en Europe.

Premier teknival de Tchéquie (il sera bientôt nommé Czechtek), dont les éditions se succèdent jusqu'en 2005 (fin juillet).

Naissance du premier sound-system tchèque : Cirkus Alien.





Teknival du Plateau de Millevaches à Aubusson (août).
Fête du Nouvel An organisée par Spiral Tribe en Autriche.
Fête du Nouvel An organisée par OQP en Allemagne.

■ 1995

Naissance de Lego sound-system en Autriche.
Deuxième teknival de Fontainebleau (mai).
Circulaire émise en mai par la Direction Générale de la Police Nationale: « Les soirées raves: des situations à hauts risques », qui présente ces événements sous leur pire visage et encourageant les opérations policières de répression. Vague d'interdiction sans précédent sur les raves dans toute la France, dont le sommet est atteint en 1997. Le mouvement free party grossit considérablement pendant ces deux années, du fait notamment de l'arrivée des ravers. « Amsterdam free festival », teknival en Hollande (juin).
Naissance des premiers sound-systems hollandais: Mononom et HPG (Hardcore Peace Generation). Acid Anonymous (AA), autre son important des Pays-Bas, débute en 1998.



Teknival de Tarnos, « The Alien Festival, Free Techno Camp » (août).
Entre 1995 et 1997, la première génération de sound-systems français s'étoffe considérablement (Ubik, Metek et TKO dans le sud-est, Fraktal Tribe, THC, Foxtanz, Voodoo'z Cyrkl, DpraV dans le sud-ouest, K-Bal, LSDF, Furious, Heretik, Troubles Fête, Corrosive, Mas i Mas sur Paris, Infrabass sur Blois, Alliés-Nés dans le nord, puis Tomahawk, Oxyde en Bretagne, Tellurik vers Lyon, K.ktus Tribe etc.).
« Crossover 96 », fête du Nouvel An à Rome, avec OQP, Bedlam, LS Diezel, Lego, Psychiatrik, Furious et APA.

■ 1996

Les premiers sound-systems italiens se forment: Outlaws (OLS) et Tekno Diffusione Activa (TAD), qui donneront ensuite OLSTAD par leur réunion.
Entre 1996 et 1998, les teknivals, voyages et « missions » se succèdent un peu partout en Europe (Tchéquie, Autriche, Allemagne, Italie, Hollande etc.).
Voyage de Desert Storm jusqu'à Sarajevo (après plusieurs missions d'aide aux civils en 1995).



Teknival de Vitry-le-François (mai).
Premier Teknival en Italie, avec Spiral Tribe, OQP, OLS, TAD, Lego, Kamikaze, APA etc. (juin).

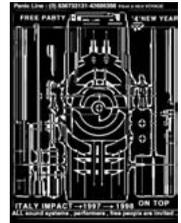
Teknivals successifs dans les monts d'Arrée en Bretagne (juillet) et à Millau (juillet, puis août).

Teknival à Cordoue, en Espagne (fin juillet).

Teknival de Tchèque à Hostomice (fin juillet).

Fin août, première édition du Dutchtek à Rotterdam, qui se tient ensuite chaque année à la même période.

Création de Facom Unit en Autriche en 1996 (avec des anciens membres de Spiral Tribe et de Lego).



■ 1996-1997

Voyage de Spiral Tribe aux États-Unis (le dernier avant la séparation définitive du groupe).

Aux États-Unis, des sound-systems se créent sur le modèle de la free européenne (SPAZ – « Semi Permanent Autonomous Zone » – et Slowershop sur la côte Ouest, Black Cats et Virus Renegade sur la Côte Est).

Fête du jour de l'An en Hollande avec OQP, Ubik, Mononom et Psychiatrik: cinq mille personnes (dont beaucoup de Français), par – 20 °C.

Fête du jour de l'An au Portugal avec un grand nombre de sound-systems européens (Kamikaze, Total Resistance, Spiral Tribe, Furious, Lego, Facom Unit etc.), suivie en 1997 d'une longue tournée de fêtes dans le pays.



■ 1997

Formation du sound-system italien Tekno Mobil Squad (TMS).

Première « Tekinox » à Bologne, avec OQP, Mononom et Network 23 (mars).

Teknival de Courcelles (mai) et teknival du Carnet (mai-juin).

Teknival de Bologne (juin).

Teknival de la Salvétat (juillet).

Teknival de Tchèque « Free festival » de Dobris (fin juillet).

Une « mission » est menée en Hongrie par Pirate Sound (sound-system éphémère issu de la Spiral Tribe), Total Resistance et quelques membres des OQP, ce qui constitue déjà une première approche de ce que sera la Sound Conspiracy.

Teknival de Gruissan (août).

Premier teknival des Transmusicales Off (décembre). Les éditions vont se succéder jusqu'en 2008.





Fête du jour de l'An à Milan, qui donne naissance à la Sound Conspiracy, sur la réunion des sons Total Resistance, OQP, Facom et Spiral Tribe.

■ 1998

Un engouement constant amène à la création d'une seconde génération de sound-systems nouveaux, partout en France, entre 1998 et 2000, mais aussi en Europe. Une liste exhaustive devient de plus en plus impossible à établir (Le Petit Peuple, TNT, pH:4, Dklé, Dfaze, Konglomeira, Vomit, Turbulences, Eat your Bones, Dmoniak, Flyoské, 6mik, Intrabass et des dizaines d'autres...).

Teknival de Melun (aux Écrennes, en mai), qui se déroule dans des conditions extrêmes et qui est connu comme le « teknival de la boue ».

« Solar Sonika » (première édition) organisé par Sound Conspiracy en Italie (mai-juin). Début du voyage de Sound Conspiracy qui va les conduire jusqu'à Goa, en Inde (retour fin 1999).

Czechtek de Dobris (fin juillet).

Teknival de Port-la-Nouvelle (août), vingt mille personnes. Le maire fait creuser des tranchées dans le sable sur la plage, pour isoler les vacanciers des teknivaliers.

Teknival « Fuck Techno Parade » à Paris (septembre).

Premier « 23^e Bordel », grosse teuf organisée aux Baux-de-Provence (octobre).

Teknival du Nouvel An à La Londe-les-Maures (Ubik, TNT, RCA, Gravos, Kaotik, Turbulence, Network 23, Okupe etc.).

Teknival du Nouvel An à Bologne (Metek, TKO, TAD, OLS, TMS).

Fête du Nouvel An à Goa avec la Sound Conspiracy et cinq mille personnes.

■ 1999

Organisation par Sound Conspiracy de leur plus grosse fête à Goa (février).

Premier teknival « Fuck Printemps de Bourges », dans la carrière de Corquoy (avril).

Teknival de Caen (mai).

Teknival de Derval (mai), un décès à déplorer.

« Solar Sonika », au Lago di Bolsena, en Italie (juin), un décès (par noyade).



Premier teknival en marge des Vieilles Charrues (juillet), dont les éditions se poursuivent jusqu'en 2005.

Teknival d'Escala en Espagne (juillet).

Czechtek à Ralsko (fin juillet).

Teknival Fuck Boréalès sur l'île de la Barthelasse (Avignon, août).

Teknival « Fuck Espagne » à Fleury d'Aude (août), quinze mille personnes.

Teknival d'Ozora en Hongrie, pour l'éclipse solaire (août), qui succède cette année au Czechtek de Ralsko.

Plusieurs teknivals de l'éclipse ont lieu en même temps, notamment en France.

Teuf de la Braderie de Lille Off organisée par Dfaze (DFZ), qui devient une institution au sortir du Dutchtek de fin août.

« 23° Bordel » à Anduze (octobre).

Free party sous Bercy organisée par les Heretik, en plein centre de Paris (13^e arrondissement), dans une ancienne gare souterraine de triage (novembre).

Teknival des « Transmusicales Off » à Rennes (décembre).

Teknival du Nouvel An à Rousset, à côté d'Aix-en-Provence, marqué notamment par le retour de Sound Conspiracy.

■ 2000

Cette année, Mutoid Waste Cie part pour l'Australie pour le projet Earthdream, un voyage de 20 000 km dans le désert, de Port Augusta (au sud) à Darwin (au nord), avec des performances et des actions tout au long du parcours (la Stuart Highway), des actions militantes, des rencontres avec les Aborigènes etc.

Le 5 février 2000, une teuf UFO à Bourron-Marlotte déclenche une intervention particulièrement violente de la police. Les forces de l'ordre font irruption au petit matin, elles bloquent toutes les entrées du hangar et elles le remplissent de gaz lacrymogène avec deux mille teufeurs à l'intérieur. Elles se postent à chaque sortie et assènent des coups de matraques à tous ceux qui parviennent à se faufiler. Elles détruisent les pare-brise des véhicules sur le parking. Un combat violent s'ensuit entre les teufeurs et la police, qui pendant un moment est en désavantage. Le site de la teuf choisi par UFO est un lieu doublement provocateur : on y fait pousser le gazon du Stade de France, et le hangar qui accueille le son est le théâtre des opérations d'entraînement d'une brigade spécialement formée pour intervenir dans ce genre d'événement.





Teknival de Clos de Gaillard (avril).

Teknival de Neunkirchen en Autriche (avril).

Teknival de Blois (mai).

Teknival de Pontoise-lès-Noyon (juin).

Teknival de Millau en soutien à José Bové (juillet).

Teknival Off des Vieilles Charrues à Carhaix (juillet), trente mille personnes présentes.

Teknival de Beaucaire (juillet).

Czechtek de Lipnice (fin juillet).

Teknival « Fuck Heliocolor » à Deaux (fête qui succède à la fin des raves Boréalès, août), vingt mille personnes présentes, un mort à déplorer.



Teknival de Brousses-et-Villaret (août), dit « de Carcassonne ». Dutchtek (fin août).

Free party U238 en Ardèche (fin août).

Teknival des « Transmusicales Off » à Bruz (décembre).

■ 2000-2001

Voyages de Tomahawk et de I.O.T. en Amérique (États-Unis et Amérique Centrale).

Voyages de K.Ktus Tribe aux États-Unis, connexions avec Black Cats, Virus Renegade, 5lowershop, SPAZ etc.

Les créations de sound-systems vont bon train, il en existe des centaines rien qu'en France, et le nombre augmente aussi partout ailleurs (en Italie et en Tchéquie tout particulièrement).

Grosse free party du Nouvel An à Barcelone (Oxyde, Desert Storm, Lego, Subsound, Sound Conspiracy, Hekate etc.).



■ 2001

Free party à Paris, à Molitor, piscine désaffectée à ciel ouvert en plein 16^e arrondissement, organisée par les Heretik (avril).

Teknival de « Bourges Off » à Vierzon (avril), dix mille personnes.

Teknival de Piolenc (avril), dans la circonscription du député RPR Thierry Mariani (Vaucluse).

Teknival de Marigny (mai), trente mille personnes présentes.

Fin avril, Mariani propose un amendement spécifique aux free parties dans le cadre des discussions sur la Loi sur la Sécurité Quotidienne proposée par le ministre de l'Intérieur, Daniel Vaillant, membre du gouvernement de Lionel Jospin (PS). Le gouvernement accepte l'amendement de l'opposition. Cette proposition agit



comme un coup de tonnerre, et les sound-systems se mettent en collectif pour se défendre, ils organisent des manifestations et entament des négociations. Vaillant, après avoir accepté et modifié légèrement l'amendement, le retire ensuite. C'est Lionel Jospin qui annonce ce retrait le jour de la fête de la musique (21 juin), au 20 heures de TFI. L'été est décrété « période test » en France.

Teknival de Bassano del Grappa, en Italie (juillet). Teknival de Marcillac (juillet), quinze mille participants. Les organisateurs du teknival font d'abord passer des fausses rumeurs à propos d'une installation en Ardèche, à Aubenas, à la fois pour détourner l'engouement médiatique phénoménal (depuis les discussions sur la loi, les journalistes sont sur la brèche), une affluence trop importante du fait de cette couverture médiatique, ainsi qu'un dispositif policier trop imposant. Ils prennent contact avec la préfecture de l'Aveyron immédiatement après s'être installés.

Le teknival des Vieilles Charrues se déroule à Paule (juillet) avec vingt-cinq mille participants. Il suscite de féroces levées de bouclier chez les riverains : un « collectif anti-rave » est créé, des engins agricoles et des barrages filtrants de bottes de paille et de troncs d'arbres sont déployés de toute part pour bloquer l'accès aux teufeurs. Les forces de gendarmerie aussi interviennent sur les différentes tentatives de rassemblements. À l'issue d'échanges énervés, les barrages sont forcés par les teufeurs et la fête a finalement lieu. Le maire et son conseil municipal démissionnent suite à l'événement pour protester contre le fait que les autorités ont fini par laisser faire. Juste après le « traditionnel » Czechtek (à Doksy cette année) se tient un Slovtek en Slovaquie (août).

Le teknival de Florac (août) réunit quinze mille participants. De la même manière qu'à Marcillac, les organisateurs préviennent au dernier moment les autorités, alors qu'ils sont déjà installés, puis échangent avec les forces de l'ordre tout au long de l'événement, pour sa gestion. Deux d'entre eux passeront ensuite en procès, un an après, malgré la promesse du gouvernement de voir en eux des « médiateurs » durant la « période test ».

Dutchtek de Moerdijk en Hollande (fin août).

Le 11 septembre, suite à l'attentat contre le World Trade Center, un climat sécuritaire paranoïaque envahit tous les pays occidentaux. Au terme de l'été de test et de nouvelles tentatives de conciliation, la LSQ est votée le 30 octobre en dernière lecture. Elle est





publiée au Journal Officiel le 15 novembre, avec l'article 23-I qui impose une déclaration préalable à l'organisation des free parties, définies comme « rassemblements exclusivement festifs à caractère musical, organisés par des personnes privées, dans des lieux qui ne sont pas au préalable aménagés à cette fin ». Il reste un décret d'application à définir en Conseil d'État. Ce dernier se fait attendre jusqu'à mai 2002.

Teknival « Transmusicales Off » à Rennes, « Legal Free Party » en accord avec les autorités (décembre).

Teknival du jour de l'An à Béziers.

Teknival du jour de l'An à Rome.

■ 2002

Voyage de K.ktus Tribe au Pérou.

Teknival de Campénéac (mars).

Saisie de Oxyde, Kamikaze et Latitanz en Bretagne, lors d'une teuf à Gaël (avril).

Un nouveau rendez-vous de teknival annuel se met en place en avril en Tchéquie, le « Czacho Tek » (une grosse fête organisée qui se tient chaque année jusqu'en 2010).

Teknival de Mer, entre les deux tours de l'élection présidentielle qui voit s'affronter Jacques Chirac et Jean-Marie Le Pen (mai).

Le 3 mai, le ministre de l'Intérieur Daniel Vaillant, quatre jours avant d'être remplacé par Nicolas Sarkozy au sein du nouveau gouvernement, publie le décret d'application de l'article concernant les free parties. Ce dernier stipule qu'elles doivent être déclarées lorsque « l'effectif prévisible des participants et du personnel susceptible d'être atteint, compte tenu notamment de la surface du lieu du rassemblement, dépasse 250 personnes. » Ce décret, qui laisse dans sa tournure l'entière liberté aux officiers de police d'apprécier la nécessité d'arrêter une fête et de saisir le matériel, est pris comme un dernier coup « en traître » du gouvernement socialiste par les teufeurs.

Teknival de Turin (juin).

Teknival de Paule pour les « Vieilles Charrues Off » (juillet).

Czechtek à Andelka (fin juillet).

Teknival du col de Larche (août), en protestation contre la loi, organisé en Italie mais tout contre la frontière française. Les routes sont entièrement bloquées du côté français (jusqu'à Briançon), l'affluence est de vingt mille personnes, très peu de sons



parviennent à passer. Les secours aussi peinent à arriver (le site ne peut être atteint qu'en hélicoptère). Les déchets générés par le rassemblement sont déposés en France à l'issue de l'événement. Le ministre de l'Intérieur, Nicolas Sarkozy, reprend alors les discussions dès la rentrée pour permettre l'organisation des free parties, la première réunion est organisée en septembre.

Slovtek à Trnava (août).

Teknival de Tarragone (septembre).

« Transmusicales Off » à Marcillé-Raoul (décembre). Première conciliation pour un teknival avec le ministère de l'Intérieur (l'organisateur est Kristof, freeBHL). Devant l'afflux de teufeurs qui déclenche un débordement, Sarkozy promet des sanctions aux organisateurs afin de calmer la population, mais ne les applique pas pour poursuivre les négociations.

■ 2002-2003

Mission African Expedisound, avec Tomahawk, I.O.T. et Teknokrates (Maroc, Mauritanie, Sénégal, Mali).

Teknival du Nouvel An à Parme.

Fête du Nouvel An organisée légalement pour la première fois par Metek et Ubik à Fos-sur-Mer, plus de cinq mille personnes présentes.

■ 2003

Premier teknival autorisé, organisé à Marigny (mai), c'est la deuxième utilisation de ce terrain, avec soixante-dix mille personnes. Ces teknivals d'un genre nouveau, fruits de la reprise en main du dossier par le ministre de l'Intérieur Nicolas Sarkozy (suite au teknival du col de Larche) et par les négociations qui s'en sont suivies, vont être baptisés « sarkovals » par tous leurs détracteurs.

« North Tek » au Canada (juillet).

Teknival du Faouët (« Vieilles Charrues Off », juillet), en grande partie avorté et ponctué d'affrontements sévères entre les teufeurs et les autorités. Un jeune homme se fait exploser la main en voulant renvoyer une grenade lacrymogène, il est amputé.

Fête légale Heretik « Tekno is beautiful », à Chevannes (juillet). Le sound-system est débordé par la médiatisation de l'événement, qui amène un afflux de quinze mille personnes.

Czechtek gigantesque (quarante mille personnes), le dernier dans cet esprit, sans gros problème avec les autorités, à Letkov (fin juillet).





Teknival autorisé de Millau (mi-août), quarante mille personnes.
Septembre: première teuf légale de la Braderie de Lille (DFZ), en accord avec la préfecture et la mairie. Elle se tient ensuite chaque année jusqu'à 2007, puis les négociations incessantes découragent les protagonistes.

Octobre: Free party à Rome avec TMS, Ubik, Metek et Kernel Panik.

Novembre: « Da big Teuf », fête légale organisée à Cabasse par Metek, Ubik, Strahov, Nomen et TribTek. Découragés, les Metek ne se lancent plus dans cette voie de la légalisation par la suite.

Teknival « Transmusicales Off » à la Prévalaye (décembre).

Teknival du Nouvel An à Rome.

■ 2004

Sarkoval de Chambley (mai), plus d'une centaine de sound-systems et plus de quatre-vingt-dix mille personnes cumulées sur quatre jours, le plus gros de tous les rassemblements.

Southtek à Freiburg en Allemagne (juillet).

Sarkoval de Scaër (juillet).

Fête légale Heretik, Troubles Fête et Mas i Mas à Chevannes (juillet). Découragés par la lourdeur des négociations, les Heretik ne retenteront plus l'expérience.

Northtek au Canada (juillet).

Poltek à Brudnow, teknival de Pologne (juillet), qui va s'établir chaque année et devenir un nouveau rendez-vous estival.

Répression sévère lors du Czechtek à Bonenov (août), le lieu est évacué par la force au bout du troisième jour.

Premier teknival de Bulgarie à Varvaras (août).

Teknival à Talla en Italie (août).

Slovtek (août).

« Occitek 2004 », sarkoval de Labécède-Lauragais (août), quarante-cinq mille personnes.

Teknival du Nouvel An à Melegnano en Italie.

■ 2005

Teknival Bourges Off à Chavannes (avril).

Sarkoval de Marigny n° 3 (mai). Le teknival, fréquenté par cinquante mille personnes, est marqué par deux décès et par une invasion de chenilles urticantes.

« Tek'Noz », Sarkoval de Carnoët. Une jeune fille est assassinée.

East Tek en Allemagne (juillet).



Poltek (juillet).
 North Tek au Canada (juillet).
 Hungar Tek en Hongrie (fin juillet).
 Fin juillet: répression encore plus sévère que l'année précédente et annulation du Czechtek de Tachov, au terme de trois jours de combat, sans que le teknival ne puisse commencer. Deux morts sont à déplorer durant les affrontements.
 Slovtek (août).
 Sarkoval de Crucey (août).
 Teknival « Fuck Sarkoval » de Bédarieux (août), cinq mille personnes.
 Teknival de Pinarello en Italie (août).
 Teknival de Bulgarie (août).
 Sarkoval de Crucey-Villages, cinquante mille personnes.



■ 2005-2007

Voyage de Drop in Caravan des États-Unis jusqu'en Argentine, jonction en cours de parcours avec le son italien Kernel Panik.
 Teknival du Nouvel An à Barcelone.

■ 2006

21 mars: Nicolas Sarkozy, ministre de l'Intérieur, remplace le décret d'application de l'article 23-1 de la LSQ par un nouveau décret qui le modifie: le seuil maximal de participants à une fête sans obligation de déclarer passe de deux cent cinquante à cinq cents. En outre, l'expression « L'effectif prévisible des participants et du personnel susceptible d'être atteint » est remplacé par « le nombre prévisible de participants », permettant aux organisateurs qui se trouvent éventuellement débordés de ne pas s'en trouver responsables et de tomber sous le coup d'une sanction.
 Teknival illégal « Bourges Off » de Lazenay (avril).
 Sarkoval de Chavagnes (mai), quatre-vingt-dix mille personnes.
 Sarkoval de Vannes-Meucon (juillet), quarante mille personnes.
 East Tek en Allemagne (juillet).
 Czechtek de Hradiste (fin juillet), pour la première fois en accord avec les autorités (dernier Czechtek).
 Slovtek (août).
 Teknival de Pavie en Italie (août).
 « Fuck Sarkoval » de La Couvertoirade (août), six mille cinq cents personnes.





Teknival de Varvara en Bulgarie (août).

Départ de la Mongolia Expedisound, qui dure jusqu'à l'hiver, un voyage d'un genre nouveau, de la France à la Mongolie, entre mission humanitaire et aventure musicale de sound-system.

Sarkoval « Tekosud » de Brie-Champniers (septembre, vers Angoulême), trente-cinq mille personnes.

Sarkoval « Transmusicales Off » à la Préalaye (décembre).

Teknival du Nouvel An à Palau en Espagne.

■ 2007

Sarkoval de Bourges Off à Avord (avril), six mille personnes.

Teknival illégal de Soustons (avril), cinq mille personnes.

Sarkoval de Toul-Rosières (mai), vingt-cinq mille personnes.

« Teknival des Insoumis » de Seraucourt-le-Grand/Clastres (mai), trois mille personnes.

Sarkoval de Trémuson (juin-juillet). Dernier teknival de Bretagne avant la mise en place des multisons.

East Tek en Allemagne (juillet).

Teknival illégal de Viols-le-Fort (juillet), sept mille personnes présentes.

Teknival « Center Tek » à Radomsko en Pologne (août).

Teknival de Pinerolo en Italie (août).

Sarkoval de La Tour-du-Crieu (août-septembre), dix mille personnes.

Sarkoval des Transmusicales Off de la Préalaye (décembre).

Teknival du Nouvel An à Varèse en Italie.

■ 2008

Début des multisons en Bretagne en remplacement des tekni-vals (notamment les traditionnels « Vieilles Charrues Off » et « Transmusicales Off »), répartis sur l'année, un par département, et plus gérables parce que plus nombreux et donc moins fréquentés.

De mars à juin, rapport parlementaire Dumont sur les grands rassemblements techno, qui sera enterré.

« Revival Teknival » illégal à Montpezat-sous-Bauzon (mai), cinq mille personnes présentes.

Sarkoval à Crucey-Villages (mai), vingt-cinq mille personnes.

East Tek en Allemagne (juillet).

Center Tek de Radomsko en Pologne (août).

Teknival de Vama Veche en Roumanie (août).



Participation de Mutoid Waste Cie au festival « Burning Man » aux États-Unis, à Black Rock City (août). Le groupe d'artistes opère toujours aujourd'hui, divisé en différentes sections (Australie, Japon, Italie, Écosse) : « Mutate or die »

Teknival « Boom Off » à Idanha-a-Nova, au Portugal (août).

Teknival de Varvara en Bulgarie (août).

Bordel 23 en Italie avec OLSTAD, Drop in Caravan, Kernel Panik, Sono Pirate etc. (octobre)

Teknival illégal du Nouvel An à La Fossette (Fos-sur-Mer).

Teknival du Nouvel An à Valence en Espagne.



■ 2009

Sarkoval « Bourges Off » à Brécy (avril).

Teknival « Vina Tek » en Espagne (avril-mai).

Teknival illégal de Bouafles (mai) : trente mille personnes présentes. Comme souvent, il y a des violences policières flagrantes au début de l'événement (un bus est complètement détruit gratuitement par les forces de gendarmerie, vitres brisées, pneus crevés, des personnes sont brutalisées). Quasiment l'intégralité des sons sont saisis à l'issue de l'événement (une trentaine). Il y a un décès à déplorer lors du teknival.

East Tek en Allemagne (juillet).

Teknival de Huesca en Espagne (juillet-août).

Center Tek à Kielce en Pologne (juillet-août).

Teknival de Brasov en Roumanie (août).

Teknival de Campobasso en Italie (août).

Slov Tek (août).

Teknival d'Halloween illégal à La Fossette (octobre-novembre), mille cinq cents personnes présentes.

Départ d'un nouveau voyage de Drop in Caravan en Amérique du Sud.



■ 2010

Teknival « European Resistance » à Sobków en Pologne (avril-mai).

Teknival « Vina Tek » à Albacete en Espagne (avril-mai).

« Fuck Sarkoval » à La Verdière (mai), huit cents personnes.

Sarkoval à La Tour-du-Crieu (mai), cinq mille personnes.

GLOSSAIRE

Acide: LSD (acide lysergique diéthylamide). Voir *trip*.

After: fête qui suit la *rave* ou la *free party*, en journée.

Ballon: voir *protoxyde d'azote*.

Blaze: surnom.

Caille: voir *racaille*.

Château: colonne de son (ou tour). Généralement, lorsque l'on n'installe pas le son en mur monobloc, on dispose deux *châteaux* de part et d'autre, face au *dance floor*, pour la stéréo. On place souvent dans ce cas les caissons de basses entre les deux colonnes, s'ils n'y sont pas intégrés: en effet, nos facultés auditives ne nous permettent pas de distinguer d'effets stéréophoniques dans les fréquences basses.

Chéper: verlan de « perché », utilisé à la fois comme adjectif mais aussi parfois dans le même sens que *teufeur*, avec la référence supplémentaire à la drogue.

Chill-out: (de l'anglais « se relaxer »), espace ventilé en marge du *dance floor*, parfois avec du son (et dans ce cas diffusant une musique plus douce) ou les *teufeurs* peuvent se reposer, se détendre. Le chill-out peut être associé avec un bar, la possibilité de se restaurer ou d'autres types de stands (artisanat etc.).

Crew: (de l'anglais « équipage, équipe »), groupe (terme utilisé à la base dans le milieu hip-hop).

Crusties: mouvement contestataire d'origine anglaise, issu des valeurs des *new age travellers* des années soixante-dix, mêlées progressivement avec celles du punk et de la *rave*. Ils prônent l'autogestion et le *Do It Yourself*, et revendiquent notamment la récupération et le recyclage des déchets laissés par la société ainsi que la vie nomade. Ils sont réputés dans l'opinion publique pour leur aspect « sale » qui leur vaut leur surnom.

Dance floor: piste de danse, ou personnes qui l'occupent.

DJ: Disc-Jockey, voir *mix*.

Façade: en sonorisation, on parle des « retours » qui restituent le son aux artistes sur scène, et de la façade destinée au public. Voir *mur*.

Flyer: prospectus annonçant la tenue d'une fête, et diffusé de la main à la main ou chez des disquaires spécialisés. Dans le cadre d'une *free*, il est photocopié la plupart du temps en noir et blanc, avec une esthétique souvent sobre, une date, un nom de *sound-system*, éventuellement le nom de quelques artistes et une *infoline* (numéro de téléphone ou de boîte vocale que le participant doit appeler le jour J, souvent tard, afin d'avoir les informations pour rejoindre le lieu)

Free party ou free: (de l'anglais « fête libre »), fête techno clandestine et sur donation (le participant donnait ce qu'il voulait lors des premières *free*: cigarettes, argent, etc. Ensuite, le prix a eu tendance à se stabiliser autour de 10 francs, puis de 2 à 5 euros). Le terme anglais *free* prête à confusion avec la notion de gratuité. Si elles ne sont pas réellement gratuites, ces fêtes sont en tout cas beaucoup moins onéreuses que les soirées en club, et sont « libres » sur les conditions d'accès.

Infoline: voir *flyer*.

K, ké: kétamine (anesthésiant utilisé comme drogue hallucinogène).

Live (ou live-act): jeu en direct de la techno sur différentes machines (boîtes à rythmes, ordinateurs, synthétiseurs, *samplers* etc.). Chaque artiste possède son propre choix de machines et sa propre configuration.

Liver: musicien de *live*.

Loop: boucle.

Manifestive: manifestation contestataire festive et musicale en relation avec le mouvement *Reclaim The Streets* né en Angleterre au cours des années quatre-vingt-dix. Cette tendance s'est développée en France durant les années deux mille, les *sound-systems tekno* s'y sont fréquemment associés.

MDMA: voir *taz*.

MIDI: Musical Instrument Digital Interface, norme de communication entre instruments électroniques.

Mix: action de mixer des disques différents à partir de deux platines au minimum et à l'aide d'une console de mixage. Le résultat de cette opération s'appelle aussi un mix (« écouter un mix », « enregistrer un mix »). La technique de *mix* dans la musique techno est principa-

lement de caler deux disques ensemble pour les marier habilement dans leurs sonorités, cette opération principale étant complétée par de nombreux autres jeux sur les disques et sur la console.

Mix-tape: K7 de *mix* ou de *live* vendue par les DJ ou les *sound-systems*.

Multison: en remplacement des *teknivals* légaux difficilement gérables, en 2006, les *sound-systems* bretons ont proposé aux représentants de l'État ce type d'événement plus restreint mais aussi plus fréquent pour désengorger une fréquentation trop importante.

Mur: *sound-system* installé de manière compacte et monobloc.

Poser: installer un *sound-system* en vue d'une fête (on peut aussi dire « poser du son », « poser un son »).

Possee (ou posse): (de l'anglais US « détachement »), bande, groupe, terme utilisé à la base dans la musique jamaïcaine, puis dans le hip-hop, synonyme de *crew*.

Protoxyde d'azote: gaz hilarant, généralement inhalé en le respirant dans des *ballons* pour éviter le froid de la détente du gaz dans la bombonne qui le contient. Il entraîne une euphorie, un bien-être, une désinhibition, un effet de flottement, des modifications de la conscience, des distorsions visuelles et auditives. Comme pour la plupart des drogues, son utilisation n'est pas sans danger (vertige, angoisse, problèmes de digestion, nausées, vomissements, étouffement, anémie, carences en vitamines B12 etc.).

Racaille (ou caille): certains désignent ainsi les personnes issues des cités, souvent stigmatisées car on les estime non concernées par la *free party* et ses valeurs, et au contraire profiteuses.

Rave: (de l'anglais « déblatérer, délirer, s'extasier, battre la campagne »), fête techno (house dans les premiers temps, et acid house, on parlait alors de *rave music*), payante ou non, clandestine ou non. Au cours des années quatre-vingt-dix se sont distinguées progressivement les *free parties* jusqu'à la séparation en deux mouvements distincts.

Raver: adepte ou participant aux raves.

Sample, sampler: (en français « échantillon, échantillonneur »), par abus de langage, un *sample* est un son numérisé à partir d'un *sampler*, nouvel outil apparu à la fin des années soixante-dix, et susceptible d'être intégré dans une nouvelle composition *via* cet instrument,

transformé ou non (lecture à l'envers, hauteur, mise en boucle ou *loop*, longueur, filtrage etc.).

Set: temps dont dispose un DJ ou un *live* pour jouer en soirée ou en *after*.

Son: 1) *sound-system*. 2) musique (« faire du son »).

Sound-system: terme utilisé à l'origine dans la culture DJ jamaïcaine depuis la fin des années quarante, qui englobe dans le cadre de la *free party* à la fois le système de sonorisation mobile complet, les véhicules qui le transportent, et les personnes qui le servent (on utilisait parfois le terme de *tribus*, à l'instar de la Spiral Tribe, quoique certains *sound-systems* le rejettent).

Speakon: type de connectique de câble pour sono, qui se branche et se débranche en tournant.

Speed: amphétamine.

Spliff: joint, pétard (cigarette de cannabis ou d'herbe).

Taz: abréviation de *ecstasy* (MDMA: 3,4-méthylène-dioxy-méthylamphétamine). L'emploi de ce terme permet aussi une relation avec le concept avec la *Temporary Autonomous Zone* de Hakim Bey.

Teknival: de « techno » et « festival ». *Free party* géante de plusieurs jours regroupant plusieurs *sound-systems* à l'invitation de l'un d'eux.

Tekno: orthographié avec un « k », le terme « tekno » fait exclusivement référence au monde de la *free*. On l'utilise soit pour définir ses acteurs (des « teknos », des « tekno travellers »), soit pour parler de la musique qu'on y diffuse, la tekno, la hard tekno (ou hardtek) etc. La musique techno de Detroit, ou le techno rock allemand des années soixante-dix/quatre-vingt sont orthographiés sans le « k ».

Tekshop: disquaire spécialisé dans la techno et les musiques électroniques.

Teuf: verlan de « fête ».

Teufeur: tiré de teuf, adepte ou participant aux teufs.

Toaster: terme emprunté à la culture jamaïcaine, improvisation vocale sur les disques.

Toboggan: type de montage complexe d'enceinte basse.

Touristes (ou tekno-touristes): on appelle souvent ainsi les personnes qui fréquentent les fêtes uniquement pour consommer des produits

sans être concernées par l'aspect artistique, festif et par les valeurs du mouvement.

Traveller : voyageur. Le terme désignait à l'origine les « *new age travellers* » issus de mouvements contestataires des années soixante-dix en Angleterre (et notamment du punk), un groupe de gens qui avaient choisi la vie nomade. À la fin des années quatre-vingt, ils furent rejoints par les citadins qui avaient adopté la musique techno et qui fuyaient les villes et leurs clubs, lesquels subissaient des lois de plus en plus draconiennes du gouvernement Thatcher (fermeture imposée à 2 heures du matin) et dont les prix étaient très élevés. Séduits par leurs manières de faire, certains les adoptèrent pour devenir « *tekno travellers* ».

Tribe : tribu, voir *sound-system*.

Trip : 1) voyage. 2) voyage sous LSD. 3) par extension, dose de LSD.

Vibe : vibration. On parle de « bonne *vibe* », de « mauvaise *vibe* », d'être dans la « même *vibe* ».

Warehouse : hangar ou entrepôt. On parle de « *warehouse parties* » (« fêtes de hangars ») en Angleterre pendant les années quatre-vingt.

Warm up : terme emprunté au monde du sport, première prestation musicale de la soirée pour mettre les gens en condition, les « échauffer ».

BIBLIOGRAPHIE

ARTICLES, NUMÉROS SPÉCIAUX DE REVUES, ET CHAPITRES D'OUVRAGES

- Digraphe, Techno-logie*, 68, Paris, Mercure de France, 1994
- Art Press, Techno: Anatomie des cultures électroniques, hors-série*, Paris, Art Press, 1998
- Sociétés, Effervescence techno*, 65, Bruxelles, De Boeck, 1999
- Sociétés, Pulsation techno, pulsation sociale*, 72, Bruxelles, De Boeck, 2001
- Sociétés, Des technoïstes aux technoïdes: Sociologie d'une subculture*, 90, Bruxelles, De Boeck, 2005
- DESMILLE, Sylvain, « La vague aléatoire de la musique techno » in *Le Monde Diplomatique*, février 1999, p. 28
- GHOSN, Joseph, « Du raver au sampler » in *L'homme et la société, Musique et société*, 126, Paris, L'Harmattan, 1998, pp. 87-98
- KOSMICKI, Guillaume, « Le sens musical en free party aujourd'hui: Entre idéologie et utopie » in *Sociétés, Pulsation techno, pulsation sociale*, 72, Bruxelles, De Boeck, 2001, pp. 35-44
- « Analyse de "Let's play" de Crystal Distortion: Les paradoxes d'un "tube" de la free party » in *Musurgia, Musiques populaires modernes*, IX/2, Paris, Eska, 2002, pp. 85-101
- « Free party: La fin d'un rêve? » in *Musique et sociétés*, Paris, Cité de la musique, 2004, pp. 159-173
- « Transe, musique, liberté, autogestion: Une immersion de 12 ans dans le monde des free parties et des teknivals » in *Cahiers d'ethnomusicologie*, Genève, Ateliers d'ethnomusicologie, 2008, pp. 35-49
- « Musique techno, mix, sample: Un défi à la notion de propriété » in *Gradhiva*, 12, Paris, Musée du Quai Branly, 2011, pp. 95-115
- MOLIERE, Éric, « La musique et la fête: La musique techno comme fête musicale » in GREEN, Anne-Marie, éd., *Des jeunes et des musiques: Rock, Rap, Techno*, Paris, L'Harmattan, 1997, pp. 215-258
- RACINE, Étienne, « Les raves: Des fêtes bonnes à penser » in *Paroles Et Pratiques Sociales (PEPS) Émergences Hip-hop, techno et autres formes culturelles*, 56/57, Paris, Association Paroles Et Pratiques Sociales, 1998, pp. 32-44

- SHAPIRO, Harry, « Danser avec les drogues: Pop-musique, drogues et jeunesse britannique » in *Psychotropes*, vol. 11, 3-4, Bruxelles, De Boeck, 2005, pp. 97-111
- TAGG, Philip, « From refrain to rave: The decline of figure and the rise of ground » in *Popular Music*, 13/2, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, pp. 209-222
- TESSIER, Laurent, « Musiques et fêtes techno: L'exception franco-britannique des free parties » in *Revue française de sociologie*, 44, 2003/1, pp. 63-91

OUVRAGES

- La Fête techno: Approche sociologique, médicale et juridique*, vol. 1, Poitiers, Confort Moderne, 1997
- La Musique techno: Approche artistique et dimension créative*, vol. 2, Poitiers, Confort Moderne, 1998
- ANZ, Philipp, & WALDER, Patrick, dirs., *Techno*, Zürich, Ricco Bilger, 1995
- BARA, Guillaume, *La Techno*, Libro, 1999
- BEY, Hakim, *TAZ: Zone d'autonomie temporaire*, Paris, L'Éclat, 1991
- CHOBEAU, François, *Les nomades du vide*, Arles, Actes Sud, 1996
- COLLIN, Matthew, *Altered State: The Story of Ecstasy Culture and Acid House*, Londres, Serpent's Tail, 1998
- COLOMBIE, Thierry, LALAM, Nasser, & SCHIRAY, Michel, *Drogues et techno: Les trafiquants de raves*, Paris, Stock, 2000
- COLOMBIE, Thierry, *Technomades*, Paris, Stock, 2001
- FONTAINE, Astrid, & FONTANA, Caroline, *Raver*, Paris, Anthropos, 1996
- FREDIANI, Marcelo, *Sur les routes: Le phénomène des New Travellers*, Paris, Imago, 2009
- KOSMICKI Guillaume, *Musiques électroniques: Des avant-gardes aux dance floors*, Marseille, Le mot et le reste, 2009
- GAILLOT, Michel, *Sens multiple. La techno: Un laboratoire artistique et politique du présent*, Paris, Dis voir, 1998
- GARNIER, Laurent, & BRUN-LAMBERT, David, *Electrochoc*, Paris, Flammarion, 2003
- GRYNSZPAN, Emmanuel, *Bruyante techno*, Paris, Mélanie Seteun, 1999
- HAMPARTZOUMIAN, Stéphane, *Effervescence techno: La communauté trans(e)cendantale*, Paris, L'Harmattan, 2004

- HARO, Sarah De, & ESTÈVE, Wilfrid, *36 72 La free story*, Paris, Trouble-Fête, 2002
- MABILON-BONFILS, Béatrice, *La musique techno: Art du vide ou socialité alternative ?*, Paris, L'Harmattan, 2002
- MABILON-BONFILS Béatrice, dir., *La fête techno*, Paris, Autrement, 2004
- PETERSEN, Vinca, *No system*, Göttingen, Steidl, 1999
- POURTAU, Lionel, *Techno: Voyage au cœur des nouvelles communautés festives*, Paris, CNRS, 2009
- QUEUDRUS, Sandy, *Un maquis techno: Modes d'engagement et pratiques sociales dans la free party*, Paris, Mélanie Seteun, 2000
- RACINE, Étienne, *Le phénomène techno: Clubs, raves, free-parties*, Paris, Imago, 2002
- TOMSKI, & BZE, *Overground: Déroutants voyageurs*, Paris, Éditions Alternatives, 2006
- VAN GREVELINGE, Michel, *Profil hardcore*, Paris, L'Harmattan, 2010
- VAUDRIN, Marie-Claude, *La musique techno, ou le retour de Dionysos: Je rave, tu raves, nous rêvons*, Paris, L'Harmattan, 2004
- WATSON, Neville & Gavin, *Raving'89*, Londres, Djhistory.com, 2010

DOCUMENTAIRES

- World Traveller Adventures* (Uwe, 2004)
- Traveller tchèque* (Yann Richet, Vision alternative, 2005)
- OQP backup #1* (Uwe, 2005)
- Serial raver 1995-2007* (Yann Richet, Pias, 2007)
- Heretik, We had a dream* (Damien Raclot-Dauliac, Heretik/Topplers, 2010)

SITES INTERNET

PORTAILS

<http://www.freetekno.fr> (site aujourd'hui fermé, qui renvoie sur d'autres portails)

<http://www.freetekno.cz> (le mouvement free en Tchéquie)

<http://www.freetekno.sk> (le mouvement free en Slovaquie)

<http://www.freetekno.nl> (le mouvement free aux Pays-Bas)

<http://www.freetekno.de> (le mouvement free en Allemagne)

<http://www.freetekno.hu> (le mouvement free en Hongrie)

<http://www.underave.net> (le mouvement free en Espagne)

SOUND-SYSTEMS

<http://3boom.net/xotikfamily>

<http://9mm.free.fr>

<http://aa.freetekno.nl> (Acid Anonymous)

<http://baskore.free.fr>

<http://crewkameleon.free.fr>

<http://ds.clearerchannel.org> (Desert Storm)

<http://ekox6tm.free.fr>

<http://escomatsu.freetekno.cz>

<http://freesoundz.free.fr> (NSM sound-system)

<http://hpsoundsystem.xooit.com/index.php>

<http://k.ktus.free.fr>

<http://konglomeira.free.fr>

<http://m2rsound6tem.free.fr>

<http://membres.multimania.fr/tribfxz> (Foxtanz)

<http://metek.free.fr>

<http://www.myspace.com/meteksoundsystem>

<http://metro.freetekno.cz>

<http://mozaika.freetekno.cz>

<http://mtp.freetekno.cz>

<http://www.myspace.com/sonopirateunit>

<http://www.myspace.com/teknambulkrew>

<http://www.myspace.com/untravelledground>

<http://narkotek.free.fr>

<http://nawak.fr>

<http://nsk.freetekno.cz>
<http://persitude.free.fr>
<http://psk.netribe.org>
<http://punx23.multiply.com> (Cirkus Alien)
<http://rca.tekno.free.fr>
<http://soundconspiracy.free.fr>
<http://system18.free.fr>
<http://systematek.web.free.fr>
<http://tawa.crew.free.fr>
<http://trakass.free.fr>
<http://tsunami.rulez.cz>
<http://ubiq.free.fr>
<http://www.myspace.com/ubiksoundsystem>
<http://utf.free.fr>
<http://vdzcrkl.free.fr> (Voodoo'z Cyrclé)
<http://www.3boom.net/coll-soundz-fr> (collectif des sons)
<http://www.5lowershop.org>
<http://www.artskorps.org> (KBal)
<http://www.blackkat.org>
<http://www.dfaze.org>
<http://www.dropincaravan.org.uk>
<http://www.myspace.com/dropincaravan>
<http://www.epsylonn.org>
<http://www.full-vibes.com>
<http://www.hekate.co.uk>
<http://www.heretik.net>
<http://www.heretik.org>
<http://www.myspace.com/heretiksystem>
<http://www.infrabass.org>
<http://www.kurbelwave.org>
<http://www.makak-systeme.fr>
<http://www.mandragore-soundsystem.org>
<http://www.mayapur.cz>
<http://www.monotonssystem.de>
<http://www.mosh.ovec.net>
<http://www.nextoffensive.com>
<http://www.okupe.org>
<http://www.omninjectiv.org/alt-mtl>
<http://www.renegadevirus.org>
<http://www.skwatt6tm.org>

<http://www.spaz.org>
<http://www.t0.or.at/spiral23/spiral.htm>
<http://www.spiral-tribe.org>
<http://www.strahov.org>
<http://www.syndikate.org>
<http://www.technonet.dk/turbulent>
<http://www.teknocifs.org>
<http://www.trackerz.org>
<http://www.ttckrew.org>
<http://zevl.webpark.cz>

ARTISTES

<http://arobass2000.free.fr>
<http://banditos.org>
<http://bloukak.free.fr>
<http://cdld.com/fr/artist/babylon-joke>
<http://www.myspace.com/519915003> (Babylone Joke)
<http://cdld.com/fr/artist/boucles-etranges>
<http://www.myspace.com/lesboucletstranges>
<http://www.oc-tv.net/les-boucles-etranges.htm> (interview)
<http://core-tex.org>
<http://elaboratoire.free.fr>
<http://madneom.free.fr>
<http://madneom.over-blog.com>
<http://mempamal.fr>
<http://okosystem.3boom.net>
<http://searkus.3boom.net>
<http://okosystem.3boom.net/rapportofnisearkus.html>
<http://signaelectrique.free.fr>
<http://www.myspace.com/signaelectrique>
<http://www.cirkusroadsystem.org>
<http://www.myspace.com/cirkusroadsystem>
<http://www.cirque-electrique.com>
<http://www.mutatebritain.com>
<http://www.myspace.com/mutoidwasteco>
<http://www.myspace.com/theartofwreckage>
<http://www.myspace.com/23jeff>
<http://www.myspace.com/badgirlzmakemeanmuthaz>
<http://www.myspace.com/fapetato> (Fky)
<http://www.myspace.com/ixindamix>

<http://www.myspace.com/midilink>
<http://www.myspace.com/qixart>
<http://www.myspace.com/seb69db>
<http://www.myspace.com/toneyotmk>
<http://www.triphaze.net>

WEBZINES

<http://3boom.net/kanyar>
<http://3boom.net>
<http://defcore.fr>
<http://www.touarek.org> (excellente base de données sur le mouvement free européen)
<http://parties.are.free.fr> (sur les free parties principalement après 2000)
<http://www.electroziq.org> (webzine free party)
<http://www.elektrokanibal.org> (webzine free party, surtout après 2000)

LABELS, DISTRIBUTION, BOOKING

<http://audio.resistance.free.fr>
<http://c8.com>
<http://dct.freetekno.cz>
<http://elektron.libre.free.fr>
<http://es.production.free.fr>
<http://karbon14.free.fr>
<http://kxstarter.freetekno.nl>
<http://martelentete.free.fr>
<http://neurotrophe.free.fr>
<http://nw23.fhread.org>
<http://nxonline.ithinkmusic.com> (Bloody Fist Records)
<http://peaceoff.c8.com>
<http://speedbass.net>
<http://tripsykorerecords.free.fr>
<http://vendetta.sonore.free.fr>
<http://w.a.r.free.fr>
<http://widerstand.org>
<http://www.creationforge.com>
<http://www.daimon-records.com>
<http://www.dropbass.net>
<http://www.dsprecords.com>
<http://www.epileptik.com>

<http://www.expressillon.com>
<http://www.fantomatik.org>
<http://www.hangars-liquides.com>
<http://www.headfuk.net>
<http://www.hydrophonicrecords.com>
<http://www.industrialstrengthrecords.com>
<http://www.iot-records.org>
<http://www.lediableaucorps.org>
<http://www.myspace.com/xpdigiflexrec>
<http://www.ninjatune.net>
<http://www.no-tek.net>
<http://www.signal-zero.info>
<http://www.sub-radar.com>
<http://www.tekna.org>
<http://www.zone-humaine.com>

FORUMS

<http://tekitawa.org>
<http://www.partyvibe.com>
<http://www.stereotypes.nu>
<http://www.tribuslibres.org>
<http://hardtechno-people.conceptbb.com>
<http://www.free-tribes.org>
<http://www.freeundergroundtekno.org>
<http://www.tripandteuf.org>
<http://labandepianante.exprimetoi.net/forum.htm>
<http://hardtechno-people.conceptbb.com>
<http://www.freeundergroundtekno.org>
<http://tekinbzh.alta.bz/forum>

INITIATIVES

<http://3boom.net/3bigbang.htm>
<http://3boom.net/karnaval2003>
<http://3boom.net/karnaval2004>
<http://3boom.net/solarsoundzcontest>
<http://3boom.net/tuningteknival>
<http://3boom.net/tuningteknival/histo.htm>
<http://3boom.net/tuningteknival/index2.html>
<http://agonalasso.ifrance.com>

<http://fete.dulibre.net>
<http://okosystem.3boom.net/manifeste.html>
<http://peaceunitylove.free.fr>
<http://wavefarm.fr>
<http://www.angelfire.com/mt/earthdream2000>
<http://www.halemfrance.org>
<http://www.keyabou.org>
<http://www.leschampsdelhomme.com>
<http://www.technotomy.org>

DOCUMENTATION

<http://freepartypeople.wordpress.com> (UK Free Parties and Free Festivals 1990-1994)
<http://www.bbc.co.uk/dna/h2g2/A3647649> (A Brief History of the UK Free Party Movement)
<http://www.fantazia.org.uk/Scene/freepartys.htm> (Illegal UK Rave Scene)
<http://www.alanlodge.co.uk> (site du photographe Alan Lodge)
<http://vegantekno.free.fr> (activisme free party)
<http://teknoparty.are.free.fr> (documents free party)
<http://mistikarea.free.fr> (documents free party)
<http://shockraver.free.fr> (activisme free party)
<http://pinguins-records.com>
<http://flyerszone.netribe.org> (base de données impressionnante de flyers)
<http://zerez.free.fr> (musique industrielle, musique techno)
<http://netribe.org> (activisme et base de données free party)
http://www.full-vibes.com/about_fr.php (un article sur le teknival de Vitry-le-François par Matthew Collins dans *The Face*)
<http://teknopedia.netribe.org> (wikipedia sur les free parties)
<http://www.partyvibe.com/conspiracy> (Dragon Orgiva festival)
<http://www.hyperreal.org> (mouvement rave)
<http://www.illegalparty.com> (mouvement rave, agenda, articles, infos)
<http://blogs.myspace.com/index.cfm?fuseaction=blog.view&friendId=143843456&blogId=216724971> (sur les raves 3M dans les années quatre-vingt-dix)
http://rebellyon.info/article.php3?id_article=762 (Teknival illégal de Bédarieux en août 2005)
<http://akb6tm.over-blog.fr/article-teknival-mai-2009-bouafles-eure--42849331.html> (vidéos sur le teknival de Bouafles, mai 2009)
<http://www.vernon-web.com/MUSIQUE/teknival.php> (reportage sur le teknival de Bouafles, mai 2009)

<http://systematek.web.free.fr/gargouilles2009.htm> (informations sur la répression du teknival de Bouafles, mai 2009)
http://www.engagemedia.org/Members/undergrowth/videos/earthdream_part1.avi/view (un film sur Earthdream2000, le voyage de Mutoid Waste Cie en Australie)
http://www.engagemedia.org/Members/undergrowth/videos/earthdream_part2.avi/view
http://www.engagemedia.org/Members/undergrowth/videos/earthdream_part3.avi/view
[http://dfaze.org/img/Rapport_Dumont %20GRFT.pdf](http://dfaze.org/img/Rapport_Dumont_%20GRFT.pdf)

ARTICLES DE PRESSE

<http://dreamflesh.com/essays/crimculture> (A criminal Culture? Un texte sur le mouvement traveller en Angleterre)
http://www.deace.com/oldversion/articlee7b4.html?id_article=780 (article de Michaël Hajdenberg)
http://www.deace.com/oldversion/rubriqueb645.html?id_rubrique=33 (« Avec les nomades de la techno » in Geo)
http://www.deace.com/oldversion/rubriquec567.html?id_rubrique=40 (collection d'articles)
http://www.deace.com/oldversion/rubriquea18b.html?id_rubrique=43 (« Mes raves étaient plus belles que vos nuits » in De l'air)
http://www.deace.com/oldversion/rubrique3dab.html?id_rubrique=44 (« Technofuture » in Teknikart)
http://www.full-vibes.com/about_fr.php (sur le teknival de Vitry-le-François, par Mathiew Collin, dans The Face)
<http://www.lesinrocks.com/actualite/actu-article/t/44597/date/2010-04-27/article/teknival-legal-la-fin-du-rave/> (article des Inrockuptibles sur le teknival légal de mai 2010)

APPROCHES UNIVERSITAIRES

[http://mewfree.free.fr/REno/Spiral %20Tribe/att.htm](http://mewfree.free.fr/REno/Spiral%20Tribe/att.htm) (maîtrise d'ethnologie sur les Spiral Tribe)
http://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=RFS_441_0063 (article de Laurent Tessier)
<http://socio-logos.revues.org/document561.html> (article de Lionel Pourtau)
http://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=DS_292_0127#s2n8 (article de Lionel Pourtau)
<http://a.dorna.free.fr/RevueNo7/Rubrique4/R4SR2-4D.htm> (article de Lionel Pourtau)

<http://leportique.revues.org/index136.html> (article de Jean-Paul Méloni)
<http://documents.univ-lille3.fr/files/pub/www/recherche/theses/debruyne-francois/html/these.html> (La thèse de François Debruyne)

TEXTES DE LOIS

<http://www.urban75.org/legal/cja.html>
<http://parties.are.free.fr/lq.html>
<http://www.guidedelafete.fr/annexes/textesdelois/circulaire95>
http://lexinter.net/Legislation/rassemblements_festifs_a_caractere_musical.htm
<http://www.electroziq.org/details.php?numart=124>

COMPLÉMENTS

<http://www.discogs.com> (site incontournable sur les disques)
<http://www.glastonburyfestivals.co.uk>
<http://super.tacheles.de/cms> (Tacheles Kunsthaus à Berlin)
<http://collectif.valette.free.fr> (village autogéré de la Vieille Valette)

DATES ET LIEUX DES ENTRETIENS

Entretiens avec les Metek et les Ubik réalisés avec Raphaël Sage en avril-mai 1997, à leur squat de Vauvenargues (13).

Entretien avec Benji, les 22 et 23 juillet 2009, à Rennes.

Entretien avec Loïc, Aurélie, Damien, Étienne, Mathieu, Line, Rozenne etc. (Epsylonn), le 2 août 2009, vers Rennes.

Entretien avec Gab, le 3 août 2009, à Rennes.

Entretien avec Marko, le 13 août 2009, en Auvergne.

Entretien avec William (Pinguins Records), le 14 août 2009, à Montpellier.

Entretien avec Stéphane (Pinguins Records), le 15 août 2009, à Montpellier.

Entretien avec Olive, le 16 août 2009, dans le Gard.

Entretien avec Regde, le 17 août 2009, en Aveyron.

Entretien complémentaire avec Damien (Epsylonn), le 26 août, vers Rennes.

Entretien avec Rabin (Epsylonn), le 2 septembre 2009, vers Rennes.

Entretien avec Nils, le 2 septembre 2009, à Guipel (35).

Entretien avec Jerem et Lucka, le 3 septembre 2009, à Rennes.

Entretien avec Tone Yo! (Drop in Caravan), le 9 septembre 2009, vers Rennes.

Entretien complémentaire avec Loïc (Epsylonn), le 9 septembre 2009, vers Rennes.

Entretien avec Jeff23, le 10 septembre 2009, dans le Morbihan.

Entretien avec Dyna & Djules (Dfaze), le 27 septembre 2009, à Hem (59).

Entretien avec Seb (69db), le 10 octobre 2009, à Rennes.

Entretien avec Ber & Zool, le 13 novembre 2009, à Aix-en-Provence.

Entretien avec PY, en décembre 2009, à Quimper.

Entretien avec Defflo & Gonzo, le 29 décembre 2009, à Paris.

Entretien avec Josy et Vincent, le 30 décembre 2009, à Paris.

Entretien avec Renan & Nelly, le 9 janvier 2010, à Chateaubriand.

Entretien avec Gino, le 9 janvier 2010, à Langon (35).

Entretien avec Pierrot, le 23 janvier 2010, à Guénin (56).

Entretien avec Foo, le 5 février 2010, vers Toulouse.

Entretien avec Ziggy, le 6 février 2010, à Toulouse.

Entretien avec Ccil, le 18 février 2010, à Montreuil.

Entretien avec Ben HTK, le 18 février 2010, à Paris.

Entretien avec Ivan, le 20 février 2010, à Arles.

Entretien avec Raff (Cyberscum), le 21 février 2010, à Nîmes.

Entretien complémentaire avec Seb (69db), le 24 février 2010, à Paris.

Entretiens internet avec Debbie (SP23), les 2 et 9 avril et le 11 mai 2010.

Entretiens internet avec Mrik (I.O.T.), les 28 mai, 1^{er} 4 et 11 juin 2010.

Entretiens internet avec Mark (Teknokrates), les 2 et 3 juin 2010.

Entretien avec Minh-Thu, le 16 juin 2010, à Rennes.

L'intégralité des entretiens a fait l'objet de retours, d'échanges et de corrections avec les témoins concernés.



King's Road,
Spiral Tribe,
janvier 1992.





Roundhouse,
Spiral Tribe,
décembre 1991.

Worthing,
Spiral Tribe,
1991.



King's Road,
Spiral Tribe,
janvier 1992.







Teknival de Bulgarie,
devant Sono Pirate,
août 2005.

Oxyde/Latitanz,
Gaël,
avril 2002.



Metek/Ubik,
Millau, teknival,
juillet 2000.

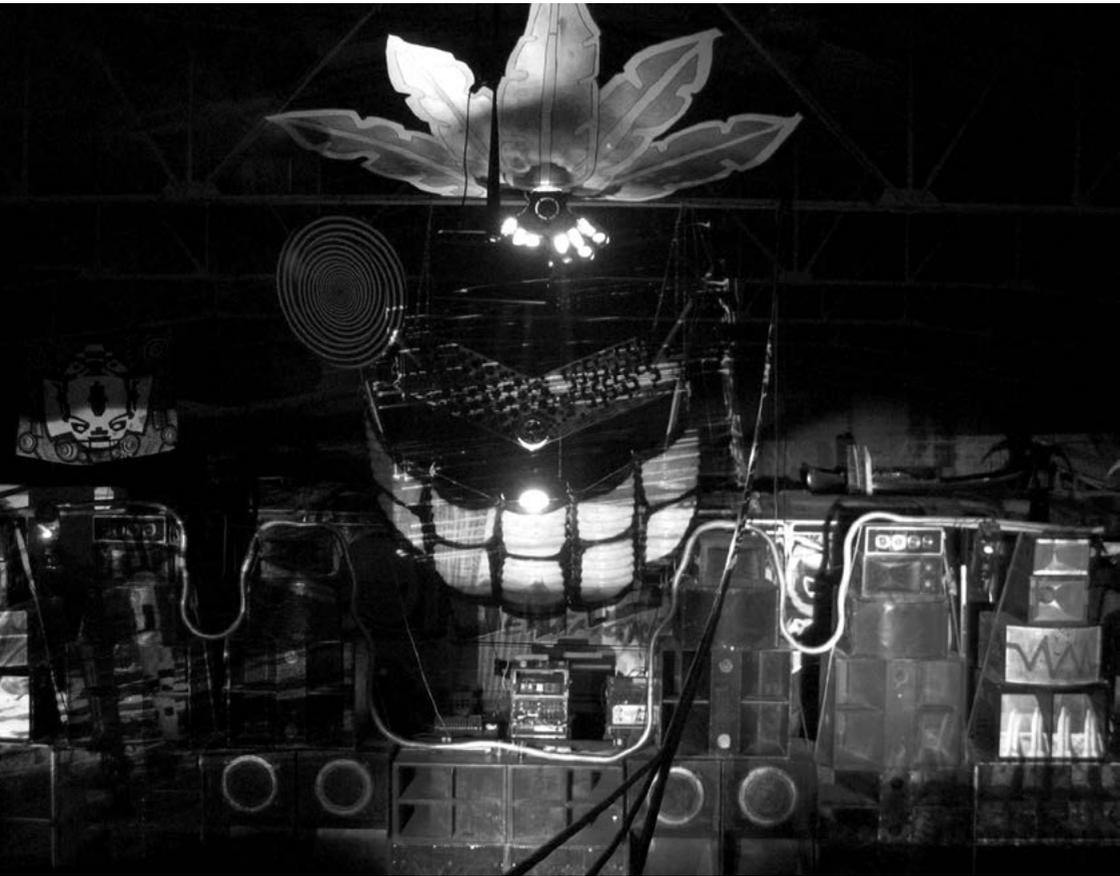
Epsylonn/Otoktone/Hazard Unit,
septembre 2006.



Teuf,
Mondragon,
2002.







Drop in Caravan/I.O.T./Sono Pirate,
Bordeaux,
juin 2008.



Drop in Caravan/Epsylon/Otoktone,
Plesidy,
septembre 2009.



Le camion d'Ivan devant le Rhône,
Port-Saint-Louis,
2005.



Technival de Rousset,
parking,
janvier 2000.



Barcelone,
Nouvel An 2001.





Teknival Fuck Techno Parade,
septembre 1998.



Sound Conspiracy, « Solar Sonika »,
Grosseto, Italie,
mai 1998.



UFO,
Rouen,
sans date.



Dernier carré d'herbe,
teknival de Melun,
mai 1998.



Totem,
teknival de Florac,
août 2001.

Metek/Ubik/Nonem,
teknival de Florac,
août 2001.







Teknival du col de Larche,
août 2002.

Teknival de Millau,
juillet 2000.





Mandragore/Arlek /E-Frequency, mai 2008, (détail).

Sur la route, Epsylonn /Otoktone, 2005.



Le Mig de Mutoid Waste Cie,
Hostomice,
juillet 1994.



Graff Ubik (Cosh),
Aix/Marseille,
sans date.



Drop in Caravan/Kernel Panik,
Brésil,
2007.

Mongolia Expedisound,
2007.





African Expedisound,
2003.

CRÉDITS PHOTOS

- Couv.: La Crau, teuf Kass Trakk / Kaotik, 12 mars 2000, lever du jour (ph. G. Kosmicki)
- p. 7: Teknival de Rousset, janvier 2000 (ph. G. Kosmicki)
- pp. 14-15: Teknival de Caen, mai 1999 (ph. M. Wallard)
- p. 17: Autriche, 1995 (ph. Spiral Tribe)
- p. 59: Devant le son Epsylonn / Otoktone, Roumanie, Rotek, août 2008 (ph. Epsylonn)
- p. 111: Marko, Tieu et Hutch du label Kanyar, dans les studios de l'Eko des Garrigues, 1995 (ph. tirée du film *Serial Raver* de Yann Richet)
- p. 139: Teknival de Millau, juillet 2000 (ph. G. Kosmicki)
- p. 143: La Crau, teknival, sons Turbulence / Flyoske / Nonem, mai 2000 (ph. G. Kosmicki)
- p. 155: Teknival de Tarnos sur la plage, août 1995 (ph. Defcore)
- p. 161: Mas i Mas, La flèche d'or, Paris, 2001 (ph. M. Wallard)
- p. 189: Dyna aux platines (détail) (ph. Lucid)
- p. 201: Teuf Kamikaze / Turbulence / Flyoske, Nord de Nîmes, sur le Gardon, septembre 1999 (ph. G. Kosmicki)
- p. 211: Hangar de La Rochelle, son et véhicules Teknokrates, 1999 (ph. Benji)
- p. 227: Heretik, Piscine Molitor (Paris), avril 2001 (détail) (ph. M. Wallard)
- p. 236-237: Son et camions DpraV, teknival de Millau, juillet 2000 (ph. G. Kosmicki)
- p. 239: Campement Galettes Bretonnes, été 2003 (ph. Galettes Bretonnes)
- p. 259: Metek / Ubik, Pertuis, juillet 2000 (ph. G. Kosmicki)
- p. 279: Metek / Ubik, Arles, Trinquetaille, 2000 (ph. Jennifer Fassel alias Djnee)
- p. 281: Lever de soleil sur le Czechtek, août 2002 (ph. G. Kosmicki)
- p. 293: Teknival de Courcelles, mai 1997 (ph. Dyna)
- p. 301: Teknival du Carnet, juin 1997 (ph. Redge)
- p. 313: Teknival, Portugal, 1997 (ph. Sem)
- p. 333: Midilink et Tone-Yo!, Tomahawk, La Roque d'Anthéron, août 2000 (ph. G. Toutedoix)
- p. 355: Bretagne, sans date (ph. Margot Wallard)
- p. 369: Heretik, Piscine Molitor, Paris, avril 2001 (ph. M. Wallard)
- p. 379: Richard et Adrien, UFO, Teknival de Melun, mai 1998 (ph. Renan)
- p. 387: Drapeau Sound Conspiracy, « Top of the Hill Party », Goa, février 1999 (ph. Sound Conspiracy)
- pp. 406-407: Milan, teknival, 2006 (ph. Epsylonn)
- p. 409: Czechtek 2006 (ph. Epsylonn)
- p. 431: Dfaze, Braderie de Lille Off, septembre 2007 (ph. Lucid)
- p. 441: African Expedisound, Sahara, 2003 (ph. I.O.T.)
- p. 497: Teknival de Beaucaire, juillet 2000 (ph. G. Kosmicki)
- p. 555: Epsylonn / Otoktone, Poltek 2005 (ph. Epsylonn)

p. 591 : Mongolia Expedisound, 2006 (ph. I.O.T.)
p. 605 : *The show must go on*, après le drame de l'incendie, sur les ruines fumantes de La Villa, la vie continue... (Bat, Benji, Mika, Lolotte), 2008 (ph. D. Rolland)
p. 619 : Teknival de Rousset, janvier 2000 (ph. G. Kosmicki)
pp. 652-653 : Mas i Mas, sans date (ph. Defflo)

Émilie Ballif (22, 545, 698-699, 712) – <http://www.ballif-photographie.fr>
Defcore : Defflo (75, 152, 207, 377, 652-653) + Olga (155) + Nath (77) + Sem (313)
<http://defcore.fr>
Dfaze : Korback (81), Lucid (189, 431, 432), Dyna & Djules (293, 383/2, 435)
<http://dfaze.org>
Drop in Caravan (465, 467, 469, 700, 718) – <http://www.dropincaravan.org.uk>
Elo B (212, 370, 641) – <http://www.elo-b.com>
Epsylonn/Otoktone (59, 231, 363/1, 406-407, 409, 555, 556, 557, 559, 567, 577, 582, 694, 697, 715) – <http://epsylonn.org>
Guez (558, 714) – <http://guez-photos.fr>
I.O.T. (Mrik) (334, 441, 453/2, 591, 597, 719, 720) – <http://iot-records.org>
Guillaume Kosmicki (7, 18, 90, 139, 143, 149/2, 162, 163, 193, 201, 236-237, 259, 281, 314, 322, 327, 363/2, 497, 498, 522/2, 619, 641, 695, 696, 701, 703, 704, 705, 706, 710, 711, 713) – <http://guillaume-kosmicki.org>
Metek (87, 277/3) – <http://metek.free.fr>
Yann Richet (tiré du DVD *Serial Raver*, Pias) (111)
<http://www.myspace.com/yannrichet>
Dominique Rolland – <http://www.dominiquerolland.com> (695, 611)
Sound Conspiracy (387, 395) – <http://soundconspiracy.free.fr>
Spiral Tribe (17, 23, 37, 43, 47, 158, 402, 689, 690, 691, 692-693, 716)
<http://www.spiral-tribe.org>
Gilles Toutedoix (333, 505) – <http://www.gillestoutedoix.com>
Ubik sound-system (Acha & Cosh) (277/1 & 2, 717) – <http://ubiq.free.fr>
Margot Wallard (14-15, 161, 227, 355, 369, 375, 727) – <http://www.margot.wallard.com>

Ainsi que quelques photos supplémentaires aimablement fournies par Benji (202, 211), Ccil (190), Foo, Ivan (149/1, 348, 453/1, 702), Jerem & Lucka (356, 357), Josy & Vincent (64, 70, 71), Minh-Thu (116, 320), Nils (239, 522/1), PY (537), Raff (117, 601), Redge (301), Renan & Nelly (149/3, 179, 379, 383/1, 707, 708, 709), Ziggy (60)

REMERCIEMENTS

Mes premiers remerciements vont d'abord à mes relecteurs : Fleur Ramette, pour sa précision et sa persévérance ; Frédéric Morel, pour ses conseils, ses encouragements chaleureux et pour son aide à la sélection d'images ; David Bensaïd, pour son regard critique et perspicace ; Amandine Dubois, pour son soutien affectueux ; et enfin Redge et Raff qui, en plus d'avoir été interviewés dans le cadre du livre, m'ont fait profiter de leur expérience et de leur point de vue avisé.

Au même titre que ces deux témoins, je tiens à remercier tout particulièrement tous ceux et celles qui ont accepté spontanément de participer au projet et qui m'ont accordé leur crédit. Ce livre est entièrement le fruit de leur passion, de la richesse de leur parcours et du regard qu'ils portent dessus : Jeff, Debbie, Seb, Mark, Ber, Zool, Dyna, Djules, Ben, Ivan, Benji, Gab, Jerem, Lucka, William, Stéphane, Ziggy, Nils, Pierrot, Aurélie, Line, Rozenne, Mathieu, Damien, Loïc, Étienne, Rabin, Pierre-Yves, Ccil, Olive, Mrik, Tone Yo!, Gino, Josy, Vincent, Minh-Thu, Renan, Nelly, Foo, Marko, Defflo et Gonzo.

Ce projet n'aurait jamais pu voir le jour sans l'idée initiale, les échanges amicaux et toute la confiance d'Yves Jolivet, complétés par l'efficacité du travail d'Aliénor Rives et de Stéphanie Le Louarn.

Les images ont été sélectionnées et retravaillées notamment avec l'aide précieuse de Gilles Toutedoix, qui a donné aussi quelques-unes de ses photos. Outre les documents fournis par les contributeurs, le livre présente aussi des clichés de Émilie Ballif, Defcore, Elo B, Korback & Lucid (DFZ), Guez, Yann Richet, Dominique Rolland, Margot Wallard, Djnee, Cosh et Acha (Ubik), qui ont tous accepté avec enthousiasme d'y prendre part.

Freddy (La Sauce) et Fky ont aidé à diverses étapes. La chronologie a bénéficié du sérieux de la relecture de Lionel Pourtau.

Le CD d'accompagnement a pu être réalisé grâce à la contribution généreuse des artistes qui se sont prêtés au jeu : Djules & Dyna (DFZ), PY (Mandradore), Drone et Acid Up Dub (Epsylonn), Foo, Les Manies Minimalistes (PH:4/ Stéréotypes), 3psyko, Josy (Full Vibes), A-Kick, Qix (Metek), Acha (Ubik) et Arok (I.O.T.).

Il est évident que le livre s'est nourri des rencontres de quinze années de parcours dans le monde des free parties, et que, s'ils n'y figurent pas, nombre de collectifs et d'artistes l'ont indirectement aidé, comme ceux qui nous ont accueillis pour jouer le live Öko System : Konglomeira, Ubik, Metek, Izif, Alternative, Komatsu, Metro, Cirkus Alien, TPR, Baskore, Otaké, PKP, Trakkass, Oxyde, Latitanz, UTF, Kalamités, Noktambules, Flyoské, Tawa, Worst Cie, 6mik,

Intrabass, Nonem, DpraV, Kamikaze, Tek'Osovar, Psylotek, Galettes Bretonnes, Mandragore, Logos 23, Neurocircus, Sonarcotik, Stéréotypes, Melmak, Le Tipi, La Tête dans les Étoiles, Enfanthome, La Marmaille, les squats Color, CAT, TAP et FTA; auxquels il faut rajouter tous ceux croisés sur les routes européennes de la free: Psychiatrik, Strahov, Tomahawk, Drop in Caravan, Sound Conspiracy, Gravos, Turbulence, Furious, Kaméléon, PSK, RSKP, Mas i Mas, Patetik, Lego, Nawak, TNT, Kao-Beng, Desert Storm, Foxtanz, Voodoo'z Cyrkle, Les Sales Gosses, TKO, Hekate, Infrabass, Mononom, Olstad, Mayapur, UFO, Triphase, Dan Hekate, Crystal Distortion, 69db, Ixindamix, Martel en tête, Nichiban, Mem Pamal, +2h-2n, Suburbass, Banditos, BenJawa, To7-70, Radikal Bass, Auchman, Pilotak, Midilink, Eolifize, Mister T (Ika), Excessive Noize Control, Plastic Passion, Foo, Attila, D-Dal, Les Boucles Étranges, Radio Bomb, Psychospores, Crackhead Worm, Probe I, Pushy!, High Tone, Willyman, Kantate, Sushi Sooshamp, Babylone Joke, Keshno, Empatysm, Alif Sound System, Oliv Tawa, Guyom, Dröne, Speedy Jack, Élodie du Detroit, Ego, Les Gens du Triplex, Alphonce, Marymars, Kalamity Frame, Anatronik, Vortex, Cellular Indigen, Monyque, Newg, Trash, Munich 77 etc.

TABLE

INTRODUCTION	7
LA DÉCOUVERTE	15
Spiral Tribe	17
Premiers pas	59
Kanyar	111
Teknival de Millau, 1994	139
Pourquoi?	143
Teknival de Tarnos, 1995	155
Rave vs free party	161
La musique	189
Chill-out	201
Les Teknokrates	211
L'expérience psychédélique	227
FRANCHIR LE PAS	237
S'engager	239
Metek	259
Teknival de Vitry-le-François, 1996	281
Teknival de Courcelles, 1997	293
Teknival du Carnet, 1997	301
Facom Unit	307
Électrons libres	313
Tomahawk	333
Rencontre	355
Heretik: « On pète Paris! »	369
Teknival de Melun, 1998	379
Sound Conspiracy	387

ET APRÈS...	407
Déception	409
Dfaze	431
Road trips 2000s	441
La loi	471
Génération 2000	497
Epsylonn/Otoktone	555
Mongolia Expedisound	591
La Villa	605
Nouvelles voies	619
CHRONOLOGIE	653
GLOSSAIRE	671
BIBLIOGRAPHIE	676
SITES INTERNET	679
DATES ET LIEUX DES ENTRETIENS	687
CRÉDITS PHOTOS	721
REMERCIEMENTS	723



Fin de transe,
Caen,
mai 1999.

© Le mot et le reste
ISBN: 978-2-36054-578-0
Dépôt légal: mai 2018